

L'ESPRIT DE PIE IX

OU

LES PLUS BEAUX TRAITS DE LA VIE DE CE GRAND PAPE

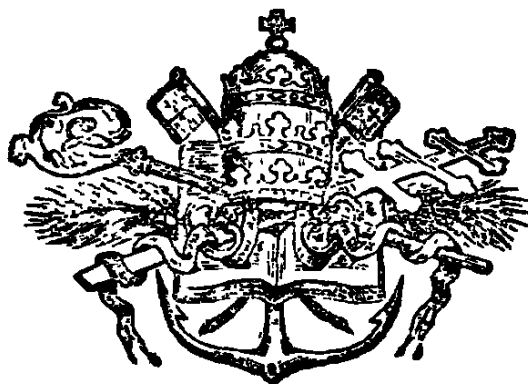
PAR LE R. P. HUGUET, S. M.



3^e édition notablement augmentée

J'ai la confiance invincible que tous ceux qui auront particulièrement aimé le Pape qui a défini le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, seront bien accueillis dans le ciel.

R. P. FABER.



FÉLIX GIRARD, LIBRAIRE ÉDITEUR

LYON

Place Bellecour, 30

PARIS

Rue Cassette, 30

1868

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

L'ESPRIT DE PIE IX



MÊME LIBRAIRIE.

OUVRAGES DU R. P. HUGUET SUR S. S. PIE IX.

Ces volumes, dont il s'est vendu en deux ans près de cent mille exemplaires, ont été traduits dans les principales langues vivantes de l'Europe.

L'Esprit de Pie IX, les vertus et les plus beaux traits de la vie de ce grand Pape. 3^e édition. 1 vol. in-12 de près de 500 pages. 2 fr. 50 c.

Le Triomphe de Pie IX dans les épreuves, de 1848 à 1868. 2^e édition augmentée du rapport de Lamoricière. 1 vol. in-12 de 420 pages.
Prix : 2 fr.

Les Gloires de Pie IX et les grandes fêtes de Rome au mois de juin 1867. 1 vol. in-12 de 400 pages. 2 fr.

Victoires de Pie IX sur les garibaldiens en 1867.
1 vol. in-12 de 300 pages. 1 fr. 50 c.

Les Martyrs de la liberté de l'Eglise en 1867, à Nerola, Monte-Libretti, Monte-Rotondo, Mentana, etc. 1 vol. in-12 de 300 pages. 1 fr. 50 c.

Faits surnaturels de la vie de Pie IX. 2^e édition augmentée. 1 vol. in-18 de 144 pages. 50 c.

Almanach des amis de Pie IX. 25 c.

Terribles Châtiments des révolutionnaires depuis 1780 jusqu'en 1867. 1 vol. in-12 de 500 pages. 2 fr. 50 c.

Les Bons Exemples, journal des enfants de Marie et des amis de Pie IX, paraissant le 1^{er} de chaque mois par livraison de 72 pages, formant tous les ans deux beaux volumes qui trouvent leur place dans toutes les bibliothèques paroissiales et des familles chrétiennes. Les abonnements d'un an pour toute la France : 5 fr.

LETTRES DE NOSSEIGNEURS LES ÉVÊQUES.

Lettre de Mgr de Rodez.

Rodez, 30 décembre 1866.

Mon Révérend Père,

Peu de livres m'ont causé autant de plaisir que *l'Esprit de Pie IX*, dont vous avez eu la bonté de m'envoyer un exemplaire. Dans ce volume le Chef auguste de l'Eglise militante est peint si au naturel, que ceux qui ont eu comme moi le bonheur de le voir et de l'entendre devront dire : C'est bien là notre véritable Père. En lui on trouve vraiment l'idéal d'un pouvoir appelé à représenter Jésus-Christ parmi les hommes et à réaliser l'union de la double royauté que la Providence a constituée dans la personne de son Vicaire.

Dans tous les temps Dieu a suscité pour le service et la gloire de son Eglise des hommes qui furent au niveau de ses périls et de ses combats. L'histoire est pleine de ces grandes figures qui ont dominé leur époque et dirigé la barque de Pierre, qui porte les destinées du genre humain. Pie IX est vraiment l'homme qu'il fallait en face du XIX^e siècle et de la révolution. Le parfum céleste qui s'exhale de sa personne réjouit le troupeau fidèle et frappe de stupeur l'impiété. Jamais l'autorité ne se montra plus forte, ni plus douce, ni plus aimable. En lui les qualités de l'homme, telles que l'esprit, le cœur, les formes du corps rehaussées par la majesté au

Pontife et par le reflet de cette vie surnaturelle qui l'anime, offrent à la terre la plus haute expression du ministère pastoral dévolu à Pierre et à ses descendants. C'est comme la vision d'un ange du ciel, sous les traits ravissants de Celui qui s'est appelé *le Bon Pasteur* et qui avait été proclamé par le Roi-Prophète le plus beau des enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum*. Espérons que ces trésors de grâces et de vertus éminentes n'auront pas été prodigués en vain pour le triomphe de l'Eglise, et que, dans cette lutte suprême du mal contre le bien à laquelle nous assistons, notre siècle sceptique subira l'ascendant de la vérité, de la justice et de l'ineffable bonté, personnifiées dans le Pontife-roi de la ville éternelle. Il est dépouillé, persécuté, abandonné des puissances de ce monde, mais nous pouvons lui dire : O Père ! armé de cette beauté surhumaine qui brille en votre personne sacrée et de ces grâces qui découlent de vos lèvres, allez, marchez, régnez par la vérité, par la mansuétude et la justice : *Diffusa est gratia in labiis tuis. Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede, et regna propter veritatem et mansuetudinem et justitiam*. C'est donc une excellente idée que vous avez eue, mon Révérend Père, de recueillir et de grouper dans un volume les traits saillants de la vie et du caractère de notre bien-aimé pape Pie IX, afin de faire connaître de plus en plus cette grande âme à ceux qui vous liront. Ce volume sera comme un miroir ardent dont la propriété est de concentrer les rayons lumineux et d'enflammer par leur intensité les objets sur lesquels ils se réfléchissent. En faisant briller les vertus et les mérites de Pie IX, il embrasera tous les cœurs d'un amour filial qui sera comme un puissant rempart autour de lui ; car, depuis l'immolation de la grande Victime du Calvaire, c'est le feu divin de l'amour qui doit toujours rester maître du monde. Les plus hardis, les plus habiles et les plus forts finissent par subir son empire. C'est assez vous dire combien je désire voir votre précieux recueil se répandre dans toutes les classes de la société et combien je vous suis reconnaissant de me l'avoir envoyé.

Recevez, mon Révérend Père, l'assurance de mon estime et de mon affectueux dévouement.

† LOUIS, évêque de Rodez.

Lettre de Mgr de Nîmes.

Quelle admirable nature que celle de Pie IX, mon Révérend Père ! Il réunit, dans un tout merveilleusement harmonieux, la grandeur et la condescendance, la force et la mansuétude, la spontanéité et la réflexion, la hardiesse et la prudence, l'héroïsme et la simplicité, la piété la plus tendre et l'activité la plus féconde ! Pontife, il aura dans l'histoire de l'Eglise une place d'honneur ; roi, il soutient avec une majesté sans égale cette dignité du pouvoir que tant d'autres monarques s'étudient à compromettre ; père de son peuple, il fait un contraste magnifique avec une foule d'autres gouvernements. Et ce qu'il y a de plus glorieux, c'est qu'il sait être tout cela, malgré des conspirations effroyables ourdies par l'enfer pour lui enlever, avec les ressources de la puissance, le prestige d'une âme toujours maîtresse d'elle-même.

Vous avez fait, mon Révérend Père, ressortir toutes ces nuances dans votre travail sur *l'Esprit de Pie IX* ; elles y paraissent moins, il est vrai, sous forme d'étude que sous celle de récit. Mais les pages que vous y consacrez n'en sont peut-être que plus intéressantes ; elles unissent la gravité d'une discussion à tous les charmes de l'histoire.

Je vous remercie pour ma part de cette honorable inspiration de votre piété filiale ; elle vous attirera des bénédictions et rendra service à la cause si désertée du Saint-Siège.

Agréez, mon vénéré Père, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

† HENRI, évêque de Nîmes.

Lettre de Mgr d'Hébron, auxiliaire de Genève.

Genève, le 12 janvier 1867.

Cher et vénéré Père,

J'ai reçu votre nouvel ouvrage intitulé : *le Triomphe de Pie IX*, et je vous en remercie. Déjà je me suis fait le propagateur de votre premier petit volume sur *l'Esprit de Pie IX*. J'admire votre fécondité qui ne se lasse pas au service de l'Eglise.

Je regrette de ne vous avoir pas, dans le temps, communiqué les paroles que Pie IX m'adressa quand il me consacra : il y avait dans son accent et dans son discours une lumière et une force qui sont ma consolation.

Vous qui avez propagé les *Pensées de saint François de Sales*, priez et faites prier pour ma chère Genève. Je vous le rends en bénédictions sur votre âme, votre parole et votre plume vaillante.

† GASPARD, évêque d'Hébron.

AVANT-PROPOS DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Dieu, bénissant nos intentions et voulant montrer au monde une fois de plus combien l'auguste Pie IX est aimé, a daigné bénir notre travail et lui donner un succès que nous n'aurions pas osé espérer. La première édition de ce volume, tirée à plus de trois mille exemplaires, a été enlevée en quelques mois, et nous avons donné de grand cœur notre autorisation pour six traductions en langues étrangères.

Les principaux organes de la presse religieuse en France et à l'étranger ont fait bon accueil à cet ouvrage et l'ont recommandé à leurs lecteurs. Dieu lui-même a bien voulu permettre que les traits si touchants rapportés dans ces pages dissipassent des préjugés à l'endroit du meilleur des rois et du plus tendre des pères. Des conversions éclatantes ont eu lieu par suite de la lecture de ce livre. Dans un grand nombre de communautés religieuses d'hommes et de femmes. on a lu au réfectoire, pendant les repas, *l'Esprit de Pie IX*.

Un respectable chanoine de la Belgique nous écrivait que

son vénérable évêque en faisait sa lecture spirituelle de tous les jours.

Nous ne nous faisons pas illusion : un pareil succès, malgré les imperfections d'un livre fait en partie au milieu de la dissipation d'un voyage, prouve avant tout la popularité de Pie IX, en dépit des efforts de la démagogie.

Pie IX est déjà grand comme prince, mais combien n'est-il pas plus grand comme Pape? Son règne, à jamais célèbre par les événements qui servirent d'épreuve à sa puissance temporelle, brillera dans l'histoire d'un éclat bien supérieur par l'incomparable usage qu'il fit de sa puissance spirituelle. Celle-ci n'est que la puissance de Jésus-Christ continuée à travers les siècles. Dans son cours comme dans sa source, dans les vicaires du Christ comme dans le Christ lui-même, elle reste marquée du triple caractère de l'enseignement, des œuvres et de la souffrance. Elle fut toujours enseignante, toujours agissante, toujours souffrante; mais il a plu au divin fondateur de l'Eglise de donner une force inaccoutumée à la parole, à l'action, à la Passion des successeurs de Pierre, quand le monde oublieux de la vérité, source unique du devoir et par conséquent de l'ordre et du droit, a particulièrement besoin d'entendre le grand témoignage que cette parole seule n'a jamais cessé de rendre : *Ego ad hoc veni ut testimonium perhibeam veritati*. Or, Pie IX doit être rangé parmi les Papes dont les épreuves, les actes et l'enseignement démontrèrent le plus sensiblement le caractère surhumain de leur puissance. Les épreuves de Pie IX n'ont-elles pas rendu de plus en plus visible la protection dont la Providence couvre ce

Siège de Rome, cette barque de Pierre toujours battue par des flots impuissants contre sa faiblesse? Les actes du gouvernement spirituel de Pie IX n'ont-ils pas rendu de plus en plus visible l'accomplissement de cette promesse de Jésus-Christ : *J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point, que ta confiance soit invincible, et que tu sois la force de tes frères?* Pie IX n'a-t-il pas fait preuve de cette invincible confiance appuyée sur la foi aux divines promesses, quand, malgré les conseils de la prudence humaine et les peurs de la sagesse diplomatique, il a reconstitué en Angleterre et en Hollande la hiérarchie catholique exilée depuis trois siècles par la violence de l'hérésie; quand il a soutenu en France l'œuvre de l'unité liturgique, ce signe de la disparition des restes du gallicanisme vaincu par l'épiscopat français lui-même, donnant ainsi la réponse pratique à la question posée à Vienne à la fin du dix-huitième siècle par une école qui se croyait progressive : *Qu'est-ce que le Pape?*

Tous les hommes éclairés sentent que le Pape est la clef de voûte du monde social, malgré l'anarchie qui règne dans les esprits et qui menace la société du plus terrible cataclysme.

Nous ne désespérons pas cependant. Dieu ne nous a point châtiés sans miséricorde; la voix de la prière ne s'est pas éteinte au milieu de ces sauvages rumeurs qui épouvantent la terre. Parmi tant de coupables, une victime pure lève les mains vers le ciel. Nous aimons à voir dans Pie IX la meilleure aspiration du présent et le consolant symbole de l'avenir. Il y a longtemps que nous le saluons comme la colombe qui annonce la fin des jours de colère.

Si le peuple romain se laisse séduire, si d'un autre point de l'Italie l'esprit révolutionnaire pousse jusqu'à Rome ses brandons impies, alors le monde connaîtra le courage de celui dont il admire la bonté. Au milieu de la tempête, Pie IX sera l'aube de salut qui préservera du naufrage les fécondes vérités sur lesquelles il faudra bien tôt ou tard rétablir l'ordre social. Il les sauvera des mains sanglantes qui promènent le meurtre et la désolation sur la terre ; il les sauvera de l'épée orgueilleuse qui viendra plus tard, quand l'œuvre des mercenaires sera finie, frapper ou plutôt flageller et repousser dans l'obscurité de leur bassesse native ces sauvages repus d'assassinats.

Le journalisme révolutionnaire pourra annoncer un jour que le Pape est errant dans le monde, qu'il est captif, qu'il est mourant, qu'une fois encore au jour des Rameaux a succédé le jour du Calvaire ; il pourra bien avoir la joie de contempler le Vicaire de Jésus-Christ sur le gibet de son Maître. Mais qu'on ne l'oublie pas : la force, en admettant que Dieu voulût en permettre l'emploi ; la victoire, en admettant que Dieu la donnât à ses ennemis ; le monde entier, en admettant que le monde devint assez fou et fût assez abandonné à sa folie pour se conjurer contre le dernier élément d'ordre et d'autorité morale qui lui reste, ne sauraient jamais faire du Pape qu'un martyr. Pour forcer sa conscience, pour le contraindre à une abdication criminelle, il n'y a pas assez d'armées sur terre ni de séductions dans la vie. Un jour peut-être, à l'instant inconnu marqué de Dieu dans ses desseins éternels, le genre humain, irrité contre la Papauté comme le coupable s'irrite contre sa conscience, pourra bien

en finir avec cette importune. Il le pourra, comme le frénétique se peut donner la mort. La Papauté est l'âme du genre humain. Ou il faut vivre avec elle, ou il faut périr en s'en séparant.

Le monde sans doute est bien malade : une plaie profonde et invétérée le tourmente ; il a la fièvre, et nous voyons la raison publique chanceler à tout moment sous l'empire des dépravations qu'on lui fait subir. Cependant le moment ne semble pas arrivé où toute espérance sera perdue, où toute justice sera éteinte, où la haine de l'ordre moral émoussera jusqu'au dernier instinct de l'ordre matériel. Mais nous raisonnons de près l'abîme, si nous n'en descendons pas la pente. Déjà beaucoup d'esprits en sont à ce dernier degré du mal où la société verra encore le remède et n'en voudra plus. Que les conservateurs qui ne veulent point conserver l'Eglise se le tiennent pour dit : il n'y a plus d'expériences à faire. Les conservateurs ne sont rien que par le nombre et leur union. Le jour où ils se prononceront contre l'existence libre et indépendante du suprême pontificat, le jour où ils porteront une main imbécile et impie sur l'arche sainte, ce jour-là leur union sera rompue et leur nombre notablement diminué. Tout cœur vraiment chrétien, tout cœur catholique se retirera d'eux. Nous ne considérerons pas si la persécution, la ruine et la mort nous attendent hors de leur camp maudit. Regardant leur attentat comme le signe de la fin et le prélude de la séparation éternelle, nous les laisserons livrer d'inutiles combats contre des ennemis dont nous ne pourrions plus rien craindre qu'ils n'eussent déjà fait eux-mêmes. Sans prendre part à ces luttes stupides, nous irons nous ranger du

côté de l'Eglise proscrite, combattre pour elle et tomber dans son sein, où nous voulons rester vivants et morts (1).

La Providence est admirable. Il y a quarante ans, on ne parlait pas du Pape; quelques mots bien courts dans le catéchisme sur sa suprématie, voilà tout ce que l'on accordait au Chef de l'Eglise. Mais depuis que la révolution l'a poursuivi de sa haine satanique, depuis que les légistes de l'école de Pithou et de Dupin ont tant parlé des prétendues libertés de l'Eglise gallicane, tout l'univers s'est occupé du successeur de saint Pierre, tous les catholiques lui ont donné des preuves réitérées de leur dévouement. En effet, comme le monde entier s'émeut à la nouvelle que le Pape est malade! On sent que tous les intérêts sont menacés, que les plus graves complications se préparent; on s'attend aux plus redoutables événements. En vain la presse révolutionnaire essaye de rassurer les esprits en répétant que la mort du Pape serait la solution de la question romaine: personne ne le croit, et l'on s'effraye d'autant plus que la révolution témoigne plus de joie. Grâce à Dieu, cette joie s'est montrée trop vite: Dieu éloigne le moment des plus rudes épreuves; il donne aux gouvernements et aux peuples le temps de préparer la vraie solution de la question romaine; les prières et les aumônes intercèdent en faveur de la société chrétienne, et Celle que le monde catholique acclame avec Pie IX immaculée dans sa conception, arrête le châtement que nous avons mérité.

(1) M. Louis Veuillot.

Nous avons bien des sujets de crainte, nous ne pouvons renoncer à l'espérance; nous nous attendons à de terribles épreuves, nous ne pouvons croire qu'elles soient de longue durée. Ah! nous désirons bien que Pie IX recueille lui-même le fruit de ses douleurs et assiste au triomphe de l'Eglise avant d'aller recevoir au ciel la récompense de ses travaux; mais, quoi qu'il arrive, nous comptons sur l'avenir, parce que nous comptons sur Dieu, et parce que nous connaissons le passé. Plus les épreuves sont grandes, plus glorieux est le triomphe, et toujours les conjurations des impies tournent à une plus magnifique glorification de l'Eglise: quand ils attaquent la discipline, c'est la discipline qui renaît plus pure et plus brillante; quand ils attaquent le dogme, c'est la vérité qui devient de plus en plus éclatante; quand ils attaquent la Papauté, c'est la Papauté qui prend des forces nouvelles. L'ennemi a l'instinct de ce qui fait la force de l'Eglise, et c'est là qu'il dirige ses coups; mais c'est là précisément que Dieu l'attend pour lui montrer son impuissance. Aussi, comme la Papauté a grandi depuis la mort de Pie VI! comme elle a grandi depuis l'avènement de Pie IX! Deux fois, et d'un seul mot, Pie IX a réuni autour de lui des centaines d'évêques, et, la dernière fois, Pie IX et les évêques présents à Rome, bientôt suivis par tous les autres, ont déclaré solennellement que, dans la situation présente des choses humaines, la souveraineté pontificale est nécessaire à l'indépendance de l'Eglise. Telle est la sentence, et l'histoire ne nous présente aucune sentence de l'Eglise qui soit demeurée sans effet; cet effet ne tardera pas à se produire, et si Pie IX, qui l'a prononcée, n'en voit pas l'appli-

cation, ce sera son successeur. Ou la société touche à sa fin, ou le monde est à la veille de voir un merveilleux épanouissement de l'autorité pontificale et un non moins merveilleux retour à l'unité catholique.

Ayons confiance comme Pio IX. Pendant que les démagogues menacent de faire sauter la basilique Vaticane, ce grand Pontife vient de faire restaurer la dorure de l'intérieur de la coupole de Saint-Pierre, travail immense commencé en 1860. Il est maintenant question d'exécuter en mosaïque bleue sur un fond de mosaïque d'or, le long de la frise qui entoure la grande nef, des inscriptions extraites de l'Évangile et ayant trait à saint Pierre. Cette frise a un développement de 1,000 ou 1,200 m. sur une hauteur de 1 m. 25 c. La dépense présumée est d'au moins 600,000 fr. Le Pape désire que tout soit achevé à l'époque du concile œcuménique, qui se tiendra probablement, s'il y a lieu, à Saint-Pierre. Les fonds doivent être fournis par la fabrique de Saint-Pierre. Cette administration dispose d'un revenu annuel de 150,000 fr. pour l'entretien de la basilique.

« Derrière cette Italie artificielle, qui est tour à tour la complice et la servante de la révolution, il y a tout un peuple de croyants qui savent que la souveraineté temporelle de la Papauté est leur force et leur dignité; ils subissent en silence les clameurs et les audaces parties des profondeurs des sociétés secrètes.

« Si, des Alpes à l'Adriatique, l'Italie avait la liberté de son urne électorale, dans un suffrage universel et populaire, une majorité réelle et sérieuse affirmerait bien vite qu'elle

entend laisser les États romains au Saint-Siège et ne pas porter atteinte aux droits séculaires de la Papauté, ni par les moyens moraux, ni par les brutales tentatives de l'insurrection.

« Nos prières s'uniront à celles de notre Pontife et à ses larmes, qui nous rappellent la triste et grande scène du Sauveur pleurant et priant sur Jérusalem.

« Quels que soient les secrets de l'avenir, notre siècle n'aura pas vu de gloire plus pure, d'énergie plus forte, d'âme plus tendre que cette apparition de PIE IX LE GRAND au-dessus des faiblesses et des divisions modernes. Lui seul fait obstacle aux deux grands périls qui nous menacent : d'un signe de sa main il arrête, par ses fils immolés, la démagogie frémissante; sa parole forme un rempart vivant contre les flots envahisseurs du Nord.

« Il offre donc une sublime personnification de la puissance divine : il conserve dans leur splendeur les insignes royaux qui tendent à se déshonorer; il affirme et garde le droit dont le sens s'altère; il protège la liberté de la conscience contre le césarisme moscovite, et sauve de l'anarchie les peuples en travail. Si notre Père et notre Chef doit gravir un nouveau Golgotha et succomber devant des coalitions qui rappellent celle d'Hérode et de Pilate, l'alliance de l'autocratie et de la révolution, ce sera son éternel honneur d'avoir été crucifié par le despotisme schismatique et la démagogie incrédule qui se seront tendu la main au pied de sa croix. »

Quelques mots sur cette troisième édition.

Encouragé par le succès de ce livre et convaincu du bien

qu'il peut faire, nous avons revu et complété notre travail avec soin jusqu'en mai 1868. Toutefois, comme les longs ouvrages font peur, nous avons renvoyé pour d'autres volumes les sujets qui ne rentraient pas dans le cadre de celui-ci.

C'est ainsi que dans *le Triomphe de Pie IX, le plus aimé des rois et le plus vénéré des pères*, nous rapportons les traits admirables de dévouement au Souverain Pontife pendant son exil à Gaëte et depuis qu'on lui a enlevé les trois quarts de ses États. Dans ce volume se trouvent tout naturellement : *les épisodes du siège de Rome, les martyrs de Castelfidardo, le Denier de saint Pierre*.

Nous avons publié, sur les événements qui se sont accomplis en octobre 1867, deux nouveaux ouvrages qui ont été bien accueillis : *Victoires de Pie IX sur les garibaldiens, les Martyrs de la liberté de l'Eglise à Mentana, etc.*

Enfin nous avons démontré que de nos jours la Providence continue à veiller sur le monde, dans notre ouvrage, *les Terribles châtimens des révolutionnaires et des ennemis de l'Eglise depuis 89 jusqu'en 1866*.

Daigne la Vierge immaculée bénir nos efforts et nous donner de faire mieux connaître le Vicaire de Celui dont elle a été la céleste aurore qui annonçait le lever du divin Soleil de justice !

Le 5 mai 1868, en la fête de saint Pie V, patron de l'œuvre des Volontaires de Pie IX.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Le clergé français a serré ses rangs, s'est montré plus uni, et Pie IX est devenu l'une des plus grandes et des plus majestueuses figures de la Papauté. Voilà le résultat des attaques contre la religion catholique; elle n'a pas à s'en plaindre.

(Discours du général Gêmeau au sénat, séance du 12 février 1866.)

I

Quelle que soit la valeur littéraire de cet ouvrage, on ne pourra pas lui refuser le mérite de l'à-propos et d'arriver en son lieu et en son temps. En effet, les regards du monde entier sont fixés sur l'auguste personne du grand Pape que Dieu a donné à son Eglise dans les temps difficiles que nous traversons. Les ennemis de Jésus-Christ et de son Vicaire, comme ses enfants les plus dévoués, comprennent tous que Pie IX est la clef de voûte de l'édifice social.

Le moment approche où les grandes questions qui agitent le monde depuis si longtemps vont enfin se résoudre; les événements se pressent, et tous les esprits sérieux sentent que nous sommes à la veille de la crise décisive.

La révolution a commencé en proclamant les droits de l'homme; « elle finira, dit de Bonald, quand on proclamera hautement les droits de Dieu, » quand les faits accomplis en foulant aux pieds les lois sacrées de la justice ne seront plus les règles et les titres d'une politique machiavélique, quand enfin l'esprit chrétien remplacera l'esprit moderne.

Qu'est-ce, d'ailleurs, que l'esprit moderne, devenu l'admiration de notre siècle, l'oracle par lequel il jure, le principe acclamé du progrès, de la liberté, des lumières; en un mot, de cette civilisation qui, dit-on, nous distingue si glorieusement des siècles passés?

D'abord, sa qualification me le rend suspect. J'aime ce qui est vieux; l'esprit moderne ressemble fort au dieu moderne, *deus recens*, qui ne manquait jamais de s'introniser en Judée lorsque les Juifs devenaient infidèles à Jéhovah. Une autre raison de m'en défier, c'est le caractère de ceux qui le glorifient. Pas un ennemi de

l'Eglise, pas un conspirateur, pas un homme animal, *animalis homo*, qui n'adore l'esprit moderne. Enfin, comme à l'œuvre on connaît l'ouvrier, ma conviction achève de se former lorsque je vois les œuvres de l'esprit moderne. Qui pousse les nations à s'insurger contre l'Eglise leur mère? qui inspire, sur une échelle jusqu'ici inconnue, les crimes justement appelés sataniques : la haine de Dieu, la haine de notre Seigneur, la haine de la vérité, la haine de l'homme contre l'homme par la guerre, et de l'homme contre lui-même par le suicide? qui fait descendre à vue d'œil la société européenne des hauteurs de l'ordre surnaturel pour la plonger dans le naturalisme, et, sous le nom de civilisation et de bien-être, l'étouffer dans le débordement de la vie sensuelle? est-ce le Saint-Esprit, ou l'esprit moderne? dit Mgr Gaume.

II

Quand on a eu le bonheur d'habiter Rome pendant quelque temps, quand on a vécu sous ce gouvernement si juste, qui ne fait acception de personne, qui se préoccupe avant tout du salut des âmes, et qui semble n'avoir de préférence que pour les pauvres et les humbles, on se demande comment il peut se faire que le chef temporel d'un si petit nombre d'hommes, dont tous les sujets ont le droit de l'appeler *mon père*, soit devenu le point de mire de toutes les haines et de toutes les passions.

En effet, pendant que les politiques machiavélistes et que les folliculaires libéraux ont défendu au prix de mille sacrifices l'intégrité de l'empire turc, pendant que ces philanthropes laissent décapiter la catholique Irlande par la famine et écraser l'héroïque Pologne par la plus brutale tyrannie, sans proférer une parole sincère de blâme contre ces iniquités, la honte de notre siècle, ils ne se sont occupés que d'une chose, admirez leur courage : c'est de rendre odieux, par les moyens les plus iniques, le meilleur des rois et le plus tendre des pères, afin de lui ravir le lambeau de terre qu'on lui a laissé.

Cette haine impie, cette fureur sacrilège ne peut s'expliquer que par l'intervention de l'enfer. On a remarqué que Pie IX est devenu odieux aux sectaires, aux libres penseurs, surtout depuis qu'il a défini comme dogme de foi l'Immaculée Conception de la divine Vierge destiné à écraser sous son pied victorienx toutes les erreurs.

Cette haine à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ a redoublé depuis l'encyclique *Quanta cura*, qui condamne expressément les principales erreurs modernes.

Le comte de Montalembert écrivait en 1859 ces lignes justement admirées :

« La plus stricte équité oblige de reconnaître que le Pape ne le cède en vertu à aucun des souverains de l'Europe, et qu'après avoir été le prince le plus populaire de son siècle, il en est demeuré le plus irréprochable.

« Quel serment a-t-il violé? quelle constitution a-t-il abolie? quel sang a-t-il versé? quelle propriété a-t-il confisquée? quel piège a-t-il tendu? quel mensonge a-t-il proposé? qui au monde a-t-il trompé ou persécuté? Il avait amnistié, sans exception, tous les adversaires du Saint-Siège : ils l'en ont récompensé en le détrônant une première fois. Quelle liberté a-t-il détruite? Il les avait toutes données à son peuple avec une générosité qu'il ne faut pas cesser de bénir, quoiqu'elle ait paru imprudente à beaucoup : on s'en est servi pour assassiner son ministre, pour l'assiéger dans son palais, pour le contraindre à la fuite, pour le déclarer déchu de son trône. Enfin quelle bassesse a-t-il commise? Il est le seul souverain de l'Europe qui ait vu sa capitale occupée depuis dix ans par des troupes amies, mais étrangères; or, je le demande aux plus délicats et aux plus dédaigneux, quel prince a eu, pendant ces dix ans, une attitude plus noble, plus calme et plus digne?

« De tous les griefs que les Italiens ont élevés contre d'autres princes, en est-il un seul qu'on puisse, avec une ombre même de justice, imputer à Pie IX? Pas un. Est-ce un tyran? non. Personne, parmi ses plus forcenés adversaires, n'oserait l'affirmer. Est-il en fuite? non. Est-ce un usurpateur? non. Est-il étranger? non. Il est le plus italien, le seul tout à fait italien des princes de la péninsule, bien autrement italien, au moins d'origine, que cette maison de Savoie qui le dépouille au nom de l'Italie. On ose parler de ses sympathies autrichiennes : il faut convenir que, s'il en avait, on emploierait de singuliers moyens pour le convertir; mais ces sympathies, où en sont les preuves? Après avoir secondé de son mieux le mouvement italien de 1847, après avoir été même jusqu'à exhorter l'Autriche à se retirer de l'Italie, il n'a pas voulu lui déclarer la guerre, à laquelle le voulaient contraindre le P. Ventura et d'au-

tres courtisans de la force et de la popularité. Il a mille fois bien fait, car c'eût été manquer alors à son devoir de Père commun des fidèles. En 1859, on ne lui a demandé que d'être neutre, et cette neutralité, il l'a observée dans sa plus rigoureuse étendue. Mais lui-même, par une inspiration d'honneur et de fierté digne d'un autre siècle que le nôtre, avait demandé que les troupes françaises et autrichiennes sortissent à la fois de ses Etats, dans un temps où la guerre n'était pas encore déclarée, et où les peuples n'avaient pas été poussés à la révolution.

« Quel est donc enfin son crime? Il y en a un, un seul : il est prêtre. Tout est là. Ces fiers Romagnols si docilement soumis à la maison d'Esté et à je ne sais combien d'autres tyranneaux du moyen âge, ces patriotes indomptés qui invoquent avec tant d'orgueil les souvenirs récents du royaume d'Italie, créé, inspiré et gouverné par une puissance étrangère, ne veulent plus obéir à la souveraineté la plus ancienne, la plus vénérable et la plus italienne de l'Europe, parce que ce souverain est un prêtre. C'est leur idée, leur fantaisie, leur façon d'entendre les droits de l'homme et du peuple.

« Et ils ont pour échos et pour soutiens, dans toute l'Europe, tous ces hommes de la révolution qui, vaincus et refoulés en 1848 et 1849, veulent, pour première revanche, que ce prêtre suprême soit détrôné et réduit du rang de souverain à celui de sujet ou d'esclave. »

III

La Vierge immaculée, que Pie IX a tant exaltée, est mise en demeure de venir au secours de son fidèle serviteur, et de le préserver des embûches des insensés qui ne comprennent pas que Pie IX ne peut manquer à ses serments (1). C'est la conviction in-

(1) Un courageux publiciste s'explique ainsi au sujet de cette prétendue transaction : « En somme, que demandez-vous au Pape? son abdication. A cette condition vous lui promettez respect et soumission; vous vous agenouillerez devant Pierre réduit à l'impuissance, rélégué, comme évêque, dans quelque coin de Rome, sous la verge d'un proconsul piémontais chargé de viser les bulles et maître de les suspendre, d'en empêcher l'impression selon votre bon plaisir. Que venez-vous donc nous parler de transaction? Entre le spoliateur et le spolié, une seule est possible : la restitution; c'est ce que vous indique le *Non possumus*. Ne comprenez-vous pas l'éloquence de ce mot? Traiter avec vous, ce serait reconnaître le droit de la force sur la force du droit, autoriser tous les abus et crimes qui en

vincible de tous les enfants de Marie que Celle que l'Eglise invoque si justement comme le secours des chrétiens, calmera les orages et les tempêtes. Un des nombreux évêques injustement bannis de leurs diocèses en Italie, Mgr Arnaldi, écrivait dernièrement :

« Je nourris toujours l'espoir, et cet espoir est pour moi quelque chose de bien positif, que bientôt des jours plus beaux vont luire non seulement sur cette malheureuse Italie, mais sur le monde entier ; car j'ai, je ne dirai pas le pressentiment, mais la certitude que la colère de Dieu s'apaisera par l'intercession toute puissante de sa bonne Mère, la Vierge Marie.

« Il me semble pressentir que dans cette heureuse circonstance le monde sera témoin d'un grand miracle ; que ce miracle ouvrira les yeux à tous ceux à qui les ténèbres du siècle les ont fermés ; que tous rentreront dans le bon chemin, etc. Les sectaires seuls imiteront l'obstination d'Antiochus ; mais, pour eux encore, il faut espérer dans la miséricorde de la sainte Vierge, qui peut, elle aussi, tirer des pierres des enfants d'Abraham. Donc, bien loin de renoncer à l'espérance d'un grand triomphe pour l'Eglise, je suis plus que jamais persuadé que bientôt nous verrons apparaître ce jour heureux, que toutes les âmes pieuses hâtent de leurs vœux et de leurs prières. »

Puisse Dieu réaliser bientôt les espérances du grand évêque ! Comment ne pas les partager, lorsque nous voyons ce monde plus que jamais consacré à Marie ? Toutefois il ne faut pas se faire illusion à ce sujet : le ciel est trop gros d'orages, les iniquités se sont trop multipliées sur la terre pour que nous puissions espérer d'arriver au triomphe sans passer par des châtimens terribles.

Le Souverain Pontife disait aux officiers français, à l'occasion du nouvel an : « Après votre départ, les loups entreront dans le troupeau. *Je suis maintenant comme le Christ à Gethsémani, avant de monter au Golgotha.* »

Ces paroles du Vicaire de Jésus-Christ annoncent tout à la fois et le châtiment et le triomphe : le châtiment pour expier un si grand crime, la victoire pour récompenser un si héroïque dévouement.

découlent, fouler aux pieds les préceptes divins que j'ai mission de défendre : *je ne le puis.* Voilà ce que vous dit le Pape depuis tantôt cinq ans, voilà ce qu'il vous répétera jusqu'à son dernier jour, et ce que vous redira son successeur ; car, si le Pape meurt, la Papauté ne change pas : ce qu'enseignait saint Pierre il y a dix-huit siècles, elle l'enseigne aujourd'hui. »

Un grand publiciste, qui paraît bien renseigné, écrivait dernièrement ces paroles qu'on fera bien de recueillir :

« Attendons le châtement, non la mort. Toutes les transgressions seront vengées, toutes les ingrattitudes punies ; le monde, ses erreurs au cou, baigné de sueur, de sang, de larmes, *passera par d'épaisses ténèbres*, implorant la lumière, l'autorité et la liberté.

« Et c'est dans cette épreuve, dont ses gémissements demanderont d'abrèger le cours, que le Pape *ressaisira le monde*, ou plutôt que le monde ressaisira Dieu. Alors l'inépuisable fécondité de l'Église se manifestera : de ses vieilles vérités écloront des forces et des merveilles nouvelles, et elle poursuivra son œuvre, qui est de mettre Jésus-Christ en possession de toute la terre, et toute la terre en possession de Jésus-Christ (1). »

(LOUIS VEUILLOT.)

Quelques mots sur ce livre. Nous l'avons écrit en partie pendant notre séjour à Rome ; nous avons eu l'honneur de nous entretenir avec plusieurs camériers et le secrétaire de Pie IX, afin d'avoir des renseignements plus certains.

Nous n'indiquons pas toujours les sources où nous avons pulsé les traits que nous racontons, parce que nous avons été souvent obligé de les abrèger.

Nous ferons en finissant l'humble prière à tous ceux qui aiment le Pape de vouloir bien propager ce volume, écrit par un fils désireux de défendre et de venger son père dans la mesure de ses forces.

Puisse la Vierge immaculée bénir tous ceux qui se rendront à nos vœux !

Rome, le 18 janvier 1866, en la fête de la Chaire de saint Pierre.

(1) D'après des informations prises auprès des hommes les plus graves dans notre voyage en Italie, voici ce que nous pouvons affirmer : sur vingt-sept hommes d'État ou généraux qui ont pris part aux tristes affaires du siège de Gaëte et du massacre de Castellfidardo, il y en a vingt-six qui sont déjà morts misérablement ; le général Cialdini est le seul survivant.

Il paraît bien que dans le nouveau royaume d'Italie on a deux poids et deux mesures. On ouvre et on saisit les correspondances, et on laisse vendre publiquement des libelles qui prêchent l'assassinat de l'empereur Napoléon. C'est ainsi qu'à la gare de Florence, le 29 décembre 1865, on nous proposait d'acheter, sous les yeux de la police, les *Propos de Labienus*.

L'ESPRIT DE PIE IX



I

Dévotion du Pape à la sainte Eucharistie.



Le Vicaire de l'Homme-Dieu.

« Puisque Dieu, dit un évêque (1), a voulu être homme, il a consenti à toujours être représenté ici-bas par un homme; et cet homme, c'est à Rome qu'il l'a placé. » Parole abrégée, mais puissante, qui dit tout sur la grande question du monde, et qui donne le vrai jour sous lequel il faut regarder le doux et grand Pie IX.

L'Homme-Dieu a été l'homme de douleur; il n'a fait que des œuvres de justice clémente et de miséricorde pure, et il a été haï, calomnié, bafoué, mis à mort. Ceux qu'il avait instruits par sa parole, guéris par ses miracles, délivrés par sa doctrine, ont crié : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. » Il a épuisé le calice des lâchetés et des iniquités

(1) Mgr Berteaud, évêque de Tulle.

humaines. Ses amis eux-mêmes l'ont abandonné, l'ont renié; il avait nourri de sa chair celui qui l'a vendu. La puissance publique, proclamant son innocence, l'a fait battre de verges avant de lui donner la mort. On l'a tué au nom de la vérité, en invoquant l'intérêt du peuple et l'intérêt du ciel; et une vile populace a eu licence de l'insulter jusque dans le prétoire et jusque sur la croix. Voilà l'Homme-Dieu, caché et comme anéanti dans l'homme de douleur. Du ciel, qui semble fermé, nul secours; sur la terre, son domaine est le Calvaire, son trône est un gibet. Cependant il règne: Le titre de sa royauté, écrit de la main qui le livre, est cloué à l'instrument du supplice par les mains qui le crucifient. Que d'efforts seront faits pour déplanter cette croix, pour en arracher ce titre royal! Mais la croix est stable, et le titre royal est écrit pour l'éternité. Sans douter jamais de sa faiblesse ni de sa victoire, le divin Supplicié avait dit : *J'ai vaincu le monde*. Il expire; les ténèbres enveloppent la terre, les morts sortent des sépulcres. Averti par ces perturbations, l'homme de la force publique, celui qui vient d'assurer l'exécution de l'inique sentence, reconnaît et adore la victime : c'était vraiment le Fils de Dieu (1).

Il faut se rappeler cette figure et cette histoire avant d'esquisser la figure et l'histoire de Pie IX.

La première communion.

L'auguste Pontife que Dieu a placé à la tête de son Eglise, dans les temps troublés où nous vivons, se distingue par sa tendre et aimable piété, qui rappelle si bien les touchants exemples de saint François de Sales, qu'il ne cesse d'étudier pour les imiter.

Qui pourrait dire la dévotion de Pie IX à notre Seigneur

(1) M. L. Veuillot.

Jésus-Christ dans le sacrement adorable de l'autel, au cœur sacré du Sauveur, au cœur immaculé de Marie, à son angélique époux et aux saints, dont il a augmenté le nombre d'une manière merveilleuse ?

Notre plan ne nous permet pas d'entrer dans de grands détails sur tous ces chapitres ; nous en dirons cependant assez pour que nos pieux lecteurs puissent comprendre tous les trésors de grâce, de foi et de piété que le Seigneur a répandus avec abondance dans l'âme de ce saint Pontife qui devait rendre tant de gloire à sa divine Mère.

Le Seigneur, qui devait faire passer cet auguste Pontife par les plus rudes épreuves, lui donna dès son bas âge une tendre dévotion pour l'adorable Eucharistie, où il n'a cessé de puiser cette vertu qui fait les confesseurs de la foi.

L'histoire ne nous a pas conservé de détails sur sa première communion ; mais si l'on doit juger par ses fruits de l'importance de cette action décisive qui exerce une si grande influence sur toute la vie, on peut dire que le jeune Mastai s'y prépara comme un ange, aidé par les prières, les conseils et les bons exemples de sa vertueuse mère. Peut-être que, comme tant d'autres grands serviteurs de Dieu, il prit en ce jour si solennel la résolution de se consacrer au ministère des autels.

Pie IX le jour de sa première messe.

L'excellent Pontife, que la Providence destinait à être le Père de tous les fidèles, commença son ministère à Rome, à l'hospice Tata Giovanni, où il devint le père des enfants délaissés. Qui pourrait dire les témoignages de tendresse et de dévouement que ce bon père donna à ses chers orphelins tout le temps qu'il passa au milieu d'eux ?

Ce fut dans l'église de cet hospice qu'il célébra sa première messe. « Ce sanctuaire, dit M. de Saint Hermel, était

plus beau pour lui que toutes les basiliques : c'était la basilique des indigents. »

Le jeune prêtre, que Dieu préparait à de si grandes choses, parut au saint autel plus semblable à un séraphin ravi en Dieu qu'à un homme mortel.

Tous les assistants étaient émus jusqu'aux larmes en voyant son recueillement, avec quelle dignité et quel esprit de foi il faisait toutes les cérémonies de l'adorable sacrifice.

Jusque là l'abbé Mastai n'avait été pour les pauvres enfants de Tata-Giovanni qu'un pieux et charitable conseiller. Dès qu'il eut été ordonné prêtre, il prit la direction de l'hospice, et devint le père de tous les jeunes orphelins et le guide de leur conscience. La Providence voulait que cette maison où il avait donné tant de pieuses leçons de vertu lorsqu'il était encore jeune homme, et où il avait répandu les premières grâces de sa vocation ecclésiastique, reçût aussi le premier dévouement de son sacerdoce ; elle voulait que celui qu'elle destinait à un si sublime ministère fit son apprentissage au milieu des enfants et des pauvres.

Pie IX à l'autel (1).

Voici, d'après un auteur bien informé, quelques renseignements bien touchants sur la dévotion du Souverain Pontife à l'adorable sacrement de l'autel :

(1) Ayant eu le bonheur d'être reçu en audience par Pie IX, ce qui a le plus réjoui et consolé le cœur de l'auguste Pontife, c'est quand je lui ai dit que les dix-sept mille abonnés du *Propagateur* avaient une intention particulière pour Sa Sainteté dans la messe que chacun d'eux fait célébrer tous les ans. Le Saint-Père a dit alors : « Désormais je dirigerai mes intentions dès la veille, comme je le fais pour les messes que je célèbre moi-même. Je porte le calice du salut tous les matins, tantôt à l'orient, tantôt à l'occident, selon les besoins de la sainte Eglise. Ces témoignages de dévouement que me donnent les bons catholiques me consolent au milieu de mes épreuves. De loin on se figure que nous vivons ici au milieu

Le Saint-Père se rend de bonne heure à sa chapelle pour célébrer la sainte messe. Le Saint-Sacrement y est toujours conservé, et Pie IX, dans sa piété envers la divine Eucharistie, veille lui-même à l'entretien de deux lampes qui brûlent perpétuellement devant le tabernacle.

Qu'il est beau, qu'il est édifiant de voir le Souverain Pontife, le représentant de Jésus-Christ sur la terre, l'homme chargé de la sollicitude de toutes les églises du monde s'estimer très-heureux et fort honoré de faire trêve chaque jour à ses nombreuses occupations pour venir changer les mèches des lampes allumées en l'honneur de l'adorable Eucharistie !

Pie IX célèbre la messe lentement et saintement ; souvent son auguste visage est baigné de larmes pendant qu'il tient entre ses mains sacrées le Dieu caché dont il est le Vicaire (1). *Ordinairement il dit la messe à sept heures et demie*, et assiste en action de grâces à une seconde messe célébrée par un de ses chapelains ; puis il récite à genoux, avec l'un des prélats de son entourage, une partie du bréviaire, et rentre dans son appartement. A la chute du jour, indiquée par le

du trouble et de l'inquiétude. A Rome, on pratique les trois vertus théologiques : la *foi*, l'*espérance* et la *charité*. On ouvre facilement surtout son cœur à l'*espérance*. »

(1) La taille de Pie IX est au-dessus de la moyenne ; son maintien est grave et sans apprêt ; il y a dans toute sa personne un cachet de grâce et de distinction qui frappe tous ceux qui le voient.

A l'autel, son visage semble s'illuminer d'une beauté toute céleste. Tous les pèlerins que leur piété amène à Rome le disent ; les touristes d'ailleurs les plus étourdis sont forcés de l'avouer. Pour moi, je n'oublierai jamais l'impression sainte dont je fus ému la première fois qu'il me fut donné de le voir officier. Quel calme ! quelle majesté ! quelle paix ! quelle douce piété ! J'avais entendu de belle musique, j'ai vu de magnifiques cérémonies, mais tous mes regards avaient été pour le Saint-Père ; je n'avais eu d'oreilles que pour écouter sa voix lorsqu'elle s'était élevée dans le sanctuaire pour prier au nom de l'Eglise et pour bénir. *Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat*, me disais-je en pensant au grand et suprême Pasteur.

son de l'*Angelus* et appelée l'*Ave Maria*, le Pape récite avec ses camériers la Salutation Angélique, et y joint un *De profundis* pour tous les fidèles du monde entier morts dans le courant du jour.

Le Saint-Père passe trois heures chaque jour en adoration devant notre Seigneur. C'est là qu'il puise tant de lumières et de secours pour le gouvernement de l'Eglise, dont son règne sera une des gloires. C'est là que nous devons trouver nous-mêmes les secours dont nous avons besoin pour bien remplir les devoirs de notre état, nous fortifier et nous consoler dans nos peines (1).

Un capitaine de zouaves écrivait à son père en octobre 1867 :

« Il y a quelques jours j'ai éprouvé l'une des plus grandes joies de ma vie : celle d'assister à la messe du Saint-Père et de communier de sa main. Vous seriez étonné de la simplicité avec laquelle Pie IX dit la sainte messe. Toutefois, à certains moments, on sent qu'il est plus qu'un simple prêtre : on sent qu'il est le Vicaire de Jésus-Christ, surtout quand il récite le *Credo*, le *Pater* et l'*Agnus Dei*. Il accentue ses prières avec une telle force, qu'il semble prier pour tout le

(1) Le 22 janvier 1866, admis à l'honneur de nous prosterner aux pieds de Sa Sainteté, en attendant notre tour d'audience, nous nous sommes entretenu avec les prélats domestiques du Saint-Père qui se tiennent dans l'antichambre du Pape. Mgr Pacca, neveu de l'illustre cardinal de ce nom, nous a donné des renseignements bien édifiants sur l'auguste Pie IX ; et comme nous lui demandions la faveur d'assister à la messe célébrée par Sa Sainteté dans sa chapelle privée, le prélat nous a répondu que le Pape s'est réservé d'accorder lui seul cette permission. Il a ajouté que le Saint-Père verrait avec peine des prêtres se priver de la plus grande consolation qui puisse être accordée à un homme mortel en offrant le saint sacrifice, pour communier de la main du Souverain Pontife. Mgr Pacca a ajouté : « Le Pape n'aime pas beaucoup qu'on assiste à sa messe, parce que, à cause d'une infirmité qu'il a à une jambe, il a besoin de s'asseoir pendant une partie de la messe qu'il entend en action de grâces, et quand il y a du monde, craignant de ne pas édifier, il demeure à genoux tout le temps. »

monde, pour l'univers entier. Je n'oublierai jamais l'*Agnus Dei* prononcé par le Saint-Père. Que de péchés doivent être pardonnés à cette prière ! A la communion, j'ai été pénétré plus que jamais de la présence réelle de notre Seigneur Jésus-Christ ; alors le Saint-Père s'est effacé, et je n'ai plus vu que le bon Dieu venant se donner à moi par la main du plus digne et du plus élevé de ses ministres. »

La messe pontificale.

Il n'y a pas de plus beau spectacle dans ce monde que la messe pontificale célébrée par le Pape dans la magnifique basilique de Saint-Pierre, à Rome.

Voici sur ce sujet un extrait de la lettre écrite dans le mois d'avril 1866 par une fervente chrétienne :

« La première fois que je suis entrée à Saint-Pierre, je suis restée à la porte, pétrifiée d'étonnement et d'admiration, et chaque fois que je retourne dans cette splendide basilique, je la trouve plus splendide encore. Qu'elle était belle le dimanche des Rameaux, lorsque Pie IX était porté sur la *sedia*, au milieu d'une foule innombrable agenouillée sur son passage, lorsqu'il a distribué les palmes et traversé une seconde fois cette immense basilique avec toute sa pompe et toute sa grandeur ! Qu'elle était belle surtout le jour de Pâques, la messe que notre grand Pontife a célébrée sur l'autel de la Confession ! Jamais je n'ai rien vu d'aussi imposant. Lorsque, après la consécration, Pie IX s'est retourné pour montrer au peuple, aux quatre coins de la basilique, l'hostie et le calice qu'il venait de consacrer, il y a eu dans cette foule immense, qui est tombée à genoux, un moment de silence qui ressemblait à de l'effroi ; chacun était immobile, tous les regards étaient tournés vers le Souverain Pontife, et l'on sentait que quelque chose de surnaturel venait de s'accomplir. Et lui, son visage était illuminé et splendide ; je ne l'oublierai jamais.

« Vous savez qu'après la consécration le Pape retourne sur son trône, et la communion lui est apportée par le cardinal-diacre. C'est encore un moment bien solennel que celui où l'on transporte la sainte Eucharistie et où le Pape l'attend à genoux. Il y avait alors près de cent mille personnes agenouillées avec le Souverain Pontife, mais il n'y avait qu'un cœur pour adorer le Dieu de Pie IX (1).

« Il y a bien des choses dont je garderai à jamais le souvenir, et parmi celles qui seront toujours présentes à ma pensée, je me rappellerai surtout comme il est beau de voir prier notre saint Pontife. Je verrai toujours son regard tourné vers le ciel, ses yeux qui brillent de quelque chose de surnaturel et de céleste ; puis ce rayon lumineux qui semble venir à lui du fond du tabernacle et cette auréole qui l'entoure. Pauvre Pape ! il porte une tiare bien lourde et bien

(1) Après avoir donné le baiser de paix au diacre et au sous-diacre, le Pape descend de l'autel, traverse le sanctuaire et monte au siège pontifical. Là, à demi assis, quoique incliné par respect pour le Saint-Sacrement, il communique avec une partie des espèces consacrées, puis le diacre et le sous-diacre latins consomment ce qui reste. L'attitude du Pape et cette communion multiple à la même hostie et à la même coupe retracent la première communion des apôtres assis à la table du Sauveur.

Il convenait, dit Durand, que le Souverain Pontife, le Chef de l'Eglise qui représente éminemment le Christ, communiquât dans un endroit plus élevé que l'endroit ordinairement réservé à la communion.

La communion, dit Mgr Gerbet, est l'acte terrestre le plus divin de l'union de l'homme avec Dieu et des hommes entre eux ; c'en est la consommation la plus parfaite dans les conditions de la vie présente. Le sentiment de cette union trouve dans cet acte sa vivacité la plus céleste unie au calme le plus profond.

Lorsque des êtres bien-aimés s'avancent vers la sainte table, nous les suivons des yeux avec les émotions d'une amitié divinisée. Une famille sent comme un sceau surnaturel s'imprimer sur son unité intime, lorsqu'elle voit le *mystère de l'alliance* se reposer sur ses lèvres et dans le cœur du chef ou de l'aïeul qui la représente tout entière. L'unité catholique étant personnifiée dans le Pape, toute l'Eglise communique avec lui et en lui ; cet acte exprime au plus haut degré l'unité de l'amour dans l'unité de la foi.

pesante, ou plutôt une couronne dont il doit sentir douloureusement les épines ; il doit avoir grand besoin de quelques consolations du ciel pour l'aider à la porter. »

Le viatique de l'exilé.

Quand, victime de la plus noire ingratitude et de la trahison la plus perfide, Pie IX, voulant épargner un grand crime à des sujets révoltés, fut obligé de prendre le chemin de l'exil et de quitter cette ville de Rome comblée de ses bienfaits, il trouva sa force et sa consolation dans la divine Eucharistie. Quoi de plus touchant que cette fuite ! La comtesse de Spaur, qui eut l'honneur de contribuer à l'évasion du Saint-Père, en a écrit quelques épisodes dans une correspondance particulière ; on ne saurait avoir recours à meilleur et plus fidèle narrateur :

« ... Le Saint-Père avait pris place au fond de la voiture ; le père Pièble était vis-à-vis de lui ; j'étais à sa droite, mon jeune fils en face de moi. M. de Spaur s'était réfugié derrière avec le domestique.

« Dans les premiers moments, je fis tous mes efforts pour retenir mes paroles ; mais bientôt, ne pouvant maîtriser mon cœur et cédant à l'excès de mon émotion, j'exprimai au Saint-Père, sans égard aux convenances, et sans penser que les autres ne pouvaient me comprendre, tout ce que je ressentais de peine à feindre, et quels efforts je faisais pour ne pas tomber à genoux devant l'auguste Vicaire de Jésus-Christ, qui, de plus, portait en ce moment sur son cœur le corps très-saint de notre Sauveur, enfermé dans la pyxide envoyée par Mgr de Valence. Le Saint-Père, compatissant très-bénévolement à ce mouvement de sensibilité, me répondit : « Soyez
« tranquille, ne craignez rien, Dieu est avec nous (1). »

(1) Au milieu des troubles qui agitaient la ville de Rome, Pie IX était

« Pendant toute la route il ne cessa d'adresser au Rédempteur des prières pour l'amour de ses persécuteurs, et de réciter le bréviaire et d'autres oraisons avec le père l'èble.

« A cinq heures trois quarts du matin, nous arrivâmes à

incertain sur le parti à prendre, lorsque, dans la soirée du 22 novembre 1848, on lui remit une lettre ainsi conçue :

« Très-Saint-Père,

« Pendant les pérégrinations de son exil en France, et surtout à Valence où il est mort, et où reposent son cœur et ses entrailles, le grand Pie VI portait la très-sainte Eucharistie suspendue sur sa poitrine ou sur celle de l'un des prélats domestiques qui étaient dans sa voiture. Il puisait dans cet auguste sacrement une lumière pour sa conduite, une force pour ses souffrances, une consolation pour ses douleurs, en attendant qu'il y trouvât le viatique pour son éternité.

« Je suis possesseur, d'une manière certaine et authentique, de la petite *pyxide* qui servait à un si religieux, si touchant, si mémorable usage ; j'ose en faire hommage à Votre Sainteté. Héritier du nom, du siège, des vertus, du courage, et presque des tribulations du grand Pie VI, vous attacherez peut-être quelque prix à cette modeste mais intéressante relique, qui, je l'espère bien, ne recevra plus la même destination. Cependant, qui connaît les desseins de Dieu dans les épreuves que sa providence ménage à Votre Sainteté ? Je prie pour elle avec amour et foi.

« Je laisse la *pyxide* dans le petit sac de soie qui la contenait et qui servait à Pie VI ; il est absolument dans le même état que lorsqu'il était suspendu à la poitrine de l'immortel Pontife. »

La remise de cet objet si précieux n'avait pu avoir lieu que le 22 novembre, au moment où le Saint-Père était prisonnier au Quirinal, et la vue de ce ciboire, considéré par l'auguste captif comme un avertissement du ciel, l'avait, dit-on, déterminé à s'éloigner de Rome. Voici la réponse que Pie IX adressait de Gaëte, le 26 décembre, à l'évêque de Valence :

« Vénérable frère,

« Les desseins de Dieu, dont vous nous parliez dans la lettre qui accompagnait le précieux objet que vous nous avez envoyé, et qui nous rappelle la mémoire de Pie VI, se sont accomplis en notre personne. Dans notre court voyage de Rome à Gaëte, où nous nous trouvons temporairement, nous avons fait usage de la petite *pyxide*, et nous avons ressenti beaucoup de consolation et de force à placer la très-sainte hostie sur notre poitrine. Recevez nos remerciements et l'assurance de notre résignation à la volonté du Seigneur. Nous y joignons notre bénédiction apostolique, que nous vous donnons de tout notre cœur. »

Terracine. Peu de moments après en être sortis, le Saint-Père me demanda de l'avertir quand nous serions à la frontière des deux Etats.

« Lorsqu'il eut entendu de ma bouche ces mots : « Saint-Père, nous y sommes, » pensant être arrivé en lieu sûr, le cœur ému de profonds et sublimes sentiments, il versa des larmes et rendit grâces au Dieu de miséricorde, en récitant le cantique consacré à la reconnaissance par la coutume de l'Eglise. »

Le divin prisonnier du tabernacle console le noble exilé de Gaëte.

Nous n'entreprendrons pas de raconter ce qui se passa dans la première entrevue du roi de Naples avec le Pontife romain. Ce fut une scène émouvante, et, en effet, tout contribuait à attendrir l'âme, tout, jusqu'à l'endroit où elle eut lieu, jusqu'à l'absence de l'étiquette ordinaire, jusqu'à l'oubli de la pompe usitée. Les princesses se prosternaient avec amour aux pieds du Pontife, la reine le remerciait d'avoir daigné choisir le territoire napolitain pour sa retraite, Ferdinand lui offrait son royaume et tous ses biens jusqu'au jour où il pourrait reprendre le chemin de Rome; le Saint-Père, les yeux humides de larmes, se répandait en effusions de cœur et les bénissait tous (1).

(1) Uniforme, quoique très-occupée, la vie du Saint-Père, à Gaëte, se partageait entre la prière, les audiences et le soin des affaires. Chaque jour, par exception aux usages de la Papauté, il admettait à sa table le roi des Deux-Siciles, la reine et les princes; mais le roi répondait par une si grande discrétion à cette faveur, que chaque jour, pour en profiter, il attendait une invitation officielle. La conduite de Ferdinand II, comme souverain et comme catholique, à l'égard de son hôte illustre, était noble et digne. Le roi s'effaçait constamment devant le catholique, et le catholique couronné n'abordait jamais le Souverain Pontife exilé qu'avec un genou en terre et les marques du plus respectueux dévouement.

« Pourquoi, Sire, lui disait un jour le Pape, pourquoi portez-vous

Une scène non moins attendrissante avait lieu le lendemain matin. Pie IX s'était fait conduire à la principale église de Gaëte pour y remercier Dieu. Le roi de Naples et toute sa cour s'y étaient également rendus. Le Saint-Sacrement était exposé. Un habitant de la petite cité écrivait à un ami de Paris ce touchant récit, qui pourrait fournir à l'artiste chrétien le sujet d'un magnifique tableau :

« Mola di Gaeta, 29 novembre.

« Je vous écris sous le coup d'une émotion impossible à décrire. Je viens d'assister à une de ces scènes extraordinaires, comme il s'en rencontre bien peu, même dans les saintes et glorieuses annales de l'Eglise.

« Hier matin, le Saint-Père a voulu visiter une chapelle célèbre dans ces contrées, le Sanctuaire de la Trinité. Cette chapelle est située à quelque distance, en dehors des murs de Gaëte, sur une montagne. Le roi et la reine de Naples, les princes de la famille royale, les cardinaux et les ambassadeurs qui sont ici ont accompagné Sa Sainteté.

« La garnison de la place, en grand uniforme, se trouvait sur la batterie Philipstall. Le Pape monta en carrosse avec le roi et la reine ; les princes, les cardinaux, les ministres étrangers suivaient dans les voitures du roi. Au milieu du chemin, le Pape descendit de voiture, et ayant gravi un petit ter-

toujours un hausse-col comme le dernier de vos lieutenants? — Parce que je suis le premier lieutenant de Votre Sainteté, » lui répondit le roi.

En effet, le roi des Deux-Siciles ne se présentait devant Pie IX qu'en grande tenue et portant toujours au cou le signe distinctif du service.

Ce prince répondait aux desseins de la Providence par les soins empressés dont il entourait le saint Pontife. Il appartenait à un petit-fils de saint Louis d'abriter sous son manteau fleurdelisé la majesté de la tiare, exilée de Rome.

tre qui domine la cité, il bénit le roi et les troupes. Le ciel était serein, le soleil éclatant, et la nature semblait se mettre en harmonie avec la céleste figure du Saint-Père.

« Le sanctuaire est desservi par des moines. Le prieur célébra la messe en présence du Pape. Le divin sacrifice terminé, le Pontife voulut donner lui-même au roi la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. S'étant approché de l'autel et s'étant mis à genoux, pendant que tous les assistants prosternés attendaient la bénédiction, Pie IX, cédant tout à coup à un transport surhumain, avec une ferveur angélique, la voix haute et profondément émue, se mit à parler au Dieu présent sur l'autel. Qui pourra reproduire l'émotion, les sanglots et les cris qui s'échappèrent de toutes les poitrines en entendant ces paroles d'une inspiration surnaturelle? Les voici pour l'admiration du monde :

« Dieu tout puissant, mon auguste Père et Seigneur, voici
 « à vos pieds votre Vicaire très-indigne, qui vous supplie du
 « fond de son cœur de répandre sur lui, du haut du trône
 « éternel où vous êtes assis, votre bénédiction. Dirigez, ô
 « mon Dieu, dirigez ses pas; sanctifiez ses intentions, ré-
 « gissez son esprit, gouvernez ses actes, soit sur ce rivage
 « où, dans vos voies admirables, vous l'avez conduit, soit
 « dans quelque autre partie de votre bercail où il doit cher-
 « cher un asile, et puisse-t-il être toujours le digne instrument
 « de votre gloire et de la gloire de votre Eglise, trop en
 « butte, hélas ! aux coups de vos ennemis !

« Si, pour apaiser votre colère justement irritée par tant
 « d'indignités qui se commettent en paroles, en écrits et en
 « actions, sa vie même peut être un holocauste agréable à
 « votre cœur, de ce moment il vous l'offre et la dévoue. Cette
 « vie, vous la lui avez donnée; et vous seul, vous seul êtes
 « en droit de la lui enlever quand il vous plaira. Mais, ô
 « mon Dieu, faites triompher votre Eglise; confirmez les
 « bons, soutenez les faibles, réveillez du bras de votre toute-

« puissance tous ceux qui dorment dans les ténèbres et les
« ombres de la mort.

« Bénissez, Seigneur, le souverain qui est ici prosterné
« devant vous, bénissez sa compagne, sa famille. Bénissez
« tous ses sujets et sa fidèle armée. Bénissez, avec les
« cardinaux, tout l'épiscopat et le clergé, afin que tous
« accomplissent, dans les douces voies de votre loi sainte,
« l'œuvre salutaire de la sanctification des peuples. Avec
« cet espoir, non seulement nous pouvons échapper ici-
« bas, dans ce pèlerinage terrestre, aux embûches impies
« et aux pièges des pécheurs, mais nous espérons aussi
« pouvoir mettre le pied au rivage de l'éternelle sécu-
« rité. *Ut hic et in æternum, te auxiliante, salvi et liberi*
« *esse mereamur.* »

« Que vous dirai-je après ces ineffables paroles ? Médi-
tez-les ; qu'elles soient sur toutes les lèvres et dans le cœur
de tous les chrétiens ; qu'elles inspirent à tous la sérénité, la
confiance et l'esprit de sacrifice qui peut seul aujourd'hui
sauver les nations en péril. Que toute l'Eglise se glorifie de
ce Pontife, qui, pendant que l'on assiégeait son palais, pres-
sait son crucifix sur son cœur ; qui, au moment de quitter sa
ville coupable, allait baiser la poussière du tombeau des Apô-
tres ; qui, sur la terre de l'exil, ne trouve dans son cœur
que des accents de la charité la plus tendre et des prières
de bénédiction pour ses persécuteurs, et qui s'offre comme
une victime d'immolation pour la paix de l'Eglise et du
monde. »

La procession du Saint-Sacrement à Rome.

Nous comptons parmi nos plus chers souvenirs le specta-
cle vraiment ravissant dont nous avons été témoin à Rome
le jour de la Fête-Dieu en 1862.

Voici sur cette belle solennité des détails pleins d'inté-

rôt, écrits par un des spectateurs de cette admirable cérémonie :

« C'est bien dans sa capitale terrestre que le Roi des cieux reçoit ses plus brillantes ovations ; c'est dans la métropole de l'Évangile que la victime du Calvaire est l'objet d'incomparables triomphes. Il en doit être ainsi ; Rome a été l'arène sanglante où, pendant trois siècles, le Christ a combattu. Rome est encore le point de mire des efforts impies et sacrilèges des ennemis de la croix. Que Rome soit aussi, soit toujours le théâtre de perpétuelles victoires pour la religion chrétienne, et que les échos des sept collines redisent à l'envi des chants de paix, d'amour et d'allégresse !

« Nous étions au mois de juin : c'était à Rome la grande fête du *Corpus Domini*. Dès huit heures du matin, nous arrivâmes sur la place Saint-Pierre, et, bien que la procession ne dût commencer qu'à neuf heures et demie, déjà une foule compacte, malgré les ardeurs d'un soleil brûlant, se pressait dans cette immense enceinte.

« Tout à coup un silence profond règne dans l'assemblée, les cloches de toutes les églises s'ébranlent, le canon du fort Saint-Ange fait entendre sa grande voix. Tous les yeux se tournent alors du côté du Vatican : la tête du cortège paraît à l'extrémité de la galerie.

« La marche était ouverte par un piquet de cavalerie, puis venaient de jeunes enfants, les différents ordres religieux d'hommes, les cinquante-quatre curés de Rome, les basiliques patriarcales représentées chacune par un dais de forme conique, les prélats, les évêques et les cardinaux en mitre et en chape ; enfin quatre tiaras reposant sur de magnifiques coussins, et soutenues par autant de princes de l'Église, s'avançaient avec une majestueuse lenteur. Les chants, le bruit des tambours, les fanfares des musiques pontificales et françaises mêlaient leurs harmonies.

« Devant ce spectacle d'une incontestable grandeur, je

respirais à peine, je me sentais sous le charme d'une indéfinissable émotion. Toutefois, une sorte d'impatience m'agitait : il me tardait de voir Pie IX. Que voulez-vous ? quand on va à Rome, c'est surtout pour y voir le Pape. Aussi, malgré les merveilles que l'on y rencontre, malgré les souvenirs qui assiègent, c'est toujours lui que cherche de préférence le regard, toujours lui que le cœur appelle par d'insatiables désirs.

« Le successeur de saint Pierre se montra enfin, sortant de la chapelle Sixtine, et, à mesure qu'il se rapprochait de moi, que je pouvais mieux l'apercevoir, je devenais plus attentif à cette muette contemplation qui enivrait mon âme. Pie IX arriva devant moi ; il était porté sur une estrade somptueusement ornée, à genoux, enseveli pour ainsi dire dans un immense voile brodé d'or. Sa tête était découverte ; entre ses mains resplendissait l'adorable Eucharistie. Grand Dieu ! que Pie IX était beau alors ! Il était vraiment transfiguré. L'hostie sainte dardait des rayons divins sur le visage du Pontife ; Jésus-Christ et son Vicaire ne semblaient plus faire qu'un, l'âme du Saint-Père avait passé en Dieu, et, à travers les larmes qui sillonnaient son visage, on lisait sur ses traits le repos de l'amour qui possède son objet, l'immobilité de l'extase dans les joies éternelles. Non, jamais, de tout ce que j'ai admiré en ce monde, rien ne m'a paru plus céleste (1).

(1) On sait que le Pape, enveloppé d'une ample chape lamée d'argent, est assis sur un siège devant un prie-Dieu auquel est fixé l'ostensoir. Les plis de la chape sont disposés de façon à faire paraître le Pape à genoux. Alexandre VII introduisit cet usage, et le *talamo* fut exécuté sur les dessins du célèbre Bernin.

Sur la *sedia gestatoria* se trouvaient les deux grandes majestés du ciel et de la terre, Jésus-Christ et son Vicaire. Ils étaient là tous les deux au-dessus des fidèles, s'étant donné rendez-vous entre le ciel et la terre pour traiter les plus grands intérêts du ciel et de la terre.

C'est un saint en contemplation devant Dieu : telle était la pensée que faisait naître la vue de cet auguste Pontife dont le visage semblait recevoir de Jésus-hostie un éclat tout surnaturel.

« Je le vis s'éloigner peu à peu, et j'éprouvais du regret; les colonnes le cachèrent un instant à mes yeux, alors je souffrais; il reparut bientôt, et mon cœur battit d'un nouveau bonheur; enfin cette vision s'évanouit dans les profondeurs de l'immense basilique. Ah! quand, arrivé sous la gigantesque coupole, Pie IX leva les yeux vers cette couronne qui plane au-dessus du tombeau du premier des Papes, en lisant l'inscription fameuse et en approchant de son cœur le Dieu de l'autel, ne dut-il pas répéter avec une confiance indestructible : *Je puis tout, car celui que Dieu défend est invincible* (1). »

Un jeune enfant, — on sait que la vérité sort toujours de ces bouches innocentes, — un jeune enfant porté sur les épaules d'un prêtre, afin qu'il pût dominer la foule qui l'écrasait, s'écria en apercevant le Pontife plongé dans son extase divine : « Maman, maman, j'ai vu le Pape, je n'aurai plus jamais faim ! »

Admirable cri ! exclamation sublime ! Je n'aurai plus faim... Oh ! c'est bien là le triomphe de l'âme sur la matière ; c'est bien là la plus belle apologie de la vertu, une preuve irréfragable de son irrésistible ascendant, de l'empire qu'elle exerce sur les âmes. Ne plus avoir faim... mais ce n'est pas seulement ici ne plus avoir besoin de nourriture; c'est être, en réalité, rassasié de telle sorte par les visions célestes, que tous les mirages de la terre ont perdu, pour l'âme qui en est favorisée, leur fascination, leur enivrement, leur charme, impuissants qu'ils sont à la remplir, à la soutenir, à lui donner le bonheur et la vie.

Cher petit enfant, tu as délicieusement exprimé, dans ton naïf langage, ce que des milliers d'hommes éprouvaient comme toi, ... et voilà pourquoi il est impossible, en se rappelant de telles scènes, de ne pas sentir son cœur se gonfler et ses yeux se mouiller de larmes.

Oh ! comme la foi grandit en présence de ces solennités, auxquelles l'assistance du Vicaire de Jésus-Christ imprime un caractère grandiose et sacré !

(1) Le Pape, porté sur un trône appelé *talamo*, suit pendant plus d'une heure la procession, tenant le Saint-Sacrement et priant; arrivé dans la basilique, il récite les oraisons et donne la bénédiction. Tout ce cérémonial si imposant a donc été accompli avec une pompe admirable, à la grande joie des fidèles. On a vu, il est vrai, Pie IX verser des larmes de piété; mais quel cœur, méditant en présence de la victime sans tache, pourrait demeurer froid et ne s'ouvrir pas à de tels épanchements? Ne

Malgré les révolutions et les efforts de l'impiété, dans cette Rome que l'on ne peut oublier, et vers laquelle, quand on l'a vue, on se reporte sans cesse, sur cette place où le monde entier se donne rendez-vous, la procession de la Fête-Dieu se déroule encore, et, au centre de pompes indescriptibles, l'obélisque chante son éternel refrain : *Le Christ est vainqueur, il règne, il commande !*

Pie IX accompagne le saint Viatique.

Lorsque le cortège du Pape rencontre le saint Viatique dans les rues de Rome, le Souverain Pontife descend de voiture et l'accompagne jusqu'au chevet du malade. Ce cas s'est présenté dernièrement. Pie IX a pris place à côté du prêtre qui portait le Pain des forts au marquis Bargagli, ministre de Toscane près le Saint-Siège. Selon la pieuse coutume de Rome, une foule nombreuse suivait le prêtre en psalmodiant des prières. Pie IX s'est agenouillé pendant la communion, et a adressé au marquis quelques paroles pleines d'onction chrétienne.

Quelques semaines auparavant, Sa Sainteté avait suivi le saint Viatique, non point comme cette fois dans un palais, mais dans une des plus pauvres maisons du Transtévère.

nous est-il pas permis, en une certaine manière, d'entrer dans l'ordre d'idées qui devait agiter le bien-aimé Pontife et produire cette sensibilité ? Vicaire de Celui qui a donné sa vie pour le monde, il se sent, comme son Maître, livré aux malédictions, aux outrages des méchants ; il entend leurs cris, leurs blasphèmes ; il les voit se précipiter en aveugles vers les abîmes éternels. Puis il considère les bons prosternés sur son passage, adorant Dieu sous les espèces eucharistiques, et se relevant pour lui envoyer un regard de tendresse et de filiale affection, et il pleure. Bienheureux ceux qui pleurent, a dit le Seigneur. Larmes bénies de Pie IX, coulez donc comme une rosée bienfaisante, et rafraîchissez le monde !

Les messes offertes pour Pie IX.

L'Association ecclésiastique pour le Denier de saint Pierre a reçu du Souverain Pontife le témoignage qui suit :

« PIE IX, PAPE.

« Bien-aimés fils, salut et bénédiction apostolique.

« Comme rien ne peut être plus efficace que le saint sacrifice de la messe pour apaiser l'indignation de Dieu ou mériter sa grâce, et parce que l'aumône couvre la multitude des péchés et que la prière de l'homme juste a beaucoup de puissance, ç'a été un très-louable dessein de votre part de joindre toutes ces choses pour détourner de dessus le peuple chrétien les maux dont nous sommes affligés à cause de nos péchés, et obtenir que la justice et la paix repoussées par les hommes leur soient enfin rendues. Nous espérons que ce ne sera pas un médiocre avantage que celui qui reviendra à l'Eglise; soit du ministère des prêtres qui offrent pour elle la divine hostie, soit de l'exemple de générosité qu'ils donnent en consacrant aux nécessités de ce Saint-Siège l'honoraire reçu, soit de la piété des laïques qui apportent à cette fin leurs aumônes, soit enfin des prières des uns et des autres, puisque c'est par les armes spirituelles qu'il faut combattre contre les puissances des ténèbres, et que c'est surtout par ce moyen que l'on peut attirer le secours que nous devons attendre d'en haut, au milieu d'un si grand ébranlement de toutes choses. Nous vous félicitons donc au sujet de cette entreprise qui est la vôtre, et nous vous exhortons, puisque vous avez revêtu l'armure de Dieu, à vous en servir avec constance pour éteindre les traits enflammés de l'ennemi de tout bien, et surtout à persévérer dans la prière, parce que la prière de celui qui s'humilie pénétrera les nues et ne se retirera point que Dieu ne l'ait regardée.

« Comme présage de la divine faveur et comme gage de notre paternelle bienveillance, nous vous accordons avec amour la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le douzième jour d'octobre 1867, de notre pontificat l'an xxii.

« PIE IX, PAPE. »

Nota. — Le prêtre qui fait partie de l'Association consacre chaque mois au Denier de saint Pierre un ou plusieurs honoraires des messes qu'il dit pour les fidèles.

L'auguste Pie IX, éclairé des plus pures lumières de la foi, apprécie mieux que personne la vertu de l'adorable sacrifice de nos autels.

Jésus dans l'Eucharistie est le véritable Agneau dont le sang mystérieux, inscrit sur la porte des enfants d'Israël, détourne la colère divine. Combien de fois, par nos péchés et notre endurcissement, n'avons-nous pas mérité nous-mêmes que cette colère s'appesantît sur nous? Epanchons le sang eucharistique sur le seuil de notre cœur; le Seigneur, qui voit ce sang, passera et nous épargnera.

Sans le saint sacrifice de la messe, le monde, souillé de tant d'abominations, couvert de tant d'iniquités, aurait déjà été englouti mille fois par la justice divine; il aurait été, selon la prédiction d'un prophète, traité aussi terriblement que Sodome et que Gomorrhe.

II

Dévotion de Pie IX à Marie.

C'est un privilège incomparable pour notre bien-aimé Pontife que d'avoir été prédestiné de toute éternité par l'adorable Trinité pour mettre le couronnement, à la gloire de Marie sur la terre.

La mère que Dieu donna à son serviteur se distinguait par les vertus les plus solides, et surtout par une tendre dévotion à la Reine des vierges. L'enfant, par une disposition sans doute des vues de la Providence sur lui, avait reçu au baptême les prénoms de Jean-Marie; Jean, à qui le Sauveur mourant avait dit du haut de la croix, en lui montrant la Vierge : « Voilà votre mère; » Marie, à qui ce même Jésus avait dit en regardant le disciple bien-aimé : « Voilà votre fils (1). » Or ces deux noms qui lui rappelaient deux personnes si saintes, mêlées à un drame si douloureux, ces deux noms placés en même temps comme une menace de malheurs et comme un immense poids de consolation à côté du nom du jeune Mastai-Ferretti, firent involontairement tressaillir la

(1) Il reçut au baptême les noms de *Jean-Marie*, double prédestination à la pureté et à l'amour.

mère de Pie IX. Lorsqu'elle l'avait vu déposé dans son berceau, elle avait, il est vrai, surpris dans son premier regard quelque chose qui n'était pas de la terre; mais dans son premier cri elle avait aussi deviné je ne sais quelle angoisse extraordinaire. C'est que Dieu, qui a voulu achever la perfection de l'amour maternel en descendant lui-même dans le cœur d'une mère, révèle ainsi quelquefois aux mères véritables, par un regard, par un sourire, par un son de voix, toute la destinée de leur enfant. La comtesse Mastai, que de mystérieux pressentiments instruisaient de la sorte au fond du cœur, se souvint du Calvaire; elle se jeta un jour à genoux aux pieds d'une image de la Mère de douleur, et élevant son fils dans ses bras: « O Marie, s'écria-t-elle, daignez l'adopter comme vous avez adopté le disciple bien-aimé; à vous je le consacre, à vous je l'abandonne. »

La prière à Marie pour l'infortuné Pie VI.

Cette tendre dévotion à la Reine des anges, l'auguste Pontife l'a comme sucée avec le lait sur les genoux d'une mère pieuse. Voici à ce sujet une touchante anecdote :

« C'était en 1799; le jeune Mastai-Ferretti, aujourd'hui Pie IX, n'avait que sept ou huit ans. La comtesse Mastai-Ferretti, qui, en mère chrétienne, cherchait avant tout à inspirer à son enfant une vraie et solide piété, ne manquait pas de lui faire réciter avec elle ses prières chaque matin et chaque soir. Fille dévouée de l'Eglise romaine, elle lui avait appris dès son enfance à répéter, avec le nom de son père et ceux de Jésus et de Marie, le nom du Pontife suprême qui possédait alors le glorieux héritage de l'apôtre saint Pierre. Pie VI, de douce et pieuse mémoire, occupait le siège pontifical; et, par suite de l'inébranlable fermeté qu'il avait mise à défendre les privilèges de son trône et les libertés de l'E-

glise, le saint Pontife était en butte aux plus amères vexations de la part des hommes impies qui exerçaient en France la suprême autorité.

« Tout affligée des douleurs qui abreuvaient l'âme du Père commun des fidèles et des dangers qui le menaçaient, et comprenant en même temps que de tous les cœurs chrétiens devaient s'échapper des supplications vers le ciel, la comtesse Ferretti voulut ajouter, chaque matin et chaque soir, un *Pater* et un *Ave* à la prière du jeune Jean-Marie. « Cher enfant, lui dit-elle la première fois qu'elle l'invita à « cette bonne œuvre, de grands malheurs menacent le Sou-
« verain Pontife Pie VI, et il est bien affligé. Tu vas prier « Dieu avec moi qu'il lui plaise d'adoucir les douleurs du « Saint-Père et d'éloigner de lui tout danger. — Oh ! oui, « avait répondu l'enfant, je veux prier avec vous pour le « Saint-Père, et, je vous le promets, ma prière va être bien « bonne. » Et, depuis cette promesse, matin et soir le jeune Mastaï rappelait à sa mère le *Pater* et l'*Ave* qu'ils devaient dire ensemble pour le Pape.

« Un soir, au moment de réciter le *Pater* et l'*Ave* d'usage, la comtesse embrassa son fils en pleurant et lui dit : « Cher « petit, oh ! comme il faut prier ce soir avec ferveur pour « le Saint-Père ! Les malheurs qu'on appréhendait pour lui « viennent d'arriver. Des hommes armés se sont emparés de « Pie VI ; il est prisonnier, et on l'emmène loin de Rome. » A ces mots, l'enfant, qui jusque là avait écouté avec attendrissement sa mère, se mit à pleurer avec elle, et, joignant ses petites mains, pria avec toute la ferveur d'un ange. Puis, se relevant, les larmes encore aux yeux et avec une sorte d'hésitation : « Mais comment donc, dit-il à sa mère, le bon « Dieu peut-il permettre que le Pape, qui est le représen-
« tant de Jésus-Christ son Fils, soit ainsi malheureux, et « qu'on le fasse prisonnier comme un malfaiteur, lui qui est « si bon ? — Mon enfant, répondit la comtesse, c'est juste-

« ment parce que le Pape est le vicaire et le représentant
 « de Jésus-Christ que Dieu permet qu'il soit ainsi traité. Ne
 « te souviens-tu pas de l'histoire de Jésus, que je t'ai racon-
 « tée? Ce divin Sauveur était la bonté même; il eut cepen-
 « dant des ennemis. Un jour ils s'emparèrent de lui, et, après
 « lui avoir fait endurer les plus affreux tourments, ils le mi-
 « rent à mort. Eh bien! cher petit, Dieu a souvent permis
 « que les Papes, à l'exemple de Jésus-Christ, eussent à souf-
 « frir de l'injustice des hommes; c'est ce qui arrive au saint
 « Pontife Pie VI. — Mais enfin, maman, répliqua l'enfant,
 « ces hommes qui traitent si cruellement le Saint-Père, ce
 « sont des méchants, n'est-ce pas? Est-ce qu'il ne faut pas
 « prier Dieu de les punir? — Mon cher enfant, reprit la
 « comtesse, il ne faut demander à Dieu de punir personne.
 « Te souviens-tu encore de ce que faisait Jésus-Christ sur la
 « croix? Il priait pour ses ennemis et demandait à Dieu d'a-
 « voir pitié d'eux et de changer leur mauvais cœur. C'est
 « aussi, j'en suis sûre, ce que fait en ce moment Pie VI; il
 « faut nous unir à lui et supplier Dieu de convertir tous
 « ces impies qui ont porté la main sur le saint Pontife. »

« Sur cette douce invitation de sa mère, le jeune Mastai se remit à genoux et répéta de sa voix enfantine le *Pater* et l'*Ave* pour les ennemis de Pie VI. »

O vénéré pontife Pie IX! c'est ainsi qu'aux premiers jours de votre enfance, sous la douce influence d'une mère chrétienne, vous appreniez à compatir aux souffrances du Chef de l'Eglise, à comprendre que, dans les desseins de Dieu, les Souverains Pontifes ne sont pas exempts des épreuves de la terre, et à ouvrir votre jeune cœur au sublime sentiment du pardon des injures et de la prière pour les ennemis.

Ah! si, après ce colloque admirable entre votre mère et vous, un ange de Dieu, dévoilant l'avenir à vos yeux, vous eût révélé qu'à cinquante années de là vous seriez assis, cinquième successeur de Pie VI, sur le trône des Pontifes de

Rome, quel n'eût pas été votre étonnement ? Et si, déroulant devant vous les pages de l'histoire de votre pontificat, l'ange de Dieu vous eût fait lire le récit des adversités qui devaient fondre sur vous, s'il vous eût fait voir les ennemis que vous deviez rencontrer, les larmes de tous les fidèles sur vos malheurs, leurs mains suppliantes élevées vers Dieu, votre douceur et votre mansuétude pour tous, ah ! vous eussiez compris encore mieux que la tiare des Souverains Pontifes ne met pas pour cela leur tête auguste à l'abri de tout danger, et que si Dieu semble leur réserver à tous une part du calice des amertumes dont Jésus fut abreuvé, il sait aussi leur apprendre à souffrir comme lui, et comme lui à pardonner à leurs ennemis.

Dévotion de Pie IX à Marie immaculée.

Pie IX se distingue parmi les Souverains Pontifes par sa dévotion à Marie immaculée.

Voici en quels termes il s'explique dans son encyclique écrite de Gaëte :

« Tout le fondement de notre confiance est dans la très-sainte Vierge, parce que c'est en elle que Dieu a placé la plénitude de ses biens.

« S'il nous reste quelque espérance, quelque appui, quelque chance de salut, nous savons que c'est à elle que nous le devons, parce que telle est la volonté de Dieu, que nous obtenions toutes choses par son intercession (1). »

(1) Dans toutes ses encycliques, dans ses allocutions, Pie IX ne manque jamais de recommander l'intercession de Marie. Sa Sainteté disait, le 26 juin 1867, aux cinq cents évêques réunis à Rome autour de son trône : « Pour que Dieu incline plus facilement son oreille vers nos prières, sollicitons vivement les suffrages, d'abord de la Vierge Mère de

Pie IX, ce saint Pontife qu'on peut appeler avec raison le Pontife de Marie, a sucé avec le lait de sa mère la dévotion et l'amour envers la très-sainte Vierge, comme nous l'avons dit ailleurs. N'a-t-il pas attesté lui-même que, dès ses plus tendres années, rien ne lui était plus cher et plus précieux que d'honorer Marie et de s'employer de toutes ses forces à la propagation de sa gloire et à l'extension de son culte ?

A genoux devant les images de la Reine des anges, le jeune Mastai-Ferretti fit vœu de consacrer toute sa vie à la gloire de Dieu et à l'honneur de sa divine Mère.

Il déclare que c'est à Marie qu'il doit la grâce de sa vocation au sacerdoce et la santé nécessaire pour arriver à une dignité si sublime.

A l'hospice de Tata-Giovanni, dans le vaste établissement de Saint-Michel, et surtout depuis qu'il fut élevé à l'épiscopat, l'amour, la dévotion et le zèle de Pie IX pour Marie ont brillé chaque jour d'un éclat plus vif.

Il aimait sans doute et il honorait tous les privilèges si nombreux de sa bien-aimée Souveraine ; mais cependant, parmi ces privilèges, il y en avait un qui fut toujours le plus cher à son cœur : celui de l'Immaculée Conception, dit M. l'abbé Dumax.

« Cette gloire de Marie, dit le P. Perrone, fut toujours l'objet d'un amour particulier et tout expansif de la part du fervent Mastai-Ferretti ; il en prêchait continuellement les grandeurs et ne cessait de la proposer à la vénération des fidèles. »

Dieu, Marie immaculée, car nul patronage n'est plus puissant auprès de lui..... »

Et aux prêtres venus de tous les pays du monde : « Et, afin que Dieu se rende plus facilement à vos vœux, prenez pour intercesseurs auprès de lui, d'abord l'immaculée Mère de Dieu, la Vierge Marie, dont la protection est si puissante, et dont la tendresse maternelle pour nous est si grande..... »

Lorsque le saint évêque de Sinigaglia fut élevé sur la chaire de saint Pierre, il vit à l'avance toutes les luttes si nombreuses et si terribles qu'il aurait à soutenir, et aussitôt, imitant l'enfant qui, dans un moment de danger, se réfugie dans le sein de sa mère, il se confia entièrement à l'amour et à la protection de la Vierge, qui, si elle est belle comme le soleil, douce comme la lune, n'en est pas moins terrible comme la plus formidable armée rangée en bataille.

Pour rendre Marie plus favorable encore aux combats de l'Eglise, Pie IX voua tout son zèle, toutes ses pensées à la définition si ardemment désirée du dogme de l'Immaculée Conception (1).

Pie IX ne se contente pas d'honorer Marie dans son palais, mais il est heureux de profiter de toutes les occasions favorables pour donner à son peuple l'exemple de la plus tendre dévotion à la Mère de Dieu.

On n'apprendra pas sans intérêt que le Saint-Père fait chaque jour de mai l'exercice du mois de Marie. Vers cinq heures et demie du soir, il se rend publiquement, avec toute sa cour, dans la basilique du Vatican. Là se conserve avec une grande vénération, depuis des siècles, une image miraculeuse de la Vierge. Le Pontife s'agenouille pendant un quart d'heure environ devant cette image, et prie avec une angélique ferveur pour les besoins de l'Eglise, pour le maintien de la paix parmi les nations chrétiennes, sans oublier sans doute ses enfants égarés qui se font ses persécuteurs.

O Vierge, ô Reine, ô Mère, abaissez votre regard bienveillant sur le doux Pontife et exaucez sa prière !

(1) Une faveur des plus spéciales vient d'être concédée par le Souverain Pontife à l'église de l'Immaculée Conception de Sées (Orne). Une indulgence de 300 jours est accordée à tout fidèle qui, dans ce sanctuaire, récite la Salutation Angélique en ajoutant après les paroles *Sainte Marie, Mère de Dieu*, le mot *immaculée*. Voilà donc exaucé le vœu de ceux qui demandaient qu'une mention de l'Immaculée Conception de Marie fût introduite dans l'*Ave Maria*.

Pie IX a fait creuser sa tombe tout près de celle de son illustre prédécesseur, dans ce vieux temple de Notre-Dame des Neiges, si parfait et si radieux, où ils reposeront un jour tous deux aux pieds de la Vierge immaculée qui fit triompher les armes chrétiennes à Lépante par l'intercession du premier Pie, et qui réserve au second, non moins saint, mais plus éprouvé que l'autre, des triomphes dont nous voyons déjà le commencement (1).

**Gloire rendue à Marie immaculée par
Sa Sainteté Pie IX.**

Il est des hommes privilégiés que Dieu destine à de grandes choses : c'est ainsi qu'Abraham a été élu pour être le père des croyants ; Moïse, pour arracher Israël à la tyrannie de Pharaon ; Josué, pour introduire le peuple saint dans la Terre-Promise ; Samuel, pour bâtir le premier temple à l'Éternel ; Booz, pour récompenser la piété de Ruth ; Daniel, pour exalter l'innocence de la chaste Suzanne ; Mardochée, pour procurer l'élévation et le règne d'Esther ; saint Joseph, pour être le gardien et le protecteur de la virginité de l'humble fille d'Anne et de Joachim.

Le vénéré Pontife qui occupe si glorieusement la chaire du Prince des apôtres a été choisi de Dieu pour mettre le dernier et le plus beau fleuron au diadème de la Vierge.

(1) On lit dans une lettre écrite de Rome en avril 1866 :

« Vous savez que Pie IX a fait réparer à ses frais et orner avec magnificence la Confession de Sainte-Marie-Majeure, et qu'il veut y reposer un jour, dans le sanctuaire de Marie immaculée, aux pieds de Jésus enfant. Là aussi repose saint Pie V. Espérons qu'un jour ceux qui viendront après nous s'agenouilleront au tombeau d'un autre saint, et que l'Église décernera à notre glorieux Pontife les honneurs qu'elle accorde à la sainteté, lorsqu'il aura terminé sa voie douloureuse sur le Calvaire.... »

Admirez de quel amour Dieu l'a aimé, et quel choix éclatant il a fait de lui, dit un pieux écrivain. Voilà dix-huit cents ans que l'Eglise de Jésus-Christ étend sur l'univers sa pacifique domination; pendant les trois premiers siècles du christianisme, elle a fourni au ciel presque autant de saints que la terre lui a donné de prosélytes; pendant trois cents ans son sang précieux et fécond a coulé de toutes parts pour la défense de notre Evangile; Rome, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, la Grande-Bretagne, pour mieux dire, l'Europe entière, et l'Afrique et l'Asie ont envoyé à l'armée de la foi des myriades de confesseurs et des légions de martyrs : eh bien ! parmi eux le Seigneur n'en a choisi aucun pour définir dogmatiquement à quel point sa divine Mère avait été l'objet de ses éternelles complaisances.

Deux cent cinquante-huit Papes sont venus tour à tour s'asseoir sur le siège indestructible du chef des apôtres; soixante-sept d'entre eux ont mérité, par leurs vertus et par leur sainteté, d'avoir leurs noms inscrits sur la liste des saints que l'Eglise invoque et glorifie; Dieu marque encore du sceau de son élection ceux que l'avenir verra couronnés de la même tiare, élevés sur le même trône; il se plaît d'avance à leur science, à leur piété, à leur courage, à leur zèle : eh bien ! parmi eux, il n'a choisi personne pour proclamer le dogme qui a si haut élevé Marie et tant réjoui notre foi (1).

(1) Le moment était venu, et c'était Pie IX qui était celui que la divine Providence avait choisi et prédestiné pour prononcer du haut du siège apostolique, où l'erreur ne pourra jamais prévaloir, cette définition que l'univers catholique a accueillie avec tant de joie. Immortel Pontife, qu'il nous soit permis de le dire, vous êtes heureux d'avoir beaucoup aimé Marie immaculée, car elle vous a honoré à son tour aux yeux de toutes les générations. Oui, un jour, même dans le ciel où vos vertus, vos mérites et votre fidélité persévérante vous rendront capable d'entrer, vous porterez un signe distinctif qui vous fera connaître dans l'éternité comme le Pontife saint qui a décerné à la gloire de Marie ce titre et cette prérogative d'*Immaculée*.

A Pie IX l'unique privilège d'avoir été désigné dans l'éternel conseil pour réaliser en Marie ce que quatre mille ans avaient d'abord manifesté sous toutes les formes et par toutes les figures, ce que dix-huit siècles ont ensuite pensé, médité, applaudi, exalté, sans jamais cependant oser l'affirmer comme une vérité éternelle. A Pie IX l'insigne louange d'avoir porté jusqu'à nous la longue chaîne de ces patriarches et de ces prophètes dont les prédictions et les prières firent de Marie l'amour et l'espérance du monde avant même qu'elle y eût été vue. A Pie IX seul la gloire incommunicable d'avoir défini comme une vérité révélée et un dogme de notre foi l'Immaculée Conception de la plus pure des vierges.

Examinons dans quelles circonstances l'immortel Pie IX a pensé à définir ce dogme rénovateur : c'est tandis que tout s'agite et se meut autour de lui, tandis que le sacré collège est dispersé par la révolution, que l'impiété met tout en œuvre, tandis que les machines de guerre se dressent devant les murailles de Rome; c'est tandis que tous les Etats de l'Europe sont dans la plus grande agitation, que le canon tonne de tous côtés, c'est alors que Pie IX se recueille dans cette toute-puissance que Jésus-Christ lui a donnée, et que, loin de ce Saint-Siège d'où l'a chassé la fureur de l'enfer, il écrit à toutes les Eglises de l'univers cette fameuse encyclique datée de Gaëte, le deuxième jour de février 1849 : « Il se confie surtout dans cette espérance que la bienheureuse Vierge Marie, qui a été élevée par la grandeur de ses mérites au-dessus de tous les chœurs des anges jusqu'au trône de Dieu, qui a brisé sous les pieds de sa vertu la tête de l'antique serpent, et qui, placée entre le Christ et l'Eglise, a toujours arraché le peuple chrétien aux plus grandes calamités, daignera dissiper les effroyables tempêtes dont l'Eglise est assaillie de toutes parts (1). »

(1) Personne n'a oublié que c'est de Gaëte que Pie IX, exilé par les

C'est de cette situation qu'est sorti le décret de l'Immaculée Conception, publié le 8 décembre 1854.

Est-il possible de ne point voir dans cet admirable concours de faits, de circonstances, l'opportunité de ce grand événement réservé depuis des siècles dans les trésors de la divine Providence pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne ?

De tout ceci il est donc évident que l'influence de la Vierge Marie, dans l'époque difficile que nous traversons, est manifeste. C'est cette Vierge, en qui le Tout-Puissant a déployé la force de son bras et par qui il a toujours fait de grandes choses, qui est visiblement admise à l'honneur de coopérer avec la main souveraine à la grande rénovation du monde actuel ; c'est elle qui doit nous faire chanter l'*alleluia* du triomphe. Et, en effet, l'Eglise n'est-elle point sa fille bien-aimée, et le Pontife suprême, qui a ajouté à sa gloire *le plus beau fleuron*, n'est-il pas son fils, objet de toutes ses affections ? Cent fois n'a-t-elle pas sauvé le vaisseau de Pierre ? cent fois n'a-t-elle pas réenfanté les siècles à la vie ? cent fois ne les a-t-elle pas disputés à la faiblesse, aux dangers, à la maladie, à la mort ? Comment donc ses affections si saintes et si maternelles nous seraient-elles refusées dans le malheur ? Une Mère telle que Marie peut-elle oublier ses enfants ?

impies, a adressé une demande de prières et demandé les avis de l'épiscopat catholique à l'égard de la croyance à l'Immaculée Conception de Marie. Ainsi, au moment où la Papauté semble près de faire naufrage et de succomber sous les coups des fils de Satan, Pie IX se tourne vers Marie immaculée et cherche en elle appui, secours et protection dans les dangers qui l'accablent.

C'est alors que la lumière du ciel éclaire le glorieux Pontife. Prosterné dans la prière, Pie IX comprend que le moyen d'assurer le triomphe de l'Eglise et de confondre les méchants est de proclamer le privilège unique de l'Immaculée Conception de Marie. Depuis lors, le pieux Pontife n'a cessé de porter sur cette affaire toute l'activité de son zèle.

et comment des enfants pourraient-ils aussi oublier une telle Mère, surtout au moment du péril (1) ?

Fête de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception à Rome, le 8 décembre 1854.

Le dix-neuvième siècle a produit une fête qui honore la foi de ses enfants et leur piété pour la Reine des cieux. Le

(1) Voici de belles réflexions de Mgr Gaume à ce sujet :

« C'est donc à juste titre que le dragon s'en prend de sa défaite, non à l'homme, mais à la femme. C'est donc à juste titre que Dieu même lui annonça que la femme et non pas l'homme lui écraserait la tête. C'est donc à juste titre que l'Eglise fait hommage à Marie de ses victoires, et qu'elle lui redit de tous les points du globe : Réjouissez-vous, Marie ; vous seule avez détruit toutes les hérésies d'un bout de la terre à l'autre. C'est donc à juste titre que la femme est l'objet préféré de la haine de Satan : *Persecutus est mulierem*. C'est donc à juste titre enfin qu'à tous les triomphes de Marie correspondent les rugissements du dragon, et que ces rugissements deviennent d'autant plus affreux que le triomphe est plus éclatant.

« Comme ces idées à la fois si rationnelles et si mystérieuses, si sublimes et si simples, expliquent à merveille la lutte acharnée, inouïe, dont nous sommes aujourd'hui témoins ! Pour soulever tant de fureurs, qu'a fait l'Eglise ? Ne le demandons pas. En proclamant le dogme de l'Immaculée Conception, elle a glorifié l'éternelle ennemie de Satan d'une gloire jusqu'alors inconnue. Or, en élevant jusqu'aux dernières limites le triomphe de Marie, elle a fait tomber sur le dragon le dernier éclat de la foudre dont il fut menacé il y a six mille ans. C'est vraiment aujourd'hui que le pied virginal de la femme pése de tout son poids sur la tête du serpent. Que Satan souffre des angoisses inouïes, il les a méritées. » (*Traité*, t. I, ch. 5.)

Cette façon d'expliquer l'histoire par la théologie a bien sa grandeur et son originalité. Nous trouvons à chaque page, dans ce beau traité, un de ces retours offensifs sur les temps modernes et l'histoire contemporaine. De cette confrontation puissante des desseins de l'esprit du mal, qui se trahissent par la révolution, avec le plan divin du Saint-Esprit, jaillissent des lumières vives et soudaines qui nous expliquent bien des faits et nous révèlent bien des mystères.

nombre des évêques rassemblés à Rome le 8 décembre 1854 était le même qu'à Ephèse, et l'objet de leur réunion était aussi la proclamation d'un des plus glorieux privilèges de Marie, de celui qui est le fondement de tous les autres, et sans lequel le titre même de Mère de Dieu ne lui eût pas été sans doute conféré par le Très-Haut (1). Comment Dieu aurait-il choisi pour sa Mère une créature qui eût pu être un seul instant la sujette de Satan et la fille du péché? Non moins cher au peuple chrétien, le titre auguste dont on vient d'assurer à jamais la possession à la Reine des vierges était, depuis le berceau de l'Eglise, l'objet de la croyance universelle, et tous les siècles avaient soupiré après l'oracle qui en proclamerait l'irréfragable vérité. Comme à Ephèse, tout le peuple chrétien était dans l'attente et l'anxiété, demandant à Dieu que ses vœux fussent entendus et que Marie fût proclamée sans souillure et sans tache, et immaculée dans sa Conception. Mais, plus heureux que le pape saint Célestin, Pie IX pouvait présider lui-même l'assemblée de ses frères les cardinaux, les patriarches, les archevêques et les évêques de toute la terre. Il n'avait point à frapper un de ses frères dans l'épiscopat, et l'orgueilleux Nestorius n'avait point d'émule dans l'auguste assemblée de Rome. La gloire de Marie n'avait à se défendre contre personne, et, dans cette victoire éclatante remportée par la Reine des cieux, il n'y a de vaincue que

(1) La pauvreté philosophique de notre époque, pauvreté qui tient à son ignorance de la théologie, comprit peu ce grand acte. Dans le fond et dans la forme, en proclamant la vérité, Pie IX atteignait deux sortes d'erreurs. Dans le fond, par l'affirmation du péché originel, il renverse tous les systèmes qui tendent à la déification de l'homme, il établit la vérité de sa chute, la réalité de sa misère, la nécessité de la rédemption et de la grâce. Dans la forme, le Pape agissant de lui-même pour un acte de cette gravité, et prononçant seul, sans intervention d'aucun concile, en présence de toute l'Eglise obéissante, atteste plus haut que ne l'avait fait aucun de ses prédécesseurs sa pleine puissance et son infailibilité.

l'impïété; l'enfer seul a frémi, l'Eglise tout entière a battu des mains, et le dogme proclamé le 8 décembre, dans la basilique du Prince des apôtres, par le Vicaire de Jésus-Christ, était proclamé d'avance par la voix de tous les évêques, et par les prières et les supplications ardentes de tous les fidèles enfants de l'Eglise universelle (1).

Décrivons donc, autant que la chose est possible, une fête que tant de saints ont désirée, que tant de siècles ont appelée de leurs vœux, que tant de Pontifes ont voulu donner à l'Eglise, et que le Seigneur, dans son infinie miséricorde, avait réservée à nos temps si malheureux, comme leur espérance et leur ressource. La fête de Rome est la fête du monde entier; elle est présidée par l'auguste Chef de l'Eglise. Deux cents évêques, venus de tous les coins du monde, jusque des régions lointaines de la Chine, des déserts de l'Amérique, des îles les plus reculées de l'Océan, forment la cour du Vicaire de Jésus-Christ et l'entourent comme une couronne brillante; deux ou trois cents prélats de tous les rangs, de tous les titres, de tous les costumes, lui servent de cortège d'honneur. Qu'il est beau de voir descendre par le grand escalier de Constantin cette magnifique, cette incomparable procession! Quelle richesse dans les ornements sacrés! Six cardinaux-évêques, trente-sept cardinaux-prêtres, onze cardinaux-diacres, un patriarche de l'Orient, quarante-deux archevêques, cent évêques de tous les rites, de tous les pays

(1) La veille du jour à jamais mémorable du 8 décembre 1854, Pie IX réunit une dernière fois ses vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise. Après avoir entendu leur dernier avis et avoir vu l'unanimité des sentiments sur le projet du décret dogmatique, le pieux Pontife, au comble de ses vœux, laissa échapper de son cœur une de ces allocutions dont le souvenir ne peut s'effacer de la mémoire: « Il est donc venu, s'écriait-il, ce jour si longtemps désiré! » Et alors il laissa échapper tous les sentiments de son cœur. On se sépara pour le lendemain, jour où le Pape devait enfin prononcer le décret et déclarer anathème celui qui oserait nier que Marie a été immaculée dans sa Conception.

du monde, marchent sur deux files majestueuses, revêtus de la chape et la mitre en tête. Le Vicaire de Jésus-Christ les suit dans toute la splendeur de ses ornements pontificaux. Le chant des litanies des Saints, commencé dans la chapelle Sixtine, se poursuit à travers la salle Royale, l'escalier de Constantin, le péristyle et la grande nef de la basilique. Une foule immense se presse pour voir la marche des pasteurs de l'Eglise et pour recevoir la bénédiction de son Chef suprême, qui s'avance recueilli, priant, et la joie sur les lèvres et dans les yeux. Arrivée devant la chapelle du Saint-Sacrement, la procession s'arrête, et, après avoir adoré Dieu caché dans le tabernacle, le Pape couronne le chant des litanies par l'oraison consacrée ; puis le cortège se rend en marche vers l'autel de la Confession, tout resplendissant des tiaras et des mitres précieuses, de la croix et des chandeliers, des reliquaires, de fleurs et de lumières. Il passe devant la statue antique du premier Pape, de celui qui reçut de Jésus-Christ même le gouvernement de son Eglise, de Pierre, le pêcheur de Galilée, devenu le Pontife souverain, le Vicaire de Jésus-Christ, le Chef de l'Eglise universelle ; et ce premier Pape, dont la tête porte la couronne, dont les épaules sont chargées de la chape d'or, et qui tient au doigt l'anneau du pêcheur, semble saluer son 259^e successeur, le pape Pie IX, glorieusement régnant, héritier de son autorité et de ses vertus. Le collège des saints apôtres se retrouve et se reconnaît dans les deux cents évêques qui suivent leur pasteur suprême, et le clergé et les fidèles, qui remplissent l'immense basilique, sont l'image de la primitive Eglise. Ainsi, à Jérusalem, les apôtres se réunirent sous la présidence de Pierre, et le Saint-Esprit était au milieu d'eux.

Quand le Souverain Pontife est assis sur son trône, les cardinaux, les archevêques, les évêques et les prélats vont tour à tour lui rendre l'obédience et baiser son pied sacré ou sa main, où brille l'anneau pastoral. C'est l'Eglise tout en-

tière qui vient vénérer son Chef auguste, celui d'où découlent toute juridiction et toute autorité spirituelle, celui qui siège dans la chaire de Pierre et qui paît les pasteurs et les brebis. La Chine lui a envoyé un de ses vicaires apostoliques ; l'Amérique, plusieurs de ses archevêques et évêques ; les îles perdues au fond de l'Océanie y ont leurs représentants ; l'Europe y a député la plus grande partie de ses pasteurs. Rome y compte soixante évêques, dont trente princes de l'Eglise ; les Etats pontificaux, la France, l'Autriche, l'Espagne, les Deux-Siciles, le Piémont, la Belgique, la Bavière, toutes les puissances catholiques y sont confondues dans le même respect et dans le même amour. L'Angleterre luthérienne, la Prusse évangélique, la calviniste Hollande y ont les chefs de leur jeune hiérarchie. Les empires, les royaumes, les républiques s'y donnent la main, et quand ces deux cents évêques ont pris place sur leurs sièges, ayant derrière eux un nombre infini de prélats inférieurs, de généraux d'ordres, de prêtres, de religieux et de fidèles, et à leur tête le Souverain Pontife romain, ne peut-on pas dire que l'Eglise universelle est présente ? Qu'y manque-t-il ? Un évêque de Russie. Le monde entier est là pour fêter le triomphe de la Reine des cieux. L'empire de l'autocrate, de celui qui prétend au titre d'orthodoxe par excellence, est le seul qui n'ait aucun évêque dans cette assemblée venue des quatre coins du monde et formée de tous les rites catholiques. Espérons que celle dont l'Ecriture chante qu'elle est forte *comme une armée rangée en bataille*, s'en souviendra au jour des grands combats (1).

Le chant de Tierce est terminé, l'obédience est finie, et, si nous osons employer ce terme, l'assemblée a pris cet aspect qu'on admire dans les vieilles peintures et les vieilles

(1) Personne n'ignore que c'est le jour de la Nativité de Marie, choisi exprès, que Sébastopol est tombé au pouvoir de l'armée catholique de la France.

gravures où sont représentées les assemblées du concile de Trente et les autres grandes assises de la sainte Eglise catholique, mais avec cette majesté de plus et ce caractère plus grandiose qu'imprime la présence de l'auguste et suprême Pasteur. Le saint sacrifice va commencer, et le grand-prêtre de la loi nouvelle s'avance vers l'autel pour immoler la victime adorable (1). Nous ne voulons pas décrire la beauté des cérémonies, l'harmonieuse mélodie des chants consacrés par les siècles, et ces rites si grands, si splendides, que revêt la sainte fonction célébrée par le Pontife suprême. Ce tableau nous entraînerait trop loin, et nous avons hâte d'arriver au moment solennel, à la lecture du décret en l'honneur duquel toute cette pompe s'est déployée, tous les évêques sont venus de si loin, et qui doit assurer à Marie le plus glorieux de ses privilèges et le plus pur de ses mystères (2).

L'Evangile a été chanté dans les deux langues consacrées par la sainte liturgie et dans les deux rites prescrits pour la messe papale. Voici le moment si impatiemment attendu,

(1) Nous avons admiré dans le trésor de la sacristie de la chapelle Sixtine le plus beau et le plus riche calice qui ait jamais été fait. Pie IX l'a donné lui-même pour la solennité de la définition dogmatique, et, depuis ce jour à jamais béni, le Pape ne s'est plus servi de ce calice, qui est conservé comme une précieuse relique.

(2) Le nom de Pie IX est à jamais impérissable sur la terre ainsi que dans le ciel pour avoir enfin, après tant de siècles d'attente, proclamé et défini solennellement ce dogme si glorieux à Marie.

Que pouvait faire de plus l'Eglise, que pouvait faire de plus le Vicaire de Jésus-Christ pour convier, pour engager les fidèles à prier, conjurer, invoquer la Mère de Dieu sous le titre ineffable de *Vierge conçue sans la tache du péché*? Et, en effet, Marie, afin d'être toute à Dieu, n'a pas hésité à préférer la virginité à la maternité divine; mais combien ce privilège insigne, par lequel elle n'a pas été un seul instant sous l'empire du démon, doit-il, à plus forte raison, être cher à son cœur! Et alors de combien de grâces, de faveurs et de bénédictions de toute sorte ne comblerait-elle pas ceux qui l'invoqueront sous ce titre, dont elle ne partage avec aucune créature la glorieuse prérogative!

l'heure marquée de toute éternité dans les décrets de la miséricorde du Très-Haut. Tous les yeux sont tournés vers le trône du Souverain Pontife; un silence solennel s'est fait dans l'assemblée, tous les cœurs s'élèvent vers le ciel. L'Eglise universelle députe vers le trône du Vicaire de Jésus-Christ cinq de ses pasteurs pour le prier de satisfaire enfin à la dévotion du peuple chrétien et de définir que la croyance à l'Immaculée Conception de Marie est un article de foi catholique. S. E. le cardinal doyen du sacré collège, accompagné du patriarche d'Alexandrie, de l'archevêque grec, d'un archevêque et d'un évêque latins, est chargé de porter au trône pontifical l'expression du vœu de l'Eglise et de lui adresser ses instantes prières. Le Vicaire de Jésus-Christ écoute une supplique aussi agréable à son cœur que conforme au vœu de sa propre piété, et il déclare qu'il veut encore une fois invoquer les lumières de l'Esprit saint et consulter la volonté divine. Il se met à genoux sans quitter son trône; toute l'Eglise se prosterne avec lui, et il entonne le *Veni, creator*, dont le chant est poursuivi par le clergé et par la foule immense des fidèles. Dans la vaste basilique, une prière unanime, ardente, sort de toutes les lèvres, et une supplication toute puissante monte vers le trône de Dieu. L'hymne terminée, le Vicaire de Jésus-Christ se relève et chante l'oraison; puis, en présence de toute l'Eglise catholique représentée par cinquante-quatre cardinaux, par un patriarche, par quarante-deux archevêques, par cent évêques, par deux ou trois cents prélats inférieurs, par plusieurs milliers de prêtres et de religieux de tous les rites, de toutes les contrées, de tous les ordres, de tous les costumes, et d'au moins 50,000 fidèles de toutes les conditions, de tous les pays: la mitre en tête, et dans l'attitude du docteur suprême, chargé d'interpréter les sentences et les traditions, et de prononcer les oracles de la foi, il commence la lecture du décret de cette voix grave, sonore, douce et majestueuse qui donne à sa parole un charme indéfinissable.

Après l'invocation à la très-sainte Trinité, aux apôtres Pierre et Paul, au moment où il arrive au passage concernant l'Immaculée Conception, sa voix s'attendrit, des larmes montent à ses yeux, et lorsqu'il prononce les mots sacramentels : *Definimus, decretamus et confirmamus*, son émotion, les pleurs lui coupent la parole, et il est obligé de s'arrêter et d'essuyer le ruisseau de larmes qui s'échappe de ses yeux. Cependant on voit qu'il fait un effort suprême pour dominer son émotion, et il reprend alors la lecture de cette voix ferme et pleine d'autorité qui convient au juge de la foi. Son cœur monte à ses lèvres, et on ne sait s'il prêche ou s'il lit, tant sa voix est animée, pleine de mouvement, et l'on sent que le père de la chrétienté, le fils dévoué de Marie, le suprême pasteur de l'Eglise et le juge infailible de la foi parlent ensemble, ou plutôt que c'est l'Esprit divin qui parle par sa bouche, et qui mêle à l'oracle du docteur de la vérité les sentiments d'un cœur tendrement dévoué à Marie (1). Son émotion recommence lorsque, après avoir déclaré que la croyance à l'Immaculée Conception a été de tout temps la croyance de l'Eglise catholique, que par conséquent elle doit être professée par tous ses enfants, et avoir établi les peines qu'encourraient ceux qui seraient assez téméraires pour la contredire, il revient à parler des grâces qu'il reconnaît lui-même devoir à la très-sainte Mère de Dieu, des espérances qu'il fonde sur sa protection pour le soulagement des maux de la société et de l'Eglise, et du bonheur qu'il éprouve à rehausser la gloire

(1) On a fait observer que la définition du dogme de l'Immaculée Conception n'avait pas rencontré un seul contradicteur, fait unique dans l'histoire des dogmes. A cette observation nous en ajouterons une autre : non-seulement ce grand acte n'a pas trouvé d'opposition au milieu d'un siècle déchiré par tant de luttes intestines, par tant de divergences violentes d'opinions, mais il a répondu aux désirs de dix-huit siècles, il a mis un terme aux soupirs du peuple chrétien, exaucé sa constante prière, réjoui le monde et donné l'espérance d'un avenir plus heureux, plus calme et plus serein.

de celle qu'il a toujours tant aimée, et dont émanent tous les biens et tous les dons d'en haut (1).

Qui pourrait ne pas admirer la manière forte et douce à la fois dont le Vicaire de Jésus-Christ a proclamé l'oracle infaillible qui assure sur le front de notre grande Reine et Maîtresse le glorieux diadème d'une Conception immaculée ? Oh ! qu'il était beau Pie IX versant des larmes d'attendrissement en couronnant sa Mère bien-aimée ! O larmes précieuses que les anges ont recueillies, et qui brilleront comme des diamants sur la couronne que la Reine des anges tient en réserve pour le Pontife qui lui a donné une gloire si magnifique ! Qu'ils étaient beaux ces cardinaux, ces archevêques et ces évêques écoutant avec amour le décret qui proclame la grandeur de Marie, recueillant avec respect les paroles

(1) Il faudrait citer en entier ici ces *lettres apostoliques* de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie pour avoir une juste idée des sentiments qui remplissaient le cœur de l'auguste Pie IX pendant qu'il faisait à la face du ciel et de la terre le plus beau panégyrique de la Vierge immaculée. En voici quelques traits :

« Notre bouche est remplie de joie et notre langue d'allégresse ; nous rendons et nous rendrons toujours de très-humbles actions de grâces à Jésus-Christ notre Seigneur de ce que, par un bienfait insigne, sans un mérite de notre part, il nous a accordé d'offrir et décerner cet honneur, cette gloire et cette louange à sa très-sainte Mère.

« Or, nous avons la plus ferme espérance, la confiance la plus entière que la bienheureuse Vierge, elle qui, toute belle et immaculée, a écrasé la tête venimeuse du cruel serpent et apporté le salut au monde ; elle qui est la louange des prophètes et des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie et la couronne de tous les saints, le refuge le plus assuré et le secours le plus fidèle de tous ceux qui sont dans le péril, la médiatrice et l'avocate la plus puissante de l'univers entier auprès de son Fils unique ; elle qui, honneur et ornement le plus éclatant et rempart le plus solide de l'Eglise, a toujours anéanti toutes les hérésies, arraché les nations aux calamités les plus grandes et les plus diverses, et nous a délivré nous-même de périls menaçants, voudra bien procurer, par son très-puissant patronage, que toutes les difficultés étant aplanies, toutes les erreurs vaincues, la sainte mère l'Eglise catholique prospère, fleurisse de plus en plus chaque

qui tombaient des lèvres sacrées du Pontife suprême, et qu'ils vont aller répéter par tout l'univers aux fidèles de la Chine, aux sauvages de l'Amérique et des îles lointaines, à toutes les langues, à tous les empires, à tous les coins du monde habités ! O sénat auguste de l'Eglise catholique, que vous étiez heureux d'assister à une si belle fête ! Que les fatigues de vos longs voyages, de vos longs travaux étaient surabondamment récompensées par l'éclat ajouté en ce jour au diadème de la Reine de l'Eglise ! Qu'ils seront heureux vos peuples fidèles, quand ils recueilleront de vos lèvres les paroles que vous avez vous-mêmes recueillies des lèvres infailibles du souverain Pasteur, et que vous leur direz : Nous étions là, nous avons vu et entendu ! Cette couronne qui brille au front de notre Mère et de la vôtre, nous avons aidé à la placer ! Qu'il

jour chez tous les peuples, dans tous les lieux, qu'elle règne d'un océan à l'autre jusqu'aux dernières limites du monde, et jouisse d'une paix entière, d'une tranquillité et d'une liberté parfaites ; que les coupables obtiennent pardon, les malades guérison, les faibles courage, les affligés consolation, ceux qui sont en danger secours, et que tous ceux qui sont dans l'erreur, dissipant les ténèbres de leur âme, reprennent le sentier de la vérité et de la justice, et qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

« Que les paroles que nous prononçons soient entendues de nos très-chers fils de l'Eglise catholique, et qu'avec un zèle de piété, de religion et d'amour plus ardent, ils continuent à honorer, à invoquer, à supplier la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, conçue sans la tache originelle, et que dans tous leurs périls, angoisses, nécessités, dans toutes leurs incertitudes et leurs craintes, ils aient recours avec une entière confiance à cette très-douce Mère de miséricorde et de grâce. Car il n'y a rien à craindre, il n'y a pas à désespérer sous sa conduite, sous ses auspices, sous sa protection, sous son patronage, elle qui, ayant pour nous un cœur de mère et prenant en main l'affaire de notre salut, étend sa sollicitude sur tout le genre humain, et établie par le Seigneur Reine du ciel et de la terre, et élevée au-dessus de tous les chœurs des anges, de tous les rangs des saints, assise à la droite de notre Seigneur Jésus-Christ, est toute puissante par ses maternelles prières, trouve ce qu'elle cherche, et ne peut demander en vain. »

était beau ce clergé de tous les rangs inférieurs de la hiérarchie, s'unissant à ses évêques pour saluer le décret, et s'appêtant à aller le proclamer jusque dans les lieux les plus reculés, dans les missions les plus lointaines, dans les chaires des grandes cités et des plus humbles hameaux ! Et vous, fidèles de tout rang, de tout sexe, de toute condition, qui remplissiez l'église immense du Prince des apôtres, avez-vous jamais vu plus haute expression de l'unité catholique ? Oh ! qu'elle était belle, qu'elle était agréable au Seigneur, cette assemblée innombrable où ne battait qu'un cœur pour aimer Marie, où ne s'ouvrait qu'une bouche, d'abord pour demander les lumières de l'Esprit saint en union avec le Saint-Père, les évêques et le clergé, ensuite pour remercier Dieu et saluer Marie couronnée du diadème de l'Immaculée Conception ! Car c'est là un des caractères les plus touchants et les plus catholiques de cette admirable fête : à peine sortie des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ, l'invocation à l'Esprit de lumière et d'amour s'est trouvée sur toutes les lèvres, et on eût dit qu'une seule voix, composée de cinquante mille voix, montait au ciel. De même le *Te Deum*, à peine entonné par le Pontife suprême, a couru la basilique entière, et c'était une hymne infinie de remerciement et de reconnaissance, une, immense, universelle, au glorieux privilège de Marie : prière ardente, unanime, que les salves d'artillerie et les volées des cloches de la ville emportaient au ciel et déposaient au pied du trône de la Vierge immaculée (1).

(1) Toutes les langues et toutes les nations étaient là représentées. L'enthousiasme du chant exprimait les vœux de deux cents millions de fidèles et la joie immense que l'univers éprouverait en apprenant que ces vœux étaient exaucés. On le sait maintenant, on peut le dire, l'année qui a suivi la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception fut une année où le peuple chrétien ne semblait pas se posséder de joie ; les fêtes succédèrent aux fêtes ; on ne voyait partout que des réjouissances publiques, des illuminations générales ; on n'entendait que chants de joie et d'ac-

Mais cette couronne brillante que la parole du Vicaire de Jésus-Christ vient de poser sur la tête bénie de notre Reine et de notre Maîtresse, n'y aura-t-il pas un signe matériel qui la symbolisera et en transmettra la mémoire aux générations futures? Pie IX y a pensé. Une couronne de l'or le plus fin, enrichie des pierres les plus précieuses, ira décorer la tête de la Vierge immaculée que l'art de la mosaïque a représentée *in æternum* au-dessus du maître-autel de la chapelle des chanoines. Après le *Te Deum*, ce diadème éclatant est béni par le Pape sur l'autel même de la Confession, et le Souverain Pontife, précédé de son magnifique et imposant cortège, va processionnellement porter à la Madone vénérée le diadème préparé par la piété de l'insigne chapitre de Saint-Pierre. De ses mains sacrées il dépose la précieuse couronne sur le front de la Reine de l'Eglise militante, en présence aussi de toute la cour de l'Eglise triomphante; car, il n'est pas permis d'en douter, les anges assistaient à cette fête où celle qu'ils avaient, il y a dix-huit siècles, saluée par ces mots : *Ave, Maria, gratia plena*, est aujourd'hui saluée par ces autres : *Ave, Maria, sinè labe originali concepta*. Double salutation qui n'en est qu'une, car la dernière est le développement, le couronnement de la première. Régnerez donc à jamais, ô glorieuse Princesse, ô Mère bien-aimée, couronnée doublement au ciel par votre Fils qui est Dieu, sur la terre par le Vicaire de votre Fils, qui est le pape Pie IX, par l'Eglise universelle et par tout le peuple chrétien!

Puis vient le soir, et c'est alors que la foi, que l'allégresse du peuple brille, éclate, et que la ville entière devient un temple élevé à la Mère de Dieu. Dès la veille au soir, malgré la pluie, malgré la tempête, des millions de lumières saluent l'aurore du jour qui va paraître; mais, le soir de la fête, la

tion de grâces. L'année 1854 s'appellera à jamais l'année de la Vierge immaculée.

ville est littéralement une ville de feu : pas un balcon, pas une fenêtre, pas une lucarne qui n'ait ses lampions. Les grandes artères de la ville, le Corso, la Voie papale, Ripetto, sont des fleuves lumineux ; les places publiques, les monuments et les églises portent des édifices de feu. Le Capitole étincelle, et les orchestres en plein air saluent, au nom du peuple romain, le triomphe de la Reine des cieux, qui est aussi la Reine de l'Eglise et de Rome. Partout des transparents, des images de Marie, des inscriptions en son honneur ; partout la devise : *Maria, sine labe originali concepta*. Une foule immense sillonne la ville ; toute la population est dans les rues, sur les places, à Saint-Pierre surtout dont la coupole élève dans les airs un diadème étincelant. On dirait qu'une providence spéciale a veillé pour donner à cette illumination, dont on connaît la grandeur et la beauté, un éclat inaccoutumé. Un nuage noir, le seul qu'il y eût dans le ciel, qui était là comme pour rappeler la pluie, la tempête de la veille et de toute la nuit précédente, formait derrière la coupole un fond sombre et noir sur lequel se détachait admirablement cette couronne de feu que la ville éternelle offrait à la Reine de l'univers. O nuit plus belle que le jour ! pavillons de lumières allumées pour la fête de notre Mère ! O Reine des cieux, quelle couronne plus belle peut vous offrir la terre ?

La colonne de l'Immaculée Conception.

La définition dogmatique de l'Immaculée Conception est un des événements les plus considérables de l'Eglise. Une superbe colonne élevée sur la place d'Espagne, à Rome, consacre à jamais le souvenir de ce fait si glorieux à Marie.

Les quatre statues colossales de Moïse et de David, d'Ezéchiel et d'Isaïe, entourent le piédestal, et leurs prophéties rappellent le grand mystère défini par Pie IX.

Ce piédestal est orné de deux bas-reliefs : l'un représente Joseph averti par un ange, pendant son sommeil, du mystère de l'Incarnation ; l'autre, Pie IX proclamant le dogme.

Sous le premier bas-relief sont gravés les mots simples et sublimes de la Salutation Angélique :

Salut, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes.

On lit sur la face opposée :

MARIÆ VIRGINI
 GENITRICI DEI
 IPSA ORIGINE
 AB OMNI LABE IMMUNI
 PIUS VIII. P. M.
 INSIGNIS PRÆCONII
 FIDE CONFIRMATA
 DECRETO Q. D. S. VI ID. DEC.
 AN. M DCCC LIII
 PONEND. CURAVIT
 AN. SUI PRINCIP. XII.

« A la Vierge Marie, Mère de Dieu, exempte de toute tache dès son origine, Pie IX, Souverain Pontife, après avoir confirmé par décret du VI des ides de décembre de l'an 1854 la foi à cet insigne privilège, a fait élever ce monument aux frais de l'univers catholique, la 12^e année de son pontificat sacré. »

La statue d'Isaïe porte pour légende ces mots du prophète :

Ecce virgo concipiet. Is. VII, 14.

« Voici qu'une vierge concevra. »

On lit sur le piédestal de la statue d'Ezéchiel :

Porta hæc clausa erit. Ez. XLIV, 2.

« Cette porte sera fermée. »

Sur le piédestal de la statue de David :

Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. Ps. XLV, 5.

« Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle. »

Moïse ouvre le livre de la Genèse. Le verset qui prophétise l'éternelle lutte de l'abîme et du ciel est surtout frappant :

Inimicitias ponam inter te et mulierem.

« Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme. »

Or, la femme ennemie du serpent, ce n'est pas seulement Marie, c'est encore l'Eglise, dont la Vierge-Pontife est la personnification. L'Eglise, elle aussi, est « le siège de la sagesse » et même la mère du Christ, puisque « le chrétien, comme parle Tertullien, est un autre Christ. »

De nos jours, l'inimitié est à son comble, la lutte est ardente ; mais le pied vainqueur qui écrase la tête du serpent nous présage une victoire aussi glorieuse qu'assurée. Nous avons eu le bonheur de visiter à Saint-Bonaventure la chambre du B. Léonard de Port-Maurice, qui a prédit ce triomphe dans une lettre aujourd'hui célèbre.

Devant le palais de la Propagande, Pie IX a érigé la colonne de l'Immaculée Conception. C'est un débris antique ; la vérité dont il porte le symbole est plus vieille que lui. Ce monument est bien à sa place à l'entrée du séminaire de toutes les nations : *Beatam me dicent omnes generationes* (1).

(1) Le B. Léonard de Port-Maurice nous annonce cette paix glorieuse en ces termes :

« Prions donc pour que le Saint-Esprit inspire à notre Saint-Père la détermination d'embrasser avec ardeur une œuvre de si grande importance, de laquelle dépend le repos du monde, tenant pour certain que si on rend un si grand honneur à la souveraine Impératrice, on verra bientôt régner une paix universelle. Oh ! quel grand bien ! quel grand bien ! Une fois je lui en parlai moi-même, et je lui représentai combien il s'immortaliserait dans le monde et s'acquerrait une belle couronne de gloire pour le ciel ; mais il faut que ce soit un rayon de la lumière d'en

Cet exemple de Rome, la mère et la maîtresse de toutes les Eglises, a réveillé dans le monde entier l'ardeur et le zèle des enfants de Marie. On a vu germer toute une moisson de monuments, d'autels, de chapelles, d'églises, de statues, destinés à perpétuer le souvenir du grand acte du 8 décembre 1854, et l'érection de la colonne élevée par Pie IX sur la place d'Espagne a été aussi un signal auquel le monde entier s'est empressé de répondre par cette floraison de monuments dont il s'est spontanément couvert.

Voici en quels termes touchants Pie IX rendait compte de cette belle fête dans son allocution prononcée au consistoire secret du 25 septembre 1857 :

« Et il a mis le comble à nos consolations, ce beau jour, huitième du mois présent, consacré à la Nativité de la Vierge Mère de Dieu, dans lequel entouré des membres de ce sacré collège, en présence des ambassadeurs des nations étrangères, de nos prélats et des magistrats romains, au palais de l'ambassadeur d'Espagne, magnifiquement et royalement décoré par l'ordre de notre chère fille en Jésus-Christ, la reine catholique Marie-Isabelle, et par les soins de notre cher fils, Alexandre Mon, ambassadeur de Sa Majesté auprès de nous et de ce Saint-Siège, nous avons inauguré solennellement le monument de l'univers catholique, élevé sur la place d'Espagne de cette ville pour le perpétuel souvenir de la définition dogmatique que nous avons prononcée, il y a près de trois ans, au sujet de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Mère de Dieu, dans la basilique du Vatican, en votre pré-

haut qui vienne l'éclairer. Tant que cette lumière ne lui est pas donnée, c'est un signe que le temps déterminé pour cela par la Providence n'est pas encore arrivé, et qu'il faut se résigner à demeurer les témoins patients des troubles qui agitent le monde. »

sence, en celle de nombreux évêques de la sainte Eglise, avec une incroyable joie de notre cœur, et aux acclamations de tout l'univers catholique.

« Vous vous rappelez, vénérables frères, l'immense concours de tous les âges et de toutes les conditions qui se fit en ce jour pour cette cérémonie sacrée, l'innombrable multitude qui couvrait la place et les rues voisines ; par quelles pieuses et joyeuses acclamations le peuple romain montra cette dévotion et cette affection qui l'ont toujours distingué, et dont il est rempli à l'égard de la très-sainte Mère de Dieu et notre Mère si pleine d'amour pour nous, et comment enfin il manifesta et témoigna par ses cris, par ses regards, par ses applaudissements, les excellents sentiments de sa foi, de sa religion et de sa piété.

« Puisqu'il en est ainsi, vénérables frères, que notre bouche chante les louanges du Seigneur, que notre âme, que notre esprit et notre langue bénissent son saint nom, de ce que, par une faveur singulière de sa part, la foi et la religion sont pleines de vie dans le cœur des peuples, bien loin de s'affaiblir, ainsi que le voudraient les ennemis de Dieu et des hommes, qui, marchant dans leurs impiétés comme des ministres de Satan, s'efforcent d'abattre en tous lieux notre divine foi et notre religion, et ne rougissent pas d'affirmer, avec autant d'impiété que de folie, que le temps de la religion catholique est passé. Mais leur désir périra, et leurs efforts criminels et multipliés seront toujours vains. Car la religion catholique, descendue du ciel sur la terre pour le salut des hommes, entourée de toutes parts des secours divins, enrichie des trésors des célestes richesses, ne pourra jamais être ébranlée, ni par la longueur du temps, ni par les vicissitudes des choses ; mais, continuellement victorieuse dans les combats et triomphante de ses ennemis, elle restera toujours stable, immuable et invincible jusqu'à la consommation des siècles, et les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir contre elle. »

Il faudrait des volumes pour raconter tout ce que Pie IX a fait en l'honneur de Marie immaculée.

Grâce à son zèle pour le culte de la Reine des vierges, l'Eglise a été dotée d'un nouvel office de l'Immaculée Conception, obligatoire pour tout le clergé catholique régulier et séculier. On admire dans ce nouvel office la pureté liturgique qui caractérise les meilleures époques. Quoique les antiennes soient empruntées à l'Écriture sainte, on y a intercalé quelques mots adaptés au mystère, et qui fixent le sens de la manière la plus heureuse. Les leçons des deux premiers nocturnes sont prises dans saint Jérôme, et celles du troisième dans saint Grégoire. Dans la sixième leçon du second nocturne se trouve la légende de la fête de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie, dans la basilique Vaticane, le 8 décembre 1854.

La salle de l'Immaculée Conception.

La *Correspondance de Rome* donne les détails suivants :

« La salle est située au second étage du palais; elle renfermait autrefois *la Transfiguration, la Communion de saint Jérôme, la Madone de Foligno* et quelques autres chefs-d'œuvre transportés ailleurs il y a dix ans. On y arrive après avoir traversé les *loggie* et les *stanze*, c'est-à-dire le regard encore ébloui des beautés de *la Bataille de Constantin, de l'Ecole d'Athènes, de la Dispute du Saint-Sacrement, de l'Incendie du Borgo*. Certes, M. Podesti, quel que soit son talent, ou, pour mieux dire, précisément parce qu'il est doué d'un talent hors ligne, n'aura pas pu se défendre d'un sentiment d'appréhension à la pensée de ce rapprochement.

« Le regard du visiteur se porte tout d'abord sur la grande fresque de *la Discussion du dogme*. La statue de l'Immaculée Conception domine toute la scène. Au premier plan est as-

sisse la Théologie, sous la forme d'une matrone à l'aspect sévère ; à droite et à gauche sont distribués, avec autant d'art que de naturel, des cardinaux, des prélats, des prêtres, des religieux, absorbés par la discussion du dogme comme les personnages de *la Dispute du Saint-Sacrement*. On reconnaît parmi eux plusieurs prélats. Au bas de la composition, sur un panneau à hauteur d'homme, est représenté le Saint-Père tenant consistoire.

« *La Définition du dogme* fait suite à *la Discussion*. Pie IX est debout sur le trône de saint Pierre, dans une atmosphère inondée de lumière ; les rayons du soleil éternel pénètrent jusqu'à lui et l'enveloppent de leurs effluves ; il vient de promulguer le décret dogmatique et va entonner le *Te Deum*. Le cardinal doyen, des évêques latins, grecs, arméniens, des cardinaux, d'autres dignitaires de la cour, le clergé de Saint-Pierre, la municipalité romaine en toge de gala, des ecclésiastiques et des religieux, parmi lesquels se détache la figure d'un homme dont la défection n'est pas une des moindres douleurs de Pie IX, sont groupés à droite et à gauche du Pape et dans l'arrière-plan. Au-dessus de la scène planent la Vierge et les trois personnes de la Trinité ; plus haut encore, les prophètes, les évangélistes, saint Pierre et saint Paul, des saints et des anges.

« Au bas, deux panneaux en grisaille représentent la *Naissance de Marie* et sa *Présentation au temple*.

« On passe de cette fresque à celle du *Couronnement de la Vierge du Chapitre de Saint-Pierre*. Pie IX dépose une couronne d'or sur le front de la Mère de Dieu. Le prince assistant au trône, le sénateur de Rome, plusieurs chanoines de Saint-Pierre, autant de portraits, animent cette scène. Au premier plan, à gauche, une paysanne revêtue du costume des environs de Rome montre le Pape à son enfant. Le panneau en grisaille représente le *Baisement du pied*.

« La quatrième composition est intitulée : *le Triomphe*

de l'Eglise. L'Eglise, sous la forme d'une femme revêtue des insignes de la Papauté, est assise sur son trône et reçoit les hommages des diverses parties du monde; dans l'arrière-plan, on aperçoit la louve et les sibylles.

« Le plafond est divisé en six compartiments séparés par des arabesques en relief, en stuc doré, dans le style du quinzième siècle. Le pavé se compose d'une mosaïque trouvée à Ostie. »

La bulle *Ineffabilis Deus.*

On sait que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception a produit un enthousiasme universel. Cet enthousiasme est attesté par tous les faits, et notamment par un monument qui vient d'être offert à Pie IX pendant les fêtes du Centenaire de saint Pierre. Ce monument consiste dans la traduction en trois cents langues vivantes de la bulle *Ineffabilis Deus*; il est dû à l'initiative et au zèle de M. l'abbé Dominique Sire, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, professeur et directeur au grand séminaire de Paris. Chaque traduction, ornée d'emblèmes, de vignettes, etc., reliée avec plus ou moins de luxe, a été revêtue de la signature de l'Ordinaire du diocèse d'où elle a été envoyée. L'ensemble du recueil a pour titre : *Souvenir linguistique monumental.*

Les contrées d'Orient ont été les premières à concourir à l'œuvre. De l'Inde, des montagnes du Thibet, des provinces du vaste empire chinois et du Japon, et de la capitale de la Corée sont venues des traductions ornées de peintures faites sur les lieux.

Après l'Asie, l'Afrique a envoyé son tribut, des travaux de l'Ethiopie, du pays de Galles, du cap de Bonne-Espérance, du Sénégal, de l'Algérie et de l'Egypte.

L'Amérique et l'Océanie ont envoyé des traductions ornées de corail, de nacre et de perles.

L'Europe a pris à l'entreprise la part ample et magnifique qui convient à son degré de civilisation. Sans entrer dans le détail des différentes versions, nous ne voulons point passer sous silence celles qui se distinguent par la beauté, la richesse et l'éclat de l'ornementation : telles sont celles de Pologne, de Portugal et de la ville de Gênes.

Pour résumer en peu de mots tout ce que nous pourrions ajouter à ces détails, nous dirons que des personnages appartenant à des familles régnantes et des hommes illustres ont voulu figurer dans cette immense compilation, et que, outre le clergé, des citoyens de toutes les conditions, depuis le noble, le savant et le riche jusqu'à l'humble ouvrier, y ont pris part. C'est ainsi ainsi que M. Sire a pu réunir ce grand nombre de volumes, où l'or, l'argent, les pierres précieuses, les émaux et les mosaïques rehaussent la beauté des miniatures et des caractères, et forment un ensemble de richesses bien employé à honorer la Mère de Dieu.

M. Sire s'est senti au comble de la joie que lui causait la réussite de sa belle entreprise lorsque, le jour même du Centenaire, il a eu l'honneur de présenter son œuvre au Saint-Père, de voir Sa Sainteté l'examiner attentivement, et de l'entendre la louer et exprimer sa satisfaction et sa reconnaissance. Le Souverain Pontife a béni l'auteur et tous ses coopérateurs.

Le Souverain Pontife, voulant donner une place d'honneur à la collection de M. l'abbé Sire, a ordonné qu'elle occuperait le milieu de la belle salle de l'Immaculée-Conception, qui vient à la suite des chambres de Raphaël. Dans un riche meuble de forme octogone seront disposés les quatre-vingts volumes de cette belle œuvre, que chacun pourra désormais admirer.

Prière à faire dans les circonstances actuelles.

Les catholiques de Bologne, en offrant au Saint-Père une somme provenant du Denier de saint Pierre, prièrent Sa Sainteté de vouloir bien indiquer une prière à réciter dans les circonstances très-graves où se trouve l'Eglise. Le Souverain Pontife, avec sa bonté accoutumée, daigna écrire de sa propre main la prière suivante :

« Seigneur, Dieu tout puissant, qui permettez le mal
 « pour en tirer le bien, écoutez nos humbles prières, par
 « lesquelles nous vous demandons de vous rester fidèles
 « malgré tant d'assauts, et de persévérer jusqu'à la mort
 « dans notre fidélité. Pour le reste, donnez-nous la force,
 « par la médiation de la très-sainte Vierge Marie, de pouvoir
 « toujours nous conformer à votre très-sainte volonté. »

Sa Sainteté, par un rescrit du 15 juin 1862, a accordé cent jours d'indulgence à gagner une fois par jour à qui la récitera dévotement. (Extrait d'une *Notice sur la manifestation, le culte et les miracles de la Madone de Spolète.*)

La Madone de Pie IX.

C'est en visitant à Genève la belle église élevée à Marie que l'on comprend bien les victoires remportées sur l'hérésie par la Vierge immaculée qui, dès l'origine des temps, a écrasé la tête du serpent infernal. On voit derrière le maître-autel la chapelle dédiée à la Mère de Dieu.

Une superbe statue de marbre blanc représentant Marie, Vierge immaculée, s'élève sur un piédestal aussi de marbre. On la connaît à Genève sous le nom de *Madone de Pie IX.*

Cette statue fut donnée par le Pape actuellement régnant

à M. l'abbé Mermillod pour être placée dans l'église de Notre-Dame de Genève. Mais ce n'est pas là seulement ce qui donne un prix tout particulier à cette statue. Cette Madone a été, pendant environ cinq ans, placée dans la chambre à coucher de Pie IX; tous les matins, sitôt qu'il était levé, le pieux Pontife allait s'agenouiller devant elle, et, avec une ferveur angélique, il adressait au ciel ses prières du matin, comme pour les faire passer par les mains de sa bonne Mère; puis il se relevait et imprimait sur le pied droit un amoureux baiser, et encore à présent on voit très-distinctement l'empreinte des baisers du Père commun des fidèles. Une inscription latine rappelle tout ceci, et en la lisant on ne peut s'empêcher de sentir son âme tout émue et son cœur plongé dans la joie la plus enivrante.

Pie IX, en donnant à M. l'abbé Mermillod cette image de Marie, lui dit avec un accent presque prophétique : « J'ai mis un archevêque catholique à Londres; ce serait une grande consolation pour moi de pouvoir, avant de mourir, nommer un évêque catholique à Berne et à Genève. » On sait que ce dernier vœu a été réalisé. « En attendant, Marie prendra possession de la Rome protestante. »

Maintenant Marie est honorée comme une Reine à Genève; espérons que Dieu ne tardera pas à exaucer les désirs de Pie IX.

Les fruits de la définition de l'Immaculée Conception de Marie.

Dieu seul, qui les a produits par sa grâce, pourrait dire tous les fruits de salut dont cette définition si glorieuse pour Marie a été le consolant résultat.

Un heureux entraînement pousse de plus en plus les âmes vers la Mère des miséricordes, dit un zélé défenseur du culte de Marie et des saints, dom Guéranger. Combien de cœurs

qui ne connaissaient pas Dieu il y a quelques années, vivent aujourd'hui de la vie de la grâce, parce que Marie a daigné abaisser sur eux les regards de sa tendresse maternelle ! Les fêtes de la Mère de Dieu sont célébrées avec un enthousiasme et une confiance qui rappellent les âges de foi (1). Le mois de Marie, solennisé d'abord, et comme avec mystère, dans quelques oratoires isolés, voit chaque année nos plus vastes sanctuaires s'ouvrir successivement à ses pompes, et a désormais pris place dans nos mœurs catholiques. Au sein de la capitale, des prodiges de grâce émanent sans cesse du très-saint cœur de Marie, qui a choisi pour centre de ses influences l'église de Notre-Dame des Victoires, ce trophée de notre antique foi sur l'hérésie. « De toutes parts les fidèles se présentent autour des chaires sacrées du haut desquelles on proclame les louanges de Marie et ses titres à la confiance de

(1) Les juifs et les protestants eux-mêmes ont subi cette salutaire influence. Ainsi, chaque année, à Lyon, le jour de la fête de l'Immaculée Conception, les maisons habitées par les enfants d'Israël sont brillamment illuminées comme celles des enfants de Marie.

On nous assure qu'à la suite des changements matériels qu'on a faits dans la ville de Londres, presque aucune rue n'a conservé son ancien nom, et qu'il n'y a que celles portant depuis un temps immémorial un des noms de la Vierge qui aient conservé le leur. Ainsi, le protestantisme, qui, dans sa fureur sacrilège, a abattu les statues et les images de l'auguste Marie dans les rues et sur les places publiques, y a conservé, au moins par le nom, le souvenir de la Mère de Dieu, ancienne patronne de Londres. C'est de bon augure. « Le temps n'est pas éloigné où le nom de Marie ramènera son culte dans cette ville, et où le culte véritable de la Mère y rappellera la vraie religion du Fils. Des faits mystérieux et inexplicables se passent en ce moment dans la fière Albion : c'est le travail de Dieu reconduisant, par des voies ineffables, ce peuple, marchand des biens de la terre, à la conquête des biens du ciel, par son retour à l'unité de la vraie foi. Mais ce grand événement, qui comblera l'univers d'étonnement et de joie, ne s'accomplira que sous le patronage de Marie, auprès de laquelle les catholiques anglais travaillent à leur tour par leurs incessantes prières pour obtenir la conversion de leur patrie. »

(Paroles textuelles du R. P. Ventura.)

l'univers. Chaque année, chaque jour, pour ainsi dire, voit paraître de nouveaux écrits dont le but est d'exalter la Mère de Dieu et d'épancher les sentiments d'amour et de reconnaissance qui sont dans les cœurs. Les pratiques de la piété envers Marie, qu'on aurait cru affaiblie, sont redevenues plus chères que jamais aux enfants de l'Eglise. Le saint scapulaire est porté avec ferveur; la dévotion du Rosaire s'est ravivée sous une forme nouvelle et plus touchante encore; les pèlerinages aux sanctuaires de Marie sont aujourd'hui plus fréquents que jamais, et la médaille de la Mère de grâce repose sur la poitrine de ceux qui croient, souvent même de ceux qui ne croient pas. »

Voici une belle page écrite à ce sujet par un docte et éloquent évêque :

« Qui ne se rappelle la fameuse proclamation du dogme de l'*Immaculée Conception de Marie*? A ce moment-là les pharisiens du rationalisme s'indignèrent de cette soi-disant *nouveauté introduite dans la foi*. La veille, ils avaient une indignation contraire : ils reprochaient avec amertume à la foi son immutabilité. Pourquoi voulait-elle se soustraire à la loi générale du progrès et emprisonner l'esprit humain dans un cercle inexorablement inflexible ? Mais, après la définition, ils s'en allaient murmurant de ce qu'on avait ajouté à l'Evangile, altéré la tradition des siècles chrétiens, accompli un acte contre lequel les Pères de l'Eglise avaient unanimement protesté : singulière inconséquence, mais inconséquence qui est le glaive ordinaire des agresseurs de l'Eglise et de la Papauté. Sans s'émouvoir, ni avant, ni après, de ces censures inintelligentes et contradictoires, Pie IX a déclaré officiellement au monde que Marie avait été conçue sans tache. Il a, par là, non pas créé, non pas inventé, mais mis en lumière, mais défini, mais placé pour jamais au-dessus de toute controverse, une vérité qui, transmise par les âges, n'attendait que ce dernier coup pour briller de tout son éclat. Et, chose

admirable ! ce décret a fait tressaillir, d'un pôle à l'autre, toutes les âmes catholiques. Elles bénissent et vénèrent avec amour la prérogative sacrée dont il proclame la Reine des vierges investie ; elles puisent dans la méditation de ce dogme glorieux pour leur divine Mère des encouragements à marcher sur la trace de ses vertus. Les arts sont invités à l'honorer avec elles et pour elles. Qui pourra compter les sanctuaires, les basiliques, les autels, élevés, depuis dix ans, à la Vierge immaculée ? Combien de fois la sculpture n'a-t-elle pas appelé le marbre à reproduire l'image de cette femme mystérieuse écrasant de son pied le serpent infernal ! Sont-ils rares les sommets de rochers, de collines et de montagnes, sur lesquels sa statue se montre au voyageur qui passe comme un symbole de grandeur ou comme un phare d'espérance et de bénédiction ? Dites-nous, si vous le pouvez, les inspirations dont la poésie et la musique ont trouvé l'étincelle au fond de ce mystère. Enfin n'est-il pas un drapeau sous lequel des légions angéliques se sont enrôlées et s'enrôlent encore tous les jours avec une sorte d'ivresse, les uns afin de se consumer dans les mortifications des cloîtres, les autres pour se sacrifier, sous une forme ou sous une autre, dans l'exercice public de la charité ? Voilà, certes, une vérité féconde ! Quand un penseur découvre une vérité métaphysique, je ne dirai pas que ce ne soit rien ; je dirai plutôt que c'est beaucoup : c'est quelque chose qui équivaut à la découverte d'un astre dans le ciel. Mais quelles en sont les conséquences pratiques ? Où sont les bienfaits qui en sortent pour le monde ? Mais quand un dogme est défini, comme celui de l'Immaculée Conception, ce n'est pas simplement une étoile de plus qui se dégage des vapeurs et se montre dans l'espace ; c'est un nouveau foyer de vie religieuse et morale qui s'ouvre pour les peuples. Nul ne peut calculer les pensées salutaires, les sentiments généreux, les vertus éclatantes, les héroïques dévouements qui jailliront de cette source féconde. Il y a là

non seulement une joie pour l'Eglise, mais un bienfait pour la civilisation même, et ce bienfait est un de ceux dont Pie IX a doté glorieusement le dix-neuvième siècle. »

Il faudrait des volumes entiers pour raconter les grandes et saintes choses que le culte de Marie a enfantées parmi nous. Ce culte de Marie, dit un pieux auteur, c'est l'arbre mystique de Jessé, arbre merveilleusement fécond en fruits de bénédiction. Répétons-le : si le dernier siècle a été appelé *le siècle de Voltaire*, le nôtre peut s'appeler *le siècle de Marie*. Puisse-t-il, à mesure qu'il avancera dans sa course, se rendre de plus en plus digne de ce beau titre ! puisse-t-il marquer de plus en plus son passage par de saintes œuvres ! puisse-t-il élever en l'honneur de Marie de nouveaux monuments, des monuments dignes de passer à la postérité !

Nous devons nous borner, car notre plan ne nous permet pas de redire tout ce que l'Eglise et le monde ont fait pour Marie.

Depuis l'admirable constitution de Pie IX, qui osera entreprendre de raconter tout ce qui s'est fait et tout ce qui se reproduira encore dans tout l'univers catholique, en mémoire de ce premier instant où l'âme pure de Marie s'unit à son corps et débuta dans sa carrière, aussi radieuse que le soleil à son lever ? On dirait que des légions d'anges ont été députées par le Fils de Dieu auprès des nations chrétiennes pour exciter tous ces transports d'admiration et d'amour à l'égard de son immaculée Mère, et pour imposer silence à ce petit nombre de voix sinistres qui voulaient naguère troubler ou empêcher nos pieux concerts.

Ce fut, suivant saint Vincent Ferrier, un jour de grande solennité pour les anges que celui où l'âme de leur Reine sortit tout éclatante de beauté des mains du Créateur pour s'unir à son corps sacré. Depuis le péché du premier homme, jamais le ciel n'avait joui d'un pareil spectacle à l'occasion des événements de ce monde. Aussi le disciple bien-aimé le

signale-t-il comme un grand prodige qui parut dans le ciel, en cette femme privilégiée revêtue du soleil comme d'un manteau royal, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. *Signum magnum apparuit in caelo : mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim.* Aujourd'hui la terre rivalise avec le ciel, et dix-neuf cents ans après la fête célébrée par les anges, elle veut du moins honorer sa Souveraine par toutes les splendeurs qu'elle peut offrir.

Le Fils de Dieu ne brisera pas un monde tout retentissant de la gloire de sa Mère. L'arc de paix brillera de nouveau sur les nuées du ciel; le cours des châtimens que les nations ont mérités, et qui leur arrachent le cri de la détresse, s'arrêtera tout à coup, et les flots de la colère de Dieu se replieront sur eux-mêmes. Tel est le pressentiment des cœurs catholiques, telle est l'espérance du Père des fidèles.

Jetez, en effet, vos regards sur l'univers, et voyez ce qui s'est passé depuis la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

Nos missionnaires ont été plus nombreux et plus ardents que jamais pour porter la lumière de l'Évangile aux nations encore assises à l'ombre de la mort; nos conquêtes dans la Chine, dans la Cochinchine, dans le Japon, dans tout l'Orient, se poursuivent sans interruption. Beaucoup de peuples schismatiques ont reconnu le siège de Pierre et sont venus lui rendre humblement hommage; ses malheurs et ses épreuves mêmes lui ont concilié les sympathies de ses ennemis les plus déterminés. La Russie s'est rapprochée de lui, et il est permis d'espérer que bientôt le schisme grec, déjà abandonné par ci par là, disparaîtra dans la grande et unique famille catholique. Jusqu'à la Turquie qui sort de son léthargique sommeil pour écouter les accents de la foi!

D'heureuses nouvelles nous arrivent tous les jours de nos missions les plus éloignées. Sans doute il y a et il y aura

toujours la croix à porter; mais en la portant on la plante partout, et il n'y aura bientôt plus une île où le voyageur ne rencontre ce signe sacré à l'angle de chaque chemin.

Plus près de nous, l'Angleterre, l'ancienne île des Saints, ne fait-elle pas espérer sérieusement de revenir à l'unité catholique? Les vieux fauteurs du *statu quo* et de l'hérésie s'en émeuvent. Ceux qui touchent de riches appointements ont peur de la pauvreté des pasteurs catholiques; on craint bien plus de perdre ses richesses qu'une croyance que l'on n'a jamais eue. La savante Allemagne commence à s'apercevoir de l'inanité de ses exégètes, et des conversions sans nombre sont tous les jours inscrites dans les feuilles périodiques.

Voilà, certes, un mouvement incontestable en faveur de la religion catholique.

Et dans notre France, depuis la définition du dogme de l'Immaculée Conception, sans compter tous les autres progrès de la foi, combien de chapelles ont été élevées sous ce vocable! Comme on a redoublé de dévotion envers la sainte Vierge! comme nos temples sont plus fréquentés! comme nous voyons bien plus ardente la lutte du bien contre le mal! Incontestablement, ce qui a le plus contribué à ranimer notre foi, c'est le culte de Marie dans toutes ses manifestations et ses dévotions.

La définition du dogme de la Conception immaculée de la très-sainte Vierge, Mère du Sauveur, est un fait qui, dans les âges à venir, revêtira une splendeur plus lumineuse et expliquera les luttes de notre siècle, luttes dans lesquelles les forces mauvaises, humiliées, cherchent à regagner le terrain que leur a enlevé Pie IX, tandis que les forces religieuses, redoublées par ce secours très-puissant, grandissent, se répandent, et donnent à l'Eglise de nouvelles victoires.

Nos neveux admireront le développement de ces grands résultats.

Pie IX protégé par Marie.

La Vierge immaculée a protégé, dans toutes les circonstances périlleuses où il s'est trouvé, son fidèle serviteur. Nous voulons, entre mille, rapporter ici une preuve de la toute puissante protection de Marie.

Le Saint-Père profitait des vacances de Pâques, au mois d'avril 1855, pour aller faire une petite excursion religieuse et archéologique à la ferme du Coazzo.

La ferme du Coazzo, où se trouve la catacombe objet de la visite du Pape, est située à environ sept milles (deux lieues et demie) de Rome, sur la route de Sainte-Agnès, qui n'est éloignée de la ville que de deux milles. Comme le Coazzo appartient à la Propagande, les supérieurs de cet établissement avaient dirigé la promenade de leurs nombreux élèves vers ce lieu, qui devait être honoré de la visite du Souverain Pontife; et, sur le désir qui lui en fut témoigné, le Saint-Père voulut bien accorder à ces jeunes gens la faveur d'être admis au baisement du pied.

Après que le Saint-Père eut fait la visite projetée, il reprit la route de Sainte-Agnès, où il avait donné l'ordre de préparer à dîner pour lui, pour les personnes qu'il avait invitées et pour les gens de sa suite. Les personnes invitées étaient assez nombreuses : on y remarquait LL. EE. les cardinaux Antonelli, secrétaire d'Etat; Patrizzi, vicaire général et président de la commission d'archéologie sacrée; Marini, préfet de l'économat de la Propagande; d'Adrès, titulaire de l'église de Sainte-Agnès; Schwartzenberg, archevêque de Prague; de Carvalho, patriarche de Lisbonne; M. le général Allouveau de Montréal, commandant la division française; M. le général Hoyos, commandant les troupes autrichiennes en garnison dans la place; Mgr l'archevêque-prince de Vienne, l'archevêque de Dublin, l'évêque de Vérone, et

les évêques de Newport et de Burlington. Les personnes de la suite, composant l'antichambre noble, étaient également assez nombreuses : Mgr de Medici, majordome ; Mgr Borromeo, maître de chambre ; les camériers secrets participants, Stella, de Hohenlohe, de Mérode et Talbot, etc.

L'abbaye de Saint-Agnès-hors-des-murs était dans le plus déplorable état ; elle appartient aux chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran, appelés *Rochettini*, qui n'y entretenaient qu'un ou deux religieux pour le service de la basilique, et la plus grande partie des appartements était complètement inhabitée. On avait préparé pour la circonstance quelques pièces parmi les plus spacieuses, entre autres une salle à manger et un salon de réception.

Quelque temps après le dîner, le Saint-Père donna l'ordre d'introduire dans le salon de réception, où il se trouvait avec la plupart des personnes invitées et sa suite, les élèves de la Propagande. Le Pape était assis sur un fauteuil placé à l'extrémité de la salle, et les cardinaux, avec les autres invités, se tenaient à côté de lui. Les élèves de la Propagande, au nombre d'une centaine environ, formaient un demi-cercle en avant, et leur masse pesait principalement sur le milieu du plancher de la salle. Le baisement du pied avait commencé, et le Pape avait à genoux devant lui un jeune élève qui devait rentrer en Russie et que les événements de la guerre empêchaient de partir pour sa destination. Après lui avoir adressé plusieurs questions et s'être fait rendre compte de toutes les circonstances de la situation, le Saint-Père se tournait en riant vers M. le général Allouveau de Montréal en disant au jeune missionnaire qu'il fallait se recommander à M. le général français, afin qu'il lui fit ouvrir le chemin de la Russie, lorsqu'un craquement affreux se fait entendre. La maîtresse poutre du plancher venait de se briser au milieu, et les cent quarante ou cent cinquante personnes qui remplissaient la salle étaient précipitées pêle-

mêle. Les élèves de la Propagande, qui se trouvaient en masse sur le point où le plancher a cédé, sont entraînés les premiers et vont former la première couche, sur laquelle viennent bientôt s'entasser les autres personnes avec une vitesse proportionnée à la distance où elles se trouvent du milieu de la salle. Le Pape, qui est assis au fond, descend avec plus de lenteur, et le dévouement du jeune homme qui est à ses pieds et qui se jette sur lui pour arrêter sa chute, la retarde encore et en diminue le danger. Mgr de Hohenthal, camérier de service, put se maintenir sur les briques qui restaient attachées au mur.

Les personnes ainsi entraînées s'oubliaient elles-mêmes pour ne songer qu'au Saint-Père. Un cri poussé surtout par les élèves de la Propagande s'adresse à la Vierge immaculée et lui demande le salut du Pape. Aussitôt que le nuage de poussière qui avait enveloppé toute cette scène fut un peu dissipé, les personnes qui se trouvaient dans la salle voisine, et au nombre desquelles on cite Mgr Talbot, Mgr de Mérode, Mgr Tizzani, se précipitèrent au secours du Pape, vers lequel se dirigeaient toutes les appréhensions. Le Saint-Père n'avait aucun mal ; il ne paraissait pas ému. Au moment de la chute, *il avait invoqué le secours de Marie immaculée*. En se relevant, sa première parole fut pour rassurer tout le monde.

On conçoit la confusion qui dut suivre cet accident. Peu à peu tout le monde se dégagea de dessous les décombres. Tous les cardinaux, à part quelques contusions sans gravité, étaient sains et saufs.

Aussitôt que le Saint-Père eut l'assurance qu'il n'y avait aucune victime, il donna l'ordre de tout préparer dans la basilique pour le chant du *Te Deum* et la bénédiction du Saint-Sacrement. Lui-même entonna l'hymne de reconnaissance, et il reçut avec toute l'assistance la bénédiction du Saint-Sacrement, donnée par Mgr Tizzani, chapelain en chef de l'armée et membre de l'ordre des chanoines réguliers.

Le Pape rentra au Vatican par la petite ruelle et la porte Angelica, afin d'éviter la traversée de la ville, qui était en proie à une grande émotion. Dans la soirée, on crut devoir pratiquer une saignée, mais par pure précaution, car la nuit fut excellente, et le Saint-Père, après avoir dormi tranquillement comme d'habitude, se leva à son heure ordinaire; il célébra la messe à sept heures et demie, vaqua à ses occupations ordinaires pendant toute la journée, se rendit à Saint-Pierre vers le soir pour remercier le Prince des apôtres, et fit sa promenade accoutumée. Le samedi matin, 14, il a tenu la chapelle du samedi *in albis*.

Les congréganistes aux pieds de Pie IX.

Quelques congréganistes de différentes nations, ayant obtenu la faveur d'être admises auprès de Pie IX, eurent soin de mettre leur médaille en évidence, bien sûres que l'image de la Vierge immaculée, placée sur leur cœur, serait, aux yeux du Pontife, leur plus précieux ornement. Aussi leur adressa-t-il ces paroles : « Mes chères filles, enfants de Marie, portez toujours sur votre poitrine ce signe sacré : il est votre gloire comme il sera votre salut. » Le Saint-Père voit toujours avec plaisir cette médaille qu'il reconnaît à l'instant. Une dame, en la lui montrant, lui demanda de vouloir bien y attacher une indulgence particulière. « Oui, sans doute, répondit Sa Sainteté en la bénissant, une indulgence plénière à l'article de la mort. » L'heureuse congréganiste, en baisant chaque jour l'image de sa céleste Mère, aime à penser à ce dernier baiser qui fera son espérance à ce moment suprême.

Pèlerinage de Pie IX à la Santa-Casa.

Pendant que le jeune Jean Mastai faisait encore ses études, il fut tout à coup frappé d'une grave maladie. Sa santé en reçut une atteinte profonde; les médecins se déclarèrent impuissants à combattre les progrès du mal, et ils en annonçaient déjà l'issue fatale et prochaine.

Voici à ce sujet une note intéressante empruntée à M. Louis Veuillot :

« La maladie tourmentait toujours le jeune Mastai; mais sa foi ne voulant pas désespérer, il commença la théologie. A partir de ce moment, les attaques devinrent moins fréquentes et moins violentes, et il put recevoir les ordres mineurs (1818). Il voulut sans délai s'employer aux labeurs de l'Évangile. Des missionnaires se rendaient à Sinigaglia, conduits par le prince Odescalchi, prélat de la cour romaine, le même qui plus tard déposa la pourpre pour entrer dans la Compagnie de Jésus, et par Mgr Strambi, qui est mort en odeur de sainteté; Jean-Marie s'adjoignit à ces envoyés de miséricorde pour leur rendre les humbles services de catéchiste. La mission fut heureuse. La santé du catéchiste, encore améliorée, lui valut une dispense pour être promu au sous-diaconat et au diaconat. Il fut ordonné sous-diacre le 18 décembre 1818.

« Ses désirs allaient plus haut; il aspirait toujours plus ardemment au sacerdoce. Il obtint enfin la dispense nécessaire, mais à condition de ne célébrer le saint sacrifice qu'assisté d'un autre prêtre. Cependant il avait tant éprouvé la paternelle bonté de Pie VII, qu'il osa lui demander d'être délivré de cette gêne. Le Souverain Pontife l'écouta bénignement, suivant sa coutume. Une lumière d'en haut vint-elle illuminer cette âme sainte et diriger ce doux et humble esprit qui avait dû prononcer tant de décisions mémorables? Pie VII, en ce

moment, connut-il la destinée du jeune lévite agenouillé devant lui? Il lui prit affectueusement la main : « Calmez-vous, mon enfant, lui dit l'auguste vieillard; on est toujours bon à quelque chose quand on demande à Dieu de faire sa volonté. Qui peut pénétrer ses desseins? Vous croyez qu'il vous perd, et peut-être qu'il vous sauve. Ayez confiance dans sa toute-puissance, livrez-vous à son amour. Dites-lui : « Mon Dieu, vous m'avez donné la naissance, la fortune, et me voilà vaincu, terrassé à mon entrée dans le monde. Mon Dieu, prenez-moi, employez-moi; que ma vie ne s'éteigne pas inutile à vos yeux, faites de moi ce qu'il vous plaira. » Dieu n'est jamais sourd à cette prière; il vous aime, il vous répondra. » Le Pape ajouta : « Oui, nous voulons vous faire encore cette grâce, et d'autant que je crois que désormais ce cruel mal ne vous tourmentera plus. »

Pendant que ces bonnes paroles pénétraient comme un baume dans le cœur de Mastai, deux larmes tombaient sur son front; il éprouva alors ce qu'il n'avait jamais éprouvé. Après avoir baisé plusieurs fois la main que Pie VII lui tendait, il se releva consolé, résigné, et il quitta le palais, plein d'une émotion bien différente de celle qu'il y avait apportée.

Le jeune comte, pour obtenir sa complète guérison, entreprit le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette. La sainte Vierge exauça pleinement le jeune lévite qui devait un jour lui rendre tant de gloire. Depuis lors jusqu'à ce jour, depuis quarante-six ans, le mal a cessé.

Il reconnut dans sa guérison vraiment miraculeuse l'effet de la protection qu'il devait à la piété maternelle. Héritier de la dévotion de sa mère, il sentit son tendre amour s'accroître encore de la reconnaissance que lui inspirait une intervention si visible, et c'est peut-être aux premiers mots de prière que la comtesse fit bégayer à son enfant et à la guérison inespérée dont celui-ci fut plus tard l'objet, que

la chrétienté tout entière doit de s'être acquis un titre de plus à la protection de Marie par la définition dogmatique de sa Conception immaculée. Ce sont là les moyens que Dieu préfère pour l'accomplissement de ses plus grands desseins (1).

Pie IX retourna de nouveau à Lorette en 1857, pendant ce voyage de quatre mois à travers ses Etats, qui fut un triomphe continuel, trop semblable, hélas ! au triomphe du jour des Rameaux, qui précéda de si près la douloureuse passion. Le Saint-Père arriva à Lorette le 20 mai, à la suite de son divin Maître ; car le Pape en voyage est toujours précédé de la divine Eucharistie, afin que le Vicaire du Christ ne quitte jamais la compagnie de son Dieu et de son modèle. C'était la veille de l'Ascension. Cette grande fête fut célébrée dans la sainte maison où se fit entendre pour la première fois la Salutation Angélique, en présence même du Pontife qui a proclamé le dogme si glorieux pour la Mère de Dieu. On comprend quel concours de peuple arriva à Lorette de l'Ombrie, des Marches, de la Romagne, de toute l'Italie, et même de pays plus éloignés.

Pie IX accomplit son vœu (2) et offrit à Notre-Dame de Lorette un calice d'or d'un travail exquis. Il pria pour l'Eglise, pour ses sujets, pour lui-même, pour tout le peuple chrétien, dans cette maison où a commencé le grand œuvre

(1) *Pie IX*, par Alexandre de Saint-Albin, p. 7.

(2) Pie IX rend ainsi compte de son voyage dans le consistoire secret du 25 septembre 1857, qui annonça le jubilé : « Parti de cette ville de Rome, comme vous le savez, vénérables frères, dans le but principalement de satisfaire notre dévotion toute spéciale envers l'immaculée et très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, en allant porter nos hommages à son auguste et pieuse église de Lorette, nous avons visité en même temps les autres villes qui étaient sur notre chemin, et ensuite nous avons parcouru, dans le cours de notre voyage, les principales villes des Etats pontificaux qui se trouvent dans l'Ombrie, le Picénum, l'Emilie, le Patrimoine de saint Pierre et autres provinces. »

de la rédemption des hommes. Là, entre ces murs miraculeusement transportés de Nazareth, a été inaugurée la véritable civilisation des peuples, la restauration réelle des sociétés ; tandis que le faux progrès moderne, en éloignant les hommes du Sauveur crucifié, les ramène à l'antique servitude du paganisme, et les replonge dans les ténèbres et dans les ombres de la mort.

A dix heures, Sa Sainteté vint dans la basilique, et assista à la grand'messe, célébrée par l'évêque de Lorette. On avait imité autant que possible la chapelle qui se tient en ce jour à Saint-Jean de Latran ; mais il n'y avait que trois cardinaux présents, LL. EE. les cardinaux de Angelis, Brunelli et Morichini, et les évêques d'Ancône, de Macerata, de Recanati et Lorette, de Ripatransone, de San-Severino et Fano. La foule des assistants était immense. Après la messe, le Saint-Père se rendit dans une *loggia* richement ornée, d'où la vue dominait toute la vaste place qui s'étend devant l'église, et de là il donna sa bénédiction de la même manière qu'il a coutume de la donner à Rome le jour de l'Ascension. Jamais Lorette n'avait vu une foule aussi pressée, ni plus recueillie et plus joyeuse ; jamais de plus sincères acclamations n'avaient salué un souverain.

Il ne faut pas se lasser de le répéter, la foi et l'amour envers le Pontife-roi n'ont jamais cessé de régner dans ces provinces, si effrontément volées au Saint-Siège par la violence des armes et par le jeu hypocrite d'un suffrage universel qui n'a pu manœuvrer que sous la pression des baïonnettes étrangères. Le peuple était heureux ; il payait peu d'impôts, et n'avait pas le plus lourd de tous, l'impôt du sang (1).

(1) M. de Rayneval, notre ambassadeur à Rome, a écrit dans son célèbre rapport : « Les impôts sont toujours au-dessous du taux moyen des divers Etats européens. Un Romain paye annuellement à l'Etat 22 fr., les trois millions d'habitants payant 68 millions de francs. Un Français paye au gouvernement de France 45 fr., trente-cinq millions payant 1 milliard

Aussi le régime piémontais lui fera bientôt regretter l'administration paternelle du Pontife-roi. Comme l'enfant prodigue réduit à manger les cosses jetées aux pourceaux, ce peuple voudra revenir à la maison de son père, et déjà il lui envoie chaque jour des preuves de ses regrets et de son amour. Pie IX a accueilli avec un attendrissement particulier les offrandes du Denier de saint Pierre adressées par les provinces usurpées ; les femmes de Lorette et des Marches lui ont envoyé leurs bijoux, colliers, anneaux, épingles à cheveux, bracelets, et jusqu'à leurs grandes boucles d'oreilles. On a trouvé ces mots tracés par la main de Sa Sainteté sur une boîte de bijoux : *Offerte al Papa di alcune povere contadine di una diocesi di Romagna*. A un petit tableau de l'école du Pérugin le Saint-Père a fixé un papier sur lequel il a écrit : *Un paysan de l'Ombrie a détaché ce tableau unique du mur de sa chambre*.

On répète souvent qu'il faut rendre à César ce qui est à César. Il est certain qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. Ainsi donc, à César ce qui est à César, mais d'abord à Dieu ce qui est à Dieu, à saint Pierre ce qui est à saint Pierre. Le Pape lui-même est César comme tout autre prince pour la souveraineté temporelle qui lui a été attribuée par la Providence.

Quel chagrin pour le cœur de Pie IX, le Pape de Marie, de se voir enlever la maison de sa Mère, cette Santa-Casa que Sixte IV avait déclarée propriété spéciale du Saint-Siège ! Faut-il que la noble croix de Savoie ait été condamnée à guider les ennemis du Vicaire de Dieu, et à être l'instrument de la passion de Pie IX, *cruz de cruce* ! « Qu'ils fassent, les Gibelins, qu'ils fassent leurs menées sous un autre signe ;

600 millions de francs. Ces chiffres montrent d'une façon péremptoire que les Etats pontificaux doivent être considérés, à cet important point de vue, comme ayant rang parmi les nations les plus favorisées. Les dépenses sont réglées sur les principes de la plus stricte économie. »

car on suit mal celui-ci quand, lui et la justice, on les sépare! »

Faccian gli Ghibellin, faccian lor arte
Sott' altro segno ; ché mal segue quello
Sempre chi la giustizia e lui diparte...

(Dante, *Paradis*, VI.)

Le Souverain Pontife bénissait ses sujets quand, agenouillés à ses pieds, ils reconnaissaient dans leur père et leur roi le représentant de Dieu sur la terre. Le conquérant sacrilège de ces provinces de l'Eglise ne saurait donner à ses nouveaux sujets que des coups de chapeau, quand ce ne sont pas des coups de fusil.

Oui, Notre-Dame de Lorette a vu l'impiété envahir son royaume, qui avait pour vice-roi le Vicaire de son Fils; elle a vu un prince excommunié entrer tête haute dans son église, comme il espère entrer un jour à Saint-Pierre de Rome; elle l'a entendu se déclarer, à la place de Pie IX, le protecteur spécial de la Santa-Casa (1). Et pourtant ce prince est le *fils des saints* (2), et il doit connaître les dons précieux

(1) Art. 1. Le pieux institut de la sainte maison de Lorette est placé sous notre protection spéciale et soumis à la surveillance immédiate du ministre de grâce et justice et des cultes.

Art. 2. Le gouvernement en est confié à un administrateur nommé par nous et aidé par un conseil d'administration.

(Décret royal du 22 décembre 1861.)

Cela veut dire, en bon français, qu'on s'empare et qu'on disposera, comme on l'entendra, des biens qui ont été donnés et qui appartiennent si légitimement à ce pieux établissement.

En décembre 1865, on nous a raconté à Lorette que quand Victor-Emmanuel est venu pour visiter le sanctuaire de la Santa-Casa, de tout le nombreux clergé de Lorette, un seul malheureux prêtre a eu le courage de se présenter à l'église pour recevoir le prince excommunié. Il n'a pas tardé à recevoir le châtement qu'il méritait : peu de temps après, il est mort misérablement.

(2) Nous avons vu en 1865, dans l'appartement du roi Charles-Albert,

offerts au sanctuaire de Marie par ses pieux ancêtres (1). Victor-Emmanuel II a promis de donner une somme d'argent à la basilique; mais comment Marie pourrait-elle accepter ce don de la main d'un roi excommunié qui venait visiter Lorette en sortant d'Ancône encore fumante du sang des défenseurs de Pie IX, d'Ancône bombardée par Cialdini, après la capitulation, *pendant douze heures* (2)! Mais tout le monde aujourd'hui veut imiter César, et Cicéron raconte que l'oncle d'Octave avait sans cesse à la bouche ces vers qu'Euripide fait prononcer à Etéocle dans *les Phéniciennes* :

des tableaux représentant sept de ses ancêtres inscrits au catalogue des saints, sous lequel on lisait ce texte de l'Écriture: *Filii sanctorum sumus*. C'était saint Amédée IX, gendre de Charles VII, et à côté de lui sa fille Loyse; c'était Humbert III, qui, en 1168, refusa le passage de ses États à l'empereur Frédéric I^{er} allant envahir ceux de l'Église, et vint lui-même au secours du Pape.

(1) Quelle piété envers Marie dans les ducs de Savoie! Ici, c'est le fameux Charles-Emmanuel qui lui présente deux statues d'or, comme un double témoignage de sa dévotion. La première représente ce prince la couronne en tête et le sceptre à la main; il est prosterné et recueilli dans une profonde oraison. La seconde figure est un petit enfant enveloppé de langes, hommage de sa reconnaissance envers la sainte Vierge qui lui avait obtenu de Dieu un héritier de sa puissance. Là, c'est Victor-Amédée, son fils, qui lui consacre une pièce d'argent portant l'empreinte de ses traits et rehaussée par des ornements d'or et de perles. Plus loin, c'est l'enfant de Savoie qui ceint le front de l'humble Vierge avec un bandeau entrelacé de pierreries. Voici une paire de pendants d'oreilles, tribut de Marie-Thérèse d'Autriche, veuve de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, qui conduisit à Lorette avec elle ses deux filles Maria-Ricarda, depuis impératrice d'Autriche, et Marie-Christine-Caroline, morte reine des Deux-Siciles en 1720.

(A. CAILLAU.)

(2) Voir la lettre de M. le comte de Quatrebarbes, gouverneur d'Ancône, qui livre ce fait à l'indignation de tous les honnêtes gens; elle fut imprimée dans les journaux et à la fin du rapport de Lamoricière:

Au reste, loin de tenir sa promesse, le roi galant homme non seulement n'a rien donné, mais encore il a séquestré tous les revenus de la Santa-Casa.

« S'il faut manquer à la justice, il est beau d'y manquer pour le trône ; soyez *pieux* en tout le reste (1). »

« Si l'usurpation des provinces de l'Eglise, dit M. Chantrel, au lieu d'être accomplie par un prince catholique, était l'œuvre d'un successeur de Mahomet, Pie IX et les catholiques auraient du moins la consolation de ne pas reconnaître sur le front de l'agresseur le signe obscurci de la famille profanée. *Toi, du moins, tu n'es pas ma fille*, dit le roi Lear, dans Shakspeare, à la tempête qui le poursuit. Quand la révolution isolée menace le Vicaire de Dieu, il peut lui dire : *Toi, du moins, tu n'es pas ma fille*. Mais la main qui frappe Pie IX est la main d'un fils qui porte encore la croix sur sa couronne. »

Le 1^{er} janvier 1862, le Saint-Père adressait aux officiers de sa petite armée des paroles dont nous citons le sens d'après une correspondance de Rome :

« En vous voyant autour de moi, je songe au roi David, « qui, lui aussi, fut dépouillé par son fils, fut lâchement « trahi et eut à souffrir l'hypocrisie, *l'ipocrisia*, le mensonge, « *la menzogna*, la déloyauté, *la slealtà* de ses ennemis. Mais « comme moi il vit auprès de lui des hommes de cœur qui « avaient résisté aux séductions, et qui lui demandaient : « Où voulez-vous que nous allions ? Je vous dirai comme « David : Le moment n'est pas encore venu ; mais de même « qu'Absalon périt suspendu par sa tête orgueilleuse aux « branches d'un arbre, de même aussi les tentatives de l'im- « piété et de l'hypocrisie actuelles finiront par échouer, et « nous reviendrons ensemble dans les provinces usurpées et « tyrannisées par nos ennemis. Ces provinces appartiennent « au Saint-Siège dans leur intégrité, et je n'en céderai rien,

(1) Cicéron, *De Officiis*, III, 21. César disait aussi : « Si les sicaires et les *bravi* m'eussent rendu service, je ferais consuls les *bravi* et les sicaires. »

(M. F. DE CHAMPAGNY, *les Césars.*)

« parce qu'il ne m'est pas permis d'abandonner le domaine
 « de l'Eglise, qui est le gage de la liberté et de l'indépen-
 « dance du Vicaire de Jésus-Christ. Je dis avec confiance :
 « Nous reviendrons dans ces provinces. Si je ne suis pas
 « alors moi-même avec vous, ce sera celui qui s'assiéra
 « après moi sur ce siège (et Pie IX indiquait par un geste le
 « trône placé derrière lui); car Simon meurt, mais Pierre
 « est impérissable (1). »

C'est une chose navrante pour les enfants de Marie que de voir la maison de Nazareth, où la sainte Famille a demeuré si longtemps, aux mains des Philistins.

Un jour, quand l'heure de la justice aura sonné, l'heure où, selon l'expression de la mère des Machabées, le Seigneur Dieu regardera en face la vérité, *Dominus Deus aspiciet veritatem*, alors la maison de Nazareth sera rendue au vrai roi de Rome, au Vicaire du Christ; alors on élèvera sur ce champ de bataille une colonne triomphale, et, en vue du dôme de Lorette, on dédiera une basilique à Notre-Dame de Castelfidardo.

(1) Voyez le bel ouvrage *Lorette et Castelfidardo*, par M. Edmond Lafont.

(2) On se rappelle que, dans ses journaux et dans ses proclamations, le Piémont ne cessait d'appeler les volontaires pontificaux des mercenaires ivrognes, *ubbriaci*.

Pie IX pouvait dire aux Piémontais ce passage des Livres saints : « Ne blessez pas le serviteur qui travaille pour la vérité, ni le mercenaire qui ne prodigue sa vie. » *Non lædas servum in veritate operantem, neque mercenarium dantem animam suam.* (Eccli., VII, 22.)

Le Pape à Bologne.—Couronnement de la Madone del Monte della Guardia.—Allocution du Saint-Père.

On lit dans l'*Univers* du 18 juin 1857 :

On nous écrit de Bologne, le 11 juin :

« La révolution accusait Bologne d'être sa complice et de n'avoir pour le Vicaire de Jésus-Christ, pour le Pontife-roi, ni respect ni affection; Bologne et les cinquante mille habitants des contrées voisines, accourus dans ses murs pour avoir le bonheur de contempler Pie IX, vient de donner à leurs accusateurs un solennel démenti. Jamais peuple amoureux de son roi ne s'est pressé sur ses pas avec plus d'enthousiasme; jamais roi chéri de son peuple n'en reçut de plus éclatants témoignages de vénération et d'amour.

« La dépêche télégraphique que nous vous avons adressée hier vous a annoncé l'entrée du Pape à Bologne mardi soir. Le Saint-Père avait quitté Imola ce jour-là même au milieu des plus vives acclamations, et tout le long de la route, notamment à Castel San-Pietro et à San-Lazzaro, où il avait bien voulu s'arrêter, les populations, le clergé et les autorités municipales en tête, accouraient, faisant éclater leur joie. Ce fut ainsi qu'il arriva aux portes de Bologne. A quelque distance de l'arc de triomphe magnifiquement préparé pour le recevoir, Pie IX descendit au collège de Saint-Louis, que dirigent les barnabites. Ces religieux eurent l'honneur d'être admis au baisement du pied; puis le Saint-Père, ayant quitté ses habits de voyage, monta dans sa voiture, où il admit les éminentissimes cardinaux Corsi et Vannicelli Casoni, venus à sa rencontre. Le cortège se forma, et, à travers les flots d'un peuple immense faisant retentir les airs de ses vivats, se dirigea vers l'église métropolitaine.

« L'inscription gravée sur la porte du temple, en cette occasion solennelle, exprime bien la piété des Bolonais, leur dévotion pour la sainte Vierge, pour le Prince des apôtres, leur amour pour Pie IX, leur joie de sa venue, l'innombrable concours des populations accourues pour le voir. Voici cette inscription :

MARIA . MAGNA . CHRISTI . MATER
 CVIVS . IMAGO . LVCANO . E . MONTE . EXCVBIARVM
 VERBEM . NOSTRAM . ANTIQVA . SVB . RELIGIONE . TVETVR
 PETRE . SANCTE . APOSTOLE
 PRINCEPS . PONTIFICVM . MAXIMORVM
 QVANDOQVIDEM
 PIVS . IX . PONT . MAX . PATER . CHRISTIANI . NOMINIS
 MAGISTRATIBVS . ET . PRIMORIBVS . CIVITATIS . OBVIAM . PROCESSIS
 DENSISSIMO . ET . LAETISSIMO
 CIVIVM . INCOLARVM . ADVENARVM . AGMINE . PROSEQVENTE
 QVASI , INTER . SOLEMNIA . TRIVMPHI
 TEMPLVM . HOC . VESTRVM . VENERABVNDVS . INGREDITVR
 VOLENTES . PROPITII . ANNVITE . VOTIS
 QVÆ . PRÆEVNTE . PONTIFICE . MAJORE . NOSTRO
 ADSTANTIBVS . INSIGNIVM . SACERDOTIORVM . COLLEGIIS
 CVRIONIBVS . ET . SACERDOTIBVS . VNIVERSIS
 MIXTA . LONGÆVIS . PATRIBVS . IVVENTVS . NVNCVPANVS
 VOS . OBTESTAMVR . QVAESVMVSVE
 TEQ . MAXIME . REGINA . COELITVM . SANCTORVM
 QVAM . RITE . REDIMITAM . NOVAQVE . GLORIA . DECORATAM
 ELEBRIS . POMPA . CRASTINO . AD . TVAM . DVCET . AËJEM
 SVMMO . ANTISTITI . RELIGIONIS
 ET . PRINCIPI . NOSTRO . INDVLGENTISSIMO . ADESTË
 VTI . QVÆ . AB . ILLO . GESTA . SVNT . GERVNTVR
 POSTQVÆ . GERENTVR . BENE . VERTANT
 EAQVE . OMNIA . BENE . IVVETIS . BONIS . AVCTIBVS . AVXITIS
 RVNVSQVE . VESTRVM . HOMINIBVS . FORTVNANDIS . DATVM
 IN . TERRIS . DIV . SISTATIS
 CVSTODITE . SERVATE . PROTEGITE . HVNC . STATVM . HANC . PACEM
 OMNIVMQVE . CONSILIA . AVT . PIA . FOVETE . AVT . IMPIA . AVERTITE

« S. E. le cardinal Viale-Prelà, archevêque de Bologne, attendait le Saint-Père au seuil de son église, et le reçut au moment où il descendait de voiture. Dans l'église même se trouvaient quatorze archevêques et évêques de l'Etat pontifical, de la Toscane, de la Lombardie, de la Vénétie, venus pour rendre hommage au Vicaire de Jésus-Christ ; puis le chapitre métropolitain, le chapitre de Saint-Pétronie, les curés et tout le clergé séculier et régulier de la ville. Le Pape, entouré des trois cardinaux Viale-Prelà, Corsi, Vannicelli, et de tous les dignitaires ecclésiastiques, alla se prosterner au pied de la divine Eucharistie, exposée au maître-autel. Après y avoir prié et reçu la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, il quitta l'église et voulut se rendre à pied au palais apostolique. Les cardinaux, les archevêques et évêques, les prélats, les autorités administratives, les représentations provinciales et municipales lui faisaient dans ce trajet le plus magnifique cortège.

« Les vastes places sur lesquelles donne le palais apostolique étaient combles. Le Saint-Père parut au balcon, et aucune parole ne peut rendre l'explosion de cris de joie, de *vivat* et d'applaudissements par laquelle tout ce peuple salua son bien-aimé souverain et père. D'une main paternelle il lui demanda le silence, et, obéissant à ce signe, Bologne, la tête découverte, prosternée, reçut la bénédiction apostolique que, d'une voix ferme et d'un accent plein de tendresse, le Chef des chrétiens fit descendre sur elle. Une nouvelle explosion de cris d'amour et de reconnaissance répondit à cette bénédiction ; c'était comme une seule voix immense disant : Père, nous vous aimons !

« Sa Sainteté entra ensuite dans ses appartements, et y reçut officiellement les hommages de fidélité et de dévouement de sa bonne ville, exprimés par les autorités administratives et municipales. Les délégués apostoliques de Ferrare et de Ravenne purent aussi lui présenter les leurs, et en-

En toutes les personnes de distinction qui remplissaient les salles pontificales furent admises au baisement du pied.

« Pendant ce temps-là, une illumination spontanée et universelle dissipait pour Bologne les ombres de la nuit, et la foule joyeuse parcourait les rues et les places, que les musiques militaires et celles des diverses communes de la province faisaient retentir de leurs accords. Au son des instruments se mêlaient les *vivat* de la multitude, qui éclataient surtout autour de la demeure du Souverain Pontife. Ils redoublèrent avec une force nouvelle lorsqu'on vit les troupes autrichiennes, inspirées par le désir de s'associer aux manifestations de la joie populaire, paraître sur la place et exécuter aux flambeaux diverses évolutions emblématiques. Ainsi finit cette première journée.

« Hier matin, mercredi, le Saint-Père s'est rendu en cortège de cour à l'église métropolitaine, dédiée à saint Pierre, pour y célébrer la sainte messe devant l'image miraculeuse et si vénérée dite de saint Luc, parce que, selon la tradition, elle est l'œuvre de cet évangéliste. On avait apporté la sainte image de son célèbre sanctuaire *del Monte della Guardia*, qui domine et protège Bologne, à la cathédrale, où elle devait être couronnée des mains du Souverain Pontife. Je ne vous décrirai point l'étonnante galerie composée de 635 arcades, bâtie uniquement pour conduire les pèlerins à couvert de la porte de la cité à ce sanctuaire. Je rappellerai seulement que cette galerie coûta plus de quinze cent mille francs, et ce fait vous donnera une idée de la dévotion de Bologne pour ce lieu saint. Elle n'a pas diminué, je vous assure, et hier nous en avons eu la preuve; rien ne pouvait être plus doux au cœur des Bolonais que cet hommage solennel rendu par le Saint-Père à la Vierge qui leur est si chère.

« Après avoir adoré le Saint-Sacrement, le Pape a revêtu ses habits pontificaux, et a dit au maître-autel, sur lequel

était placée la sainte image, une messe basse en présence des cardinaux, des évêques, des prélats, des chapitres, des curés, du clergé et d'une foule de personnages de l'ordre civil et de l'ordre militaire. La vaste enceinte du temple ne pouvait contenir la multitude qui se pressait à toutes les issues pour voir la cérémonie si désirée du couronnement solennel de la Vierge sa protectrice. Après la messe, on descendit sur la table de l'autel, conformément au rite prescrit, l'image vénérée, pendant que le Souverain Pontife procédait à la bénédiction de la couronne d'or, toute resplendissante de pierres précieuses, admirable chef-d'œuvre d'orfèvrerie exécuté à Milan aux frais de Pie IX, dont la piété a voulu faire cet hommage à la très-sainte Vierge. L'image, déposée sur un riche coussin de velours et portée par des prêtres, fut ensuite placée à la gauche du trône pontifical. Le Souverain Pontife, en pluvial de couleur blanche, entonna le *Regina cœli*, qu'exécuta aussitôt un chœur de chantres choisis. Ayant dit l'*Oremus*, le Saint-Père monta les marches de l'autel, et de sa main sacrée, au milieu d'un frémissement de joie de la foule immense, attachant la couronne à l'image, il paya ce nouveau tribut de gloire et d'honneur à la Reine immaculée des anges.

« Cet acte solennel accompli, d'une voix vibrante d'allégresse, Pie IX entonna le *Te Deum*, que le chœur et le peuple chantèrent alternativement, et, après le verset *Salvum fac*, l'auguste image fut replacée au-dessus de l'autel.

« La cérémonie par laquelle le Saint-Père avait comblé le vœu le plus cher des Bolonais semblait finie; mais Pie IX redoubla leur joie par une grâce inespérée. On vit soudain le Chef suprême de l'Église catholique, revêtu de ses habits pontificaux, remonter les marches de l'autel, et là, tourné vers son peuple, lui adresser des paroles pleines de la plus tendre affection, paroles substantielles, comme il l'a dit lui-même (*parole poche, ma sostanziali*). Je ne puis pas malheu-

reusement vous en donner le texte, et ce n'est pas sans appréhension que je me hasarde à vous en donner quelque idée.

« Les cérémonies de la sainte Eglise ne sont pas un vain spectacle; ce sont des actes de foi, d'espérance et d'amour qui élèvent nos âmes à Dieu et qui les unissent à lui. Elles ont un sens profond, et jusque dans leurs moindres détails renferment une instruction salutaire. Le Saint-Père a expliqué à la ville de Bologne, tout entière suspendue à ses lèvres, le sens de la cérémonie qu'il venait d'accomplir sous ses yeux.

« Elle n'est pas l'acte d'un simple particulier, elle est l'acte de celui que, malgré son indignité, Dieu a fait son Vicaire sur la terre, et à qui il donne, dans sa miséricorde, les grâces nécessaires pour gouverner son Eglise. Ce qu'il fait, il ne le fait pas pour lui seul, mais pour l'Eglise dont il est le chef, et plus particulièrement pour ceux qui s'unissent à lui dans son acte. C'est donc l'Eglise, c'est le peuple de Bologne et des contrées voisines, là présent, qui, avec le Souverain Pontife, a couronné la Vierge immaculée : *La quale*, disait le Saint-Père, *io colla mano, voi con desiderio, coronamo*. Nous l'avons couronnée ensemble, moi de la main, vous par vos désirs.

« Il y a entre le ciel et la terre un divin commerce; ce que nous payons en tribut de louanges, d'honneur, de vénération et d'amour aux saints, aux anges, à la Reine des saints et des anges, à Dieu lui-même, tout cela nous est rendu ici-bas en secours et en grâces, dans le ciel en éternelles récompenses. Si la dévotion des chrétiens est grande pour Marie, grandes aussi sont les grâces que Marie répand sur nous... Oh! il fallait entendre avec quel amour Pie IX célébrait les louanges de la Mère de Dieu, avec quelle émotion il disait les prodiges de sa bonté pour les hommes, et de quel accent il prononçait le nom sacré de la Vierge!

Tous les cœurs en étaient remués, et ils tressaillaient sous cette parole, pénétrés d'un sentiment de piété indéfinissable. Puis, quel admirable commentaire des paroles du cantique : *Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni, coronaberis*. Marie est l'épouse bien-aimée que Dieu a élevée de la terre dans le ciel pour la couronner. Ceux qui l'aiment la suivent, ils servent Dieu comme elle; et elle les retire des repaires des lions, des montagnes des léopards, *de cubilibus leonum, de montibus pardorum*, c'est-à-dire du milieu des pécheurs, ces ennemis de Dieu plus à craindre que les bêtes féroces, pour les conduire à son divin Fils. Là elle rendra avec usure à ses serviteurs ce qu'ils lui ont offert sur la terre, et en retour des fragiles symboles qu'ils lui consacrent en ce lieu d'exil, elle mettra sur leurs têtes d'impérissables couronnes.

« Le Saint-Père a terminé cette allocution par la promesse de ne jamais oublier ce bon peuple de Bologne, qui lui témoigne tant d'amour. « J'ai prié et je prie notre Mère
« pour Bologne, qui, pleine de foi et de religion, est vraiment sa fille. » Ces dernières paroles, prononcées avec un accent de reconnaissance et de paternel amour que rien ne peut rendre, ont porté l'émotion à son comble. Tout ce peuple ne faisait plus qu'un cœur et qu'une âme unis au cœur et à l'âme de Pie IX. Des larmes coulaient de tous les yeux.

« Sa Sainteté a entendu une seconde messe; puis elle a daigné se rendre avec tout son cortège dans les appartements de l'archevêché, qui communique avec l'église, et accepter le déjeuner qui lui était offert par l'éminent cardinal-archevêque. Les dignitaires du chapitre et du clergé de Bologne sont venus lui rendre leurs hommages, et après avoir été admis au baiser du pied, ont reçu la bénédiction apostolique. Le Saint-Père est ensuite retourné à son palais au milieu des acclamations enthousiastes de la foule. Sa Sainteté a admis à son audience un grand nombre de per-

sonnes distinguées, parmi lesquelles le comte Bissingen, lieutenant des provinces vénitiennes, envoyé *ad hoc* par S. M. l'empereur d'Autriche, et le comte Joseph Forni, ministre des affaires étrangères de S. A. I. et R. l'archiduc duc de Modène, également envoyé *ad hoc* par ce prince. Elle a aussi reçu un peu plus tard le comte François Giulay, général en chef des armées autrichiennes d'Italie, de Carinthie et d'Illyrie, accompagné des lieutenants maréchaux comte Degenfeld-Schœnburg, commandant le 8^e corps d'armée, et comte Lederer, général divisionnaire, de six autres généraux des armées impériales et d'un magnifique état-major d'officiers de toutes armes.

« Dans l'après-midi, le Souverain Pontife a reçu sur la place San-Petronio la procession qui reportait à son sanctuaire l'image vénérée qu'il avait couronnée le matin. La foule était immense et s'est courbée sous la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ avec des sentiments de foi et de vénération dont l'expression éclatait sur tous les visages.

« Aujourd'hui jeudi, c'est la Fête-Dieu, et nous allons avoir la procession la plus magnifique. »

Notre-Dame du Peuple.

Tous les ans Pie IX ne manque pas d'aller vénérer la Madone miraculeuse honorée à Sainte-Marie du Peuple. On écrivait à ce sujet de Rome le 10 septembre :

« Avant-hier, fête de la Nativité de la sainte Vierge, le Saint-Père s'est rendu en train de gala à l'église de la *Madonna del Popolo*. Le cortège était le même que le jour de saint Philippe de Neri. Le magnifique carrosse pontifical était traîné par six chevaux noirs conduits à la Daumont, un valet en grande livrée à la tête de chaque cheval. Douze suisses marchaient à pied de chaque côté du carrosse. Le Saint-

Père avait devant lui le cardinal Riario Sforza, archevêque de Naples, et le cardinal Marini. L'enthousiasme populaire était surexcité par les événements autant que par l'angélique présence de ce Pontife en qui se personnifient tant de gloire et d'infortune, tant de triomphes et de souffrances, tant de douceur et de courage. Cet enthousiasme a produit une ovation admirable. On s'était entendu pour laisser éclater sur le passage de Pie IX toute l'effusion d'amour et de brûlante admiration dont les cœurs sont remplis. On s'était donné rendez-vous sur tout le parcours de Sainte-Marie du Peuple au Vatican, et personne n'y a manqué; la ville entière est accourue. Toutes les maisons étaient pavoisées. Beaucoup de femmes et d'hommes portaient les couleurs pontificales blanche et jaune. On lisait sur les murs des inscriptions, des sonnets, des *vivat*. Je n'ai retenu que ces mots latins, qui m'ont paru beaux à cause de leur simplicité :

SALVE O PIE
PONTIFEX MAXIME
PRINCEPS PACIS
PATER PATRIÆ.

« Le Pape paraissait très-touché; il bénissait la foule avec une tendresse singulière. On sentait que les épanchements de ce grand cœur apostolique tombaient sur les chrétiens comme une rosée céleste. Il était beau, de cette beauté auguste, et je dirai *pontificale*, qu'aucun de ses portraits ne semble avoir rendue.

« Rien n'a troublé cette fête des âmes catholiques et fidèles. »

Offrandes de Pie IX aux sanctuaires de Marie.

Dans ses voyages et dans ses pèlerinages, le Saint-Père ne laisse passer aucune occasion sans manifester son amour en-

vers Marie, comme il se plaît à redire aux peuples accourus pour le voir et pour l'entendre les louanges de la Vierge immaculée. Il y a dans son regard quelque chose de si céleste, et dans sa voix une onction si douce et si persuasive, qu'il fait fondre en larmes tous ses auditeurs.

Avant de se retirer, il laisse aux sanctuaires où il vient de célébrer la messe quelque riche souvenir. C'est ainsi qu'à Nepi il fit don au trésor de la cathédrale du calice dont il s'était servi à l'autel ; c'est ainsi qu'à Bologne il offrit, pour orner la miraculeuse image de la Vierge dite *de saint Luc*, une élégante et splendide couronne, qu'il voulut déposer lui-même sur la tête de la Madone.

Dans sa visite à Pérouse, Pie IX se sépara avec regret de la précieuse relique de Marie que possède cette ville ; il la fit baiser au jeune duc de Toscane, qui l'accompagnait à Sainte-Marie des Anges. Il resta longtemps prosterné dans cette merveilleuse chapelle, dite *de la Portioncule*, où saint François entendit la lecture de la page évangélique qui lui fit abandonner le monde et consacrer sa vie à la pauvreté.

Le 2 août 1864, Pie IX est allé à Galloro, sanctuaire célèbre dédié à la très-sainte Vierge et desservi par les révérends pères de la Compagnie de Jésus.

Sa Sainteté a été reçue à la porte de l'église par le R. P. Beck, préposé général, a entendu la sainte messe, et a admis ensuite les jésuites et les fidèles au baisement du pied.

Pie IX a fait don à la Vierge de Galloro d'un joyau d'or très-précieux, orné de pierres fines. Il avait laissé l'avant-veille à la collégiale de Marino de riches ornements sacerdotaux.

Notre-Dame du Bon-Conseil.

Le 15 du mois d'août 1864, Pie IX s'est rendu à Genazzano, grosse bourgade (diocèse de Palestrina), célèbre par un sanc-

tuaire dédié à la très-sainte Vierge sous l'invocation du *Bon-Conseil*. On vénère la prodigieuse image de Marie dans une chapelle extrêmement riche de l'église des ermites augustins. Cette église avait subi bien des vicissitudes et tombait en ruines, lorsque, vers le milieu du quinzième siècle, une petite vieille du pays, tertiaire augustine, du nom de Pierrette de Jineo, se sentant inspirée de Dieu, résolut d'en entreprendre la reconstruction. Elle vendit son peu de bien et s'en alla mendiant pour la Madone du Bon-Conseil. Souvent, hélas ! des mépris et des insultes lui étaient adressés au lieu d'aumônes ; mais le doute ne pouvait entrer dans son âme, et elle avait l'habitude de dire que son œuvre s'achèverait aussitôt après la venue de la Mère de Dieu, prédiction qui se réalisa comme je vais le dire.

C'était le jour de saint Marc, fête principale de Genazzano, qui attirait, surtout à cause d'une grosse foire, le concours de toutes les villes et bourgades du voisinage. On était après vêpres, et la foule emplissait la place et les abords de la pauvre église de la Madone du Bon-Conseil. Il ne manquait pas de gens pour se moquer de la vieille Pierrette, qui, bravant tout pour l'amour de la Mère de Dieu, profitait de l'occasion et demandait un *quattrinello* (un liard), un simple *quattrinello* aux bonnes âmes.

« Qu'elle nous laisse donc tranquilles avec son antiphonaire, disait-on, et qu'elle voie plutôt ces vieux murs effondrés qui n'ont plus de toit et qui sont noircis par le temps. »

Tout à coup une belle image de Marie tenant l'enfant Jésus dans ses bras apparaît rayonnante sur l'un de ces vieux murs noircis, et précisément sur celui de l'abside, que l'on découvrait de tous les points de la place. Un long cri d'admiration, de louange et d'amour salua aussitôt cette apparition ; les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes de joyeux carillons, et le peuple passe tout à coup du mépris à la tendresse et exalte la pauvre Pierrette. Cela se passait un sa-

medi, le 23 avril de l'an 1467, sous le pontificat de Paul II.

Toujours remplie de précautions et d'incertitudes en ces matières, l'autorité ecclésiastique, avant d'admettre le prodige, se livra aux formalités les plus minutieuses, fit dresser des procès-verbaux et des actes notariés, exigea qu'on tint un compte fidèle des miracles opérés par l'intercession de la Vierge du Bon-Conseil. Il y a plus : malgré la surabondance des preuves, la sacrée Congrégation des Rites, qui avait reçu depuis longtemps la demande d'un office propre, chargea dans le siècle dernier les prélats Gaetano et Calixte Marini d'examiner tous les actes enregistrés, de les soumettre à la plus sévère critique et de faire un procès canonique selon les formes requises. L'office propre fut enfin accordé le 10 mars 1787.

Ce n'est pas tout, et voici où la foi des chrétiens, sûre de la puissance et de la miséricorde de Dieu, lequel se complait souvent en de tels actes surnaturels pour nous, doit lutter contre le scepticisme du monde. Mais la foi chrétienne affirme ; elle ne daigne discuter avec les incrédules que par esprit de charité.

Après la mort du pieux Scanderbeg, survenue l'année même du prodige, en 1467, l'Albanie retomba sous le pouvoir des Turcs, et, parmi le grand nombre d'émigrés qui se répandirent en Italie, plusieurs se fixèrent dans la campagne romaine, et précisément à Genazzano et aux environs. Parmi ces émigrés se trouvaient deux habitants de Scutari, qui racontèrent un merveilleux événement à eux arrivé.

Ils dirent que, vers l'époque où la sainte maison de Nazareth passa miraculeusement en Italie, il apparut à Scutari une image de la Vierge que les Scutarins appelèrent *du Bon-Office* ; les uns la dirent descendue du ciel, d'autres venue de pays lointains, et on lui érigea un autel. Or, avant de s'éloigner de leur patrie opprimée par l'infidèle, les deux Scutarins voulurent invoquer la protection de la Vierge ; mais,

à leur grande surprise, ils virent, au lieu de l'image, un nuage blanc s'acheminer vers l'occident. Ils suivirent ce nuage jusqu'aux bords de l'Adriatique, et là, s'apercevant qu'il allait traverser la mer, ils se signèrent et voulurent, avec une foi qui eût fait envie aux apôtres, le suivre encore. Les eaux les portèrent sur l'autre rive, et, le soir étant venu, le nuage se revêtit de lumière et les conduisit, sans qu'ils ressentissent aucune fatigue, aux environs de Rome. Là, le nuage disparut. Cependant, peu après, comme ils entendirent parler du prodige de Genazzano, ils s'y transportèrent par dévotion, et, arrivés devant l'image, reconnurent et attestèrent que c'était la Vierge *del Buono Officio*, que la miséricorde divine avait soustraite sans doute aux profanations des Turcs. Le fait fut attesté bientôt par des milliers d'habitants de Scutari et d'Albanais, à la grande gloire de Dieu, de la Vierge et de l'humble vieille tertiaire de Genazzano.

Le Pape ayant manifesté l'intention de se transporter le 15 août à Genazzano, on lui avait fait observer que la route carrossable directe était mauvaise et non achevée.

« Eh bien! aurait dit le Pape, il est important de faciliter aux fidèles l'accès du sanctuaire. Qu'on achève la route tout de suite. Je ne renoncerai pas certainement à aller visiter notre Mère immaculée à Genazzano, et ma volonté aura servi les intérêts de ce pays montagneux, qui n'a pas assez de voies de communication. »

Les ingénieurs officiels appelés ont respectueusement fait des observations et parlé des difficultés et du manque de temps.

« C'est bon, c'est bon, aurait répliqué Pie IX en plaisantant. J'ai heureusement quelqu'un qui triomphera de ces difficultés-là. Si vous y renoncez, je dirai à Mgr de Mérode de faire la route, et il la fera avant le 15 août. »

Les ingénieurs se sont décidés sur-le-champ, et le ministre des armes, pour leur venir en aide, leur a gracieusement

fourni deux cents soldats travailleurs et une partie du matériel du train d'artillerie.

Il y a deux ans, des Albanais furent envoyés en députation au Pape pour obtenir une copie exacte de la Madone, et un peintre allemand, un saint homme s'il en fut, eut la commission de Pie IX de reproduire fidèlement l'image de Genazzano, copie aujourd'hui placée sur l'ancien autel de Scutari. Ces pieuses merveilles ne manquent pas d'intérêt, et Sa Sainteté, en voulant que les fidèles aillent à Genazzano par une route convenable et facile, fait une œuvre digne de louange et de reconnaissance. La route, entreprise d'ailleurs malgré les objections de l'administration, qui exigeait de longs délais, a le précieux avantage de mettre dix-sept villages en communication avec le chemin de fer ; en sorte que lorsque Pie IX a traversé, le 15 août, ces villages pour se rendre au sanctuaire de Genazzano, il a excité l'enthousiasme le plus vif qui se puisse imaginer. Partout des guirlandes de fleurs, des arcs de triomphe, des drapeaux, des inscriptions, des décorations monumentales, et la foule, cette foule composée de Sabins, gens au cœur fort, quelquefois dur, mais presque toujours revêtu de ces qualités antiques dont la source se trouve dans la pureté.

Voici la traduction d'un article dans lequel le journal officiel rend compte de l'accueil fait à Pie IX :

« Le Saint-Père a fait son entrée à Genazzano à neuf heures et demie, en parcourant un quartier où les habitants, pour faciliter le passage du cortège, avaient ouvert une rue ornée de drapeaux et d'inscriptions.

« S. E. le cardinal Amat, évêque de Palestrina, le clergé, les religieux augustins qui desservent le sanctuaire, S. Exc. le délégué de Rome et les autorités locales ont reçu Sa Sainteté à l'entrée du sanctuaire. Après l'adoration du Saint-Sacrement, Mgr Pacca, maître de chambre, a célébré la messe, et le Saint-Père a fait offrir à la Vierge du Bon-Conseil par

Mgr Borromeo-Arese, majordome, un cœur et un collier enrichis de diamants. Cette cérémonie a été suivie du chant des litanies de Lorette, le peuple répondant aux invocations. A quatre heures, Sa Sainteté est montée en voiture après avoir traversé Genazzano à pied et a repris la route de Castel-Gandolfo, où le cortège pontifical est arrivé à la tombée de la nuit. »

L'église du Saint Nom de Marie restaurée par Pie IX.

Malgré les charges énormes qui pèsent sur lui et les spoliations du Piémont révolutionnaire, Pie IX a fait restaurer un grand nombre d'églises dédiées à Marie.

On lit dans le *Journal de Rome* du 25 novembre 1867 :

« L'église qui s'élève sur le forum de Trajan, et qui est consacrée à Dieu sous l'invocation du Saint Nom de Marie, avait été fermée vers la fin de 1858 pour cause de réparations et d'embellissements. Elle vient d'être rendue au culte, et sa réouverture a été l'occasion de fêtes solennelles qui se sont prolongées depuis le second dimanche de ce mois 10 courant jusqu'au dimanche suivant 17.

« Cette église est administrée et desservie par l'archiconfrérie qui en porte le nom, et l'on y travaille avec zèle à la gloire de Dieu et au service de la Reine du ciel, dont une image antique et miraculeuse est vénérée sur l'autel principal.

« Le dimanche de la réouverture, la messe fut célébrée pontificalement par Mgr Brinciotti, évêque de Bagnorea, et ce furent les élèves du collège allemand-hongrois qui firent le service de l'autel.

« Toute la semaine l'affluence des fidèles a été considérable, et les prêtres sont venus en foule pour célébrer le saint sacrifice dans ce vénérable monument. De nombreux *ex-voto*

ont été appendus aux pieds de l'image de la Mère de Dieu, et les fidèles les plus dévoués à son culte n'ont point épargné les offrandes pour lui faire honneur.

« Cette image est une de celles qui ont été apportées d'Orient à Rome. La tradition rapporte qu'elle était d'abord conservée dans le souterrain de Latran, et que ce fut le Pape Eugène IV qui la fit exposer à la vénération des fidèles dans l'église dédiée à saint Bernard sur le forum de Trajan, église qui passa aux mains de l'archiconfrérie du Très-Saint Nom de Marie vers le dix-septième siècle.

« Mais, à cette époque, le vieux temple menaçait ruine. L'archiconfrérie en fit construire un nouveau à peu de distance du premier et le consacra sous le vocable du Saint Nom de Marie. C'est le monument qui vient d'être restauré aujourd'hui. »

Amour des enfants de Marie pour Pie IX.

Quand le Vicaire de Jésus-Christ entre dans la basilique Vaticane, il s'agenouille d'abord devant le Très-Saint-Sacrement, puis il va prier au pied de l'autel dédié à la Vierge dite *del Soccorso* (du Secours). Les souverains, les princes, les ambassadeurs catholiques suivent ce que nous pourrions appeler cette céleste étiquette et témoignent qu'après Dieu les hommages du monde appartiennent à Marie.

Le nom de Marie, d'ailleurs, est cher à l'Italie, particulièrement à Rome, et les découvertes récentes qu'il appartenait à Pie IX plus qu'à aucun autre pontife de faire dans les catacombes, prouvent que le culte de Marie date des premiers siècles de l'Eglise. La plus douce, la plus ravissante lumière sur cet important article de la foi catholique s'échappe à cette heure des entrailles de la terre, et parmi les résultats du grand événement religieux de notre âge, la définition du dogme de

l'Immaculée Conception, nous devons admirer tout d'abord le fait étrange, inattendu, de la réfutation des erreurs protestantes par la science archéologique. C'est Marie qui, dans sa tendresse maternelle pour nous, récompense ainsi le Vicaire de son Fils et attache cette gloire à son pontificat.

Quoique privé de la plus grande partie de ses Etats et de ses revenus, le Pape a ordonné la restauration de l'antique basilique de Santa-Maria in Trastevere, et une commission spéciale, instituée pour régler l'ordonnance des travaux, en surveiller l'exécution et leur conserver la pureté de style qui convient à un monument si vénérable, a déjà fixé aux divers artistes les parties qu'ils sont appelés à refaire ou à restaurer, chacun suivant son mérite et son aptitude. Des peintures murales d'un caractère en harmonie avec l'antiquité des fresques encore existantes sont à l'étude.

Toute une population de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de mosaïstes, de marbriers, de maçons et de manœuvres est en activité et travaille à plus de vingt monuments, églises, basiliques ou chapelles, que Pie IX a entrepris de relever de leurs ruines, d'achever ou d'embellir.

Et c'est un spectacle étrange, dans la situation désespérée qu'on lui a faite, de voir le Souverain Pontife, aux deux tiers découronné, spolié, pauvre, recevant l'obole de ses enfants, entreprendre des œuvres considérables, encourager les arts, l'industrie, le commerce, créer de nouvelles institutions, répandre autour de lui l'abondance, envoyer au loin des secours aux malheureux. Une telle conduite constitue en même temps un acte de foi robuste et un défi courageux aux spoliateurs de l'Eglise.

Il faudrait de gros et nombreux volumes pour raconter une partie de tout ce que Pie IX a fait pour la gloire de Marie immaculée. Comment redire toutes les Madones miraculeuses couronnées sous son pontificat? Qui pourrait compter tous les privilèges dont il a enrichi les sanctuaires de la

Mère de Dieu, les indulgences accordées aux pratiques en son honneur ? Nous l'avons déjà dit, depuis la définition dogmatique de l'Immaculée Conception, on a élevé dans le monde entier une multitude innombrable de statues et de chapelles à la Reine des vierges. En parcourant les annales de l'Eglise, on aurait de la peine à trouver un Pape qui ait contribué autant que Pie IX à la gloire de Marie et à la diffusion de son culte.

Et il ne faut point que le monde s'y trompe et l'oublie : l'Immaculée Conception, c'est la troisième et sans doute la dernière tentative que Dieu met en œuvre pour le convertir et le tourner vers lui : la première, ce fut le déluge universel ; la seconde, l'incarnation du Verbe. La première fois, ce fut le Père qui menaça dans sa juste colère ; la deuxième, ce fut le Fils qui se dévoua par un immense amour ; la troisième, c'est une Mère qui se présente couronnée de l'auréole immaculée de l'innocence. Or, voici sans doute ce que s'est dit l'Eternel : « Si le monde, après avoir abusé de la puissance de mon bras et du sacrifice de mon Fils, abuse de l'éblouissante vertu de sa Mère, je l'ai juré : je le condamne et le rejette. »

Gloire donc au Pontife que Dieu a choisi pour offrir à la terre ce dernier moyen de salut !

Enfants de Marie, ah ! ne vous étonnez point des malheurs qui se pressent en foule sur sa voie sacrée ; car notre Sauveur, à qui il succède dans le glorieux apostolat de la régénération du monde, n'a marché lui-même qu'à travers une mer de tribulations. Ne vous étonnez point des blasphèmes et des cris de mort qui de toutes parts demandent sa ruine ; car Jésus-Christ, la vertu même, Jésus-Christ, Dieu éternel, n'a-t-il pas entendu de la bouche de l'homme, ce mortel d'un jour, ce néant, ces paroles auxquelles on ne saurait croire : « Qu'il soit crucifié ! » Savez-vous, au contraire, pourquoi tout s'est insurgé contre notre vénéré Pontife ? C'est que

l'enfer, grâce à lui, ne peut plus rien aujourd'hui contre la sainte Vierge. Jusqu'à ce jour, Satan l'avait combattue en tenant le monde dans le doute, ou du moins dans une craintive réserve au sujet de la vertu sans tache, et c'est par là qu'il réalisait et que s'explique cette parole prophétique de son Juge : « Pendant que la femme aura son pied sur ta tête pour l'abaisser et l'écraser, tu garderas ton dard pour la blesser encore et l'atteindre au talon. » Mais voilà que Pie IX est venu ; par ordre de Dieu, il a prononcé une parole, et depuis ce moment Marie nous apparaît, non plus foulant du pied l'infâme reptile, mais libre, seule, élevée entre le ciel et la terre, planant de l'homme à l'ange, de l'ange à Dieu, environnée d'étoiles et vêtue de lumière. Qu'a donc fait son ennemi ? Refoulé loin d'elle, il a rebondi du fond de ses abîmes, et, dans son aveugle vengeance, il s'est attaqué à son serviteur, et il s'acharne, et il le presse, et il l'étreint, et il le torture.

Ah ! ne contemplons pas cette lutte héroïque d'un œil indifférent ; c'est celle de notre Père, de ce Père illustre et pieux qui a proclamé si haut la gloire de la Vierge, notre admirable Mère. Recueillons et gravons dans notre cœur ces paroles d'un grand maître de la vie spirituelle : *J'ai la confiance invincible*, dit le docte Père Faber, *que tous ceux qui auront particulièrement aimé sur la terre l'auguste Pontife qui a défini le dogme de l'Immaculée Conception seront bien accueillis dans le ciel.*

III

Dévotion de Pie IX à l'angélique époux de Marie.

Depuis que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie est venue remplir de joie le cœur des catholiques, la dévotion à saint Joseph semble se propager avec une merveilleuse rapidité, soit que la très-sainte Vierge, arrivée comme à l'apogée des honneurs qu'elle pouvait recevoir parmi nous, tourne désormais vers son saint époux les hommages et le cœur de ses enfants, soit que, fidèles à s'inspirer des sentiments du Père de la catholicité, les chrétiens veuillent imiter le Souverain Pontife. N'est-ce pas, en effet, Pie IX qui, dans une circonstance que nous n'oublierons jamais, disait aux évêques qui l'écoutaient avec amour ces belles paroles : « Les yeux élevés jour et nuit vers le ciel, ne cessons pas d'implorer, dans l'humilité de notre cœur et par nos plus ferventes prières, le Père des miséricordes. Mais pour voir nos vœux et nos demandes plus facilement exaucés, prenons pour médiatrice auprès de Dieu la sainte

et immaculée Vierge Marie, et sollicitons aussi les suffrages de saint Joseph, son incomparable époux (1). »

Il est à remarquer que, dans cette allocution célèbre, Sa Sainteté reconnut saint Joseph comme protecteur de l'Eglise, même avant le Prince des apôtres. D'ailleurs, à peine élevé au souverain pontificat, le Pape avait déjà, par un décret du 10 septembre 1847, étendu à toute l'Eglise la fête du Patronage de saint Joseph, qui se célèbre le troisième dimanche après Pâques. Depuis, la Société de Marie a obtenu du Saint-Siège pour cette fête le privilège de première classe avec octave.

En 1861, Pie IX, en bénissant une pieuse association, s'écriait : « Nous avons grandement à cœur que les hommes de notre temps rendent un continuel honneur à celui qui a été le gardien de Jésus et le chaste époux de l'immaculée Mère de Dieu ; puissent-ils imiter ses vertus (2) ! »

C'est Pie IX qui a accordé de précieuses indulgences à la salutaire pratique du cordon béni en l'honneur de saint Joseph.

C'est Pie IX qui, pour encourager les fidèles à faire la salutaire dévotion des sept dimanches consacrés à honorer les sept douleurs et les sept allégresses de saint Joseph, l'a enrichie de sept indulgences plénières.

C'est Pie IX qui a approuvé, encouragé et enrichi d'indulgences très-précieuses le Culte perpétuel de saint Joseph.

C'est encore Pie IX qui a établi en France trois archicon-

(1) Allocution consistoriale de Sa Sainteté Pie IX aux évêques réunis à Rome le 9 juin 1862.

(2) Instruction pastorale de Mgr l'évêque de Southwarth (Londres) sur la dévotion à saint Joseph, 1863.

On trouve les relations des nombreux miracles qui s'opèrent de nos jours par l'intercession de ce glorieux patriarche dans *le Propagateur de la dévotion à saint Joseph*, qui paraît chaque mois chez Ruffet, rue Saint-Sulpice, 38, à Paris, pour 2 fr. 50 c. par an.

fréries en l'honneur de saint Joseph, qui comptent un grand nombre d'associés.

Dernièrement encore, pour nous engager à redoubler de confiance dans ce grand patriarche, le Saint-Père accordait au mois de saint Joseph les mêmes indulgences qu'au mois de Marie. Enfin, pour nous rappeler que l'auguste époux de Marie est le grand protecteur de l'Eglise, Pie IX a enrichi de cinquante jours d'indulgence, en faveur des associés du Culte perpétuel, cette courte invocation, que nous ferons bien de répéter souvent à l'intention du Souverain Pontife :

O BON SAINT JOSEPH, PROTÉGEZ-NOUS, PROTÉGEZ
LA SAINTE ÉGLISE !

« *Bon saint Joseph, oui, vous êtes bon, charitable, compatissant, parce que vous avez habité pendant trente ans dans la plus grande intimité avec le bon Dieu, fait homme par amour pour nous; vous êtes bon, parce que vous avez reposé souvent sur le sacré cœur de Jésus, qui est la charité même : Deus charitas est; vous êtes bon, parce que vous avez été choisi par Dieu pour être l'angélique époux de la bonne Vierge, la plus tendre et la plus miséricordieuse des mères; vous êtes bon, parce qu'ayant beaucoup souffert dans votre vie, vous connaissez les misères qui accablent les malheureux exilés dans cette vallée de larmes.*

« *Bon saint Joseph, protégez-nous : les temps sont mauvais, l'orage gronde, l'enfer est déchaîné, les vérités ont été amoindries par les enfants des hommes. Jésus, notre divin Maître; Jésus, sur le berceau duquel vous avez entendu les saints anges chanter leurs plus beaux cantiques; Jésus, que les mages sont venus adorer du fond de l'Orient; Jésus, qui, en arrivant en Egypte, porté entre vos bras, renversa les vaines idoles; Jésus, le Roi immortel du ciel et de la terre, après dix-huit siècles de prodiges et de bienfaits, est devenu*

un sujet de contradiction pour un grand nombre de mécréants qui ne craignent pas, les malheureux ! d'attaquer sa divinité.

« Bon saint Joseph, au milieu de ce déluge de blasphèmes et d'impies, ah ! protégez-nous, défendez-nous de ces nouveaux Hérodes qui voudraient faire mourir Jésus dans notre cœur.

« *Protégez la sainte Eglise, l'épouse de Jésus-Christ, la mère des prédestinés. Ah ! ne permettez pas que nous soyons du nombre de ces insensés qui tremblent devant les puissances de la terre, qui ne craignent pas de blâmer, de censurer celle qui est le fondement et la colonne de la vérité, l'arche de salut pour les souverains comme pour les peuples, pour les familles comme pour les individus.*

« Bon saint Joseph, continuez à protéger l'Eglise comme vous l'avez protégée à son berceau, afin que, la paix étant rétablie sur la terre, nous puissions, en vivant dans la pureté, arriver sûrement au port de la céleste patrie, où nous vous bénirons à jamais dans la splendeur des saints. *Amen.* »

La fête de saint Joseph célébrée par Sa Sainteté Pie IX.

Pie IX, qui a déjà tant contribué à étendre le culte de l'angélique époux de Marie, ne laisse passer aucune circonstance favorable sans donner quelque nouveau témoignage de sa vénération et de son amour envers ce glorieux patriarche, le chef de la sainte Famille et le protecteur de l'Eglise.

C'est ainsi que Sa Sainteté, pour donner plus d'éclat à la belle fête de saint Joseph, a célébré la sainte messe à la chapelle Sixtine le 19 mars 1866, assisté par Mgrs de Hohenlohe et Marinelli, en présence de nombreux et pieux fidèles accourus de tous les quartiers de Rome pour prendre part à cette touchante solennité.

Qu'il est édifiant de voir le vénérable Pontife célébrer la sainte messe avec cet esprit de foi et cette piété qui touchent si vivement le cœur de tous les assistants! Souvent son visage est baigné de larmes pendant qu'il tient entre ses mains sacrées le Dieu dont il est le Vicaire et le représentant. La douceur et la majesté d'un ange respirent dans tous ses traits, mais d'un ange qui est sur la terre et qui en subit les fardeaux.

Le Pape s'est arrêté assez longtemps au *Memento* des vivants. Toutes les douleurs, tous les besoins de l'Eglise se présentent à son esprit dans ce moment solennel. Il voit l'héroïque Pologne en proie à la plus barbare persécution, l'Irlande décimée par la faim plutôt que de renoncer à la foi de ses pères, la malheureuse Italie, cette terre des saints et des grands souvenirs, livrée sans merci à la fureur des révolutionnaires; il voit ses temples profanés, ses monastères changés en casernes ou en prisons, ses religieux dispersés et manquant de tout... A cette vue, le Pontife sent son cœur de père se briser de douleur, et il conjure son divin Maître, qui va s'immoler dans ses mains, de mettre enfin un terme aux cruelles épreuves de l'Eglise. Et s'il faut à Dieu une victime pour expier tant de crimes, le saint vieillard, après la consécration, en élevant vers le ciel le calice plein du précieux sang, s'offre en sacrifice pour le salut de son peuple.

Comme tous les fidèles qui avaient le bonheur d'assister à la messe du Saint-Père étaient pénétrés de ces pensées! Aussi quel silence religieux, quel profond recueillement régnaient parmi eux, et avec quelle joie céleste on les a vus venir à la communion et recevoir des mains du Souverain Pontife la divine Eucharistie, au nombre de plus de sept cents! Que de douces larmes remplissaient leurs yeux! Comme ils bénissaient Dieu de leur avoir ménagé cette consolation ineffable, dont le souvenir vivra toujours dans leur cœur pour les consoler dans les temps mauvais!

IV

Amour de Pie IX pour les pauvres.

L'enfant charitable.

Le Pontife qui fait par son bon cœur l'admiration du monde entier peut dire avec le saint homme Job : *Crevit mecum misericordia.*

La consécration de Pie IX à la sainte Vierge par sa vertueuse mère ne pouvait manquer de lui porter bonheur, et, en effet, elle lui en porta doublement : on le vit à ses traits réguliers et délicats qui commencèrent à modeler avec un charme exquis sa figure angélique, à ses formes aisées et gracieuses qui vinrent prêter à toute sa personne, et jusqu'à ses moindres mouvements, ces airs pleins de majesté et cette démarche vraiment royale que tous se plaisent aujourd'hui à admirer en lui ; on le vit surtout aux heureux instincts qui pénétraient comme d'eux-mêmes dans son cœur simple et candide, pour se développer à l'extérieur en fruits charmants de piété et de vertu.

Il était si beau, le noble enfant, il réfléchissait si bien sur son front les douces lumières de l'innocence, qu'on l'aurait pris pour un de ces brillants chérubins que les peintres de

son pays ont su grouper avec tant d'art autour de leurs Vierges. Combien de fois, jouant avec d'autres petits enfants sous les yeux de sa mère, on le vit s'arrêter tout à coup et se retirer à l'écart, levant les yeux au ciel et penchant légèrement la tête, comme s'il avait ouï de là-haut une voix d'ange qui lui disait : *Mon frère!* — Combien de fois, après avoir pris le repas de famille, au lieu de courir aussitôt à ses amusements, il se glissa furtivement dans l'oratoire maternel, fléchissant les genoux et joignant les mains devant l'image de ce glorieux enfant Jésus qu'on lui apprenait si bien à aimer et à imiter, ou devant la statue de cette auguste Vierge qu'on lui peignait comme le plus beau trésor de la terre et des cieux ! C'est aux pures inspirations de ces deux amours tout célestes que s'écoulèrent les premières années de notre saint Pontife, années trop rapides, bénies de tout le monde, mais des malheureux surtout (1). « Quand il voyait un pauvre, son petit cœur se gonflait de compassion, et il allait le faire remarquer à l'ardente et pure charité de sa mère, après quoi il l'entraînait, rougissant d'une sainte pudeur, pour ne pas humilier du spectacle de ses jeux le pauvre secouru (2). »

L'hospice de Tata-Giovanni.

Cette bonté d'âme, cette compassion pour les malheureux, les déshérités de ce monde, se développa avec les années dans le cœur du jeune Mastai.

En ce temps-là vivait à Rome un pauvre ouvrier, maçon de son état, et connu sous le nom de Giovanni Borgi. Outre une grande réputation de probité qu'il s'était justement acquise par ses procédés honnêtes et par une conduite aussi

(1) Aleyoni

(2) *Histoire de Sa Sainteté Pie IX*, par Marchal de Bussy.

modérée que laborieuse, Giovanni Borgi se recommandait encore à l'estime publique par une foule de bonnes œuvres entreprises toutes au nom de Jésus-Christ pour le bien de ses frères. C'était dans l'Évangile qu'il avait appris cette douce science qui enseigne à verser la charité de son cœur sur tous les hommes en général, et le trop-plein de sa bourse sur la misère des pauvres et des infortunés. On raconte que le brave ouvrier, chaque dimanche et tous les jours de fête, se rendait dans quelqu'un des hôpitaux de Rome pour s'y faire l'humble infirmier des malades. Chemin faisant, il entraînait toujours dans une église pour y prier à leur intention, et de là passait dans les maisons des personnes charitables, demandant l'aumône en leur faveur. Arrivé auprès d'eux, il leur distribuait des secours, retournait leur lit, changeait leur linge, préparait leurs remèdes, pansait leurs plaies, leur laissait des croix, des médailles, des livres, et surtout leur parlait du bon Dieu. Pendant la semaine, Giovanni Borgi travaillait pour le corps; le saint jour du repos, il travaillait pour l'âme. Dieu voulut montrer ce qu'on pouvait attendre de sa grande charité.

Un soir, en revenant de son travail, Giovanni Borgi aperçut, au coin d'une place publique, un pauvre petit enfant couché sur une pierre. L'heure avancée du jour, ce sommeil de l'innocence abandonnée, et la petite main de l'enfant endormi qui s'étendait comme pour implorer l'aumône des passants, tout s'était réuni pour mieux remuer jusqu'au fond de l'âme le charitable ouvrier. Il s'approche, réveille l'enfant, l'interroge et apprend de lui qu'il est sans parents, sans ressources, pour tout dire, orphelin. Ce dernier mot n'était pas achevé, qu'il redonnait au jeune infortuné un protecteur et un père. Giovanni l'emmène dans sa maison; le lendemain il en amène un second, le surlendemain un autre, puis un autre, et toujours d'autres, de telle sorte qu'en quelques semaines la maison du brave maçon était le refuge assuré

de tous les petits malheureux que Rome possédait dans son sein. Dès ce moment tout Giovanni Borgi fut à eux, tout, son cœur, son âme, son temps, son travail, ses économies. En retour, les enfants étaient également tout à lui. *Tata-Giovanni*, tel était le nom par lequel ces orphelins accueillirent leur bienfaiteur, et de là aussi l'origine de l'hospice appelé *Tata-Giovanni*, où l'abbé Mastai célébra sa première messe (1).

Il n'était encore qu'étudiant en théologie à Rome, peu après son pèlerinage de Lorette, lorsqu'il entendit un jour parler du généreux ouvrier et du bel établissement qu'il venait de fonder. Il désira le voir. Borgi le reçut au milieu de son intéressante famille de petits pauvres, et lui raconta de

(1) Telle fut l'origine d'un des établissements charitables les plus utiles, et qu'il serait désirable de voir imiter partout. Le vieux Giovanni Borgi appelait les orphelins ses enfants; ceux-ci, en retour, lui donnaient le nom familier de *Tata* (en français *Papa*). De là vient le nom de *Tata-Giovanni*, qui fut donné à l'hospice, et dont l'origine est trop touchante pour qu'on ait jamais songé à le changer.

Le vieux Giovanni veillait lui-même sur ses élèves la nuit en disant son rosaire; au point du jour, il les conduisait entendre la sainte messe, distribuait à chacun un petit pain, et tous partaient pour leurs ateliers respectifs, où ils restaient jusqu'à midi, heure à laquelle ils venaient partager le modeste dîner du maçon, pour retourner ensuite au travail jusqu'à la nuit.

Borgi faisait de fréquentes tournées dans les boutiques où il avait placé ses orphelins pour interroger les maîtres et s'assurer des progrès des élèves. Toujours de retour un peu avant l'*Ave Maria*, il se plaçait sur la porte de sa maison, une sacoche à la main, et chaque apprenti déposait en rentrant, dans la bourse commune, ce qu'il avait gagné dans la journée.

Quelques ecclésiastiques et même quelques laïcs s'offrirent à l'aider en consacrant une heure chaque soir à l'éducation de ses orphelins, et il accepta.

C'est grâce à cet usage, qui se perpétua même après la mort de Borgi, que le jeune comte Mastai dut, peu de temps après son arrivée à Rome, d'être mis en communication avec *Tata-Giovanni*.

quelle façon la Providence avait bien voulu se servir de lui pour les arracher à une double misère, celle de l'âme et celle du corps. A mesure que le bienfaiteur parlait, l'abbé Mastai écoutait moins avec ses oreilles qu'avec son cœur. Lui qui, tout jeune enfant, se faisait une fête d'aller déposer dans la main des pauvres l'obole de la charité, pouvait-il se défendre aujourd'hui d'aimer un homme qui leur avait voué toute sa vie et tous ses moyens ? Aussi, dès ce jour, chaque fois qu'il put disposer de quelques moments, c'est à l'hospice de Tata-Giovanni qu'il alla les passer. Il semble qu'il n'y avait dans toute l'étendue de la ville éternelle que ce seul monument digne de son attention, et que cette société méritât seule le culte de ses sympathies. Avec son titre de comte, et surtout avec ses talents précoces et ses manières distinguées, il lui eût été facile de contracter de hautes liaisons, qui lui auraient aplani plus tard la route des honneurs : il ne s'arrêta seulement pas à cette pensée ; l'amitié d'un homme de bien lui parut préférable à la faveur des princes et des grands ; la compagnie des malheureux, dont il pouvait essuyer les larmes, lui fut plus douce que la présence des heureux de la terre, car leur joie ne disait rien à son cœur.

Charmant dialogue entre Pie IX et un jeune prêtre.

Nul ne se pénétra mieux de la grandeur et de la sublimité de cette généreuse mission du prêtre que le comte Jean-Marie Mastai-Ferretti. En se préparant à revêtir un jour la blanche tunique du lévite, il comprit que, si le sacerdoce communique à l'homme comme une nouvelle nature en l'élevant à Dieu, Dieu demande à son tour que l'homme sache descendre avec lui des hauteurs célestes jusqu'aux plus bas degrés de l'humanité, afin de semer partout, comme le fit

Jésus, joies innocentes et vertus angéliques. Aussi, dès le jour où les pouvoirs sacrés lui furent conférés, Pie IX parut avoir entièrement oublié et sa noblesse et sa famille pour ne penser qu'aux devoirs que lui imposait sa nouvelle position dans le monde. Une grande joie sans doute eût visité sa maison, si, le lendemain de son ordination, le jeune prêtre, célébrant pour la première fois le saint sacrifice, s'était présenté à l'autel de son enfance, devant cet autel dont la piété maternelle lui avait si bien appris le chemin. Avec quel noble orgueil son père l'eût ramené, environné de la foule de ses amis et de ses proches, pour le faire asseoir à un joyeux banquet ! Avec quel bonheur surtout sa mère au cœur si bon l'eût voulu tirer à l'écart, et là, seule avec lui devant ces douces images de Jésus et de la sainte Vierge, aux pieds desquelles ils faisaient autrefois leurs prières ensemble, comme elle se fût enivrée de son regard céleste ! comme elle se fût suspendue à ses lèvres quand elle lui aurait entendu raconter les premières impressions de son jeune sacerdoce ! Mais le saint, le grand, l'héroïque Pie IX crut devoir en décider autrement : ce fut dans un pauvre orphelinat de Rome, et non dans la riche basilique de Sinigaglia, sa ville natale, que ses mains élevèrent pour la première fois le calice de la rédemption (1).

Voici avec quelle grâce touchante ce fait a été raconté, après une audience du Saint-Père, par un pieux auteur, consacré lui-même depuis peu de temps au service du sanctuaire :

« — Eh bien ! mon cher fils, lui dit aimablement Pie IX après lui avoir donné sa bénédiction, vous voilà donc prêtre, et vous avez eu le bonheur d'offrir plusieurs fois l'auguste victime sur l'autel.

« — Oui, Très-Saint-Père.

« — Et où donc, mon fils, avez-vous dit votre première messe ?

(1) Alcyoni.

« — A Saint-Pierre, dans les grottes Vaticanes.

« — Très-bien ; ç'a dû être une grande satisfaction pour vous, je vous félicite. Moi, j'ai dit ma première messe à Tata-Giovanni, au milieu des pauvres orphelins.

« Et, en disant ces mots, le Saint-Père se recueillit, comme pour savourer un doux souvenir ; puis reprenant la conversation :

« — Et où avez-vous dit, mon fils, votre deuxième messe ?

« — Saint-Père, à Sainte-Marie-Majeure.

« — O excellente et pieuse idée ! Sainte-Marie-Majeure, délicieux sanctuaire ! Je vous félicite encore, mon fils. Moi, c'est à Tata-Giovanni que j'ai dit ma seconde messe. Pauvres orphelins !

« Et le Saint-Père baissa la tête en achevant ces derniers mots et se recueillit plus profondément ; puis s'adressant pour la troisième fois au jeune prêtre :

« — Et où avez-vous dit votre troisième messe ?

« — A Saint-Jean de Latran.

« — Très-bien, mon fils, très-bien. J'admire votre piété et l'heureux discernement de votre cœur. Saint-Jean de Latran est, avec Saint-Pierre et Sainte-Marie-Majeure, l'un des plus solennels sanctuaires du catholicisme. Moi, ma troisième messe, c'est encore à Tata-Giovanni que je l'ai célébrée ; et c'est là, ajouta le Saint-Père d'une voix attendrie, c'est là que j'ai célébré la quatrième messe, la cinquième et toutes les autres (1). »

Les premières années du sacerdoce de l'abbé Mastai.

Ce fut donc au milieu d'un peuple d'orphelins, et non parmi la haute société romaine, qu'il se plut, durant le cours de ses

(1) *Récits anecdotiques sur Pie IX*, par l'abbé Dumax, ancien secrétaire de Mgr de Ségur à Rome.

laborieuses études, à chercher des délassements pour sa personne toujours active, pour son esprit toujours appliqué. En l'envoyant ainsi comme son ange visible auprès de la misère prise à son point de départ, Dieu voulait de bonne heure dilater son cœur, afin qu'il pût embrasser un jour dans sa paternelle affection l'humanité entière. Et le jeune lévite ne corrompit point les prémices de cet avenir sublime. Avant d'être appelé au saint ministère, il ne s'était présenté à Tata-Giovanni que comme simple bienfaiteur et à titre de pieux catéchiste, l'humilité lui suggérant tout bas que sa jeunesse et son inexpérience n'étaient propres qu'à s'édifier des saints travaux des autres, au lieu d'être appelé à les modifier; mais quand il eut été ordonné prêtre et qu'on eut comblé les désirs de son cœur en lui confiant la direction de l'hospice encore à ses débuts, alors, rendu responsable d'une partie du bien qui pourrait être omis ou négligé, il crut devoir changer de conduite et mettre immédiatement en relief le concours de ses lumières et le résultat de ses observations.

Au reste, l'œuvre de Giovanni Borgi avait besoin qu'une intelligence éclairée vînt la prendre résolument à cœur. Le brave maçon, il est vrai, avait fait de son côté tout ce qu'il pouvait entreprendre pour la rendre prospère, mais il ne lui était réservé qu'une gloire : celle d'ébaucher pour ainsi dire le bien, mais non de le conduire à la perfection. Or, à peine l'abbé Mastai était-il institué son humble collaborateur, que l'établissement parut se transformer et faire place à une œuvre nouvelle. On divisa l'hospice en plusieurs chambres régulièrement disposées et décorées chacune d'un nom de saint. Des ecclésiastiques dévoués et des laïques charitables furent invités à venir y développer chaque soir les fondements de la religion et les premiers éléments de la science. Aux notions indispensables de lecture, d'écriture et de calcul que Giovanni Borgi s'était fait un devoir et un plaisir d'enseigner lui-même, il fut décidé qu'on ajouterait la connaissance

de la géométrie et du dessin linéaire, la peinture, l'ornementation et l'architecture. Une discipline à la fois indulgente et sévère dut veiller à la pureté des mœurs, à la correction des caractères, au développement des inclinations heureuses de tous les orphelins. A mesure que l'âge venait mettre dans leurs bras la force, dans leur intelligence le discernement nécessaires pour se rendre déjà utiles, un homme vertueux eut mission de leur procurer des places d'apprentis dans la ville, et de se rendre de temps en temps chez leurs différents maîtres pour s'informer de leurs progrès et de leur bonne conduite. Il fut enfin réglé qu'ils auraient accès dans l'établissement jusqu'à leur vingtième année, et que de cette époque, entièrement façonnés à toutes les vertus civiles et chrétiennes, ils devraient se suffire à eux-mêmes dans la vie publique, en exerçant la profession à laquelle ils s'étaient voués aux frais et sous la surveillance de la maison de Tata-Giovanni.

L'abbé Mastai, le saint rénovateur de cet heureux hospice, ne se borna pas à commander : il eut encore le mérite, et c'est là sa plus grande gloire, d'agir par lui-même. C'est ainsi qu'on le vit se rendre aussi familier avec ses chers orphelins qu'un père avec ses enfants ; il se mêlait à leurs jeux, il mangeait à leur table, il leur montrait à lire, il les habillait de sa propre main. Allez à Rome, on vous montrera encore, avec tout le respect qu'on éprouve à visiter un sanctuaire, la chambre, véritable asile de pauvreté évangélique, où pendant sept années il reposa près de ses chers enfants. On vous montrera l'humble siège, autre trésor maintenant de la ville éternelle, où il allait s'asseoir chaque soir pour faire tomber, comme une bienfaisante pluie du ciel, des paroles d'amour et d'espérance dans l'âme de ces petits êtres que la vie semblait n'avoir acceptés qu'avec colère, et que le monde repoussait avec dureté loin du banquet de ses joies. On vous montrera aussi un vaste et beau jardin où, sous de jeunes arbres et parmi de belles fleurs, les orphelins de Tata-Gio-

vanni vont passer de temps en temps les heures de loisir qui séparent leurs études. Demandez comment il se fait que cet emplacement soit devenu le but de leurs promenades et le lieu de leurs récréations : on vous répondra que Pie IX possédait là une maison et qu'il l'a fait abattre, voulant que ses jeunes protégés vinssent y respirer à l'aise l'air et le soleil du bon Dieu, eux qui n'ont plus pour soleil et pour brise le souffle et le regard d'une mère (1).

**Souvenirs d'une visite à Tata-Giovanni. —
Cruelle séparation.**

M. Félix Clavé, un des premiers biographes de Pie IX, a raconté avec beaucoup d'intérêt ses impressions dans une visite qu'il fit à Tata-Giovanni en 1848. Nous le laissons parler lui-même.

« Ce que l'établissement de Tata-Giovanni doit surtout à l'abbé Mastaï, c'est le développement du bien-être matériel et moral dont jouissent les orphelins. Le jeune prêtre, en effet, consacra une partie de sa fortune à améliorer la literie, le vêtement et la nourriture.

« C'est lui qui a introduit les éléments de la géométrie parmi les objets d'enseignement ; il sentit le premier combien cette science pouvait être utile à la plupart des artisans ; il y ajouta des cours de dessin, de gravure, de sculpture. Ce complément indispensable permet de découvrir, chez les élèves qui montrent peu de penchant pour les métiers mécaniques, d'autres dispositions, et de les diriger vers la profession qu'ils doivent exercer avec plus de fruit ; profession, du reste, que les enfants choisissent eux-mêmes, car il n'est exercé sur eux, à ce sujet, aucune contrainte.

(1) Alcyoni.

« Mastai introduisit dans l'hospice une réforme plus importante encore, ou plutôt il remit en vigueur le premier règlement de Tata-Giovanni. D'après ce règlement, les enfants devaient être mis en apprentissage hors de la maison, et il en avait toujours été ainsi du temps du vieux Borgi ; mais les révolutions qui troublèrent Rome vers la fin du dernier siècle et dans les premières années de celui-ci avaient fait tomber en désuétude cette sage disposition : d'abord parce que, dans les crises financières que l'institution avait eu à traverser, il n'avait pas toujours été possible d'habiller les enfants assez convenablement pour les envoyer au dehors ; ensuite parce que, durant cette époque de commotions, ils n'auraient pas toujours pu courir les rues sans danger.

« On avait donc tenté d'établir dans l'école même des ateliers d'apprentissage ; mais, faute de ressources, les artisans maîtres, chargés d'instruire les orphelins, ne faisaient que de courtes séances. L'instruction était insuffisante, et en outre, quand les petits élèves sortaient de l'hospice, n'ayant point fréquenté les boutiques et les ateliers de la ville, ils se trouvaient sans relations au milieu des entrepreneurs et des ouvriers de leur état, et ne parvenaient que très-difficilement à se placer.

« Pendant cette période d'oisiveté, ils dévoraient leurs petites ressources et perdaient souvent le fruit de leur éducation. De plus, comme il était impossible d'avoir dans l'hospice des ateliers de toute espèce, la plupart des vocations se trouvaient forcées, car les enfants ne pouvaient choisir qu'entre un nombre limité de métiers. Tous ces motifs décidèrent Mastai à revenir à la méthode du vieux maçon, et les élèves n'ont eu qu'à se louer de ce rappel au règlement primitif. Les études sont plus sérieuses ; l'apprenti, en vivant dans les ateliers de la ville, y contracte de précieuses relations. La variété des travaux entre lesquels il peut choisir lui permet d'atteindre un plus haut degré d'habileté en sui-

vant sa vocation. Cette règle s'est maintenue depuis, et l'hospice, sur cent vingt élèves, compte maintenant trente métiers différents.

« Pour compléter nos renseignements, nous avons résolu de visiter l'hospice en compagnie d'un de ses anciens élèves. Nous pouvions nous y rendre avec un libraire, un ferblantier ou un courtier de commerce, recueillis des premiers par le fondateur, et dont l'industrie prospère témoigne des bienfaits de l'institution.

« Nous préférâmes prendre avec nous un élève du temps de Mastai, et qui avait conservé de cette époque de la vie du Pape, ignorée de tout le monde aujourd'hui, les souvenirs les plus touchants.

« Angelo Tocacelli, aujourd'hui modeste savetier, établi sous une échoppe, dans le voisinage du Corso, est doué d'une physionomie loyale et douce; la simplicité d'un bon cœur se reflète dans ses beaux yeux noirs; mais là se bornent, hélas! les bienfaits de la nature envers lui. Son corps horriblement difforme se porte tout entier sur le côté droit, et l'inégale longueur de ses jambes communique à ses épaules une cruelle oscillation.

« Qui sait ce que le malheureux enfant avait déjà souffert lorsqu'il tomba, pauvre petit être abandonné, sur le seuil de la maison hospitalière où il allait rencontrer pour instituteur et pour père celui qui porte aujourd'hui le nom glorieux de Pie IX ?

« En franchissant le seuil de l'hospice, qu'il n'avait pas revu depuis vingt ans, le savetier parut ému. « J'ai été
« bien heureux dans cette maison, nous dit-il; autant dire
« que j'y suis né, puisque je ne me rappelle rien au-delà.
« C'est ici que j'ai appris l'état qui me nourrit. C'est ici,
« ajouta-t-il en se redressant avec orgueil, que j'ai connu,
« servi, aimé avant les Romains, avant tout le monde, le
« grand homme qui gouverne l'Église! »

« Le front du petit boiteux resplendissait, ses yeux lançaient des éclairs; il était beau ainsi. On n'apercevait plus sa difformité.

« C'est dans la chapelle d'abord qu'il m'introduisit.

« La chapelle de Tata-Giovanni, comme on le pense bien, n'est ni riche ni spacieuse.

« Deux rangées de bancs, un autel modeste, voilà tout ce qu'elle contient. Mais là, sur ce simple autel, Mastai a dit sa première messe. Tandis que tous les jeunes prêtres choisissent de préférence pour cet acte solennel de leur vie les basiliques pleines des plus grands souvenirs religieux, lui, le noble comte, le favori de Pie VII, il a voulu, dans ce moment suprême, s'entourer des petits enfants que le Sauveur appelait à lui; et c'est au milieu de sa famille d'orphelins qu'il a accompli ce premier acte de son sacerdoce, par lequel il passait, ainsi que la suite l'a prouvé, un traité d'alliance et d'amour avec les enfants du peuple.

« Tocaccelli s'agenouilla, resta un instant en prière, puis, se relevant, il nous dit : « Voilà l'autel où chaque matin il nous disait la messe, et où, le dimanche et les jours de fête, il nous enseignait l'attachement à nos devoirs, l'amour de Dieu et du prochain; nous l'écoutions avec soumission, car il prêchait d'exemple.

« Lorsqu'il fut nommé archevêque de Spolète, c'est encore dans cette chapelle qu'il voulut dire sa première messe épiscopale. Il s'était identifié avec ses pauvres orphelins.

« Aussi nous l'avons dit des premiers, lorsqu'il est devenu Souverain Pontife : Mastai, c'est notre Pape à nous, c'est le Pape des pauvres, des abandonnés ! C'est le père du peuple qui monte sur le trône ! Mais Rome ne le connaissait pas.

« La première fois qu'il parut à la *loggia*, la foule à sa vue resta silencieuse, indifférente. Il n'y eut qu'un petit

« groupe qui ne cessa de crier à tue-tête : *Viva Pio nono !*
« *evviva il Padre del popolo !* C'était nous ; c'étaient ses an-
« ciens élèves, les orphelins de Tata-Giovanni. »

« Au sortir de la chapelle, nous passâmes au réfectoire.

« J'ai mangé huit ans à cette place, dit Angelo en frappant
« sur le coin d'une des tables, et comme je n'étais pas des
« plus silencieux et des plus propres, bien souvent Mastai
« s'arrêtait où vous êtes pour me tirer l'oreille, pas bien fort.
« Il n'était pas comme le vieux Tata-Giovanni, qui ne mar-
« chait jamais sans sa férule, et qui n'y allait pas de main
« morte, à ce que disent les anciens.

« Mastai ne mangeait pas avec nous. Il prenait ses repas
« avec les autres ecclésiastiques de la maison. Seulement,
« aux vacances de Pâques et d'octobre, quand il nous con-
« duisait hors des murs, à la basilique de Saint-Sébastien,
« il nous faisait faire halte sur le gazon à l'heure du repas ;
« il envoyait alors acheter, au cabaret le plus voisin, un
« morceau de viande, une salade, du vin, des fruits et du
« pain, et après nous avoir partagé ces simples mets, il se
« servait lui-même, mangeait comme nous sur l'herbe et
« buvait à la même bouteille. »

« Du réfectoire nous passâmes dans la salle destinée aux
instructions, qui est dans le même état où elle était au temps
de Mastai. Les murailles, couvertes d'inscriptions, sont or-
nées, d'un côté, d'un grand crucifix ; de l'autre, du portrait
de Giovanni Borgi, le fondateur. Aux quatre parois sont
adossés des bancs disposés en gradins ; au centre est une
vieille table toute noircie de taches d'encre et coupillée, plus
trois fauteuils en cuir fané, d'une forme Louis XIV. C'est sur
celui du milieu que Pie IX s'est assis chaque soir, pendant
sept années consécutives, pour instruire les enfants. Mastai
voulait que l'on fût à ce que l'on faisait : tout au jeu dans
les récréations, tout à l'étude pendant les classes. Il s'absen-
tait parfois, se reposant sur les moniteurs du soin de main-

tenir l'ordre. Alors le silence, comme l'avoua Angelo, n'était guère observé.

« Nous avons parmi nous, nous dit-il, un petit muet, mahométan d'origine, que des pirates algériens avaient abandonné sur la côte, et qui, après avoir été recueilli, baptisé, était élevé à Tata-Giovanni, sous le nom de Mario.

« Le petit muet avait autant d'activité dans l'œil que de paresse dans la langue. Posté en sentinelle dans le corridor pendant les absences de Mastai, du plus loin qu'il l'apercevait, il s'élançait dans la salle, nous annonçait son retour par un petit son guttural, et nous faisait signe, en passant l'ongle de son pouce sur la lèvre inférieure, que l'homme à la lèvre fendue approchait. Tout rentrait aussitôt dans l'ordre.

« Maintenant, continua Angelo en nous invitant à le suivre, je vais vous conduire à sa chambre. »

« Nous y entrâmes. Rien n'y a été changé depuis longtemps. C'est le même lit, le même fauteuil, la même table. « Vous le voyez, dit Angelo, il y a à peine le nécessaire. « C'est là que Pie IX a habité pendant sept ans. »

« Il serait, en effet, impossible d'imaginer rien de plus modeste que la chambre de Mastai à Tata-Giovanni. Le jeune abbé, qui habitait ce logement exigü, était pourtant d'une famille noble et riche; ses parents ne le laissaient manquer de rien. Mais Mastai consacrait jusqu'au dernier *baiocco* de la pension que lui faisait sa famille à procurer à ses orphelins des vêtements plus chauds, une nourriture plus saine, et aussi quelques distractions, quelques plaisirs de leur âge. Suffit-il de nourrir de pauvres enfants privés des caresses maternelles et de toutes les douceurs de la vie? N'est-ce pas un argent bien placé que celui qui rapporte pour intérêt les sourires, les transports, la joie bruyante de pauvres petits êtres voués, dès leur naissance, à la douleur?

« Angelo Tocacelli interrompit de nouveau nos réflexions :

« C'est ici, poursuivit-il, que j'ai assisté à l'une des scènes
 « les plus tristes de ma vie. C'était le soir d'une belle jour-
 « née d'été ; après sept années de séjour dans l'hospice,
 « Mastai, désigné pour faire partie d'une mission lointaine,
 « devait nous quitter. Nous l'ignorions encore, et pourtant
 « le moment était venu de la séparation. Nous remarquâmes
 « que pendant le souper il n'avait pas proféré une seule pa-
 « role. Au moment où, après avoir dit les grâces, nous allions
 « nous lever de table, il nous fit signe de nous rasseoir,
 « et nous annonça la terrible nouvelle. Ce ne fut qu'un cri
 « de douleur d'un bout à l'autre du réfectoire. Nous étions
 « alors cent vingt-deux, grands et petits, et il n'y en eut pas
 « un qui ne pleurât.

« Tous à la fois nous quittâmes nos places en désordre
 « pour nous jeter dans ses bras. Les uns haisaient ses mains,
 « les autres s'attachaient à ses habits ; ceux qui ne pouvaient
 « le toucher l'appelaient des noms les plus tendres et le sup-
 « pliaient de ne pas les abandonner. Qui nous consolerait ?
 « qui nous aimerait ? Il fut si touché de notre désespoir, que
 « lui-même fondit en larmes, et serrant contre sa poitrine
 « ceux qui se trouvaient le plus près de lui : « Je n'aurais
 « jamais cru, dit-il, que notre séparation dût être aussi dou-
 « loureuse. »

« Alors il s'arracha du milieu de nous et se précipita vers
 « sa chambre ; mais il essaya vainement d'en fermer la porte,
 « nous y entrâmes après lui. Cette nuit-là personne ne dor-
 « mit à Tata-Giovanni : petits et grands restèrent auprès
 « de Mastai ; il nous caressait et nous instruisait tour à
 « tour.

« Il nous recommanda le travail, la soumission à ceux qui
 « devaient le remplacer, l'amour de Dieu et de nos sem-
 « blables, le dévouement à tous les devoirs et à toutes les
 « infortunes. Le jour se leva sur cette scène touchante. Nous
 « entendîmes s'arrêter devant la porte la voiture qui devait

« nous enlever notre bienfaiteur. Une heure après nous « étions orphelins pour la seconde fois (1). »

« Le pauvre cordonnier essayait une larme en achevant ce récit auquel la vivacité de ses souvenirs et l'élégance de la langue italienne prêtaient un charme inexprimable.

« Nous avons fidèlement reproduit ses impressions et son langage, et nous engageons le voyageur, qui voudra visiter comme nous le théâtre modeste où Pie IX préludait, au milieu de petits enfants abandonnés, au gouvernement de l'Eglise, à faire ce touchant pèlerinage en compagnie du savetier boiteux, du bon Angelo Tocacelli.

« Au moment où nous quitions l'hospice, des groupes d'enfants de tout âge commençaient à y rentrer. Nous remarquâmes leur bonne tenue et leur air de santé.

« Quelque temps après, Angelo ayant su que notre ami Barre (2) était installé au Quirinal, et que nous étions admis, pendant le travail de l'artiste, à l'honneur d'entretenir Sa Sainteté, nous pria de lui parler du petit boiteux à qui elle

(1) L'ordre était donné, le lendemain il fallut partir : le Pape Pie VII, qui n'avait jamais perdu de vue l'abbé Mastai, et qui ne demandait qu'une occasion éclatante pour lui témoigner la haute confiance qu'il avait en lui et en ses talents, venait de lui faire annoncer qu'il le donnait pour compagnon de voyage à Mgr Muzi, envoyé au Chili pour y régler les affaires de l'Eglise. Les deux représentants de la cour romaine restèrent deux ans sur ces lointains rivages. L'abbé Mastai sut alléger les ennuis de cette longue absence par la douce paix que procure à l'âme l'accomplissement des bonnes œuvres. Là, comme à Rome, il les répandit sans nombre. Encourager les missions, décorer les églises, prêcher la parole sainte, consoler les malheureux et vider sa bourse dans leurs mains, telle fut sa vie sur la terre étrangère. Il fallait que l'ancien et le nouveau monde, le jour qu'ils apprendraient son élévation au meilleur et au plus haut de tous les trônes, pussent lui dire d'une commune voix, en lui montrant ses propres bienfaits : « Prince, vous êtes digne de régner ; voilà les pensées de votre cœur, voilà les diamants de votre couronne. Réglez sur nous ! »

(2) Un de nos plus habiles sculpteurs.

avait si souvent tiré l'oreille. Il nous donnait ainsi un moyen de vérifier l'exactitude de son récit.

« Le Saint-Père n'avait pas oublié le nom obscur d'Angelo Tocacelli. Il l'avait rencontré et arrêté un jour, en 1841, après son élévation au cardinalat, et lui avait demandé ce qu'étaient devenus, ce que faisaient ses camarades. Il sourit en apprenant qu'un de ses élèves, un pauvre savetier, reconnaissait Mastai à ce que Pie IX faisait pour son peuple, puis il ajouta : « Il n'est pas heureux, n'est-ce pas ? Il a besoin... d'un petit souvenir. »

« Le lendemain il lui faisait remettre un doublon d'or qu'Angelo baisa à plusieurs reprises, et qu'il conserve comme une relique. »

De nouveau au milieu des pauvres.

Cependant la mission du Chili était terminée ; un vaisseau enflait ses voiles pour l'Europe et ramenait Mgr Muzi et l'abbé Mastai auprès de leurs amis de Rome. Pendant la traversée, une forte tempête se déchaîna, et le navire qui les portait fit naufrage sur l'une des îles Baléares. Comme l'Espagne avait défendu au Saint-Siège de se mettre directement en rapport avec ses colonies de l'Amérique, le nonce et son secrétaire furent jetés dans une prison. Ainsi l'abbé Mastai, qui avait naguère trouvé la pitié dans le cœur des sauvages et qui devait la vie au nègre Bako, recevait des fers des mains d'une nation catholique ! L'injustice lui ouvrait déjà la voie douloureuse ; la chrétienté commençait envers lui le cours de ses ingrattitudes.

Les deux captifs ne restèrent qu'un mois dans leur prison.

Pendant leur absence, un nouveau Pontife, Léon XII, s'était assis sur la chaire de saint Pierre. La voix publique avait appris d'avance au successeur de Pie VII quelles étaient

les bonnes œuvres et la sainteté de l'abbé Mastai; aussi, en arrivant, trouva-t-il toute prête la récompense de ses fers dans les îles de la Méditerranée et de ses nombreux services dans la mission du Chili. Léon XII le nomma chanoine de l'église Sainte-Marie in Via-Lata avec le titre de prélat.

Ce titre, en lui imposant de nouveaux devoirs, semblait éloigner du peuple l'abbé Mastai et l'élever trop au-dessus des pauvres, sans la compagnie desquels il paraissait ne point pouvoir vivre. Il ne tarda donc pas à laisser deviner qu'il ne se plaisait dans ce poste élevé qu'en vertu de l'ancienne dépendance qu'il devait à ses supérieurs, et que parce qu'il croyait y faire la volonté de Dieu. Ses amis eux-mêmes regrettèrent de ne plus trouver sur sa figure et sur ses lèvres ce sourire épanoui et ces paroles de gaieté qu'ils avaient souvent remarqués avec plaisir. Ils plaidèrent secrètement pour lui auprès du Souverain Pontife. Léon XII, à qui un simple regard et une seule conversation avaient suffi pour lui faire deviner la grande âme de son chanoine, comprit le sujet de sa pieuse tristesse, et trop heureux, dans son cœur paternel, de pouvoir la faire cesser, il s'empressa de nommer Mgr Mastai directeur-président de l'administration de l'hospice de Saint-Michel à Ripa-Grande, l'un des plus vastes et des plus florissants établissements de ce genre de toute l'Europe chrétienne.

Cette nomination, qu'il n'avait point recherchée, rendit par cela même plus douce la joie qu'elle produisit dans le cœur de l'abbé Mastai; le sourire lui revint avec le cœur de ses pauvres. Oh! combien il fut heureux de pouvoir aller, comme autrefois, s'asseoir librement au milieu des orphelins, des malheureux, des malades et des agonisants! Que de fleurs d'espérance relevèrent sous sa main leur tige flétrie dans cette vaste prison du désespoir! Que de paroles de vie tombèrent de ses lèvres sur ce champ désolé de la mort! Tata-Giovanni et Saint-Michel à Ripa-Grande se lèveront un

jour dans le ciel pour proclamer le grand nombre des bonnes œuvres que la charité de l'abbé Mastai enfanta dans leur sein. Mentionnons seulement cette généreuse réforme introduite par son initiative dans ce dernier hospice.

Parmi les nombreuses dispositions du règlement qui le régissait alors, il en était une d'après laquelle tout le produit du travail des jeunes apprentis entraient de droit dans les caisses de l'administration, sans qu'ils y eussent eux-mêmes la moindre part. Étonné qu'on eût pu, dans un asile exclusivement consacré aux bienfaits de la charité, établir une mesure peu libérale, le nouveau président se hâta de faire supprimer cet article, et il fut immédiatement statué qu'à l'avenir tous les bénéfices seraient partagés entre l'ouvrier et l'établissement. Mgr Mastai fit plus : par une sage mesure de prévoyance tout à fait digne de l'esprit de générosité qui le faisait agir, il décida que la portion de salaire destinée aux jeunes hôtes de Saint-Michel, loin de leur être comptée au fur et à mesure, au risque d'être aussitôt dissipée que reçue, serait déposée en leur nom dans une maison de banque, de manière à pouvoir, accrue de ses intérêts annuels, leur offrir un jour un petit capital pour mieux s'établir dans le monde à leur sortie de l'hospice.

Tant de générosité d'âme, tant de dévouement à la cause du pauvre, portèrent le nom de Mgr Mastai dans toutes les bouches, le firent bénir dans tous les cœurs. Mais le but et le plan de ce livre nous empêchent de nous étendre longuement sur la prospérité toute nouvelle que sa main imprima à la maison dont il venait de prendre le gouvernement (1).

(1) Alcyoni.

Toujours plein de compassion pour les pauvres.

Les vertus vraiment apostoliques de l'abbé Mastai fixèrent sur lui les yeux de Léon XII, qui l'éleva le 21 mai 1827 au siège archiépiscopal de Spolète. Les dignités et les honneurs lui enlevaient la compagnie de ses pauvres, pour la troisième fois il courut lui-même au-devant d'eux. C'était l'ami qui cherche toujours ses amis, le père qui réclame toujours ses enfants, le bienfaiteur dont le cœur et la main sont toujours débordants de consolations et d'offrandes.

En arrivant à Spolète, les premiers soins de Mgr Mastai furent de s'informer de l'état, de la position et des sentiments religieux de chacun. Il frappa donc à la porte des splendides salons des nobles et des riches, et sut, sans blesser l'orgueil de la grandeur, mêler aux pompes humaines le nom salutaire du Dieu humble et pauvre. Il visita l'artisan dans son atelier, l'homme de commerce dans ses appartements spacieux, le fonctionnaire civil dans ses bureaux publics, laissant à tous la bénédiction de Celui qui tient l'œil de sa justice constamment ouvert sur tous les états et sur toutes les conditions. Il se rendit surtout, sans en passer aucune, auprès des familles pauvres et souffrantes, chez les vieillards infirmes et abandonnés, et c'est alors que, voyant là aussi, comme à Rome, beaucoup de mal à côté de beaucoup de bien, toujours porté à diminuer le nombre des douleurs et des larmes que rencontraient ses yeux, il se hâta de jeter les fondements d'un hospice en faveur de tous les malheureux de son diocèse.

Une pauvre vieille secourue.

Quand Mgr Mastai n'était encore qu'archevêque de Spolète et d'Imola, on pouvait dès lors prévoir ce qu'il deviendrait plus tard.

Un jour, une pauvre vieille femme pénètre dans les appartements du prélat. Elle se jette à ses pieds et le supplie de la secourir. Mgr Mastai (aujourd'hui Pie IX), qui donnait souvent jusqu'à son dernier sou, en était, ce jour-là, réduit à cette extrémité : sa bourse était à sec ; il n'avait pas un seul *baiocco* (cinq centimes) dans ses tiroirs. Que faire ? Laissera-t-il partir cette femme sans la soulager ? Une pensée subite traverse son esprit : à défaut de monnaie, il peut lui donner quelque objet précieux. Aussitôt il se dirige vers le meuble où se trouve son argenterie, et mettant un couvert dans les mains de la sollicituse tout étonnée d'une pareille bienfaisance :

— Prenez-le vite, lui dit-il avec bonté, et allez le porter au mont-de-piété ; je le retirerai quand je pourrai.

Le soir, l'intendant du palais, qui n'était pas dans le secret de la bonne œuvre, après des recherches infructueuses, prit le parti d'annoncer à son maître, d'un air consterné, qu'il y avait des voleurs dans la maison, qu'un couvert avait disparu. Au sourire du prélat, à ces mots qu'il laissa échapper : « Soyez tranquille, mon ami, Dieu en dispose, » il comprit tout et renonça à chercher le voleur. Mais, en vieux serviteur tout dévoué aux intérêts de son maître, et qui déjà s'était bien des fois indigné de ce qu'il nommait les folles prodigalités de sa bienfaisance, il entreprit de faire un sermon à l'évêque. Son éloquence ne fut pas persuasive ; car, peu de temps après, il manquait encore un objet précieux au palais épiscopal : c'étaient les flambeaux d'argent qui ornaient la cheminée de l'évêque.

Les flambeaux donnés à un malheureux.

Un estimable habitant d'Imola se trouvait dans un extrême embarras pour un paiement qu'il devait effectuer ; il s'adresse à Mgr Mastai, alors cardinal, mais cette fois encore la bourse du prélat est épuisée.

— De quelle somme avez-vous besoin ? demande paternellement l'évêque.

— Eminence, il me faut quarante écus (plus de deux cents francs).

— Je n'ai pas un *bajocco*, mon pauvre ami, mais prenez ces flambeaux d'argent et vendez-les ; vous en retirerez peut-être ce qu'il vous faut.

Mgr Mastai avait cru la chose toute simple et en être quitte pour une admonition de son intendant. Il n'en fut point ainsi.

L'orfèvre chez lequel les flambeaux furent portés les reconnut pour appartenir au cardinal. Consignant tout aussitôt le vendeur chez lui, il courut au palais épiscopal.

— Votre Eminence n'a-t-elle pas été volée ? demanda-t-il à l'évêque dès qu'il eut été introduit.

— Non, répondit le cardinal.

— C'est qu'on vient de m'apporter des flambeaux d'argent que j'ai cru reconnaître pour appartenir à Votre Eminence.

A ce mot, l'évêque, se rappelant le don qu'il venait de faire quelques instants auparavant, se contenta de dire :

— Merci de votre intérêt, mon ami ; mais ne vous inquiétez pas, on ne m'a rien volé. Achetez ces flambeaux, si on veut les vendre et s'ils vous conviennent.

Et en même temps il le congédia avec sa grâce ordinaire. L'orfèvre comprit qu'il y avait là un mystère.

De retour chez lui, il presse de questions le vendeur ; celui-ci finit par avouer qu'ayant besoin de quarante écus, il s'était adressé au cardinal, et que, à défaut d'argent, l'Eminence lui avait donné ces flambeaux. C'en fut assez pour l'orfèvre, qui avait une grande vénération pour Mgr Mastai. Il compta la somme, et courant reporter les flambeaux au palais épiscopal :

— Je sais tout, Eminence, dit-il avec empressement. Voici vos flambeaux ; j'ai soldé les quarante écus, vous me les rendrez quand vous pourrez.

Plusieurs fois, dans sa charité inépuisable, Mgr Mastai alla jusqu'à se compromettre lui-même pour sauver les malheureux. Le fait suivant, qui se passa après les insurrections de 1832, lorsqu'il était à Spolète, en est une preuve irrécusable.

Pie IX père du peuple.

Si un souverain a mérité ce beau titre, c'est bien le Saint-Père.

Un jour, accompagné seulement d'un de ses camériers, il se rendit dans une des plus chétives habitations de Rome, qui servait d'abri à une malheureuse famille composée d'une pauvre veuve, de deux filles de quatorze à dix-huit ans et de deux petits garçons. Il voulait s'assurer par lui-même de la vérité des rapports qu'on lui avait transmis, dits vrais par les uns, niés par les autres, notamment par le président de la société de bienfaisance. L'exposé des faits n'était que trop réel. Le Souverain Pontife examina les lieux, et aperçut, dans un des angles de la chaumière, une des jeunes filles qui, troublée, demandait lequel des deux était le Pape. Elle et sa sœur se jetèrent à ses pieds. Quant à la mère, le bonheur inattendu de recevoir une telle visite, joint à l'espérance de voir soulager la misère de ses enfants, la fit tomber sans connaissance. Vivement touché, Pie IX laissa sa bourse à ces infortunés, et pourvut à ce que pour l'avenir de nouveaux secours leur parvinssent sûrement.

Le Pape donne un de ses chevaux.

Un habitant des Monti, quartier voisin du Quirinal, venait de perdre le cheval dont il se servait pour transporter ses provisions au marché.

« Et pourquoi, se dit-il à lui-même, puisque le nouveau Pape est si bienfaisant, n'irais-je pas lui demander un des chevaux de rebut de son écurie pour remplacer le mien ? »

L'idée fut aussitôt exécutée que conçue. Arrivé au palais, notre homme rencontra au pied de l'escalier le secrétaire de Sa Sainteté, qui se chargea volontiers de sa requête.

Le Pape trouva l'idée excellente et fit remettre un cheval à ce pauvre homme avec deux pièces d'or pour remonter ses affaires.

« Il fallait voir, ajoute l'auteur à qui nous empruntons cette anecdote, il fallait voir la joie de cet homme. Monté sur son nouveau cheval, qu'il trouvait superbe, il galopait dans le quartier des Monti, ses deux pièces d'or à la main, et criant : *Viva Pio nono ! viva Pio nono !*

La croix d'or.

C'est une coutume générale parmi les jeunes filles romaines de porter au cou une croix d'or, à laquelle elles tiennent beaucoup. Or, il advint un jour qu'une d'entre elles se vit forcée, par un motif de piété filiale, de faire le sacrifice de ce religieux ornement qui lui était si cher : elle vendit sa croix pour acheter du pain à sa pauvre vieille mère.

« Ma bonne mère, lui dit-elle en rentrant au logis, réjouissez-vous ; voici du pain pour quelques jours, et il nous sera facile désormais d'avoir du travail, car le Pape, notre bon père, a donné des ordres pour cela. Ainsi vous ne serez plus exposée à souffrir la faim, consolez-vous ; le Seigneur ne nous abandonnera pas, et le Saint-Père veille sur nous. »

Peu de jours après, Pie IX fut informé de ce trait si touchant, et le soir même la jeune fille recevait du palais pontifical une lettre dans laquelle elle retrouvait sa chère croix avec cinq pièces d'or et les lignes suivantes, bien plus précieuses encore : « Ma fille, vous avez raison de mettre votre

espérance en Dieu, car il n'abandonne jamais la piété filiale ; et vous faites bien aussi d'avoir confiance en Pie IX, car il veillera désormais à ce que votre mère et vous ne manquiez plus du nécessaire. »

Pie IX et la loterie de Savone.

Le 21 avril 1861, un des gentilshommes les plus distingués de la ville de Gênes, admis avec sa mère à l'honneur de baiser le pied du Pape, présentait à Sa Sainteté une supplique, dans laquelle la supérieure de la Miséricorde de Savone demandait très-humblement la bénédiction apostolique pour la nouvelle maison de providence qu'elle venait d'établir pour toutes les bonnes âmes qui, en prenant part à la loterie organisée en faveur de cette œuvre, avaient concouru à son établissement par leur aumône ou leur travail.

Le Saint-Père, entendant qu'il était question d'une loterie, se hâta de dire en souriant de l'air le plus affable et le plus paternel : « Oh ! puisqu'il en est ainsi, il faut que j'y contribue aussi pour ma part. » Et comme le gentilhomme, touché de cette générosité, lui disait humblement qu'il n'aurait pas osé s'attendre à une si grande faveur : « Non, non, ne soyez pas surpris, interrompit le Pape ; car j'ai éprouvé par expérience dans ces dernières années que plus je donne, plus je reçois. »

Alors la dame à son tour prit occasion de ces paroles pour présenter au Saint-Père le lot qu'elle avait destiné à la loterie que lui-même patronnait à Rome, au profit des familles qui avaient été victimes d'événements fâcheux encore tout récents. « Eh bien ! voyez, voyez, reprit Pie IX en acceptant avec bonté l'offrande de la dame, me voilà tout à fait obligé à faire aussi mon présent à ces bonnes sœurs. » Et prenant une belle *scatolina* d'un travail précieux et toute cerclée d'or, il la remit entre les mains du noble Génois, en lui disant :

« Voilà l'offrande que fait à la maison de la providence un pauvre qui est lui-même à l'aumône. » De plus, il prit la supplique de la supérieure et écrivit de sa main cette aimable et sainte bénédiction : *Dives in misericordia Dominus benedicat vos et custodiat. Pius PP. IX.* C'est-à-dire : « Que le Seigneur, qui est riche en miséricorde, vous bénisse et vous conserve. Pie IX, Pape. »

Les remèdes de Pie IX.

Le pape Pie IX a des remèdes d'une espèce particulière. Il y a quelques années, l'avocat S... tomba dangereusement malade. Son mal était la suite des fatigues excessives auxquelles il avait dû se livrer pour soutenir sa nombreuse famille. C'était un homme d'une probité reconnue et jouissant de l'estime universelle. En apprenant son état, on fut ému de compassion. Pie IX surtout s'en montra touché. Il le connaissait personnellement. Un jour il dit à son médecin, le docteur Corpi : « Je vous prie d'aller voir le pauvre avocat S..., je sais qu'il est dangereusement malade, et, si vous le trouvez bon, portez-lui cette médecine. » En même temps il lui mit en main un paquet sous enveloppe.

Le docteur Corpi comprit que cet élixir était de nature à produire un heureux effet, et se rendit sans retard chez l'avocat. Il fut reçu avec politesse par la femme du malade ; mais elle lui dit que son mari était dans un état de fatigue extrême, et que le médecin avait défendu de lui laisser recevoir aucune visite. « C'est bien, répondit le docteur Corpi ; mais moi aussi je suis médecin, et je voudrais prendre connaissance de la maladie pour en rendre compte au Saint-Père, par ordre duquel je suis venu. » Alors il fut introduit près du malade, et l'ayant examiné, il lui dit : « Courage ! ce mal n'est pas tellement grave qu'il faille désespérer. Le

Saint-Père a su votre affliction, et il en est touché. » A ces mots, la femme du malade se mit à pleurer et à dire : « Mon mari n'est dans cet état que par l'excès du travail qu'il s'est imposé pour soutenir sa famille. — Le Saint-Père, reprit en souriant le docteur Corpi, m'a chargé de vous remettre cette médecine, qui me paraît excellente pour le moment actuel. » En même temps il remit le paquet au malade. L'enveloppe contenait des billets de banque pour la somme de trois cents écus. Impossible d'exprimer la surprise du malade et de sa femme. La médecine produisit son effet ; en peu de jours l'avocat fut guéri. Il est aujourd'hui bien portant, et surtout vivement reconnaissant de la bonté de Pie IX.

Les cinquante-cinq convives pauvres de Pie IX.

Le Pape a reçu à sa table, au Vatican, le 29 octobre 1863, cinquante-cinq pauvres de la ville, désignés par les curés de Rome. On les a conduits en bon ordre au palais apostolique, où une table bien servie avait été disposée pour eux dans la salle des consistoires. Le majordome, le maître de chambre, le grand-aumônier du Pape et les plus hauts dignitaires de la cour ont reçu ces convives comme les membres chéris du Christ, et les ont placés d'après l'ordre de préséance de leurs paroisses. Le service de la table était fait par les domestiques du palais, sous la direction du *scaccol segreto*, écuyer tranchant ou maître d'hôtel du Pape. Quelques instants après le *Benedicite*, les portes de la salle se sont ouvertes à deux battants, et Pie IX, entouré de sa garde noble, de quelques prélats et de plusieurs notabilités romaines et étrangères, a paru. Les pauvres se sont levés comme un seul homme pour acclamer leur père et souverain. Le Pape a fait lentement le tour de la table, demandant à chaque convive son nom et lui

adressant de bonnes paroles. Après une brève allocution sur les devoirs de la pauvreté chrétiennement supportée, Sa Sainteté a fait une seconde fois le tour de la table, accompagnée du marquis Sacchetti tenant un bassin d'argent, et chaque convive a reçu de la main bénie du Vicaire de Jésus-Christ un petit rouleau de papier renfermant deux écus (environ 11 francs). C'est tout ce que peut donner le Pape, maintenant qu'on l'a spolié. Ensuite Pie IX a béni l'assemblée et s'est retiré. On a remis à chaque pauvre, à la fin du repas, un *flasco* (bouteille) d'Orvieto et un mouchoir neuf pour emporter les restes.

Le père des pauvres.

Le duc de Grazioli est un riche Romain qui mérite bien de son pays par ses libéralités envers les pauvres. Il possède à Rome, entre autres, une vaste maison qu'il a fait partager en petits appartements d'une ou deux chambres à l'usage des familles indigentes. Une cuisine et une chambre se louent environ trente francs par an, et avec dix francs de plus on a une troisième chambre. Un jour, le duc de Grazioli eut l'occasion de voir le Pape, qui lui dit aussitôt en riant : « Je sais ce que vous faites. »

Quelques jours après, le duc reçut du Vatican une lettre dans laquelle il était dit : « Demain, à telle heure, le Saint-Père ira visiter votre maison de refuge. » Le duc s'y transporta avec toute sa famille, et Pie IX y arriva à l'heure indiquée. Toutes les familles que contenait cette maison reçurent la visite de Pie IX, qui pour tous avait des paroles d'affection et qui les bénit tous, et leur laissa en se retirant quelques dons en argent.

Le jeune fils du duc se trouvait là ; Pie IX le prit dans ses bras, l'enveloppa dans son manteau et le combla de caresses.

L'heure de partir étant arrivée, le Saint-Père se tourna vers le pieux bienfaiteur et lui dit en souriant : « Monsieur le duc, je vous remercie. » Et le duc pleurant de tendresse : « Saint-Père, lui répondit-il, c'est à moi de remercier Votre Sainteté. Oh ! combien une telle visite nous rend heureux ! — Oh ! non, ajouta Pie XI, c'est moi qui suis le plus heureux ; je suis et je veux être le père des pauvres. Vous avez fait du bien à mes enfants, je dois en être reconnaissant et vous en remercier. »

Bonté de Pie IX pour les juifs.

On connaît tout le bruit que la meute des libres penseurs a fait à l'occasion du jeune Mortara, que Pie IX a eu la *cruauté* de faire élever à ses frais jusqu'à l'âge où, capable de se décider, il jugera lui-même s'il doit rester dans le giron de la vraie Eglise, où il a été introduit par le saint baptême. Le Saint-Père sait très-bien distinguer les personnes des erreurs. On comprend que le Pape ne peut pas admettre l'erreur et lui donner les mêmes droits qu'à la vérité, comme le veulent certains ultra-libéraux. Cela ne l'empêche pas d'être plein de bonté et de bienveillance, même pour ceux qui ne sont pas dans l'Eglise. Voici, entre mille, un trait qui prouve notre assertion :

Il y a à Rome un quartier exclusivement réservé aux juifs : on le nomme le *Ghetto*. Ce quartier, d'ailleurs fort misérable et malsain, est peu fréquenté des Romains, et volontiers on éviterait tout rapport avec ceux qui l'habitent.

Dès son arrivée au souverain pontificat, Pie IX travailla à améliorer le Ghetto et à le rendre plus habitable. Une députation israélite vint lui témoigner sa reconnaissance et lui fit hommage d'un calice antique conservé depuis deux siècles dans le Ghetto. Pie IX reçut les envoyés avec bonté : « Mes

« enfants, leur dit-il, j'accepte votre présent avec plaisir, et je vous remercie. » Puis, s'asseyant à son bureau, il écrivit sur le premier morceau de papier qui lui tomba sous la main : *Bon pour mille écus*; et après y avoir apposé sa signature : « Acceptez à votre tour cette faible somme, dit-il aux députés, et distribuez-la, de la part de Pie IX, aux malheureuses familles du Ghetto. »

A quelques jours de là, le Saint-Père, passant près de ce quartier, aperçut un malheureux vieillard étendu, presque sans vie, sur le pavé de la rue. Il descend de son carrosse et s'approche.

— C'est un juif, disait le peuple, et personne ne lui portait secours.

— Que dites-vous ? s'écria le Pape en s'adressant aux assistants. N'est-ce pas un de nos semblables qui souffre ? Il faut le secourir.

Et le relevant lui-même, aidé des prélats qui l'accompagnaient, il le fit porter dans sa voiture, le reconduisit à sa demeure, et ne le quitta qu'après l'avoir vu revenir à lui.

Pie IX au lit des pauvres malades.

Pie IX peut bien nous dire comme l'apôtre saint Paul : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. »

Il est écrit de notre divin Sauveur qu'il parcourait les bourgades, visitant les malades et soulageant ceux qui étaient en proie à des langueurs et à des infirmités.

Malgré les nombreuses occupations qui absorbent tout son temps, notre Saint-Père sait bien encore trouver quelques moments pour aller consoler et bénir les malades sur leur lit de douleur.

Comme le divin Maître, qui lava les pieds à ses apôtres, Pie IX, le serviteur des serviteurs de Dieu, est heureux de

rendre les derniers services au plus petit d'entre ses frères (1).

Pie IX lave les pieds à un pauvre pèlerin (2).

Un jour Pie IX se rendit à l'hospice de la Trinité des Pèlerins, où l'on héberge les chrétiens qui viennent accomplir à Rome leurs pieuses dévotions. Ce jour-là précisément, il était arrivé un pauvre prêtre prussien, nommé Théodore Lauvensen. Il avait fait à pied une partie de sa longue route, et se reposait de ses fatigues dans la petite chambre qui lui avait été assignée. Les acclamations des habitants de l'hospice lui apprirent qu'il allait voir le Pape dès le jour même de son arrivée. Il se leva aussitôt et courut à la rencontre de l'illustre visiteur. Pie IX, ayant remarqué ce costume et cette figure qui annonçaient un homme venu de loin, s'informa du nom et de la qualité du pèlerin, et manifesta le désir de renouveler à son égard une touchante cérémonie. Un des membres de la confraternité fut chargé d'amener l'abbé Lauvensen dans la chambre du *Lavabo*. Là, on le fit asseoir sur un banc de bois; deux frères placèrent devant lui un bassin rempli d'eau, et se mirent à le déchausser.

(1) Ce fut saint Grégoire II qui prit ce beau titre des Papes. Quand le brutal iconoclaste accablait le Pape de ses messages portés par des assassins, il s'affublait des protocoles pompeux qui dénoncent l'enfantillage des maîtres de la terre. Le Pape, répondant à l'empereur, signait : « Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, » *servus servorum Dei*. La royauté allait paraître entière et intacte aux mains des Papes; ils rappelaient plus solennellement qu'ils représentent Celui qui est venu pour servir.

(2) Le jour où le Sauveur, ceignant humblement ses reins d'un linge de ménage, lava les pieds de douze hommes du peuple qu'il avait choisis pour changer la face du monde, et leur déclara qu'il était venu pour servir, non pour être servi, ce jour-là les conditions anciennes du pouvoir furent changées; de maître il devint serviteur.

L'étranger demandait en vain ce qu'on voulait faire de lui, lorsque Pie IX, entrant lui-même, entouré de ses cardinaux, lui répondit en s'agenouillant devant lui. L'abbé Lauvensen comprit que le Souverain Pontife allait lui laver les pieds. Alors commença la scène qui eut lieu entre Jésus-Christ et les apôtres, lorsque, le Seigneur s'apprêtant à leur rendre le même devoir, ils se défendirent de tant d'honneur, et que Jésus leur répondit : « Ce que je vous fais en ce moment, il faut que vous le fassiez à votre tour aux autres. » Après le lavement des pieds, le Pape interrogea l'abbé Lauvensen sur ce qui l'amenait à Rome, puis il le quitta en lui laissant quelques secours.

Le mont-de-piété de Tivoli.

Au mois d'octobre 1860, Mgr Gigli, évêque de Tivoli, accompagné du gouverneur de la même ville, se rendit auprès du Saint-Père pour le remercier d'une visite dont il les avait honorés quelques semaines auparavant. Dans l'audience qui leur fut accordée, l'évêque exposa au Souverain Pontife que la ville de Tivoli avait entrepris de fonder un mont-de-piété, pour lequel elle avait besoin d'une somme de quinze mille francs ; que dix mille francs étaient déjà assurés, et que, pour les cinq qui manquaient encore, il priait Sa Sainteté de vouloir bien l'autoriser à les emprunter au mont-de-piété de Rome, avec l'intérêt de cinq pour cent ; qu'alors il pourrait immédiatement donner suite à cette utile entreprise.

« Il n'est pas nécessaire, lui répondit avec bonté Pie IX, que vous ayez recours au mont-de-piété de Rome ; je puis moi-même vous prêter cette somme. » Et, s'étant fait apporter aussitôt des billets de banque pour mille écus romains, il les remit à l'évêque, en lui disant : « Allez, Monseigneur, ouvrez votre mont-de-piété, et n'ayez nulle inquiétude sur le remboursement des intérêts ni du capital. »

Une telle générosité ravit d'admiration les deux honorables députés de la ville, qui ne savaient comment témoigner au Pape leur reconnaissance. Mais le Saint-Père, en leur donnant sa bénédiction, ajouta : « Je serais heureux de faire pour vous bien davantage, si je ne me trouvais moi-même dans l'état de gêne et de détresse que vous connaissez. »

Ineffable bonté du Pape.

Pie IX, voulant visiter l'hôpital militaire de Saint-André, dit à l'agent comptable : « Je désire m'entretenir avec les pauvres soldats qui se sont fait blesser pour moi. Voulez-vous me conduire à eux ? » Le Pape se dirige alors vers l'escalier qui conduit aux salles, et le monte rapidement, s'appuyant sur le bras de l'officier, qu'il appelle son fils, son cher enfant.

Cependant quelques soldats qui se trouvaient dans les cours étaient montés prévenir leurs camarades, et lorsque le Saint-Père entra dans la première salle, il trouva tout le monde en émoi. Il fut impossible de retenir au lit tous ceux à qui les forces permettaient de se lever. On cite même un blessé qui, dans sa précipitation, accourut en chemise. Ceux que la douleur tenait cloués sur leurs couches cherchaient à s'arranger, et enlevaient rapidement leur bonnet de nuit. Les mieux portants coururent au-devant de lui, et se jetèrent à ses pieds, les couvrant de baisers. Le Saint-Père s'arrêta à tous les lits, adressant aux infortunés qui les occupaient des paroles de consolation, les encourageant à la patience et à la résignation ; il les remercia de ce qu'ils avaient fait pour l'Eglise, et leur promit les récompenses et les bénédictions du ciel ; puis il donna à chacun un objet de dévotion, soit un Christ en argent monté sur une croix d'ivoire, soit une médaille précieuse, soit un chapelet. En vé-

rité, il cût fallu être de pierre pour demeurer insensible devant un tel tableau.

Au milieu de l'enthousiasme provoqué par la présence du Pape, un des malades se lève et court se jeter à ses pieds, en lui disant, les larmes aux yeux : « Oh ! donnez-moi un chapelet pour ma mère ! » En entendant le vœu cordial de ce brave, Pie IX, avec la douceur qui le caractérise, lui donna un de ses plus beaux chapelets. Vous pouvez penser quel fut le ravissement du soldat.

Un autre lui frappe familièrement sur l'épaule, en murmurant : « Notre saint Père, me feriez-vous l'amitié de me passer un chapelet ? » Se retournant aussitôt, en riaut de tout son cœur, le Pape lui en remet un.

Son intention était d'aller aussi à l'hôpital des Saints-Dominique-et-Xiste ; mais l'avidité fut si grande, qu'il distribua tout à Saint-André. Forcé par conséquent d'ajourner cette visite, il dit gaîment : « Vous m'avez ruiné, je n'ai plus rien à porter à vos camarades ; ce sera pour une autre fois. »

Il descendit de ces chambres, laissant les pauvres soldats aussi étonnés que contents de son ineffable bonté. Au bas de l'escalier, il rencontre un enfant qui lui prend la main et la lui baise respectueusement. Il le caresse, mais celui-ci lui demande une médaille. « Je n'en ai plus, dit le Saint-Père, mon petit ami ; mais je vous en ferai apporter une. » C'était le fils du comptable, qui redoubla de remerciements, et dont l'émotion s'augmentait en cet instant de toute sa tendresse paternelle.

Le factionnaire, n'ayant pu quitter son poste comme ses camarades, n'avait rien reçu ; en voyant passer le Pape, il n'y put tenir : « Mon Pape, si c'était un effet de votre égard, j'ai une mère qui serait bien heureuse, elle aussi, d'avoir un chapelet. » Le bon Pontife le lui promit, et le lendemain il en eut pour lui et pour plusieurs de sa famille.

On arriva à la porte ; mais là les malades qui l'avaient suivi

voulurent une nouvelle bénédiction, et ils se jetèrent tous à genoux. Le bon Pie IX bénit encore ces soldats vraiment chrétiens, qui, habitués à notre langage militaire, l'appelaient *mon Pape*, comme ils eussent dit : mon général. Les plus instruits le traitaient de Monseigneur, et fort peu de Saint-Père. De retour au Vatican, Sa Sainteté raconta tout cela aux cardinaux, et s'amusa franchement de ces appellations.

Mais le peuple avait reconnu de la rue la voiture du Pontife, et lorsqu'il voulut y monter, on l'entoura en lui criant : *Santo Padre, la benedizione!* En même temps on s'était jeté à genoux, et le Saint-Père, s'appuyant d'une main sur l'officier comptable, et de l'autre sur son camérier, souleva son pied, que tous baisèrent respectueusement. Il ne s'éloigna qu'après avoir satisfait la dévotion de cette foule, réjouie de tant de bonté et consolée de tant d'amour (1).

Pie IX visite les cholériques.

Le 22 août 1854, à cinq heures et demie de l'après-midi, on voit tout à coup entrer Sa Sainteté Pie IX dans l'hôpital du Saint-Esprit ; il se rend à la salle des cholériques, s'approche du lit des malades ; il s'informe auprès de chacun d'eux de l'état de leur santé, il les ranime et les console par de paternelles et religieuses paroles, il les bénit et appelle sur leurs têtes les miséricordes divines. Un malade était à l'extrémité ; Pie IX court auprès de lui, il l'assiste comme le ferait une mère pour son fils, il lui montre le ciel, lui parle de Dieu, récite la prière des agonisants, et lui donne par sa tendresse comme un avant-goût des douceurs du paradis. De la salle des malades Pie IX se rend dans celle des convalescents, qu'il encourage par des paroles pleines d'affection ; il

(1) Rome en 1818 49-50.

s'informe de la façon dont on les traite, les recommande hautement au zèle de ceux qui les soignent, et il leur donne à tous sa bénédiction (1).

Ce ne fut pas la seule visite de Pie IX aux cholériques; six jours plus tard, passant à pied devant l'hôpital de Saint-Jean, réservé aux femmes malades, il y entra et s'informa s'il y avait des malades du choléra. Sur la réponse affirmative, il se rendit à la salle des cholériques; il ne s'y trouvait qu'une femme réduite à l'extrémité. Le Pape, après avoir récité les prières de la recommandation de l'âme, la bénit et jeta sur elle l'eau sacrée, et l'ayant vue mourir, il récita pour elle le *De profundis*.

(1) Le jour de saint Michel, 29 septembre 1864, le Saint-Père s'est rendu inopinément au grand hôpital de San-Spirito, l'établissement charitable le plus ancien et longtemps le plus vaste de la chrétienté. On a cru, très-probablement avec raison, que cette visite cachait un dessein de Pie IX de surprendre des administrateurs et des employés, dont le public a la vieille habitude de se plaindre. Quel peuple aime l'hôpital et ne maudit pas les médecins? Aussi en un instant les rues avoisinant San-Spirito ont-elles été encombrées par une foule compacte acclamant le Pape et le louant de sa bonne action.

— Ah! disait l'un, s'il demandait à goûter le *brodo lungo* (bouillon allongé) que l'on nous donne!

— J'aimerais mieux, s'écriait un autre, qu'il entrât dans les pharmacies, et qu'il fit préparer les remèdes devant lui, ou qu'il assistât aux pansements.

Et ainsi de suite.

Le fait est que Pie IX trouva tout en ordre, la propreté unie à ce que le confortable hygiénique moderne peut donner de soulagement à l'infirmité humaine. La foule avait peu à peu tellement grossi, que le cortège pontifical n'a pu sortir par la grande porte. Il a fallu que le Pape se rendit à l'extrémité de ce vaste établissement pour trouver une issue.

Mémoires d'un troupier.

Voici comment un soldat raconte une visite de Pie IX aux cholériques :

« Je tombai malade à mon tour, et j'en bénis Dieu ; car cette attaque de choléra, qui ne fut ni bien grave ni bien longue, me valut d'assister à la visite que le Pape daigna faire en personne à l'hôpital militaire. J'étais déjà presque rétabli, et je ne gardais même plus le lit. L'aumônier allait de salle en salle, portant secours aux plus malades, quand tout à coup on vint l'avertir que le Saint-Père arrivait.

« Ne pouvant en croire ses oreilles, il sort en courant, descend à la hâte avec l'officier d'administration, et rencontre au bas de l'escalier le bon, le saint pape Pie IX, le Souverain Pontife qui venait seul, suivi de Mgr de Mérode, consoler et bénir ses chers enfants de l'armée française.

« Vous jugez de son saisissement et de sa joie. La nouvelle vole avec la rapidité de l'éclair, et en un instant toutes les salles, tous les malades en sont instruits.

« Le Pape vient nous voir. — Il arrive ; l'aumônier est allé le recevoir. — Il adore en ce moment le Saint-Sacrement dans la chapelle. — J'entends des pas, il approche, il approche. — Le voilà qui entre ; c'est lui, c'est bien lui, je le reconnais. — Qu'il est bon ! Je n'espérais plus le revoir. Après avoir reçu sa bénédiction, je mourrai plus content. »

« Telles étaient les paroles, et mille autres, qui s'échangeaient entre les infirmiers et les malades, tandis que le Saint-Père approchait.

« J'étais accouru à la porte de la première salle avec les comptables, les employés de l'hôpital et les infirmiers. Le Pape entra, et nous reçûmes tous à genoux sa bénédiction ; puis il s'approcha des malades et s'arrêta successivement à

chaque lit, touchant les pauvres cholériques, les bénissant, leur adressant des paroles de consolation et d'amour avec une véritable bonté, et leur distribuant de sa main des médailles de la sainte Vierge qu'il avait apportées à cette intention.

« A l'approche du Souverain Pontife, les malades, les moribonds eux-mêmes se soulevaient sur leur couche, ôtaient leur bonnet d'une main tremblante, et courbaient leur tête sous la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ. Spectacle singulièrement touchant que celui de ces chers et bons soldats, sur le point de mourir dans un hôpital, loin de leur mère et de la France, contemplant avec amour le Père de tous les fidèles, recueillant ses paroles avec une joie toute céleste, tandis qu'à grosses larmes coulaient de leurs yeux presque éteints sur leur visage bleuâtre et décharné.

« Après avoir parcouru toutes les salles et béni tous les malades l'un après l'autre, le Pape, comme un bon père qui n'oublie aucun de ses enfants, voulut bénir aussi les infirmiers et les employés de l'hôpital ; il les encouragea à servir avec amour notre Seigneur souffrant dans les malades, et, comme souvenir de sa visite, il donna à chacun d'eux un crucifix en bois d'ébène et en argent.

« Au moment où il allait se retirer, un infirmier, vieux Breton, connu de tous les troupiers sous le nom de *père la Goutte* à cause de son amour excessif pour la boisson, sortit des rangs, fit quelques pas en avant, et, s'arrêtant devant le Saint-Père, porta la main à son front, se gratta l'oreille comme s'il cherchait dans sa tête une phrase qui ne voulait pas sortir, et finit par dire, en s'arrêtant à chaque mot :

« — Pardon, mon Pape... Mais... c'est que j'aurais quelque chose... à vous demander.

« — Et qu'est-ce donc, mon ami ? répondit Pie IX avec bonté.

« — C'est que... je voudrais avoir un crucifix.

« — Mais je viens de vous en donner un, reprit le Saint-Père souriant, et indiquant du regard à l'infirmier le crucifix qu'il tenait encore à la main.

« — Pardon, excuse, mon Pape, répliqua le père la Goutte ; mais c'est que, voyez-vous, celui-ci est pour moi, et je voudrais bien en avoir un autre pour ma mère : une brave femme et une franche catholique, je vous en réponds, et qui le mérite mieux que moi.

« Le Pape se retourna vers Mgr de Mérode, choisit un crucifix plus grand et plus beau que les autres, et le donnant à l'infirmier, lui dit avec un accent tout paternel :

« — Tenez, mon ami, voici un crucifix pour vous. Vous enverrez le premier à votre bonne mère, et vous garderez celui-ci en souvenir de moi.

« — Merci bien, mon Pape, répliqua le soldat tout ému ; et essuyant ses yeux, il baisa la main du Saint-Père, qui donna à tous les assistants une dernière bénédiction et se retira emportant avec lui tous nos cœurs (1). »

Le carnaval sanctifié.

On écrivait de Rome, en date du 4 mars 1865, à la *Gazette du Midi* :

« Notre vénéré Saint-Père a trouvé moyen de sanctifier le jeudi gras par une œuvre bien digne de sa charité.

« Un pauvre maçon étant tombé d'un échafaudage dans le Transtévère, tandis que Pie IX y passait, Sa Sainteté est descendue de carrosse pour aller voir le blessé ; puis elle l'a fait conduire au plus prochain hospice, où elle a voulu le voir panser, et après l'avoir réconforté et béni, elle lui a laissé un secours en argent.

(1) *Mémoires d'un troupier*, par M. de Ségur.

« Vous pouvez penser combien ce beau trait a ému la population ardente du Transtévère, et comme elle a salué le Pape quand il s'est rendu à la nouvelle fabrique des tabacs. »

Délassements du Pape.

Le *Journal de Rome* du 17 octobre 1863 contient le récit de la visite que le Saint-Père fit, le jeudi précédent, à l'hôpital de Sainte-Marie de la Consolation, et dans laquelle on put admirer l'inépuisable charité dont il est animé. Je ne répéterai pas la longue description que la feuille officielle lui consacre, et j'ajouterai seulement que les jeudis d'octobre, que les habitants de Rome, suivant un usage immémorial, passent en divertissements de tout genre, sont employés par Pie IX à visiter les malades ou à consoler par sa présence les religieuses que la clôture prive ordinairement de ce bonheur. Il y a bien longtemps que le saint Pontife, qui pratique les mortifications d'un anachorète, a renoncé aux plus innocents délassements, s'ils ne sont en même temps des œuvres de bienfaisance ou de charité chrétienne. Du reste, la santé du Saint-Père est florissante, et il semble que, dans ces moments difficiles, le ciel ait voulu lui donner un surcroît de force et de vie.

Pie IX et la paralytique.

Un jour que Pie IX visitait l'hôpital du Saint-Esprit, il vit, en entrant dans la salle des paralytiques, une vieille femme qui faisait tous ses efforts pour se lever et rendre hommage au Souverain Pontife, qui l'avait protégée pour la faire admettre à l'hospice. Le Saint-Père alla lui-même à elle, la bénit et lui dit en lui tendant sa main à baiser : « Ne vous dérangez pas, ma bonne mère. » L'infirme, plus hardie que

cette femme de l'Évangile qui ose à peine toucher le bord de la robe de Jésus, saisit la main qui lie et délie, se lève et marche comme aux jours de sa force et de sa jeunesse (1).

Pie IX au commencement de son pontificat.

Voici une lettre de Frédéric Ozanam, datée de la première année du règne de Pie IX, qui ne s'est jamais démenti :

« Pie IX est l'évêque de Rome et le vicaire de celui qui a dit : « Je suis le bon Pasteur. » Voilà pourquoi il reprend l'une après l'autre toutes les fonctions actives de l'épiscopat, prêchant son peuple et son clergé, donnant la confirmation et les saints ordres, visitant *incognito* les écoles d'adultes, les hôpitaux, les pauvres dans leurs greniers, allant dire la messe basse dans une humble église, et y distribuant la sainte communion à tous ceux qui se présentent, comme nous avons eu le bonheur de la recevoir, ma femme et moi, de ses mains. Avec cela une pureté de mœurs qui a fait l'admiration de ceux qui l'ont connu jeune prêtre, et d'une telle charité, qu'au moment où il vint au conclave, il fut obligé d'emprunter six cents écus pour faire sa route. Encore, à cette époque, abandonnait-il à ses frères ses revenus patrimoniaux ; aujourd'hui il les a repris pour ses aumônes, ne voulant pas grever davantage le trésor obéré, en sorte que la famille Mastai pourrait se plaindre d'avoir un Pape qui la ruine autant qu'il l'honore.

« Mais ce qui éclate surtout en lui, ce sont deux sentiments qui ont fait la grandeur de tous les grands Papes : cette foi inébranlable en l'autorité divine dont il est le dépositaire, et une profonde conviction de son indignité ; une

(1) Rome, par l'abbé Boulangé.

confiance en Dieu qui le met en état de tout entreprendre, un mépris de lui-même qui le met en état de tout souffrir. De là cette auréole de sainteté qui éclaire sa belle physionomie et cet accent chaleureux qui anime ses paroles. Nous avons eu l'honneur d'être reçus en audience particulière, et Sa Sainteté a voulu faire asseoir ma femme, caresser et bénir ma petite fille de dix-huit mois. Le Pape nous a parlé de la France, de la jeunesse des écoles, des devoirs de l'enseignement, avec une noblesse, avec une émotion, avec une grâce inexprimables.

« Comme je lui disais que la popularité de son nom hâterait encore le retour des esprits au catholicisme : « Je sais bien, a-t-il répondu, que Dieu a fait ce miracle, et que tout à coup les préventions contre le Saint-Siège se sont changées en respect et en amour; et ce qui me confond, c'est que pour ce changement il ait voulu se servir d'un misérable comme moi. » Ces mots étaient dits avec une humilité si sincère, si touchante dans le Vicaire de Dieu, que nous en avons été émus jusqu'aux larmes.

« Il faut vous dire, puisque vous êtes père et que vous comprendrez mon orgueil, que ma petite Marie se conduisit comme un petit ange; qu'en nous voyant, sa mère et moi, agenouillés devant le Pape, elle se mit à genoux toute seule, joignant ses mains avec un petit air de vénération; et le Pape en fut si content, que, trois ou quatre jours après, il eut la bonté de s'en souvenir et de dire à un prêtre français en lui parlant de nous : « Ils m'ont amené leur petite fille, qui a été tout à fait charmante; cette pauvre enfant s'est mise d'elle-même à genoux devant moi et me regardait comme si j'étais le bon Dieu. » Ne trouvez-vous pas que ma petite Marie avait raison, et qu'elle reconnaissait bien le représentant de Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants ? »

Un pauvre bénéficiaire secouru par Pie IX.

A l'une des premières basiliques de Rome se trouve attaché un bon prêtre en qualité de bénéficiaire. Ce vénérable ecclésiastique, âgé de plus de soixante-dix ans, s'est toujours fait remarquer par une assiduité des plus grandes à assister aux offices du chœur et à remplir tous les devoirs de sa charge. Or, il advint dernièrement qu'il fut obligé de rompre avec ses habitudes d'exactitude, ses forces le trahissant peu à peu et ne lui permettant plus de suivre aussi régulièrement les offices du chapitre.

Ce fait parvint, on ne sait trop comment, aux oreilles du Saint-Père, qui apprit en même temps que ce respectable bénéficiaire se trouvait réduit le matin, par une pénible nécessité d'intérieur, à un repas d'une modestie par trop extrême. Alors, poussé par la bonté de son cœur, il fit venir le doyen des chanoines de la basilique et lui dit qu'il augmentait d'un certain chiffre les honoraires du vieux chanoine en question, mais qu'il désirait que cette augmentation eût une destination spéciale qu'il lui désigna. Le doyen du chapitre s'inclina devant la volonté du Saint-Père et lui promit de se conformer exactement à ses désirs.

Depuis ce jour, le vieux bénéficiaire trouve tous les matins, au sortir de sa messe et avant de se rendre à l'office du chœur, un bon consommé, un coup de vieux vin et quelques autres mets pour son déjeuner. Depuis, les forces du bon vieillard reviennent, et il est à croire qu'il reprendra ses anciennes habitudes de régularité. Il ignore, le bon prêtre, quelle est la main qui se fait, pour ainsi dire, tous les jours sa providence, et lui distribue ainsi son *pain quotidien*. Par une délicatesse exquise, Pie IX a exigé qu'on lui tût son nom.

L'hôpital du Saint-Esprit.

Pendant l'année 1867, l'hôpital du Saint-Esprit, le plus considérable de la ville de Rome, a été restauré par Pie IX, admirablement secondé dans cette entreprise par le préfet placé à la tête de l'établissement, Mgr Ricci, et par un architecte d'un vrai mérite, M. Azzurri.

L'aile de *Benott XIV* attire principalement l'attention. Cette construction immense péchait par le manque de lumière, d'air et de commodité intérieure. On a ouvert deux larges fenêtres. Au moyen d'un système appliqué dans les hôpitaux les mieux tenus, c'est-à-dire de *tubes d'appel* introduisant l'air pur et expulsant l'air vicié, le second inconvénient, si grave en pareil lieu, a été écarté. L'hiver, les salles sont chauffées à l'aide de deux énormes poêles en terre alimentés au feu de bois. Ces poêles supportent des lampes à huile construites de façon à ce que les produits de la combustion ne puissent vicier l'air ambiant. Le pavé est en asphalte sous les lits; au milieu de la salle, en mosaïque vénitienne et en ardoise. Enfin les sièges mobiles affectés aux besoins des malades ont été remplacés par des *water closets* fixes enfoncés dans le mur. Trois vastes récipients renferment une énorme provision d'eau *lancisienne*, ainsi appelée du médecin Lancisi, qui en découvrit et en utilisa le premier la source. Les lits en fer, sans rideaux et à sommier élastique, ont été introduits partout, et chacun d'eux porte au sommet le blason du commandeur Ricci, et au bas cette inscription : *Ære Tani*, en mémoire du legs récent d'un bienfaiteur de l'hôpital, M. Tani. Les murs sont enduits d'un vernis à l'huile jusqu'à la hauteur de trois mètres; au-dessus, le revêtement est peint en vert clair, couleur qui repose la vue des malades.

La salle principale, appelée *Bénédictine*, du nom de Benoît XIV, est placée sous le vocable de la Vierge *Salus infirmorum*; elle renferme soixante-douze lits. Un magnifique autel s'élève au milieu. Sur le rétable, on voit Mgr Ricci à genoux devant Marie et priant pour les malades de l'hôpital. Sur les murs, des fresques représentent les miracles opérés par notre Seigneur pour le soulagement de l'humanité souffrante. Au-dessus de la porte on voit *Pie IX visitant les cholériques en 1854*, grand tableau de M. Desanctis. Au milieu de la salle sont trois bureaux, un pour les médecins, un autre pour les aumôniers, et le troisième pour les infirmiers.

Une salle adjacente, placée sous le vocable de saint Philippe de Neri, renferme seize lits; elle est restaurée sur le modèle de la grande salle. Devant elle s'étend une terrasse qui donne sur le Tibre. La salle des bains est près de là, en plein midi.

Une petite salle est affectée aux enfants malades. Lorsqu'ils entrent en convalescence, un aumônier pourvoit à leur éducation religieuse.

La salle Saint-Jérôme renferme vingt-deux lits.

Mgr Ricci a donné aussi tous ses soins au *Musée d'anatomie*, à l'*Hospice des Enfants trouvés* et au *Conservatorio*, où sont recueillies des jeunes filles qui travaillent à la lingerie de l'établissement.

Tel qu'il est aujourd'hui, l'hôpital du Saint-Esprit peut entrer en comparaison avec les mieux tenus de l'Europe. Cette *réforme*, que le Pape vient d'opérer sans fracas et sans pompe, atteste combien sa sollicitude pour le bien-être matériel de ses sujets est incessante et éclairée.

V

Bonté de Pie IX pour les pécheurs.

Jésus-Christ était la sainteté même : comme Dieu, il avait une aversion infinie pour le péché; comme homme, il était impeccable, et il haïssait le péché de toute la haine qu'il est possible de communiquer à un esprit créé.

Cependant nous voyons dans l'Évangile qu'il traite les pécheurs avec une bonté qui nous étonne, et même qui scandalise les faibles. N'est-ce pas de sa divine personne que le prophète Isaïe disait : « Voici mon fils, mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances; mon esprit reposera sur lui, et il annoncera la justice aux nations. Il n'aimera point à disputer, il ne criera point, on n'entendra point sa voix dans les places publiques; il n'écrasera pas le roseau déjà brisé, il n'éteindra point la mèche qui fume encore. » Quel luxe de précautions descriptives! quelle délicatesse dans ces moindres détails! C'est bien le portrait de l'homme bon par excellence, du caractère doux, suave, paisible, et portant une exquise attention dans les plus petites nuances de sa bonté. Il rencontre un roseau déjà brisé : c'est bien peu de chose qu'un roseau, et surtout un roseau brisé; c'est un être désormais inutile; il semble que le mieux serait de

le briser complètement et de l'utiliser pour allumer le feu. Mais non : le divin Sauveur espère que peut-être il y a encore un peu de vie en ce roseau cassé. Non seulement il ne le brise point, mais il le relève par le souffle de sa douce et encourageante parole. Et cette mèche ? elle est éteinte ; il est vrai, elle fume encore ; mais c'est fini, jamais elle ne se rallumera. Vous vous trompez, semble dire Jésus-Christ : cette mèche fume encore ; la fumée indique au moins une étincelle cachée ; cette étincelle peut s'enflammer à la brise de mon amour.

Mettons-nous, comme nous le devons, à la place de ces pécheurs, et nous sentirons combien nous avons besoin qu'il en use de même avec nous ; notre scandale disparaîtra, et nous aurons plus de compassion et d'indulgence pour les fautes d'autrui.

A l'exemple du divin Maître, notre bien-aimé Père est plein de charité et de miséricorde pour les pauvres pécheurs. On sait avec quelle indulgente bonté il accueillit, à son retour de l'exil, ceux qui avaient trahi leurs serments (1).

Jamais une parole de colère ne sort de cette bouche qui ne s'ouvre que pour bénir. Comme le bon Pasteur, le Saint-Père a une tendresse particulière pour les pauvres brebis perdues, et il se réjouit dans le Seigneur quand il les voit revenir au bercail.

(1) Le Pape a-t-il privé de ses propres biens un seul de ces hommes qui l'ont dépouillé du trône ? A-t-il fait des confiscations ou des *incamérations* ? A-t-il maintenu en prison pendant des mois entiers des hommes reconnus innocents ? A-t-il fait taire la loi pour punir ses ennemis ? Rien de tout cela.

Nous verrons en son lieu quelle bonté montra Pie IX depuis son retour à Rome. Remonté sur le trône, la première parole qui sortit de sa bouche fut une parole de pardon, et c'est avec cette parole sur les lèvres qu'il reprit possession de la ville éternelle. On peut bien l'appeler *bonus et pacificus Pontifex*, comme Bossuet disait d'Innocent XII.

Une pauvre brebis consolée.

Dans une visite à l'hôpital du Saint-Esprit in Sessia, Pie IX, après s'être approché du lit des plus souffrants et leur avoir donné des paroles de consolation et d'encouragement, allait se retirer. Tout à coup un des malades, lui tendant les bras, l'a conjuré de venir plus particulièrement à son secours et de vouloir bien entendre sa confession. L'auguste Pontife s'est rendu aussitôt au désir de ce pauvre infirme, et, ordonnant aux personnes qui l'entouraient de s'éloigner, il a fait l'office de confesseur pour cette humble mais confiante brebis. Or, il faut dire que le pénitent qui a sollicité cette faveur du Saint-Père a acquis une malheureuse célébrité dans les temps de la révolte romaine. Pie IX le savait bien : n'est-ce pas ce qui fait le charme de cet acte de sublime charité et de ce souverain pardon accordé ?

La pécheresse mourante et Pie IX.

Le Saint-Père visitait l'hôpital Saint-Jacques, à Rome. Il y rencontre une femme de mauvaise vie qui était mourante ; il s'approche de son lit et lui adresse quelques paroles de bienveillance et de consolation. Lorsque cette pauvre malheureuse s'aperçut de la présence du Pape, elle lui tendit les bras, et, les yeux tout mouillés de larmes, elle lui demanda d'une voix faible si elle pourrait sauver son âme, après tous les scandales et les péchés sans nombre qu'elle avait commis. Le Saint-Père tâcha aussitôt de la consoler avec bénignité, et l'engagea à mettre toute sa confiance dans la miséricorde de Dieu, qui souhaite et veut le salut de tous les pécheurs qui lui demandent pardon avec un vrai repentir.

Il lui cita aussi l'exemple de sainte Marie-Madeleine et de sainte Marie l'Égyptienne, lesquelles sont maintenant, par la miséricorde de Dieu, triomphantes et glorieuses dans le ciel, après avoir été des pécheresses publiques dans ce monde. Ensuite Sa Sainteté lui donna sa bénédiction *in articulo mortis*, et lui présenta sa propre croix afin qu'elle la baisât avec piété, l'exhortant à mettre sa confiance dans le Christ, qui voulut mourir sur une croix pour effacer tous nos péchés. Toutes les personnes qui assistèrent à cette scène en furent émues jusqu'aux larmes.

Visite au Bon-Pasteur.

Comme le divin Maître, dont il est une si belle et si touchante copie, Pie IX n'oublie pas, dans sa sollicitude pastorale, les pauvres brebis qui se sont éloignées du bercail. Il y a quelque temps le Saint-Père a voulu visiter la maison du Bon-Pasteur, établie à Rome, et, selon son habitude, il est arrivé sans avoir annoncé sa venue d'avance et tout à fait à l'improviste. On se figure aisément l'émotion et la joie que durent éprouver les religieuses à la nouvelle de l'honneur inattendu qu'elles recevaient du vénérable Pontife. La lettre suivante raconte en termes simples et émus la visite de Pie IX :

« De notre monastère de Sainte-Croix de Rome.
ce 4 septembre 1862.

« Très-honorée et bien-aimée mère générale,

« Nous avons à vous annoncer une des plus agréables nouvelles : le Saint-Père nous a honorés de sa visite il y a quelques jours. Nous étions au réfectoire pour le souper, lorsque la sœur portière entra et nous dit : « Le

Saint-Père ! » Nous ne pouvions croire à ces paroles. Pourtant chacune de nous se lève bien vite pour chercher son manteau, et nous nous rendons à la porte de clôture pour recevoir Sa Sainteté, qui entre après dix minutes environ, et se dirige vers la salle de communauté pour admettre toutes les religieuses au baisement du pied. Le Souverain Pontife s'informa en détail de la maison avec un intérêt tout particulier. Sa Sainteté parut très-satisfaite.

« Cependant les maîtresses n'avaient pas perdu de temps : elles étaient allées aussitôt faire changer de costume à leurs enfants, leur mettant celui du dimanche. Le Saint-Père était tout étonné de leur ordre et de leur propreté, et il nous dit très-aimablement : « Comment avez-vous pu arranger si bien ces enfants ? ma visite était inattendue. » Le Souverain Pontife interrogea plusieurs d'entre elles et fut très-content de leurs réponses. Sa Sainteté daigna s'arrêter tout particulièrement auprès des jeunes filles et jeunes femmes condamnées, les exhortant à profiter des soins qui leur étaient donnés par les religieuses, et leur dit de penser surtout sérieusement à changer de conduite, et de ne plus retomber dans le vice quand elles auront recouvré la liberté. Sa Sainteté les encouragea en même temps en leur accordant la grâce de trois mois de diminution de peine.

« Nous savons d'une personne très-haut placée, qui a eu une audience du Saint-Père après sa visite à notre monastère, que Sa Sainteté a été on ne peut plus contente de notre maison. Cette personne a ajouté qu'il lui était impossible de dire avec quel amour le Pape avait parlé des religieuses du Bon-Pasteur en général, combien il apprécie leur dévouement, consacré par un quatrième vœu à ramener dans les sentiers de la vertu les pauvres brebis égarées.

« Voilà, ma bien-aimée mère générale, une grande consolation pour votre cœur ; nous avons pensé vous réjouir en vous faisant part de cette précieuse visite, etc. »

Les prisonniers soulagés.

Un soir d'été, le Souverain Pontife, en se promenant, rencontra, près de la porte de Cavaleggieri, à Rome, un transport de condamnés que l'on conduisait aux bagnes de Civitavecchia. Ils étaient garrottés et entassés sur des voitures étroites, de manière qu'ils devaient nécessairement souffrir beaucoup. Le Pape en fut visiblement ému, et, se tournant vers l'un des ecclésiastiques qui l'accompagnaient, il poussa cette exclamation : « Comment ! c'est ainsi que l'on transporte les prisonniers ! » Le lendemain, ce même ecclésiastique reçut de Pie IX l'ordre de faire construire, pour le transport des détenus, des voitures cellulaires à l'instar de celles dont on se sert en France.

Un grand pécheur converti.

Pendant que Pie IX parcourait ses Etats au milieu de brillantes ovations, un homme aborde le Pape ; ses vêtements en lambeaux, ses traits durs, son regard farouche, tout en lui trahit un héros de grande route, un de ces malfaiteurs qui jettent l'effroi dans les contrées qu'ils traversent. Pie IX impose un moment silence aux acclamations qui éclatent autour de lui ; il regarde avec bonté l'inconnu. « Que voulez-vous de moi, mon fils ? lui dit-il. — Je suis un grand pécheur, lui répond celui-ci ; je ne suis venu qu'attiré par la curiosité. Votre regard, en tombant sur moi, a réveillé tout à coup le repentir dans mon cœur. Saint-Père, je veux me confesser à vous ; vous êtes le seul prêtre assez puissant pour absoudre d'aussi grandes fautes. » Le Pape abrège sa marche, il se hâte ; car il s'agit d'un grand acte à faire, d'un pécheur à sauver.

Arrivé à l'église voisine, le Saint-Père reçoit la confession de l'inconnu ; il l'exhorte, l'encourage, le bénit, l'absout avec cette plénitude de pouvoirs dont il est dépositaire, et achevant par l'onction de sa parole ce que la grâce d'en haut a commencé, il a le bonheur de rendre à la société un homme converti à ses lois en même temps qu'à celles de Dieu.

Les larmes de Pie IX sur son peuple.

Il n'est peut-être pas de circonstance où le successeur de saint Pierre paraisse plus grand, plus élevé au-dessus de tous les autres hommes que quand, à certaines solennités, il donne, du haut de la galerie de la plus belle et de la plus vaste église qui ait jamais existé, la bénédiction au monde entier.

Le canon du château Saint-Ange, le bourdon retentissant de Saint-Pierre, annoncent que le Pape s'avance pour bénir la ville et l'univers. Alors tous ceux qui ont eu le bonheur de pénétrer dans le temple, tous ceux à qui il n'a pas été donné d'y entrer, courent sur la grande place du Vatican, qu'illumine un soleil d'Italie. Là, à côté de l'artiste qui, dans les belles figures des Romains, dans les gracieuses poses des femmes du peuple, cherche une inspiration et attend un sujet de tableau, passe tout ce que Rome renferme de puissant, de riche, de savant ou d'étranger. C'est un panorama plein de vie, déroulant à l'œil ravi les costumes de toutes les nations, les uniformes de toutes les cours et les habits de toutes les contrées.

Il est midi. Le canon gronde. Les cloches des quatre cents églises de la ville éternelle agitent en rapides volées leur bruyant airain, et aussitôt que, sur le balcon de Saint-Pierre, on voit briller le trône du Pontife, ce mot de la foi chrétienne : *Il Santo Padre !* prononcé à voix basse, retentit dans tous les rangs. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous le

front courbé dans la poussière, baissent la tête; puis, au milieu du plus religieux silence, le Souverain Pontife étend les mains; il bénit la ville, l'Orient, l'Occident : le monde entier a droit à ses bénédictions. D'augustes paroles, des paroles d'amour et d'espérance tombent de sa bouche (1). Le peuple se relève, la joie dans les yeux, le bonheur dans l'âme, et dans cette langue italienne si riche d'harmonie : *Viva ! viva !* s'écrie-t-il, rendant à son Pontife, par ce vœu des hommes, ce que la prière du prêtre vient de leur accorder.

L'éloquent évêque de Poitiers, Mgr Pie, a trouvé le secret de rendre neuf le tableau de cette bénédiction :

« En attendant, dit-il, le nouvel avènement de Jésus reparaissant dans les nues avec sa majesté et sa puissance, il n'y a point d'autre spectacle qui en puisse donner l'idée comme celui du Pape, du Chef souverain de l'Eglise, bénissant les fidèles accourus de toutes les parties du monde dans la ville sainte au jour de la résurrection du Sauveur. A l'instant solennel, quand ses yeux s'élèvent, quand ses bras s'étendent, quand sa main forme le signe sacré, alors il quitte les proportions ordinaires de sa taille naturelle, il occupe en quelque sorte à lui seul tout l'espace qui sépare la terre du ciel; l'édifice colossal dans lequel il n'avait d'abord apparu que comme un point dans l'immensité, semble s'effacer, s'affaisser derrière lui pour ne laisser apercevoir que lui. C'est une apparition du ciel, c'est le Vicaire de Jésus-Christ donnant à la

(1) La voix de Pie IX est douce et sonore; elle a dans la conversation une harmonie qui enchante; au besoin, et tout en conservant sa douceur, elle sait prendre une force que peu d'autres sauraient atteindre. C'est, dit-on, une des plus belles et des plus puissantes voix de Rome. Que de fois les étrangers ne se sont-ils pas extasiés en l'entendant résonner sous les voûtes de Saint-Pierre, dans le chant de la *Préface* ou du *Pater*, ou lorsque, dans les solennels accents de la bénédiction papale, le jour de Pâques, elle traverse la place Saint-Pierre, et que ses derniers échos vont retentir au-delà du grand obélisque!

terre une image anticipée de ce qu'elle verra à la fin des temps ; je me trompe, ce n'est point le Vicaire de Jésus juge des vivants et des morts, c'est le Vicaire de Jésus père tendre et miséricordieux, dont les paroles ne sont pas des sentences, mais des bénédictions, et dont les bras ne s'ouvrent que pour appeler, ne se referment que pour presser le monde entier sur son cœur (1). »

(1) Un grand écrivain, M. Louis Veillot, a aussi de son côté fait une belle description de la bénédiction papale lors des fêtes de la Pentecôte en 1862. Voici cette admirable page :

« Hier, jour de l'Ascension, le Saint-Père a donné la bénédiction solennelle du haut de Saint-Jean de Latran. Au sein de la foule frémissante il y avait deux cents évêques. Le Pape, se rendant à l'autel, les a trouvés à genoux ; il les a bénis. *Pasce oves !* Après la messe, il a paru à la *loggia* extérieure, revêtu de ses ornements symboliques, revêtu de sa majesté incomparable, revêtu de sa douceur, revêtu de notre amour. Cent mille personnes étaient sur la place et s'y mouvaient à l'aise. Plusieurs régiments, rangés dans un coin, ne paraissent qu'un peloton. Les monuments, les montagnes, la vaste campagne inondée de lumière semblaient attentifs comme les hommes. Parmi tant de merveilles, tous les yeux ne voyaient que lui ; tout faisait silence pour entendre sa seule voix. Sa voix s'éleva, douce, forte, mélodieuse, immense. Il étendit les bras ; cent mille têtes se courbèrent sous la rosée de bénédiction qui tombait de la croix vivante ; cent mille voix répondirent par une acclamation d'amour. Voilà l'extérieur et le décor. Ce que voyait et ce qu'entendait l'amour, qui le dira ? Qui dira ce qu'ajoutaient le lieu et l'heure ? Un torrent de pensées roule dans ce lit des grands souvenirs du monde. Le Latran, Constantin et Charlemagne prosternés, l'Eglise présente, et en même temps, de l'autre côté des montagnes, à portée presque de la voix et du regard, Attila !

« Mais, je le répète, sans ignorer le péril, on ne veut pas maintenant le voir. On lui dit d'attendre et de nous laisser entière la joie de ce moment. Les sicaires n'osent rien entreprendre qui la puisse troubler. Elle semble à beaucoup d'entre nous le pressentiment d'un triomphe prochain. Pourquoi pas ? Après tout, Dieu seul a le secret de l'avenir, et s'il permet à l'ennemi de mener souvent les hommes, lui seul mène les événements. Laisser faire lui est, comme autre chose, un moyen de vaincre. Lorsque nous le savons et nous en remettons à lui dans la vigueur de la foi, nous nous défendons assez. Il se charge du reste. Qui a mesuré le rempart qu'élevé incessamment l'esprit de prière ? Qui connaît la trempe des armes que

Nous trouvons dans un journal italien quelques lignes qui serviront de pièce justificative à ces belles réflexions. On y verra que Pie IX a pleuré sur son peuple comme autrefois le Sauveur des hommes pleura sur l'infidèle Jérusalem.

L'*Unità cattolica*, en publiant un nouveau supplément pour les offrandes au Denier de saint Pierre, exprime la ferme espérance que le fruit des bénédictions données par Pie IX à la ville de Rome, à l'Italie et au monde ne se fera pas longtemps attendre.

« Pie IX, dit-elle, en voyant la foule immense au-dessus de laquelle il était porté le jour de Pâques, ne put retenir ses larmes au moment où il allait lever les mains et bénir. Pie IX pleura comme avait pleuré Jésus-Christ à la vue de Jérusalem. Il pleura en pensant aux vengeances que Dieu allait tirer des ennemis de son Eglise ; il pleura de ne pouvoir, comme il l'aurait désiré, bénir tous les Italiens, parce qu'une partie d'entre eux répondrait par le blasphème à ses bénédictions ; il pleura en voyant cette pauvre Italie, si favorisée du ciel, abandonnée aux ennemis de sa morale, de sa religion et de son peuple (1). Mais comme Jésus-Christ, selon Origène, a confirmé par ses larmes ce qu'il a dit du bonheur de ceux

tous ces prêtres emporteront du tombeau des apôtres et des martyrs ? A côté de moi, sur le parvis du Latran, pendant la bénédiction, était prosterné le curé vénérable d'une assez froide ville. Il se releva tout en larmes. « Ah ! s'écria-t-il, si ma paroisse était ici, elle se convertirait tout entière ! » Bon prêtre, ces paroissiens pour qui vous avez tant prié entendront votre voix rajeunie ; ils verront vos pleurs, et leurs cœurs s'amolliront. »

(1) « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu, et voilà que tes maisons demeureront désertes ! » Treize cent mille Juifs périrent à la prise de Jérusalem, cent mille autres furent vendus. O Rome, ô Europe, ô villes et nations à qui le Christ a envoyé des prophètes pour vous rassembler sous ses ailes, qu'il vous en souviennne !

(LOUIS VREHLOT.)

qui pleurent, de même Pie IX, par les siennes, nous a rappelé à tous l'éternelle promesse : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

Châteaubriand remarque que cette bénédiction apostolique se mêlant à tout, dans le malheur comme dans la prospérité, donne un caractère particulier aux actions de ces Rois-Pontifes qui ne ressemblent point aux autres rois.

La solennité du matin est complétée, le soir, par un emblème exprimant la pensée du triomphe sur la mort ou de la glorification. Un fanal sublime s'allume au centre de l'horizon romain. Les villages suspendus aux flancs des montagnes de la Sabine, les solitaires du mont Soracte, les pâtres de Tusculum l'aperçoivent, et le bateau à vapeur qui passe à cette heure-là près de la côte d'Ostie salue de loin une tour de lumière qu'il ne rencontre jamais sur d'autres rives. Vue de près, la coupole de Saint-Pierre illuminée semble être une tiare étincelante posée sur le tombeau du pauvre pêcheur. Bien des spectateurs n'y admirent rien autre chose que de belles lignes d'architecture dessinées en traits de feu. D'autres y voient peut-être une image de la justice et de la gloire que la postérité rend aux grands hommes persécutés. Le plus simple chrétien a le regard plus perçant. Le monument de la mort, sur lequel est placée cette couronne, ne borne pas sa vue ; il en voit une autre au-delà. La lampe qui veille près du cercueil d'un juste, dans un petit caveau, a déjà sa clarté prophétique ; mais l'illumination de la tombe devait avoir son apogée, elle devait monter jusqu'à la splendeur, et il est moralement beau qu'un sépulcre se trouve être, chaque année, le point le plus radieux de toute la terre.

VI

L'esprit de prière.

Depuis que Pie IX est monté sur la chaire de saint Pierre, il ne cesse de nous rappeler que la prière est la force de l'Eglise. Déjà il a accordé cinq jubilés universels (1).

Voici à ce sujet de belles paroles du successeur de saint Hilaire :

« Si le Vicaire de Jésus-Christ a reçu la mission de nous instruire et de nous guider dans les voies de la vérité et du salut, c'est aussi son droit de donner le signal de la prière, et c'est son privilège de nous ouvrir les trésors spirituels de l'Eglise.

« La plus puissante de toutes les forces d'ici-bas, nos très-chers frères, c'est incontestablement la prière. Contre la conjuration universelle de tous les cœurs chrétiens, contre la levée d'armes de toutes les consciences religieuses, aucune

(1) *L'Unità cattolica*, à propos de la nouvelle faveur accordée aux catholiques du monde entier par le Souverain Pontife, rappelle un mot de d'Alembert, qui, en voyant les heureux résultats produits par le jubilé de 1765, s'écriait : « Ce maudit jubilé a retardé la révolution de vingt ans. » Nous engageons les philosophes du dix-neuvième siècle à méditer ces paroles du fameux encyclopédiste.

résistance ne tient, aucune force humaine ne prévaut. Quand deux partis sont en présence, le parti des hommes qui prient est assuré d'avance du triomphe final; c'est dans ce camp que se fixe infailliblement la victoire. L'ennemi fût-il parvenu à rendre immobiles les bras qui manient le glaive de la vérité, il n'aurait encore rien gagné tant qu'il n'a pu briser une autre arme plus vive et plus pénétrante, l'arme de la prière, et surtout de cette prière concertée et unanime qui éclate à la fois sur toutes les lèvres et dans toutes les âmes catholiques. C'est pourquoi, du fond des abîmes, Satan rugit contre ces coalitions humainement impuissantes, mais divinement invincibles, qu'il s'indigne de ne pouvoir arrêter et prévenir. Une vieille expérience lui apprend que le passe-port accordé à la prière est pour lui l'arrêt signé de sa défaite.

« Le Pape s'adressant à tout le peuple du nouvel Israël :
 « Si ce fut le besoin de tous les temps, nous dit-il, c'est
 « principalement le besoin de l'heure actuelle, en face de
 « tant de calamités de l'Eglise et de la société humaine, en
 « présence de cette conspiration ourdie contre le catholi-
 « cisme et le Saint-Siège, et de ce déluge d'erreurs répan-
 « dues partout, d'aborder avec confiance le trône de la grâce
 « pour obtenir miséricorde et trouver assistance dans un se-
 « cours opportun. Que tous les fidèles s'unissent donc à leurs
 « pasteurs pour adresser au très-clément Père des lumières
 « et des miséricordes de très-ferventes, très-humbles et in-
 « cessantes prières. Que, dans la plénitude de leur foi, ils
 « recourent assidument à notre Seigneur Jésus-Christ, qui
 « nous a rachetés à Dieu dans son sang. Qu'ils s'adressent
 « ardemment et sans relâche à son très-doux cœur, source
 « de la plus brûlante charité, pour obtenir qu'il attire tout
 « à lui par le lien de son amour, et que tous les hommes,
 « embrasés de ce feu sacré, marchent dignement selon son
 « cœur, se rendant agréables à Dieu en toutes choses et fruc-

« tifiant en toutes sortes de bonnes œuvres. » (*Encyclique de Pie IX.*)

« Vous obéirez à cette exhortation chaleureuse du suprême Voyant d'Israël, nos très-chers frères, et pendant quarante jours vous ferez monter vers le ciel les accents de votre foi et les vœux de vos cœurs. « Demandons, et nous recevrons; « et s'il y a du retard et du délai aux dons de Dieu parce « que nous l'avons offensé, frappons avec persévérance, et la « porte s'ouvrira, pourvu que la prière soit accompagnée de « gémissements et de larmes, qu'elle soit unanime, et qu'elle « se fasse à l'intention de toute l'Eglise. Pour que vos supplications et les nôtres soient plus sûrement accueillies, « nous emploierons avec toute confiance la médiation de la « très-sainte et très-immaculée Vierge Marie, de celle qui a « tué toutes les hérésies dans le monde entier, et qui, étant « notre Mère très-aimante, toute suave et pleine de miséricorde, se montre toujours accessible et favorable à tous, et « compatit avec un immense amour aux nécessités de chacun. Il n'est rien que ne puisse obtenir cette Reine, assise « à la droite de son Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, revêtue d'un manteau d'or et entourée de clarté. » (*Encyclique de Pie IX.*)

Il faut prier pour le Pape.

Dans une de ses belles instructions synodales, Mgr l'évêque de Poitiers, s'adressant à ses prêtres, leur disait ces touchantes paroles :

« Vous ne me pardonneriez pas de descendre de cette chaire sans vous parler du Très-Saint-Père, de celui que tous tant que nous sommes, grands et petits, nous appelons du nom caressant que les petits enfants donnent à leur père, *Papa*, le Pape. La Papauté n'est point une institution abstraite; elle ne subsiste que par cet homme qui, dans une chair fra-

gile et mortelle, représente le Pontife saint et éternel des cieux. Non, à part la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement eucharistique, rien ne nous fait sentir et toucher de plus près la personne du Sauveur que la vue de son Vicaire en terre. Pour moi, je n'ai jamais gravi les degrés qui conduisent à sa demeure ou à son trône que tout haletant de cette émotion mêlée de crainte, de respect et d'amour que l'on éprouve en s'approchant du tabernacle. Là, en effet, est la plus haute réalité du pouvoir divin ici-bas, la plus haute source de l'autorité spirituelle, celle d'où dérive toute autre autorité, toute autre juridiction, et là aussi est le plus abondant trésor d'amour, la plus riche effusion de charité. Ah! comme le Pasteur souverain est bien justement appelé de ce nom de Pape ou de Père! L'homme le moins religieux, quand il se trouve en présence du Pontife romain, reconnaît aussitôt dans cette parole, dans cet accent, la parole, l'accent d'un père. Notre baptême semble alors s'éveiller et parler en nous, comme parle la nature en présence de notre père terrestre. Le lien par lequel notre Père qui est dans les cieux a voulu nous rattacher visiblement à lui sur la terre devient comme sensible et palpable. La légitimité de notre filiation spirituelle se révèle par un attendrissement invincible. Oui, que nos voisins hérétiques nous appellent *papistes* tant qu'ils voudront : nous acceptons cette qualification, car c'est notre gloire et c'est notre bonheur de faire profession d'être régis par un Père dont l'autorité et l'amour se laissent reconnaître à des signes et à des effets auxquels nous ne saurions nous méprendre.

« Mais que vous dirai-je de celui qui porte en ce moment si noblement la tiare pontificale, devenue plus d'une fois la couronne d'épines de son Maître? Que vous dirai-je de sa bonté, de sa générosité, de sa tendresse? Tout Pape, le jour où il devient Pape, prend des entrailles paternelles; celui-ci les portait d'avance : il avait été évêque, évêque en des temps

difficiles et dans des conjonctures délicates, évêque tout entier voué au soin de son troupeau.

« Que nous a dit le Saint-Père, après tant d'autres épanchements, au moment où nous allions le quitter? « Dites-leur de prier pour moi, et bénissez-les en mon nom. » Ce furent ses dernières paroles.

« Prier pour lui. Oui, car le fardeau est lourd : la divinité de Jésus-Christ à confesser dans un temps où ceux qui ne la nient pas semblent s'appliquer à l'amoindrir; l'édifice de l'Eglise d'ici-bas à porter, et le temple de l'Eglise d'en haut à ouvrir. Nul homme n'y saurait suffire sans l'aide du bras de Dieu. « Dites-leur de prier pour moi. » Ah! Père bien-aimé, même avant d'avoir contemplé votre front auguste, avant d'avoir entendu votre voix suave, je priais pour vous avec amour; mais depuis que j'ai vu de près les sollicitudes qui affluent vers vous à tout instant et de tous les points du monde, je prierai mieux et davantage. Je comprends que la sainte liturgie nous ramène si souvent l'obligation de prier pour le Pontife romain, et qu'à certains jours elle nous laisse le choix entre l'oraison pour l'Eglise et celle pour le Pape. L'Eglise porte tellement sur le Pape, qu'on ne prie jamais mieux pour elle qu'en priant pour celui qui la dirige. Vous aviez bien raison, ô saint évêque de Genève : *l'Eglise et le Pape, c'est tout un.* »

Confiance de Pie IX en notre Seigneur.

Pie IX profite de toutes les occasions favorables pour se recommander aux prières de ses enfants. Nous lisons dans une correspondance de Rome :

« Le Saint-Père a reçu en audience solennelle un bon nombre de pèlerins français, venus exprès à Rome pour déposer aux pieds du Pontife suprême l'hommage de leur dévouement.

« M. Chaurand, de Lyon, a adressé une allocution chaleureuse au Souverain Pontife. Pendant qu'il parlait au nom de soixante membres de la caravane lyonnaise, le Saint-Père écoutait avec des signes visibles d'attendrissement. A chaque trait il inclinait la tête avec un geste plein de bonté. Il avait les mains croisées sur sa poitrine. Ensuite Pie IX a prononcé à peu près ces paroles :

« Je connais ma faiblesse, mais ma confiance est grande, « et je ne puis pas dire avec notre Seigneur : *Non potuis- « tis una hora vigilare-mecum* ; car il y en a beaucoup qui « veillent avec moi, il y en a beaucoup qui prient avec moi, « il y en a beaucoup qui pleurent et gémissent avec moi, « et, par la vertu de ces prières, Dieu nous permettra de « voir des temps de bénédiction, et il ne cessera de soutenir « le bras de son Vicaire, ce bras avec lequel je vous bénis « tous. »

« Le Pape a prononcé ces mots d'une voix émue, quoique forte et ferme. Sa Sainteté parle aisément le français ; mais ce qui frappe surtout, c'est la douceur de son regard et la simplicité de ses manières. »

Après la bataille de Solferino.

Pie IX, après la victoire de Solferino et le traité de Villafranca, invita ses sujets à la prière, afin de remercier Dieu de la paix rétablie entre des princes chrétiens. Le Saint-Père était alors loin de s'attendre à ce qu'un traité où la France avait apposé sa signature serait immédiatement méprisé et ouvertement violé (1).

(1) On lit dans le *Monde* du 30 mai 1866 :

« Vainqueurs à Solferino, nous proclamons la fédération. Le lendemain, nos bons alliés violent leurs engagements, se séparent de la politique française, équipent une escadre de flibustiers, la lancent sur la Sicile et

Voici donc l'invitation adressée par le Souverain Pontife aux fidèles de la ville éternelle.

« Constantin, par la miséricorde de Dieu, évêque d'Albano, etc. Le Saint-Père a daigné nous adresser le très-vénérable autographe ci-après, que nous nous faisons un devoir de publier :

« Monsieur le cardinal,

« Tout le monde catholique sait quels ont été, dans la présente lutte en Italie, nos sentiments, n'ayant pas nous-même en vue autre chose que le rétablissement de la paix ; et, à cette fin, nous avons adressé à tout l'épiscopat nos lettres pour l'inviter à faire des prières publiques afin d'obtenir du Dieu de la paix un grand don.

« Maintenant que ce don a été obtenu, nous vous chargeons de prévenir les fidèles de cette capitale du christianisme pour

sur Naples après lui avoir frayé la route avec l'or de la trahison. La France réclame, *on passe outre*. Peu de temps après, on se rue sans motifs, sans déclaration de guerre, sur les Etats de l'Eglise. Deux ou trois cents jeunes gens tentent d'arrêter le torrent, on les massacre sans pitié ; la France proteste, *on passe outre* ; elle rappelle son ambassadeur, on en rit. La France déclare que Rome doit rester la ville des Papes, on lui jette à la figure le programme national. Elle signe la convention du 15 septembre, et lorsque, interpellé sur le sens et la portée du traité, le gouvernement français déclare qu'il a prétendu créer en Italie deux Etats distincts, on répond de Florence : Peu nous importe ce que la France veut ou ne veut pas ; nous maintenons notre programme. Surgit la querelle austro-prussienne ; immédiatement on envoie à Berlin le général Govone pour signer un traité d'alliance, et l'on se met sur le pied de guerre. La France blâme, elle conseille la paix ; non seulement *on passe outre*, mais on forme une armée révolutionnaire pour l'homme dont l'hostilité contre l'Empereur est tellement notoire, que cela ressemble à un défi. La France déclare que si l'Italie attaque l'Autriche, elle séparera sa cause de la sienne et la laissera subir les conséquences de ses actes. Pour toute réponse, on double les armements, on décrète les assignats, on annonce avec emphase que l'Italie est assez puissante pour conquérir Venise. »

qu'ils assistent aux solennelles actions de grâces à offrir au Seigneur, qui a daigné faire cesser le plus terrible de tous les fléaux, la guerre.

« Quelles que doivent être les conséquences de cette paix, nous les attendrons avec calme, toujours confiant dans la protection que Dieu daignera accorder actuellement et toujours à son Vicaire, à son Eglise, et au maintien de leurs droits à tous deux.

« En conséquence, on récitera les prières ordinaires à la fin de la messe, substituant à l'oraison *pro pace* celle *pro gratiarum actione*. Remercier Dieu pour la paix obtenue entre les deux grandes puissances catholiques belligérantes est notre devoir ; mais continuer les prières est un véritable besoin, attendu que diverses provinces de l'Etat de l'Eglise sont encore en proie aux démolisseurs de l'ordre établi, et c'est dans ces provinces que de nos jours une autorité usurpatrice étrangère proclame que Dieu a fait l'homme libre de ses propres opinions, soit politiques, soit religieuses, méconnaissant ainsi les autorités établies par Dieu sur la terre, auxquelles sont dus l'obéissance et le respect ; oubliant également l'immortalité de l'âme, qui, alors qu'elle passera du transitoire à l'éternel, devra rendre un compte tout spécial de ses opinions religieuses au Juge tout puissant, inexorable ; apprenant alors, mais trop tard, qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'une foi, et que quiconque sort de l'arche de l'unité sera submergé dans le déluge des peines éternelles.

« Il est donc évident qu'il faut continuer de prier Dieu pour qu'il daigne, en sa miséricorde infinie, rétablir la droiture de l'esprit et du cœur chez tous ceux qui ont été entraînés à s'éloigner du sentier de la vérité, et obtenir qu'ils pleurent non sur les massacres imaginaires de Pérouse, mais sur leurs propres fautes et sur leur aveuglement personnel.

« Cet aveuglement a poussé, ces jours derniers, une foule d'insensés, la plupart israélites, à chasser violemment une

famille religieuse de sa sainte retraite. Ce même aveuglement a produit bien d'autres maux qui affligent et font saigner le cœur.

« Mais la prière est plus puissante que l'enfer, et toute chose demandée à Dieu par ceux qui seront rassemblés en son nom sera infailliblement obtenue. Que demandons-nous? Que tous les ennemis de Jésus-Christ, de son Eglise et du Saint-Siège se convertissent et vivent.

« Recevez la bénédiction apostolique que nous vous envoyons de tout cœur.

« Au Vatican, 15 juillet 1859.

« PIE IX, Pape. »

L'arme du Pape.

La prière est la grande ressource du Pape; c'est l'arme avec laquelle il résiste seul aux nombreux et puissants ennemis qui l'assiègent de toute part.

Voilà nombre d'années que le Vicaire de Jésus-Christ résiste, avec la force d'un martyr et l'intrépidité d'un confesseur, aux efforts conjurés de la violence et de la fourberie. Et quel est le secret de cette héroïque résistance? Quelle est la cause mystérieuse de ces triomphes de la faiblesse sur la force, de ces victoires du *Non possumus* sur les manœuvres les plus machiavéliques de la diplomatie moderne?

Les sages de ce monde se le demandent en vain; nous qui vivons de la vie de la foi, nous connaissons le don de Dieu. Le Pape prie, et l'univers catholique prie avec lui et pour lui. Le nom de Pie IX est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs. Ce nom béni, le chrétien le mêle à toutes ses prières, l'humble fille de nos campagnes le prononce en égrenant son chapelet, le prêtre le redit en offrant la victime sans tache, et le soir, en demandant à Jésus de bénir leur som-

meil, les petits enfants supplient leur Père qui est au ciel de protéger leur Père qui est à Rome.

« Pie IX prie beaucoup et ne décide rien de grave sans avoir fait beaucoup prier, dit M. L. Veuillot. L'importance qu'il refuse ordinairement aux visions, il l'accorde entièrement à la prière. Un homme qu'il appelait à un poste très-important élevait en sa présence des objections contre le choix qu'il avait fait de lui. « Non, lui dit le Pape, il faut accepter. J'y songe depuis longtemps, j'ai réfléchi, j'ai prié, j'ai dit trois fois la messe pour être éclairé, j'ai demandé des prières. C'est vous que Dieu veut dans ce poste ; allez-y. »

La politique de Pie IX.

La liberté catholique ne sera pas toujours entravée, car l'Eglise a dans la prière une force divine qui tôt ou tard rompra toutes ses chaînes.

Un jour, dit-on, un personnage fort instruit des tendances des divers gouvernements de l'Europe parlait au Saint-Père des difficultés de la situation. « Si les cabinets ont leur politique, dit le Pape, moi aussi j'ai la mienne. — Pourriez-vous, Très-Saint-Père, m'en faire part? — Volontiers, mon fils. » Alors, élevant au ciel un regard transfiguré par la foi, le Vicaire de Jésus-Christ dit de cette voix inspirée que connaissent si bien les pèlerins de Rome : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. » Puis il ajouta : « Vous connaissez maintenant ma politique, mon fils ; soyez sûr qu'elle triomphera. »

Cette prière, en effet, sera tôt ou tard exaucée. « Commencée par la déclaration des droits de l'homme, la révolution, dit M. de Bonald, finira par la déclaration des droits de Dieu. » De droit, tout est assujéti au Christ ; tout

lui sera assujetti de fait, un jour ou l'autre. Alors tous les rois, toutes les nations le serviront, et il n'y aura plus qu'un seul pasteur et qu'un seul troupeau. Alors le Christ aura mis tous ses ennemis sous ses pieds, et la révolution sera vaincue. Alors nous aurons dans toute sa plénitude la liberté catholique, la liberté du bien, et la terre, ne fût-ce qu'un moment, sera l'image du ciel, parce que *le droit divin* y prévaudra, parce que les peuples auront cherché et enfin trouvé le règne et la justice de Dieu, qui fera sa volonté sur la terre comme il la fait dans le ciel.

Quelques consolations données à Pie IX.

Le *Journal de Rome* du mois de mars 1861, d'après l'*Armonia*, cite quelques traits bien propres à consoler le Saint-Père.

L'Italie, qu'on représente comme hostile ou indifférente au sort de la Papauté, réitère ses protestations et ses témoignages effectifs de dévouement. Les citoyens d'Imola, où le Saint-Père a exercé les fonctions pastorales avant son élévation au pontificat, et où il a laissé d'impérissables souvenirs, lui ont adressé une somme considérable. Milan a envoyé deux adresses, l'une signée uniquement par les hommes, l'autre par les dames. La première exprime une pensée ou plutôt une demande à laquelle s'associeront sans doute bien des fidèles de l'univers catholique. Comme le monde est bouleversé et châtié en punition de ses crimes, la ville de Milan demande au Vicaire de Jésus-Christ d'user de son pouvoir pour imposer une pénitence solennelle qui, acceptée et accomplie par le monde catholique, apaiserait la justice divine et attirerait l'intervention de Dieu pour mettre fin à la puissance de ceux qui multiplient sur la terre les calamités avec les crimes.

L'adresse des hommes est rédigée en ces termes :

« Très-Saint-Père ,

« Qu'au milieu de tant d'hommes pervers qui méconnaissent votre majesté, la justice de vos décisions et le martyre de votre vie, il s'élève un bien plus grand nombre de vrais catholiques pour vous apporter avec leurs prières et leurs offrandes le témoignage d'une piété vraiment filiale, c'est déjà un triomphe des plus glorieux pour vous ; et nous sommes certains que Dieu le complétera par la victoire donnée à la foi et par la paix rendue à l'Eglise au jour fixé par sa providence et sa bonté.

« Mais notre cœur qui vous aime, Saint-Père, attend avec impatience et empressement que bientôt tous jouissent avec vous de ce complet triomphe, d'autant plus que les ennemis de tout droit divin, entassant injustices sur injustices, et ajoutant à leurs sacrilèges de plus horribles sacrilèges, s'attachent à éteindre chez nous jusqu'à l'espérance. Nous ne sentons que mieux le devoir pressant et le désir de multiplier les efforts pour hâter ce triomphe.

« C'est pourquoi nous nous sommes humiliés intérieurement et nous nous sommes écriés : « C'est avec justice que
« nous sommes châtiés, car nous avons péché. Faisons donc
« pénitence. Qui sait si le Seigneur ne se laissera pas toucher
« de compassion, s'il n'abrégera pas le temps de l'épreuve,
« et s'il ne fera pas luire tout à coup le jour d'allégresse et
« d'actions de grâces ? »

« C'est donc comme pécheurs que nous demandons une pénitence solennelle, qui, prononcée par l'autorité de l'oracle suprême, fera contrepois aux désordres extrêmes et aux scandales de nos malheureux frères. Nous la demandons tous ensemble, dans un même cœur et un même esprit, pour qu'elle monte vers le ciel comme un seul et même sacrifice

assez puissant pour faire violence au cœur de Dieu. Nous l'implorons de vous, ô Vicaire de ce Dieu qui pardonne les péchés et sauve le monde. Cette pénitence, nous l'espérons fermement, par les mérites de Jésus-Christ et de la Vierge immaculée, hâtera le fruit de la prière et des offrandes, votre triomphe et celui de votre sainte cause, qui est la cause de la religion et des nations, la cause des princes et des peuples.

« En attendant cette grâce avec humilité et confiance, nous baisons vos pieds sacrés. Et vous, Pontife, Roi, Père, bénissez-nous afin que nous soyons toujours, devant Dieu et devant les hommes,

« Vos très-humbles, très-obéissants et très-soumis fils. »

(*Suivent les signatures.*)

L'adresse signée par les dames est ainsi conçue :

« *Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo.* (Act. Apost., c. xii, v. 5.) Quand le successeur de Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ est affligé de tant d'amertumes, les soussignées sentent la douce obligation et l'irrésistible impulsion de leur cœur de suivre l'exemple des premiers fidèles en multipliant les prières pour leur premier Père et Pasteur. Elles s'obligent, tant que dureront ces tristes circonstances qui accablent son âme si douloureusement, à s'approcher de la sainte communion un jour désigné, afin qu'il ne s'écoule aucun jour du mois sans que ce tribut de propitiation soit offert par elles au Seigneur.

« En vous rendant cet acte d'hommage avec toute la ferveur de leur cœur, Très-Saint-Père, elles implorent sur elles et sur leurs familles la bénédiction apostolique. »

Conseils du Pape aux prédicateurs du Carême.

On écrivait de Rome en février 1864 :

« Nous voici en plein Carême ; les prédications ont commencé dans la plupart des églises de Rome, et les prêtres chargés de distribuer le pain de la parole se conforment aux instructions que leur a données Pie IX il y a quelques jours. Ces instructions sont d'une simplicité apostolique :

« Que vos prières, que vos discours, et surtout vos exemples servent de règle aux fidèles que vous évangélisez, a dit le Pape ; songez qu'il vous sera demandé compte de ce que vous aurez fait pour le bien des âmes. Et, à ce propos, souvenez-vous qu'un jour, tandis que notre Seigneur marchait suivi de ses disciples, ceux-ci, le long du chemin, s'entretenaient de leurs affaires. Et le Maître, se tournant vers eux, les interrogea par ces mots : *Quid tractabatis in via?* Mais les disciples confus gardèrent le silence. Eh bien ! à vous, prêtres, qui offrez chaque matin sur l'autel la victime sans tache, Dieu demandera : *Quid tractabatis in via?* A vous qui avez charge d'âmes et devez tous vos soins, tous vos travaux à autrui, Dieu demandera : *Quid tractabatis in via?* Il est dit au livre des Machabées que des enfants d'iniquité, sortis d'Israël, bâtirent dans Jérusalem un collège à la manière des nations ; or, nous voyons aujourd'hui des prêtres en Italie enseigner dans les gymnases à la manière des nations, et à ces prêtres Dieu demandera : *Quid tractabatis in via?* Et nul de nous ne pourra garder le silence, car nos œuvres parleront. Allez donc, et mettez-vous à même d'apporter de bonnes œuvres ; évangélisez le peuple de Rome. Ce peuple a de la foi et m'en donne souvent de beaux témoignages, mais il a des défauts auxquels vos prières, vos discours et surtout

« vos exemples, je le répète, doivent porter remède. Dans
 « les temps passés, un homme, appelé *le Fléau de Dieu*,
 « s'avança pour détruire Rome. Le peuple était éperdu, et
 « un de nos prédécesseurs, saint Léon le Grand, obéissant
 « à l'esprit qui assiste le Pape, alla au-devant de cet homme
 « et le détourna de son dessein. Et le peuple reconnaissant
 « pratiqua d'abord la vertu; mais bientôt, comme nous le
 « voyons dans une homélie de ce même saint Léon, ce peu-
 « ple retomba dans ses fautes, et Genséric ne tarda pas à
 « venir l'en châtier. Ce n'est point que je craigne à cette
 « heure l'arrivée d'un Attila ou d'un Genséric : Dieu ne le
 « permettra pas. J'ai voulu seulement parler du caractère du
 « peuple que je vous confie. Et afin que votre mission soit
 « couronnée de fruits abondants, je vous donne la bénédic-
 « tion apostolique. Au nom du Père, etc. »

« Je ne vous donne là que le sens très-affaibli des paroles
 de notre Très-Saint-Père le Pape. Il y a l'onction, le geste,
 la voix, le charme, et, le dirai-je? la vertu qui sort de lui,
 que rien ne peut rendre. Pie IX est un grand Pontife, le
 monde le sait; mais il est aussi un très-grand homme, un
 esprit supérieur, un orateur éminent. Nul ne dit mieux que
 lui ce qu'il faut dire, et nul n'exerce sur ceux qui l'écou-
 tent un ascendant plus puissant. »

Voici, d'après le *Journal de Bruxelles*, quelques passages
 de l'allocution du Souverain Pontife à des pèlerins venus à
 Rome :

« Jamais plus qu'aujourd'hui il n'a été nécessaire de ré-
 péter la prière que fit notre divin Sauveur à son Père céleste :
 « Qu'ils soient un comme je le suis avec vous. » Par l'effi-
 cacité de cette prière, vous êtes ici réunis autour de la chaire
 de Pierre, représentants de tous les pays. La foi, qui unit les
 intelligences, nous fait accepter dans son entier la doctrine
 de Jésus-Christ. C'est elle qui fait la force des martyrs, des
 confesseurs, des vierges. Elle éclaire de ses rayons le monde;

et c'est d'ici que part sa lumière. Elle n'accepte pas de compromis ; elle n'est ni vague ni incertaine, mais claire et définie. La foi de sa nature est exclusive, mais la charité est expansive ; elle s'étend à tous. Je ne parle pas ici de l'amitié humaine, ni de certaine philanthropie humanitaire romanesque, mais de la charité divine qui aime pour Dieu. On répand contre le Vicaire de Jésus-Christ par la parole et la plume mille injures, on ne lui épargne aucune avanie ; mais à ceux qui le maudissent il n'envoie, lui, que ses bénédictions. »

**Deux servantes de Dieu glorifiées
par Pie IX.**

Le dimanche 24 avril 1864, le Saint-Père, accompagné de la famille pontificale, s'est rendu au collège de la Propagande, où l'on a coutume de célébrer tous les ans la fête de saint^t Fidèle de Sigmaringue, prêtre-capucin, martyrisé en Rhétie, et le premier des missionnaires martyrs de ce collège, aujourd'hui si célèbre. Le cardinal préfet général de la Propagande, S. E. Mgr Barnabo, et les cardinaux membres de la congrégation s'y trouvaient déjà pour faire accueil à Sa Sainteté. Une grande foule de personnes de distinction, ainsi que le nombreux personnel de la congrégation et du collège, ont encombré d'abord l'église, où Pie IX a prié longtemps en présence des reliques de saint Fidèle, puis les galeries, où il s'est assis sur un trône pour entendre la lecture de deux décrets de la sacrée congrégation des Rites. Le secrétaire, le promoteur de la foi, les postulateurs et les avocats des deux causes de béatification et de canonisation ont baisé le pied du Pape et ont adressé à Sa Sainteté des remerciements auxquels elle a répondu en termes qu'il est difficile de rapporter exactement. Voici le sens général de ces paroles augustes et apostoliques. Après avoir cité l'Évangile du jour et rappelé

ce que dit notre Seigneur lors de la dernière cène, que le Saint-Esprit, en venant dans le monde, aurait convaincu les hommes de leur incrédulité, Pie IX a ajouté :

« Les preuves de la vérité de notre foi sont nombreuses, et les témoignages que nous en a légués le passé brillent d'une vive clarté. Et cependant il n'y a pas un coin de la terre, aujourd'hui surtout, où l'on ne trouve ou un groupe ou une armée de malheureux faisant état de mépriser le plus grand des biens, la foi ; mais le Seigneur montre à ces malheureux, comme un reproche continu, ses serviteurs qui ont scellé cette foi de leur sang, et parmi eux saint Fidèle de Sigmaringue et tant d'autres, lesquels, sortis de ce collège, se sont répandus dans le monde pour y annoncer l'Évangile.

« Oui, à cette heure encore, Dieu montre et oppose à l'incrédulité ses deux servantes qui obtiennent aujourd'hui, bien qu'à des degrés différents, l'honneur des autels (1). De ces servantes, la première se fit dans son pauvre réduit un exemple lumineux d'abnégation, d'humilité, de rigoureuse pénitence ; l'autre, tout embrasée d'une flamme céleste, s'efforça de conduire le monde entier à l'amour du très-saint cœur de Jésus.

« Prions donc le Seigneur qu'il daigne, par l'intercession de ces deux héroïnes, éclairer nos frères égarés et donner enfin à son Eglise la paix que nous désirons tant.

« J'élève les regards et les mains au ciel, et je vous bénis. Je bénis tous ceux qui s'emploient à adorer le cœur sacré de Jésus. Je bénis ceux qui, à l'ombre de leurs murs domestiques ou au-dehors, s'exercent dans les vertus et dans la perfection chrétienne. Je vous bénis, vous tous enfin, et je prie avec vous le Seigneur de ramener à la vérité les infortunés qui volontairement ferment les yeux à la lumière. »

(1) La bienheureuse Marie-Françoise des Plaies de Jésus et la vénérable Marguerite-Marie.

La prière est la force de l'Eglise.

Un célèbre écrivain de nos jours raconte comment le Pape l'a rassuré et lui a rendu la confiance malgré les périls de la situation :

« Je cherchais, dit-il, quelque consolation, le Saint-Père me l'a donnée. Elle était dans la sérénité invincible de son regard et de son visage autant que dans ses paroles. « Je vois le péril, me dit-il, je vois les canons braqués, je vois l'aveuglement des hommes, plus désolant que la méchanceté de quelques uns, et ces méchants aussi ne savent ce qu'ils font; je vois l'hypocrisie, pire que la folie et que la méchanceté brutale, et c'est là ma douleur. Mais en même temps je raisonne, et je me dis que Dieu ne répand et n'emploie en vain aucune force. Or, je vois qu'il a répandu en abondance dans l'Eglise la force de la prière. C'est un concert dans toutes les parties du monde catholique. La force de la prière aura son effet, et quel peut en être l'effet, sinon la splendeur de l'Eglise ? »

« Après cette parole, j'ai baisé le pied du Saint-Père, et je me suis retiré plein de force et de joie en mon cœur. »

Voici quelques extraits de la pieuse relation écrite par M. l'abbé Dumax, directeur de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, à son retour de Rome, où il était allé offrir une magnifique chapelle à Pie IX au nom des associés :

« La prière! dit le Pape, c'est la grande force de l'Eglise, dans ces temps surtout. »

« Se laissant alors aller au courant d'idées qui remplissaient son âme, Pie IX poursuivit :

« Nous sommes à une des époques les plus difficiles peut-être de l'histoire de l'Eglise; mais la prière est là... »

« Ici, le Saint-Père, oubliant quel était son modeste auditeur, daigna aborder ce vaste et palpitant sujet des épreu-

ves actuelles de l'Eglise et de la conduite mystérieuse et infiniment sage de la Providence.

« Tout ce que je puis dire, c'est que Pie IX est le Pape des papes, le Vicaire par excellence de Jésus-Christ. Avant tout, c'est *l'homme de Dieu*. Sans doute, on vénère en lui cette bienveillance et cette paternité qu'il prodigue à tous ses enfants, aux plus petits d'entre eux comme aux plus illustres (ne viens-je pas de l'expérimenter par moi-même ?), et par lesquelles il se plaît à montrer à tous qu'il les embrasse dans un même amour, qu'il est l'ami, le père de tous. Mais avec cette paternité et toute cette bienveillance, on ne peut se le dissimuler, Pie IX vit dans une sphère supérieure à la nôtre, je veux dire dans la sphère de la pure foi, que ne sauraient atteindre ni les agitations ni des préoccupations de la terre et des vues humaines. C'est le juste de saint Paul : *Justus meus ex fide vivit*. On sent qu'il goûte ce parfait repos en Dieu, qui est le fruit de la foi, et qu'on admire dans les saints ; repos sublime, car il participe de la tranquillité même du ciel ; repos indicible, qui semble rendre notre auguste Pontife calme comme Dieu, immuable comme lui, au milieu de tous les orages qui s'amoncellent sur sa tête vénérable, au milieu de toutes les tempêtes qui grondent autour du Vatican. Oui, on sent qu'au plus intime de cette âme Dieu habite comme dans son sanctuaire privilégié, que Dieu remplit et rassasie ce grand cœur ; aussi n'y a-t-il plus de place dans ce cœur ni pour les vains désirs, ni pour les craintes chimériques, ni pour ce qu'on appelle les prévisions et les déceptions de la politique, ni même pour un simple regret. Vivre dans l'abandon à Dieu et à sa sainte volonté, c'est toute la vie de Pie IX tout entier. Quoi d'étonnant après cela qu'on entende sortir des lèvres du Souverain Pontife des paroles telles que celles-ci qu'il m'a été donné d'entendre, paroles où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de l'abandon parfait à Dieu, ou de l'humilité la

plus profonde, et qui peuvent toutes servir de principes de conduite et de vie chrétienne :

« Il est vrai, je suis le Vicaire de Jésus-Christ; avec lui, « je puis tout, mais de moi-même je ne puis rien. — C'est « parce que Pie IX a été choisi pour promulguer dans le « monde l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, « qu'il est entouré de tant de sympathies, de tant de mar- « ques de dévouement et d'amour; mais par lui-même il « n'est rien; il n'est que l'instrument de Dieu. — Mon fils, « il faut que nous soyons tous sous la main de Dieu comme « des enfants, le Pape comme les autres. — Il ne faut pas « craindre. Il n'arrivera, après tout, que ce que Dieu voudra. « Il saura bien empêcher tout ce qu'il veut empêcher... »

« Et comme le regard de Pie IX s'illumine quand il dit ces choses ! comme ses yeux regardent le ciel ! »

Dans les premiers jours d'avril, Pie IX reçut une députation de nobles Génois qui lui présentèrent une adresse. Après en avoir entendu la lecture faite par le marquis Joseph Durazzo, Pie IX répondit en louant la piété des Génois, et répéta plusieurs fois : *La pieuse Gènes ! la catholique Gènes !* Il loua aussi beaucoup les sentiments exprimés par les signataires de l'adresse, et leur recommanda à tous de se tenir fermement unis dans ces temps de persécution. Il parla de la grande consolation que lui procurait le mouvement général du monde catholique, et ajouta qu'il priait beaucoup et faisait prier beaucoup pour que les fidèles retirassent le plus grand avantage possible des tribulations présentes. Il cita un passage d'une adresse qu'il avait reçue des Indes, où l'on comparait la guerre faite à l'Église aux flots de la mer, qui, en battant l'écueil et frémissant autour de lui, le maintiennent poli et pur de toute souillure.

Prière composée par Pie IX.

Au commencement du Carême de 1866, des fidèles que leur mauvaise santé ou des occupations impérieuses empêchent de gagner l'indulgence en visitant l'église, parfois très-éloignée des quartiers habités où a lieu la station, demandèrent au Pape de pouvoir gagner l'indulgence en visitant une église à leur portée et en y récitant telle prière que le Chef de l'Église leur prescrirait.

Pie IX leur accorda le privilège qu'ils imploraient, et écrivit au bas du rescrit une formule de prière composée de textes sacrés appropriés aux temps que nous traversons :

Civitatem istam circumda tu, Domine, et angeli tui custodiant muros ejus ; exaudi populum tuum cum misericordia ; avertatur furor tuus a populo tuo, quia congregati sunt inimici nostri, qui gloriantur in virtute sua. Sed tu contere fortitudinem illorum, et disperge illos, ut cognoscant quia non est alius qui pugnet pro nobis nisi tu, Deus noster.

« Seigneur, entourez cette ville de votre protection, et que
 « vos anges en gardent les murailles. Exaucez miséricor-
 « dieusement les vœux de votre peuple. Que votre courroux
 « s'éloigne de votre peuple, car nos ennemis, confiants dans
 « leur puissance, se sont rassemblés. Mais brisez leur cou-
 « rage et dispersez-les, et qu'ils reconnaissent que nul autre
 « ne combat pour nous que vous, ô notre Dieu ! »

VII

L'esprit de force.

Le caractère de Pie IX est connu. Il n'est un roi selon le cœur des peuples que parce qu'il est un prêtre selon le cœur de Dieu. Ses actions sur le trône, comme sa vie avant qu'il y montât, font voir tout ensemble une modération, une bonté, une sagesse, un courage qui n'étonneraient pas tant le monde, si, depuis des siècles, le monde n'avait cessé de savoir ce que c'est qu'un saint.

Si Pie IX est doux comme un agneau, il est aussi fort comme un lion quand il s'agit de son devoir. Il reste impassible devant les oppositions les plus formidables quand son devoir l'exige ; sa règle de conduite est toute dans ces deux mots : *fortiter et suaviter*.

Au plus fort de ce déchaînement du mal contre lui, Pie IX n'a cessé de montrer une confiance invincible dans les promesses du divin fondateur de l'Eglise. Il dit un jour à M. de Gramont, ambassadeur de France, en lui montrant le crucifix d'ivoire placé sur sa table de travail : « Je ne compte que sur celui-là. »

Pendant l'affaire du jeune Mortara, il disait à un prêtre français : « Beaucoup d'hommes bien intentionnés, mais gens

de petite foi, m'ont écrit pour me consoler; ils me disaient que je devais être bien effrayé et bien malheureux. » Puis il ajouta avec un doux sourire : *Ipse vero dormiebat* (Pour lui, il dormait). Le Pape se comparait à son divin Maître paisiblement endormi au milieu de la tempête qui agitait la barque des apôtres.

Tant d'actes divers, également marqués du sceau de la mansuétude, de la force et de la piété, témoignent que Pie IX n'est et ne peut être l'instrument de personne. Dans la sérénité de sa conscience, il a tout fait pour la justice, rien pour la popularité. Libre entre ceux qui la redoutent et ceux qui la donnent, il l'a accepté sans trembler de la perdre; il n'a été ni effrayé ni enivré de ses clameurs.

Tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir de près s'accordent unanimement à déclarer qu'il est impossible de rencontrer dans un homme malheureux plus de fermeté, plus de résignation, plus de paix.

Les récriminations et les colères, les douleurs et les larmes, les cris de joie ou d'indignation, les dévouements et les outrages, les guet-apens et les fins de non-recevoir, les obsessions et les conseils, les impostures et les vœux, tout se confond à chaque instant au pied de son trône; tout laisse ce vieillard découronné et dépossédé aussi libre d'esprit que ferme de cœur. Son front est serein comme le soir d'un beau jour d'automne.

Quelqu'un lui demandait un jour comment il pouvait, au milieu de toutes les tempêtes qui viennent agiter avec tant de violence la barque de l'Eglise, conserver une tranquillité aussi admirable, un calme aussi parfait. « Et qui donc, mon fils, répondit le Saint-Père, doit donner l'exemple du courage et de la fermeté, si ce n'est le Vicaire de Jésus-Christ? Je souffre pour la justice, je suis tourmenté pour la cause de Dieu. L'innocence est ma part : voilà le secret de ma force et la raison de mes joies. »

En effet, c'est ainsi que rien ne trouble la sérénité du juste ; il se repose sur la paix de sa conscience, il ne voit autour de lui que les bonnes œuvres dont il a semé sa route, et il n'a d'autre souci que de continuer à en jeter jusqu'au bout le germe éternel et divin dans le silence de sa vie.

Des catholiques éminents qui ont rendu de grands services à Pie IX, dont les discours en faveur de la Papauté sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, caressent encore certaines idées libérales qui ne sont pas conformes à la doctrine de l'Eglise ; le Pontife ne laisse pas toutefois de publier sa dernière encyclique *Quanta cura*, qui condamne formellement le libéralisme moderne.

On peut dire que de nos jours la franc-maçonnerie est la plus grande puissance du siècle ; c'est elle qui, plus encore que l'opinion, mène le monde. Les rois comptent avec elle, et nous avons vu des souverains changer complètement leur politique conservatrice, espérant, par ces déplorables concessions, se mettre à l'abri de ses coups.

Et Pie IX désarmer, au moment où tous l'abandonnent, ne craint pas de renouveler contre la secte maçonnique tous les anathèmes fulminés par ses prédécesseurs.

Et un grand nombre de francs-maçons, touchés de tant de courage, adressent au Pontife leur soumission et l'expression de leur repentir.

En conservant le christianisme, le Pape conserve la dignité humaine, dit Mgr Gaume. Savoir résister jusqu'au sang plutôt que de plier devant l'erreur ou l'injustice, voilà ce qui constitue la dignité de l'homme. Cette dignité, à laquelle les sociétés doivent leurs appuis et l'humanité ses gloires, repose essentiellement sur le Pape. Comment ? parce que le sacrifice même de la vie à la vérité et à la justice implique la connaissance certaine, la conviction invincible de la vérité et de la justice.

Une pareille certitude exige deux conditions : l'infaillibi-

lité et la liberté de la parole, organe de la vérité et de la justice. Or, sans le Pape, point d'infailibilité, et sans Pape indépendant, point de liberté de parole, de liberté telle qu'il la faut, manifeste et reconnue pour commander la foi.

« Non, s'écrie le P. Lacordaire, quand jamais un rayon de la grâce n'eût illuminé mon entendement, je baiserais encore avec respect les pieds de cet homme qui, dans une chair fragile et dans une âme accessible à toutes les tentations, a maintenu si sacrée la dignité de mon espèce et fait prévaloir, pendant dix huit cents ans, l'esprit sur la force. J'élèverais un temple au gardien incorruptible d'une persuasion de mes semblables, et quand je voudrais me donner de la vérité une idée digne d'elle, je viendrais m'asseoir au parvis de ce temple, où, voyant une si vénérable et si haute majesté, de si grands bienfaits, un courage si sublime, je me demanderais ce que sera donc la vérité quand son jour sera venu, et ce que fera Dieu sur la terre si l'homme y fait de telles œuvres. Mais Dieu seul a fait celle-là, seul il en était capable, et nous catholiques, qui le croyons, avec quel amour ne devons-nous pas regarder la chaire où s'est visiblement accomplie cette parole d'une familiarité créatrice : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. »

Soulèvement, à Rome, du 15 novembre 1848.

L'assassinat du comte Rossi fut le signal d'un soulèvement populaire. Dans la soirée du 15 novembre, la populace courut à la caserne des carabiniers ; elle fraternisa avec les troupes, parcourut le Corso avec des flambeaux et bannières déployées, chantant des hymnes en l'honneur du poignard, et insultant, par des réjouissances bruyantes et tumultueuses, à la douleur de la veuve et de la famille du ministre assassiné. Cette page de l'histoire révolutionnaire est toute dégouttante

de sang ; elle suffit à elle seule pour répondre aux accusations lancées contre les prétendues *tyrannies cléricales*. Mazzini, dans une lettre adressée à MM. de Tocqueville et de Falloux, ministres français, leur dit : *Laissez de côté cet assassinat de Rossi, tant de fois hypocritement rappelé*. Le démagogue s'afflige avec raison de voir si souvent rappeler ce fait, car en lui se résumait toute la liberté, la prospérité, la civilisation que ses partisans sauraient donner au peuple, si, pour le malheur du monde, le pouvoir leur appartenait un jour.

Dans la matinée du 16, une troupe immense de démagogues prend la route du Quirinal, où le Pape résidait alors. A la vue de cette multitude, les Suisses chargés de la garde du palais pressentent ce qui va se passer ; ils se retranchent dans les cours intérieures et ferment les grilles pendant que la populace se répand sur la place et dans les rues qui y aboutissent.

C'était sur cette même place que, le 17 juin 1847, les émeutiers avaient rassemblé le peuple pour recevoir la bénédiction du Souverain Pontife au jour anniversaire de son exaltation, et un an après ils s'agitaient pour lui imposer leurs volontés ! Pie IX se tenait dans le palais, entouré de tout le corps diplomatique, et ayant à ses côtés le cardinal Antonelli.

Joseph Galetti, sorti des prisons politiques en vertu de l'amnistie, le même qui avait juré sur la croix du Pape de mourir pour lui s'il le fallait, Galetti était porteur des *désirs du peuple*. On demandait au Pape une constituante et un nouveau ministère, c'est-à-dire qu'on lui demandait d'abandonner la prérogative royale de choisir lui-même ses ministres, en consentant à l'avance à ce que la constituante le fît descendre du trône. Pie IX tint ferme et refusa, protestant que la force ne lui arracherait aucune concession, et qu'il était prêt à être martyr plutôt que de consentir à rien de

contraire à sa conscience. Galetti insista, il pria et menaça ; il dit qu'on était dans un moment critique, que les circonstances étaient exceptionnelles, que la situation était d'une effrayante gravité, que le peuple était soulevé. Pie IX répéta qu'il n'avait aucune concession à faire, et que Galetti pouvait faire connaître au peuple sa réponse définitive. Toutes les prières furent inutiles, aucun raisonnement n'ébranla le Pape. Galetti, avec la conscience qu'il remplissait un triste message, se présenta sur l'escalier du Quirinal pour parler à la multitude qui commençait à s'impatienter de ses retards, et il lui rapporta la réponse du prince. Un cri de rage sortit à l'instant de mille poitrines, et le peuple, abandonné à ses inspirations, se croyant joué et trahi, ne voulait plus compter que sur lui-même pour soutenir ses droits. C'est en ce moment qu'une poignée d'hommes qui se tenaient près de la grille du Quirinal la secouèrent avec force, comme s'ils avaient l'intention de la renverser. Les Suisses qui montaient la garde dans les cours du palais, croyant à une attaque, saisirent leurs armes, et en même temps un coup de mousquet fut tiré sur le peuple. Ce fut l'étincelle tombant sur la mine. *Trahison ! aux armes !* voilà les cris qui retentirent sur toute la place. Quelques gardes civiques tirèrent leurs sabres, des soldats se joignirent à eux, et le peuple, ne respirant plus que la vengeance, courut s'armer dans les maisons voisines ; tous les quartiers de Rome apprirent qu'on massacrait le peuple.

« Les Suisses pâlirent ; ils se crurent au 10 août de la monarchie papale. Bientôt on vit briller sur la place des armes de toute sorte ; il y avait même de l'artillerie. Les toits, les fenêtres se remplirent de soldats ; on mit le feu à une porte de derrière du Quirinal. Quelques décharges furent faites sur le palais ; Mgr Palma, qui se trouvait à une fenêtre, fut tué. Le moment était terrible ; si le peuple était entré dans le palais incendié, personne ne saurait dire à quels

excès il se serait livré. Pie IX, se tournant vers les membres du corps diplomatique qui l'entouraient, leur dit : *Messieurs les ambassadeurs, vous ferez savoir à vos gouvernements comment on traite le Souverain Pontife.*

Lues dans le congrès de Paris, ces paroles auraient suffi pour fermer la bouche aux accusateurs du Pape. Il semble que Pie IX, assailli dans le Quirinal, ait pressenti ce qui arriverait six ans après : *Messieurs les ambassadeurs, vous ferez savoir à vos gouvernements comment on traite le Souverain Pontife.* Les ambassadeurs ont-ils fait leurs rapports ? ou bien les gouvernements les ont-ils si tôt oubliés ? Mais l'histoire garde le souvenir de ces événements.

Refus énergiques de Pie IX.

Lors de la révolution de 1848, Pie IX apprécie froidement et sainement les périls qui l'environnent. Il voit venir la tourmente ; il s'y est préparé par la prière ; il va y résister en développant un courage tout sacerdotal.

Dans cette crise où un homme seul lutte contre l'effervescence des uns, le désespoir des autres et les sombres pronostics de tous, Pie IX a recouvré la placidité de son caractère et l'énergie du pontificat. Déjà, le 11 février 1848, au moment où, acclamé par une foule immense, il a paru au balcon du Quirinal, d'où sa main a tant de fois béni, une consigne, un mot d'ordre évident s'est fait entendre. Ce mot d'ordre, c'est : Plus de prêtres au gouvernement ! Pie IX a recueilli ce cri ; il y répond avec des paroles d'autorité souveraine : *Non posso, non debbo, non voglio.* Ces trois mots, éloquent résumé du pouvoir, du devoir et de la volonté, retentissent comme une protestation et un serment.

— En 1859, on lui demandait des concessions que désavouait sa conscience ; il répondit par un refus énergique qu'il motiva en ces termes :

« Les devoirs de notre charge réclament que, pour protéger l'autorité du Siège apostolique, nous défendions de tous nos efforts les droits et les possessions de la sainte Eglise romaine et la liberté de ce siège, qui est inséparable de la liberté et des intérêts de toute l'Eglise. Et les hommes qui, applaudissant à ce décret spoliateur, affirment tant d'erreurs et d'absurdités, ignorent ou feignent d'ignorer que ce fut par un dessein singulier de la Providence divine que, dans le partage de l'empire romain en plusieurs royaumes et en diverses puissances, le Pontife de Rome, auquel notre Seigneur Jésus-Christ a confié le gouvernement et la conduite de toute l'Eglise, eut un pouvoir temporel, afin sans doute que, pour gouverner l'Eglise et protéger son unité, il pût jouir de cette plénitude d'autorité nécessaire à l'accomplissement de son ministère apostolique. Tous savent, en effet, que les peuples fidèles, les nations, les royaumes n'auraient jamais une pleine confiance, une entière obéissance envers le Pontife romain, s'ils le voyaient soumis à la domination d'un prince ou d'un gouvernement étranger, et privé de sa liberté. »

Plus tard, on revient à la charge, et l'on insiste plus fortement pour lui faire abandonner une partie des Etats de l'Eglise; il répond par l'encyclique du 19 janvier 1860, où nous faisons ce passage :

« Nous ne pouvons pas abdiquer notre droit de souveraineté sur les susdites provinces de notre domination pontificale, sans violer les serments solennels qui nous lient, sans exciter des plaintes et des soulèvements dans le reste de nos Etats, sans faire tort à tous les catholiques, enfin sans affaiblir le droit non seulement des princes de l'Italie qui ont été injustement dépouillés de leurs domaines, mais encore de tous les princes de l'univers chrétien, qui ne pourront voir avec indifférence l'introduction de certains principes très-pernicieux. »

Et lorsque, malgré ses protestations, le sacrilège sera consommé, Pie IX fulminera l'excommunication majeure contre tous ceux qui l'auront commis ou qui y auront coopéré :

« Lié par le devoir de notre charge apostolique et par un serment solennel, nous devons veiller avec la plus grande vigilance à la conservation de la religion, garder complètement intacts les droits et les possessions de l'Eglise romaine, maintenir et préserver de toute atteinte la liberté de ce saint Siége, à laquelle tient le bien de l'Eglise universelle, et par conséquent défendre la souveraineté que la Providence a donnée aux pontifes romains pour qu'ils puissent librement exercer leur charge sacrée, afin de transmettre dans toute son intégrité cette même souveraineté à leurs successeurs. Nous ne pouvons donc ne pas condamner et flétrir énergiquement les entreprises et les efforts iniques et impies des sujets en révolte, en leur résistant de toute notre puissance. » (*Cons. du 20 juin.*) « Nous déclarons que les auteurs de ces faits accomplis, et ceux qui y ont adhéré ou consenti, ont encouru les censures ecclésiastiques et les peines infligées par les sacrés canons. » (*Cons. du 26 septembre.*)

Les méchants attendaient de voir la bonté de Pie IX dégénérer en faiblesse. « Vaines espérances ! Dieu, qui connaissait les temps, a placé sur le Siége de saint Pierre un homme sur lequel les fidèles peuvent se reposer avec la confiance la plus absolue. On parle de l'ostentation de la cour de Rome. Il n'y a pas de cour à Rome (1) ; il y a un Pape qui vit modestement au milieu d'un petit nombre de prélats. Et c'est ce Pape qui est invincible, parce que la prière qu'il adresse chaque jour à Dieu avec ferveur, sa conscience qu'il conserve toujours pure, la foi vive qui le guide incessamment

(1) Ce qu'on appelle officiellement cour pontificale ne concerne que le cérémonial et l'étiquette, et ne s'occupe ni de la politique, ni du gouvernement de l'Eglise.

au milieu des tempêtes, le soutiennent et lui donnent la force de repousser avec horreur toute proposition de déshonneur et de parjure (1). »

L'Ordre de Pie IX.

Voici un fait qui montre la puissance de la Papauté, la supériorité du prince de Rome sur tous les autres princes de la terre, la grandeur de Pie IX inhérente à sa dignité, indépendante de la possession du pouvoir, comme de la bonne et de la mauvaise fortune. Le Pape est toujours grand, qu'il commande du haut du Vatican ou qu'il souffre dans l'exil. Je veux parler des lettres apostoliques du Pape, datées de Gaëte le 17 juin 1849. Par ces lettres, Pie IX réglait certaines conditions relatives aux chevaliers de première classe de l'*ordre de Pie*. Longtemps auparavant, Pie IV avait institué un ordre de chevalerie pour récompenser ceux qui avaient bien mérité du Saint-Siège et du gouvernement pontifical, et il avait voulu qu'il fût appelé de son nom : *ordre de Pie*. Le 17 juin 1847, Pie IX rétablit et réorganisa cet ordre en lui donnant une décoration dont la légende rappelait son but : VIRTUTI ET MERITO. Exilé à Gaëte, il donnait de nouveaux règlements relatifs à ce sujet.

Maintenant considérons un instant ce Pontife exilé qui institue un ordre de chevalerie ou le réorganise. Supposons un roi chassé de ses Etats, Louis-Philippe, par exemple, qui, arrivé en Angleterre pendant que la république française dominait à sa place, eût publié des lettres-patentes par lesquelles il instituait ou rétablissait un ordre particulier appelé *l'ordre de Louis*. Les personnes les plus sérieuses n'auraient-

(1) *Rome et ses ennemis*, par Mgr Nardi, traduit de l'italien par A. Chaurand, p. 14.

elles pas été tentées de rire de pitié? Eh bien! ce qui aurait paru ridicule dans un prince de la terre parut touchant et sublime dans le Pontife romain; car ce fait montrait la dignité et la puissance de la personne de Pie IX, même dans l'exil de Gaëte; il montrait la grande idée que le monde a du pontificat, puisque chacun se serait tenu pour très-honoré d'une décoration donnée par le *pèlerin apostolique*; il montrait en outre que personne ne doutait que le Pontife ne dût recouvrer son royaume, parce que l'Europe est constituée de telle sorte qu'elle ne peut se passer d'un Pape-roi. Si les autres princes tombés du trône et errants sur la terre étrangère deviennent ridicules en prétendant faire acte de souveraineté, cela vient de ce que leur puissance terrestre est tout accidentelle et n'a rien de nécessaire; leur restauration est soumise aux incertitudes de l'avenir. Mais il en est bien autrement pour le Pontife, qui ne peut être dépouillé que pour un temps de sa puissance temporelle, parce que cette puissance est à la fois une nécessité religieuse et une nécessité politique. Ainsi en advint-il de Pie IX.

Non possumus.

La présence d'une force française dans Rome a été une protection toujours efficace contre les factieux, mais en même temps toujours incertaine, Sans cesse on a parlé de la restreindre, souvent de la supprimer. D'un autre côté, les causes extérieures du désordre demeurant les mêmes, le Pape a dû se résigner à former une armée qui pût en imposer aux séditieux quand la France se retirerait. C'est un grand malheur pour le Pape et une grande humiliation pour l'Europe que le Vicaire de Jésus-Christ soit contraint d'avoir une armée. Chez le prince de la paix, une force de police devait suffire. A qui veut-il faire la guerre? Mais puisque enfin la

nécessité commande, et qu'il ne dépend en aucune manière du souverain d'en éloigner les causes décisives, qui ne sont ni en son peuple ni en lui, une armée fut créée et portée à près de vingt mille hommes, tous volontaires; car le Pape ne consent point à établir la conscription. Cette troupe, instruite et disciplinée à la française, garantissait parfaitement l'ordre intérieur. Deux régiments avaient su promptement reprendre Pérouse, enlevée par un coup de main révolutionnaire. On sait comment, attaquée sans déclaration de guerre, écrasée par le nombre, l'armée pontificale a glorieusement péri dans le guet-apens de Castelfidardo. Il est moins connu que les prisonniers *italiens* de Castelfidardo, soumis pendant deux mois aux obsessions du vainqueur, successivement tentés par l'appât d'une récompense ou par la menace d'une interminable captivité, sont restés fidèles à leur souverain et servent encore aujourd'hui la plupart sous ses drapeaux.

Non moins que l'agression de Castelfidardo, les autres conséquences de la guerre d'Italie, en ce qui regarde le Pape, continuent d'étonner la conscience publique. Malgré sa neutralité déclarée et admise, malgré la proclamation de l'Empereur des Français qui lui garantissait l'entière conservation de son patrimoine, le Saint-Père a été dépouillé des Romagnes et de l'Ombrie, ses plus riches provinces; dépouillé non par la France victorieuse, mais par le Piémont qu'elle protégeait. Nous ne cherchons pas à expliquer comment le Piémont a pu commettre impunément ce crime plus grand que beaucoup d'autres; les mystères n'en sont pas encore livrés au jugement public. Au reste, le fait n'est pas consommé. Le dernier mot n'est pas dit, ou s'il est dit, c'est par Pie IX; et le dernier mot de Pie IX fait augurer quel sera le dernier mot de Dieu, qui s'inquiétera peu de parler comme les vainqueurs d'aujourd'hui. Les inventeurs du « droit nouveau » montrent eux-mêmes qu'ils ne jugent pas ce droit suffisant pour garder ce qu'il permet si bien de

prendre. On presse le Pape de consacrer lui-même la spoliation dont il est la victime. *Non possumus!* Or, quand le Pape a dit : Je ne peux pas, toujours Dieu a dit : Je ne veux pas.

Sa Majesté le Roi de Piémont, avant et depuis sa promotion à la royauté d'Italie, a personnellement connu la vigueur des refus de Pie IX. Voici deux pièces officielles qui sont en même temps de grands traits de caractère et de grandes pages d'histoire (1) :

En 1859, après ce que l'on a appelé le soulèvement des Romagnes, mais avant le prétendu vote par lequel ces provinces se sont données au roi de Piémont, il fut grandement question d'assembler un congrès pour le règlement des affaires d'Italie. Pie IX, consentant à ce congrès, écrivit de sa main au roi de Piémont pour l'engager à s'y porter le défenseur des droits du Saint-Siège. Un peu surpris de recevoir une pareille mission, Victor-Emmanuel crut l'occasion opportune pour proposer au Pape d'entrer en arrangements avec lui.

On ne disait pas encore en ce temps-là : *Rome ou la mort!* Le roi, écrivant au Pape, lui demandait seulement les Légations, qui se trouvaient, disait-il, très-heureuses, et qui devenaient très-chrétiennes depuis qu'elles n'obéissaient plus au Chef de l'Eglise. Il pensait même que, vu le bonheur éclatant de ces provinces insurgées, le Pape voudrait peut-être lui remettre encore, à un titre quelconque, les Marches et l'Ombrie, afin de leur ménager la même prospérité.

Dans cette lettre, véritablement trop peu digne de la gravité royale, le monarque agrandi ne manquait pas d'étaler ses sentiments religieux : « Fils dévoué de l'Eglise, descendant d'une race très-pieuse, comme Votre Sainteté le sait bien, j'ai toujours nourri des sentiments de sincère at-

(1) *Pie IX*, par Louis Veuillot.

« tachment, de vénération et de respect envers la sainte
 « Eglise et son auguste Chef. Jamais il ne fut et il n'est pas
 « dans mon intention de manquer à mes devoirs de prince
 « catholique, et d'amoindrir, pour ce qui dépend de moi,
 « les droits et l'autorité que le Saint-Siège exerce sur la
 « terre en vertu du divin mandat du ciel. » Il terminait ces
 « réflexions dictées par un cœur sincère et tout dévoué à la
 personne du Vicaire de Jésus-Christ, » en exprimant l'espé-
 rance que le Pape « voudrait bien lui accorder sa sainte bé-
 nédiction. »

Le roi reçut, courrier par courrier, la réponse suivante :

« L'idée que Votre Majesté a songé à m'exposer est une
 « idée imprudente, indigne assurément d'un roi catholique
 « et d'un prince de la maison de Savoie. Ma réponse est
 « déjà sur le point de paraître imprimée dans l'encyclique
 « aux évêques catholiques, où vous pourrez la lire.

« Du reste, je suis affligé, non pour moi, mais pour la
 « malheureuse situation de l'âme de Votre Majesté ; car elle
 « est déjà sous le coup des censures et de celles qui suivront
 « encore lorsque vous aurez consommé l'acte sacrilège que
 « vous et les vôtres avez l'intention d'accomplir.

« Je prie le Seigneur du fond de mon cœur, afin qu'il vous
 « éclaire et vous fasse la grâce de connaître et de pleurer
 « les scandales qui ont eu lieu et les maux affreux qui ont
 « frappé la pauvre Italie avec votre coopération.

« PIE PP. IX.

« Du Vatican, 14 février 1860. »

Le roi de Piémont ne put pas garder le silence. Le 20 mars suivant, il écrivit de nouveau au Saint-Père. Il avait acquis les Romagnes par le moyen du suffrage universel, combiné avec ses baïonnettes et nourri d'une somme de quatre millions, ainsi que cela fut plus tard avoué en plein parlement italien.

Sans entrer dans ces détails, le roi notifiait l'annexion comme une inspiration du patriotisme le plus pur. En acceptant le vœu si légitime des peuples, disait-il, « prince catholique, je ne
 « crois pas manquer aux principes immuables de la religion
 « que je me fais gloire de professer avec un dévouement
 « filial et inaltérable. » Néanmoins, dans l'intérêt de la paix il offrait toujours « de rendre hommage à la souveraineté suprême du Saint-Siège, de diminuer et de concourir à son indépendance et à sa sécurité. » Et il priait humblement Sa Sainteté de lui accorder la bénédiction apostolique !

La réponse du Pape fut prompte. On y sent la fierté d'un cœur loyal et l'indignation d'une âme généreuse ; elle résume admirablement toute l'histoire de l'annexion, tous les sophismes diplomatiques, toute la vérité que le Saint-Siège leur oppose au nom du devoir et au nom du droit :

« Les événements qui se sont produits dans quelques provinces de l'Etat de l'Eglise imposaient à Votre Majesté, « comme elle m'écrit, le devoir de me rendre compte de sa « conduite quant à ces événements. Je pourrais me borner à « combattre certaines assertions qui sont contenues dans sa « lettre, et dire, par exemple, que l'occupation étrangère « dans les Légations était depuis longtemps circonscrite à la « ville de Bologne, laquelle n'a jamais fait partie de la Rome « magne. Je pourrais dire que le prétendu suffrage universel fut imposé et ne fut pas volontaire ; je m'abstiens « d'ailleurs de demander l'avis de Votre Majesté sur le suffrage universel, comme aussi de dire qu'elle est mon opinion sur ce suffrage. Je pourrais dire que les troupes pontificales ont été empêchées de rétablir le gouvernement « légitime dans les provinces soulevées pour des motifs qui « sont également connus de Votre Majesté. Je pourrais m'appesantir sur ces considérations et sur d'autres. Mais ce « qui surtout m'impose le devoir de ne pas adhérer aux pen-

« sées de Votre Majesté, c'est de voir l'immoralité toujours
 « croissante dans ces provinces et les insultes qui y sont
 « faites à la religion et à ses ministres. Bien plus, quand
 « même je ne serais pas tenu par des serments solennels à
 « maintenir intact le patrimoine de l'Eglise, serments qui
 « me défendent de me prêter à toute tentative ayant pour
 « but de diminuer l'étendue de ce patrimoine, je me verrais
 « obligé de repousser tout projet fait en ce sens, afin de ne
 « pas souiller ma conscience par une adhésion qui me con-
 « duirait à donner ma sanction et à participer indirectement
 « à ces désordres, et à concourir à rien moins qu'à justifier
 « une spoliation injuste et violente. Du reste, je ne puis non
 « seulement faire aucun accueil bienveillant aux projets de
 « Votre Majesté, mais je proteste au contraire contre l'usur-
 « pation qui s'opère au détriment de l'Etat de l'Eglise, et
 « qui laisse sur la conscience de Votre Majesté et de tout
 « autre coopérateur à cette insigne spoliation les consé-
 « quences fatales qui en découlent. Je suis persuadé que
 « Votre Majesté, en relisant avec un esprit plus tranquille,
 « moins prévenu et plus instruit des faits la lettre qu'elle
 « m'adresse, y trouvera de nombreux motifs de repentir.

« Je prie Dieu de donner à Votre Majesté les grâces dont
 « elle a surtout besoin dans les circonstances difficiles du
 « moment.

« PIE PP. IX.

« Du Vatican, 2 avril 1860. »

Cette fois le roi de Piémont se le tint pour dit et ne ré-
 pliqua point; ou plutôt la réplique du roi de Piémont fut le
 guet-apens de Castelfidardo, six mois plus tard. Par la vic-
 toire de Castelfidardo, l'acquéreur devint conquérant. Il eut
 les Marches et l'Ombrie.

Le monde a vu depuis et il voit encore les deux attitudes,
 celle du vainqueur et celle du vaincu; il sait où est l'honneur
 où est la force, où est la vraie victoire.

Pie IX veut être indépendant de la politique.

Pie IX se préparait à rentrer dans sa capitale, lorsqu'on lui communiqua une lettre dans laquelle le président de la république voulait lui imposer une espèce de programme de gouvernement. « Non, je n'accepte pas, dit le Pape, et plutôt que de subir aucune contrainte, je suis prêt à me rendre en Amérique, où j'ai déjà porté mes pas. »

Un illustre orateur faisait allusion à cette fermeté lorsque, du haut de la tribune de l'Assemblée législative, il s'écriait :

« Sachez-le, messieurs, sachez-le : c'est la faiblesse même du siège pontifical qui fait sa force insurmontable contre vous. Ah ! oui, il n'y a pas dans l'histoire du monde un plus grand spectacle et plus consolant que les embarras de la force aux prises avec la faiblesse. Permettez-moi une comparaison familière : quand un homme est condamné à lutter contre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément ; elle dit : Frappez, et vous vous déshonorerez, et vous ne me vaincrez pas. Eh bien ! l'Église n'est pas une femme ; c'est bien plus qu'une femme, c'est une mère. »

On sait dans quelles circonstances solennelles le Pape éleva la voix et adressa à l'univers chrétien cette admirable encyclique du 19 janvier 1860, dans laquelle, au milieu des angoisses dont il est accablé, le Vicaire de Jésus-Christ affirme et proclame son droit et sa volonté de ne pas se rendre au conseil qu'on lui donnait de renoncer à la possession d'une partie de ce patrimoine de saint Pierre qui appartient aux catholiques de tous les pays et de tous les temps ; il repousse le honteux marché qu'on lui propose ; il se déclare lié par ses serments, lié par l'intérêt spirituel de la grande famille catholique qui proteste et résiste avec lui. Enfin, après avoir

formellement réclamé contre la doctrine qui érigerait en droit le fait accompli, il en appelle solennellement au jugement de Jésus-Christ qu'il représente, et il termine ainsi : « Appuyé du secours de Celui qui a dit : *Vous serez opprimés dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (Jean, XVI, 33), et : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice* (Matth., V, 10), nous sommes prêt à suivre les traces illustres de nos prédécesseurs, à mettre leurs exemples en pratique, à souffrir les épreuves les plus dures et les plus amères, à donner notre vie, avant que d'abandonner la cause de Dieu, de l'Eglise et de la justice (1). »

Pie IX orateur.

Pendant l'octave de l'Épiphanie, on prêche dans presque toutes les langues européennes à Saint-André. On y entend des sermons anglais, espagnols et français. Le 13 janvier 1847, voici ce qui se passait dans cette église : Le P. Ventura devait y prêcher, et avait attiré, comme à son ordinaire, une foule immense. Tout à coup le bruit se répand que l'orateur est malade et qu'un autre doit prêcher à sa place. Le désappointement est général ; mais quelle surprise et quelle respectueuse joie, lorsqu'aux yeux émerveillés de l'assistance Pie IX apparaît dans la chaire évangélique !

Depuis longtemps le Saint-Père s'affligeait des habitudes

(1) En janvier 1860, il disait à la députation des ordres monastiques de Rome : « La vague frappe bien le rocher ; mais lorsque le rocher est solide, la vague qui s'élançait au sommet retombe en écume à ses pieds, et n'a d'autre effet que de le polir et de le rendre plus blanc et plus pur. »

Ces paroles de Pie IX s'appliquaient à lui-même. En vain a-t-on employé tous les moyens que l'esprit du mal peut suggérer, on n'a rien pu en arracher contre les intérêts de l'Eglise.

de blasphème contractées par le peuple romain et des exclamations mythologiques (*per Baccho! sanguē di Venere!* etc.) qu'il a conservées de ses pères et qui sont un outrage au vrai Dieu. Il engagea le P. Ventura à les combattre dans un sermon. Le célèbre théatin le conjura de parler lui-même. « Eh bien! lui dit Pie IX, je veux bien essayer. Vous prêchez le 13 à Saint-André; cédez-moi votre tour, mais gardez-moi le secret. » Il y avait plusieurs siècles qu'un Souverain Pontife ne s'était fait entendre en public. Le discours de Pie IX causa une vive impression. Le Saint-Père est un orateur éminent, et il parlait à Saint-André devant les tombeaux de ses deux illustres prédécesseurs par le nom comme par la dignité, Pie II et Pie III (1).

« Rome vit un spectacle qu'il ne lui avait plus été donné de voir depuis saint Grégoire VII (2). » Pie IX, ajoutant un nouveau diamant à la couronne déjà si belle de ses bienfaits et de ses vertus, descendait au rang de simple prédicateur et adressait à son petit auditoire le discours suivant :

« Je ne puis sans une vive émotion, mes bien-aimés fils, me rappeler ces témoignages d'amour que vous êtes venus m'offrir le premier jour de l'année. Mon cœur vous remerciait de vos vœux, et rapportant, comme je le devais, à l'honneur de Dieu ce que vous faites pour moi, son indigne Vicaire, je vous ai invités à bénir le nom du Christ par ces paroles : *Sit nomen Domini benedictum!* Tous vous m'avez répondu avec l'accent de la foi : « Dès maintenant et pour l'éternité! » *Ex hoc nunc et usque in sæculum!* Je viens vous rappeler ces engagements solennels, car je le sais, bien qu'en très-petit nombre, il y a dans cette ville, centre de la catholicité, des hommes qui profanent le saint nom de Dieu par le blasphème. Vous tous qui êtes ici, recevez de moi

(1) Edmont Lafont.

(2) Pie IX, par A. de Saint-Albin. La traduction du discours dont il est ici question est également extraite du même ouvrage.

cette mission : publiez partout que je n'espère rien de ces hommes. Ils lancent contre le ciel la pierre qui les écrase en retombant. C'est combler la mesure de l'ingratitude que de blasphémer le nom du Père commun qui nous donne la vie, et avec elle tous les biens dont nous jouissons. Dites à ceux de mes fils qui l'offensent par de tels outrages de ne plus donner ce scandale dans la ville sainte.

« Je veux aussi vous parler du précepte du jeûne. Un grand nombre de pères et de mères m'ont entretenu des peines qu'ils éprouvent en voyant le démon de l'impureté exercer ses ravages parmi les jeunes gens. Le Seigneur nous le dit lui-même dans les saints Evangiles, c'est par la prière et par le jeûne, *in oratione et jejuniis*, qu'on enchaîne ce démon dévastateur qui va ravageant la terre, et qui non seulement empoisonne les sources de la vie des individus, des familles et de la société tout entière, mais qui surtout consume la ruine des âmes immortelles.

« Après ces deux avertissements, il me reste à prier Dieu de vous bénir tous. Seigneur, *respice de cælo*, tournez vers nous vos regards vivifiants. Visitez cette vigne que votre droite a plantée : *Visita vineam istam quam plantavit dextera tua*. Elle est à vous ; vous l'avez arrosée de votre sang, vous l'avez gardée. Visitez-la, non pour punir les méchants, mais pour leur faire sentir les doux effets de votre miséricorde. Visitez-la pour guérir la plaie de l'incrédulité qui dévore le monde. Visitez-la, et, en la visitant, écarterez cette main de fer qui pèse sur elle. Visitez-la et purifiez le cœur de vos enfants. Versez dans le sein des générations qui s'élèvent ces deux plus chers attributs de la jeunesse, la modestie et la docilité. Eteignez ces haines funestes qui divisent les citoyens et les arment les uns contre les autres. Visitez-la, Seigneur, et, en la visitant, avertissez les sentinelles d'Israël de donner de bons exemples et de s'armer d'une force et d'une prudence divines pour veiller aux intérêts des peuples confiés à leur garde.

« Daignez, ô mon Dieu, entendre ma prière, et répandez sur ce peuple, sur cette ville et sur le monde entier vos plus douces bénédictions. »

Pie IX prêcha une autre fois avec non moins de succès. C'était pendant le choléra. Pour implorer la miséricorde divine, le clergé de Rome venait chercher en procession le crucifix miraculeux du Campo-Vaccino. Le Pape apparut sur le perron de l'église Saint-Joseph des Charpentiers, bâtie au-dessus de la prison Mamertine, et il adressa à la foule émue une allocution touchante à l'occasion du fléau qui décimait Rome. Debout au-dessus de la prison de saint Pierre, son deux cent cinquante-huitième successeur, Pie IX, a parlé aux Romains, ayant devant lui les ruines du Forum et du Colysée. Quelle tribune ! Qu'aurait dit Cicéron, si, reparaisant de son côté aux Rostres, dont nous voyons là-bas l'emplacement, il eût vu devant lui ce Pontife-roi, héritier des Césars, lequel, sans flottes et sans armées, étend sa domination plus loin que l'empire romain, jusque dans des mondes nouveaux que le christianisme a découverts pour dilater ses limites (1) ?

Pie IX fait souvent en public de ces brefs discours, frappés comme des médailles. Il y a deux ans, après l'office du jour de Noël qui se célèbre à Saint-Jean de Latran, le cardinal-doyen se présenta devant le Saint-Père et lui offrit les vœux du sacré collège. C'était un moment d'alarme, un de ces moments que l'on ne compte plus, où l'ennemi semble sur le point de faire un dernier et victorieux effort. Pie IX, dans sa réponse, accentua très-énergiquement le triomphe de l'Eglise. Etendant la main du côté de la grande arène des martyrs, voisine de l'auguste basilique : « Cet amphithéâtre, dit-il, ce Colysée qui est près d'ici, fut, dans les premiers siècles de l'Eglise, comme un calice qui reçut le sang des

(1) Edmont Lafont.

héros chrétiens ; il est aujourd'hui comme la coupe qui reçoit nos larmes. Ce sang et ces larmes crient vers le ciel et toucheront le cœur de Dieu en faveur de son Eglise. »

Le Pape et la politique de Machiavel (1).

Plusieurs des principales qualités qui passent pour nécessaires aux maîtres de la politique humaine, la dissimulation, le dédain de la justice, l'impitoyable ardeur de dominer, le mépris des hommes enfin, manquent à Pie IX ; la nature l'en éloigne autant que la foi. Il a des devoirs envers le ciel et envers la terre, il les connaît et il les remplit. Il doit, au péril de son trône et de sa vie, soutenir les droits de l'Eglise et l'honneur de Dieu ; il souffrira l'exil, et, s'il le faut, la mort, pour que l'honneur de Dieu soit sauf et que les droits de l'Eglise soient maintenus. « Seigneur, s'écriait David, que ceux qui espèrent en vous ne rougissent pas de moi ! » C'est la prière de Pie IX. Il n'est pas chargé de procurer le triomphe de la vérité méconnue, il est chargé de confesser cette vérité jusqu'à la mort ; car c'est par là qu'au temps fixé de Dieu elle surgit vivante du tombeau de ses martyrs. Pie IX disait un jour : « Je n'ai aucun embarras : on s'est acculé à ne me demander plus qu'à des choses également contraires à

(1) Le machiavélisme est à l'ordre du jour. Les diplomates n'ont, pour ainsi dire, pas d'autre règle de conduite que les maximes du philosophe de Florence. *La parole*, disait Talleyrand, *a été inventée pour dissimuler la pensée.*

« Faut-il s'étonner, dit Mgr Gerbet, que, dans les premiers élans de son enthousiasme, la révolution italienne ait annoncé qu'elle allait ériger sur une des belles places de Florence une statue à Machiavel ? Le mal, comme le bien, a l'instinct des signes matériels qui lui conviennent, des emblèmes qui sont sa véritable expression. Assurément la révolution a bien choisi ; mais on conviendra qu'il y a eu dans un pareil projet une impudence naïve et un affreux bon sens. »

l'honneur humain et à la foi chrétienne ; il est trop aisé de dire *non*. » A toutes les suggestions, il a répondu : Non ! A toutes les menaces, il a répondu : Faites ! Et avec ces deux mots seulement il a lié aux portes de Rome les flots montants de la révolution. Pourquoi ne passent-ils pas ? Pourquoi le Vatican n'est-il pas submergé ? Après Castelfidardo, c'était si facile, et aujourd'hui encore l'*opinion* demande si fidèlement qu'on en finisse ! Mais l'*opinion* ne peut pas tout. La constance de Pie IX, cette constance qui ne fléchit pas quand l'espérance semble perdue, a donné à la raison le temps de parler ; elles ont ensemble, autour du Saint-Siège, élevé un rempart désormais inexpugnable, du moins pour le Piémont. En refusant d'abdiquer son droit, le juste désarmé s'est montré non seulement plus grand, mais il est devenu plus fort que ses adversaires. Il a rallié autour de lui une force qui semblait n'exister plus ici-bas, l'amour. Il est aimé ; il donne au genre humain le spectacle salubre d'un chef de peuple en qui la conscience peut se reposer parfaitement, qui ne dit rien que de vrai, qui ne veut rien que de juste, qui rend pleinement raison de ses actes, et qui, sans autre ressource, par la seule majesté de sa couronne et la seule vertu de son cœur, dompte toute violence et déjoue toute supercherie.

Cependant, s'il dédaigne les menées de la politique humaine, Pie IX n'est pas sans moyens personnels de défense, même d'attaque contre ses ennemis. Outre cette armure du droit, de la justice et de l'honneur, que nulle contrainte ni nulle feinte n'a pu lui faire déposer, il possède à un degré rare la perspicacité, la patience, la vigilance, la décision. Il ne hait point les hommes, il ne les méprise pas, mais il les connaît. Lorsque son œil pénétrant et calme a saisi la fraude, il est en garde pour toujours, et dès lors les avantages du secret ne sont d'aucune utilité contre lui. Deux clefs lui ouvrent tôt ou tard tous les secrets : dans ses mains la pa-

tience, dans les mains de son adversaire la passion. Les conspirateurs de 1848, M. de Cavour, d'autres rusés, ne l'ont pas trompé longtemps. Il a sondé leurs combinaisons les plus enveloppées, et, sauf peut-être certains coups de scélératesse qu'un homme de bien ne saurait prévoir, rien ne l'a surpris.

Il n'a craint ni de se taire, ni de parler, et sa voix loyale s'est toujours élevée à propos pour condamner l'erreur ou pour démasquer la fourbe. Devant les sophistes de la révolution, il sut proclamer les vérités qui pouvaient le rendre impopulaire ; plus tard, sous la main d'une autre force, persécuté par les notes diplomatiques ou par des brochures autorisées, il a parlé avec non moins de franchise, bravant la colère de ses contradicteurs embarrassés. Il n'a pas dédaigné d'écraser directement certains serpents qui comptaient trop sur leur souplesse, le charme de leur robe et les qualités de leur venin. Ainsi périt, au pied du trône pontifical, ce fameux écrit anonyme, *le Pape et le Congrès*, où toute l'Europe avait cru voir le programme des événements futurs. L'auteur, sans se vanter de descendre d'une race très-pieuse, se faisait plus catholique encore que le roi du Piémont ; rien ne semblait si habile. Le Pape crut bon d'en dire deux mots ; il les adressa au général en chef de l'armée française, qui lui offrait officiellement ses compliments de nouvelle année. « C'est, dit-il, quelque chose de bien misérable que cet écrit-là, un tissu honteux de contradictions, un insigne monument d'hypocrisie. » La trame, s'il y en avait une, fut déchirée du coup, et toute l'habileté du pamphlet se trouva n'avoir gagné que cette épitaphe immortelle. (LOUIS VEUILLOT.)

Conversation de Pie IX avec M. Louis Veillot.

Aucun homme n'a la mémoire du cœur au même degré que notre bien-aimé Pontife. On sait avec quelle bienveillance

vraiment paternelle il reçut un de ses plus courageux défenseurs. Après la suppression de *l'Univers*, qui avait publié la fameuse encyclique (1), M. Louis Veillot ayant été reçu en audience par Pie IX, dès que le Pape aperçut l'éloquent écrivain, il le salua par ces paroles de notre Seigneur : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*. Le vénérable Pontife parla à cœur ouvert avec le célèbre publiciste. Voici un extrait de cet entretien, tel qu'il a été publié :

Aujourd'hui le Pape a parlé des périls de l'Eglise. Il a dit qu'il se sentait calme et sans crainte, mais qu'il ne pouvait pas ne point voir les coups qui lui sont portés.

« Oui, a repris le Saint-Père, nous sommes dans un siècle audacieux : le siècle des chemins de fer. On se presse, on

(1) Déjà Pie IX avait pris la défense du journal *l'Univers* lors de sa première condamnation. On lit à ce sujet d'intéressants détails dans la *Vie de Mgr Salinis*, par M. l'abbé de Ladoue :

« Le jour même où arrivait à Rome, par dépêche télégraphique, la nouvelle de cette sentence archiépiscopale, le rédacteur en chef du journal, contre qui elle était spécialement dirigée, communiait de la main du Souverain Pontife dans la chapelle du palais apostolique. Cette coïncidence fut remarquée. Rome est une ville où l'on pense tout haut, et où l'on exprime son opinion avec une liberté qui étonne les étrangers. Les hauts dignitaires ecclésiastiques ne craignent pas eux-mêmes d'user de cette liberté. Il ne fut donc pas difficile de savoir, dès le premier moment, comment était accueillie la mesure prise par l'archevêque. »

M. l'abbé de Ladoue dit ensuite que « l'on sut d'abord à n'en pouvoir douter que le Souverain Pontife avait été profondément contristé. » Il cite des paroles du Saint-Père exprimant « toute la peine qu'on lui avait faite, » et ajoutant : « J'aurais compris qu'on donnât un avertissement paternel aux rédacteurs de *l'Univers* ; mais condamner avec une sévérité inouïe un journal qui depuis vingt ans défend la religion et le Saint-Siège avec le plus admirable dévouement, c'est inconcevable. Evidemment j'ai quelque chose à faire et je le ferai. » Peu de jours après, le 3 mars, Mgr de Salinis fut reçu en audience particulière par le Souverain Pontife. Voici le récit de M. l'abbé de Ladoue :

« J'ai de petites et de grandes choses à faire, dit Pie IX à l'évêque d'A-

marche vite, et on marche mal. » Ces derniers mots ont été dits avec une grande expression de tristesse, mais qui pourtant n'a pas effacé l'angélique et victorieux sourire du saint. Il a continué :

« Le Saint-Siège tâche de contenir cet élan désordonné et de rester dans la droite voie. Le temps est mauvais. Les esprits s'égareront facilement ; les meilleurs sont atteints, disposés à se précipiter vers des compromis chimériques ou funestes. C'est une disposition quasi générale à changer ce que Dieu a établi par la main des siècles. On prétend faire mieux, on ne fera pas mieux, et Dieu sait si l'on désire faire mieux !

« Le Pape doit être dans les catacombes ou doit régner à Rome. Je ne tiens pas pour moi à l'extérieur du pouvoir temporel. Je crois savoir que je ne suis pas Pape pour être entouré de ma cour et me promener à quatre chevaux. Quel prix puis-je attacher à cela ? Ce dehors est une place assignée au Chef de l'Eglise, comme les yeux ont leur place dans le corps humain. Il en doit être ainsi, parce qu'ainsi le veut

miens. Je veux faire les unes et les autres. La première petite chose, c'est un bref que j'adresserai à M. Veillot pour l'engager à continuer son œuvre. Dites-lui d'écrire à mon secrétaire des lettres latines, et de demander conseil sur la conduite qu'il doit tenir dans la position difficile qui lui est faite. Mgr Fioramonti répondra en mon nom. La seconde petite chose, c'est une lettre que je vais adresser à l'archevêque, afin de l'engager à rapporter son ordonnance. La troisième, c'est l'appel que M. Veillot peut interjeter. Je nomme ces mesures petites, parce que je les compare à une mesure plus importante à laquelle je suis décidé : la publication d'une encyclique. Elle est déjà prête ; j'y insérerai un passage significatif relativement à l'affaire qui nous occupe. »

Les divers actes dont le Souverain Pontife avait parlé à Mgr de Salinis s'exécutèrent successivement. Lorsque le secrétaire des lettres latines porta à Pie IX le projet de réponse à la consultation de M. Veillot, le Pape modifia quelques expressions, « de peur, disait-il avec une bonté parfaite, qu'elles ne causassent de la peine à ce bon M. Veillot. » Les corrections arrêtées, il voulut que le secrétaire passât la nuit à transcrire la lettre, afin qu'elle pût être expédiée sans retard. « Surtout, ajouta-t-il, n'oubliez pas de signer : *secrétaire du Pape.* »

l'ordre; et ceux qui prétendraient ne vouloir que changer les yeux de place voudraient en réalité arracher les yeux.

« Je maintiens le pouvoir temporel, et je le défendrai au péril de ma vie, parce que le pouvoir temporel est utile à la pleine liberté de l'Eglise, et que la pleine liberté de l'Eglise est nécessaire à la société catholique et à tout le genre humain. Si le Vicaire de Jésus-Christ doit descendre dans les catacombes, ce sera par l'impiété de la force et pour le malheur des hommes. Jésus-Christ aussi descendra dans les catacombes et avec lui la liberté. Dieu et la liberté ne seront plus sur la terre. Sans doute un jour l'ordre sera rétabli; mais au bout de combien de temps et au prix de quelles catastrophes! »

Ce sublime entretien avec le Pontife a inspiré au célèbre publiciste une de ces pages qu'on dirait empruntées à l'Apocalypse. La voici :

« De ce seuil du Vatican fut enlevé Pie VI, et il ne revint pas; mais Pie VII revint trois fois sur les bras de la force incrédule. Il vit Dieu appliquer le talion : pour les cinq années de Fontainebleau, les cinq années de Sainte-Hélène. Or, Fontainebleau n'était qu'une prison, Sainte-Hélène fut une tombe.

« Ici est revenu Pie IX. Nous voyons quelles conjurations se nouent et s'efforcent pour l'enlever de nouveau. Il restera, ou il reviendra, ou le Vatican tombera, et ses débris écraseront le monde. Les pierres du Vatican détruit rouleront par toute la terre, renversant les trônes, les maisons et les tombeaux. De ces débris, Dieu lapidera la race humaine.

« Quand cette demeure périra, il n'y aura plus de demeure. Pendant quelque temps peut-être, il restera des casernes, des prisons, des bouges pompeux; mais plus de foyers, plus de lieu où l'homme possède une couche honorée et puisse abriter un berceau, et bientôt les asiles immondes où se sera réfugiée une humanité avilie s'affaisseront sur elle (1). »

(1) *Parfum de Rome*, édition in-8.

Pie IX et l'Infaillibilité du Souverain Pontife.

Quelques gallicans arriérés ne craignaient pas de dire que Pie IX n'oserait pas définir comme une vérité de foi l'Immaculée Conception de Marie sans le *consentement* de l'Eglise universelle.

Voici à ce sujet quelques passages bien intéressants empruntés au beau livre de Mgr de Ségur sur *le Souverain Pontife* :

« Bien certainement, devant le Souverain Pontife définissant par son autorité propre et exclusivement personnelle l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, Bossuet eût vu dans ce grand acte ce que toute l'Eglise y a vu et ce que Pie IX a entendu y renfermer : la définition implicite de l'infailibilité du Pape.

« On ne sait pas assez, en effet, que Pie IX, en cette circonstance si solennelle, a agi *seul, en dehors de tous les évêques*. Il les a préalablement consultés, il est vrai, comme il consulte à Rome les cardinaux et les congrégations pour les affaires courantes de l'Eglise ; mais ces consultations n'ont été en aucun sens un *jugement* dogmatique de la part des évêques. Bien plus, quand les deux cents prélats qui eurent le bonheur d'entourer le Pape le 8 décembre 1854 furent arrivés à Rome, le Saint-Père, les ayant tous réunis, leur fit déclarer expressément qu'il entendait se réserver à lui seul, non seulement la question de doctrine, mais encore l'opportunité d'une définition dogmatique. Et l'un d'eux ayant proposé d'ajouter à la rédaction de la bulle ces paroles qui pouvaient favoriser les prétentions gallicanes : *Annuentibus omnibus episcopis*, « Avec l'assentiment de tous les évêques, » l'assemblée entière s'y opposa, et l'on entendit de toutes parts

s'élever des acclamations qui rappelaient celles des Pères de de Chalcedoine à l'occasion de saint Léon le Grand : *Petrus solus loquatur*, « Que Pierre parle seul ; » *Petrum solum sequamur*, « Suivons Pierre tout seul. »

« Dieu m'a fait la grâce d'assister à cette fête très-sacrée du 8 décembre dans l'antique basilique Vaticane du Prince des apôtres ; et j'ai entendu tomber des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ ce décret de foi, non moins glorieux pour l'infailible Papauté que pour l'immaculée Vierge Marie : « Par l'autorité de notre Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux « apôtres Pierre et Paul, et la nôtre. » *Auctoritate Domini nostri Jesu Christi, beatorum apostolorum Petri et Pauli, ac nostra, definimus, etc.* « C'est pourquoi, si quelqu'un osait penser contrairement à notre définition, qu'il sache qu'il a fait « naufrage touchant la foi, et qu'il s'est exclu de l'unité de « l'Eglise. » *Quapropter si qui secus ac a nobis definitum est, præsumpserint corde sentire, ii sciant se naufragium circa fidem passos esse, et ab unitate Ecclesiæ defecisse.*

« Cette question, un moment agitée, de l'infailibilité du Souverain Pontife, est aujourd'hui une question résolue, et je crois qu'il n'est plus permis *en conscience* de la révoquer en doute, à plus forte raison de la combattre. Peut-être n'encourrait-on pas encore la note d'hérésie proprement dite (1) ;

(1) C'a été là jusqu'à présent l'unique consolation de nos théologiens gallicans, y compris Bossuet, qui, dans sa *Defensio* et dans sa *Gallia orthodoxa*, n'a pas eu d'autre objet que de prouver cette thèse : Un gallican n'est pas tout à fait hérétique. Il paraît que cette consolation ne suffit pas à l'article de la mort. J'ai connu deux pauvres professeurs de cette école, lesquels, en voyant la mort de près, secouaient leur gallicanisme, comme Hercule la tunique de Déjanire. L'un d'eux n'eut rien de plus pressé que de faire brûler devant lui, par un de ses confrères, tous les cahiers, papiers, etc., qui auraient pu le compromettre devant le tribunal du bon Dieu. L'autre, se croyant seul, faisait des *mea culpa* sans fin sur ses trente années d'enseignement ; il criait du fond de son lit : « Je crois, Seigneur, je crois ! » Le gallicanisme est évidemment une doctrine de purgatoire : pour les gens de bonne foi, bien entendu.

mais peut-être aussi s'exposerait-on à ces notes qui ne valent guère mieux de *téméraire, d'erronée, d'injurieuse au Saint-Siège, de scandaleuse, de voisine du schisme et de l'hérésie*. Donc l'autorité doctrinale de l'Eglise et son infaillibilité reposent principalement dans le Pape, et c'est du Pape, comme d'une source intarissable de vérité, que découle, pour le corps entier de l'Eglise, et pour les évêques assemblés en concile ou dispersés, l'infaillibilité de notre Seigneur Jésus-Christ. »

« En terminant cette question, je confie aux consciences droites une observation pleine de sens du comte de Maistre : « C'est, dit-il, un rôle bien indigne d'un catholique, homme « du monde même, que celui d'écrire contre ce magnifique « et divin privilège de la chaire de saint Pierre. Quant au « prêtre qui se permet un tel abus de l'esprit et de l'érudi- « tion, il est aveugle, et même, si je ne me trompe infini- « ment, il déroge à son caractère. » Le savant écrivain ne se trompait pas, j'en prends Dieu à témoin. Dans un temps où le vent du schisme souffle sur le monde entier, c'est un véritable crime que d'ergoter au lieu d'obéir et d'aimer. »

Le czar foudroyé par Pie IX.

Voici quelques extraits des journaux sur une allocution de Pie IX (1). On lit dans le *Monde* :

(1) L'équité nous fait un devoir de signaler l'hommage rendu au courage apostolique de Pie IX, dans la séance du 7 mai 1864 de la Chambre des députés de Turin, par M. Brofferio, l'un des adversaires les plus acharnés du Saint-Siège. « Quand je vois, a-t-il dit, un vieillard fatigué, malade, sans ressources, sans armées, sur le bord de la tombe, maudire un potentat parce qu'il égorge un peuple, je me sens ému dans tout mon être, je me crois reporté au temps de Grégoire VII, je m'incline et j'applaudis. » L'assemblée tout entière a applaudi. On doit regretter qu'aucun hommage semblable ne se soit produit au sein des Chambres françaises.

« Les paroles du Souverain Pontife en faveur de la Pologne auront un grand retentissement. C'est à l'heure même où toutes les puissances abandonnent la cause de la Pologne, où ceux qui ne pactisent pas avec l'oppresseur n'ont qu'indifférence à offrir ce peuple qui meurt parce qu'il croit, c'est à cette heure qu'un souverain dépouillé de la plus grande partie de ses Etats, sans ressources, menacé lui-même dans son pouvoir et dans sa vie, mourant, disait-on hier, faible et hésitant, répètent ses ennemis, se dresse énergiquement de toute sa hauteur, et, d'une voix forte, lance contre le chef absolu de quatre-vingts millions d'hommes la plus terrible condamnation. Pour qui connaît la Russie, pour qui a étudié cette inquiète attention avec laquelle on se préoccupe de l'opinion publique à Saint-Pétersbourg, il est facile de prévoir que l'effet produiront ces paroles à la cour d'Alexandre II. Voilà déchiré irrévocablement ce masque brillant de philanthropie et de libéralisme sous lequel le fils de Nicolas avait su tout d'abord cacher sa cruauté héréditaire. Non seulement il a été barbare dans la répression, mais il avait rendu cette répression nécessaire en fomentant lui-même l'insurrection.

« Les gouvernements aussi entendront ces paroles; ceux qui n'ont pas agi sentiront tout le poids dont pèseront sur eux un jour leurs calculs égoïstes ou leur indifférence; ceux qui ont uni leurs forces aux forces de la Russie réfléchiront et s'arrêteront peut-être. Que ceux qui n'ont pas le bonheur d'être catholiques persévèrent dans la voie mauvaise, rien d'étonnant à cela; mais il est des puissances qui ne pourront hésiter longtemps entre les traditions aveugles de la politique humaine et les admirables principes de la politique chrétienne que le Souverain Pontife vient d'affirmer. »

Si quelques lecteurs, dit la *Gazette du Midi*, ont pu ne pas comprendre assez notre persistance à parler de la question polonaise, alors même que tout semble fini pour elle, ils cesseront aujourd'hui de s'en étonner, et ils reconnaîtront

que nulle injustice n'est sûre du triomphe, tant qu'il reste sur la terre un interprète suprême de la morale de l'Évangile, le représentant du vengeur qui est au ciel.

Tandis que l'Europe divisée et impuissante laisse périr la plus légitime des nationalités et déchirer les traités, suivant l'expression du discours impérial du 4 novembre, sans espoir même d'un nouveau congrès, le Pape, s'élevant au-dessus de toutes les considérations humaines, vient de protester contre le czar, et cette fois avec une telle énergie, que l'on croit entendre le jugement de Dieu.

Nous recevons à ce sujet une lettre de Rome qu'il suffira de citer :

« Rome, 27 avril 1864.

« Un fait d'une extrême gravité, d'une incalculable portée, et auquel, à tort sans doute, on ne s'attendait pas en ce moment, vient de se produire : le Saint-Père, dans l'allocution italienne qu'il a prononcée au collège de la Propagande en répondant aux actions de grâces des postulateurs de la cause de la bienheureuse Françoise des Cinq-Plaies de Jésus, à la canonisation de laquelle il permet de procéder, et de celle de la vénérable Marie Alacoque, dont il constate et approuve les mérites ; le Saint-Père, dis-je, a fulminé contre les iniquités du gouvernement russe en Pologne et contre le czar lui-même une des plus véhémentes protestations qui se soient encore trouvées dans la bouche d'un Pape. Pie IX, en ce moment-là, était sublime à voir ; sa magnifique voix avait atteint un diapason formidable : elle tonnait. Se soulevant sur son trône, il semblait, de son bras étendu, lancer une foudre invisible ; la sainte colère qui le remplissait avait empourpré son front sous sa couronne de cheveux blancs et transfiguré ses traits. C'était bien le Vicaire du souverain Juge, le successeur de ces Pontifes du moyen âge qui posaient leur pied sur la tête des empereurs violateurs des lois de l'humana-

nilé, et les faisaient rester à genoux, humbles et soumis, dans la neige, sous la porte du château de Canossa.

« Ce vieillard désarmé était là, seul debout au milieu de l'Europe dégénérée et prosternée devant la Russie, seul en face de la prétendue sainte alliance que le czar voudrait reconstituer à son propre service, et au moment où la diplomatie européenne s'épuise en ménagements et en adulations pour le potentat moscovite, seul il lui demandait compte du sang de la Pologne. Les auditeurs, au nombre desquels se trouvaient quatorze cardinaux et un archiduc d'Autriche, frère de l'empereur François-Joseph, étaient stupéfiés de ce courage surhumain, de ce profond mépris pour les calculs de la politique en présence du devoir, de cette majesté presque divine de l'homme qui est le suprême interprète de la vérité elle-même.

« A l'étonnement, au frisson involontaire qui circula dans l'assemblée, succéda bientôt un enthousiasme sans bornes, enthousiasme qui fut au moment d'éclater en ardentes acclamations et que le respect seul rendit muet.

« Voici ce passage désormais historique de l'allocution, tel que je l'ai recueilli de la bouche du Saint-Père. Je crois en reproduire fidèlement le sens, sinon toutes les paroles et l'ordre de toutes les phrases :

« Non, je ne veux pas être forcé, s'est écrié le Pape, de
 « m'écrier un jour, en présence du Juge éternel : *Væ mihi,*
 « *quia tacui !....* La fête d'aujourd'hui me rappelle que, de
 « nos jours aussi, il est des martyrs qui souffrent et meurent
 « pour la foi. Je me sens inspiré de condamner un potentat
 « dont je ne tais le nom en ce moment que pour le nommer
 « dans un autre discours, et dont l'immense empire s'étend
 « jusqu'aux régions hyperboréennes. Ce potentat qui s'ap-
 « pelle faussement catholique d'Orient et n'est qu'un schis-
 « matique rejeté du sein de la véritable Eglise, ce potentat,

« dis-je, opprime et tue ses sujets catholiques, qu'il a poussés
 « par ses rigueurs à l'insurrection. Sous prétexte de répri-
 « mer cette insurrection, il extirpe le catholicisme, il déporte
 « des populations entières dans les contrées les plus septen-
 « trionales, où elles se voient privées de tout secours reli-
 « gieux, et les remplace par des aventuriers schismatiques.
 « Il persécute et massacre les prêtres, il relègue les évêques
 « au fond de son empire, et, tout hétérodoxe et schismati-
 « que qu'il est, il ose encore dépouiller de sa juridiction un
 « évêque légalement institué par moi. Insensé (*stolto*)! il
 « ignore qu'un évêque catholique, sur son siège ou dans les
 « catacombes, est toujours le même, et que son caractère
 « est indélébile.

« Et que personne ne dise qu'en m'élevant contre le po-
 « tentat du Nord je fomenté la révolution européenne; je
 « sais bien distinguer la révolution socialiste du droit et de
 « la liberté raisonnables, et si je proteste contre lui, c'est
 « pour soulager ma conscience.

« Prions donc le Tout-Puissant d'éclairer le persécuteur
 « du catholicisme et de ne pas abandonner les victimes qui,
 « condamnées par lui, périssent au milieu des déserts glacés
 « sans avoir le moyen de se réconcilier avec Dieu. »

La *Patrie* ajoute :

« Dans ce moment, toute l'assistance s'est agenouillée et
 a reçu, dans un pieux recueillement, la bénédiction du
 Saint-Père.

« Tout ce discours, le Pape l'a prononcé debout, d'une
 voix forte et très-émue. Toute sa personne trahissait l'animati-
 on dont il était plein et l'indignation que sa belle âme
 éprouve toujours à la vue de toute injustice, de toute per-
 sécution, de toute souffrance de ceux qui sont dans l'afflic-
 tion, de ceux qui pleurent et qui prient. » (C. LEFÈVRE.)

Les prêtres polonais aux pieds de Pie IX.

On écrivait de Rome, le 2 juillet 1864, à la *Gazette du Midi* :

« La présentation au Pape des prêtres polonais réfugiés à Rome est une de ces scènes que l'on ne peut voir que dans la capitale du monde chrétien. Pie IX, à l'occasion de la fête de saint Pierre, venait de visiter la basilique de Saint-Paul et d'admirer ce bel édifice, sorti de ses cendres comme l'antique phénix. De ce temple si admirablement reconstruit, il entra dans le couvent voisin ; c'est là que furent introduits en sa présence les malheureux prêtres, débris du clergé de Pologne, que le Saint-Père a bien voulu accueillir à Rome et loger à l'hospice de la Trinité des Pèlerins, où ils sont nourris et entretenus à ses frais.

« Les ecclésiastiques polonais étaient émus jusqu'aux larmes. La foi ardente des pays persécutés, la dignité du sacerdoce, qui, dans ces régions-là, est synonyme de sainteté et de martyre, s'unissait sur leur visage bruni par le soleil des camps à je ne sais quoi de martial, d'héroïque, qui révélait les compatriotes de Sobieski et de Kosciuszko. Plusieurs d'entre eux étaient mutilés, car la plupart avaient été chapelains militaires et s'étaient rendus coupables du crime que les Berg et les Mouravieff punissaient par la fusillade et la corde, du crime d'avoir, jusque dans le feu et la poussière des combats, administré les derniers sacrements et montré le Dieu crucifié aux insurgés mourant pour la foi et la patrie. Ils ressemblaient aux restes d'un bataillon qui s'est fait hacher autour de son drapeau. Ils se trouvaient enfin en présence de ce Pontife dont le nom est maudit par leurs oppresseurs, dont il est défendu en Pologne de publier les brefs, les bulles, les discours, les actes, et dont les mères ensei-

gnent tout bas le nom à leurs enfants, de peur d'être entendues du czar, pontife de l'*orthodoxie*. Ils se souvenaient d'avoir relu, il y a six mois, dans les bivouacs des forêts et sur les champs de bataille, à leurs compagnons agenouillés, ces paroles de l'*Invito sacro* qu'il écrivit de sa main et que toute la nation sait par cœur. Aussi, dominés par la vénération, la reconnaissance, la tendresse, l'élan traditionnel qui, à un geste du Vicaire de Jésus-Christ, faisait voler Jean III au secours de Vienne, ils s'étaient tous prosternés devant lui en sanglotant. L'assemblée les regardait avec étonnement et admiration : c'était comme une apparition de la Pologne religieuse et guerrière. Pie IX, en les voyant entrer, n'a pu s'empêcher de s'écrier : *Bravi Polacchi!* (Braves Polonais !); puis, se tournant vers l'infante de Portugal, il a ajouté : « Voici les malheureux prêtres polonais persécutés et opprimés par les Russes et que l'Autriche a repoussés. » Alors le recteur des ecclésiastiques réfugiés s'est avancé vers le trône et a fait entendre à Sa Sainteté une adresse rédigée en latin et dont voici la traduction :

« Très-Saint-Père,

« Nous fils et naguère ministres de l'Eglise de Pologne, maintenant exilés loin de nos églises et privés de notre patrie, mais accueillis par votre bienveillante hospitalité, nous nous prosternons aux pieds de Votre Sainteté avec un mélange de douleur et de satisfaction, pleurant notre ruine, mais heureux de votre présence et de vos bienfaits; car, en recevant avec tant de bonté les prêtres de cette Eglise affligée et les fils de cette infortunée nation, c'est la nation même et l'Eglise même de Pologne que vous avez abritées dans votre sein. Aussi sommes-nous soutenus par la confiance que le jour viendra où, sous vos auspices, le deuil fera place à la joie, et une grande ruine sera changée en une délivrance plus grande encore, puisqu'il est écrit que les cho-

ses liées par vous sur la terre le seront aussi dans le ciel, et que tout ce que vous aurez délié sur la terre le sera également plus haut.

« Si vous êtes pour nous, qui sera contre nous? Et si vous bénissez la Pologne, qui osera la maudire et méditer sa ruine?

« Recevez donc, ô Très-Saint-Père, les actions de grâces immortelles que nous vous rendons, d'abord pour le bienfait que nous vous devons, et pour celui bien plus précieux encore par lequel vous relevez et sauvez nous tous et notre cause. Agréez surtout l'inexprimable reconnaissance de notre peuple fidèle, agréez ses vœux et ses larmes, dont nous fûmes nous-mêmes témoins lorsque, avec lui, nous nous félicitons de votre sollicitude et de votre bonté pour nous; agréez la foi de cette nation qui vous vénère religieusement comme son Pasteur; agréez son espérance, qui ne repose plus qu'en vous seul sur la terre; agréez l'amour avec lequel elle vous embrasse du fond de son âme, Père si affectueux.

« Oui, agréez tout cela, Très-Saint-Père, et réjouissez-vous à juste titre du bien que vous avez fait; vous avez sauvé des âmes, vous avez racheté des fils, et vous avez resserré avec notre malheureuse Eglise, avec notre nation, des nœuds contre lesquels les portes de l'enfer ne prévaudront pas plus que contre vous-même. »

« Le Pape, extrêmement ému, a répondu :

« Les paroles par lesquelles vous m'exprimez les sentiments de la nation tout entière à laquelle vous appartenez, me sont une véritable consolation de cet immense péril dans lequel est jeté le peuple polonais. Persévérez dans ces sentiments, et priez afin que cesse la tempête. Vous surtout, ecclésiastiques, priez le Dieu tout puissant afin qu'il vous donne la vertu de la patience et de la constance; priez en

croyant à l'éternelle bonté de Dieu, afin qu'il détourne de vous les calamités dans lesquelles vous êtes plongés. Ayez confiance en Dieu, et Dieu ne vous abandonnera pas. Je vous bénis, vous et toute la nation polonaise. »

Belles paroles du Pape.

Au mois de juin 1864, la veille de l'anniversaire du couronnement de Pie IX, toute la ville s'est spontanément et splendidement illuminée ; les habitants, attirés par la beauté de ce spectacle, se promenaient en foule dans les rues, et, quoique le Corso regorgeât de monde une partie de la nuit, on n'a pas eu à signaler le plus léger désordre. Hier, à l'aurore, le canon du fort Saint-Ange se faisait entendre ; la journée était magnifique, et Rome tout entière avait un air de fête. La cérémonie à la chapelle Sixtine a été célébrée avec une grande pompe par le cardinal di Pietro. Le Saint-Père, entouré de tous les cardinaux, patriarches, archevêques et évêques présents à Rome, d'un grand nombre de prélats que leurs fonctions appelaient à intervenir aux cérémonies pontificales, ainsi que du sénat romain et de sa cour, y a assisté sur son trône, puis, vers la fin du saint sacrifice, a donné la bénédiction à tous les fidèles qui se trouvaient présents, en chantant les versets qui la précèdent d'une voix forte, sonore, et dont aucune altération ne voilait l'extraordinaire étendue et la mélodie. Après la grand'messe, Sa Sainteté, suivie de tout son entourage, est passée dans la sacristie de la chapelle Sixtine, où le cardinal Mattei, doyen du sacré collège, s'avançant vers le Pape, lui a dit :

« C'est avec bonheur que, le jour anniversaire du couronnement de Votre Sainteté, je me fais de nouveau auprès d'elle l'interprète du dévouement et de l'amour du sa-

« créé collège. Les félicitations que j'ai l'honneur de vous
 « réitérer en son nom et au mien seront, je l'espère, agréées
 « par Votre Sainteté comme une garantie et un gage des
 « sentiments inaltérables que nous vous portons. Comptez-y,
 « Très-Saint-Père, appuyez-vous sur nos cœurs, et fort de ce
 « dévouement, de cet amour que la communion des saints
 « nous rend commun avec deux cents millions de fidèles,
 « chaîne merveilleuse embrassant le globe et dont le sacré
 « collège forme le dernier anneau, soyez sûr que *la cou-*
 « *ronne dont le Seigneur a ceint votre front ne vous sera pas*
 « *ôtée* (Apocalypse), mais que le Tout-Puissant l'y replacera
 « tout entière. C'est là l'objet des prières que mes collègues
 « et moi ne cessons d'élever vers le ciel, et qui peuvent
 « se résumer dans ces paroles des Proverbes : *Le Seigneur*
 « *donnera à ta tête un accroissement de grâce et te couron-*
 « *nera d'une couronne victorieuse.* »

Le Saint-Père a répondu par les paroles suivantes, qu'il nous est donné de répéter presque textuellement :

« La couronne que le Seigneur a daigné placer sur le
 « front du plus humble de ses serviteurs est devenue l'objet
 « des trames et des embûches des ennemis du Saint-Siège.
 « Une partie de ces ennemis n'a jamais appartenu à l'Eglise,
 « à laquelle elle fait une guerre sanglante et implacable ; une
 « autre partie, après avoir eu le bonheur de naître dans son
 « giron, a eu le malheur de l'abandonner pour faire cause
 « commune avec les premiers. Pour les uns comme pour
 « les autres, tous les moyens d'attaque sont bons : persécu-
 « tions, violences, artifices, mensonges, calomnies. Comme
 « Absalon aux portes de Jérusalem, ils ne cessent pas de ré-
 « péter que si cette couronne dont ils veulent dépouiller le
 « Vicaire de Jésus-Christ reposait sur une autre tête, la jus-
 « tice serait mieux distribuée, le peuple deviendrait plus
 « libre et plus heureux, et l'âge d'or, banni depuis longtemps

« de ces contrées, reviendrait y fleurir pour tous. Je n'ai
 « pas besoin de vous démontrer les grossières erreurs dont
 « abondent de pareils raisonnements. Puissent ceux qui les
 « font avoir le cœur percé non de la lance qui traversa ce-
 « lui d'Absalon, mais d'un rayon de la grâce divine qui leur
 « fasse connaître l'iniquité de leurs actions et la vanité de
 « leurs discours, et leur montre, dans une miséricordieuse
 « lumière, l'abîme de l'éternité dont ils approchent, aveu-
 « gles et sourds, sans en apercevoir le bord !

« Et vous qui m'assistez fidèlement soit dans l'adminis-
 « tration du lambeau d'Etat qu'on m'a laissé, soit dans celle
 « beaucoup plus onéreuse et plus difficile de l'Eglise uni-
 « verselle, continuez à me venir en aide par votre fidélité,
 « votre constance, votre dévouement à toute épreuve. Je ne
 « m'arroe pas le don de prophétie : mais bien que je ne
 « voie à l'horizon aucune lueur d'espérance, aucune proba-
 « bilité de secours humain, je crois cependant pouvoir af-
 « firmer que nos souffrances, notre résignation et nos priè-
 « res finiront par nous mériter de Dieu les miséricordes qu'il
 « tarde quelquefois à accorder, mais qu'il ne refuse jamais
 « à ceux qui le servent avec crainte et amour. »

L'obole des prêtres polonais.

Les pièces suivantes seront lues par tous les vrais amis de la Pologne avec consolation et un profond sentiment de reconnaissance pour Pie IX :

« A Sa Sainteté Pie IX.

« Très-Saint-Père,

« Prosterné aux pieds de Votre Sainteté, j'ai la consolation de pouvoir y déposer encore une modeste offrande de

3,000 fr. pour le Denier de saint Pierre, avec les expressions d'une filiale vénération, au nom des Polonais qui me sont confiés. Cette fois peut-être plus que jamais cette obole est bien le denier de la veuve, de cette Pologne délaissée, qui n'a pas d'autre soutien ni d'autre espérance que sa fidélité à la sainte Eglise.

« Très-Saint-Père, votre prière et votre bénédiction sont venues au moment opportun pour corroborer en Pologne cette fidélité qui est la véritable vie des nations.

« Daignez donc, Très-Saint-Père, daignez nous regarder toujours comme vos plus fidèles enfants, et en élevant sur la Pologne cette main qui fait descendre du ciel toutes les bénédictions sur les nations, daignez continuer à la protéger contre le danger de plus en plus imminent de la perte simultanée de la foi et de la patrie.

« En baisant avec amour les pieds de Votre Sainteté, je la supplie d'accorder aussi la bénédiction apostolique à tous ceux dont j'ai à répondre devant Dieu, à moi-même et à ma famille.

« De Votre Sainteté,

le plus attaché fils et le plus fidèle serviteur
en Jésus-Christ,

« ALEXANDRE JELOWICKI,

« *Prêtre de la Résurrection, supérieur de la mission polonaise à Paris.*

« Paris, le 21 avril 1864. »

« *A notre bien-aimé fils Alexandre Jelowicki, prêtre, supérieur de la mission polonaise à Paris.*

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

« Nous avons reçu dernièrement votre lettre du 21 avril, si remplie des sentiments de votre piété et de votre respect.

pour notre personne, et en même temps nous avons reçu les 3,000 fr. que vous y avez joints de la part des Polonais demeurant à Paris, et destinés à subvenir à nos pressants besoins et à ceux du Saint-Siège. Nous vous recommandons de remercier de notre part tous ces Polonais et de leur faire savoir que nous leur donnons très-gracieusement notre bénédiction apostolique. Du reste, profondément pénétré d'angoisse et de douleur à la vue de l'état si affligeant de la Pologne, nous prions humblement et nous supplions sans intermission Dieu qui est si riche en miséricorde, afin qu'il regarde d'un œil propice les tribulations de cette nation, et qu'il fasse, par sa grâce divine, que tous les Polonais, exposés à tant de périls et de si graves calamités, persévèrent, immobiles et chaque jour plus forts, dans la profession de notre foi et de notre très-sainte religion, et qu'ils s'attachent fermement et avec une constance toujours plus grande à ce Siège de saint Pierre. Et comme gage de toutes les grâces célestes, preuve de notre charité paternelle, nous vous donnons du fond de notre cœur, à vous, cher fils, à votre famille et à tous ceux qui sont confiés à vos soins notre bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 26 mai 1864, la XVIII^e année de notre pontificat.

« PIE IX, Pape. »

Les prières de Pie IX pour la Pologne, le dévouement de cette race héroïque au Souverain Pontife, nous permettent d'espérer sa glorieuse résurrection.

Ce que l'Europe ne veut pas, n'oserait pas entreprendre, la foi de ces restes héroïques de la grande nation polonaise l'accomplira. Il ne faut pas désespérer d'un peuple où Dieu daigne se choisir des martyrs. Ces humbles madones que de pauvres paysans saluent à la dérobée dans quelque angle de leur chaumière en ruines ; ces quelques prêtres proscrits que

la richesse ne tente pas, que le péril ne décourage pas, et qui restent sur la brèche pour parler encore du vrai Dieu à leurs frères accablés; ces femmes à jamais admirables, qui savent mourir plus vaillamment encore que les hommes n'ont combattu, sauveront ce que l'Europe libérale et la France, dans sa dernière révolution, n'ont su qu'abandonner. De ce sang, de ces larmes, de ces prières il naîtra des vengeurs. *Sicut sagittæ in manu potentis, ita filii excussorum.* Nous en avons pour gage le constant enseignement de l'histoire et le beau spectacle que nous offre, à Paris même, une si noble partie de l'émigration polonaise, fidèle à Dieu sous les coups du malheur, ou amenée par le malheur même au sein de la religion que lui prêchent des prêtres dignes de son infortune présente et de ses glorieuses destinées. Le sang des martyrs a toujours été fécond, il le sera toujours. Devant les grands exemples qui lui sont offerts, quel Polonais ne rougirait pas de partager l'erreur ou l'incrédulité des oppresseurs de la Pologne? Ainsi, le patriotisme saura les conduire à la religion, et la religion, à son tour, communiquera au patriotisme ses ardeurs invincibles et sacrées. Là est l'avenir de la Pologne. Le bourreau couronné qui croit affermir sa tyrannie creuse l'abîme où Dieu se prépare à le foudroyer.

L'empereur du Mexique à Rome.

L'hypocrisie semble être de nos jours la grande ressource des chefs de peuples. Personne n'ignore les belles espérances que l'empereur Maximilien avait fait concevoir lors de son élection au trône du Mexique. On se réjouissait de voir les sentiments religieux d'un prince destiné à gouverner un peuple resté catholique malgré les révolutions. Pourquoi ces espérances ont-elles été si tôt déçues, de manière à obliger le Souverain Pontife de rappeler son nonce (1)?

(1) Dans notre ouvrage *Victoires de Pie IX sur les garibaldiens*, nous

Cette déloyauté ne lui a pas porté bonheur.

Citons néanmoins ce qu'on écrivait de Rome le 23 avril 1864 :

« L'empereur et l'impératrice du Mexique ont laissé à Rome, dans la ville éternelle, les plus beaux souvenirs de leur piété et de leur attachement profond au Saint-Siège. Ils ont exprimé la plus grande satisfaction d'avoir eu le bonheur de recevoir la sainte communion de la main du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Le petit sermon que le Saint-Père, en cette occasion, a fait à Leurs Majestés impériales, a ému jusqu'aux larmes tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre. Le Saint-Père, s'adressant à l'empereur et à l'impératrice qui étaient au pied de l'autel, a dit que la foi nous fait croire et nous rend convaincus que l'Agneau de Dieu, *qui tollit peccata mundi*, et que nous adorons dans le Très-Saint-Sacrement, est celui qui a dit : *Per me reges regnant* ;

avons démontré que tous les malheurs de Maximilien sont venus de son peu de fidélité à tenir les promesses faites à Pie IX.

On écrivait de Rome au journal *le Monde*, lors du passage de Maximilien dans cette ville :

« Nos officiers ont reçu de la part de l'empereur du Mexique des décorations de l'ordre de Sainte-Marie de Guadalupe. Ils aiment beaucoup ces sortes de distinctions, et l'on en voit qui étalent avec une naïve complaisance la croix des Saints-Maurice-et-Lazare à côté des croix de Saint-Grégoire et de Pie IX. Une croix de plus ne fait jamais mal sur un habit militaire. Nos officiers se trouvent donc ainsi gracieusement récompensés du service qu'ils ont eu l'honneur de prêter à Leurs Majestés mexicaines alternativement avec les officiers pontificaux. Mais ceux-ci n'ont pas lieu d'être aussi satisfaits. On leur a remis des chaînes de montre, des épingles, des tabatières ; et les lazzis ne manquent pas. Pourquoi cette différence ? dit-on. Si l'empereur Maximilien a de la reconnaissance pour les Français, il est bien qu'il la témoigne en toute circonstance : mais à Rome il était chez le Pape, et les officiers de l'armée du Pape auraient pu être assimilés aux officiers français dans les faveurs qui ont été octroyées. La vérité est que Maximilien n'a pas su le premier mot de cette différence, qui vient des sentiments de quelque membre de l'entourage. Peut-être celui-ci a-t-il voulu se rendre agréable aux révolutionnaires mexicains en usant d'un tel procédé. »

que toute la puissance des princes de la terre vient de lui. C'est Dieu qui crée les royaumes et les empires, qui leur donne la prospérité et la grandeur ; c'est Dieu qui élève les rois et les empereurs pour gouverner les peuples, et le tout puissant Seigneur du ciel et de la terre, dit le Saint-Père, a constitué les rois afin qu'ils soient les pères des peuples, les gardiens de la justice, et afin que par leurs exemples soient respectées les lois éternelles. Le Saint-Père ajouta que l'Eglise est la gardienne des lois de Dieu, et, par conséquent, il faut que les princes écoutent la voix de l'Eglise. Ensuite le Saint-Père a fait observer que les peuples aussi ont leurs droits, et qu'il faut les respecter. Il a ajouté que pour cela il demandait à Dieu, au Père des miséricordes et des consolations, la bénédiction pour les princes que la Providence appelle au gouvernement du Mexique, en disant : *Misereatur vestri omnipotens Deus, etc.* L'empereur et l'impératrice étaient attendris, et, au moment qu'ils recevaient la sainte communion, on voyait les pleurs couler de leurs yeux. Le Pape en était ému jusqu'aux larmes. Quel moment sublime ! Un jeune empereur qui, avant de partir pour sa destination, vient à Rome, aux pieds du successeur de saint Pierre, et demande à recevoir de sa main la sainte communion, à être fortifié dans la foi et dans l'amour de Jésus-Christ. En quittant Rome, l'empereur Maximilien, avec la foi d'un grand catholique, a dit : « Je pars sous la protection de Dieu et « avec la bénédiction du Saint-Père ; c'est pourquoi j'ai la « confiance de pouvoir accomplir ma grande mission au « Mexique. »

Le Pape et les rois détrônés.

« Pie IX a donné au Quirinal une royale hospitalité au roi de Naples, François II, et à son héroïque compagne, Marie-Sophie de Bavière, l'héroïne du siège de Gaëte. Certain am-

bassadeur ayant insisté, au nom du cabinet de Turin, auprès de Sa Sainteté sur l'éloignement de Rome de l'ex-roi de Naples, le Pape répondit : « Le roi de Naples ne quittera Rome que quand je l'aurai quittée moi-même. » Trois mois après Castelfidardo, le 1^{er} janvier 1861, Pie IX ne voulut pas recevoir les compliments du général comte de Goyon et de l'état-major français dans sa résidence ordinaire du Vatican : « Nos ennemis, dit Sa Sainteté, prétendent proclamer un roi d'Italie au Quirinal. Eh bien ! c'est au Quirinal que nous recevrons les Français et le général de Napoléon III. »

(EDM. LAFONT.)

Cette noble conduite de Pie IX est conforme à l'honneur et par conséquent aux traditions de la Papauté (1).

(1) Quand Pie IX fut obligé de quitter Rome, il se réfugia dans le royaume de Naples. Le roi Ferdinand II montra d'une manière admirable dans quel esprit le monde devait accueillir cette sublime infortune. Il était près de minuit quand la lettre de Sa Sainteté put lui être remise. Immédiatement tout son palais fut mis sur pieds : courir au port, avertir les navires, organiser une garde d'honneur, former un cortège d'élite, fut dit, fut fait au même instant. Le pieux monarque prévint tous les besoins : il fit acheter des draps blancs pour les soutanes, des satins rouges pour les étoles, des dentelles de Flandre pour les rochets ; il courut lui-même aux garde-robes, et en tira des bas de soie blanche, de fines chemises de Hollande, des nappes, des courtes-pointes piquées de soie, des peaux de loup-cervier et d'hermine pour les couvertures de lit, des peaux d'ours et de panthère pour les tapis, des courtines d'armoisin et de *calenca* pour les fenêtres. Toute la plus belle vaisselle en or, en argent, en porcelaine, fut préparée, ainsi que les chandeliers, les lampes, les candélabres. A six heures du matin tout était prêt, et Ferdinand, accompagné des princes et des grands de sa cour, s'embarquait pour Gaëte.

L'entrevue du Pape et du roi fut des plus touchantes. Le monarque et ses fils, la reine et toute la famille royale, prosternés aux pieds de Pie IX, versèrent des larmes en rendant grâces à Dieu d'avoir conduit sain et sauf dans les Etats napolitains son représentant sur la terre. De son côté, le Saint-Père, profondément touché des marques de vénération dont il était comblé, s'empessa de relever les membres de la famille royale, après

Le 26 décembre de l'année 1861, le Pape invita à dîner au Quirinal le roi de Naples, François II, et à cette occasion arriva un épisode étonnant que nous allons raconter.

Avant de se mettre à table, comme le roi insistait pour que le Pape voulût bien lui permettre d'abandonner le Quirinal et de se retirer au palais Farnèse, sa propriété, Pie IX lui répondit :

« Non, je ne puis y consentir. Lorsque je me trouvais à Naples pour des motifs identiques à ceux qui vous amènent ici, craignant de causer du désagrément à votre auguste père, je le priai de me permettre de quitter la résidence royale et de me retirer à la nonciature. A ma demande votre père répondit par ces paroles qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire : « Saint-Père, me dit-il, la place de Votre Sainteté « est ici dans mon palais ou à Rome dans le vôtre. » A moi maintenant de vous répondre par les mêmes paroles, ajouta avec une grâce parfaite le Souverain Pontife : « Ou ici dans « mon palais, ou à Naples dans le vôtre. »

M. Louis Veillot a écrit à ce sujet une belle page que nous sommes heureux de reproduire :

« C'est une grande chose aux yeux de l'Eglise que la royauté; c'est une grande dignité, un grand fardeau. Si l'Eglise pouvait croire qu'il y a des hommes tentés au-delà de leurs forces, elle le croirait des rois. Elle est clémente à ces hommes fragiles et surchargés; elle les plaint beaucoup et demande à Dieu de leur remettre beaucoup; elle se souvient d'une bonne volonté, d'une simple tolérance, même d'un bienfait retiré.

« Lorsque Napoléon tomba, le seul souverain qui le plaignit fut celui qu'il avait le plus persécuté. Le captif de Sainte-

avoir répandu sur leur tête la première bénédiction pontificale qu'il donnait depuis son départ de Rome.

Comment a-t-on après cela osé proposer au Pontife de refuser l'hospitalité au fils malheureux de celui qui l'avait si bien accueilli ?

Hélène trouva grâce dans le cœur du captif de Fontainebleau ; il le trouva miséricordieux à son âme, miséricordieux à son sang. Pie VII ne pardonnait pas seulement, il se souvenait ; il voyait dans l'exil la main qui avait rouvert les églises, il ne voyait plus la main qui avait tiré les verrous sur le Pape. »

L'histoire a des retours bien éloquents, qui rappellent le passé à ceux qui, dans la prospérité, l'oublie trop facilement.

Voici quelques pièces très-significatives que nous empruntons aux *Mémoires du cardinal Consalvi* (1) ; nous laissons parler l'éminent prélat :

« Il s'agit, dit-il, de la demande formelle adressée par le gouvernement français lors de l'ambassade de M. Cacault à propos du roi Victor-Emmanuel de Sardaigne.

« La France tenait à ce que le Pape expulsât de Rome ce prince et sa cour, qui s'y étaient réfugiés après la perte du Piémont, au lieu de résider dans une île, comme la Sardaigne, par exemple. Malgré le ton très-hautain qui accentuait cette demande et qui en faisait un ordre, elle fut repoussée avec la plus ferme attitude. »

Et à l'occasion de cette particularité, M. Créteineau-Joly dit en note :

« Ce siècle, qui est témoin de tant de catastrophes royales et qui assiste à toutes les instabilités dynastiques, n'a vu que la Papauté immuable dans ses principes, dans son action et dans l'accomplissement de ses devoirs. Les rois par la grâce de Dieu comme les rois par le fait des révolutions tombèrent les uns après les autres de tous leurs trônes chancelants ; ils errèrent tour à tour, proscrivants et proscrits, et ce fut iné-

(1) *Mémoires du cardinal Consalvi, secrétaire d'Etat de Pie VII, avec une introduction et des notes par J. Créteineau-Joly.* — Ces Mémoires, publiés pour la première fois, sont enrichis des *fac-simile* de huit autographes précieux. — 2 vol., chez Henri Plon, rue Garancière, 8, à Paris.

vitablement à la chaire de Pierre qu'ils accoururent demander l'asile ouvert à tous par la paternité universelle.

« Les Bonaparte, qui, en 1803, exigeaient qu'un prince de la maison de Savoie ne jouît pas à Rome d'une hospitalité digne de lui et du Chef de l'Eglise, vinrent, après 1814, implorer du Souverain Pontife un refuge qui leur fut offert et maintenu malgré les menaçantes protestations de l'Europe (1).

« Aujourd'hui, en 1864, par une curieuse interversion de rôles qui est toute une leçon, Victor-Emmanuel de Sardaigne poursuit jusque dans la ville éternelle un Bourbon, roi des Deux-Siciles, qu'il a fait dépouiller de son royaume par quelques malandrins protégés de l'Angleterre.

« Les monarques de droit ou de fait ont tout perdu, jusqu'à la dignité de l'infortune et au sentiment des convenances. C'est Rome seule qui garde le précieux trésor des grandes traditions monarchiques et chrétiennes ; c'est le Pape qui, toujours outragé, toujours menacé et toujours plus respectueux envers le malheur, accueille sans distinction les exilés du trône. Dans un siècle où l'autorité est subordonnée à la

(1) En rentrant à Rome, Pie VII a tout oublié, excepté le malheur. C'est alors la famille de Napoléon qui en est victime. Cette famille erre à la merci des événements, moins traîtres que les hommes. Elle est poursuivie sur terre et sur mer ; ses courtisans de la veille deviennent ses persécuteurs les plus acharnés du lendemain. La vieillesse, l'âge mûr et l'enfance ne découvrent aucun refuge au milieu de cette Europe hier encore à genoux devant eux. Il est dans la destinée de la Rome pontificale d'être l'asile des grandeurs déchues. Le Pape se souvient que l'hospitalité est le premier devoir d'un Pontife. Il ordonne d'ouvrir à deux battants toutes les portes de la ville éternelle devant les Bonaparte, car il sait que l'arbre ne refusa jamais son ombre au bûcheron. La vieille mère de l'empereur, le cardinal Fesch son oncle, ses frères, ses sœurs et leurs enfants, condamnés au supplice de l'espérance comme tous les proscrits, trouvent enfin près de la chaire apostolique un abri pour reposer leur tête. Ils y demeureront honorés et paisibles, au milieu de ce sacré collège qui se fera un devoir de conscience et de courtoisie de ne pas se souvenir.

(CRÉTINEAU-JOLY.)

fortune et où les intérêts du moment l'emportent sur les principes, ce spectacle d'hospitalité permanente offert à tous a bien son charme et son prix. »

Nous n'allons pas jusqu'au bout de la note de M. Crétineau-Joly; elle exprime un vœu, c'est qu'un jour Rome soit aussi un asile pour Victor-Emmanuel; c'est un vœu très-catholique et que tous les chrétiens peuvent faire avec M. Crétineau-Joly.

Mais pour montrer cette fidélité de Rome à protéger les exilés, citons une lettre de Louis Bonaparte, roi de Hollande, père de Napoléon III, au cardinal Consalvi, en 1821; tout cela est fort instructif au moment présent :

« Eminence,

« Suivant les conseils du Très-Saint-Père et de Votre Eminence, j'ai vu Mgr Bernetti, spécialement chargé de l'affaire en question, et, avec sa franchise bien connue, il m'a expliqué ce que les puissances étrangères semblaient reprocher à la famille de l'empereur Napoléon. Les grandes puissances, et l'Angleterre principalement, nous reprochent de conspirer toujours. *On nous accuse d'être mêlés implicitement ou explicitement à tous les complots qui se trament; on prétend même que nous abusons de l'hospitalité que le Pape nous accorde pour fomenter dans l'intérieur des Etats pontificaux la division et la haine contre la personne auguste du Souverain Pontife.*

« Je suis assez heureux pour fournir à Mgr Bernetti toutes les preuves du contraire, et il vous dira lui-même l'effet que mes paroles ont produit sur son esprit. Si la famille de l'empereur, qui doit tant au pape Pie VII et à Votre Eminence, avait conçu le détestable projet de troubler l'Europe, et si elle en avait les moyens, *la reconnaissance que nous devons tous au Saint-Siège* nous arrêterait évidemment dans cette voie. Ma mère, mes frères, mes sœurs et mon oncle

doivent une trop respectueuse *gratitude* au Souverain Pontife et à Votre Eminence pour attirer de nouveaux désastres sur cette ville où, *proscrits de l'Europe entière, nous avons été accueillis avec une bonté paternelle que les injustices passées n'ont rendue que plus touchante.* Nous ne conspirons contre personne, encore moins contre le représentant de Dieu sur la terre. Nous jouissons à Rome de tous les droits de cité, et quand ma mère a appris de quelle *manière si chrétienne le Pape et Votre Eminence se vengeaient de la prison de Fontainebleau et de l'exil de Reims,* elle n'a pu que vous bénir au nom de son grand et malheureux mort, en versant de douces larmes pour la première fois depuis les désastres de 1814.

« Conspirer contre notre auguste et seul bienfaiteur serait une infamie sans nom. *La famille des Bonaparte n'aura jamais ce reproche à s'adresser.* J'en ai convaincu Mgr Bernetti, et il a voulu lui-même nous servir de caution auprès de Votre Eminence. Qu'elle daigne donc entendre sa voix et nous donner ses bonnes grâces et la protection du Très-Saint-Père. C'est dans cette espérance que je suis, de Votre Eminence, le très-respectueux et très-dévoué serviteur et ami.

« L. DE SAINT-LEU.

(Pseudonyme de Louis Bonaparte, roi de Hollande, troisième frère de Napoléon I^{er}, et père de l'empereur Napoléon III.)

« Rome, 30 septembre 1821. »

Les vœux du nouvel an.

Le jour de Noël 1865, le Saint-Père, après avoir célébré à Saint-Pierre, a reçu les vœux des cardinaux. Le cardinal Piazzi, sous-doyen, s'étant approché, a prononcé au nom du sacré collège un discours dont voici le sens :

L'éminent cardinal a pris pour texte ce passage des psaumes : *Orietur in diebus ejus justitia et abundantia pacis... et dominabitur*, et les appliquant heureusement, il a dit que le sacré collège n'avait pas de plus vif et unanime désir que la conservation des jours de Sa Sainteté, afin qu'elle puisse, du haut du trône qu'elle occupe si glorieusement, voir accomplir ces paroles.

« Nous supplions le Seigneur, a ajouté Son Eminence, de faire reflleurir la paix annoncée aux hommes de bonne volonté, de faire pleinement triompher les droits inébranlables du Saint-Siège, d'abrèger pour les justes le temps des épreuves, selon la promesse divine : *Non dabit in æternum fluctuationem justo*, et de ramener les méchants à la connaissance de leur erreur. Nous espérons que ce même Seigneur Dieu accordera à Votre Sainteté, après une si dure et si longue tourmente supportée avec un si invincible courage, de voir de ses yeux le rétablissement complet de l'autorité dont elle est dépositaire, la restauration de sa puissance civile dans les anciennes et légitimes limites de l'Etat. Le sacré collège vous entourera toujours de sa fidélité, de son amour, et formera les vœux les plus ardents pour que s'accomplissent ces paroles : *Justitia et pax orientur, et tu dominaberis.* »

Pie IX, calme et digne, ayant entendu ce discours, y a répondu par une allocution dont il serait difficile de donner le texte, puisque Sa Sainteté se laisse, dans ces circonstances, conduire par l'improvisation qui lui est si facile, par ce bonheur d'expression et par ces vues à la fois élevées et simples dont sont toujours empreintes les manifestations de sa pensée. Il faut donc se borner à redire ce que la mémoire a pu retenir, tout en renonçant à rendre le charme de cette parole auguste et bénie.

« Agréant les félicitations du sacré collège, Pie IX désire en retour aux princes de l'Eglise qui le composent toute

prospérité. Il a toujours, lui le Pape, depuis son exaltation au trône de saint Pierre, trouvé en eux un soutien fidèle, et tel il le trouve en ce moment, tel il le trouvera jusqu'à la fin. L'Eglise a de tout temps subi de grandes épreuves. Ces épreuves font sa force. A peine née, elle a dû lutter contre la cruauté des empereurs païens, contre l'orgueil des philosophes, contre la perversité des hérétiques, puis contre la sauvage fureur des barbares, contre la rage fanatique des musulmans. Mais dès qu'on les croit finies, ces luttes recommencent, et l'on est à cette heure en présence des hérétiques et des philosophes, qui se ruent sur l'Eglise pour la détruire de fond en comble. C'est de tous les points à la fois ; la lutte est universelle, formidable : c'est la reproduction de la tempête qui assaillait la barque sur le lac de Génézareth, cette tempête pendant laquelle le Seigneur dormait.

« Jésus semble dormir aujourd'hui. Nos prières, nos souffrances n'ont pu le réveiller. Nos fautes peut-être, et peut-être aussi les desseins insondables de sa providence prolongent-ils le sommeil. »

Ici le Saint-Père a dépeint avec énergie et en traits fort vifs les maux qu'endurent les fidèles amis du Saint-Siège, les perfidies dont l'Eglise est victime, perfidies accrues de toute sorte de scandales, et il a ajouté :

« Des hommes éminemment profanes ont mis dans la bouche d'un roi ces paroles : *L'avenir est aux mains de Dieu*. Eh bien ! nous répétons avec un esprit chrétien ces paroles, et nous attendons, nous appelons cet avenir, sans en vouloir pénétrer l'heure et le secret, sachant seulement que Dieu fait souvent servir les causes secondes à l'accomplissement de ses desseins.

« Les prophètes avaient annoncé que le Christ naîtrait à Bethléem, et l'empereur, en ordonnant le recensement de l'empire, qui contraignit la Vierge Marie à quitter sa demeure, était bien loin de se croire un ministre de la volonté divine. »

Pie IX, continuant, a ajouté « qu'en attendant l'heure voulue de Dieu, il fallait se préparer, selon la parole de Jésus-Christ : *Vigilate et orate*. Veillons en servant d'exemple à notre prochain par les vertus chrétiennes, par la charité, par la patience, par le pardon des ennemis, par la fermeté dans les persécutions; et prions, parce que la prière est le plus sûr moyen d'appeler sur nous les grâces dont nous avons besoin.

« Le sommeil du Christ sera passager, et le jour viendra où le Christ, se levant, commandera aux vents et à la mer, et il se fera un grand calme, *tranquillitas magna*. »

En terminant, Pie IX ému a dit :

« J'ignore ce qui m'est réservé, mais j'espère que plusieurs de ceux qui m'entourent seront témoins un jour du triomphe qui ne fait jamais défaut à la cause de Dieu. »

Le lecteur saura faire la part de la pauvreté de notre traduction et prendre dans le sens que nous venons d'indiquer les hauts enseignements qu'a donnés Pie IX (1).

— On écrivait de Rome en janvier 1868 :

« Le 27 décembre 1867, fête de saint Jean, patron de Pie IX, il y a eu chapelle papale à la Sixtine. Après la cha-

(1) On lit dans le *Rosier de Marie* :

« Bon nombre de nos lecteurs se demandent sans doute si le Pape rédige lui-même ses allocutions, et s'il les prononce ou les lit. En général, et à moins de cas tout à fait exceptionnels, les allocutions consistoriales, lettres encycliques et autres actes pontificaux sont rédigés par le secrétaire des lettres *ad principes* (aux princes), d'après un canevas écrit de la main du Saint-Père. Comment le Souverain Pontife pourrait-il s'absorber dans les détails, lui qui s'occupe du monde entier? Sa Sainteté revoit le tout, y fait des retranchements ou des additions, et envoie tout de suite la pièce à l'imprimerie du Quirinal. Pie IX est doué d'une mémoire prodigieuse; aussi n'est-il pas rare de le voir prononcer une allocution d'un bout à l'autre, sans jeter un coup d'œil sur le texte placé devant lui; et il s'exprime toujours avec ce ton de voix plein et sonore qui fait l'admiration des auditeurs. »

pelle, M. le général Kanzler a eu l'honneur de présenter au Saint-Père le corps des officiers. Pie IX a répondu :

« Il y a en ce monde deux forces; quand l'une de ces
 « forces sert à détruire, à fomenter la division, et devient un
 « péril pour la société, nous adressons alors au Seigneur
 « des prières pour qu'il éloigne de nous ce fléau, et c'est au
 « sujet de l'usage que l'homme fait de cette force que l'E-
 « glise a horreur du sang. Mais quand la force soutient la
 « justice, la religion et les droits de la société, alors nous
 « lui donnons nos bénédictions, et nous adressons des prières
 « au Très-Haut, au Dieu des armées, pour le triomphe de
 « cette force, parce qu'elle agit au gré de la volonté cé-
 « leste. »

« Et vous, messieurs, a dit Pie IX, vous êtes cette force.
 « Grâce à vous, la famille vit en paix près du foyer, le ma-
 « gistrat rend la justice, et moi-même je puis m'occuper en
 « toute sécurité des intérêts de l'Etat et de ceux beaucoup
 « plus grands de l'Eglise catholique. Aussi je n'hésite pas à
 « vous le dire, vous êtes devenus l'admiration du monde :
 « *Spectaculum facti estis hominibus et angelis*. Si vous vous
 « êtes servis du fer que vous portez à votre côté pour frap-
 « per, c'était pour frapper le mensonge, l'hypocrisie, l'injus-
 « tice. Aussi je compte toujours sur votre aide. Comptez
 « vous-mêmes sur de nouveaux triomphes si vous continuez
 « à rester unis. Votre union est aussi une merveille aux
 « yeux du monde, qui ne comprend peut-être pas pourquoi
 « une armée en apparence si disparate et composée d'élé-
 « ments si hétérogènes n'a qu'un seul cœur et une seule
 « âme. Mais c'était parce que vous défendiez la vérité, et
 « que la vérité seule fait l'unité. Je vous exprime ma grati-
 « tude, la gratitude de la catholicité, et je vais vous bénir. »

« Sa Sainteté a béni en effet le corps d'officiers, et chacun
 d'eux est venu à son tour baiser le pied et la main du Pape.
 En voyant arriver M. le colonel d'Argy, de la légion, Pie IX,

craignant qu'il n'eût quelque peine à s'agenouiller, lui a dit : « Colonel, je vous dispense du cérémonial. » Mais le brave colonel n'a pu s'empêcher de répliquer : « Non, Saint-Père, c'est mon droit. » Et, se prosternant, il a baisé la mule pontificale et s'est relevé avec une aisance et une grâce toutes militaires.

Le duel proscrit à Rome.

On écrivait de Rome au journal *le Monde* :

« On cause beaucoup ici sur les suites du duel qui a eu lieu entre M. le marquis Costa, garde noble de Sa Sainteté, et M. Ricciardi, comte de Camaldoli. L'affaire est déférée aux tribunaux. Le père de M. Ricciardi passe pour un homme des plus considérés, à cause de sa grande vertu et de sa piété ; Sa Sainteté a néanmoins refusé de le recevoir. Les parents de M. Costa n'ont pu davantage obtenir audience. Pie IX veut que ceux de ses sujets qui s'abandonnent à cette criminelle et stupide coutume du duel, si fortement condamnée par les saints canons, soient punis. Ainsi, l'ambassade d'Autriche a promis que les deux officiers attachés à la légation qui ont assisté M. Ricciardi subiront à Vienne la peine que les lois de l'empire infligent aux duellistes ; l'officier français témoin de M. Costa quittera Rome, et le jeune Romain compromis aussi dans l'affaire, comme second témoin de M. Costa, subira le sort que lui fera le jugement du tribunal. En attendant, M. Costa est en prison, et M. Ricciardi, dit-on, en fuite.

Pie IX et Odo Russell.

Le 22 janvier 1866, nous attendions humblement dans l'antichambre du Pape que notre tour arrivât pour aller déposer aux pieds de Sa Sainteté l'hommage de notre respect et

de notre amour filial. Tout à coup nous voyons entrer un bel homme, portant l'habit brodé et l'épée au côté : c'était M. Odo Russell, qui venait parler à Pie IX sans avoir demandé audience. Mgr Pacca nous pria de lui céder le pas, afin d'éviter tout conflit.

Le diplomate anglais entra chez le Souverain Pontife d'un air dégagé, comme un homme qui n'est pas mécontent de lui-même.

Il resta chez le Pape environ vingt minutes, et nous pûmes remarquer qu'en se retirant il n'avait pas l'air si fier.

On écrivait de Rome à ce sujet, le 3 février 1866, les lignes suivantes :

« Le rôle des diplomates n'est pas aisé auprès du Souverain Pontife ; car Pie IX, usant de sa liberté apostolique, leur dit ouvertement ce qu'il pense de leurs gouvernements. Ainsi, on raconte que le Pape, parlant à M. Odo Russell, pour qui il a quelque bienveillance, lui a tenu à peu près le langage suivant :

« Quand, à mon grand regret et à ma profonde douleur, « je suis contraint de tolérer que dans mon Etat on frappe « un criminel, de tous côtés s'élèvent des clameurs épou- « vantables. Je suis un tyran, un bourreau, un roi avide de « verser le sang. Mais quand votre gouvernement fait som- « mairement périr quelques milliers de nègres, comme cela « vient d'arriver à la Jamaïque, si l'on en croit le télégraphe, « nul n'y trouve à redire, et tout est pour le mieux. C'est « un acte de simple justice. »

« Il n'y avait rien à répliquer, et M. Odo Russell, qui est, dit-on, un homme d'esprit, estima que Sa Sainteté avait raison, et que le monde était toujours fort injuste pour elle. »

Un agent de la Russie chassé par Pie IX.

M. de Meyendorff ayant eu l'honneur d'être admis séparément chez le Pape, à l'occasion des compliments d'usage au

commencement d'une nouvelle année, amena, malgré le Saint-Père, un entretien de pure étiquette sur le terrain des affaires, et se plaignit d'abord des difficultés que rencontre le gouvernement russe en Pologne, de l'hostilité du clergé et particulièrement des évêques. Par condescendance, le Pape daigna faire observer que le gouvernement russe disposait cependant des moyens qui assuraient son autorité, et que, quant aux évêques, ce gouvernement les avait lui-même choisis et présentés. Pie IX daigna même entrer dans quelques détails sur l'évêque de Chelm, sur l'archevêque de Varsovie, sur le vicaire capitulaire de ce diocèse, dont tous les catholiques savent le sort si douloureux. A quoi le Russe répliqua que, en faisant choix de telles personnes, son gouvernement s'était trompé, comme cela arrive à tout le monde, et qu'après tout le Pape s'était bien trompé aussi en choisissant M. Passaglia et le cardinal d'Andrea.

A une insulte si directe à la majesté du Pontife et du souverain, Pie IX, imitant la mansuétude du divin Maître, s'humilia en quelque sorte devant cet homme. Peut-être estimait-il qu'un barbare n'a d'ordinaire que la grimace de la politesse et l'hypocrisie du respect. Il se borna donc à écarter les questions de personnes et les détails des faits, et à remarquer que de l'ensemble des choses actuelles et passées il fallait conclure que le gouvernement russe poursuivait véritablement la ruine du catholicisme dans le royaume de Pologne.

C'est alors que le diplomate, perdant toute mesure, osa dire que le gouvernement poursuivait en Pologne la révolution, mais qu'il n'y avait point de sa faute si la révolution et le catholicisme n'étaient qu'une seule et même chose.

Le Vicaire de Jésus-Christ avait pu laisser cet homme insulte sa personne; mais il ne put tolérer un outrage fait à la sainte Eglise, à la divine épouse du Christ, à ses enfants de Pologne. *Il chassa*, c'est le mot exact, il chassa M. de Meyendorff de son cabinet.

En souverain plein de tact et d'élévation, Pie IX fit bien comprendre à l'agent russe deux choses : la première, que de telles insultes étaient en opposition avec ce que lui, agent russe, devait à son propre maître ; la seconde, que cette expulsion frappait l'homme privé et non point l'homme officiel.

Que M. de Meyendorff ait agi de propos délibéré, nous en avons la conviction. Il avait voulu par un coup de hardiesse se bien placer dans l'estime de la Russie *orthodoxe* ; et insulter le Pape n'était pas, en somme, un moyen trop mal choisi. Mais d'un mot Pie IX a déjoué ce calcul, et si la Russie a voulu humilier le Vicaire de Jésus-Christ, elle est seule humiliée en cette affaire, car nous savons que le cabinet de Saint-Pétersbourg a dicté à son agent de Rome le langage qu'il a tenu.

Le calme et la sérénité de Pie IX.

Le *Corriere italiano* ne lâche pas toujours des absurdités. De bonnes vérités s'échappent quelquefois de sa bouche. Voici ce qu'il dit dans une de ses correspondances de Rome :

« Le seul ici qui conserve sa sérénité, c'est le Pape. On le prendrait pour un fataliste oriental (*sic*). Rien ne l'émeut, rien ne l'inquiète. Après quelques accès d'irritation ou de tristesse (n'oublions pas que c'est un ennemi qui parle), il redevient gai, confiant, attendant l'intervention de la Providence. Dans certains moments d'intimité, son calme confond. Il est persuadé que, quoi qu'il arrive, sa cause triomphera. Ce fatalisme peut paraître risible ; mais moi, je lui trouve du grandiose. »

Vous entendez ? Et ces paroles tombent de la plume d'un homme qui combat le pouvoir temporel de la Papauté, d'un italianissime ! Bizarrerie humaine ! voilà un écrivain qui veut maudire Pie IX, et qui, malgré lui, est amené à le bénir, absolument comme le prophète Balaam devant Israël.

De tels aveux que la force de la vérité arrache à un impie sont si précieux et si beaux, que nous pardonnons volontiers les paroles moins respectueuses dont ils sont entremêlés. Ils sont la preuve que nous n'exagérons pas quand nous disons que Pie IX a mis sa confiance dans le Seigneur, et que le Seigneur lui donne d'émerveiller la terre entière par son calme et sa mansuétude. En outre, ces aveux font ressortir la puissance de la Papauté, laquelle, appuyée sur la divine promesse, se rit des orages et des efforts humains, et reste debout comme un immobile rocher. Ils prouvent enfin l'inanité des efforts et la ruine prochaine de l'insurrection moderne des esprits. Etant inique par sa nature, cette grande révolte ne peut pas cesser tout d'un coup de blasphémer; mais elle est dans les convulsions de l'agonie, et en voyant levée sur elle la faux de la mort, elle s'écrie, dans son désespoir, comme Julien l'Apostat : « Tu l'emportes, ô Galiléen ! tu l'emportes ! »

(Extrait du *Patriota cattolico*.)

Le calme de Pie IX pendant une horrible tempête.

On écrivait de Rome, le 2 novembre 1861 :

« La croyance aux interventions des puissances angéliques bonnes ou mauvaises dans les accidents qui nous sont propices et nuisibles est également acceptée par les hommes d'une trempe d'esprit opposée, par les forts et les faibles. Entre ceux-ci et ceux-là se placent des frondeurs, des orgueilleux ; nous n'avons pas la prétention de les convaincre, nous nous adressons à ceux qui nous comprennent.

« Mercredi soir, Rome a subi une manifestation de ces puissances angéliques, qui, avec la permission de Dieu, a semblé devoir abîmer dans une ruine complète ce que les catholiques vénèrent le plus, la personne de notre Saint-Père

le Pape. Depuis deux jours, le sirocco soufflait avec violence ; de grands nuages noirs s'étendaient comme un voile sur la ville et s'ouvraient de temps en temps pour laisser tomber des pluies torrentielles.

« Vers le soir, une trombe ayant la forme d'un cône à la base supérieure large et lumineuse, et venant du sud-ouest, a traversé les jardins et les vignes, et rasant le Janicule et la porte San-Spirito, s'est abattue sur le Vatican. Les quatre-vingts paratonnerres qui protègent la demeure du Vicaire de Jésus-Christ ont reçu d'abord simultanément les décharges de cette terrible artillerie aérienne, puis on a vu la pointe du cône pirouetter dans la grande cour de San-Damaso, sur laquelle s'ouvrent les Loges de Raphaël, et aussitôt les grandes portes vitrées, les immenses fenêtres des galeries ont été enlevées et broyées. Toutes les lumières ont été éteintes, et les nombreux habitants de cette demeure, éperdus, étouffant dans le vide que faisait le fléau, ont cru à une destruction totale. Aux détonations, aux bruits épouvantables qui ont fait trembler le palais sur ses bases, quelques uns se sont persuadés qu'une mine avait dû éclater sous l'appartement du Pape, et l'on se figure aisément les angoisses de tous. Pie IX était tranquille ; il ne dormait pas au milieu de la tempête ; comme son divin Maître, il veillait et priait.

« — *Je suis comme Job ; le démon m'attaque de tous côtés,* a-t-il dit à ceux qui sont entrés dans sa chambre.

« Mais si le démon avait la puissance d'assouvir ses fureurs dans la demeure apostolique, les bons anges du Pape protégeaient sa personne sacrée ; sa chambre a été la seule épargnée, sa fenêtre a été la seule intacte.

« Dans la grande salle appelée de Constantin, où se trouve la fresque de Jules Romain, toutes les vitres ont été broyées et rejetées à l'extérieur. Les débris des globes de cristal qui enveloppaient les becs de gaz dans la grande cour d'honneur ont été retrouvés plantés dans le mur d'un appartement si-

tué dans une autre cour. Les grosses ardoises de Gênes, ayant un centimètre d'épaisseur, qui recouvraient le belvédère, voltigeaient comme des plumes. Par bonheur, aucune des grandes peintures de Raphaël n'a été endommagée. L'arsenal a peu souffert.

« Le Tibre est sorti de ses rives et inonde la campagne ; il charrie des débris, des arbres, des corps d'animaux morts. On a vu, dit-on, passer ainsi un berger mort entouré de ses brebis mortes. Plusieurs ponts et ouvrages d'art ont été emportés. »

L'encyclique QUANTA CURA.

Tous les esprits élevés, tous les grands cœurs ont admiré le courage de notre glorieux Pontife, lors de la publication de l'encyclique *Quanta cura* du 8 décembre 1864.

Pie IX, sans écouter les intérêts humains qui l'invitaient au silence, rassembla en un faisceau lumineux toutes les erreurs modernes et les condamna à la face du dix-neuvième siècle, étonné de trouver tant d'audace dans un vieillard à demi détrôné, que la retraite de la France allait livrer sans défense à ses ennemis. L'émotion fut grande : les cris d'amour et les cris de haine, les craintes, les hésitations, les espérances et les contradictions, tout prouva que la sentinelle apostolique avait eu raison de jeter le cri d'alarme, et ses adversaires eux-mêmes admirèrent l'héroïsme avec lequel la Papauté se mettait de nouveau en travers du torrent qui nous entraîne. Les évêques s'empressèrent d'expliquer l'encyclique et de renouveler la déclaration qu'ils avaient faite à Rome à la Pentecôte de 1862 : « Nous adhérons, du fond de nos entrailles, à ce que le nouveau Pierre vient d'enseigner ; car, Très-Saint-Père, quand vous parlez, c'est Pierre que nous entendons ; quand vous décrétez, c'est à Jésus-Christ que nous obéissons. »

Ne soyons pas du petit nombre de ceux qui n'ont vu dans ce grand acte de Pie IX « qu'un exposé platonique de doctrines immuables, dont on pourrait librement et indéfiniment s'écarter dans la pratique, pourvu qu'on les respectât en principe. »

Des esprits timides ou égarés trouvèrent que le Pape avait choisi pour parler un moment inopportun, et que le Saint-Esprit, en un mot, avait mal pris son temps. C'est pour leur répondre que Mgr l'évêque de Moulins a donné à son mandement sur l'encyclique ce titre heureux et significatif : *Sur la grâce d'opportunité accordée à l'Eglise.*

On ne saurait trop admirer l'héroïsme de Pie IX ; au risque d'irriter cette société qui est son seul appui extérieur, le Pape, déchirant tous les voiles, lui déclare que c'est elle qui se trompe, elle qui est malade, elle qui est en péril.

L'Eglise n'est pas d'hier, voilà dix-huit cents ans qu'elle fait vivre l'Europe chrétienne ; mais jamais elle n'a été à la fois plus nécessaire et plus menacée, et elle se dit seule appelée à nous sauver d'une catastrophe imminente.

Bien que plus jeunes en apparence, les idées modernes ne sont que le réveil des éternelles prétentions de la raison humaine. Comme l'a dit dernièrement un grand évêque : « On décore aussi faussement que fastueusement du nom d'esprit moderne ce qui est le plus vieux des esprits, l'esprit de l'ancien serpent, l'esprit du vieil homme, l'esprit qui fait vieillir toutes choses, qui les précipite vers la décadence et la mort, et qui prépare insensiblement les effroyables catastrophes de la dissolution dernière. »

Hommage rendu à Pie IX par des protestants.

Pie IX a reçu, dans le courant du mois de mars 1866, un témoignage éclatant de la vénération que ses vertus et ses

malheurs inspirent même aux hommes qui n'ont pas la consolation d'être catholiques. A la fin d'un banquet donné à Rome par le représentant des Etats-Unis à ses compatriotes, à l'occasion d'un anniversaire national, le président de la réunion a porté un toast au Pape en ces termes, que tous les convives, protestants et catholiques, laïques et prêtres, ont applaudi avec un égal transport :

« Mesdames et messieurs,

« Le nouveau toast que je vais porter m'est naturellement suggéré par la courtoisie et par la circonstance. Je bois donc au souverain de l'Etat où nous nous trouvons réunis, à Sa Sainteté le Pape ! (Vifs applaudissements.)

« Nous n'avons à nous mêler ici ni de foi religieuse, ni d'opinions politiques ; nous envisageons les choses comme elles sont. Dans cette cité merveilleuse où nous trouvons tant à admirer, où des ruines et des monuments gigantesques nous entourent, je regarde avec émotion cette figure si calme et si majestueuse assise sur le Siège pontifical, ce Siège des longs âges, qui subsiste, tandis que tant d'empires s'éroulent et que tant de dynasties disparaissent.

« Tranquille, austère, sublime et plein de confiance quand autour de lui tout est confusion, le Saint-Père va son droit chemin. Avec peu d'argent et quelques hommes armés, il maintient le grand dépôt qui lui a été confié. *S'appuyant sur son Dieu, il reste ferme et croyant ; advienne que pourra.* (Applaudissements.)

« Nous avons tous lu dans notre jeunesse ce que l'on rapporte de ces nobles sénateurs de la vieille Rome qui, lorsque les Barbares eurent donné l'assaut à la ville éternelle, restèrent assis avec une dignité calme sur leurs chaises curules, au milieu du forum, prêts à faire le sacrifice de leur vie, si besoin était, mais non pas à abandonner leur poste. (Sensation.)

« Non moins sublime nous semble l'attitude du saint vieillard qui occupe actuellement le Siège pontifical, et qui, ne prenant conseil que de son devoir et de sa foi, demeure ferme et sans trouble au milieu de la tempête grondant autour de lui. Quelles que soient les différences d'opinion, il est impossible de ne pas admirer la grandeur de ce caractère, fidèle au devoir et à la conscience. Mesdames et messieurs, je porte donc ce toast à Sa Sainteté le Pape. »

Les menaces d'un père.

Le 17 juin 1866, Rome a célébré le jour anniversaire de l'élection de Pie IX. Le sacré collège, les évêques présents à Rome, parmi lesquels beaucoup de prélats exilés de leurs diocèses par le gouvernement de Florence, les collèges de la prélature, le corps diplomatique, etc., etc., s'étaient rendus à la chapelle Sixtine, où le cardinal de Reisach célébra la messe solennelle en présence de Sa Sainteté. Après la messe, le Saint-Père, suivi des cardinaux et de toutes les personnes qui font partie de la chapelle papale, passa dans la salle des *paramenti*, et le cardinal Patrizzi, en l'absence du cardinal Mattei, doyen du sacré collège, gravement malade, adressa au Souverain Pontife les paroles suivantes, dont le correspondant du *Monde* croit pouvoir garantir l'exactitude quant au sens :

« Bienheureux Père,

« Si toute l'Église catholique fête avec allégresse le retour de cet anniversaire, combien plus, nous, devons-nous avoir à cœur de le célébrer ! Oui, bienheureux Père, le sacré collège, par devoir et par reconnaissance, par sentiment d'admiration et par sentiment de tendresse, forme les vœux les plus ardents pour le bien de Votre Sainteté. Il a la confiance

que le Seigneur, après avoir permis une tempête si violente pour mieux faire ressortir sa gloire et les mérites de son nocher, ramènera le calme. La gloire divine doit luire sur le monde, et vos mérites doivent être récompensés. Tels sont, bienheureux Père, les sentiments que le sacré collège vous offre de cœur plus encore que de bouche, entendant ainsi réparer les erreurs d'un inconsidéré (*sconsigliato*) qui devrait être avec nous auprès de Votre Sainteté. Nous espérons en Jésus-Christ : à lui, nous le savons, sera la victoire. »

Le Saint-Père a répondu à peu près en ces termes :

« Je reçois avec un sentiment de vive satisfaction et d'intime consolation les témoignages si affectueusement exprimés que m'adresse le sacré collège. Je lis dans vos cœurs. Oui, nous avons confiance dans le Seigneur au milieu de nos terribles épreuves. Des hommes qui, pour tant de motifs, devraient être attachés au Saint-Siège, en offensent et foulent aux pieds les droits de la façon la plus criminelle ; ils martyrisent les ministres du sanctuaire, qu'ils devraient protéger ; ils chassent ces vénérables évêques (ici le Pape désigne de la main plusieurs prélats exilés qui sont dans l'assemblée ; quelques uns ont perdu jusqu'aux insignes de leur ordre épiscopal) ; ils emprisonnent prêtres et laïques, uniquement en haine de la religion ; ils dépouillent les églises, les lieux pieux, suppriment les ordres religieux, parmi lesquels quelques uns peut-être n'étaient pas à l'abri de tout reproche, mais qui, en masse, étaient l'honneur, l'ornement et la force de l'Eglise, resplendissante de leur belle et bienfaisante variété. De tels hommes attirent sur leurs têtes les foudres de la colère céleste et les anathèmes de l'Eglise, anathèmes qu'ici je renouvelle solennellement.

« Devons-nous invoquer contre eux le châtement prononcé par Pierre contre Ananie et Saphire, bien moins coupables pourtant ? Non. Prions Dieu plutôt de leur inspirer la com-

ponction dont fut saisi le bon larron mourant à côté de Jésus-Christ, et qui mérita d'entendre cette parole : *Mecum eris*. Ah ! prions et espérons qu'un jour, repentants de tant d'injustices et d'iniquités, ils entendront cette même parole : *Mecum eritis*. Cependant, jusqu'à ce que ce jour arrive, nous avons, nous, un devoir à remplir, celui de résister fortement à leur volonté impie. Quand ils commandent l'injustice, nous n'avons qu'à répéter la réponse des apôtres : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus*. La volonté perverse des hommes ne saurait jamais l'emporter sur celle de Dieu, comme cherchent pernicieusement à l'insinuer des hommes qui, coupables en partie des calamités présentes, mêlent l'erreur à la vérité, affaiblissent l'idée antique et indestructible de l'autorité, et se figurent follement pouvoir ainsi vaincre le monde. Mais on ne peut vaincre le monde que par la confiance en Dieu, par l'observation de sa loi, par la prière assidue et fervente. Voilà ce qui nous obtiendra la bénédiction de Dieu, que j'appelle sur le sacré collège, sur l'épiscopat, sur les prélats, sur le clergé, sur le peuple et ses représentants. Là, et là seulement, est le salut : *Domini est salus, et super populum tuum benedictio tua.* »

L'émotion du Saint-Père était grande ; sa voix prit une indicible majesté lorsqu'il prononça l'anathème contre le gouvernement italien, persécuteur de l'Église, puis ses yeux se remplirent de larmes. L'assistance était frémissante sous l'impression de sa parole, et dès qu'il eut cessé de parler, elle se précipita à ses pieds pour baiser la frange de son vêtement.

Pie IX et les politiques machiavéliques.

On lit dans le *Monde* :

« Nous avons des lettres de Rome du 27 décembre 1856.

« Le jour de Noël, au sortir de la messe solennelle, le

Saint-Père a, selon l'usage, reçu les vœux du sacré collège. Le cardinal-vicaire, remplaçant le cardinal-doyen, en a porté l'expression aux pieds de Sa Sainteté. Voici en substance quelle a été la réponse du Souverain Pontife :

« Au sein de la tempête qui agite maintenant l'Église, nous avons pour agréables les vœux que, dans cette circonstance solennelle, nous offre le sacré collège, et les sentiments de son dévouement et de son tendre respect sont pour nous une force et une aide pour supporter l'épreuve que la Providence nous impose. Nous, ministres de Dieu, nous qui avons le bonheur de nous nourrir chaque jour du pain des forts, nous qui pouvons chaque jour restaurer nos forces en prenant l'aliment de vie au banquet eucharistique, nous, je le dis, nous ne devons pas craindre les périls, nous ne devons pas nous effrayer dans les épreuves, mais combattre avec intrépidité les combats du Seigneur.

« Nous avons appris ces jours-ci que plusieurs prêtres en Corée ont donné leur vie pour Jésus-Christ. Que cet exemple récent donné par les nouveaux martyrs nous raffermisse et nous excite à être en toute occasion prêts à sacrifier notre vie plutôt que de manquer à nos devoirs. En ce moment, il est vrai, nous ne sommes pas mis en demeure de subir le martyre comme en Corée ; les épreuves qui nous sont imposées sont les embûches, les hypocrisies, les séductions, les tromperies, les artifices diaboliques que se permettent nos ennemis pour combattre l'Église et fouler aux pieds ses droits et ses pouvoirs divins. Nous les voyons venir au-devant de nous avec les plus flatteuses promesses. Nous voyons se renouveler tous les jours la tentation que Jésus-Christ a soufferte de la part de Satan sur le pinacle du temple : *Omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Mais, à l'exemple de notre divin Maître, nous devons savoir répondre avec énergie : *Vade retro, Satanas.* J'espère que la tempête dont la barque de Pierre est assaillie ne deviendra pas

plus violente ; mais, quoi qu'il en soit, nous devons nous tenir prêts à donner de plus grandes preuves de confiance en ce Dieu qui multiplie toujours ses secours en raison du péril : *Magis periculi ibi auxilium*. Si l'on nous fait des offres de conciliation, si l'on nous présente l'olivier de la paix, nous ministres de paix, nous représentants de Celui qui a la miséricorde pour principal attribut, nous n'hésiterions certainement pas sur ce que nous aurions à faire, mais toujours à la condition que nos droits seraient saufs et intacts, qu'il ne serait porté aucune atteinte à la constitution divine de l'Eglise et du Saint-Siège. Du reste, nous mettons toute notre confiance en Dieu ; c'est de Dieu que nous attendons le secours et la force dans toutes les circonstances. »

Pie IX et l'éducation des filles.

On connaît les événements très-graves qui se sont accomplis dans les Etats du Pape au mois d'octobre 1867. Les garibaldiens, aidés par les troupes régulières du nouveau royaume d'Italie, cernaient Rome de tous côtés.

L'opinion publique, qui se manifesta en France avec une grande énergie, obligea le gouvernement à intervenir. La Providence permit que les troupes françaises arrivassent assez tôt pour sauver la ville sainte.

Les garibaldiens de Paris étaient furieux, et pour les calmer, on leur annonça que désormais l'éducation des filles serait soustraite à l'Eglise pour être confiée aux professeurs de l'Université.

Mgr l'évêque d'Orléans combattit cette mesure monstrueuse avec sa verve bien connue.

Le courageux prélat, ayant envoyé au Pape ses éloquents réfutations, a reçu la lettre suivante, qui démontre aux plus incrédules que Pie IX ne connaît qu'une seule chose, son devoir, et qu'il est prêt à mourir plutôt que d'y manquer.

« Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique.

« C'est un plan que des écrivains cyniquement osés ont depuis longtemps mis au jour : pervertir la jeunesse, afin de mieux arriver par là à ruiner enfin, comme ils le désirent, la religion et toute autorité. Or, ce plan s'exécute avec les plus persévérants efforts, soit par la corruption de l'éducation, soit par les altérations insidieuses de l'histoire, soit par l'excitation aux passions mauvaises, soit par toutes les manœuvres d'une impiété sans pudeur. Toutefois, comme ces moyens atteignent plutôt les hommes que les femmes, et que, pour cette raison, le projet n'a pas réussi jusqu'à présent aussi vite qu'on l'aurait souhaité, on veut s'attaquer maintenant à la femme elle-même, la dépouiller de sa pudeur native, la produire en public, la détourner de la vie et des devoirs domestiques, l'enfler d'une fausse et vaine science ; en sorte que celle qui, bien et religieusement élevée, serait semblable à une pure et brillante lumière dans sa maison, la gloire de son époux, l'édification de sa famille, un lien de paix, un attrait à la piété ; gonflée au contraire d'orgueil et d'arrogance, dédaignera les soins et les devoirs propres à la femme, sera, dans son intérieur, un germe de division, pervertira ses enfants, et deviendra à tous une pierre de scandale.

« Et, chose profondément déplorable, ceux auxquels le soin des choses publiques est confié, ne tenant pas compte d'un si grand péril, non moins menaçant pour la société que pour la religion, favorisent en cela les desseins de l'impie par des tentatives nouvelles et inouïes, et ainsi mettent eux-mêmes, avec la plus extrême imprudence, la dernière main à la ruine déjà commencée de l'ordre social. Mais plus cette exorbitante entreprise menace d'un mal profond le peuple chrétien, plus nous vous estimons digne de

louange, vous qui, bien qu'occupé en d'autres luttes, sentinelle toujours vigilante et fidèle, avez une première fois, et puis une seconde, élevé la voix avec courage pour démasquer et dissiper les embûches préparées et cachées dans une telle entreprise. Cela vous a mérité les félicitations de vos vénérables frères dans l'épiscopat, qui, vigilants eux aussi, se sont mis sur-le-champ à repousser avec vous une attaque si pleine de périls. Et c'est pourquoi nous avons la confiance que le zèle et les efforts réunis des évêques et du clergé, non moins que le caractère même d'une mesure si peu sensée, détourneront les pères et les mères de famille de ce mode d'éducation imaginé pour leurs jeunes filles. Recevez cependant, vénérable frère, comme gage de tous les biens et en preuve de notre très-vive affection, la bénédiction apostolique que nous vous donnons du fond du cœur à vous et à tout votre diocèse.

« Donné à Saint-Pierre de Rome, le 21 décembre de l'an 1867, de notre pontificat le xxii^e.

« PIE IX, Pape. »

Le concordat autrichien déchiré par des juifs et des protestants.

L'Autriche, ayant pour principal ministre un protestant, et pour journalistes des juifs ennemis de l'Eglise, vient de causer une nouvelle douleur à Pie IX et de se porter à elle-même un coup mortel en déchirant le concordat.

L'Autriche aurait une grande place à tenir entre l'Allemagne et la Russie; elle pourrait être une grande et forte puissance catholique, arrêtant les envahissements du protestantisme d'une part et du schisme de l'autre. Le rôle est difficile à tenir, nous l'avouons, mais digne du passé de l'Autriche; elle y renonce spontanément. Est-ce donc que

les dernières épreuves qu'elle vient de traverser ne l'ont point encore assez instruite (1)?

Ce qui console et rassure dans ces terribles épreuves, c'est l'union des évêques avec le-Saint-Siège.

Voici un extrait du bref de Pie IX :

« Aux archevêques de Prague et de Vienne à l'occasion du concordat autrichien.

« A nos très-chers fils les cardinaux-prêtres de la sainte Eglise romaine, Frédéric de Schwartzenberg, archevêque de Prague, et Joseph Rauscher, archevêque de Vienne, Pie IX, Souverain Pontife.

« Nos très-chers fils, salut et bénédiction apostolique.

« A tous les autres sujets d'angoisse et de chagrin dont nous sommes accablé, et qui nous arrivent de toute part, est venue se joindre la profonde douleur que nous avons ressentie dès que nous avons su que ces ennemis acharnés de Dieu et des hommes, qui partout livrent à l'Eglise catholi-

(1) La situation de l'empereur François-Joseph en Autriche a de tels rapports avec celle de notre infortuné Louis XVI, que le *Vaterland*, journal de Vienne, n'a pas craint d'établir entre ces deux souverains une comparaison qui n'est que trop juste pour le passé et pour le présent. Le sera-t-elle pour l'avenir? Dieu en préserve l'empereur et l'Autriche!

François-Joseph, dit le *Vaterland*, est, comme Louis XVI, honoré, pieux, chevaleresque, et, comme Louis XVI, il cherche avec une grande sollicitude le bien de ses peuples. Mais, comme le monarque français aussi, François-Joseph est faible de caractère, il se défile à l'excès de lui-même, il s'attache aux hommes qui l'entourent, et il se laisse emporter au courant des événements.

Voilà pour ce qui concerne les personnes; voyons, dit encore le *Vaterland*, quelles sont les analogies en ce qui concerne les faits. Que fait l'empereur François-Joseph avec le Saxon de Beust? Absolument ce que faisait Louis XVI avec le Genevois Necker et avec Turgot. Il espère tout des talents et de l'habileté de son ministre pour le salut de l'empire, et teu-

que de si furieuses attaques, mais surtout dans notre malheureuse Italie et ici même, s'attachaient, par toutes sortes de manœuvres et d'efforts, à faire abolir le concordat conclu par nous avec notre très-cher fils en Jésus-Christ, François-Joseph, empereur d'Autriche et roi apostolique.

« Mais, au milieu de cette affliction, ce n'a pas été une légère consolation pour nous de recevoir les lettres qui nous ont été remises de votre part et signées, en date du 30 septembre dernier, par vous, nos très-chers fils, et par nos vénérables frères les autres évêques d'Autriche; car nous y avons vu avec la plus grande joie combien il y a chez vous et chez ces mêmes évêques de courage épiscopal, de fermeté et d'union pour défendre la cause de Dieu et de la sainte Eglise. D'un commun et parfait accord, vous avez adressé à l'empereur des lettres pour la conservation pleine et entière des droits sacrés de l'Eglise, suppliant le prince de ne jamais déferer aux pernicioeux conseils d'hommes impies, qui, en déclarant la guerre à l'Eglise, se font les ennemis de tout empire ou royauté légitime.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1^{er} novembre 1867, la xxii^e année de notre pontificat.

« PIUS PP. IX, *m. p.* »

tes ses résistances cèdent sur chaque point en particulier quand on lui assure que ce point est en connexion avec le plan général.

D'un autre côté, le Reichsrath, la Diète hongroise et la Chambre des députés autrichiens ne ressemblent que trop à l'Assemblée des notables, et aux Etats généraux. François-Joseph leur a dit que le trésor est épuisé et qu'il n'en appellera pas à la force contre ce qu'ils pourront décider; de sorte que nous en sommes, dit toujours le *Vaterland*, au point où en était Louis XVI lorsque Rivarol disait, en commentant une parole absolument semblable de ce monarque: « Aujourd'hui s'inaugure la Révolution, puisque le roi a déclaré à l'Assemblée qu'il n'a pas d'argent pour l'acheter, ni de force pour la contenir. » Fasse Dieu, ajoute le *Vaterland*, que les paroles de Rivarol, prophétiques en France, ne le soient pas en Autriche!

VIII

L'esprit de zèle.

Tous les saints Pères ont fait le plus grand éloge du zèle, tous les saints Pontifes en ont été embrasés. De même que l'amour de Dieu consiste à se réjouir de tout ce qui le glorifie et à s'affliger de ce qui l'offense, ainsi l'amour du prochain se révèle par la part que l'on prend à son bonheur ou à son malheur véritable, par les efforts que l'on fait pour le préserver de l'un et lui procurer l'autre. Aussi, selon les saints, la pierre de touche de la charité est dans les sentiments que nous éprouvons à l'égard des bonnes œuvres ou des fautes de nos frères, de leurs progrès ou de leurs chutes dans le chemin de la vertu. En effet, si vous êtes pénétré pour eux d'une charité fraternelle, vous devez vous réjouir de leur bien comme du vôtre, vous affliger de ses maux autant que des vôtres. C'est là aimer le prochain comme soi-même, comme saint Paul l'aimait quand il disait : « Qui est faible sans que je sois faible avec lui ? Qui est scandalisé sans que je brûle ? » C'est-à-dire : Quel est celui qui s'affaiblit dans la foi ou dans quelque autre vertu, sans que je m'en

afflige comme si c'était moi-même ? Qui essuie dans son âme les funestes atteintes du scandale, sans qu'aussitôt je sente la compassion allumer dans la mienne une douleur violente qui la consume comme un feu dévorant ?

Pie IX, comme nous l'avons déjà dit, est embrasé de ce feu sacré dont brûlait le cœur du grand Apôtre. Il faudrait des volumes pour raconter tout ce que son zèle ardent et éclairé lui a fait accomplir pendant le cours de son pontificat, un des plus glorieux de l'histoire de l'Eglise.

Placé à la tête de l'Eglise universelle, dit M. l'abbé Berthamier, il s'est oublié lui-même pour se souvenir uniquement de cette Eglise, pour l'exalter, l'étendre, l'affermir, la sanctifier, l'illuminer. Elle a été la pensée de sa vie, la sollicitude de son cœur, le but de toutes ses entreprises, l'objet de ses plus chères affections dans l'exil comme sur le trône, dans la guerre comme dans la paix. Il s'est voué à la servir, et il n'a pas voulu d'autre sort que celui fait à l'Eglise par l'impiété, d'autre vie que la vie agitée, pénible, douloureuse de l'Eglise.

A l'Eglise il faut de saints Pontifes. Avec quel soin il en a surveillé le choix et discuté les mérites ! Avec quel zèle il les a appelés près de lui pour les mettre en communication plus intime avec ce Siège de Pierre dont un évêque ne saurait s'approcher sans se sentir plus ferme dans la foi, plus ardent en la charité, plus dévoué aux fonctions sublimes de son ministère, plus disposé à tous les sacrifices de la vie apostolique ! Avec quelle douce paternité il les a associés à ses grandes œuvres de la glorification de Marie et de la canonisation des saints ! Avec quelle humilité il leur a demandé leur avis, comme à des frères, comme à des collaborateurs, alors que sa mission est de diriger l'épiscopat, de le conduire dans les sentiers de toute saine doctrine ! *Confirma fratres tuos.*

L'épiscopat, après la Papauté, est la gloire et la vie de l'Eglise. Voyez avec quel sage discernement il lui donne en

Angleterre et en Hollande sa forme définitive, comment il l'installe à Genève, comme il l'étend en diverses missions étrangères où il crée de nouveaux vicariats apostoliques, comme son regard plane sans cesse sur ces nouveaux évêchés pour les soutenir, les élever à la hauteur et à la gloire des sièges antiques, leur donner des hommes dignes d'être en tout le modèle du troupeau : *Forma facti gregis*.

A l'Eglise il faut des protecteurs. La terre a fait défaut ; l'Eglise, en plus d'un lieu, est considérée comme une étrangère qu'il faut subir, comme une société dont il faut avant tout craindre l'esprit envahissant. Elles sont rares les contrées où l'on voit en elle une mère, plus rares encore celles où son titre inaliénable de reine soit reconnu ; rares également sont ses protecteurs. Pie IX veille à tous ses besoins ; ce que la terre refuse à l'Eglise, il le lui offre dans le ciel. Chaque année, quelques nouveaux serviteurs de Dieu reçoivent les honneurs décernés à la sainteté et aux miracles, et sont proposés à la défense de cette société chrétienne, à la garde de ce troupeau du Sauveur qu'ils ont édifié jadis par leurs vertus, et dont aujourd'hui ils reçoivent les hommages. Pie IX, ou plutôt Dieu lui-même par son entremise, les a choisis dans tous les rangs, selon les besoins de notre époque. A un siècle tout occupé de la recherche des plaisirs et du bien-être mondain, il présente une pauvre bergère dont la vie angélique s'est épanouie au souffle de la grâce divine comme une fleur au parfum embaumé, Germaine de Pibrac, la pauvre enfant qui n'a connu du monde que les amertumes (1). Aux craintes de la persécution, aux menaces de l'o-

(1) Les journaux ont annoncé que les Toulousains avaient ouvert une souscription pour élever un monument à sainte Germaine. Un tel projet ne pouvait manquer de plaire à Pie IX. Sa Sainteté vient de l'encourager par une lettre que nous trouvons dans la *Semaine catholique* de Toulouse. Nous en extrayons les passages suivants, particulièrement propres à intéresser nos lecteurs parisiens :

« De même que, par les prières d'une simple bergère, Dieu préserva ja-

rage, il oppose une légion de martyrs, et ces martyrs appartiennent à tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse ; ils appartiennent à une Eglise à peine naissante, à l'Eglise du Japon, digne d'être à jamais le modèle des chrétiens persécutés. Bientôt il offrira aux maîtres des nations une reine sanctifiée sur le trône, devenue grande et illustre entre les enfants de Dieu par son humble et entière soumission à l'Eglise. Il proclame saint un chef de l'inquisition, martyr de son zèle pour la foi, puis un évêque, martyr, lui aussi, de sa charité pour son peuple menacé par le schisme, et l'une des gloires de l'héroïque Pologne, la nation martyre. Dans cette glorification des saints, Pie IX a pourvu et pourvoira à la défense de l'Eglise.

A l'Eglise il faut la lumière, la lumière pour éclairer l'esprit, la lumière pour réjouir les cœurs, et le saint Pontife n'a pas brillé seulement par ses exemples, sa parole s'est fait entendre sans interruption, sa voix s'est élevée, comme la voix de Dieu, pour tracer aux hommes et aux nations leurs devoirs, pour les préserver des ténèbres de l'erreur, pour les maintenir dans les sentiers de l'honneur, de la fidélité, de la vertu, dans les sentiers de la vérité, pour les soustraire

dis Paris d'une imminente catastrophe, de même, en un temps moins éloigné, il semble avoir voulu, par une vierge encore plus humble, fortifier la foi catholique contre les tentatives criminelles et les complots de tout genre qui la combattent.

« C'est pourquoi, si les Parisiens ont voulu, pour exprimer leur reconnaissance, pour favoriser la piété publique et pour immortaliser le souvenir de ses bienfaits, dédier à Geneviève, après y avoir déposé sa dépouille, un temple qui, sur ses propres instances, avait été bâti aux apôtres Pierre et Paul, il est aussi juste certainement de construire à Germaine un monument religieux qui attestera le pieux amour des chrétiens envers elle et leur gratitude pour ses bienfaits, qui enseignera à nos neveux que Dieu a choisi ce que le monde méprise pour confondre l'orgueil du siècle, et qui les attirera vers cette thaumaturge à laquelle le Tout-Puissant semble s'être plu à envoyer ceux qu'il veut favoriser de ses dons. »

aux abîmes que l'erreur ouvre fatalement sous leurs pas. Nul Pontife n'aura plus fait pour maintenir la vérité dans le monde. Il a proclamé dogme de la foi catholique la Conception immaculée de Marie, et, dans cette grave sentence, il ne donnait pas seulement une gloire nouvelle à la Vierge ; il condamnait encore ce naturalisme qui tend à envahir et à déprimer les intelligences ; il renouvelait toutes les déclarations de l'Eglise sur le péché originel, la nécessité d'un Rédempteur, l'impuissance de la nature humaine à répondre par ses propres forces à sa vocation divine. Le monde a senti de cette encyclique, monument éternel de la sage prévoyance et de la tendre charité du Père des fidèles. Quelle erreur n'a pas été stigmatisée dans cet écrit apostolique ? L'erreur grossière comme l'erreur la plus subtile, mieux voilée sous les apparences de la vérité, mieux transfigurée en ange de lumière, et par là même plus acceptable, rien n'a été ménagé, tout a été flétri, mis à nu, et, disons-le, au grand étonnement de plus d'un catholique sincère, ce qui montre l'urgence d'une telle condamnation. Plus tard, le monde, encore sous le coup de cette sentence, s'est étonné d'entendre flétrir de même les sociétés secrètes, de les voir signalées comme le fléau des nations modernes, et il s'est demandé ce que prétendait ce Pontife presque dépouillé de ses Etats, à la veille peut-être de n'avoir plus où reposer sa tête.

Pie IX ressent la sollicitude de toutes les Eglises. L'Orient et l'Occident attirent son attention ; la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Amérique, sont l'objet de son zèle. Partout où il y a des conseils à donner, des droits à défendre, des attaques à repousser, il remet dans la bonne voie ceux qui s'égarèrent, il encourage ceux qui combattent, il conclut des concordats avec les gouvernements de bonne volonté. Quel homme suffirait à tant de soins sans une grâce spéciale de Dieu ? Les plus habiles politiques succombent sous

le poids des soucis qu'entraîne avec elle l'administration d'un Etat ; Pie IX suffit à toutes les Eglises, il les dirige toutes et les gouverne avec le plus grand zèle, avec la plus grande vigilance, et, continuellement en butte aux attaques des gouvernements et des particuliers, il triomphe de tout également (1).

Enfin Pie IX, quoique ayant perdu la plus grande partie de ses Etats, a fait restaurer un grand nombre d'églises. Jamais les travaux de ce genre n'ont été poussés avec autant d'activité que pendant ces dernières années. Nous avons vu restaurer et rouvrir les belles églises de Sainte-Lucie du Gonfalon, de Saint-Nicolas *in Carcere*, de Saint-Salvatore *in Thermis*, de Sainte-Marie *in Aquiro*, de Sainte-Claire, de Saint-Augustin, de Saint-Jérôme des Esclavons, etc.

Et Pie IX a concouru à la restauration de toutes par une subvention prise sur sa modeste liste civile, et plus ou moins abondante suivant les cas.

En vérité, on se demande comment il se peut qu'un souverain qui touche à peine trois millions de liste civile par an, et qui, à l'aide de cette somme, doit pourvoir à son propre entretien, à celui des personnages de sa cour, des cardinaux,

(1) On compte dans le monde entier 12 sièges patriarcaux, 154 sièges archiépiscopaux et 692 sièges épiscopaux. Il faut ajouter à ces 858 sièges les 226 sièges *in partibus infidelium* actuellement pourvus de titulaires (30 archevêchés et 196 évêchés).

Sous le rapport du rite, on distingue 5 patriarchats de rite oriental avec juridiction patriarcale et 7 de rite latin, 24 archevêchés de rite oriental et 130 de rite latin, 46 évêchés de rite oriental et 646 de rite latin.

99 sièges répandus dans les cinq parties du monde (12 métropoles et 84 cathédrales) relèvent immédiatement du Saint-Siège.

Le nombre des vicariats apostoliques est de 101, celui des délégations apostoliques de 5, celui des préfectures apostoliques de 21, celui des abbayes et autres prélatures *nullius* (de nul diocèse) de 14.

Pie IX a élevé 13 cathédrales au rang de métropoles, a érigé 4 archevêchés et 99 évêchés, a créé 15 vicariats, 1 délégation et 6 préfectures.

des nonces, de la garde noble et de la garde suisse, des résidences pontificales, et de leurs musées et bibliothèques, trouve encore des ressources pour faire restaurer des églises à Rome, à Londres, à Pékin, etc., et pour assister, de temps en temps, les victimes des fléaux qui désolent le monde catholique.

C'est que ce souverain est en même temps le Vicaire de Jésus-Christ ; c'est qu'il vit avec la simplicité d'un anachorète. On a calculé que l'entretien personnel de Pie IX ne coûte pas cinq francs par jour !

La plus sévère économie préside à toutes les dépenses de la cour. Pie IX ne se montre large que lorsqu'il s'agit de relever la splendeur du culte de Dieu, ou d'orner le Vatican d'un nouveau chef-d'œuvre.

Malgré la spoliation dont il a été victime il y a sept ans, il a fait restaurer les Loges célèbres de Raphaël et de Jean d'Udine, assaini plusieurs parties du palais, enrichi la bibliothèque d'ouvrages précieux ; et il continue, malgré la modicité de ses ressources, comptant sur la Providence qui ne l'a jamais abandonné.

Zèle pour la propagation de la foi.

Au mérite de soutenir dignement les institutions fondées avant lui Pie IX a joint l'honneur d'en ouvrir de nouvelles appelées à faire sentir leurs bienfaits, les unes aux Etats Romains, les autres à diverses parties importantes de la catholicité. Il a ouvert et doté à ses frais le séminaire Pie, où les jeunes gens les plus distingués par leurs talents sont envoyés par les divers diocèses des provinces pontificales pour s'y former à la science théologique. On a vu naître d'autres établissements analogues à la suite de ce grand exemple et sous la haute protection de celui qui l'avait donné. C'est un séminaire pour

les Anglais qui, abjurant le protestantisme, veulent entrer dans la cléricature ; c'est un autre séminaire pour les clercs de l'Amérique anglaise ; un troisième est destiné aux clercs de l'Amérique espagnole ; un quatrième recueille les clercs français qui veulent se vouer aux grandes études romaines ; enfin, dans l'ancien collège grec-rhuthène, Pie IX a constitué quatre bourses pour autant de clercs transylvaniens du rite grec catholique. Aussi deux choses également glorieuses pour Rome sont-elles démontrées : c'est qu'à notre époque, ainsi que dans tous les temps, le Saint-Siège appelle l'univers entier non pas aux ténèbres, non pas à l'ignorance, mais au développement de la lumière ; c'est que l'univers à son tour ne croit pouvoir nulle part puiser mieux cette lumière à laquelle Pie IX le convie qu'au foyer même du Vatican, dit Mgr Piantier (1).

(1) Ces enfants du Pérou, du Mexique, du Brésil, de la Bolivie, des Antilles, de la Guyane, de la Plata, du Chili, de l'Uruguay, se font hommes sous le climat de Rome ; dans peu ils seront prêtres et partiront pour les terres qui les virent naître, afin d'évangéliser les nations de l'Amérique du Sud. Telle est l'œuvre gigantesque du vieillard couronné que la foule acclame sur la place et dans les rues, du grand Pie IX. Sa sollicitude évangélique a vu les temps qui s'approchent, la rapidité des communications, les grandes guerres, la fusion des races du Nouveau-Monde, et elle a préparé à Rome deux vastes séminaires, l'un pour l'Amérique du Nord, l'autre pour l'Amérique du Sud. De ces séminaires sortiront bientôt des apôtres, des martyrs peut-être. L'Europe, l'Espagne principalement, ont eu la gloire d'envoyer dans le Nouveau-Monde des missionnaires, qui y ont enseigné Jésus-Christ, *Jesum Christum et hunc crucifixum*, et y ont fondé ces florissantes Eglises que nous voyons aujourd'hui attaquées par l'esprit révolutionnaire. Mais le pape Pie IX a la gloire encore plus haute de recommencer l'œuvre des siècles passés et de préparer aux Amériques un double apostolat. Il y a plus : comme le désordre, l'impiété, la haine et les passions de l'enfer menacent tous les peuples, Pie IX a établi, au centre de la catholicité, des apostolats de toutes langues. Ainsi il y a, outre le collège célèbre de la Propagande, (des collèges ou séminaires anglais, écossais, irlandais, français, allemand, italien, polonais, grec, slave, et que sais-je encore ? *J'oubliais* : il y a depuis peu un collège portugais. En voyant la décadence de ce ma-

Pie IX et l'Irlande.

Dès la première année de son exaltation au pontificat, Pie IX publia un jubilé universel par des lettres apostoliques en date du 20 novembre 1846. Comprenant la difficulté des temps et des choses, il voulut éloigner par la prière les embûches tendues au troupeau du Christ et mener à bonne fin les affaires de l'Eglise catholique; il fourbissait, pour ainsi dire, ses armes, et se préparait au combat.

Le 25 mars 1847, touché des souffrances de la malheureuse Irlande, victime des fourberies de l'hérétique Angleterre, il demanda en sa faveur des prières et des secours en argent, imitant en cela les exemples de la primitive Eglise, qui avait l'habitude d'envoyer de Rome, aux chrétiens indigents et malades, des consolations et des aumônes. Ainsi le pape Pie IX, en 1847, venait en aide à l'Irlande; et en 1849, le même Pie IX, exilé sur une terre étrangère, dépouillé de ses propres biens, recevait des Irlandais l'obole de saint Pierre. sublimes rapports de charité! « J'envoie, écrivait l'évêque de Meath dans une lettre remise par le recteur du collège irlandais à Rome, j'envoie l'argent qu'on a recueilli, pour qu'il soit déposé aux pieds de Votre Sainteté en mon nom et au nom du clergé et du peuple de mon diocèse. Nous sommes pauvres, notre pays souffre depuis

heureux pays dévoré par la franc-maçonnerie, de ce pays où l'on maltraite ces héroïques sœurs de charité que le Turc a appris à vénérer, Pie IX a songé à sa régénération, et a demandé aux évêques portugais de lui confier de jeunes enfants pour en faire aussi des hommes et des apôtres. Et c'est ainsi que l'esprit de Rome ira bientôt enveloppant la terre de ses liens mystérieux, et préparera ce règne annoncé par Jésus-Christ : *Unum ovile, unus pastor*. Voilà de la grande politique, non point de la politique humaine, mais de la politique pontificale, de la politique de l'Esprit saint.

longtemps de grands maux pour son attachement à la vraie foi, et, pour comble de malheurs, nous avons eu à supporter, dans ces dernières années, la famine et la peste ; voilà ce qui nous a empêchés de faire une collecte plus grande et plus en rapport avec notre ardent désir de vous aider, désir dont nous sommes tous animés, comme il est juste de l'être. Nous prions néanmoins Votre Sainteté de considérer cette offrande comme une marque et une preuve de notre grand dévouement et de notre respect envers vous et envers saint Pierre. L'offrande est petite et indigne de vous, mais notre Sauveur a bien voulu ne pas dédaigner l'obole de la veuve, et l'apôtre saint Pierre tint grand compte et fut très-joyeux des humbles dons de l'Eglise de Philippes, qui était la plus pauvre de toutes. »

Combien sont touchants cet échange d'affection et cette sollicitude, d'abord du père pour les enfants, et puis des enfants pour le père ! On ne trouve guère ces exemples sublimes que dans l'histoire de notre sainte Eglise, et les hérétiques, encore aujourd'hui, sont forcés, en nous regardant, de s'écrier comme les païens au temps de Tertullien : *Voyez comme ils s'aiment !*

Rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre et en Hollande.

Pie IX triompha solennellement de l'hérésie par le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre et en Hollande. Le schisme de Henri VIII et d'Elisabeth avait mis les catholiques anglais hors la loi. Ceux-ci, contraints de vivre obscurs et persécutés, ne purent plus être gouvernés spirituellement par leurs évêques. Comme les premiers chrétiens des catacombes, ils vivaient cachés, entendant la sainte messe en secret, et s'exposant, s'ils étaient découverts, à l'exil, aux amendes, et quelquefois au dernier supplice. L'E-

glise romaine, mère universelle de toutes les Eglises, souffrait de cette violence faite à ses propres enfants, et chaque fois qu'elle le pouvait, elle leur envoyait des missionnaires et des vicaires apostoliques pour les encourager. Ainsi, par degrés, le catholicisme se rétablit en Angleterre, et comme le protestantisme avait enlevé aux fidèles leurs magnifiques cathédrales, ils bâtirent peu à peu de nouvelles églises pour y adorer Dieu en esprit et en vérité. L'émancipation des catholiques et les nombreuses conversions arrivées dans ces derniers temps ouvrirent encore plus l'entrée de l'Angleterre à l'action du Saint-Siège, qui ne crut pas devoir laisser plus longtemps sous un régime exceptionnel une portion si importante et si intéressante du catholicisme.

Un acte de la souveraineté apostolique, en date du 29 septembre 1850, rétablit dans cette contrée la hiérarchie ordinaire.

A la nouvelle que le Souverain Pontife avait assigné aux catholiques de leur pays des évêques, et aux évêques des diocèses particuliers, il s'éleva parmi les anglicans un cri unanime, nous ne savons si nous devons dire un cri de colère plutôt que d'épouvante ; et, à notre honte, il y fut répondu par quelques journaux italiens, plus protestants que les protestants eux-mêmes. Le *Morning-Post* cria contre le Pape, qui « usurpait les droits et les prérogatives de la couronne anglaise. » Le *Daily-News* protesta contre le démembrement des Etats de la reine Victoria, partagés entre ses suffragants par un cardinal espagnol. » Le *Times* qualifiait la décision du Pape « d'intervention révolutionnaire dans les droits d'autrui ; » il disait que c'était « une dictature que Rome voulait s'arroger sur les Anglais, qui auraient à faire le sacrifice de leur liberté au pied d'un autel étranger. » Le *Globe* se tournait vers « le ministre, formidable ennemi du despotisme européen. » Le *Standard* ne pouvait concevoir l'audace d'un prince si faible par l'étendue de ses Etats, qui osait partager entre ses adhérents le sol britannique.

Des articles de journaux on passa aux faits, et le 5 novembre 1850, anniversaire de la découverte de la conspiration des Poudres, on conduisit en procession les images des évêques et du Pape, qu'on brûla au milieu des plus ignobles insultes et des outrages les plus atroces (1).

Mais la tempête ne tarda pas à s'évanouir. La hiérarchie est restée; la pourpre romaine a pu reparaitre librement sur les bords de la Tamise, et dans la grande solennité de la canonisation des martyrs japonais, en 1862, nous avons pu contempler à Rome l'illustre archevêque de Westminster, entouré d'une couronne de suffragants comme d'un diadème d'honneur. L'Angleterre protestante elle-même a fini par se réconcilier avec cette hiérarchie dont le premier aspect l'avait irritée si profondément; elle laisse les évêques exercer en paix leurs augustes fonctions au sein des anciens vicariats apostoliques transformés en diocèses, et quand la mort a frappé le grand cardinal Wiseman, les dissidents se sont unis aux catholiques pour lui faire des funérailles dignes d'un souverain, dit l'évêque de Nîmes (2).

(1) S'il y a quelque chose de beau dans ce siècle, c'est de voir un prêtre sans armes, sans appui, sans autre force que sa foi, prendre en compassion le puissant empire d'Angleterre penchant vers sa ruine, et pour le préserver d'une chute totale, le partager entre quelques disciples que l'on menace de la persécution. Saint Grégoire le Grand était aussi assiégé et captif dans Rome lorsqu'il étendit sa main libératrice sur l'Angleterre, captive de l'idolâtrie. Les envoyés de Grégoire le Grand eurent une longue et glorieuse suite de successeurs. Le sentiment intime de l'humanité attentive promet, malgré tout, aux envoyés de Pie IX la même gloire et la même prospérité. Dieu fasse cette grâce à l'empire britannique! Pie IX est le Vicaire de Celui qui a reçu en héritage toutes les nations de la terre, et l'on voit cesser d'être celles qui refusent d'être à lui.

(L. VEUILLOT.)

(2) On lit dans la *Correspondance de Rome* :

« Les catholiques anglais ont résolu d'éterniser, avec la mémoire du rétablissement de la hiérarchie catholique par le Pape glorieusement régnant, le nom du premier archevêque de Westminster, du cardinal Wi-

Moins émue que l'Angleterre, la Hollande hérétique fut pourtant agitée, lorsqu'en 1853 elle vit à son tour se relever dans son sein la hiérarchie (1); mais la crise dura peu. Sur

seman, et à cette fin d'élever au centre de la ville de Londres une vaste et somptueuse cathédrale. Cette résolution, qui exige des capitaux très-considérables, a été secondée par le successeur du cardinal, Mgr Manning, et par des prêtres anglais et des laïques pleins de zèle, qui se sont déjà partagé l'Europe et l'Amérique pour y faire des quêtes chez les pauvres et chez les riches.

« Le premier nom inscrit sur le livre de souscription de Mgr Clifford est le nom de Pie IX, qui, faisant un don magnifique, a daigné écrire au haut de la page ces paroles :

Hæc est domus Domini firmiter ædificata.

Nunc desideratur domus materialis ædificanda.

« Puis vient le cardinal secrétaire d'Etat, dont la libéralité est si connue. La cour ne fait point défaut, et Mgr Talbot de Malahide, ce modèle des prêtres anglais, Mgr Neve, Mgr Stone et tous les ecclésiastiques du Royaume-Uni figurent à leur rang. Le Sacré-Collège tout entier, les évêques, les chefs d'ordres religieux, les ministres et leurs subordonnés donnent de généreuses adhésions. »

(1) Les catholiques furent défendus par J.-A. Alberding Thism dans un excellent petit livre, *l'Organisation catholique de l'Eglise dans notre patrie*. Mais que peuvent les raisons auprès des sectaires? Les ministres qui voulaient la justice pour tous, sans acception de personnes, furent renvoyés; l'agitation s'accrut; le souverain plia devant le fanatisme protestant. On proposa une loi contre les catholiques, et, en Italie et ailleurs, ces hommes qui tremblent toujours et ne voient que le présent blâmèrent une seconde fois l'imprudence et la présomption du Pontife romain. Qu'en advint-il? L'œuvre du Pape fut pleinement défendue dans le parlement hollandais par le ministre de la justice chargé du culte catholique, et ne pouvant accuser d'illégalité le Saint-Siège, ses ennemis furent contraints de se rejeter sur quelque vice accidentel de forme. Le Pontife se vit justifié encore par ses ennemis eux-mêmes. Le protestantisme se démasqua par son intolérance et ses supercheries, de sorte que plusieurs ministres de différentes confessions voulurent protester qu'ils ne participaient en rien aux excès de leurs coreligionnaires. A la Haye, des protestants, pour compenser les torts des autres, demandèrent des aumônes en faveur des catholiques pauvres. Le jubilé y a produit d'excellents fruits, et la définition du dogme de l'Immaculée Conception y a été reçue avec une joie immense et par des fêtes magnifiques.

cette vieille tige renouvelée de l'épiscopat, le catholicisme se prit à reflourir avec éclat, et nous avons entendu un évêque belge, revenant d'un voyage dans les Pays-Bas, nous raconter les merveilles dont il avait été témoin dans l'Eglise rajeunie de saint Willibrod et de saint Boniface. Ce sont là de grands actes. Sans doute il est beau pour un Pape d'ériger de nouveaux sièges dans des contrées qui n'en possédaient pas encore, et certes cette gloire ne manque pas plus à Pie IX que tant d'autres gloires; mais reconstituer, au sein de vastes royaumes, de grandes Eglises longtemps en ruines, renouer la chaîne de leurs évêques brisée par des invasions de barbares ou de sectaires pendant un certain nombre de siècles, c'est un acte d'une grandeur immense et qui suffirait à lui seul pour rendre un Pape immortel, dit Mgr Plantier.

Pie IX pose la première pierre de l'église de Saint-Thomas de Cantorbéry (1).

Dans les premiers jours de février 1866, Sa Sainteté Pie IX a fait la bénédiction et la pose de la première pierre d'une église à élever, sous le vocable de saint Thomas de Cantorbéry,

(1) Il n'y a pas de nation qui doive autant que l'Angleterre à l'Eglise romaine. L'Eglise romaine l'a mise au jour, l'a élevée, l'a protégée, et lui a fait ce solide tempérament social, qui a pu résister seul dans l'histoire à trois siècles d'hérésie. Rien de plus touchant et de plus constant que la sollicitude des Papes pour achever et perfectionner l'œuvre de la civilisation de l'Angleterre. La tendresse maternelle n'est pas plus vigilante et plus ingénieuse, n'a pas de plus abondants trésors de miséricorde et de pardon. Le monde sait quel fut le fruit glorieux de tant de charité. Grâce au zèle des évêques envoyés par les Papes ou institués par eux, et qui n'épargnèrent ni leurs sueurs ni leur sang, la nouvelle nation catholique se couvrit de monastères et d'écoles; de fréquents conciles abolirent les superstitions et les lois barbares, et les remplacèrent par la législation chrétienne; sur le trône, la piété remplaça la férocité, les

sur l'emplacement d'un oratoire faisant partie du collège anglais de Rome, et c'était le Pape qui, se rendant aux vœux de la colonie anglaise, avait bien voulu accomplir en personne cette cérémonie, l'une des plus admirables du pontifical romain.

Dès dix heures du matin, l'enceinte de la chapelle primitive et les tribunes construites pour la circonstance étaient remplies par la foule des invités.

Vers onze heures, le Saint-Père est arrivé accompagné des prélats de sa maison : Mgrs Borromeo, majordome; Pacca, maître de la chambre; de Hohenlohe, aumônier; Marinelli, sacriste; Talbot de Malahide, Ricci, Stella, Negreto, Rossi-Vaccari, Venanzio Nobili, etc., ainsi que de ses officiers et de ses gardes. Après une courte oraison au pied d'une grande croix de bois, seule décoration qui tranchât sur le mur du fond de la salle, Pie IX a pris place sur le trône, s'est revêtu des ornements pontificaux et a commencé la cérémonie.

Il est impossible de rendre le sentiment de joyeuse admiration qui a ému l'assistance à la vue du Souverain Pontife. Cette démarche si aisée, cette voix toujours si fraîche, ce noble visage plein de lumière et de vie, répondent au défi de

lettres et les arts firent des progrès rapides. Cent trente ans après l'établissement de saint Augustin, le vénérable Bède, un fils de ces barbares convertis d'Irlande, était une des lumières du monde et prenait place au rang auguste des docteurs de l'Eglise; un autre, saint Boniface, rendant à l'Eglise ce que sa race avait reçu d'elle, devenait le type des missionnaires et conquérait à Jésus-Christ une partie de l'Allemagne encore païenne.

A travers toutes les vicissitudes et toutes les révolutions politiques, l'Angleterre était devenue l'*Ile des Saints*, et Dieu, récompensant ce peuple qui cherchait d'abord le royaume du ciel, l'avait affranchi de la misère. Il n'y avait dans l'*Ile des Saints* que des pauvres volontaires. Aucune créature faite à l'image de Dieu n'était abandonnée sans amis et sans pain.

(LOUIS VECILLOT.)

la révolution, et comblent d'espérance tous les cœurs bien faits qui attendent le prochain triomphe de Pie IX. Cette grande figure n'est-elle pas la représentation vivante sur la terre de Celui que le rituel appelle précisément ce jour-là *invictæ virtutis auctor, et insuperabilis imperii rex, ac semper magnificus triumphator, qui adversæ dominationis vires reprimis, qui inimici rugientis sævitiam superas, qui hostiles nequitias potenter expugnas ?*

Comment se soustraire d'ailleurs aux rapprochements que faisait naître la reconstruction par Pie IX de cette église élevée d'abord par Grégoire XIII, puis renversée par la révolution en l'absence de Pie VI et de Pie VII ?

Les démolisseurs du siècle passé sont morts et expient leur forfait, s'ils ne se sont point repentis, et le Pontife toujours vivant est là pour relever les ruines du monde. Aux démolisseurs d'aujourd'hui nous livrons le mot que chantait le chœur, et nous l'appliquons à cette chère ville de Rome dont ils veulent faire la capitale de l'Italie révolutionnaire : *O quam metuendus est locus iste ! Vere non est hic aliud nisi domus Dei et porta cæli.*

Ils passeront à leur tour, et le Vicaire de Jésus-Christ relèvera les ruines qu'ils auront faites et répétera l'oraison que Pie IX disait d'une voix vibrante et convaincue : *In fide Jesu Christi collocamus lapidem istum primarium in hoc fundamento.*

La cérémonie accomplie, Pie est remonté sur son trône, et debout a prononcé en italien une homélie dont notre correspondant a pu saisir au crayon les passages principaux.

Noter les inflexions de la voix sonore de notre Père, son ampleur au commencement de l'homélie, ses attendrissements vers la fin, la pureté de son onction, la majesté de son geste, n'est pas donné à un pâle écrit.

Voici cependant le sens, sinon la lettre de l'homélie pontificale :

« L'Angleterre, ce pays si célèbre par son commerce ; l'Angleterre, ce pays si estimé pour son industrie ; l'Angleterre, dont les provinces, comme les membres épars d'un corps immense, couvrent une partie du globe ; l'Angleterre, cette reine des mers, ah ! qu'elle avait un titre plus beau quand on l'appelait la *Terre des Saints*, titre aussi supérieur à ceux que je viens de dire que l'esprit est supérieur à la matière, que le ciel est supérieur à la terre !

« Mais ses saints se sont souvenus de leur patrie, et parmi eux celui à qui nous dédierons cette église, Thomas, le grand archevêque de Cantorbéry, lequel, pour s'opposer aux efforts et à l'impiété des grands, ne craignit pas de sacrifier sa liberté et sa vie.

« Or, ces saints vivent maintenant dans la gloire, et Thomas, jouissant de la vision intuitive, a pu voir qu'il avait une église à Rome, une église pauvre et nue, une église réduite aux proportions d'un oratoire. Il a pu voir que ces murs où sont réunis tant de jeunes lévites destinés à faire reflourir la *Terre des Saints* étaient étroits, et il a pu dire avec le prophète Isaïe : *Angustus est mihi locus : fac spatium mihi ut habitem*. Et sa voix a appelé la bénédiction de Dieu, et cette bénédiction a pénétré dans le cœur de beaucoup d'Anglais, de beaucoup de fidèles qui ne laisseront pas imparfaite cette œuvre de leur piété.

« Cependant il ne suffit pas de rappeler la gloire de saint Thomas de Cantorbéry, il faut admirer le travail de Dieu dans les âmes en Angleterre.

« Ces âmes aujourd'hui font la stupeur de l'Eglise principale de ce pays, de l'Eglise gouvernementale (*governativa*), je veux dire de l'Eglise protestante. »

Et ici le Saint-Père a appliqué à cette Eglise les paroles qu'on lit au chap. XLIX, v. 21, d'Isaïe : *Qui m'a engendré ces enfants, moi qui étais stérile et n'enfantais point, ... et d'où sont-ils venus ?*

Et de fait comment l'Eglise gouvernementale aurait-elle pu engendrer et se donner des fils ? Certes, ce n'était point par la diffusion de ses Bibles falsifiées, que chacun, le distributeur aussi bien que celui qui les reçoit, interprète au gré de ses passions et de son caprice.

Pie IX, se laissant entraîner par le mouvement de son improvisation, a tracé alors avec une éloquence merveilleuse et en traits rapides l'histoire de la persécution contre les catholiques anglais ; il a rapproché cette persécution des événements qui se produisent à cette heure en d'autres pays (l'Italie) ; il a montré comment la réforme en Angleterre avait aussi chassé les prêtres, dépouillé les religieux, les cénobites et les vierges épouses du Christ. Les temples profanés ne retentissaient plus des chants sacrés.

« Dieu, s'est écrié le Pape, semblait avoir oublié ses enfants. Mais non ; une mère oublierait plutôt son premier né que Dieu ne nous oublie.

« Et voilà qu'en Angleterre les églises se multiplient. Des couvents, des missions, des écoles, des hôpitaux, des établissements pieux s'élèvent de toutes parts ; et nombre d'âmes privilégiées, de ces âmes que les vertus naturelles avaient ornées, se convertissent à la vraie foi.

« Ces âmes rentrent dans l'unité ; elles reconnaissent l'autorité. Et, je le dis, l'autorité est ici ; c'est ici qu'il faut la chercher.

« Je te salue, sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, dont je suis l'indigne Vicaire et le Chef ; et je me réjouis de voir tes fils répandus sur tous les points du monde, malgré les puissances ennemies.

« O Eglise sainte, que sous ton ombre accourent ceux qui ne te connaissent pas !

« Et toi, Christ, fais que ton esprit les unisse les uns aux autres !

« Vous devez être comme les pierres de ce sanctuaire que

nous allons élever, pierres spirituelles destinées à former ensemble dans la foi et dans la charité l'Eglise de Jésus-Christ.

« Estimez-vous heureux d'être les pierres de l'Eglise militante, afin de servir à la construction de l'Eglise triomphante, et supportez patiemment les mortifications, ces coups de marteau de l'artiste divin, qui sait dans sa miséricorde quelles formes, quel poli doivent être donnés aux pierres spirituelles avant qu'elles soient mises en place.

« Je confirme ces vérités, et je prie Dieu de vous bénir en vos âmes et dans vos familles. Qu'il augmente en vous la force et l'esprit catholiques; qu'il vous assiste dans la vie, et qu'à la dernière heure il renouvelle l'abondance de ses bénédictions, afin que vous montiez à lui en prononçant son saint nom. »

L'assemblée était suspendue aux lèvres du Souverain Pontife. Des larmes emplissaient les yeux de nos frères dans la foi, les Anglais, et certes ceux qui, parmi eux, dorment encore dans les obscurités de la réforme anglicane, devaient se sentir remués jusqu'au fond du cœur.

Pie IX, avant de se retirer, a prononcé la formule de la bénédiction apostolique sur la foule agenouillée; puis, comme cela est d'usage à Rome en de telles circonstances, on s'est rendu dans les salles du collège, afin d'y être admis à baiser le pied de Sa Sainteté.

Le recteur du collège anglais, M. Heve, s'étant mis à genoux sur la dernière marche du trône, a lu au Saint-Père en italien le discours suivant :

« Quand l'Angleterre, fermant les yeux à la lumière véritable, osa lever l'étendard de la révolte contre le Siège de Pierre, Grégoire XIII, digne émule de la charité de saint Grégoire le Grand, conçut et réalisa le projet de fonder à Rome un collège destiné à de jeunes Anglais, lesquels, élevés

dans les principes de l'Eglise catholique, pourraient un jour rendre au cœur déchiré de Jésus-Christ les âmes que le schisme venait de lui ravir.

« La révolution ayant détruit le collège et l'église attenante, Pie VII, une fois la tempête passée, réédifia aussitôt le collège.

« La reconstruction du temple était réservée à un autre Pie, à Votre Sainteté.

« Très-Saint-Père, en bénissant tout à l'heure la première pierre de cet édifice, vous avez honoré le martyr de la liberté de l'Eglise, et vous avez par là rappelé à toutes les nations votre courage apostolique, votre zèle, votre constance à défendre les droits et les immunités de l'Eglise. C'est là un nouveau témoignage ajouté à tant d'autres de votre affection pour les Anglais, de votre désir de les voir revenir à la vraie doctrine.

« Humblement prosternés à vos pieds et vous offrant l'expression de notre filiale reconnaissance, nous unissons nos vœux aux vôtres, afin que Dieu amène nos frères de l'Angleterre à pleurer leurs péchés, afin que l'espoir de la catholicité se réalise, et qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. »

Le Pape a répondu par quelques mots de paternelle bienveillance envers M. le recteur Heve et ses jeunes lévites; puis il est parti bénissant l'assistance. Une grande foule de peuple qui stationnait dans la rue a acclamé le Pape-roi dès qu'il a paru sur le seuil de la porte du collège, et le cortège s'est dirigé vers le Vatican.

Voici les inscriptions que l'on avait placées, la première sur la façade du collège, la seconde contre le mur au-dessus des fondations de la future église :

PIE . IX , PONTIFEX . MAXIME

Hierarchici . Ordinis . Apud . Anglos . Restitutor

Collegii . Pli . Auctor

Catholici . Nominis . In . Britanniae . Insulis . Amplificator.

Tibi . Collegium . Nostrum . Plaudit

Te . Parentem . Vocat.

Te . Alterum . Gregorium . Magnum

Salutat

Visite du Pape à Saint-Clément.

Nous lisons dans des lettres de Rome du 4 février 1867 :

« La fête de saint Ignace, évêque d'Antioche, se célèbre tous les ans à Saint-Clément. Les restes du martyr reposent dans cette basilique, non loin de l'amphithéâtre où il fut broyé, comme un pur froment de Jésus-Christ, sous la dent des lions. Cette année, plusieurs circonstances ont rehaussé l'éclat de leur solennité. A quatre heures, pendant qu'on chantait les vêpres, en présence d'une assistance considérable, le Pape est arrivé. Reçue à l'entrée de la basilique par le R. P. Joseph Mulooly, ancien prieur des dominicains irlandais qui la desservent, Sa Sainteté a adoré le Saint-Sacrement, a vénéré les reliques de saint Ignace et est descendue ensuite dans les cryptes.

« La découverte de ces cryptes a été un heureux événement pour l'art; elle est pour le P. Mulooly qui l'a faite, ainsi que pour la commission d'archéologie sacrée, dont le concours a été si utile, un titre à la reconnaissance du monde chrétien et du monde savant.

« Le Saint-Père a été accompagné dans sa descente à la basilique souterraine par le P. Mulooly et par le R. P. Burke, prieur actuel. Des flambeaux allumés çà et là éclairaient cette scène. Le P. Mulooly donnait au Pape toutes les expli-

cations désirables sur les travaux entrepris, grâce au zèle des religieux, à la munificence du Pontife et aux dons d'une foule de catholiques et même de protestants, pour rendre à la vieille basilique sa splendeur première. Un autel qui sera dédié à l'illustre pontife et martyr est à peu près achevé ; on y monte par des degrés de marbre, et il est flanqué de quatre colonnes de marbre brèche de Saravezza. M. Fontana, architecte de la commission, a dirigé les restaurations et les constructions.

« Nous devons mentionner un socle de marbre trouvé dans une chambre située sous le pavé de la basilique primitive. On voit représentés sur ce socle, dans un état de bonne conservation, les rites païens du dieu Mithra.

« Quand, après être remonté dans la basilique supérieure, le Pape a visité la nouvelle sacristie, il s'est approché d'une armoire où, par ordre du cardinal-vicaire, avaient été apposés les sceaux pontificaux. La cassette en plomb renfermant les précieuses reliques découvertes sous le pavé de la basilique souterraine se trouvait dans cette armoire ; et comme Pie IX hésitait à rompre les sceaux, un des religieux s'est permis de faire observer que s'il y a peine d'excommunication pour punir une telle rupture, le Pape, qui les prononce et les lève toutes, n'avait qu'à donner un ordre. Pie IX, avec un accent de bonté extrême, a dit : « Eh bien ! je donne cet ordre. » On a brisé les sceaux, ouvert la cassette en plomb et retiré un à un de nombreux ossements. Le Saint-Père, agenouillé et courbé, les approchait avec componction de ses lèvres et les baisait ; puis il s'écria d'une voix émue : « Il y a ici les restes de beaucoup de martyrs. Nous n'en savons pas le nombre. En ce moment, quel besoin n'avons-nous pas de leur protection ! Ah ! prions ! » Et s'inclinant encore davantage, le Souverain Pontife est demeuré quelque temps en oraison. On a remarqué qu'en se relevant il avait les yeux humides ; mais bientôt son enjouement, in-

dice de la tranquillité de son âme, a reparu, comme si la prière avait chassé de tristes pressentiments. Il a plusieurs fois complimenté chaleureusement l'ancien prieur en disant : *Evviva il nostro Padre Mullooly! Bravo! bravo! il Padre Mullooly!* On s'est ensuite empressé, par ordre de Sa Sainteté, d'apposer de nouveaux sceaux à l'armoire des reliques.

« Au sortir de la vieille basilique, la foule a salué Pie IX de ses acclamations. »

Pie IX et la Pologne.

Les malheurs de l'héroïque Pologne ne sont ignorés de personne; cette nation, que n'a pu ni dompter ni épuiser un siècle d'attentats inouïs et de savante oppression, s'est dressée dans la tombe que lui ont creusée ses bourreaux. Elle a jeté un grand cri pour rappeler au monde qu'elle avait été enterrée vivante et qu'elle ne voulait pas mourir. Après quoi, désarmée, isolée et perdue, avec l'audace du désespoir, elle a engagé la lutte.

La nation victime en a appelé à toutes les forces et à tous les droits d'ici-bas. Elle a invoqué tour à tour, par des adjurations poignantes, la civilisation, l'humanité, le droit des gens, les idées modernes, la liberté, le progrès, l'honneur, la reconnaissance, la pitié, la conscience publique. Elle n'a rien obtenu. A ce déchirant appel personne n'a rien répondu.

Dans cette défaillance universelle des grands Etats, c'est le plus faible, le plus désarmé des souverains européens, qui a seul rempli son devoir, seul répondu à l'attente des cœurs généreux, seul obéi à la voix de la justice et de la pitié, dit un célèbre écrivain.

Lui seul a réclamé mille fois contre les atrocités commises par les Césars du Nord. Ses premiers cris de douleur, en-

tremblés de quelques accents d'espérance, éclatent le 3 juillet 1848 au sein d'un consistoire (1). Le 16 mars 1863, il renouvelle ses gémissements sur le triste état de la Pologne en présence du sacré collège (2). Un mois plus tard, le 22 avril, il s'adresse directement au successeur de Nicolas, et, dans une lettre italienne où la vigueur et le respect s'unissent dans un admirable mélange, il rappelle au czar les traités conclus entre ses prédécesseurs et le Saint-Siège et toujours violés par les empereurs, les promesses qu'ils avaient faites et dont ils se sont moqués, les biens du clergé qu'ils ont envahis, l'éducation des clercs sur laquelle ils ont injustement pesé, la correspondance qu'ils ont rendue impossible soit entre les religieux et leurs supérieurs généraux, soit entre les évêques et Rome, tout autant de vexations qu'ils avaient juré solennellement de ne plus exercer (3). Le 30 juillet 1864, c'est le tour des archevêques et évêques catholiques de Pologne et de Russie. Il leur écrit pour déclarer qu'il déplore les dernières insurrections de leur pays, parce qu'elles n'amèneront qu'un surcroît de tyrannie du côté du gouvernement russe ; mais en même temps il retrace avec une vigueur incomparable les souffrances de cette malheureuse Eglise, les apostasies forcées par lesquelles on lui arrache une foule de ses enfants, les exils effroyables où l'on envoie ceux qui restent fidèles, les confiscations odieuses par lesquelles on les dépouille, les incarcérations monstrueuses auxquelles on les condamne sans égard comme sans pitié ; barbaries dignes des anciens Césars, et dont les souverains des autres Etats devraient s'émouvoir et tâcher d'arrêter le cours (4). Enfin Pie IX ne se contente pas de parler et d'é-

(1) Allocut. *Probe nostis*, 5 jul. 1848.

(2) Allocut. *Omnibus notum*, 16 mart. 1863.

(3) Epist. ital. *Non deve maravigliare*, 22 avril. 1863.

(4) Epist. ad. arch. et episc. Poloniæ et Russici imperii, *Ubi urbaniano*, 30 jul. 1864.

crire, il agit en faisant partir pour Moscou un ambassadeur extraordinaire chargé d'aller féliciter Alexandre II à l'occasion de son couronnement, et en même temps de faire appel à la loyauté, à la justice, à la clémence du nouvel empereur en faveur des catholiques de ses Etats. Il agit en portant sur les autels les bienheureux Bobola et Josaphat, tous deux martyrs de l'intolérance moscovite et de sa haine contre l'unité. Il agit lorsqu'il y a peu d'années encore il ordonne à Rome des prières publiques pour que Dieu daigne venir au secours de cette grande Eglise si indignement torturée; appel qui, noblement entendu par la population de la ville éternelle, fit affluer dans la basilique Libérienne plus de cent cinquante mille âmes, se pressant à la suite de Pie IX, et, comme lui, conjurant Marie de faire rendre la paix et la liberté aux enfants opprimés de saint Casimir et de Sobieski (1).

L'histoire émue redira jusqu'à la dernière postérité ces nobles efforts de la plus grande force morale qui subsiste sous le soleil. Aucun sophisme, aucun mensonge, aucune ingratitude ne parviendra à effacer de la mémoire des hommes ce contraste saisissant entre l'intrépide et persévérante sympathie des Papes pour une nation opprimée et l'abandon, la honteuse ou hostile indifférence qu'elle a rencontrée chez les philosophes du dix-huitième siècle comme chez les politiques du dix-neuvième.

Qu'il a donc bien fait, l'auguste vieillard, en proie lui-même aux persécutions, à la spoliation, à mille soucis dévorants, qu'il a donc bien fait d'avoir lâché la bride à sa sainte colère et de ne pas accepter la néfaste solidarité de toutes ces hontes et de tous ces crimes! Qu'il a eu raison, lui, ce demeurant d'un autre âge, au fond de la sacristie, en la fête d'un martyr capucin, de ne pas se taire comme se

(1) Mgr Plantier.

fait l'Europe en présence de ce qui se passe depuis un an entre la Vistule et le Dnieper! *Væ mihi, quia tacui!* Ah! si c'est là ce que permet le progrès, si c'est là ce que ne peuvent empêcher ni le droit nouveau, ni la civilisation moderne, comme on est tenté d'absoudre et de comprendre ceux qui en font peu de cas! Ah! vieille pudeur, vieille pitié, vieille charité pour les vaincus et les victimes, vieilles et fortes vertus de la vieille humanité, qu'il est heureux pour vous et pour nous qu'il subsiste encore quelque part un vieux débris du passé, un vieux Pontife pour vous rendre hommage, vous revendiquer, vous venger, et, tout en priant pour les persécuteurs, rappeler aux criminels triomphants, aux victimes désespérées, qu'il y a un Dieu et que sa justice est éternelle!

Ne nous laissons pas de le répéter, il n'y a de vraiment grand aujourd'hui dans le monde que le Pape et la Pologne : l'un et l'autre fidèles à leur devoir, à leur conscience, à l'honneur, au malheur (1).

(1) Dans sa lettre pastorale de novembre 1863, Mgr l'évêque d'Autun disait : « Un prix magnifique sortira du sacrifice de la Pologne, la rédemption temporelle des sociétés. » Le R. P. Perraud a développé cette belle pensée. Trois siècles de martyre ont amené le triomphe de l'Église catholique. Assurément le martyre d'un peuple chrétien ne peut être une souffrance passive; c'est un combat, une lutte dont le but est la régénération des sociétés temporelles. « Soyez patients, dit l'écrivain aux Polonais, ne vous effrayez pas du nombre des victimes, ayez foi en l'avenir de votre patrie. L'avenir est plus vaste que nous ne pensons; tôt ou tard justice sera faite, et par la résurrection de la Pologne, la rédemption temporelle des sociétés s'accomplira. »

Si telle est la signification de la terrible lutte qui secoue la Pologne, que faut-il faire, et quels devoirs incombent aux autres peuples chrétiens? Il faut donner, parler et prier : donner, pour soutenir les combattants, panser les plaies des blessés, vêtir les veuves et les enfants de ceux qu'on a déportés en confisquant leurs biens; parler, car les ennemis les plus dangereux de la Pologne sont ceux qui voudraient la faire oublier, comme un reproche vivant et incessant de leur indifférence et de leur égoïsme; prier enfin, et prier sans cesse Dieu, sa sainte Mère, la Reine

Pie IX et Félix Orsini.

Nous trouvons dans une allocution de Pie IX rapportée dans une lettre écrite de Rome le 5 août 1866 au journal *le Monde*, un trait qui rappelle la touchante histoire de ce pauvre jeune homme qui, ayant oublié les leçons et les conseils de l'apôtre saint Jean, devint le chef d'une bande de voleurs.

Le Pape, après avoir prié dans l'église des Stigmates qu'emplissait une foule considérable de fidèles accourus pour gagner l'indulgence du pardon et pour recevoir la bénédiction apostolique, a pris place sur un trône, et Mgr Bartolini, secrétaire de la congrégation des Rites, a lu le décret relatif à la canonisation du bienheureux Léonard de Port-Maurice ; puis le postulateur de la cause, religieux franciscain de la congrégation dite de Saint-Bonaventure, à laquelle appartenait le bienheureux, a remercié le Saint-Père, qui daigne par sa déclaration accroître la gloire de l'ordre séraphique, et a exprimé l'assurance que, par l'intercession du nouveau saint, l'Eglise romaine et son auguste Chef jouiraient bientôt du triomphe que Dieu leur a préparé.

Pie IX, se levant alors, a pris la parole et a dit en substance d'une voix forte « que si, d'une part, les chrétiens sont rudement éprouvés et affligés par les entreprises d'une foule d'hommes ennemis de toutes les institutions civiles et religieuses, d'autre part ils doivent avoir confiance dans l'intercession des saints qui peuplent le ciel, et spécialement du B. Léonard de Port-Maurice. »

de la Pologne. « Car, dit encore la lettre pastorale que nous citons plus haut, le droit crie toujours en faveur de la Pologne, et son triomphe tarirait la source la plus féconde peut-être des malheurs de l'Europe. »

Après avoir présenté dans un langage énergique le contraste des deux sociétés, dont l'une, sur la terre, s'acharne contre le Christ et son Vicaire, et l'autre, dans la gloire éternelle, plaide la cause divine, Sa Sainteté a fait l'éloge du bienheureux Léonard, et a adressé des encouragements à l'archiconfrérie dite des Stigmates, dans les rangs de laquelle on compte beaucoup de jeunes gens.

La jeunesse élevée chrétiennement pratique les œuvres de la foi, fréquente les sacrements et vit pour Dieu ; mais souvent il arrive que, parvenus à l'âge mûr, les jeunes gens les plus pieux tournent mal, oublient les préceptes de l'Évangile et se préparent une vieillesse malheureuse. Des exemples de ces perversions ne sont pas rares, et ici le Pape a cité un fait qui lui est personnel.

Un jour, dans les commencements de son ministère (il était alors évêque d'Imola), un pieux jeune homme, à peine âgé de vingt ans (*quadri lustre*), vint le trouver, disant qu'il voulait se retirer du monde, afin de mener dans un cloître la vie parfaite. Pie IX, heureux de voir en un si jeune homme de telles dispositions, chercha par ses conseils et ses bontés à le fortifier dans ce pieux dessein.

Mais des amis survinrent : c'étaient des sectaires ; et bientôt le jeune homme, entraîné, séduit, corrompu, abandonna les voies du Seigneur, et il finit sur un échafaud, laissant à l'Europe épouvantée un nom misérable (1).

Sa Sainteté a donc exhorté les jeunes gens à persévérer dans le bien et à repousser, dans l'âge mûr comme dans la vieillesse, les perfides conseils des sectaires.

Levant ensuite les yeux au ciel et étendant ses bras, il a, avec une émotion profonde et qui a arraché des larmes à l'assistance, supplié le Seigneur Jésus-Christ, dont il est le Vicaire, de ne point le délaisser, de lui donner la force

(1) Ce nom est Felice Orsini, l'assassin de Napoléon III.

d'écarter de la cité sainte l'hydre infernale qui s'avance pour tout dévaster et dévorer le troupeau fidèle.

Enfin, au milieu d'une émotion toujours croissante, Sa Sainteté a prononcé les paroles de la bénédiction apostolique.

**Discours de Pie IX au clergé napolitain,
le 16 septembre 1849.**

De Gaëte Pie IX passa à Portici, où il demeura jusqu'à sa rentrée à Rome. Pendant ce temps, le 16 septembre 1849, il alla visiter avec sa suite l'archevêque de Naples. Arrivé dans le salon du palais archiépiscopal, il se tourna vers le clergé assemblé et lui adressa les paroles suivantes :

« Le 26 novembre de l'année passée, je m'arrêtai à Gaëte, admirablement accueilli par le plus pieux des souverains et par son auguste épouse. Je m'arrêtai sur ce rocher qui conserve la tradition des miracles survenus au moment où Jésus-Christ expirait sur le Golgotha (1), effaçant par son sang précieux le décret de notre condamnation éternelle (2).

« Ce jour-là, prosterné devant le crucifix et devant le très-auguste Sacrement de l'autel, j'implorai la paix sur le souverain qui m'accueillait et qui restait avec moi ; j'implorai aussi sur vous, mes enfants bien-aimés, la bénédiction céleste (3). J'ignorais alors les décrets de la Providence qui devaient s'accomplir à mon endroit. J'ignorais surtout si je pourrais jamais me trouver encore au milieu de vous pour vous bénir.

(1) C'est une allusion à l'ouverture du promontoire de Gaëte, produite, selon la tradition, par le terrible tremblement de terre qui eut lieu à la mort de notre Seigneur Jésus-Christ. (Voir Rinaldi, année 54, n° 128.)

(2) Coloss., II, 14.

(3) Nous avons donné les termes mêmes de cette belle prière de Pie IX exilé à Gaëte.

« Cette bénédiction donc, je l'implore sur vous, et spécialement sur le jeune clergé, afin qu'il vous soit donné de connaître les devoirs de votre état. Le peuple, qui, aujourd'hui plus que jamais, est enveloppé dans les ténèbres de l'ignorance, a besoin d'une lumière qui l'éclaire pour lui faire distinguer les embûches qu'on lui tend de tous côtés. Guidez-le par votre exemple, par votre parole et par votre charité.

« Examinez, mes bien-aimés fils, les dangers de votre ministère, et évitez-les. Et savez-vous quand et comment vous vous préparerez à les éviter ? Lorsque vous serez attentifs à tout ce qu'on vous inculque dans la maison où vous êtes élevés.

« Soyez donc bénis dans votre âme : elle a été créée à l'image de Dieu ; faites qu'elle soit la copie du divin original, qui est Jésus-Christ. Soyez bénis dans vos études, dans vos prières, dans tout. »

Discours aux séminaristes de Ferentino.

Lorsque le Saint-Père visita Ferentino, on présenta à Sa Sainteté, qui les accueillit avec une extrême bienveillance, les élèves du séminaire dirigé par les excellents Pères de la Compagnie de Jésus. Or, ces bons jeunes gens avaient voulu porter à leur souverain un gage particulier de leur piété filiale, en déposant à ses pieds, comme une offrande au Denier de saint Pierre, les médailles obtenues par eux à la dernière distribution des prix, et ils accompagnèrent leur offrande d'un discours empreint d'une telle émotion, que toutes les paupières se mouillèrent de larmes en l'entendant. Le Saint-Père, profondément touché de ce trait de délicate tendresse, leur répondit à peu près en ces termes :

« J'accepte l'offrande que vous me faites, et je l'accepte

d'autant plus volontiers que je sais qu'elle provient de l'inspiration spontanée de votre cœur. Je prie en même temps le Seigneur de faire descendre sur vous son esprit, cet esprit qui seul peut renouveler la face de la terre (1). Je vous bénis, et je désire que cette bénédiction descende d'abord sur vos âmes pour vous sanctifier vous-mêmes, puis se répande bienfaisante sur cette portion de l'univers que Dieu vous assignera pour la sanctifier par vos exemples et l'instruire par vos paroles... »

En cet endroit, l'émotion gagna tellement le Pontife, que la parole expira sur ses lèvres. Pendant quelques instants des larmes furtives, vainement réprimées, coulèrent sur l'auguste visage, muet mais éloquent témoignage des impressions de l'intérieur. S'étant un peu remis, Pie IX continua :

« Je m'émeus, dit-il, quand je vois la jeunesse, parce que je sais que l'avenir lui prépare de grands labeurs et que je vois à combien de périls et de tentations elle sera exposée... Je vous bénis, et je souhaite que ma bénédiction vous maintienne fermes dans le bien, qu'elle vous enflamme toujours davantage dans le service de Dieu, qu'elle vous assiste spécialement à ce moment terrible de la mort où vous devrez remettre votre âme entre les mains de Dieu pour en recevoir, ainsi que je l'espère, la récompense de votre vertu. »

Zèle de Pie IX pour l'embellissement des églises.

Comme autrefois le Roi-Prophète, notre Pontife peut bien s'écrier : « Seigneur, le zèle pour vos sanctuaires me dévore. » Grâce à ses largesses, l'antique et vénérable basilique de Saint-Laurent-hors-des-murs a été transfigurée. On

(1) Ps ciii, 30.

l'a déchaussée et rendue à la plénitude de sa hauteur et de sa forme primitives ; et ce travail s'est fait, grâce à l'impulsion du Saint-Père, avec autant d'habileté que de richesse. Marbres, peintures, tout y a été prodigué de manière à faire de cette grande œuvre du passé l'une des gloires principales de la Rome actuelle. Le vaste cimetière qui se déroule auprès de cette admirable église développe de jour en jour ses galeries avec un surcroît de magnificence digne du monument qu'il accompagne. Si de là vous passez sur la voie Nomentane, vos yeux seront éblouis du surcroît de magnificence dont brille aujourd'hui l'église de Sainte-Agnès, embellie par le Saint-Père. La basilique de Saint-Etienne pape sur la voie Appienne, celle de Saint-Etienne martyr sur la voie Latine, bénissent également Pie IX des embellissements qu'elles lui doivent. Enfin, quand le chartreux vous conduit dans la merveilleuse église de Sainte-Marie des Anges, aux Thermes de Dioclétien, ce n'est pas sans une émotion reconnaissante qu'il vous montre aux deux extrémités de la grande nef un pavé magnifique, jeté là comme un tapis de marbre par la main du Souverain Pontife.

Après les œuvres restaurées, les œuvres poursuivies. Les derniers Papes avaient commencé la reconstruction de la basilique de Saint-Paul-hors-des-murs ; le Saint-Père a continué noblement cette noble entreprise. L'intérieur, sans être terminé, présente pourtant déjà des conditions de somptuosité qui jettent dans la plus grande admiration (1).

(1) On sait que Saint-Paul, détruit presque entièrement par un incendie dans la nuit du 16 juillet 1823, est en voie de reconstruction. Deux quêtes, ordonnées dans toute la chrétienté par Léon XII, en 1825, et par Grégoire XVI, en 1840, ont produit 1,500,000 fr. : en outre, le trésor pontifical alloue chaque année, depuis Léon XII, une somme de 250,000 fr. pour la continuation des travaux. La dépense totale s'est déjà élevée à plus de 13 millions. Il faudra encore au moins dix ans pour conduire l'œuvre à bon terme.

La basilique est ouverte au culte depuis sa consécration par Pie IX, le

Comment ne rien dire de cette confession de Sainte-Marie-Majeure, où le prix et la variété des marbres le disputent à l'élégance du travail ? Comment se taire sur la confession et l'autel de Saint-Jean de Latran, refait avec plus d'art et de splendeur (1) ?

Homélie prononcée le 10 décembre 1854, à l'occasion de la consécration solennelle de la basilique de Saint-Paul.

Le 10 décembre 1854 se trouvaient à Rome plusieurs cardinaux, archevêques et évêques, accourus pour assister à la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie. Le Souverain Pontife profita de cette occasion pour consacrer la basilique d'Ostie, sortie en peu d'années, grâce à la munificence des Pontifes romains, belle et majestueuse, des ruines de l'antique édifice incendié dans la nuit fatale du 16 juillet 1823 (2). Pendant la solennité de la consécration et après la procession des saintes reliques, le Saint-Père, entouré des cardinaux et de tous les archevêques et évêques, prononça une éloquente et onctueuse homélie, qui fut plus tard publiée dans la teneur suivante :

« Certes, vénérables frères, nous ne pouvons exprimer en paroles notre joie en ce jour. Beaucoup de choses nous émeuvent grandement dans le Seigneur, et nous nous réjouissons de pouvoir enfin réaliser nos ardents désirs et satisfaire notre dévotion spéciale envers l'apôtre saint Paul, en restituant

10 décembre 1854, en présence de deux cents cardinaux, patriarches, archevêques et évêques réunis à Rome à l'occasion de la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

(1) Mgr Plantier.

(2) La nouvelle basilique de Saint-Paul est le temple le plus vaste et le plus majestueux qui ait été élevé à notre époque. C'est le plus beau monument consacré en ce siècle par les arts à la religion.

au culte divin et en consacrant cette basilique dédiée à cet apôtre, le Docteur des nations. Certainement il ne pouvait rien nous arriver de plus agréable et de plus consolant que d'accomplir les rites solennels de l'Eglise dans la consécration de ce temple, au milieu d'un si grand nombre de vénérables frères dont la présence nous est très-chère. Elevés dans les saintes doctrines de Paul et appelés à partager notre sollicitude, vous êtes accourus dans cette ville pour secourir nos vœux avec un empressement qui redouble l'affection que nous vous portons à tous.

« Nous nous réjouissons extrêmement en pensant que nous consacrons le temple où s'élève le tombeau, le trophée de victoire de cet apôtre qui fut un vase d'élection, une brillante lumière de la religion chrétienne, un illustre héraut de l'Evangile. Encore revêtu d'une chair mortelle, il était déjà l'heureux habitant du ciel et le scrutateur intime des secrets divins. Il fut le maître très-sage des nations. Il soutint avec un courage invincible, sur terre et sur mer, des fatigues, des périls, des difficultés et des tourments sans nombre pour Jésus-Christ. Au mépris de toutes ces peines, il propagea son saint nom et annonça sa doctrine aux rois, aux peuples, aux nations, confondant la synagogue, terrasant la philosophie païenne, renversant l'idolâtrie. Il se faisait tout à tous pour les sauvegarder tous sans exception. Par ses gestes et par ses écrits merveilleux, il rendit illustre et propagea immensément l'Eglise, qu'il arrosait et cimentait de son propre sang.

« C'est donc avec raison et à bon droit que tous les peuples catholiques se sont toujours glorifiés de vénérer d'une manière toute particulière ce temple. Bâti d'abord par Constantin, il fut refait de diverses manières par les empereurs Valentinien, Théodose, Arcadius et Honorius. Les Pontifes romains, nos prédécesseurs, n'ont reculé devant aucune peine pour le restaurer, l'orner et l'enrichir avec une splendeur

et une magnificence telles, que tous le regardaient comme une œuvre merveilleuse de prix, d'ampleur et d'art.

« Voilà pourquoi, lorsque ce monument antique et superbe de piété et de munificence devint subitement la proie des flammes et fut presque entièrement détruit, à la très-grande douleur de cette ville et de l'univers catholique tout entier, nos prédécesseurs Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI, dans leur tendre piété envers le saint apôtre, n'eurent rien de plus à cœur que de réparer aussitôt, et au prix d'efforts inouïs, de si grandes ruines. Ils crurent ne devoir épargner pour cela aucun souci, aucun conseil ni aucune dépense. Ils tirèrent du trésor pontifical une somme considérable pour la consacrer à la réédification de ce temple, et ils excitèrent la piété de tous les fidèles à faire d'abondantes aumônes, afin que, grâce au concours de l'art et de l'industrie, le nouveau temple se relevât et brillât de la plus grande splendeur possible.

« Dès que Grégoire XVI, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, vit les murs extérieurs des deux côtés, dans la partie antérieure du temple, construits, toutes les colonnes dressées et la nef transversale achevée, ainsi que l'abside, il fut rempli d'une grande joie, et put, selon ses désirs, consacrer l'autel majeur.

« A peine fûmes-nous, malgré notre indignité, élevé, par un jugement inscrutable de Dieu, sur la chaire sublime de Pierre, marchant sur les traces de nos illustres prédécesseurs, et animé d'une semblable piété envers l'apôtre Paul, malgré les très-graves préoccupations de notre ministère apostolique et les tristes vicissitudes des temps où nous vivons, nous avons fait tous nos efforts pour qu'on terminât tout ce que réclamaient le complet achèvement et l'ornementation de ce temple.

« Avec l'aide du Seigneur, nos peines n'ont pas été inutiles, et nous avons atteint le but que nous désirions. Toutes choses ont été conduites au point que nous avons pu songer

à la solennité de la consécration de ce temple. C'est le rite que nous nous réjouissons d'accomplir aujourd'hui avec une grande consolation de cœur, au milieu de votre assistance à vous tous, vénérables frères.

« Dans la célébration d'une si grande solennité, nous ne pouvons moins faire que d'avertir et d'exhorter, avec la plus grande effusion de cœur, tous les fidèles à venir fréquemment, et avec une profonde vénération, visiter cette maison du Seigneur, à s'y arrêter en méditant sérieusement, avec la pensée fixée uniquement sur Dieu, parce qu'ici le Fils de l'Éternel, Dieu et homme, est assis sur le trône de sa majesté ; parce qu'ici l'homme est purifié de la faute originelle aux fonts de la régénération ; parce qu'ici il se réconcilie avec Dieu dans le tribunal de la pénitence et se fortifie par la manducation du pain eucharistique ; parce qu'ici on gagne les indulgences, on s'instruit de la doctrine du salut, et on voit exaucés par Dieu les vœux et les prières des suppliants.

« En accomplissant ces saintes cérémonies, nous désirons extrêmement que vous tous, vénérables frères et enfants bien-aimés, vous ne cessiez pas d'implorer avec nous l'aide de l'apôtre saint Paul dans les nécessités présentes et très-difficiles de l'Église et de la société, afin que, en employant son intercession auprès du Seigneur, il obtienne la dispersion de la tempête de tous les maux qui nous affligent ; afin que notre très-sainte mère l'Église et la société civile jouissent de la paix et de la tranquillité. Alors tous les peuples et toutes les nations, se réunissant dans l'unité de la foi et dans la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ, ainsi que dans la même charité, penseront et feront toujours tout ce qui est vrai, tout ce qui est pur, tout ce qui est juste et tout ce qui est saint. Ils marcheront alors dans une voie digne et sainte, plaisant en toutes choses au Seigneur ; il feront des fruits de toute sorte de bonnes œuvres, et deviendront héritiers de la vie éternelle. »

Allocution de Pie IX aux prédicateurs du Carême.

Le 8 février 1866, les prédicateurs chargés de prêcher le Carême dans les quatorze églises principales de Rome ont été reçus par le Pape. Avant de les bénir, eux et leur mission, Sa Sainteté leur a adressé une exhortation qui peut se résumer en ces termes, dépourvus, il est vrai, de l'onction naturelle aux moindres paroles de Pie IX :

« Aucun de vous n'ignore qu'aujourd'hui les hommes sont tout entiers adonnés à l'amour et au développement des biens terrestres. Ici vous voyez des chemins de fer, là des mines, plus loin des fouilles, partout de grands armements, de puissants navires, des emprunts, un travail continuels enfin pour augmenter la force des Etats et accumuler les richesses matérielles, et personne ne semble s'occuper de la richesse des biens impérissables, des biens célestes. D'où il suit que vous devez prêcher aux hommes le mépris des choses mondaines et leur montrer la nécessité d'acquérir le ciel.

« Au milieu de ces hommes se tiennent, pleins de zèle et de bonnes œuvres, les évêques. Quant à vous, frères très-chers, vous devez vous unir aux évêques et combattre avec eux les combats de Dieu, car vous êtes des aides de Dieu, *adjutores Dei*. Le monde vous méprisera, mais conduisez-vous de telle sorte qu'on vous estime comme ministres de Dieu et comme dispensateurs des mystères de Jésus-Christ : *Sic vos existimet homo sicut ministros Dei et dispensatores mysteriorum Christi*. Pour qu'il en soit ainsi, souvenez-vous de l'exemple et de l'encouragement que vous donnent les miracles de la multiplication des pains opérés par notre Seigneur Jésus-Christ, lorsque le Rédempteur rassasia cinq mille personnes avec cinq pains d'orge, et lorsque, avec

sept pains de froment, il rassasia également la foule du peuple affamé.

« Dans le premier de ces deux miracles, les Pères de l'Eglise (vous pouvez retrouver leurs textes, vous avez pour cela plus de temps que moi) voient la conversion des cinq mille Juifs qui furent baptisés après le premier discours de saint Pierre. Jésus-Christ se servit de pains d'orge, le plus ordinaire des grains, parce que le peuple juif était bien inférieur au peuple chrétien.

« Dans le second miracle, les Pères voient la conversion des gentils, la fondation de l'Eglise, la doctrine et la loi ; et, en effet, la foule figurait le peuple chrétien, à qui Jésus-Christ envoya l'Esprit septiforme et laissa sept sacrements.

« Jésus ayant compassion de cette foule, commanda aux apôtres de la diviser en groupes de 30, de 50, de 100 personnes, nous enseignant par là que la division du peuple chrétien en diocèses et en paroisses... (*ici le Saint-Père a comme souligné ces paroles*) n'a pas été confiée aux souverains, aux rois, aux empereurs, mais aux apôtres, sous sa propre direction.

« La division de ces groupes accomplie, le Sauveur prit du pain, le rompit de ses mains, pour montrer qu'il a apporté la véritable lumière, qu'il a donné la véritable doctrine, qu'il a été le premier à l'expliquer, et que la foule la reçoit des apôtres, à qui Jésus donna le pain à distribuer.

« Nous sommes les successeurs des apôtres. Notre dignité, à nous qui dispensons la parole divine, est sublime et vénérable au-delà de toute expression. Mais avec la dignité croissent les devoirs, et, pour les remplir, nous avons besoin de secours. Ces secours, nous les trouvons dans ce commandement de Jésus-Christ : *Vigilate et orate*. Vigilance au moyen de l'aumône, des œuvres de miséricorde, du bon exemple, de la parole divine ; oraison humble, continuelle, confiante.

« Pour vous obtenir ces choses de Dieu, je m'adresse à

son divin Fils; j'élève vers lui ces bras défaillants. Les siens sont forts et tout puissants. »

Sa Sainteté a prononcé ensuite la formule de la bénédiction apostolique.

Nous n'avons pas la prétention de donner autre chose que le sens de cette allocution, et encore le prédicateur qui nous le transmet prend-il soin de dire : « Ce n'est qu'une ébauche informe et surtout incomplète, car Pie IX a dit beaucoup d'autres choses, et à la fin surtout nous a adressé ce que les Italiens appellent un *fervorino*, une péroraison très-pathétique. »

Lettre de Pie IX à un Piémontais.

Le 8 décembre 1862, un Piémontais présentait d'avance au Saint-Père ses bons vœux pour les fêtes de Noël, et il avait choisi, disait-il, le jour de l'Immaculée Conception pour cela, parce qu'en ce jour « le nom auguste de Pie IX sera toujours répété avec enthousiasme par toute lèvre catholique jusqu'à la fin des temps. » Le bon Piémontais disait à Pie IX, ans son pieux langage, que ses compliments consistaient surtout à prier le ciel de vouloir bien continuer, par l'intercession de Marie immaculée, le triple miracle que nous voyons s'opérer tous les jours sur la chaire de saint Pierre, si dignement occupée par Sa Sainteté, savoir : la conservation de sa précieuse vie, l'union de l'épiscopat avec le Saint-Siège, et la continuation du Denier de saint Pierre. L'affectueux Pontife répondit à cet excellent catholique une très-belle lettre, dont on n'a publié que les passages suivants :

« Ce que vous m'écrivez est très-vrai. Les miracles de Dieu sont évidents, et si on ne voit pas se lever des saints pour combattre publiquement les combats du Seigneur, cela semble prouver que Dieu fera tout par lui-même. Les pé-

chés se sont multipliés et se multiplient dans cette pauvre Italie, parce qu'elle ne veut pas croire à la parole de l'Église : *Qui te beatam dicunt, ipsi te seducunt* (1). Elle a ajouté foi aux promesses de bonheur que lui font les émissaires de Satan, et aujourd'hui, sur certains points, elle commence à reconnaître son erreur. Mais plusieurs continuent de suivre la même voie, et voilà pourquoi le châtement dure encore. En continuant de prier avec humilité, on obtiendra deux grands avantages : 1° peut-être la cessation du châtement; 2° sans aucun doute, la conversion de plusieurs hérétiques et infidèles, l'esprit de zèle dans le clergé, les œuvres de piété plus nombreuses chez le peuple, l'amour toujours croissant de ce Centre de vérité. Laissons à Dieu le soin du reste; espérons et prions. »

Allocution pour la bénédiction des drapeaux du bataillon des zouaves pontificaux, le 3 mai 1862.

Vers la fin du mois d'avril, le Saint-Père fit un voyage à Porto d'Anzio, où il demeura quelques jours. Le bataillon des zouaves pontificaux l'y avait précédé, et se tint, pendant tout le séjour de Sa Sainteté, campé aux environs. Le Pape voulut voir à plusieurs reprises le camp des zouaves, où il fut accueilli chaque fois avec d'immenses acclamations et le plus grand respect. Une fois, les ayant surpris au moment de leur repas, Pie IX voulut couper de ses propres mains un morceau de leur pain et en mangea avec eux. Quelle bonne fortune ! En un clin d'œil, ce pain fut coupé en mille morceaux, et chacun voulut en avoir un petit débris pour le conserver comme un souvenir.

(1) Ceux qui vous appellent bienheureuse vous trompent. (Isaïe, II, 12.)

Le 3 mai, on fit en cet endroit une très-émouvante et très-belle cérémonie, à l'occasion de la bénédiction et de la distribution des drapeaux. Mgr Borromeo célébra le saint sacrifice sur un autel dressé à l'abri d'une tente, et le Saint-Père, après avoir béni et distribué les drapeaux, tint un discours qui émut jusqu'aux larmes. En voici à peu près les termes :

« Je me réjouis avec vous, mes très-chers fils, de cette circonstance providentielle qui nous réunit ici tous ensemble pour la bénédiction de vos drapeaux, au jour même où l'Église honore l'étendard glorieux et sacré du Fils de Dieu (1).

« Jésus-Christ se présente aujourd'hui à nous sur cette croix, devenue l'étendard vivant et immortel des chrétiens.

« Nous le prions de veiller sur son héritage en ces temps d'épreuves et de douleurs, et de ne pas permettre que les saintes notions du droit, de la vérité et de la justice s'effacent du cœur de ses enfants; nous le prions de ne pas permettre que les âmes se pervertissent et s'éloignent davantage du sentier des divins enseignements. Et pour vous, mes chers enfants, au nom de Celui dont je suis le Vicaire sur la terre, je vous bénis d'être restés fidèles et d'être accourus pour protéger de votre bras les lois indéfectibles et vivifiantes qu'on appelle *honneur, justice et abnégation*. Demeurez toujours fidèles, conservez toujours dans vos âmes généreuses cette force qui vous honore et qui est l'héritage et la tradition précieuse des enfants de Dieu.

« Viendra un jour où nous devons nous présenter en cette vallée de Josaphat qui verra le jugement de tous les hommes. Il faut que nous nous y trouvions tous sans exception, avec la grâce de Dieu fidèlement conservée. Le repentir aussi y trouvera sa récompense, parce que Dieu est bon et qu'il ouvre à tous ses enfants les bras de la miséricorde infinie.

(1) C'était le jour de la fête de l'Invention de la sainte Croix.

« Tout s'obscurcit autour de nous. Que le Père, dont les bienfaits nous ont comblés; que le Fils, dont le sang nous a rachetés et dont la parole constitue notre force; que le Saint-Esprit, qui éclaire nos âmes et enflamme nos cœurs, daignent vous garder toujours dans les sentiments généreux qui vous ont réunis sous ces drapeaux!

« Nous prions donc pour vous, et nous vous bénissons en cette solennité, dont vous conserverez un précieux souvenir; mais nous prions aussi pour ceux qui se sont faits nos ennemis, qui ont conjuré et conjurent contre l'Eglise et son Chef, afin que Dieu les éclaire, les touche et les ramène de la voie funeste où ils se trouvent. Pour cela il faut un grand miracle; mais il est le Dieu des prodiges, et personne n'a jamais pu assigner les limites de sa miséricorde. Ah! non, il ne permettra pas que tout soit détruit en même temps: l'Eglise, la vérité, la justice, le droit. »

Recommandation du Pape aux prédicateurs.

Dans la matinée du 20 février 1868, les prédicateurs de la station quadragésimale s'étaient rendus au palais du Vatican pour y prêter serment, ou plutôt pour réciter, agenouillés devant Mgr le vice-gérant de Rome, la profession de foi de Pie IV, et pour recevoir ensuite, avec la bénédiction du Souverain Pontife, les conseils que Sa Sainteté est dans l'usage de leur adresser.

Il nous est difficile, et il serait peut-être hors de propos, de répéter mot à mot le discours du Saint-Père; mais nous pouvons en donner le sens général, et cela suffira pour montrer une fois de plus la grandeur et la simplicité du ministère apostolique du Vicaire de Jésus-Christ.

Le Saint-Père a pris pour texte ces paroles de notre Seigneur Jésus-Christ à saint Pierre: *Et tu, aliquando conver-*

sus, confirma fratres tuos. Si ces paroles imposent au successeur de Pierre le devoir de confirmer dans la foi les évêques, à plus forte raison lui imposent-elles ce devoir vis-à-vis des prêtres.

Pie IX ne se souvient pas d'avoir jamais manqué à ce devoir, chaque fois que les porteurs de la parole évangélique se sont présentés à lui, comme le veut la coutume romaine, avant de commencer leurs prédications. Que leur dira-t-il donc cette année ? Il leur dira qu'un jour les pharisiens, dont la race vit sans cesse et va se multipliant, demandèrent à Jésus : « Qui êtes-vous ? » *Tu quis es?* demande qui cachait un outrage, mais à laquelle Jésus, sans rien perdre de sa patience et de sa mansuétude, répondit : « Je suis le principe de toutes choses, moi-même qui vous parle : » *Principium, qui et loquor vobis.* Pie IX a développé ce texte et montré que Jésus étant le principe de la science, de la vertu, de la charité, de la perfection, de l'éloquence, il fallait l'expliquer au peuple chrétien. « Quant à vous, prenez dans vos mains le crucifix, leur a-t-il dit, et demandez-lui ces trois amours que le Fils de Dieu a possédés : l'amour de la pauvreté, l'amour des mortifications. l'amour des humiliations. »

Puis le Saint-Père a parlé des religieux qui, oublieux de leurs vœux, n'aiment pas la sainte pauvreté, des prêtres qui, oublieux de la charité, vivent dans la mollesse et la recherche, et il a insisté longtemps sur la nécessité de venir en aide aux pauvres. Les pauvres ! les pauvres ! Pie IX a eu pour eux des mouvements d'une tendresse émouvante, et bien que par moments il parût fatigué, son zèle l'emportait, et il se prenait à accentuer énergiquement son improvisation.

Il a recommandé aux prédicateurs l'œuvre pie en réparation des blasphèmes, et a flétri ce vice détestable que l'impiété du siècle a tant propagé en Italie. Il n'est pas donné aux chrétiens peut-être de rétablir l'équilibre auquel a droit

la justice divine, mais ils doivent faire au moins tout ce qu'ils peuvent.

Il a recommandé encore de ne pas chercher les succès oratoires, ces succès qui donnent à l'homme un nom sur la terre, tandis qu'il s'agit d'en avoir un dans le ciel ; et, à ce propos, le Pape a rappelé le commentaire de certains Pères de l'Eglise, d'après lequel notre Seigneur, en traçant des paroles sur la terre, aurait écrit les noms des pharisiens qui voulaient lapider la femme adultère.

Enfin Pie IX a insisté pour que les orateurs sacrés rappellent aux Romains la reconnaissance due à Dieu, qui vient de préserver la ville éternelle de la ruine complète où voulaient la réduire les ennemis de l'Eglise et de la société.

Décret relatif à la béatification du vénérable Gilles-Marie de Saint-Joseph.

Le 24 février 1868, le Saint-Père s'est rendu à l'église du Gesù, afin de promulguer solennellement un décret relatif à une cause de béatification et de canonisation. Gilles-Marie de Saint-Joseph, frère profès laïque, de l'ordre des Mineurs déchaussés de la stricte observance de saint Pierre d'Alcantara, né à Tarente d'une humble famille, passa une grande partie de sa vie dans la ville de Naples. Il mourut en février 1812. Sa cause, introduite sous Grégoire XVI, en 1844, a subi successivement les épreuves prescrites. Le décret promulgué le 24 février porte qu'il conste de la pratique au degré héroïque des trois vertus théologiques, des quatre vertus cardinales et de leurs annexes par le vénérable Serviteur de Dieu.

Sa Sainteté a prononcé une allocution qui avait le charme et la grâce apostoliques d'une homélie, et était tout empreinte d'une piété et d'une tendresse qui ont remué tous les cœurs.

Voici sommairement le sens de l'allocution pontificale ; elle a roulé tout entière sur l'héroïsme des vertus pratiquées par le vénérable Serviteur de Dieu.

Pie IX, parlant de la simplicité, a rappelé les paroles de notre Seigneur, qui, voyant venir à lui Nathanaël, dit : *Ecce vere Israelita, in quo dolus non est*. Insistant sur l'humilité, le Saint-Père a rappelé que l'imitation de Jésus-Christ ne consiste pas à faire des prodiges, à guérir les malades, à ressusciter les morts, mais à pratiquer les vertus dont notre divin Maître est l'exemplaire. Il a exalté la foi, il a exalté l'amour de la vérité avec cette éloquence qui lui est propre, parce qu'elle vient de l'abondance de son âme. Tout homme a soif de la vérité, a dit Pie IX, comme le cerf a soif de l'eau vive des fontaines ; mais il y a malheureusement des hommes qui courent aux torrents empoisonnés de la terre et en boivent les eaux, des eaux qui les enivrent, les corrompent et les rendent furieux contre la vérité même. Le Saint-Père a terminé en louant ceux qui, dans l'humilité, dans la simplicité, dans la foi, au lieu de se précipiter à la recherche des eaux du monde, se désaltèrent aux eaux pures et saintes de l'Eglise, et y puisent, avec les grâces nécessaires à cette vie mortelle, le principe du salut éternel.

Croisade des femmes chrétiennes contre la tyrannie des modes païennes (1).

Les femmes généreuses qui, à Rome même, ont répondu avec un si louable empressement à l'appel du Vicaire de Jésus-Christ, et ont relevé, sous son inspiration, le drapeau de la modestie et de la dignité chrétiennes, n'ont pas voulu combattre seules le bon combat ; elles se sont adressées à

(1) Voyez le *Messenger du Sacré-Cœur*, avril 1868.

toutes celles qui, dans les différentes contrées de l'univers, sont comme elles enrôlées sous la double bannière du Sacré-Cœur de Jésus et de la Vierge immaculée, et elles les ont invitées à partager la gloire et les mérites de leur fidélité. Cette invitation est contenue dans une lettre écrite par les enfants de Marie de Rome à la très-révérènde Mère Gœtz, supérieure générale de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, et communiquée par cette dernière à toutes les congrégations d'enfants de Marie dirigées par la Société. Nous ne doutons pas que toutes ces pieuses associations ne se lèvent comme un seul homme pour entreprendre, contre l'absurde et dégradante tyrannie des modes païennes, une croisade qui ne le cédera en rien à celle qui a pour but de repousser les violentes attaques de la révolution. Mais le mouvement ne saurait s'arrêter là. L'intérêt dont ces nobles chrétiennes ont pris en main la défense leur est commun avec toutes les personnes de leur sexe, qui veulent, au milieu du monde, conserver la sainte indépendance de leur modestie. Aussi avons-nous cru faire une chose aussi utile qu'agréable à un grand nombre de nos lectrices, en demandant l'autorisation d'insérer dans le *Messenger du Cœur de Jésus* la lettre dont nous venons de parler. Cette autorisation nous a été accordée avec la plus gracieuse bienveillance, et nous nous hâtons d'en profiter, en reproduisant tout ce qui, dans la lettre des enfants de Marie de Rome, est d'un intérêt général.

Combien nous bénirions Dieu, si cette publication pouvait provoquer, au sein de toutes les congrégations d'enfants de Marie qui existent en France, des adresses au Saint-Père semblables à celle des enfants de Marie de Rome ! Ces adresses ne consoleraient pas moins son cœur que celles dont le but est de lui offrir des secours matériels.

« Accablé des sollicitudes que lui causent le gouvernement de l'Eglise entière et la défense de ses droits de prince et de souverain, Pie IX ne néglige cependant pas le soin d'un

vigilant pasteur pour écarter de ses brebis tous les obstacles qui s'opposeraient à leur sanctification. Ainsi, au mois de décembre dernier, il signalait à son vicaire, le cardinal Patrizzi, trois points que son zèle aurait à réformer : l'impiété des blasphèmes, l'inobservance des jours de fête et le manque de respect dans la maison de Dieu. Sur ce dernier article, Sa Sainteté s'exprimait ainsi :

« Quant au respect dû aux églises et à la réserve à y
 « garder, il faudrait remettre en vigueur les ordonnances
 « de notre prédécesseur de sainte mémoire, Léon XII, et
 « rappeler gravement à tous que la maison de Dieu est une
 « maison de prière, et qu'au lieu saint convient la sainteté ;
 « et comme la principale cause du mal vient peut-être des
 « femmes qui, en allant à l'église, se parent comme pour la
 « promenade ou le spectacle, *uniquement attentives à leur*
 « *toilette, se drapent prétentieusement pour s'élever au-des-*
 « *sus de leur condition et étalent à tous les yeux la vanité*
 « *de leur sexe* (1), il nous paraîtrait expédient d'opposer à
 « ce scandale une société de dames respectables et influen-
 « tes qui, par leurs bons exemples, arriveraient à modérer
 « un luxe si propre à ruiner les familles et à pervertir les
 « mœurs. Pour les animer dans une entreprise plus difficile
 « que bien d'autres, il faut rappeler aux femmes qu'il sied
 « mal à leur réserve, en quelque lieu que ce soit, de cher-
 « cher à attirer les regards par la bizarrerie des modes
 « et la pompe des vêtements, Dieu ayant en horreur le faste
 « ainsi que le désir de plaire aux hommes ; dans son saint
 « temple, cela devient un véritable outrage à la majesté de
 « Celui qui y réside sur un trône de miséricorde pour re-
 « cevoir les adorations et les vœux de ses fidèles serviteurs.
 « Qu'elles se rappellent le précepte que leur a donné saint
 « Paul de n'entrer dans l'église qu'avec la tête modestement

(1) Tertullien, *De veland. virg.* c. xii.

« voilée, soit par respect pour la présence réelle de Dieu et
 « des anges qui l'y adorent, soit pour ne pas offrir au pro-
 « chain une occasion de profaner le saint temple. Qu'elles
 « se souviennent que cet important article de discipline a
 « toujours été enseigné par l'Eglise et remis en vigueur tou-
 « tes les fois que se sont introduits des abus que nulle cou-
 « tume ne saurait autoriser ; qu'elles comprennent donc
 « bien le but que nous nous proposons dans cette ordon-
 « nance, et qu'il ne s'agit pas de l'éluder en se servant du
 « voile comme d'un nouvel ornement, mais de l'observer
 « avec exactitude en ayant soin de se couvrir modestement
 « la tête, et qu'ainsi chacune s'applique à elle-même la cha-
 « leureuse exhortation que Tertullien adressait aux chrétien-
 « nes de son temps :

« *Qui que vous soyez, mère, sœur ou jeune fille, je vous
 « en conjure, voilez votre tête ; mère, faites-le pour vos fils ;
 « sœur, pour vos frères ; fille, pour votre père ; car pour tous
 « les âges vous pouvez devenir une occasion de chute. Re-
 « vêtez-vous de l'armure de la modestie, environnez-vous
 « comme d'un rempart du respect de vous-mêmes ; élevez au-
 « tour de vos personnes une muraille de pudeur que ne puis-
 « sent franchir ni vos propres regards, ni les regards d'au-
 « trui (1). »*

« Profondément touchées de cette invitation du Souverain Pontife, nous comprîmes que c'était à nous qu'elle s'adressait spécialement ; car la première mission d'une enfant de Mario est sans doute de donner le bon exemple, et nous conçûmes un vif désir de déposer à ses pieds la protestation de notre filiale adhésion à tous ses désirs. La digne Mère de Bouchaud, directrice de la congrégation, s'entendit avec les conseillères pour nous procurer une audience, et, dans le plus profond secret, nous préparâmes une modeste offrande

(1) Tertull., c. xvi.

de circonstance. Nous savons qu'en tout temps le Saint-Père ne reçoit rien avec plus de plaisir que les objets qu'il peut distribuer aux pauvres églises et aux évêques missionnaires; mais ces sortes de cadeaux lui sont devenus plus précieux encore, depuis que les dévastations des hordes garibaldiennes ont profané et dépouillé la plupart des paroisses de nos campagnes et de nos petites villes. Chacune s'empressa de concourir à une si bonne œuvre; les étoffes furent aussitôt achetées, taillées et travaillées; en trois semaines, six corbeilles se trouvaient remplies tant de linges d'autel que d'ornements et même de vases sacrés. Nos sœurs de Sainte-Rufine, invitées à prendre part à nos projets, s'étaient hâtées de fournir deux autres corbeilles, et au jour fixé pour l'audience, jeudi 30 janvier 1868, nous nous trouvions réunies dans les salles du Vatican, au nombre de plus de deux cents. En attendant l'arrivée du Souverain Pontife, les deux congrégations se rangèrent l'une à droite, l'autre à gauche du trône préparé pour le recevoir. Vers trois heures et demie, les portes s'ouvrirent, et nous pûmes apercevoir le vénéré Pontife distribuant des médailles aux zouaves dans une salle voisine. Bientôt ses pas se dirigèrent vers nous. « Quelle réunion ! s'écria-t-il en jetant sur nous un regard de satisfaction ; ce sont ici des zouaves d'un autre genre, les zouaves de la prière ! » Et en nous bénissant il prit place sur son trône. Sur la requête de Mgr Pacca, il voulut bien permettre à notre présidente de lui exposer le but qui nous amenait à ses pieds ; elle le fit en ces termes que nous traduisons de l'italien :

« Très-Saint-Père,

« Les deux congrégations des enfants de Marie de la Trinité du Mont et de Sainte-Rufine, réunies dans un même désir, ont ambitionné l'honneur de se prosterner aux pieds

« de Votre Sainteté, afin de venir protester ensemble de
 « leur dévouement filial et de leur parfaite docilité aux ex-
 « hortations que Votre Sainteté a daigné adresser à toutes
 « les dames chrétiennes. Nous sommes résolues à témoigner
 « cette soumission par notre modestie et notre respect plus
 « profond dans les églises, et comme premier témoignage de
 « leurs résolutions, les enfants de Marie, pénétrées de dou-
 « leur des horribles sacrilèges qui ont profané tant de tem-
 « ples en ces temps douloureux, osent supplier Votre Sain-
 « teté d'accepter quelques ornements confectionnés dans
 « leurs réunions.

« Humblement prosternées, elles implorent, avec la grâce
 « d'être admises au baisement du pied, une bénédiction
 « apostolique, non seulement pour elles-mêmes, mais encore
 « pour toutes les congrégations d'enfants de Marie établies
 « dans chaque maison du Sacré-Cœur, et pour la supérieure
 « générale du même institut. »

« Le Saint-Père, ayant écouté ce petit discours, prit pour
 texte de sa réponse le passage des Actes des Apôtres rappor-
 tant comment saint Pierre, délivré de sa prison par l'ange,
 vint frapper à la porte du lieu où les fidèles étaient réunis
 en prière. Il nous proposa pour modèle cette jeune Rhode
 ou Rose qui, ayant reconnu la voix de Pierre, courut ap-
 prendre sa délivrance à ceux qui priaient pour lui.

« Remarquez, dit-il, sa réserve et son zèle; elle n'ouvrit
 « pas elle-même, mais elle s'empressa d'avertir ceux à qui il
 « appartenait de le faire. Ainsi, vous ne connaissez pas la
 « voix de saint Pierre, mais vous connaissez celle de son
 « successeur, quoique très-indigne, et, si j'allais frapper la
 « nuit à votre porte, je suis sûr qu'elle me serait ouverte.

« Oui, à l'exemple de cette jeune fille, tenez votre cœur
 « toujours ouvert à l'inspiration de Dieu. » Et, arrivant à
 l'objet même de notre audience, Sa Sainteté ajouta : « Il
 « m'est singulièrement agréable, mes filles, de vous voir ac-

« cepter, comme vous le faites, les paroles insérées dans
 « ma lettre, par rapport à la modestie qu'on doit garder dans
 « les églises et ailleurs. » S'étendant sur le respect qu'il
 faut avoir, surtout en s'approchant de la sainte table : « Sans
 « doute, dit-il, les dispositions intérieures sont les plus néces-
 « saires, mais le recueillement extérieur doit les accompa-
 « gner ; la tenue extérieure est l'expression des sentiments
 « intérieurs, et si l'habit ne fait pas le moine, dit-il en sou-
 « riant, du moins il le distingue. » Le Saint-Père insista
 peut-être plus fortement encore pour nous recommander la
 modestie dans les soirées où elle est malheureusement trop
 offensée, et, pour nous indiquer la véritable cause de ces
 abus, il ne dédaigna pas de nous raconter une anecdote re-
 montant aux premiers temps de son cardinalat : « J'avais une
 « visite à faire à un grand seigneur de la diplomatie. Sa
 « femme, très-considérée dans Rome, me reçut avec d'au-
 « tant plus de politesse, que je l'avais prévenue ; la voyant
 « si bien disposée, je crus l'occasion favorable pour lui in-
 « sinuer le bien qu'elle pourrait faire par ses exhortations
 « et ses exemples, si elle s'efforçait de persuader aux dames
 « de la société d'adopter une mise convenable et modeste. »
 « — Hélas ! Eminence, me répondit-elle, le nombre de celles
 « à qui cet avis serait utile est bien grand. La plupart des
 « femmes se laissent entraîner par *la vanité et le respect*
 « *humain.* » — Voilà les deux grands ennemis de la mo-
 « destie : *la vanité et le respect humain.* Il faut mépriser la
 « première et vaincre le second, et c'est votre œuvre à vous,
 « mes filles. La valeur que vous avez devant Dieu est celle
 « que vous donnent vos œuvres. Les paroles des plus zélés
 « prédicateurs produiront peu d'effet, si vous ne leur prêtez
 « votre concours. Mais vous pouvez tout pour la grande
 « cause de la modestie, si vous mettez en action les moyens
 « qui sont à votre disposition, les paroles insinuantes et
 « l'exemple. »

« La voix du Souverain Pontife était émue, elle pénétrait nos cœurs ; il s'en aperçut, et, levant les mains, il les étendit sur nous pour nous bénir. Quelques enfants de Marie avaient été désignées pour porter chacune des corbeilles aux pieds du Saint-Père ; il ne leur laissa pas le temps de remplir leur office, et, descendant de son trône, il traversa lui-même toute la salle pour aller voir nos ouvrages au lieu où ils étaient déposés ; il en parut fort satisfait, ainsi que des vases sacrés. La jeune princesse Marie-Antoinette de Bourbon, fille du comte de Trapani, lui présentant un rochet garni de dentelles, et cherchant à exprimer qu'il le gardât pour sa personne sacrée, il la comprit à demi-mot, et sa réponse affirmative fut pleine d'amabilité. Cependant il consentit à retourner sur son trône, où devait avoir lieu le baisement du pied. Nous nous approchâmes l'une après l'autre, et notre présidente nous nommant à Sa Sainteté, plus d'une fut saisie d'étonnement en s'entendant rappeler par le Saint-Père quelque particularité d'une audience précédemment obtenue.

« Levant enfin la séance, le Pape nous bénit une dernière fois, et avec nous nos familles, les maisons du Sacré-Cœur, et vous, ma très-révérènde Mère.

En nous quittant, il nous laissa pour adieu ces paroles prononcées avec une affection toute paternelle : « Nous vivons en des temps féconds en calamités de tous genres ; le secours de Dieu nous est grandement nécessaire, et nous ne pouvons espérer de consolation qu'en restant unis en Dieu, pour Dieu et avec Dieu. »

« Le Saint-Père était rentré dans ses appartements, et nous restions encore là, émues de son extrême bonté et puissamment encouragées dans nos résolutions. Nous ne doutons pas, ma très-révérènde Mère, que notre dessein n'obtienne aussi votre approbation, et que vous ne consentiez à nous servir d'interprète auprès de toutes nos sœurs en Marie, afin de

les engager à s'unir à nous dans les témoignages de filiale soumission que nous voulons donner à tous les désirs manifestés par le Souverain Pontife pour la sanctification de nos âmes et le salut de celles que nos bons exemples pourront entraîner au bien.

« Pendant que nous écrivions ces lignes, la présidente de la congrégation a reçu un nouveau et bien précieux gage de la haute satisfaction du Saint-Père : c'était un cierge béni par lui le jour de la Purification, accompagné d'une lettre officielle où Mgr le majordome exprimait à notre présidente, de la part de Sa Sainteté, combien notre démarche lui avait été agréable, et la chargeait de faire connaître à toute la congrégation la joie qu'il en avait ressentie. »

« Nous espérons, ma très-révérende Mère, que ces détails seront aussi pour vous un sujet de consolation, et qu'ils vous porteront à accorder une bénédiction plus maternelle encore à vos fidèles et reconnaissantes enfants de Marie de Rome.

Signé : MARIE DE ROSSI SCHNEIDER, *présidente* ;
comtesse ELMI BARBIELLINI AMEDEI, *vice-présidente* ;
THÉRÈSE DE DOMINICIS, *secrétaire*. »

Équité de Pie IX.

Un trait choisi entre mille nous montrera l'irréprochable équité de Pie IX.

Un employé du ministère, ayant éprouvé un passe-droit, s'en plaignait au Pape. On alléguait, pour ne pas lui donner la place qu'il attendait depuis vingt ans, qu'il était incapable. Le Pape ne répondit rien, mais il fit formuler trois questions très-difficiles auxquelles cet homme répondit très-bien.

Le Pape fit appeler aussitôt le cardinal qui avait fait le passe-droit et lui dit : « Eminence, sachez qu'un homme capable de répondre à ces questions est très-capable de remplir l'emploi que vous lui refusez. Dans deux jours je veux qu'il soit en charge, et qu'à l'avenir il n'y ait plus rien de semblable. » Le cardinal s'inclinant se retira, et notre brave homme fut appliqué à l'emploi qu'il sollicitait.

Les zouaves anglais au Vatican.

On écrivait de Rome le 18 mars 1868 :

« Le Saint-Père a daigné recevoir le 14 mars les zouaves des pays appartenant à l'Angleterre ou parlant la langue anglaise. Après leur avoir adressé des paroles d'une onction et d'une grâce particulières, et les avoir admis au baisement du pied, il s'est plu à leur distribuer des médailles d'argent portant d'un côté l'image de la Vierge, de l'autre sa propre effigie. Pénétrés de gratitude et d'amour envers l'auguste maître et père des nations, ces chers soldats sont sortis du Vatican, les traits éclairés par la joie la plus naïve, et ont aussitôt appendu à l'aiguillette de leur uniforme la pieuse médaille.

« Le nombre des malades à l'hôpital militaire du Saint-Esprit est beaucoup diminué ; cependant, toujours plein de sollicitude pour ses défenseurs, Pie IX a ordonné qu'on disposât le monastère et les jardins de Sainte-Thérèse au Quirinal de façon à recevoir les convalescents. Cent vingt lits y ont été déjà placés.

« Quant aux blessés convalescents, ils continuent à jouir du palais et des magnifiques jardins du Quirinal. Au fait, ils sont logés en rois. »

IX

Le cœur de Pie IX.

Portrait du Pape par un grand écrivain.

M. Louis Veillot, dans sa dernière édition du *Parfum de Rome*, a fait un portrait de Pie IX, tracé de main de maître, et qui passera à la postérité. Le voici :

« La foi et la bonté sont les traits dominants de cette physionomie où se réunissent toutes les splendeurs morales. La foi est sans limites; la bonté ne reçoit de bornes que des nécessités de la justice. Ces deux soleils, la foi et la bonté, se meuvent dans une intelligence vaste comme le ciel. La présence et la conversation de Pie IX procurent à l'âme cette sorte de bien-être dont on jouit devant un paysage d'une immense étendue, plein de magnificence, sous un ciel parfaitement pur. C'est une sensation presque identique d'être auprès de Pie IX, ou par exemple de considérer Rome des hauteurs de Monte-Mario : même majesté douce, même sereine allégresse de lumière ; et toute l'histoire est là, ramassée en un seul point. Le monde entier a reçu cette impression et en rend témoignage, car Pie IX est de tous les hommes vivants celui que le monde a vu de plus près. Il a ac-

cueilli une foule innombrable d'individus de tout pays, de tout âge, de toute condition, s'est entretenu avec eux, et les a laissés ravis et embaumés de sa douceur. Cette patience qui écoute tout, cette intelligence qui entend tout, sont servies par une mémoire qui n'oublie ni un incident ni un visage. Il s'est souvenu du pauvre, du mendiant, de l'esclave, et il les a consolés. Sa gravité est aisément souriante, aisément attendrie ; il parle des hommes sans amertume, évitant de nommer ceux qu'il devrait blâmer. Lorsqu'il se défend contre eux, il y a de la compassion dans son langage. En caractérisant l'acte mauvais, sa foi voit la terrible responsabilité du pécheur, et l'on sent que son cœur voudrait absoudre.

« Cette mansuétude peut faire place à la sévérité du prince, du docteur et du juge. Les petits l'ignorent, quelques grands l'ont appris ; on a vu des hommes constitués en dignité sortir terrifiés d'auprès de ce roi débonnaire. Mais ces rigueurs sont rares ; il faut que la nécessité les impose. La bonté déborde ; envers les humbles, elle va jusqu'à la prévenance : *Pater pauperum*. C'est un des noms de Jésus. Les hôpitaux de la ville ont vu maintes fois le Souverain Pontife au lit des infirmes faisant les fonctions d'un simple prêtre. A l'époque du choléra, il reçut la confession et le dernier soupir d'un pauvre que personne n'assistait, tant les malades étaient nombreux. Mais qu'est-il besoin de dire que le Souverain Prêtre ne se dispense d'aucune des obligations du fidèle ; qu'il est humble, doux, patient, charitable, résigné ; que sa vie est une perpétuelle pénitence et un perpétuel labeur ? »

L'élu de Dieu.

Le grand et saint pape Grégoire XVI venait de mourir accablé de travaux et d'années. Le cardinal Mastai-Ferretti se

rendit au conclave. Il arriva à Rome dans la soirée du 12 juin 1846; le 15, il entra au conclave avec les autres cardinaux; le 16, il était élu à l'unanimité; le 17, le peuple romain et bientôt l'univers catholique acclamaient le nom de Pie IX. La rapidité de son élection montre assez combien le doigt de Dieu et sa puissance sont intervenus dans le choix que le sacré collège a fait de lui pour occuper la chaire de saint Pierre. (Voyez *Faits surnaturels de la vie de Pie IX.*)

Le nouveau Pontife voulut en informer lui-même ses frères qui étaient à Sinigaglia; sa lettre peint son âme.

« Rome, 16 juin.

« Le bon Dieu, qui humilie et exalte, s'est plu à m'élever du néant à la plus sublime dignité de ce monde. Que sa très-sainte volonté soit faite à jamais ! Je sens l'immense poids d'une telle charge ; je sens également l'extrême insuffisance, pour ne pas dire l'absolue nullité de mes forces. Grand motif de prier, et vous aussi, priez pour moi. Le conclave a duré quarante-huit heures. Si la ville veut faire en cette circonstance une démonstration publique, prenez les mesures nécessaires. Mon vif désir est que la somme qu'on y destinera soit employée à quelque objet d'utilité générale, suivant l'avis des chefs de la cité. Quant à vous, chers frères, je vous embrasse de tout mon cœur en Jésus-Christ, et, loin de vous réjouir, ayez compassion de votre frère, qui vous donne à tous sa bénédiction apostolique. »

Dès le premier jour de son règne, Pie IX comprit parfaitement la gravité du fardeau que Dieu lui imposait.

Jamais aurore d'un jour quelconque ne se leva plus brillante par plus d'acclamations, ne sembla davantage le présage d'heureuses années (1).

(1) Rien peut-être n'égalait jamais l'hosanna des commencements du ré-

Cependant, à partir de ce moment et au milieu de l'allégresse générale causée par son avènement au trône pontifical, Pie IX, éclairé intérieurement par le Saint-Esprit, vit clairement s'ouvrir devant ses pas la voie douloureuse de la croix.

Les hosanna, les applaudissements, les cris d'allégresse qui l'acclamèrent, l'attristèrent un instant ; le grand Pontife se rappela que quelques jours seulement le séparaient du jour où Celui dont il était le Vicaire avait été également proclamé roi d'Israël aux hosanna, aux applaudissements et aux cris d'allégresse du peuple de Jérusalem, et du jour aussi où ce même peuple l'avait crucifié sur le Calvaire comme le plus grand malfaiteur.

Les acclamations qui accueillirent alors Pie IX, pour la plus grande partie, portaient de cœurs sincères et dévoués : Dieu en soit mille fois béni. Mais, à côté de ces véritables amis, que d'âmes hypocrites, déloyales, ingrates, qui de l'amour et des bienfaits de Pie IX se faisaient une échelle pour arriver à l'accomplissement de leurs iniques projets !

Les jours de paix et de bonheur furent bien courts, et à ces jours succédèrent de longues, de terribles tempêtes.

Les tempêtes, il est vrai, étaient quelquefois interrompues par des calmes apparents, mais c'était le calme précurseur de nouveaux orages.

Le doux et bon Pontife put donc compter les jours de son pontificat par les tempêtes qui l'assaillirent.

Quelle âme n'eût pas été ébranlée par tant de maux ? Cependant Pie IX resta toujours calme et imperturbable.

gne, qui, sauf de rares intervalles, n'a été qu'une longue tempête. L'hymne d'admiration et d'amour n'a point cessé ; mais alors, sincère ou simulé, il était unanime. Le monde eut comme un éblouissement de tendresse.

(LOUIS VEUILLOT.)

Jamais cœur n'a été doué d'une sensibilité plus grande pour les moindres souffrances, et pourtant Pie IX, depuis plus de vingt ans, résiste toujours avec le même sang-froid aux attaques les plus réitérées et les plus furieuses de l'impunité et de l'erreur.

Pour que sa constance fût abattue sous les coups de la douleur la plus amère, Pie IX a vu, comme le Christ son Maître, de nouveaux Judas qui s'étaient assis à sa table, qu'il avait honorés du doux nom d'ami, se jeter tout à coup dans les rangs de ses ennemis les plus acharnés, se mettre à leur tête et lui livrer les plus rudes assauts.

Pie IX a été presque entièrement abandonné sur le champ de bataille de la justice et de l'honneur, mais le nombre de ses puissants ennemis n'a pu vaincre la force de ses vieux ans.

L'ammistie.

« L'Europe est en paix quand la France est tranquille, » a dit un écrivain célèbre. Cette influence est particulièrement vraie à l'égard de l'Italie. A la suite de notre révolution de 1848, des ferments de trouble germèrent promptement à Rome, où depuis longtemps s'étaient donné rendez-vous les chefs d'un parti discrédité alors, aujourd'hui très-puissant. Quelle que fût l'énergie dont l'autorité fit preuve pour se maintenir maîtresse, Rome tomba au pouvoir de la démagogie et en reçut la loi jusqu'à ce que les armées françaises vinrent l'en chasser et y replacer son véritable souverain. On laissa d'abord la répression suivre son cours, et les plus coupables expier dans les prisons leur attentat aux lois du pays ; mais une amnistie aussi large que possible vint bientôt ouvrir les portes qui les tenaient captifs. Au bienfait de la liberté, la clémence de Pie IX voulut ajouter d'importants secours en argent.

On avait ouvert une souscription en faveur des amnistiés qui, à leur sortie de prison, étaient sans moyens d'existence. Déjà de nombreuses sommes étaient recueillies dans une réunion qui avait eu lieu *ad hoc*, lorsque le Pape fit venir Mgr Marini, gouverneur de Rome, et lui demanda avec inquiétude quel était le but de cette réunion. Mgr Marini répondit qu'il supposait aux prétendus souscripteurs un but politique et dangereux, mais il ne voulut pas donner d'avis. Le Pape lui déclara qu'il aviserait. Mgr Marini partit. Un instant après, il le rappela et lui dit : « J'ai pris mon parti, donnez-moi la liste. » Puis il signa 100 scudi pour la famille Mastaï, 16 pour Mgr Marini, et il exigea ensuite que l'on fit circuler la liste dans les principales maisons de Rome.

Pour ménager les susceptibilités, Pie IX avait voulu que le principe de l'amnistie fût discuté dans une congrégation de cardinaux; il espérait calmer les terreurs et triompher des préjugés. Après avoir longuement expliqué les avantages de l'amnistie et montré combien les craintes qu'on s'en formait étaient peu fondées, il invita les membres de la congrégation à présenter leurs objections. Chacun avait paru se ranger à son avis; mais lorsqu'on alla aux votes, il se trouva que la plupart des boules étaient noires. C'est alors que Pie IX trancha la difficulté. Pour en instruire l'assemblée, il ôta sa calotte blanche, et dit en la posant sur les boules noires : « Maintenant elles sont blanches (1). »

(1) Déjà l'effet que la première amnistie produisit en Europe avait été énorme. On en trouve une preuve éclatante dans une dépêche adressée, le 5 août suivant, au comte Rossi, par un homme dont le nom seul est une autorité, dont l'opinion est une puissance. M. Guizot était alors en France le ministre des affaires étrangères; voici ce qu'il mandait à son ambassadeur :

« Ce que vous rapportez de ce qui se passa à la première audience que vous donna Sa Sainteté, prouve avec quelle rectitude de jugement et quelle élévation d'esprit le Pape se rend compte de sa position, et combien il connaît le temps où Dieu l'a appelé à accomplir, en sa double qua-

Le comte Mamiani, exilé de Rome, n'en eut pas moins la permission d'y revenir passer quelque temps, et Pie IX ne fit aucune difficulté de lui donner audience. « Eh bien ! mon fils, lui dit-il avec bonté, vous voulez donc rester insurgé malgré nous et malgré vous ? — Saint-Père, mon cœur vous est dévoué, repartit le comte ; j'aime, je vénère, j'admire votre personne. Mais mon adhésion serait à mes yeux plus qu'un engagement de ne pas troubler l'ordre ; permettez-moi d'attendre les événements avant de vous la donner. — Que Dieu vous éclaire, acheva le Pape ; quand il vous conduira vers moi, les bras de votre souverain vous seront ouverts. »

Le comte Mamiani allait et venait à Rome sans surveillance, sans contrôle, comme s'il eût fait sa pleine et entière soumission (1).

— Pendant son séjour à Gaëte, Pie IX se plaisait au milieu des soldats napolitains, qui, eux aussi, se montraient heureux de le servir. Un jour, plusieurs de ces derniers, gagnés par son affabilité, lui dirent : « Saint-Père, nous avons une grâce à vous demander. — Tout ce que vous voudrez, mes enfants, leur répondit le doux et aimable Pontife. — Eh bien ! reprirent-ils avec émotion, on nous avait assuré que vous étiez la cause de tous les bouleversements de l'Italie, et nous voulons l'absolution de bien des imprécations lancées contre vous. »

Le bon Pape sourit et les bénit.

lité de chef de l'Eglise catholique et de souverain des Etats de l'Eglise, une mission qui, si elle fut de tout temps admirable, est sublime de nos jours, après les tempêtes dont la religion a été assaillie, et lorsqu'il s'agit de rendre à cette dernière, sur la société, l'empire salutaire qu'elle doit toujours exercer, quels que soient d'ailleurs les changements qui se font dans l'esprit des hommes et dans l'ordre intérieur des Etats. »

(1) Rome en 1848-49-50.

Une vengeance de Pie IX.

Personne n'ignore la déplorable conduite de Victor-Emmanuel envers le Souverain Pontife, qui s'est montré à son égard plein de douceur et de patience.

Le Saint-Père, fidèle à cet esprit de mansuétude qui le distingue, ne s'est pas souvenu, on le sait, à l'occasion du mariage de la princesse Pie, des différends qui existaient entre la cour de Rome et celle de Turin. Sensible au bon souvenir de sa filleule, qui lui annonçait son mariage avec le roi de Portugal, le Saint-Père a répondu par l'envoi d'un précieux cadeau, consistant, dit le *Monde*, dans une double feuille d'or massif, s'ouvrant en forme d'album, qui contient enchâssées dans la partie intérieure deux reliques d'un prix inestimable : un morceau du voile de la très-sainte Vierge et une épine de la couronne de Jésus. Ces deux reliques et les authentiques sont enchâssés dans les feuilles d'or, d'une épaisseur considérable, par un contour de pierres précieuses, et les feuilles elles-mêmes sont travaillées avec cette grâce exquise et cette perfection particulière à l'orfèvrerie sacrée qui sort des mains des artistes romains. Les deux faces extérieures sont ornées de deux miniatures exquises, correspondant à la place où sont enchâssées à l'intérieur les reliques. La miniature qui correspond à la relique du voile représente une *Addolorata*, l'autre un *Ecce Homo*. Sans parler du prix inestimable des reliques, l'œuvre est si admirable, qu'elle est considérée par les connaisseurs comme le joyau principal de la corbeille de mariage.

Espion confondu.

Pendant que le vénérable Pontife qui devait un jour occuper le siège de saint Pierre était à Spolète, un agent se

présenta à son évêché, en disant qu'il pouvait faire connaître à Rome les noms et la retraite des auteurs de la rébellion qui venait d'avoir lieu dans l'Etat de l'Eglise, qu'il en avait la liste, et il remit à Mgr Mastai un papier que celui-ci lut et relut avec la plus grande attention. Le feu brûlait dans la cheminée sur laquelle il s'appuyait; sa main tremblait... Tout à coup, fixant sur l'espion un regard doux et clair, il lui répondit en souriant: « Mon pauvre enfant, vous n'entendez rien à votre profession ni à la mienne; quand le loup veut croquer les moutons, il se garde bien d'en prévenir le pasteur du troupeau. » Et il jeta dans le feu la pièce accusatrice, sous les yeux de l'agent ébahi et consterné.

A peine fut-il parti que Mgr Mastai se hâta de faire avertir les proscrits dont il avait retenu les noms. Tous échappèrent, et plusieurs durent à sa bourse les moyens de gagner la Toscane et de s'embarquer.

Les insurgés désarmés.

Pendant les insurrections de 1831, une bande d'insurgés vaincus et pourchassés par les Autrichiens se présente aux portes de Spolète, demandant un refuge et du pain. L'archevêque sort de la ville et se rend auprès du général autrichien pour le supplier de s'arrêter, de ne pas poursuivre plus loin les fugitifs, lui promettant de les désarmer lui-même. Il obtient leur grâce, et, rentré dans sa ville épiscopale, il fait comprendre à ces malheureux révoltés contre leur Pontife et leur roi la grandeur de leur crime. Il les désarme par sa parole, et les sauve de leur propre passion comme de la colère du général autrichien.

Pardon évangélique.

Un jour la police arrêta un homme qui distribuait clandestinement des exemplaires d'un pamphlet intitulé : *His-*

toire de Pie IX, pape intrus, ennemi de la religion, chef de la Jeune-Italie. Dès qu'il eut connaissance de cette arrestation, le Souverain Pontife fit amener le coupable en sa présence, et, après l'avoir interrogé avec douceur, il lui dit : « Comme votre faute n'atteint que moi, je vous pardonne. » Ce malheureux, touché d'une telle générosité, fondit en larmes, et, se jetant aux pieds du Saint-Père, il offrit de lui révéler les noms des auteurs du pamphlet. Le Pape ne voulut rien savoir. « Que leur faute, s'écria-t-il, reste ensevelie dans le silence, et puisse le repentir pénétrer dans leur cœur (1)! »

Pie IX offre sa vie pour ses ennemis.

Se conduire si bien et avec tant de réserve qu'on ne donne nulle prise sur soi, c'est déjà un grand point. Avoir des ennemis et des envieux à cause de son mérite et de sa vertu, et souffrir d'eux en paix, sans se plaindre, sans donner le moindre signe de ressentiment, c'est une chose plus difficile et plus rare. Mais les aimer cordialement, les prévenir par toutes sortes de bons offices, les distinguer des autres par plus d'attentions, de bienveillance, de charité; mais être prêt à se gêner, à s'incommoder pour eux, à les secourir à ses propres dépens, à exposer même, s'il le fallait, sa vie pour leur service; mais, enfin, s'offrir et s'immoler à Dieu pour obtenir qu'il leur fasse miséricorde : c'est le degré le plus sublime de la charité chrétienne; c'est à quoi nous exhorte saint Jean en nous proposant l'exemple de Jésus-Christ, qui nous a fait connaître son amour en donnant sa vie pour nous, et qui nous fait un devoir de donner notre vie pour nos frères. C'est ce qu'a fait saint Etienne, premier martyr, et après

(1) Rome en 1848-49-50.

lui tant de milliers de chrétiens avides de verser leur sang, et qui ont obtenu la conversion des païens.

Tel est, de nos jours, le grand Pontife que Dieu donne en spectacle aux hommes et aux anges. Comment lire sans être touché le trait suivant, raconté par M. l'abbé Gabriel, curé de Saint-Merry, à Paris, dans son discours sur l'Immaculée Conception, prêché à la cathédrale de Versailles ?

« C'était en 1862, le jeudi de la Fête-Dieu. Le Pape, au milieu de la foule, sur la *sedia gestatoria*, tenait entre ses mains le Fils de Dieu et de Marie; il traversait le dôme de la basilique Vaticane. Tout à coup la Confession de saint Pierre, c'est-à-dire son tombeau, frappe ses regards. Les yeux de Pie IX se remplissent de larmes; et, ce même soir, le Pape daigna m'admettre en sa présence. « Saint-Père, lui « dis-je, est-il permis aux enfants de s'enquérir des émotions « de leur père? — Cela est permis, vous le devez même, « répondit Pie IX avec cette voix incomparablement douce « qui va au fond des cœurs. — Eh bien! Saint-Père, pour- « quoi pleuriez-vous ce matin auprès de la Confession? — « Est-ce que vous avez remarqué cela? — Oui, Saint-Père, « et j'en ai été bien frappé. — Ah! reprit-il, ne savez-vous « pas que les ennemis de l'Eglise sont innombrables? Que « voulez-vous? nous ne pouvons les haïr, il faut donc les « sauver. Je viens de m'immoler pour eux sur le tombeau de « saint Pierre; voilà pourquoi je pleurais. »

La maison paternelle de Pie IX.

Pie IX est doué à la fois d'une énergie et d'une douceur qui tiennent sans cesse en équilibre ses facultés. Sa santé, après avoir subi quelques épreuves, s'est entièrement raffermie. Dieu le conservera longtemps à notre amour filial, à notre vénération profonde.

Pie IX est le moins âgé de ses frères existants. Il a encore deux frères octogénaires : les comtes Gabriel, de quatre-vingt-six ans, et Gaëtan, de quatre-vingts-deux ans. Sa sœur, la comtesse Benigni, porte avec verveur soixante-dix-neuf ans. Son père, le comte Jérôme, mourut à quatre-vingt-quatre ans; sa mère, la comtesse Catherine, à quatre-vingt-deux ans. Enfin son aïeul, le comte Hercule, vécut quatre-vingt-seize ans.

La famille Mastai est nombreuse. L'aîné, le comte Gabriel, dont la femme, la comtesse Vittoria, vient d'échapper à la mort, a deux fils : le comte Louis, marié à la princesse del Drago, et le comte Hercule, marié à la nièce du cardinal Cadolini. Le comte Gaetano est veuf et sans enfants. Le feu comte Joseph, ancien capitaine de gendarmerie, mort il y a quelques années, n'a pas laissé de progéniture; mais les quatre sœurs, dont une seulement vit encore, ont donné en grand nombre au Pape des neveux qui eux-mêmes lui donnent force petits-neveux. Et cependant, il faut le dire à la gloire du Souverain Pontife, cette pléiade de frères, de sœurs, de neveux, de petits-neveux n'a jamais coûté un sou à l'Etat de l'Eglise. Pas une charge, pas un emploi, pas une mission; nul n'a pu dire que l'élévation du cardinal Mastai à la dignité suprême procurât le plus petit accroissement de fortune aux Mastai. Pie IX a suivi les voies de la perfection évangélique; il est arrivé au détachement complet des choses d'ici-bas, et, à peine assis sur le trône de saint Pierre, il n'a plus de famille selon le monde; il embrasse dans une tendresse incommensurable la grande famille spirituelle que Dieu lui donne. Aucun de ses actes ne porte le cachet de cette faveur souveraine contre laquelle les ennemis de l'Eglise se sont élevés tant de fois. Le népotisme, que tant de saints Papes ont déjà frappé, reçoit le dernier coup.

Pendant le voyage triomphal que Pie IX entreprit dans les Romagnes en 1857, il arriva à Sinigaglia et y passa trois

jours. Là, il va laisser un instant parler son cœur, sans rien abandonner de la rigueur inflexible de ses principes. Il refusa de descendre au palais de l'archevêque et se rendit à l'antique maison paternelle. C'est une demeure seigneuriale, il est vrai, mais modeste, entourée de ruelles, obscure et cachée derrière la maison commune. Il a écrit dans le plus grand détail à son frère aîné toutes ses dispositions pour le temps de son séjour. Il couchera dans la chambre où sa mère rendit son âme à Dieu; il célébrera les saints mystères dans l'humble chapelle de la maison; ses camériers, Mgrs Stella et Cenni, logeront auprès de lui; tous les membres enfin de sa famille, et il les désigne sans en oublier aucun, se rendront près de lui à l'heure de son repos, et il causera avec eux; il s'informera de leur état, les admonestera, les invitera au bien par des paroles où la grâce ineffable de l'apôtre se mêlera à la douce familiarité du parent. On croit dans Sinigaglia que le Pape va combler de dons magnifiques les Mastai, leurs fils et leurs neveux; mais il n'en est point ainsi. Les hommes reçoivent chacun une montre, une tabatière ou quelques objets de ce genre; les femmes, des camées ou des parures très-simples. Un seul, le comte Louis Carletti, reçoit une somme minime d'argent, cent écus. Ce comte Louis est un gentilhomme pauvre, fils d'une sœur du Pape mariée dans le pays montagneux d'Arcevia. Il passe sa vie à la chasse et se récréé le soir chez des religieux. Il arriva à Sinigaglia vêtu de sa veste de velours et chaussé de ses grandes bottes.

La ville de Sinigaglia accusa donc tout d'abord le Pape de parcimonie, parce qu'elle ne comprit pas; mais bientôt elle sut que ce même Pape laissait de fortes sommes pour l'érection d'établissements publics de charité.

Tel est le grand Pontife qu'il a plu à la Sagesse incréée de donner pour chef à l'Eglise.

Les images de la mère de Pie IX.

Peu de serviteurs de Dieu ont aimé et honoré leur mère comme Pie IX, qui a mérité et recueilli les promesses faites par le Saint-Esprit au dévouement filial. Les années et les graves événements n'ont pu altérer en rien dans le cœur du saint Pontife le pieux souvenir de la femme forte qui lui a fait sucer la vertu avec le lait.

On lira avec attendrissement le trait suivant, rapporté par un Français :

« J'avais eu, un matin, le bonheur d'assister à la messe basse de Sa Sainteté, au Vatican. Après qu'il eut célébré le saint sacrifice, le Pape vint s'agenouiller devant un prie-Dieu, à deux pas de l'autel, et une autre messe commença, dite par son chapelain. Sur un guéridon élégant, et à la portée de sa main, étaient placés des livres d'heures, les uns à la reliure très-riche, les autres dans un état de vétusté extraordinaire. Après l'Évangile, Pie IX prit un de ces vieux livres, l'ouvrit et se mit à le lire très-dévotement. Toutes les pages étaient maculées, jaunies, et attestaient un long usage. En les tournant, à mesure qu'il avançait dans sa lecture, le Pape rencontrait des images grossières, maculées aussi, et il les portait à ses lèvres, les baisait et quelquefois se signait.

« Voici, pensai-je, le Vicaire de Jésus-Christ, l'homme élevé par la puissance, par l'autorité, au-dessus des hommes. Sa parole, tombant de la chaire apostolique, est infallible ; il définit le dogme ; il dit à l'impie : *Anathema!* il dresse des autels à la sainteté. Et je le voyais, humble et doux, accomplir les actes des petits. Et je me rappelais les paroles du Sauveur dans saint Luc : *Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera point.*

« En sortant, je demandai à un des familiers de Pie IX d'où venaient ces vieux livres, et il me répondit : « Le Pape y attache un grand prix; on croit qu'ils viennent de sa mère. »

Est-ce que ce trait de notre bien-aimé Pontife ne rend pas plus chère l'humilité de la dévotion ?

Délicatesse de Sa Sainteté Pie IX.

Nous choisissons, entre beaucoup d'autres, un trait qui montre jusqu'à quel point Pie IX pousse la délicatesse et le sacrifice de ses intérêts personnels au bien-être général.

Depuis la restauration du gouvernement pontifical sous Pie VII, la famille des comtes Mastai jouissait du privilège de présider la foire de Sinigaglia, la plus considérable de l'Italie centrale; bien que cette charge soit plus honorifique que lucrative, puisque les émoluments qui y sont attachés s'élèvent à peine à quelques milliers de francs, la famille Mastai y attachait une grande importance, et en jouissait sans contestation, attendu qu'elle est la plus considérable de l'endroit. Or, à la mort du dernier titulaire, la comtesse Mastai, sa veuve, adressa une supplique au Souverain Pontife pour lui demander que son fils, le propre neveu de Pie IX, fût, malgré son âge peu avancé, investi de la charge paternelle, qui serait administrée jusqu'à sa majorité par le comte Mastai, son oncle, frère du Pape et du comte défunt. Le Pape manda le ministre des finances, et s'enquit s'il ne serait pas possible de réaliser une économie en supprimant la présidence de la foire de Sinigaglia.

Le ministre, voyant où tendait la question, s'abstint par délicatesse de donner son avis, et objecta le peu d'importance de la chose; mais ayant, sur l'ordre du Pape, consulté le directeur des douanes, il dit que la charge était purement

honorifique, et qu'un simple commis pourrait s'en acquitter moyennant quelques centaines de francs. « Eh bien ! dit le Saint-Père, nommez un commis. » Le ministre eut beau représenter que cette décision mécontenterait la famille Mastai et la noblesse des Marches, l'ordre dut être expédié. Quand il arriva à Sinigaglia, le comte en fut si frappé qu'il tomba malade. On vint en porter la nouvelle au Saint-Père, en le suppliant de révoquer son ordre ; mais il se contenta de répondre : « Je ne suis pas le Pape pour faire les affaires de ma famille, mais bien pour administrer celles de l'Etat ; » et la charge demeura supprimée. Un pareil trait n'a pas besoin de commentaires. (La Vérité.)

Le frère de lait du Pape.

Dans le courant du mois de juillet ou d'août 1846, lorsque Pie IX habitait encore le Quirinal, un paysan se présenta à la porte du palais et demanda avec les plus vives instances à voir le Pape. On lui répondit que cela était impossible ; que le Pape ne recevait personne en ce moment ; qu'il ferait bien de renoncer à son projet.

— Point du tout, répondit le bonhomme ; je veux voir le Pape et je veux lui parler, et, s'il faut attendre jusqu'à demain, je coucherai plutôt devant la porte.

Le Pape ayant été informé de l'arrivée de cet homme et de sa résolution, ordonna de l'introduire. Quel ne fut pas son étonnement quand il reconnut son frère de lait ! Il l'accueillit avec amitié, et après lui avoir demandé des nouvelles de sa nourrice et de son village, le Saint-Père, craignant qu'il ne fût dans le besoin, le questionna sur le motif de sa visite.

— Saint-Père, dit le villageois, je ne manque de rien, et je suis venu pour avoir le plaisir de vous voir et de veiller sur les jours de Votre Sainteté.

— Mais, mon fils, lui répondit Pie IX en souriant, j'ai déjà bien assez de gardiens.

— Alors, répliqua le paysan, donnez-moi quelque emploi; car je veux être à votre service et avoir la consolation de vous voir.

Le Pape lui fit donner un emploi. Notre homme n'y fut que quelques jours.

— Je ne puis vous voir dans l'emploi qui m'est échu, vint-il dire au Pape, et il manifesta en même temps le désir de travailler dans les jardins; car, ajoutait-il, j'espère là, au moins, avoir la facilité de vous voir tous les jours.

Il va sans dire que le Pape accéda à un désir si affectueux d'un serviteur si fidèle, et qu'il lui fit donner l'emploi sollicité.

Pie IX au milieu des évêques.

A la Pentecôte de 1862, après le repas donné aux évêques dans la bibliothèque Vaticane, Pie IX descendit avec eux dans ses jardins pour prendre le café. Le Pape, tout vêtu de blanc, assis sous un pavillon, semblait de loin un ange envoyé du ciel. Tout à coup d'un élan unanime, animés d'une même pensée et d'un même amour, cardinaux, patriarches, évêques, se jetèrent aux genoux du Saint-Père, et, tous confondus ensemble, ils lui embrassèrent à l'envi, les uns les mains, les autres les vêtements, les autres les pieds, lui protestant tous, les larmes aux yeux, avec une effusion sans pareille, de leur affectueux et inébranlable attachement.

Un de ces vénérables prélats nous a raconté l'impression profonde qu'il a gardée de cette scène. Tous ces évêques venus des quatre vents du ciel, en se promenant à l'ombre des citronniers et des grenadiers, au murmure des jets d'eau et des cascades, ayant devant eux la vision du représentant de Jésus-Christ, se crurent un instant revenus aux premiers

jours du monde, sous les paisibles ombrages du paradis terrestre, alors que Dieu daignait souvent se montrer aux yeux de l'homme et converser directement avec lui (1).

Voici en quel termes émus l'éloquent évêque de Perpignan, Mgr Gerbet, parle de Pie IX dans sa belle *Conférence sur Rome* :

« Quels encouragements nous avons reçus, lorsque, le jour anniversaire de son couronnement, le Saint-Père, portant ses regards sur le grand cercle d'évêques dont il était environné, daigna les assurer que « si des perles précieuses « étaient tombées de son diadème sacré, son cœur trouvait « une compensation dans cette couronne vivante, où chaque « diocèse avait son nom et son emblème. » Dans ses entretiens particuliers, il nous consolait de ses peines avec autant d'affabilité qu'il avait eu de majesté dans les pompes de la canonisation. Ce qui a caractérisé le spectacle qui s'est offert à nous dans ces jours bénis, c'est que la sombre figure des maux présents se dessinait en quelque sorte sur un fait éclatant, qui était la gloire des saints. »

Le plus accessible des souverains.

Comme le divin Maître dont il est le digne Vicaire sur la terre, Pie IX se montre accessible à tous. Père commun des fidèles, on n'a pas besoin de protection pour arriver jusqu'à lui ; comme le grand Apôtre, il se doit et se donne à tous. Cette bonté est d'autant plus méritoire que ses occupations sont très-graves et très-multipliées (2).

(1) *Lettres d'un pèlerin.*

(2) Voici des renseignements donnés à ce sujet par un journal protestant :

« Nous trouvons dans une correspondance du *Temps* des détails pleins d'intérêt sur la vie privée du Saint-Père. Le correspondant du *Temps*

Dès les premiers jours de son pontificat, Pie IX ouvre les portes de son palais. Représentant du Dieu souverainement bon qui se communique incessamment aux hommes de paix et de bonne volonté, il désire, à l'exemple de son divin Maître, se mettre en communication directe avec ses sujets, qu'il appelle ses fils bien-aimés. Ne voulant pas, toutefois, entraver le cours des affaires de l'Etat, il choisit un jour de la semaine pour le consacrer entièrement à son peuple; le

avoue naïvement qu'il s'était figuré que le Souverain Pontife ne s'occupait en rien du gouvernement de ses Etats, et qu'il se reposait de tous les soins de l'administration sur le cardinal secrétaire d'Etat. Rien, dit-il, n'est plus contraire à la réalité des choses.

« Il n'est pas une question, même d'importance très-secondaire, dont Sa Sainteté n'ait été entretenue, sur laquelle elle n'ait émis son avis particulier. Le secrétaire d'Etat vient *travailler* avec elle chaque matin, comme Colbert *travaillait* avec Louis XIV, mais avec cette différence que Sa Sainteté sait tout par le détail, qu'elle travaille pour tout de bon, qu'elle a tous les éléments du contrôle, qu'elle est extraordinairement laborieuse, qu'elle est occupée des affaires environ neuf heures par jour, qu'elle ne chasse ni ne joue, qu'elle donne audience même dans ses promenades, qu'elle a la vie la plus étonnamment occupée qu'il y ait dans aucun palais royal ou ministériel, d'un bout à l'autre de l'Europe.

« Voilà ce que je dois dire pour rectifier les appréciations inexactes sur les habitudes de la vie au Vatican.

« Le Pape n'est complètement à lui que de six heures du matin à huit heures, et d'une heure et demie à trois heures et demie. Il lui reste si peu de moments pour lire, que l'une de ses joies, c'est, le jour où l'audience vague à cause de quelque saint, environ trois fois par mois, de s'enfermer avec de jeunes prélats au casino du jardin, et de prendre un *bain de lecture*. La *Somme* de saint Thomas, le Dante, les grands ouvrages synthétiques plutôt que les ouvrages d'érudition et de dispute, sont ses livres favoris.

« La *Temps* explique ensuite le système des audiences papales. Pie IX s'entretient, au moins une fois par semaine, avec chaque ministre, chaque prélat secrétaire d'une institution religieuse, chaque personnage, en un mot, ayant une responsabilité morale quelconque. Au milieu de cette vie si absorbante, qui embrasse le gouvernement de l'univers entier, Pie IX conserve un calme, une sérénité qui remplissent d'admiration tous ceux qui l'approchent. »

jeudi sera son jour d'audience. Accessible à tous sans distinction de rang et de position, sa voix console, son regard illumine, et sa main, pleine de grâces, s'étend sur tous également avec amour.

On écrivait de Rome le 11 août 1863 :

« Le mouvement de visiteurs que je vous signalais dans mes dernières lettres ne se ralentit pas aux abords du palais de Castel-Gandolfo. Ce ne sont pas seulement les cardinaux, les diplomates, les ministres, les prélats, qui trouvent accès auprès de Pie IX; il donne audience à de pauvres religieux, à des paysans des environs, à d'humbles pèlerins qui se présentent couverts de poussière. Il y a quelques jours, une vieille femme, venue à pied de Rimini où elle jouit d'une réputation de sainteté consommée, a été introduite dans la bibliothèque : c'est dans cette pièce que le Pape reçoit les femmes; en traversant l'antichambre, elle a pu voir des dames de la haute société qui attendaient l'heure de leur audience. »

M. Louis Veuillot aux pieds du Pape.

Un écrivain distingué, M. Louis Veuillot, a écrit de belles pages sur ces audiences pleines de bienveillance données aux plus petits des fidèles par le Souverain Pontife. Nous allons en reproduire quelques passages.

L'éminent écrivain a pour Rome une prédilection bien marquée : c'est là, dans cette ville sainte, qu'il a eu le bonheur de revenir à Dieu.

Nous le laissons raconter lui-même quel accueil il reçut du Père de tous les fidèles :

« J'étais venu à Rome une première fois, sans désir et sans but. On m'avait dit : « Tu verras le Capitole et le Vatican, « le tombeau de Cecilia Metella et les catacombes; tu verras

« les fêtes du carnaval dans le Corso et les cérémonies de Pâques dans la basilique de Saint-Pierre. » Que m'importait tout cela ? Mais je m'étais dit : Pendant quelques jours au moins je ne me verrai pas !

« J'errai dans Rome. De tout ce que l'on m'avait dit que je verrais, je ne vis rien. Ce que mes yeux comtemplaient, ce que mes mains touchaient, mon âme n'en savait rien, et ma pensée n'en gardait aucun souvenir. Le parfum de Rome enveloppait mon âme et lui dérobait le monde extérieur. Le soir venu, je ne savais plus de quoi j'avais rempli le jour ; le magique parfum demeurait.

« Je savourais, parfois avec une sorte d'angoisse, cette sensation étrange, cet indicible parfum qui sortait de toutes choses, et que jusqu'alors les choses ne m'avaient pas encore envoyé. Quel était ce parfum qui pénétrait en mon âme sans prendre la voie des sens, qui me semblait en moi une parole et une lumière, et qui m'empêchait de voir et d'entendre autour de moi ?

« Ce parfum est un vêtement de Dieu, dans lequel en même temps il se cachait et se faisait sentir, et je le suivais sans le connaître, hésitant et vaincu, à la trace de ce parfum ; je le suivais hors des routes où j'avais marché. Et bientôt je reconnus que j'entendais vraiment une parole : c'était la parole de Rome, et aussi la parole de Dieu.

« Et ensuite je reconnus que cette lumière qui avait rejeté dans l'ombre toutes les choses extérieures était la vraie lumière, de laquelle les choses recevaient leur vraie figure, jusqu'alors cachée à mes regards ; et cette lumière de Rome était la lumière de Dieu. Et dans ce parfum, dans cette parole, dans cette lumière je trouvai ce que je ne connaissais pas : Dieu, Rome et moi-même.

« Avec la superbe d'un fils des temps nouveaux, je m'étais dit : Je verrai le Pape ! comme s'il se fût agi tout simplement d'un prêtre, tout au plus d'un roi, dans tous les cas,

d'un mortel. Mais, grâce à Dieu, quand j'ai monté l'escalier du Vatican, je m'étais agenouillé, j'avais passé par le bain de la pénitence, j'y avais laissé la superbe et la souillure des temps nouveaux.

« J'étais l'homme des temps anciens, j'étais l'homme du baptême, le fils de la vieille Eglise qui a précédé tous les temps et qui remplira tous les temps, et qui, après tous les temps, survivra pour remplir l'éternité. J'étais cet homme que Dieu a créé dans Adam « pour connaître, aimer et servir Dieu, et conquérir la vie éternelle. »

« J'étais l'héritier de cette promesse longtemps oubliée du monde, renouvelée en vain par tant de faux sages, ignorée de tant de faux savants, dédaignée de tant de fausses grandeurs. Je l'avais reçue, elle m'appartenait, et avec elle je possédais mon âme et ma royauté. Dans la ville royale et dans la maison sainte, je ne passais pas comme un curieux et comme un étranger.

« J'étais un fils de la cité, je pouvais aspirer à l'honneur de la défendre; bien plus, j'étais un fils de roi, et sur ce sol sacré, dans ce palais même, j'habitais mon patrimoine. Je ne venais pas ici saluer un de ces hommes qui se font appeler seigneurs, parce qu'ils ont sur la tête un bandeau qui souvent les aveugle et que la force peut déchirer.

« J'allais vers celui que Dieu a désigné pour être la représentation vivante de la miséricorde et de la justice, la représentation vivante du Dieu vivant; vers celui que Dieu même a orné de la couronne toujours lumineuse qui ne roule pas sous les pieds de la sédition, qui ne tombe pas dans les gouffres de la mort. O Seigneur Jésus, il est donc vrai, je suis catholique!

« J'entrai, non pas orgueilleux, mais fier; non pas assuré, mais tranquille; non pas tremblant, mais remué jusqu'au fond de l'être. Je vis la robe blanche du grand vieillard. Déjà, depuis huit ans, Grégoire portait la tiare et n'avait pas

fléchi sous le poids ; depuis huit ans sa main gouvernait dans la tempête et n'en était pas moins prompte à se lever pour bénir.

« J'oubliai le vieillard, le docteur, le roi, l'évêque ; un titre plus auguste couronnait cette tête vigoureuse et sereine, un titre plus doux rayonnait sur ce front resplendissant de bonté. Je me prosternais devant l'immortel, devant le Vicaire de Jésus-Christ, devant le Vicaire de l'amour, et je l'appelai mon Père ! Et lui, s'inclinant pour me bénir, me dit : *Figliuolo*, mon enfant !

« Il ajouta quelques paroles ; je n'entendis que ce mot. Dans ce seul mot, j'avais tout entendu et tout compris. J'étais jeune, sans état, sans fortune, sans nom ; j'étais un obscur passant. Cet accueil de tant de puissance à tant de faiblesse, la douceur de cette majesté et la tendresse de ce sourire, me disaient quelle est la dignité du chrétien.

« *Figliuolo*, mon enfant ! D'un bond de la pensée je parcourus toute ma vie. Je me vis à quelques années en arrière sous les livrées de l'indigence, et plus tard, plus pauvre, dans les détresses de l'âme. Qui m'avait jamais donné ce nom avec cet accent et ce sourire, si ce n'est mon père, et de quel autre l'aurais-je accepté ?

« Mon enfant ! que de fois ce mot s'est allumé soudain au fond de ma pensée, comme un flambeau qui éclairait les choses humaines ! Par ce mot j'ai connu l'histoire du christianisme et l'histoire du genre humain. Avant Jésus-Christ, avant le Pape, c'était un mot qui manquait dans le monde, et qui dans la famille même ne connaissait pas cette douceur et cette énergie.

« Je compris que le genre humain n'avait pas uniquement des chefs et des maîtres, mais qu'il avait aussi un père. Je sentis la force de ce symbole du bon Pasteur, sur lequel mes yeux s'étaient vaguement arrêtés quelques jours auparavant dans les catacombes. Le bon Pasteur va chercher sa brebis, la dégage des épines, la rapporte sur ses épaules.

« Que de droits inébranlablement soutenus, que de faiblesses courageusement et amoureusement protégées, et aussi que de passions apaisées, et de révoltes calmées, et d'orgueils abattus et guéris par l'action de cette royauté divine qui pose tendrement ses regards sur le plus pauvre des mortels, et qui lui dit : Mon enfant !

« Trois fois depuis, les désirs de mon cœur victorieux des embarras de la vie m'ont ramené à Rome et au Vatican. En Pie IX j'ai retrouvé, plus douce encore, non moins ferme, la majesté de Grégoire. J'ai senti de nouveau ce cœur de père, j'ai reçu de nouveau le nom de fils. Un jour j'ai dû demander justice, et le juge, aussi attentif que le père s'était montré clément, a relevé mon humble droit qu'une main puissante avait brisé.

« O ciel ! prosterné sous sa bénédiction, je l'entendis glorifier ma blessure ; sa voix sacrée disait : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum*. Oui, mes oreilles ont recueilli ces mots ; j'ai eu cette joie et cette gloire.

« Et toute mon âme les lui appliquait. Bienheureux donc êtes-vous, ô Père très-saint, ô juste trahi, flagellé et crucifié, ô gardien et défenseur de la justice, qui souffrez pour elle de si dures persécutions !

« Vous êtes bien heureux sur votre Calvaire, où vous combattez pour la justice, et vous ne craignez pas de souffrir, sachant que la justice triomphera parce que vous combattez. Et nous, quand nous baisons vos pieds captifs, et quand nous sentons au-dessus de nos têtes vos mains enchaînées, nous recevons sur nos âmes le sang de la croix.

« O Dieu du ciel et Dieu de la terre, qui avez choisi Rome entre le ciel et la terre comme un point où vous daigneriez descendre et où nous pourrions monter, afin de vous rencontrer avec nous, et qu'il nous fût donné sur la terre de plonger nos regards jusqu'au ciel, et de vous voir de nos

yeux, et de vous toucher de nos mains, et de recevoir dans nos oreilles de chair quelque chose du son de votre voix ;

« O Dieu du ciel et du monde, Dieu des pauvres, Dieu des faibles, Dieu des ignorants, Dieu de miséricorde, qui créez en nous les bons désirs et qui les entendez, soyez béni de m'avoir appelé dans votre Rome, de m'avoir révélé ses parfums, d'avoir ouvert mon intelligence à sa parole, d'avoir purifié et illuminé mes yeux dans sa lumière ; et alors j'ai connu le ciel et le monde, et moi-même et vous. »

Le serviteur reconnaissant.

En 183., un personnage chargé d'une haute mission en Amérique se rendait de Valparaiso à Lima sur une goëlette chilienne ; il fut tout à coup assailli par une violente tempête. La mer hurlait au loin avec une fureur sauvage, le tonnerre lui répondait du ciel avec un épouvantable murmure, et les flots soulevés, heurtant avec fracas leurs montagnes liquides, se jetaient de l'un à l'autre la frêle embarcation. Tout paraissait perdu, lorsqu'une barque que montaient quelques nègres se présente soudain au secours du bâtiment en péril. Leur chef, l'intrépide Bako, bondit dans la goëlette chilienne, saisit le gouvernail, et, grâce à la parfaite connaissance qu'il avait de ces perfides lieux, il eut le bonheur de la faire entrer dans le petit port d'Arica. Le lendemain, au point du jour, un homme frappait à la porte de sa cabane, située sur les bords de la mer. « Mon ami, dit-il au pêcheur, je vous apporte la récompense du courage que vous avez déployé pendant la tempête. Recevez ce faible don de ma reconnaissance. » Et en même temps il laissait tomber dans la main de Bako une somme de quatre cents piastres, environ deux mille francs. Cet homme, c'était l'abbé Mastai.

Les cœurs généreux n'oublient jamais un service rendu.

Parvenu au suprême pontificat, Pie IX songea au pauvre pécheur Bako, et lui envoya son portrait avec une somme égale à la première. Bako était devenu riche. Profondément ému de la bonté du Saint-Père, il a fait construire une chapelle dans l'endroit le plus apparent de son habitation, et il y a placé l'image du saint et vénéré Pontife (1).

Les larmes de la compassion.

Pendant le carnaval de 1835 ou 1836, selon le pieux usage de l'Italie et de la plupart des pays catholiques, le Saint-Sacrement était exposé pour les prières dites des Quarante-Heures dans l'église cathédrale d'Imola.

Agenouillé au pied de l'autel, sur lequel reposait la divine Eucharistie, Mgr Mastai était depuis de longs moments absorbé dans une ardente prière; il offrait à Dieu une amende honorable pour tous les péchés de ses diocésains. La nuit commençait à se faire; la basilique était dans une demi-obscurité.

Soudain des soupirs entrecoupés de plaintes déchirantes arrivent à l'oreille du cardinal et viennent surprendre ses communications avec le ciel. Il se lève en toute hâte et se dirige vers l'endroit d'où partent les cris de détresse. Bientôt, près d'une des portes, au pied d'un pilier, il aperçoit un malheureux gisant dans son sang. C'était un jeune homme qui, à la suite d'un démêlé, venait de recevoir un coup de poignard. L'infortuné, à la faveur des ténèbres, avait pu échapper aux mains de ses meurtriers, et était venu chercher un refuge dans la maison de Dieu; épuisé et presque sans vie, il était tombé à deux pas du seuil sacré.

L'évêque presse sa marche; mais, au moment où il va

(1) *Le roi Pie IX*, par Chantrel.

atteindre le blessé, il se trouve en face d'hommes furieux qui se précipitent en criant dans le saint temple : ce sont les assassins qui poursuivent leur victime.

Un autre se serait effrayé peut-être de leurs sauvages vociférations et eût pris la fuite; mais le saint évêque s'approche du blessé, lui appuie la tête sur ses genoux, et découvre la plaie, d'où s'échappent des ruisseaux de sang, pour en sonder la profondeur. Un instant le malheureux jeune homme ouvre les yeux et revient à lui. L'évêque en profite pour le consoler, l'encourager, lui inspirer de la patience; puis, s'apercevant que ses forces s'épuisent, il l'excite au repentir de ses fautes, l'absout, le bénit, et reçoit son dernier soupir ému et pleurant comme une mère qui perd son enfant.

Pie IX et Mgr de Mérode.

On écrivait de Rome au mois d'août 1864 :

« Mgr Xavier de Mérode, ministre des armes de Sa Sainteté, a été pris à Castel-Gandolfo d'une fièvre pernicieuse, par suite d'une infatigable activité, et peut-être d'une santé qui dédaigne les soins les plus ordinaires. En un instant il a été courbé, plié, se tordant de douleur, brûlé par des ardeurs indicibles. Pas un médecin n'avait suivi la cour, pas un médicament au palais. Cette négligence extrême peut servir de réponse à ceux qui s'obstinent à croire à la mort imminente de Pie IX. Le médecin du village, appelé, ne se trompe pas; il reconnaît le mal. Le premier accès emporte souvent le malade. Heureusement les remèdes sont bien appliqués le premier jour. Le lendemain, M. Castano, médecin en chef de l'armée française, court à Castel-Gandolfo. Le prélat ne le reconnaît point; il est dans une agitation extrême, rejette ses couvertures, a le teint empourpré, le front ruisselant de sueur.

« Pie IX entre. La vue de la robe blanche produit sur Mgr de Mérode un effet étrange ; il cesse de s'agiter, veut s'agenouiller sur son lit. Le Saint-Père, tout ému de ce mouvement de piété filiale, court au lit du malade, et là les assistants voient éclater sa tendresse. Il prend le prélat dans ses bras, appuie sa tête sur son cœur, l'appelle du nom de *figlio*. Dans ses entretiens, Pie IX tutoie Mgr de Mérode ; il le comble de tendresse, de bénédictions et de doux reproches pour le mépris qu'il a eu de sa santé. « Oh ! non, dit-il, « j'en ai le sentiment, Dieu ne t'enlèvera pas au service de « la sainte Eglise. Tu nous resteras. Espère. »

Les prières de Pie IX ont-elles obtenu la guérison du malade ? Le fait est que l'accès redouté n'est pas revenu, et Pie IX a pu dire deux jours après avec une exclamation de joie : « Enfin, grâce à Dieu, nous l'avons sauvé ! »

Pie IX et Mgr Bouvier.

L'avant-veille de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, Mgr Bouvier, évêque du Mans, l'un de nos pieux prélats qui s'étaient rendus à Rome pour assister à la grande solennité, mourut après quelques jours seulement de maladie. Pie IX, ayant appris l'état désespéré du vénérable malade, voulut aller le visiter. Quelques conseillers du Saint-Père tâchaient de le détourner de cette démarche, dans la crainte, disaient-ils, que l'émotion de Mgr Bouvier ne fût trop forte. « Jamais la visite d'un père, répondit le Pape, ne fait de mal à son fils. » Et il se rendit auprès du lit du malade.

Lorsqu'il entra, l'évêque en larmes voulut se jeter dans ses bras ; le Pape le retint en le bénissant. Mgr Bouvier avait reçu, selon son habitude, la sainte Eucharistie le matin même. « Ah ! s'écria-t-il, la Providence m'envoie trop de

grâces : j'ai reçu mon Dieu ce matin, et je reçois mon Père ce soir. » Puis il implora les bénédictions du saint Pontife pour lui et son diocèse, qu'il lui recommanda tout particulièrement. La conversation de Pie IX avec le saint mourant dura plus d'un quart d'heure ; elle fut si paternelle et si touchante, que Mgr Bouvier disait ensuite à ceux qui vinrent auprès de lui : « Jamais mon père lui-même ne m'a parlé, ne m'a consolé, ne m'a serré sur son cœur avec autant de sollicitude et d'affection. »

La mémoire du cœur. .

Il est incontestable que la France, surtout depuis vingt ans, a rendu de grands services à l'auguste Pie IX. Nous ne voulons pas ici examiner les intentions de ceux qui ont été les instruments de la Providence pour le rétablissement du Pape sur son trône ; Dieu, qui sonde les cœurs, rendra à chacun selon ses œuvres.

Quoi qu'il en soit, comme nous l'avons déjà dit, Pie IX s'est montré plein de reconnaissance pour la fille aînée de l'Eglise, et ceux qui ont reproché au vénérable Pontife d'oublier les bienfaits reçus l'ont calomnié indignement.

Voici, à ce sujet, un passage bien remarquable d'un discours synodal de Mgr Pie, évêque de Poitiers :

« C'était le quatrième dimanche de Carême de l'année 1856. Ce jour-là, d'après le cérémonial apostolique, le Pontife romain bénit une rose d'or qu'il a coutume d'envoyer à quelque princesse souveraine qui, par elle ou par les siens, ait bien mérité de l'Eglise. Pie IX destina cet objet sacré à l'impératrice des Français, alors enceinte d'un fils dont l'empereur avait prié le Pape d'être le parrain.

« Nous fûmes spectateurs de la cérémonie, et nous pûmes

lire dans le regard du Pontife, dans son geste, dans l'accent de sa prière, les sentiments de bienveillance qui l'animent. Deux semaines plus tard, c'était le dimanche des Rameaux. Le Pape distribuait les palmes bénites aux dignitaires de l'Eglise, aux princes romains, aux ambassadeurs des puissances, aux officiers de la garnison française. Au milieu de la fonction sacrée, un cérémoniaire apporta à l'oreille du Pontife la dépêche qui annonçait la naissance du prince impérial. Nous entendîmes la réponse sortie immédiatement de son cœur, les paroles de bénédiction envoyées au nouveau né, à ses parents et à la France ; enfin, trois jours après, nous recueillîmes de ses lèvres l'impression qu'il avait gardée de cette naissance princière, dont la nouvelle s'était mêlée aux chants de l'*hosanna* et à la marche triomphale du Christ-Roi, escorté de l'armée française, sous les voûtes de la grande basilique papale. Oui, nous avons vu et entendu ces choses, et nous éprouvons un frémissement intérieur quand on taxe aujourd'hui de mauvais vouloir ce Pontife que nous avons trouvé confiant en un si haut point. Hélas ! peu de jours s'étaient écoulés, et les désolantes paroles prononcées au congrès de Paris avaient confirmé de terribles appréhensions. Son légat n'en vint pas moins, chargé de bénédictions et de présents, baptiser et tenir sur les fonts, en son nom, le fils de l'empereur, devenu son propre fils spirituel. Depuis lors, le magnanime Pontife, abreuvé de tristesse et d'amertume, n'a pas cessé d'être généreux et reconnaissant, et il n'a omis aucune occasion de louer tout ce qui pouvait paraître mériter l'éloge. Non, non, Seigneur Jésus, votre Vicaire en terre n'aura jamais le malheur d'être ingrat. Nous avons la confiance qu'il n'aura pas non plus la douleur de ne faire que des ingrats. C'est pourquoi nous osons le penser ainsi : l'auteur de la brochure *La France, Rome et l'Italie* a infailliblement blessé dans leurs sentiments les plus délicats et les plus vifs ceux qu'il a voulu servir. »

Réponse de Pie IX au colonel Niel à l'occasion de la reddition de Rome.

Le brave colonel Niel, aujourd'hui maréchal, qui s'est couvert de gloire dans notre expédition de Crimée et dans nos dernières guerres, avait été chargé de porter au Saint-Père, à Gaëte, la nouvelle de la reddition de Rome. Après que cet officier eut annoncé à Pie IX la délivrance de sa ville bien-aimée, et qu'il eut fait le récit des pénibles travaux du siège et des souffrances de l'armée française :

« Colonel, lui dit le Souverain Pontife, je l'ai dit bien des fois, et j'aime à le répéter encore après un si grand service : c'est sur la France que j'ai toujours compté. Elle ne m'avait rien promis ; mais je savais bien qu'à l'occasion elle saurait donner à l'Eglise ses trésors, le sang de ses braves, et, ce qui est plus difficile, ce courage soutenu, cette persévérance dans les souffrances, auxquels je dois la conservation intacte de ma ville de Rome : Rome, ce trésor du monde, cette ville si aimée et si éprouvée, vers laquelle, dans mon exil, furent toujours tournés mon cœur et mes regards pleins d'angoisses.

« Dites au général en chef, à tous les généraux sous ses ordres et à tous ses officiers, je voudrais même que cela pût être dit à chaque soldat, que ma reconnaissance est sans bornes. Mes prières pour la prospérité de votre pays seront toujours ferventes. Quant à mon affection pour les Français, elle deviendrait plus sentie, ajouta-t-il en souriant, si cela était possible. »

Le pain du soldat.

Un jour Pie IX se rendait, à l'heure de sa promenade, de l'intérieur du palais au jardin du Quirinal. A son passage,

un soldat s'avance et remet à l'officier des gardes-nobles qui l'accompagnaient un des pains de munition dont se nourrit la troupe. Des mains de l'officier le pain passe aussitôt dans celles du Saint-Père, qui l'examine et en reconnaît facilement la mauvaise qualité. Il fait appeler le soldat, l'interroge avec bonté, et ordonne qu'on lui apporte un nouveau pain de la distribution du lendemain. Cette seconde épreuve confirmant la première, il prescrit alors des poursuites, et une enquête sévère commence contre les fournisseurs. En attendant, il fait prendre, à leurs frais, chez les autres boulangers de la ville, tout le pain nécessaire à la garnison qui s'y trouvait. Quant au soldat dont la confiance en la justice de son prince avait fait découvrir cette coupable fraude, pour le mettre à l'abri de toute réprimande et de tout ressentiment, le Saint-Père ordonna à l'officier des gardes de l'accompagner à son poste et de le recommander de sa part à son chef (1).

A la mémoire de Mgr Malou.

Pie IX a une affection particulière pour les évêques qui remplissent avec zèle leur ministère pastoral.

Voici une touchante lettre que le Pape a adressée à Mgr l'évêque de Liège au sujet de la mort de Mgr Malou, dont ce prélat était, comme on sait, l'ami intime :

(1) A Rome, l'obéissance n'humilie jamais, parce que « une seule personnalité est en relief, celle de Jésus-Christ, » comme le dit si bien le grand évêque de Poitiers.

Les moindres gestes de Pie IX semblent dire : « Comme Vicaire du Christ, je suis votre père, votre roi, votre docteur, votre force ; mais, comme homme, je suis votre frère et le serviteur des serviteurs de Dieu. » Aussi, pas de souverain, pas d'homme même plus accessible. En lui s'unissent le comble de la majesté et le comble de la familiarité la plus paternelle.

« A notre vénérable frère Théodore-Joseph, évêque de Liège,

« PIE IX, PAPE.

« Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique.

« Nous avons pleuré volontiers avec vous notre vénérable frère, l'éminent évêque de Bruges, qui nous a été enlevé, à la bien grande affliction de notre cœur. Pourtant, comme Augustin à la mort de sa mère, nous n'avons pas cru qu'il convînt de manifester notre deuil par des larmes mêlées à des plaintes et à des gémissements, puisque sa fin n'a pas été malheureuse, puisque même il n'est point mort tout à fait, comme nous le démontrent et les enseignements de sa conduite, et la sincérité de sa foi, et les solides raisons que vous avez si éloquemment exposées. En effet, pour ne rien dire de l'intégrité de sa vie, ni des travaux exécutés par lui avant qu'il fût chargé du gouvernement de l'Eglise de Bruges, travaux qui l'ont fait si vivement regretter à l'université catholique de Louvain, tout son épiscopat a été rehaussé par l'éclat de ces vertus qui sont propres à un évêque; tellement qu'il ne lui a rien manqué de ce qui vaut à un pontife le glorieux titre de très-bon pasteur. Sa science et sa fermeté dans la défense de la vérité et la réfutation des erreurs, l'énergie de son âme dans ses luttes en faveur des droits de ce saint Siège, son amour paternel envers son clergé, son attention à bien choisir les ministres de l'Eglise, ses soins à former les élèves de ses séminaires et à leur inculquer une doctrine pure et solide à l'égard des

ouailles qui lui avaient été confiées, son exactitude à faire la visite de son diocèse, son assiduité à exercer le ministère de la parole, son application si active à publier d'utiles ouvrages, sa bonté, sa mansuétude envers chacun, toutes ces qualités étaient si manifestes chez lui, qu'elles ont été connues de tous. Le zèle qu'il avait pour sa propre sanctification n'était pas moins manifeste; bien qu'absorbé par tant d'occupations, il sembla vivre non pour lui-même, mais pour les autres. En effet, il offrit le modèle d'une vie pleine de bonnes œuvres; l'ardeur intérieure de sa charité, son union intime avec son Dieu se révélaient et dans ses ouvrages scientifiques et dans ses sentiments, imprégnés d'une rare piété. Il a laissé un monument impérissable de ces sentiments, surtout dans ce qu'il a écrit sur l'Immaculée Conception de la Vierge Mère de Dieu. Or ces mêmes raisons, qui nous font regretter que ce frère si aimé nous ait été enlevé ici-bas, nous pressent de croire qu'il nous est déjà rendu là-haut, et qu'il y est pour nous un intercesseur plus dévoué et plus puissant, un appui plus solide auprès de notre Père céleste.

« Voilà ce qui tempère nos regrets; voilà ce qui doit consoler son diocèse, auquel nous donnons affectueusement notre bénédiction apostolique en même temps qu'à vous, vénérable frère, et au troupeau confié à votre zèle.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 8 juin de l'an 1864, de notre pontificat le XVIII^e.

« PIE IX, Pape. »

Le meilleur des pères.

Aucun roi, aucun souverain ne se montre père de ses enfants au même degré que Pie IX : *Nemo tam pater*; mais, il

faut le dire aussi, aucun roi n'est aimé comme lui. Nous pourrions en citer une multitude de preuves; nous nous contentons de rapporter les plus récentes.

— Il y a quelque temps, dans une de ses promenades hors la ville, le Saint-Père, marchant à pied, accompagné d'un de ses prélats, rencontra un bon paysan qui allait son chemin, mordant à plaisir dans un gros pain blanc qu'il tenait des deux mains. « Bonjour, mon fils! » s'écrie Pie IX, tout joyeux de la bonne mine de l'homme. Celui-ci, la bouche pleine, se contente de secouer la tête de haut en bas et passe outre. Tout à coup, au détour de la route, il aperçoit une suite de gens et un grand carrosse doré. « Ce doit être le Pape, pense-t-il, et tombant à genoux : *Pst! pst! si siete il Santo-Padre, la benedizione! la benedizione!* (Si vous êtes le Saint-Père, la bénédiction! la bénédiction!) Et Pie IX se retourne enchanté du *Pst* de l'homme, et le bénit avec tendresse.

Pie IX au milieu du petit peuple.

On lit dans le journal *le Monde* une lettre datée de Rome le 28 octobre 1862 :

« Nous sommes au mois d'octobre, au temps des fêtes restées en usage depuis l'antiquité païenne et ramenées, grâce au christianisme, à la décence et à la modération qui conviennent. Que nos lecteurs ne s'arrêtent donc pas aux récits des journaux italiens, qui représentent la Rome papale comme un tombeau, le peuple gémissant dans la servitude et pleurant sur le sort d'un nouveau Malchus. On est triste là où l'on est coupable, où l'on nourrit de perfides pensées. Tout ce que les méchants font en ce moment sur la terre contre Dieu et la sainte Eglise peut voiler d'un nuage le regard du Vicaire de Jésus-Christ, mais à travers ce nuage les fidèles aperçoivent sa sérénité angélique.

« Le 27, Pie IX, sortant du Vatican, s'était dirigé en voiture sur les hauteurs de Monte-Mario, et comme il descendait ensuite à pied, suivi des prélats de sa maison, de ses domestiques, et escorté de six gardes-nobles, il passa devant les *osterie* (guinguettes) où les gens du menu peuple, mêlés aux bourgeois de Rome, se rendent en foule dans les derniers jours d'octobre pour boire et danser. Or, voyant arriver le Pape, ces joyeuses troupes coururent au-devant de lui en criant : « Vive notre adoré souverain ! vive le Pape-roi ! Nous le voulons ! » *Lo vogliamo ! Si, lo vogliamo ! Resti sempre tra noi per farci felici, per farci allegri !* Et les femmes tenant leur tambour de basque, les hommes jouant l'air de *Pio nono* sur leurs violons, leurs guitares et leurs flûtes, s'agenouillaient, puis le suivaient. Beaucoup se jetaient au-devant de ses pas, prenaient ardemment ses mains, les pans de ses vêtements, et, se prosternaient, appliquaient leurs lèvres sur ses pieds sacrés. Pie IX, souriant, leur disant de ces mots paternels et familiers auxquels il a habitué ses enfants, se laissa ainsi arrêter quelques instants à la douceur de se voir aimé. Voilà bien, pensai-je, nous dit notre correspondant qui a été témoin de ce spectacle, voilà bien la royauté chrétienne, ou, si l'on veut, la paternité royale, douce, aimable, facile, remplie d'abandon avec les petits, forte, solennelle, majestueuse, quelquefois terrible avec les grands, que l'orgueil, l'envie et les sacrilèges ambitions enhardissent. Les mauvais journaux vous diront que les manifestations pontificales sont soudoyées par la police ou par le parti catholique, que le Pape ne marche qu'accompagné de forces imposantes, que son peuple ne l'aime pas et vit dans la misère et l'abjection : il y avait pourtant sur la route de Monte-Mario près de 500 personnes très-loin d'attendre Pie IX et que le bon vin mettait en veine de sincérité.

« Un dernier trait peint le caractère du peuple romain. Le Pape, désirant mettre fin à cette manifestation, dit d'un

ton de voix très-tendre : *Basta, basta, figli miei* (Assez, assez, mes enfants). Et les plus rapprochés de répéter aux autres : *Basta, basta*. « Comment, *basta* ! reprenaient ceux-ci ; « parce que vous avez eu la bonne fortune de le toucher, « vous trouvez que c'est assez ? Egoïstes ! et nous ? » Le Pape souriait et étendait sa main, caressait doucement la joue de ceux qui étaient à sa portée, cherchait à s'arracher à ces filiales instances, et les prélats et les gardes-nobles laissaient faire ou ne s'opposaient que faiblement. Les touristes qui ont fait le voyage de Rome savent comment ces choses se passent. Lorsque Pie IX reprit sa promenade, il fut suivi longtemps par les musiciens et par les femmes qui sautaient en battant leurs tambourins, et de loin il put entendre encore les cris et les *evviva* de ses bons sujets. »

— A la fin du mois d'août 1867, au plus fort du choléra, le Pape sortit à pied hors la porte Santa-Angelica, derrière le Vatican, pour se promener. Sur son chemin il vit une famille attablée à la porte d'un cabaret et mangeant des concombres : une ordonnance de police défendait alors la vente de ce légume, à cause de l'épidémie. Il s'approcha bonnement et dit aux contrevenants :

— N'avez-vous donc, mes enfants, autre chose à manger ? Vous savez que cette pitance est prohibée ?

— Oui, Saint-Père, lui répondit-on ; mais bénissez ces concombres, et ils ne nous feront pas de mal.

— Je bénirais, dans ce cas, *in articulo mortis*, repartit Pie IX ; je préfère un autre remède.

'Et appelant un de ses camériers, il fit jeter les concombres, paya au gargotier un autre plat plus copieux pour la famille et continua sa promenade.

— Au commencement des récréations d'octobre 1867, en allant également se promener à pied du même côté, il s'arrêta pour se reposer sur le versant de Monte-Mario, devant une ferme où des jeunes filles sautaient aux sons d'un orgue

de Barbarie. Il s'assit un moment sur un banc, les regarda s'amuser, puis s'avança, et en souriant :

— Bravo, bravo, mes filles! fit-il; j'aime qu'on se divertisse.

Et pour permettre sans doute aux danseuses de garder plus longtemps leur orgue et de se rafraîchir, il leur distribua à chacune un *papetto* (1 fr. 7 centimes), et leur dit ensuite adieu avec cette bonne grâce qui lui est familière.

Le verre d'eau fraîche.

On écrivait de Rome à un journal de Paris la lettre suivante :

« La rentrée du Saint-Père à Rome au retour de son voyage dans le royaume de Naples a été un véritable triomphe. Une foule immense occupait la station du chemin de fer, la vaste place des Thermes et toutes les rues que devait parcourir le cortège pontifical. Toutes les rues jusqu'au Vatican étaient illuminées de la même manière, et à chaque pas la foule, toujours grossissante, faisait retentir ces cris enthousiastes : *Vive le Saint-Père! vive notre roi!* A neuf heures, Sa Sainteté remettait les pieds au Vatican.

On raconte au sujet de ce voyage plusieurs anecdotes fort touchantes. Ainsi, on avait eu beau prendre des mesures à la frontière napolitaine pour empêcher la population de la franchir et d'aller à la rencontre du Saint-Père à Ceprano ou dans les autres villes limitrophes, beaucoup sont parvenus à tromper la vigilance des gardes, soit en prenant les montagnes, soit en passant à la nage ou à gué le Liri. Un homme qui venait de traverser ce fleuve s'est présenté à Sa Sainteté sur le chemin de Ceprano. Le Pape l'a engagé à changer d'habits, l'a béni et lui a dit de revenir chez lui. A Anagni, après l'inauguration de la fontaine, le Saint-Père se prome-

nait sur la place. S'approchant d'un groupe près du monument nouveau, il demanda un verre à une femme et voulut goûter l'eau. Jugez de la joie de la pauvre femme de voir son verre entre les mains du Vicaire de Jésus-Christ.

Le 17 novembre, Pie IX a dirigé sa promenade vers le quartier de Saint-Jean de Latran, où l'on construit, par ses ordres et de ses deniers, une belle fontaine et un lavoir. Il était là, examinant les travaux, lorsque la foule, et surtout les pauvres femmes du peuple, l'ont entouré en lui demandant, avec sa bénédiction, le don des médailles, des chapelets et des monnaies qu'il est dans l'usage de distribuer. « Donnez-nous quelque chose, Saint-Père, disaient deux ou trois des plus rapprochées. — Ne voyez-vous donc pas ce que je vous donne ? a répondu le Pape : une belle fontaine et un lavoir. — Comment ! c'est vous qui nous donnez cela, Père saint ? se sont écriées les femmes. Que Dieu vous bénisse et qu'il vous accorde de longs jours ! Vivez, vivez, Pie IX, vivez pour nous qui vous aimons ! » Et la foule d'acclamer, et Pie IX de sourire et de bénir.

Les jambons offerts au Pape.

Lors du dernier voyage du Saint-Père, l'incident le plus curieux est arrivé à Alatri. Une femme, portant sur la tête un panier recouvert, entre au palais où demeurait le Pontife. Elle s'avance dans les appartements, mais elle est arrêtée et reconduite à la porte ; aussitôt elle commence à crier, disant qu'elle veut parler au Pape, et, dans ce dessein, elle cherche de nouveau à pénétrer vers lui. Le Saint-Père entend le bruit, s'informe et donne ordre qu'on laisse venir la visiteuse. Celle-ci, toujours son panier sur la tête, passe alors fièrement, et déposant son fardeau aux pieds de Sa Sainteté avec une admirable assurance et une franche naïveté : *Tiens, Saint-*

Père, lui dit-elle, je t'apporte quatre jambons; tu les mangeras, car ils sont bons, va!

Le Pape déclinait le présent et voulait que la femme le gardât pour sa famille.

— Mais si vous ne le prenez point, c'est que mon mari se fâchera.

— Où est votre mari?

— Au bas de l'escalier.

Le Saint-Père demande à voir le mari, qui se jette à ses pieds, colle ses lèvres sur la mule du Pape et ne bouge plus. Sa Sainteté le prie de se relever : rien. Bref, il lève enfin la tête, et à la question qui lui est adressée, il répond qu'il est pauvre, mais qu'il a néanmoins de quoi vivre.

— Je voudrais bien vous donner un chapelet, quelques médailles; mais en ce moment... dit le Pontife.

— Allons donc! pas tant d'affaires! Est-ce que je suis venu vous apporter ces jambons pour avoir un cadeau?

— Eh bien! en échange de la médaille, prenez ceci.

Et le Pape lui tendait un rouleau de cinquante écus d'or.

— Saint-Père, si c'est de l'argent, je ne le prends point; c'est inutile, j'aimerais mieux remporter mes jambons. Il ne faut pas qu'on dise que je vous les ai vendus. Ah! la Madone m'en garde!

Le Saint-Père sourit.

— Mon bon fils, écoutez ma proposition. Achetez avec cet argent un ou deux porcs, engraissez-les, et l'année prochaine, quand vous aurez fait le jambon nouveau, apportez-le-moi à Rome; je le recevrai comme mien.

— Parfait, Saint-Père! répond le mari. Bien à vous, et au revoir l'année prochaine.

Et là-dessus il repartit avec sa femme, enchantée comme lui de ce dénouement.

Les quatre jambons furent envoyés à une famille pauvre. L'aventure a égayé et charmé toute la ville.

Récit d'un souve.

En parcourant les annales de l'Eglise, on trouverait difficilement un roi, un pontife qui ait su allier tant de majesté et de fermeté avec cette bonté et cette admirable simplicité qui respirent dans toute la personne du Pontife-roi qui siège si glorieusement de nos jours sur la chaire de saint Pierre..

On lit dans les *Annales religieuses d'Orléans*, aux nouvelles de Rome :

« Je suis allé dernièrement à Frascati visiter les zouaves pontificaux ; j'ai trouvé là plusieurs compatriotes avec lesquels je me suis longuement entretenu. L'un d'eux m'a raconté le fait suivant, qui m'a vivement intéressé.

« Je suis allé, m'a-t-il dit, avec onze de mes camarades, de Frascati à Rome pour célébrer, dans les catacombes, la fête de saint Calixte et de sainte Cécile. Partis à une heure du matin, nous arrivions au jour, et apprenant que le Pape devait se rendre aux catacombes, nous voulûmes voir Pie IX.

« On ne marche pas six heures durant pour venir de Frascati à Rome et s'en retourner ensuite sans avoir vu Pie IX. Aussi, malgré la foule, nous étions là. Il faut attendre trois heures, nous attendîmes. Enfin : « Le Saint-Père ! le Saint-Père ! » crie-t-on de toutes parts. J'accours sur la rampe du chemin ; en effet, on voyait de loin accourir vers nous un garde-noble, sabre au poing.

« Deux minutes après, un autre arrive, puis un autre encore, et la voiture enfin qui portait notre bienheureux Pie IX. Il arrive ; quelques gardes seulement sont autour de lui. Il descend ; tout le monde est à genoux. Nous ses zouaves, afin qu'il nous remarque, nous nous rangeons en file, séparés de la foule, du reste en ce moment peu nombreuse. Il passe ; il est rayonnant de joie. Il nous vit et nous

remarqua. Pour tout le monde il a un regard ; mais pour les zouaves, c'est bien autre chose : il nous aime. Il s'arrêta devant nous et nous bénit en nous disant : « Que le bon Dieu vous bénisse ! » Dès qu'il est passé, nous nous relevons. Nous le suivons de près, nous sommes à ses côtés. Il descend aux catacombes ; nous voulons le suivre, mais les cardinaux nous arrêtent, et, comme la foule se précipitait, on nous ordonne, de la part de Pie IX, d'arrêter et de contenir le flot. La famille Borghèse a seule le privilège d'entrer pendant que l'on chante au pied du trône pontifical. Ce rôle de gendarmes ne nous plut qu'à moitié, et fort heureusement qu'il fut de courte durée. Le Pape ne demeura que quelques instants en prière ; quand il sortit, nous nous plaçâmes de manière à l'entourer. Le plan réussit, et je crois que nous serions encore à lui presser les mains et à baiser son anneau, si les cardinaux n'étaient venus l'enlever à notre affectueuse vénération.

« Alors deux d'entre nous, les plus rapprochés de Sa Sainteté, se précipitent, et presque de force prennent le saint Pontife chacun par un bras, et le soutiennent pendant qu'il monte les degrés. Pie IX se laissait faire avec une exquise bonté, qui nous remplit encore d'une émotion indicible. Quelques prélats paraissaient mécontents de cette familiarité, mais lui disait : « Non, non, laissez-les faire. » Puis tout à coup, se dégageant, il prit à son tour les bras des deux zouaves, en leur disant avec vivacité : « Ce n'est pas vous qui devez me conduire, mais c'est moi qui vous conduirai. »

« Quand il fut parvenu au sommet, les zouaves le quittèrent et reprirent leur place à ses côtés ; alors il nous bénit de nouveau, et, faisant quelques pas, il s'arrêta à contempler le magnifique spectacle du soleil couchant. En ce moment quelques uns d'entre nous, voulant le voir le plus longtemps possible, montèrent sur un tas de débris assez peu solides,

provenant d'un éboulement qui avait eu lieu quelques jours auparavant. Le Saint-Père s'en aperçut, et, venant à eux, il leur dit avec une grande douceur ces paroles textuelles : « Ne tombez pas, car le moment de mourir n'est pas encore venu. » *Non é bisogna ancora di morire.*

« Et, en terminant son récit, ce jeune zouave, enfant de la France, s'écriait : « Qui n'aimerait un si bon Pape ? » C'est bien là le cri de tous ceux qui connaissent notre bien-aimé Pontife.

« Vive Pie IX ! »

Vraie popularité.

Pie IX est populaire, parce qu'il n'y a en lui aucun intérêt contraire aux intérêts de son peuple, aucune passion, aucun calcul, aucune arrière-pensée de nature à entretenir le soupçon. Il est populaire, parce qu'il inspire la confiance, une confiance absolue. Il est populaire, parce que chacun s'abandonne à l'amour qu'il inspire et qu'il ressent.

Un jour Pie IX se promenait dans la campagne, aux environs de Castel-Gandolfo, où il va passer un mois de l'été. Il rencontre des paysans qui allaient à leur travail. Ces braves gens se mettent à genoux pour recevoir sa bénédiction. Quand le Pontife les a bénis, il leur adresse familièrement la parole : « Vous êtes bien heureux, mes enfants, d'habiter un si beau pays, où l'on respire un si bon air. — Oh ! oui, Très-Saint-Père, répondit l'un d'eux ; mais pourquoi donc n'y venez-vous pas plus souvent ? Vous seriez bien mieux chez nous. Pourquoi donc restez-vous toujours là-bas, dans votre Rome ? » Où est le prince qui échange ains avec ses plus humbles sujets de si touchants et paternels colloques ?

— On écrivait de Rome le 13 juillet 1863 :

« Le Saint-Père a quitté Rome le 12^e pour se rendre à Castel-Gandolfo, où il restera, selon toute apparence, jusqu'au 13 septembre.

« Il est d'usage à la cour romaine qu'avant d'entreprendre une excursion hors de la capitale, le Saint-Père et sa suite descendent à Saint-Pierre et y récitent, devant la Confession, les prières *pro itinere faciundo*. En se relevant, le Pontife bénit ceux qui l'accompagnent et donne le signal du départ.

« Il était cinq heures de l'après-midi lorsque le cortège pontifical a traversé la place Saint-Pierre pour gagner la porte Saint-Jean. Entre ces deux points extrêmes s'étend toute la ville dans sa plus grande largeur. Les rues que devait suivre le Pape étaient pavoisées aux fenêtres et aux balcons et couvertes de sable fin. Pendant le passage du cortège sur une paroisse, les cloches de toutes les églises sonnaient comme aux jours de fête. La foule, groupée aux abords des églises et des monuments, s'agenouillait avec respect pour recevoir la bénédiction apostolique. « Au revoir, Saint-Père, à bientôt; que l'air de la campagne vous fasse du bien! » criait notre bon peuple avec un accent de tendre familiarité, et le Pape se penchait à la portière pour répondre de la voix et du geste et pour bénir. En passant devant les troupes, le cortège ralentissait sa course. Le long de la route d'Albano, le Saint-Père rencontra encore des voitures, des cavaliers et des gens à pied qui l'attendaient. »

Une femme centenaire et Pie IX.

Dans le courant de l'année 1862, Pie IX étant allé à Marino visiter ses chers zouaves, une femme presque centenaire s'efforçait de fendre la foule sur le passage de Sa Sainteté et s'écriait avec émotion : « Soyez le bienvenu, Saint-Père ;

que Dieu vous donne longue vie ! » Elle était née, disait-elle, sous le pontificat du pape Braschi ; elle avait vu *emporter* Pie VI et Pie VII, ce dernier revenir, et Pie IX traverser Albano à son retour de l'exil de Gaète. « Nous ne le laisserons pas *emporter*, ajoutait-elle avec une conviction profonde ; et puis, je sais que la Madone lui veut beaucoup de bien, car c'est lui qui l'a proclamée immaculée en sa conception. »

Bénédiction apostolique.

On écrivait de Rome à la *Semaine religieuse* de Paris en novembre 1865 :

« La santé du Saint-Père est toujours bonne. Le Pontife sort fréquemment ; il a parcouru la longue rue du Corso à pied vendredi dernier. Une femme qui sortait d'une église s'est précipitée aux pieds de Sa Sainteté en la suppliant de lui donner la bénédiction *in articulo mortis* ; car, disait-elle, à mon âge je ne suis pas sûre de rencontrer encore le Pape. » Pie IX, vivement ému de ses instances, lui a donné la bénédiction apostolique. »

Beau cadeau de Pie IX à un nouvel évêque.

Le *Journal de l'Ain* a reçu communication d'une lettre écrite par M. l'abbé Monnin, missionnaire du diocèse de Belley, qui prêchait en 1865 la station de l'Avent à Rome, et dans laquelle il rend ainsi compte de son entrevue avec Pie IX :

« Après que je lui ai eu baisé sa mule-rouge, il m'a relevé en me tendant la main, et m'a demandé des nouvelles de mon diocèse, de mon digne évêque. Il m'a parlé très-lon-

guement du curé d'Ars, du procès de béatification et de l'espoir qu'il avait de le voir prochainement aboutir. Il m'a dit la joie que lui avait causée le retour à l'unité liturgique, puis il est venu aux douleurs présentes de l'Eglise. « Je suis « tranquille, m'a-t-il dit, et nous devons l'être tous. Je suis « tranquille, parce que j'ai des promesses qui m'ont été fai- « tes dans la personne de saint Pierre, et que le Seigneur « est fidèle dans ses promesses. Je ne veux pas que le Maître « puisse me dire : *Modicæ fidei, quare dubitasti ?* « Homme « de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Je ne doute pas « du triomphe ; il peut tarder, mais il est certain. Tous les « bons esprits le comprennent, même dans les communions « dissidentes ; ils comprennent que l'Eglise a le dépôt des « vérités éternelles. On m'oppose les principes de 89. Le « plus grand malheur qui puisse arrive aux principes de 89, « c'est qu'on les fit servir contre nous. Le monde a vécu « longtemps sans les principes de 89 ; il ne saurait vivre un « instant sans l'Eglise. »

« Et comme je lui disais que tous les regards et tous les cœurs, dans le monde entier, se tournaient vers lui avec un sentiment d'amour, de vénération et d'invincible espérance : « Moi, a repris Sa Sainteté, je ne suis qu'un vieillard qui « penche vers la tombe ; mais notre Seigneur, qui choisit « ce qui est fort, a daigné faire de moi son Vicaire, et c'est « à son Vicaire qu'il a promis d'être avec lui jusqu'à la fin « des temps ; c'est son Vicaire qu'il a chargé de confirmer « ses frères ; c'est pour son Vicaire qu'il a prié, afin que sa « foi ne défaille point ; c'est à son Vicaire qu'il a dit : « Tu « es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et la « révolution ne prévaudra pas contre mon Eglise. » Voilà « pourquoi le Vicaire de Jésus-Christ est tranquille au mi- « lieu de l'abandon des hommes. »

« — Saint-Père, me suis-je écrié, le cœur de tous les « vrais Français est avec vous, et nous dirons comme saint

« Pierre à notre Seigneur : *Tecum paratus sum et in carcere rem et in mortem ire.* « Je suis prêt à aller avec vous et en prison et à la mort. »

« — Oh ! je le sais bien, a répondu le Pape, que la France est une nation généreuse et catholique. Ce n'est pas elle en ce moment qui m'abandonne. »

« Puis Pie IX a souri de son céleste sourire, et, après que je lui ai eu demandé sa bénédiction pour moi, pour le diocèse, pour la famille sacerdotale à laquelle j'appartiens, pour ma famille naturelle et pour toutes les âmes qui me sont chères, il m'a dit une dernière fois avec un accent d'ineffable tendresse : *Addio, caro ! La pace del Signore sia sempre con te !*

« Je suis sorti de là le cœur fondant, ayant retrouvé un instant aux pieds du Vicaire de Dieu toutes les émotions qu'il m'a été donné si souvent de ressentir auprès du curé d'Ars. On reconnaît les saints au même accent. Pie IX a, comme notre bon saint et comme tous les saints, la puissance de la voix et du regard ; chacune de ses paroles tombe dans l'âme comme du baume et de la rosée, et quand son regard s'arrête sur vous, c'est le regard le plus profond, le plus tendre et le plus compatissant qui ait jamais mesuré votre misère.

« J'entends tous les jours raconter quelques traits nouveaux de la bonté touchante, de la sensibilité, de la générosité du Saint-Père. On parle beaucoup des scènes vraiment attendrissantes qui ont eu lieu au Vatican au départ de nos soldats. Les journaux ont dit les adieux de nos officiers, les paroles si graves, si belles, si solennelles du Pape, et les présents gracieux dont il les a accompagnés ; mais sa bonté s'est étendue jusqu'au dernier de nos petits soldats.

« Un jour qu'il n'avait plus de médailles à leur distribuer, il leur a donné des cigares. « On vient de m'envoyer des cigares de la Havane, a-t-il dit, on savait que vous deviez

« venir me voir ; comme le Pape ne fume pas, vous fumerez ces cigares en pensant à lui. » Pie IX donna tout ce qu'il avait, comme faisait le curé d'Ars.

« Dimanche, je dînais au séminaire français avec Mgr de Rego de Medeiros, le nouvel évêque de Fernambouc, dans le Brésil, sacré il y a quinze jours à Sainte-Croix de Jérusalem. Le Saint-Père a eu à vaincre chez ce jeune prélat, pour lui faire accepter ce fardeau suprême, des terreurs, des résistances, des larmes et des prières, comme il y en avait dans la primitive Eglise. En le revoyant après son sacre : « Cher fils, lui dit-il, avez-vous une croix ? — Très-Saint-Père, « j'ai celle que Votre Sainteté a daigné mettre sur mes « épaules. — Avez-vous celle dont la vue vous aidera à « porter l'autre ? »

« Puis allant à son écrin et en tirant une magnifique croix, toute ruisselante de rubis : « Tenez, mon fils, ajouta-t-il, ne « regardez pas la matière dont cette croix est composée, re- « gardez la pensée que j'y attache, qui est une pensée de cou- « rage, de générosité, de joie même à l'encontre des diffi- « cultés nombreuses et des périls extrêmes que vous allez « trouver dans votre laborieux apostolat. »

« Mgr de Medeiros pleurait à chaudes larmes en nous rapportant les paroles du Saint-Père, et il ajoutait qu'au moment de se séparer de cette croix, Pie IX y avait attaché un long regard, l'avait baisée une dernière fois, avait paru faire un effort sur lui-même et avait dit : « Je croyais mourir avec « elle ; c'est la croix que m'a donnée Grégoire XVI après son « sacre. »

« En rentrant chez lui, sous le coup de cette scène, le nouvel évêque nous a confié qu'il n'avait rien eu de plus pressé que de mettre dans son testament qu'après sa mort la croix de Grégoire XVI et de Pie IX passerait à ses successeurs, et que lorsque Pie IX serait sur les autels, car il ne pouvait manquer d'y être, telle était l'impression laissée dans

son âme par l'entretien qu'il venait d'avoir avec Sa Sainteté, cette relique insigne appartiendrait à la Madone de sa cathédrale. »

Une audience du Saint-Père.

Le jour de Pâques, un pauvre paysan entrait dans l'antichambre pontificale pour être admis à l'audience du Saint-Père. Il était profondément ému, et tous les princes de l'Eglise le considéraient avec intérêt.

Il fut admis, se jeta en larmes aux pieds du Pape, et en reçut les marques de la plus paternelle bienveillance.

Voici ce qui donnait à cette touchante entrevue un caractère particulier :

Il y a de longues années, vers la fin du dernier siècle, une noble et illustre famille des Etats pontificaux s'était rendue, selon sa coutume, dans les jours d'automne, à une maison de campagne qu'elle possédait à environ six milles de la ville.

Parmi les membres de cette famille se trouvait un vif et charmant enfant qui s'appelait Giovanni.

Un jour, l'enfant s'en va chercher un jeune *contadino* de vingt ans, attaché au service de la famille; et, tout en se promenant à travers la campagne, ils arrivent sur le bord d'un fossé d'une assez grande profondeur, rempli d'eau stagnante.

L'enfant s'arrête, aperçoit de petits poissons qui se remuaient dans l'eau, s'amuse de leurs débats, veut les prendre avec ses petites mains, s'approche de plus en plus du bord sans s'apercevoir du danger, fait quelques pas sur ce terrain glissant et fangeux.

Tout à coup le pied lui manque; il tombe dans l'eau et disparaît. Il allait se noyer, mais la Providence l'arracha au péril.

Le brave paysan le sauve et le ramène à bord. Le paysan était Guidi, le vieillard admis tout tremblant à l'audience du Pape, et l'enfant, ce nouveau Moïse sauvé des eaux, c'était Giovanni des comtes Mastai, c'était le Souverain Pontife Pie IX, le Pape actuel.

N'est-ce pas qu'elle est émouvante cette histoire connue de tous les Romains, et qu'on se sent ému à l'aspect de ces deux vieillards : l'un amené par sa pauvreté à retrouver l'enfant qu'il avait sauvé, et qu'on avait longtemps écarté, en raison de ses haillons, du palais pontifical ; l'autre étincelant sous la pourpre et la tiare, et qui s'embrassaient en souvenir de la protection divine, dont l'un fut l'objet et l'autre l'instrument ?

Charité de Pie IX.

On écrit de Rome le 1^{er} août 1867 :

« Nous avons à signaler un nouveau trait de la charité du Saint-Père.

« Sa Sainteté, voyant que des cas de maladie suspecte se produisaient en assez grand nombre au sein de la classe pauvre depuis la brusque élévation de la température qui a eu lieu vers le 15 juillet, a fait savoir aux curés de Rome que 25,000 fr. étaient mis à leur disposition pour les malades les plus besogneux, et que cette somme serait augmentée, si cela devenait nécessaire. S. E. le cardinal-vicaire est chargé de la distribuer.

« A cette nouvelle, le peuple, principalement dans les quartiers du Transtévère et des Monts où la maladie est le plus répandue, a éclaté en transports de reconnaissance et d'allégresse. Au Transtévère, les notables ont fait prier le Saint-Père de se montrer, et il a bien voulu traverser le quartier en voiture ; mais ce n'était pas assez : les Transtévérins voulaient le voir, l'entourer, lui parler à leur aise ; il a fallu

qu'il descendît, et alors les cris de *Viva Pio nono ! Viva il nostro Padre ! Dio gli dia bene !* (Vive Pie IX ! Vive notre Père ! Que Dieu le rende heureux !) sont partis de la foule. Le Pape a dû s'arrêter plusieurs fois pour bénir des malades que leurs proches lui désignaient des fenêtres et des balcons des maisons, en criant : *Santo Padre, questo infermo chiede la benedizione* (Saint-Père, ce malade demande la bénédiction). »

Visite de Pie IX aux prisonniers garibaldiens.

La *Gazette du Midi* extrait d'une correspondance particulière les détails suivants :

« Il s'est passé, au fort Saint-Ange, une de ces scènes qui réclament une plume de génie ou un pinceau illustre.

« Les prisonniers garibaldiens, qui s'y trouvent au nombre de plus de deux cents, étaient tous réunis dans une salle basse du mausolée d'Adrien, lorsque la porte de leur prison s'est ouverte et qu'ils ont vu apparaître tout à coup un homme vêtu de blanc ; c'était le Pape. Il est entré seul, tranquille, rayonnant de joie et de majesté.

« Il s'est arrêté au milieu d'eux et leur a dit : « Me voici, « mes amis ; vous voyez devant vous le vampire de l'Italie dont « parle votre général. Quoi ! vous avez tous saisi les armes pour « courir contre moi, et vous ne trouvez qu'un pauvre vieil- « lard ! » Un profond silence régnait dans la salle ; tous les garibaldiens s'étaient instinctivement agenouillés. Pie IX, ému et resplendissant, était debout au milieu de ces révolutionnaires tombés à ses pieds, et qui offraient une saisissante image de l'Italie repentie, de l'Italie de l'avenir.

« Il s'est approché de plusieurs d'entre eux et leur a dit : « Vous, mon ami, vous manquez de vêtements, vous de « souliers, vous de linge ; eh bien ! ce sera ce Pape contre

« lequel vous marchiez tantôt qui pensera à vous vêtir et
 « à vous renvoyer à vos familles, auxquelles vous porterez
 « sa bénédiction. Seulement, avant de partir, vous ferez,
 « comme catholiques, une retraite spirituelle pour l'amour de
 « moi. C'est le Pape qui vous en prie. » Les garibaldiens ont
 tous demandé à baiser son pied. Plusieurs d'entre eux
 sanglotaient. Le Saint-Père les a bénis. »

La première Sœur de charité de Pie IX.

On sait que la reine de Naples a été obligée de s'éloigner, pendant quelque temps, de la ville sainte, pour aller auprès de sa sœur, l'impératrice d'Autriche, qui réclamaient ses soins.

Les adieux de la reine au Souverain Pontife ont été des plus touchants. Reçue en audience particulière, tout en la voyant entrer, le Saint-Père s'est levé en s'écriant : « Voici
 « ma première fille de charité ! » Ces mots si justes, tombés de si haut, resteront dans l'histoire et seront le plus bel éloge de celle dont ils résument la vie et les vertus. Après d'autres paroles les plus affables et les adieux réciproques, elle a demandé, tout émue, la bénédiction de Sa Sainteté pour le roi et sa famille, pour ses chers malades, pour l'enfant futur qui motive son départ, pour la famille impériale, pour la Bavière et pour l'Autriche, en lui témoignant son extrême regret des nouvelles croix qui lui surviennent de cette partie de l'Eglise. Le Saint-Père, en la bénissant selon toutes ses demandes et ses désirs, l'a consolée affectueusement par l'espérance de voir bientôt surgir des jours meilleurs pour l'Eglise, pour les peuples et pour les souverains.

Amour de Pie IX pour les enfants:

Il est impossible de ne pas ressentir la plus douce et la plus profonde émotion à la lecture des pages de l'Évangile qui nous ont transmis le récit de la tendresse paternelle du Sauveur pour les petits enfants.

L'écrivain sacré nous dit que sur son passage on prétendait les éloigner, par un respect mal entendu, et alors Jésus ordonnait qu'on les laissât approcher de sa personne sacrée. *Laissez, dit-il, laissez les petits enfants venir à moi ; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.* Et dans toutes les occasions, lorsque ces pauvres petits enfants se rencontraient sur ses pas, le bon Jésus les entourait de ses caresses, il les couvrait de ses bénédictions, et il savait bien dire à ses apôtres qu'ils devaient eux-mêmes redevenir de petits enfants, s'ils voulaient conquérir le royaume des cieux. En effet, parmi toutes les promesses et toutes les garanties que Jésus assurait à ceux qui avaient fait du bien en son nom, il a voulu ranger d'une manière toute spéciale le soin donné à l'enfance, par ces paroles : *Je vous le dis, qui-conque aura reçu un de ces petits en mon nom m'aura reçu moi-même.*

A l'exemple du divin Maître, dont il reproduit si parfaitement la mansuétude et la bonté, notre bien-aimé Pie IX se montre plein d'affection pour les petits enfants; il leur parle, il les interroge, il les caresse comme le Sauveur, et ces petits ne craignent pas de s'approcher de sa personne.

Un jour Pie IX s'était rendu au Monte-Pincio; c'était l'heure de la promenade, et une grande foule le suivait. Sur son passage, un pauvre homme, tenant un joli enfant, s'était agenouillé, et l'enfant, s'échappant des bras de l'homme, avait couru vers le Pape, et le Pape, prenant l'enfant, avait de ses mains caressé son front, puis l'avait béni.

Cet acte si simple avait cependant ému la foule; elle avait compris tout ce que présentait de gracieux ce rapprochement du Vicaire de Jésus-Christ et d'un pauvre enfant du peuple.

— Pendant la visite que le Saint-Père a faite récemment aux fouilles d'Ostie, une vieille femme s'est approchée de Pie IX en conduisant un petit enfant qu'elle a fait agenouiller à côté d'elle. Le Saint-Père les a bénis et s'est arrêté quelques instants en remarquant que l'enfant, à peine âgé d'un an, portait au cou une très-longue croix d'argent. « Vous avez bien raison, ma fille, a dit Sa Sainteté, de lui faire porter une aussi lourde croix. Par le temps qui court, il faut s'habituer de bonne heure aux croix. »

La requête d'un pauvre enfant.

Dans une des audiences publiques que le Saint-Père donne tous les quinze jours, et pendant lesquelles chacun peut avoir accès auprès de lui, un jeune écolier se présenta. « Saint-Père, j'ai su qu'il y a quelques années vous avez bien voulu exaucer la requête d'un jeune enfant; encouragé par cet exemple, je viens vous en faire une, moi aussi. Ma mère est une pauvre veuve et ne peut m'acheter mes livres

de classe. Je voudrais bien cependant en avoir comme mes camarades, car je désire étudier et m'instruire. » Le Pape embrassa l'enfant, et, sans plus de difficulté, lui remit un doublon (environ vingt francs de notre monnaie); et ayant appris le soir, par une personne de confiance qu'il avait chargée de suivre notre écolier, qu'il s'était, en effet, rendu chez un libraire et y avait acheté les livres dont il avait parlé, le Pape lui fit envoyer dix écus pour lui et pour sa pauvre mère.

Vigna Pia.

La révolution de 1848, à Rome, avait jeté sur le pavé une foule de petits malheureux, dont les parents avaient péri dans les combats livrés à l'armée française, ou avaient été obligés de s'enfuir pour ne pas encourir la punition des vainqueurs. A la première nouvelle qu'eut le Pape du sort de ces jeunes infortunés, il se rappela que, dans un des faubourgs de Rome, il avait une petite propriété, dite *Vigna Pia*, à cause de sa proximité avec la porte Pie. La petite propriété fut aussitôt affectée à la bonne œuvre : on agrandit peu à peu la modeste maison qui s'y trouvait; aujourd'hui, grâce au Saint-Père, c'est un bel orphelinat agricole.

Une leçon de catéchisme.

On lit dans une correspondance de la ville éternelle :
 « Le Souverain Pontife, dont la santé se soutient admirablement bien sous tous les rapports, est allé récemment visiter l'établissement agricole qu'il a fondé de ses propres deniers dans une terre lui appartenant (*Vigna Pia*), et où plus de cent orphelins sont élevés avec le plus grand dévouement par les Frères de la congrégation de Sainte-Croix du Mans. Maî-

tres et disciples, au premier cri : « Voici le Pape ! » ont eu bientôt laissé les travaux qui les occupaient pour accourir de tous les côtés se jeter aux pieds du Pontife suprême. Le Saint-Père s'est rendu au vaste établissement, qui n'est pas achevé, et l'a parcouru dans ses diverses parties. Il est entré au réfectoire des élèves, est monté dans les dortoirs, s'est fait montrer les couchettes des élèves, a interrogé le supérieur, l'honorable P. Legrand, sur le bien-être matériel et moral de la maison, et a témoigné à diverses reprises sa satisfaction de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. Là, comme partout, le cœur du Souverain Pontife s'est montré dans son admirable simplicité et son ineffable bonté. C'est la vivante image de Jésus conversant, caressant, bénissant les petits enfants de la Judée, entouré et pressé de tous côtés comme jamais père aimé ne l'a été par cette centaine de petits enfants à genoux. Sa Sainteté daigna leur adresser de consolantes et douces paroles. Elle en interrogea plusieurs sur le catéchisme, et récompensa par une pièce de monnaie ceux qui répondirent bien. L'un des enfants ayant hésité sur la réponse à donner, le Saint-Père la fit à sa place, puis lui demanda s'il avait bien dit. L'enfant troublé répondit qu'il n'en savait rien ; un autre, plus hardi et plus instruit, s'empressa de dire : *Si, Santo Padre, é tale che nel catechismo.* (Oui, Saint-Père, c'est tel que dans le catéchisme). « A la
 « bonne heure, reprit Pie IX en souriant et en se tournant
 « vers ceux qui l'accompagnaient ; je croyais qu'il allait dire
 « que le Pape ne savait pas son catéchisme. » En même temps il remit à l'enfant qui venait de répondre une pièce d'argent supérieure à celles reçues par les autres. Après avoir traversé à pied toute la propriété, le Saint-Père donna une dernière fois sa bénédiction et partit après avoir laissé une somme suffisante pour procurer aux enfants une journée extraordinaire de promenade, de joie et de plaisirs. »

Un petit pauvre récompensé par le Pape.

Un jour Pie IX avait dirigé sa promenade dans la campagne romaine, par-delà la porte Saint-Jean. Il venait de descendre de voiture, lorsqu'il aperçut, dans un sentier solitaire, un jeune enfant portant sur ses épaules une lourde charge de bois.

Le Pape le fit approcher, et, lui ayant fait déposer son fardeau, il lui demanda de quelle paroisse il était et s'il allait assidûment aux instructions de son curé; puis Sa Sainteté l'interrogea sur les mystères de la religion, et, comme elle le trouva suffisamment instruit pour son âge, elle lui donna des éloges et plusieurs pièces d'or pour ses pauvres parents.

Pie IX au Sacré-Cœur, à Rome.

Lors d'une visite du Saint-Père au couvent des Dames du Sacré-Cœur de la Trinité du Mont, en octobre 1862, après son acte d'adoration devant le Saint-Sacrement, le Pape alla s'établir dans la sacristie du couvent, où toutes les dames religieuses, les jeunes pensionnaires et les personnes étrangères qui avaient pu pénétrer jusque là furent admises à lui baiser le pied. Sa Sainteté traversa ensuite les grands cloîtres dus à la munificence de Louis XIV, et, chemin faisant, elle adressa de douces et consolantes paroles à ceux qui l'entouraient. Ainsi, à propos de la solennité du jour, on entendit Sa Sainteté leur prédire que l'ange Raphaël saurait bientôt encore enchaîner le démon; puis, faisant allusion à l'histoire de Tobie, elle souhaita que cet ange fit encore sortir des eaux un poisson miraculeux dont le fiel pût guérir la cécité des ennemis de l'Eglise. Une charmante petite fille fut pré-

sentée au Saint-Père : c'était la plus jeune enfant du comte de Trapani. De toute la famille royale de Naples, elle seule n'avait jamais vu le Pape. « Eh bien ! le voilà, » dit le bon Père en la pressant sur son cœur et la bénissant, et en même temps il la chargea de transmettre sa bénédiction à ses parents.

Lettre d'un pauvre enfant au Pape.

Un pauvre enfant du peuple, entendant parler de la bonté du Saint-Père, s'imagina, dans son malheur, de lui écrire pour lui faire connaître sa triste position.

« Saint-Père, disait-il dans sa lettre, ma mère est veuve, malade et infirme ; elle est dans la plus complète des misères ; c'est moi seul qui la soigne et qui la soutiens. Je ne puis lui acheter plusieurs objets de première nécessité et les médicaments qui lui sont indispensables. »

Puis l'enfant ajoutait naïvement qu'il avait besoin de trente-trois *paoli*, et que, si Sa Sainteté voulait bien le lui permettre, il irait le lendemain les lui demander.

Touché à la lecture de cette lettre, le Saint-Père donna l'ordre qu'on lui amenât l'enfant s'il se présentait.

Le petit solliciteur ne manqua pas au rendez-vous qu'il avait donné lui-même, et, sans être troublé de paraître devant le Pape, il répéta ce qu'il avait écrit dans sa lettre. Pie IX lui remit deux pièces d'or (environ trente-six *paoli*).

« C'est trois *paoli* de trop, dit l'enfant après avoir remercié, je n'ai pas de quoi vous rendre. »

Le Pape se prit à rire de la naïveté de l'enfant et lui dit de les garder.

Puis, l'ayant fait suivre pour s'assurer s'il faisait bien les emplettes qu'il avait indiquées, et ayant obtenu de bons renseignements, il le fit revenir et lui annonça qu'il se chargeait de son éducation et de son avenir ; et comme l'enfant s'ex-

cusait, sous prétexte qu'il ne pouvait quitter sa mère dont il était toute la ressource :

« Eh bien ! ajouta le Pape, puisque ta mère est si pauvre, et toi si bon enfant, je me charge de tous deux. »

— Un autre jour le Pape remettait plusieurs écus à un jeune garçon qui lui avait présenté un placet dans lequel une pauvre veuve lui exprimait sa misère, et lui faisait savoir qu'elle allait être expulsée de sa modeste demeure si son terme n'était payé.

« Porte cet argent à ta mère, s'était contenté de dire le Saint-Père à l'enfant, et dis-lui de ne plus s'inquiéter pour les termes à venir ; je m'en charge. »

— Un autre jour encore, un enfant pleurait à la porte du Quirinal au moment où le Pape allait monter en voiture. Les gardes, craignant que ses cris n'importunassent le Pontife, voulurent chasser l'enfant ; mais le Saint-Père le fit approcher et lui demanda la cause de ses larmes. Celui-ci raconta que son père venait d'être mis en prison faute de douze écus pour rembourser une créance.

Pie IX se retourna vers les personnes qui l'accompagnaient, et, comme aucune d'elles ne put lui prêter cette somme, il remonta lui-même la chercher dans ses appartements et la remit à l'enfant, qui s'éloigna tout joyeux.

Le petit Péruvien consolé par Pie IX.

Le lendemain de la béatification du vénérable Pierre Canisius, le Pape s'est rendu au collège américain, destiné aux élèves de l'Amérique du Nord. Après avoir adoré le Saint-Sacrement, le vénéré Pontife visita la nouvelle chapelle construite à ses frais, et daigna admettre la communauté au baisement du pied. Il y avait là un enfant de neuf ans, Péruvien et descendant des rois incas. Le supérieur le

présenta à Sa Sainteté ; et comme Pie IX le contemplait avec un doux intérêt, l'enfant lui dit en langue espagnole, que le Pape parle très-bien : « Très-Saint-Père, donnez-moi la bénédiction pour moi et pour mon père. » Avant de poser sa main sur la tête de l'enfant, Pie IX lui dit : « Et pour ta mère ne demandes-tu pas la bénédiction ? » Le pauvre petit Péruvien avait oublié sa mère. Sentant sa faute, il se mit à pleurer. « Allons, dit le Pape, une autre fois n'oublie pas ta mère ; mets-toi à genoux, que je te bénisse, et avec toi ton père et ta bonne mère. » Cet incident paraissait oublié ; mais lorsque le Saint-Père quitta le séminaire, l'enfant, qui l'avait sans cesse suivi du regard, fendit la foule, se jeta en pleurant aux pieds du Pape, et s'attachant à sa robe, se mit à couvrir sa main de baisers et de pleurs. Un garde-noble voulut écarter l'enfant ; mais Pie IX dit en souriant avec un doux accent de familiarité : *Lasciate lo sfogare*. Nous traduisons cela en français par ces mots : « Laissez-le s'en donner. »

Pie IX bénissant les petits enfants.

Le 22 avril 1863, Pie IX alla visiter l'église de Saint-Chrysogone pour faire sa prière devant l'autel de Saint-Michel de Sanctis. Aussitôt que les bons Transtévérins s'aperçurent de l'arrivée du Pape, ils coururent en masse, hommes, femmes et enfants, au-devant de lui pour lui faire fête et en être bénis. Après une longue prière devant le Saint-Sacrement, le Souverain Pontife entra dans le couvent des pères trinitaires déchaussés, félicita ces religieux de la gloire nouvelle que le bienheureux de Sanctis vient de jeter sur leur ordre, les admit au baisement du pied et se dirigea ensuite vers ses équipages. Pendant ce temps, le peuple avait envahi l'église, le couvent, la place et toutes les rues environnantes, et formait une foule si compacte, que Sa Sainteté

ne pouvait approcher de sa voiture. Les mères, soulevant leurs enfants, les lui mettaient dans les bras pour qu'elle les bénît ; d'autres se précipitaient à ses pieds pour les lui baiser ; les uns lui baisaient les mains, d'autres les vêtements ; tous le saluaient, l'acclamaient, lui demandaient sa bénédiction. En même temps mille exclamations différentes partaient de la foule : *Dieu ! qu'il a l'air bon ! qu'il est beau ! Que Dieu le bénisse ! Que Dieu nous le conserve longtemps !* Puis on s'efforçait de l'approcher ; on lui demandait : *Vous vous portez bien, Saint-Père ? Vous ne souffrez plus à présent ? Ménagez-vous bien, Saint-Père ! Ne faites plus attention aux birboni (aux coquins).* Le Pontife, ému et attendri, parvint de la sorte jusqu'à l'église voisine de Saint-Pascal, où il trouva une troupe de jeunes filles du peuple occupées à recevoir les instructions de la première communion. Sa Sainteté prit place au milieu d'elles, et leur adressa un discours plein d'onction et de tendresse, qui fit pleurer d'attendrissement, non seulement ces heureuses enfants, mais encore tous les témoins de cette scène. Il admit au baisement du pied les enfants et les religieuses chargées de les instruire, voulut rendre visite à la mère supérieure qui était mourante, lui adressa des paroles de consolation, et daigna lui donner la bénédiction *in articulo mortis*, en ajoutant : « Et maintenant, ma fille, quand vous serez dans le paradis, priez pour nous et pour l'Eglise. » Là-dessus, le Saint-Père la bénit de nouveau et regagna sa voiture, qui l'emporta au Vatican au milieu des acclamations.

Lettre d'un jeune enfant.

La *Semaine des Familles* a publié la lettre suivante, écrite par un enfant de neuf ans, Maurice de W..., au sortir d'une audience que lui avait accordée le Souverain Pontife. Nos

lecteurs nous sauront gré de reproduire ce petit chef-d'œuvre de grâce et de naïve piété :

« Dimanche, 1^{er} mai 1859.

« A deux heures, on nous a annoncé que nous aurions une audience du Saint-Père. Arrivés au Vatican, on nous a fait entrer dans une grande salle où il y avait beaucoup de monde. Nous avons eu la crainte que le Pape ne nous reçût pas seuls. Après qu'on eut demandé une famille, nous fûmes rassurés. Nous avons été reçus les derniers. Papa a dit au Saint-Père que j'allais faire ma première communion; alors je lui ai demandé sa bénédiction. Il me tenait sous son bras; je lui ai baisé le pied et son anneau, puis nous sommes partis. Nous étions déjà au bas de l'escalier, lorsqu'un prélat est venu dire à maman que le Saint-Père demandait le plus grand des enfants; alors j'y suis couru.

« Le Pape m'a dit d'aller avertir mes parents qu'il voulait me donner quelque chose. En revenant, je courais; mais je n'ai plus couru lorsque je l'ai aperçu. Il m'attendait debout, les bras croisés, en me regardant. Alors il m'a pris encore sous son bras; puis le Saint-Père m'a dit : « Il faut que je vous donne quelque chose. » Il m'a demandé : « Comment vous appelez-vous? » Je lui ai répondu : « Maurice. » Il a dit : « Morizio. » Il répétait en italien à ses prélats tout ce que je disais. Le Saint-Père m'a dit : « Où demeurez-vous en France? — Saint-Père, à Paris. » Nous parcourions beaucoup de corridors et de grandes salles. Le Saint-Père m'a dit : « Voilà le Vatican, les chambres, les tableaux, » et il me les montrait avec la main; puis, en passant devant un tableau, *le Crucifiement de saint Pierre*, il m'a dit : « Voilà mon tableau. » Il a ajouté en regardant ses prélats : *Poverino ragazzo!* (Pauvre petit garçon!) Le Saint-Père m'a dit : « Maurice, c'est bien long? » en ayant l'air de me demander

si je m'ennuyais. Plus loin, il me l'a dit encore. J'ai répondu : « Oh ! Saint-Père, ça me fait bien plaisir. » Plus loin encore, le Saint-Père m'a dit : « Voilà les Suisses. — « Ah ! oui, oui, Saint-Père. » Et ils se mettaient tous à genoux sur notre passage. Le Saint-Père me regardait tout le temps. Au commencement, il tenait mon bras sous le sien, puis après il était fatigué ; alors il a croisé ses mains. Je marchais à côté de lui ; une fois je l'ai un peu heurté. Il a tiré une grande clef de sa poche, qui était si profonde qu'il a entré son bras jusqu'au coude. Cette clef était toute découpée et très-belle. Le Saint-Père a ouvert sa chambre ; il voulait me faire entrer le premier, je me suis reculé. Il m'a dit en entrant : « Voilà ma chambre, voilà mon lit, mon secrétaire. » Puis il a refermé la porte avec la clef ; nous étions tous les deux seuls. Sur son bureau j'ai vu une espèce d'horloge avec une poignée ; elle fait beaucoup de bruit. J'ai dit : « Saint-Père, qu'est-ce que c'est que cette machine-là ? » Il m'a répondu : « C'est la pendule qui règle mon travail. »

« Sur ce même bureau, qui est, je crois, à cylindre, il y avait un crucifix en or ; le dessus du bureau est recouvert d'une toile cirée. Sur le bureau le Saint-Père a pris une petite clef ; il a ouvert un tiroir du secrétaire. Ce tiroir tombe pour écrire ; il y en a cinq ou six de semblables. Dans ces tiroirs j'ai vu des crucifix, des billets de cinq cents francs, des médailles.

« Le Saint-Père dit : « Qu'est-ce que je vais donner à Maurice ? » Il a pris un camée monté en or ; il m'a dit : « Voilà un petit tableau de la sainte Vierge. » Puis il a pris une médaille d'or avec son portrait ; il a dit : « Non, non, ce n'est pas celle-ci. » Alors il en a tiré une autre en regardant encore dans le secrétaire ; il l'a prise, l'a regardée ; il a dit : « Voilà, » en me la mettant dans la main. J'ai répondu : « Saint-Père, vous êtes bien bon, je vous remercie bien. » Puis il dit : « Je vous souhaite un bon voyage. »

Il m'a pris la main comme pour me donner une poignée de main ; alors je me suis baissé bien vite pour embrasser bien fort la main du Saint-Père.

« Le lit du Pape est bordé de rouge ; il a une grosse paille et un seul matelas.

« Tous ceux qui me voyaient passer souriaient ; ils avaient l'air étonné. Je me suis promené avec le Saint-Père près de demi-heure.

« Enfin le Saint-Père m'a dit en souriant : *Addio, mio figlio* (Adieu, mon fils), en fermant un peu les yeux comme s'il m'aimait et me bénissait. Il m'avait cependant béni un peu auparavant. Puis il m'a dit : « J'espère que je vous reverrai bientôt. »

« Je m'étais confessé la veille ; il me semblait que j'étais dans le ciel.

« Le Pape m'a dit à la fin : « Maurice, suivez monsieur ; il vous conduira à vos parents. » C'était un officier, que j'ai même pris pour un général.

« Un prélat en violet m'a dit : « Vous raconterez bien cela à vos petits amis de Paris. »

Bonté de Pie IX pour deux étudiants.

Le 17 décembre, deux jeunes gens furent admis au baise-ment du pied. L'un d'eux a écrit depuis en ces termes à l'un de ses amis : « Une force souveraine me tenait en respect devant le Saint-Père. L'impression que faisait sur moi le glorieux Pontife et la puissance de l'autorité d'un homme si haut placé auraient dû me consterner. Eh bien ! le croiriez-vous ? ses paroles ont été si bonnes, si polies, si expansives, ajouterai-je, que je me suis cru en présence d'un père. Je n'aurais jamais voulu me relever de ses pieds ; je me sentais si bien devant lui, que ce moment-là a été, je crois, le plus

heureux de ma vie. « Avancez, mes enfants; » telles furent les premières paroles du bien-aimé Pontife. Puis, affable et gai, il se mit à se promener avec nous et nous interrogea en détail sur nos études; à moi en particulier il me demanda depuis quand j'étudiais la mécanique. « Oh ! dit-il en souriant, « on ne faisait pas autant de bruit de notre temps. » Apprenant ensuite que mon compagnon faisait son cours de droit civil : « A quoi sert le droit civil ? » dit le Saint-Père. Il poursuivit en disant que nous faisons bien de nous livrer à l'étude de ces sciences, et ce fut pour lui une nouvelle occasion de nous adresser ses conseils paternels. Je lui demandai alors la bénédiction pour mes parents et pour mes proches : « Ma bénédiction ! répondit-il, oh ! oui, de bon cœur, je vous la donne. Veuillez même écrire à votre man ; faites-lui savoir que vous avez vu le Pape le 17 et qu'il l'a béni; le 17, souvenez-vous-en bien, jour où l'antienne des vêpres commence par le grand O. » O immortel, ô bon, ô aimable Pontife ! Est-il possible de voir et d'entendre un tel homme sans rester émerveillé, confus, épris de sa bienveillance ? »

Première communion d'une petite villageoise.

Nous lisons dans la correspondance de Rome de *l'Union* :

« Permettez-moi de détourner un instant votre attention du champ des combats, où l'on n'acquiert la gloire qu'au prix de bien du sang et de bien des larmes, pour la porter sur un nouveau trait de bienfaisance du Souverain Pontife, qui repose doucement le cœur. Une pauvre femme, domestique, dit-on, animée d'une foi et d'un courage peu communs, s'est mise en route, il y a quelques mois, avec sa jeune fille de douze ans, a franchi une distance de plusieurs centaines de lieues, presque toujours à pied, et est venue à Rome

pour assister aux fêtes de Pâques. Le motif qui l'avait portée à faire ce long et pénible voyage était le désir de voir le Saint-Père et de le conjurer de vouloir bien faire faire la première communion à sa fille. Mais comment elle, pauvre femme, verrait-elle sa prière exaucée, lorsque le Pape refuse cette faveur aux enfants des plus grandes dames? La foi en Dieu et dans la bonté du Souverain Pontife la soutient. Elle parvient, à l'aide d'un excellent prélat romain, à faire tenir sa demande au Souverain Pontife. Pie IX, profondément touché de la foi de cette pauvre femme, qui lui avait fait surmonter tant de fatigues et de souffrances, la fit venir près de lui avec sa jeune fille, la bénit avec effusion et lui promit de se rendre à ses vœux. La jeune enfant fut placée dans un couvent, où elle fut instruite et préparée avec soin à recevoir la première communion. Le Pape voulut pourvoir à tous ses besoins, la fit habiller à ses frais, la communia de sa propre main, et la renvoya avec sa mère, comblée des dons de sa munificence. Ces bonnes âmes ont quitté Rome il y a quelques semaines et sont retournées dans leur pays natal. Elles appartiennent à la France et sont des environs de Bordeaux. »

Première communion des enfants Fisher.

Quelle joie pour une mère chrétienne de voir ses chers enfants recevoir leur première communion des mains de Pie IX ! Ce bonheur a été réservé à M^{me} Fisher, de New-York. On lira avec édification la relation qu'elle en a écrite :

« Ma chère madame Lévêque,

« Certainement, si vous aviez prévu la consolation que je devais goûter à Rome, vous n'auriez pas essayé de me dissuader de faire le voyage. Je puis dire qu'au moins cette

fois je suis contente de n'avoir pas suivi vos conseils. Je n'ai jamais osé vous dire le projet que je formais dans mon cœur, en venant à Rome avec mes deux chères enfants : celui de leur faire faire leur première communion de la main du Saint-Père. Je ne confiai mon dessein qu'à la très-sainte Vierge et à mon bon saint Joseph. Mary et Joséphine sont leurs enfants, vous le savez, chère amie, avant d'être les miens; vous verrez si mon espérance a été trompée. En arrivant à Rome, je demandai si le Saint-Père ne disait pas la messe dans quelque église où les dames pouvaient recevoir la sainte communion. On me répondit que dans quelques jours Sa Sainteté devait célébrer dans l'église Sainte-Agnès. Je fus introduite auprès du cardinal de Reisach, à qui je fis part de mon désir. Il me répondit que cela ne souffrirait aucune difficulté, qu'il prenait tout sur lui. Il inscrivit nos noms et nous indiqua ce qu'il fallait faire pour préparer les enfants à la grande cérémonie. Je lui fis part de mes craintes au sujet de l'âge de Joséphine, qui n'a que huit ans, comme vous le savez. Après un long examen, il me tranquillisa complètement. Je me rendis de là au Sacré-Cœur, ma ressource ordinaire, et où j'avais déjà été reçue avec toute la bonté de nos mères.

« M^{me} de Fontbelle m'offrit de faire faire à mes enfants une petite retraite, car je craignais beaucoup qu'elles ne fussent pas assez préparées. Cependant j'avais au fond de mon cœur la conviction que jamais leurs âmes ne seraient plus pures et mieux disposées. Leur désir était si grand de s'unir à notre Seigneur, que j'étais entraînée malgré moi; vous ne me blâmeriez pas si vous les aviez vues. Elles étaient si impressionnées de la solennité de cet acte, que leur père en était touché jusqu'aux larmes. Je les préparai moi-même à leur confession générale, et laissez-moi vous dire, à vous qui aimez tant mes enfants avec moi, la plus grande consécration d'une mère chrétienne : c'est que je crois que mes en-

fants ont présenté à notre Seigneur une âme toute pure et exempte de toute faute grave. La veille, le temps était affreux; on disait que le Saint-Père ne pourrait pas aller à Sainte-Agnès. Nos prières redoublèrent pour obtenir le beau temps; elles furent encore exaucées.

« Lorsque nous arrivâmes, nous trouvâmes une telle foule, outre les cent élèves de la Propagande, qu'il paraissait presque impossible d'approcher de l'autel. Mes enfants étaient habillées tout à fait en premières communiantes, ce qui tranchait un peu avec les toilettes d'étiquette, toutes noires. Au moment où nous croyions qu'il nous serait impossible de percer la foule, Mgr Bedini nous aperçut. (Il faut dire que Mgr Bedini, pendant sa nonciature aux Etats-Unis, avait été poursuivi et persécuté par les protestants, et que c'était la famille de M^{me} Fisher qui l'avait sauvé en mettant à sa disposition une très-belle campagne, avec les domestiques, les chevaux, voitures, etc.) Son Eminence envoya un camérier qui nous plaça tout auprès de l'autel, en face du Saint-Père, les enfants au milieu, et M. Fisher et moi de chaque côté. Comment pourrais-je vous dire les sentiments de mon âme, chère amie, lorsque je vis notre bon Maître, porté par son Vicaire sur la terre, descendre dans l'âme de mes deux enfants, et ensuite venir à mon mari et à moi? Je me trouvais dédommée de tout ce que j'avais souffert pour ces êtres chéris. Après sa messe, le Saint-Père en entendit une autre; tous ceux qui étaient présents en firent autant. Après cette seconde messe, le Saint-Père, les cardinaux et les dignitaires sortirent; nous nous préparions à en faire autant, lorsque Mgr Bacon, évêque américain, vint nous dire : « Le Saint-Père demande les enfants. » Je les donnais presque malgré moi, lorsque Monseigneur, les prenant par la main, nous dit : « Vous êtes aussi attendus par Sa Sainteté. »

« On nous fit entrer dans un appartement où était le Saint-

Père assis à table. En nous voyant, le Saint-Père s'écria : « Ah ! voici l'évêque de Portland avec ses deux anges américains. » La vue du Saint-Père, si vénérable, me fit fondre en larmes. Je n'y voyais plus ; mais lorsque je pus distinguer les objets, quel coup d'œil ! Mes deux chères enfants assises de chaque côté du Saint-Père, qui les servait et leur faisait même manger des bonbons, des gâteaux et des fruits. Je suis bien loin de croire mes enfants jolies, quoiqu'une mère voie toujours ses enfants en beau, mais je vous avoue que dans ce moment elles étaient ravissantes avec leur toilette blanche si fraîche et leur grande simplicité. Elles avaient l'air de deux anges protecteurs auprès du Saint-Père. Puissent-elles l'être, en effet, et éloigner de cette tête bénie tout malheur dans ces jours si mauvais ! Les personnes présentes étaient impressionnées de ce spectacle, et plusieurs demandaient qu'on fit venir un photographe pour reproduire cette scène.

« Mon tour devait venir. Le Saint-Père demanda où était la *madre* ; je vins me jeter à ses pieds. Sa Sainteté me demanda où j'avais été élevée ainsi que mes enfants ; le nom du Sacré-Cœur le fit sourire. Elle parla avec bonheur du bien qu'il fait, et mettant les deux mains sur la tête de mes enfants, elle s'écria : « O enfants et petits enfants du Sacré-Cœur et vrais enfants de l'Eglise !... » J'en profitai pour lui faire bénir tout ce que j'ai de plus cher au monde avec ma famille, notre vénérée mère générale du Sacré-Cœur, et vous, bien entendu, en particulier. M. Fisher vint aussi se prosterner et recueillir sa part d'encourageantes et flatteuses paroles du Saint-Père. Oh ! quel jour ! quel jour ! pourrai-je jamais l'oublier !

« Dans l'après-midi, nous eûmes une audience du Saint-Père, qui avait demandé les Américains. Mgr Bacon présenta à Sa Sainteté les dons réunis de ces derniers par les mains de mes deux petits anges, qui se tenaient à côté de Monseigneur

pendant qu'il lisait le discours au Saint-Père. Lorsqu'elles les présentèrent au Saint-Père au nom de mes compatriotes, Sa Sainteté y répondit de la manière la plus touchante, en disant que les dernières croix avaient été mêlées de tant de consolations, qu'on ne saurait dire lesquelles étaient les plus nombreuses.

« S'adressant alors à mes chères enfants, le Saint-Père leur dit de ne jamais oublier ce jour, de garder toujours la blancheur de leur âme lavée dans le sang de l'Agneau. « Et, « ajouta-t-il, vous y êtes obligées, car vous êtes les brebis « que j'ai nourries du pain céleste et même du pain ma-
« tériel. »

« Je suis sûre que vous êtes étonnée de toutes ces grâces pour votre pauvre Dizzie, chère madame Lévêque ; je le suis moi-même, et je me demande ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il soit si bon pour moi. Je dois tout cela au Sacré-Cœur et à mon bon ami Joseph que j'aime tant. Je ne vous parlerai pas des cérémonies de la semaine sainte ; nous avons assisté à toutes : ce sera pour le retour. Hier nous avons revu Mgr Bedini et le cardinal Antonelli, qui a été excellent comme à notre dernier voyage. Il nous a donné à chacun un magnifique rosaire de la part du Saint-Père, Il nous a dit que le Saint-Père nous donnerait une audience particulière lundi prochain.

« J'allai, le soir même de ce beau jour, présenter mes enfants au Sacré-Cœur. Nous allâmes nous prosterner au pied de *Mater admirabilis* et la remercier des grâces du jour. Là, une autre fête de famille bien touchante nous attendait. Nous fûmes présentées par M^{me} de Fontbelle à la mère supérieure, qui nous conduisit elle-même à la chapelle, où tout était préparé pour la rénovation des vœux du baptême et la consécration à la sainte Vierge ; après quoi on chanta un joli cantique, le *Magnificat*, tout cela avec un air de famille qui allait au cœur.

« Ainsi, vous le voyez, chère madame Lévêque, c'est le Sacré-Cœur qui commence et finit pour vous toutes les joies et toutes les fêtes. Rendez-en grâces pour nous à notre mère vénérée, et dites-lui bien, je vous prie, que je ne repartirai pas pour la belle Amérique sans avoir encore sa bénédiction pour nous tous, ses enfants bien dévoués.

« Rome, ce 20 avril 1860.

« E. FISHER. »

Amour des enfants pour Pie IX.

A l'exemple du Sauveur, le Saint-Père aime beaucoup les enfants, comme nous venons de le voir. Il faut dire que ces jeunes chrétiens, de leur côté, aiment aussi beaucoup le Pape. En voici quelques preuves :

« Saint-Père, bénissez-moi, afin que, marchant sur les traces de mon grand-papa et parrain, Louis de Collegno, je puisse devenir sage et fidèle à Dieu et à vous, son Vicaire sur la terre. — LOUIS ROVERETO de Rivanazzano, âgé de cinq ans. — Envoi : 1 fr. »

« Saint-Père, quand maman me demande ce que je ferai quand je serai grand, je lui réponds que je veux me faire soldat du Pape; bénissez-moi donc afin que je puisse me maintenir dans ces sentiments. — CHARLES ROVERETO de Rivanazzano, âgé de trois ans. — Envoi : 60 centimes. »

Deux petites filles, Marie et Elisabeth de Maistre, se dépouillent avec joie de leurs premiers bijoux pour les donner au Saint-Père. Prosternées à ses pieds, elles lui offrent chacune une bague et lui demandent sa bénédiction.

Pie IX et trois écoliers du collège romain.

Trois jeunes écoliers du collège romain revenaient de la promenade. Or, au détour d'une rue paraît le carrosse de Sa Sainteté; aussitôt nos promeneurs de se précipiter à genoux et de recevoir *pie ac devote* la bénédiction du Souverain Pontife. Ils gardaient la modestie plus que jamais; cependant ils aperçoivent Pie IX leur faire signe de la main, comme pour les inviter à s'approcher. Ils regardent encore : plus de doute, le Saint-Père les appelle. Mais le carrosse, rapidement emporté, disparaît bientôt et arrive au Vatican, qui n'était qu'à une faible distance.

Alors grande délibération. Que faire? Enfin nos *triumvirs* décrètent à l'unanimité qu'on se rendra en corps au palais, afin de savoir si réellement le Pape les demande.

Il y allèrent donc et entrèrent malgré les représentations de l'officier de service. Leurs conjectures et leurs espérances n'étaient point vaines. Réellement le Saint-Père voulait leur parler.

Nos trois frères s'avancent tout joyeux, et Pie IX les accueille avec un doux sourire : « Vous revenez de la promenade, je crois?—Oui, Très-Saint-Père.—Si je ne me trompe, on vous envoie toujours trois par trois. Mais, dites-moi, ajouta Pie IX avec certain air de mystère, ne pourriez-vous pas être quatre ensemble quelquefois? — Très-Saint-Père, cela arrive. — Eh bien! aujourd'hui vous serez quatre pour retourner à la maison. Mais le quatrième compagnon que je veux vous adjoindre ne peut marcher, vous serez obligés de le porter. » Et, ce disant, le Saint-Père entre dans un appartement voisin. Il revient bientôt avec un magnifique tableau du bienheureux Jean Berchmans : « Voilà, dit-il, votre nouveau compagnon. »

Les trois jeunes religieux, après s'être confondus en remerciements, allaient se retirer, quand Pie IX leur dit : « Si je ne me trompe, vous êtes philosophes ; ce portrait est donc pour vous. Mais les théologiens seront jaloux, si je ne leur donne rien. Tenez, voici pour eux. » Et il leur remit un second tableau.

Dire que les trois visiteurs étaient joyeux, c'est chose inutile. Quand ils revinrent au logis avec leur trésor, il y eut une grande joie. Les deux tableaux furent exposés en place d'honneur, et le R. P. recteur du collège romain s'empressa d'aller remercier Sa Sainteté.

— Un jeune élève du séminaire de Padoue, M. Louis Norcen, avait adressé au Saint-Père, par la poste, une lettre aussi chaleureuse que pleine de simplicité, où il déplorait, avec toute l'indignation d'une âme vierge et vertueuse, les excès auxquels les jeunes gens de l'université de cette ville s'étaient portés dans les troubles qui y éclatèrent lors de la célébration des prières ordonnées dans la dernière encyclique. Grandes furent la joie, l'admiration et la reconnaissance de l'excellent élève lorsqu'on lui remit, un matin, une lettre portant son adresse avec le timbre de Rome, et qu'il y lut, en présence du recteur et de ses camarades, ces mots latins tracés par une main auguste : *Eremuerunt gentes adversus Dominum et adversus Christum ejus ; ipse vos benedicat et liberet a malo. Die X februarii 1868. Pius P P. IX.* Le Pape avait daigné répondre par un autographe à la lettre si spontanée et si éloquente du séminariste !

Touchante leçon donnée par le Pape.

On écrivait de Rome, le 6 février 1868 :

« Quoi de plus grand que ce souverain qui sait partager sa vie entre les vastes travaux de son ministère universel et

la pratique des vertus les plus humbles et les plus aimables ?

« Il y a peu de jours, dit-on, que Pie IX, se promenant à pied sur le mont Mario, rencontra un petit garçon et une petite fille revenant de l'école. Il s'avança vers les deux enfants, agenouillés au bord de la route, et qui lui criaient :

« — *Santo Padre, la benedizione !*

« Il les bénit affectueusement, et le petit garçon, peu timide, s'écria :

« — *Santo Padre, dammi qualcosa !* (Saint-Père, donne-moi quelque chose !)

« Pie IX prend alors un petit panier que la jeune fille tenait dans ses mains, l'ouvre et en retire un morceau de pain.

« — Veux-tu, dit-il à l'enfant, que je donne ton pain à ce garçon ?

« Et elle, après une pause :

« — Oui.

« — C'est de bon cœur, au nom de Dieu, n'est-ce pas ? demande le Pape.

« — Oui.

« — Eh bien ! sache que Dieu récompense tous les actes que nous faisons de bon cœur et en son nom. Au nom de Dieu, donne ton pain au petit garçon.

« Et la fille ayant fait cela, le Pape les a laissés. Mais on dit que, prévenant la grâce du Christ dont il est le Vicaire, il a aussitôt fait récompenser l'enfant et sa famille. »

L'union fait la force.

On écrivait de Rome, le 11 avril 1868 :

« Le Pape est entré aujourd'hui vers cinq heures dans la vaste salle dite des Cartes géographiques, au Vatican, où plus de 1,000 personnes étaient réunies, attendant le bonheur de recevoir sa bénédiction.

« Un trône avait été disposé à l'extrémité de cette salle. En s'y rendant à travers la foule pressée et agenouillée sur son passage, Pie IX a rencontré une petite fille de trois ou quatre ans toute vêtue de blanc.

« A la grande surprise de la mère, il l'a prise par la main, lui a fait monter les marches du trône et l'a placée à côté de lui ; acte très-simple, qui a pourtant ému profondément tous les cœurs, — des cœurs, disons-le, déjà disposés à s'é-mouvoir. Pouvait-on, d'ailleurs, contempler avec indifférence l'auguste Vicaire de Jésus-Christ et cette petite fille, tous deux debout, se détachant comme deux points lumineux sur le fond de velours cramoisi du dais pontifical, et s'élevant au-dessus de cet entourage de costumes violets et de riches uniformes ? Pouvait-on s'empêcher de saisir tout ce que ce rapprochement et ce contraste avaient d'éloquente et douce majesté ?

« La mère de la petite fille, agenouillée au pied du trône, pleurait.

« Comme toujours, Pie IX a parlé sans préparation, dans l'abondance de son cœur apostolique.

« Voici le sens très-décoloré de son allocution, où sa grande âme se révèle tout entière :

« Restez debout, mes enfants ; avant de vous bénir, je
« veux vous dire une parole que vous garderez en souvenir
« de cette réunion si nombreuse : *Vis unita fortior*, que l'on
« peut traduire en français par : L'union fait la force.

« Quand un général d'armée se voit sur le point d'être
« attaqué, il rassemble ses troupes, afin de se faire par leur
« union une force qui lui permette de repousser les enne-
« mis. Mais il n'est pas besoin d'être général pour com-
« prendre que l'union fait la force. Je vous recommande
« donc l'union. Soyez unis pour être forts, forts contre l'en-
« fer et contre les méchants qui vous attaquent et qui atta-
« quent ce que vous devez défendre, ce que vous devez ai-
« mer : la justice, la vérité, l'Eglise, le Saint-Siège. »

« Le Pape accentuait ces paroles avec une énergie croissante, et la foule était comme entraînée. Plusieurs voix se sont élevées, disant : « C'est vrai ! c'est vrai ! »

« Pendant cette sainte semaine, mes enfants, l'Eglise nous parle des traîtres et des hypocrites. Et vous savez qu'il y a dans le monde beaucoup de traîtres et d'hypocrites, lesquels s'efforcent de détruire la cause de la justice et de la vérité. Oui, à l'heure présente, il y a dans le monde beaucoup de Caïphes, de Pilates et de Judas : des Caïphes qui ont les tempéraments et les fourberies de l'ancien Caïphe, des Pilates qui ont la faiblesse et la lâcheté de l'ancien Pilate, et des Judas, des Judas en grand nombre, qui, comme l'ancien Judas, veulent trahir la justice et la vérité.

« D'un autre côté cependant, je rends grâce à Dieu, quand je vois la France, l'Espagne, la Hollande et la Belgique, l'Angleterre, l'Italie, l'Europe enfin, et les Amériques, et le monde entier, peuplés d'hommes qui reviennent nombreux à l'union. Ces hommes sentent de plus en plus que l'union fait la force. »

« Ici, le Pape, profondément ému, s'écrie d'un ton de voix plus vibrant :

« Oh ! que de fois j'ai élevé les mains à Dieu pour lui demander cette union dont a si fort besoin ce monde fatigué par tant d'erreurs !

« Jésus-Christ demandait à Dieu l'union pour ses apôtres et pour les hommes. « Qu'ils soient un, » *Ut unum sint*, disait-il à son Père. Il disait aussi : « Venez à moi, vous qui êtes fatigués, vous qui souffrez, et je vous soulagerai. Moi seul je puis vous instruire, vous établir dans l'union et vous montrer la voie de la justice et de la vérité. » Jésus disait ces choses.

« Et moi qui suis son Vicaire, encore que très-indigne, je vous dis ces mêmes choses.

« Quand l'erreur semble couvrir la surface de la terre,
 « quand l'enfer se déchaîne contre les bons, quand le monde
 « est las, il faut revenir au Saint-Siège, qui est le centre de
 « l'union. Il n'y en a point d'autre.

« J'appelle à l'union d'abord les fidèles et les pécheurs
 « catholiques ; puis j'appelle à l'union les protestants, errants
 « depuis trois siècles à la recherche de la vérité et n'ayant
 « abouti qu'à la désunion ; j'appelle aussi à l'union les
 « schismatiques. Ah ! revenons tous à Dieu. N'ayons qu'un
 « même Dieu, une même foi, un même baptême : *Unus*
 « *Deus, una fides, unum baptisma.*

« Soyons unis à Dieu, car, unis à Dieu, nous sommes unis
 « au Saint-Siège, et, unis au Saint-Siège, nous sommes tous
 « unis.

« Et en terminant, mes enfants, je veux vous donner ma
 « bénédiction. Vous l'emporterez dans vos familles, et elle
 « sera le gage de l'union qui fera votre force. Vous la com-
 « muniquerez à ceux qui ne sont pas ici. Il y a dans les
 « familles bien des douleurs à soulager, bien des maladies
 « corporelles et morales à guérir. Que cette bénédiction les
 « adoucisse. Qu'elle soulage la douleur de la mère, du père,
 « du frère, de la sœur, des amis et alliés de la famille. O
 « Jésus, ô mon Dieu, que cette bénédiction que mon cœur
 « et mes mains versent sur ces enfants produise leur union
 « dans la vie présente, et qu'elle soit le gage de leur union
 « dans la vie éternelle.

« *Et benedictio Dei omnipotentis, etc.* »

« Le Pape, d'une voix émue, a prononcé les dernières pa-
 roles de la bénédiction. La foule s'était agenouillée, mais
 en se relevant elle a répété les cris de *Vive Pie IX ! vive*
le Pape-Roi ! »

Souvenirs de Rome et de Pie IX.

M. le comte Anatole de Ségur, qui a passé récemment l'hiver à Rome, et qui a eu l'honneur insigne et la joie de communier de la main du Saint-Père, puis d'être admis à sa collation, a donné les détails suivants, qui intéresseront vivement nos lecteurs :

§ 1. — *La messe dite par Pie IX.*

« Le lundi 26 décembre fut un des plus beaux jours de ma vie. Je rapporte ici ce que j'écrivis ce jour même en sortant du Vatican.

« Le prince Borghèse, sachant que mon fils aîné venait de faire sa première communion, m'avait fort aimablement proposé de le mener un matin à la messe du Saint-Père, et mercredi il m'annonça qu'il avait obtenu cette faveur pour lundi. J'écrivis aussitôt à Mgr Pacca pour solliciter la grâce d'accompagner mon fils, et hier dimanche, jour de Noël, je reçus la nouvelle que le Pape y consentait. Je venais d'assister à Saint-Pierre à l'admirable solennité de la messe pontificale célébrée par Pie IX, et j'allais assister à sa messe particulière et communier de sa main : c'était trop de bonheur.

« Ce matin donc, lundi 26 décembre, à sept heures, le prince Borghèse vint nous chercher dans sa voiture et nous conduisit au Vatican. La chapelle du Pape est simple, petite ; l'autel est couvert de drap d'or et surmonté d'un beau tableau représentant la sainte Vierge en adoration devant l'enfant Jésus.

« Un peu après sept heures et demie, le Pape entra dans la chapelle, se mit à genoux, lut quelques prières à demi-

voix, puis s'habilla devant l'autel, comme font les évêques, et commença sa messe, assisté d'un chapelain. Il dit la messe à haute voix, ni vite ni lentement, avec une grande gravité et beaucoup d'onction. Il prononce le *Kyrie* très-posément, avec un accent très-profond de supplication ; on voit qu'il intercède pour tout le genre humain ; il accentue toutes les prières très-distinctement.

« C'était le jour de la fête de saint Etienne, premier martyr, et j'écoutais avec une vive émotion Pie IX récitant du fond du cœur les prières de cette fête, qui s'adaptaient si admirablement à sa situation personnelle.

« A l'introït : « Les princes se sont assis, et ils parlaient
« contre moi, et les méchants m'ont persécuté ; secourez-
« moi, Seigneur mon Dieu, parce que votre serviteur est
« éprouvé à cause de votre nom. »

« A la collecte : « Seigneur, accordez-nous d'imiter l'exem-
« ple qui nous est proposé, afin que nous apprenions à aimer
« nos ennemis, en célébrant la mort bienheureuse d'un mar-
« tyr qui a prié pour ses persécuteurs. »

« L'épître raconte la mort de saint Etienne, qui s'écrie
devant les Juifs furieux : « Je vois les cieux ouverts et le
« Fils de l'homme debout à la droite de Dieu, et qui meurt
« en disant : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. »

« A l'Evangile, quelle émotion d'entendre la voix pater-
nelle et vénérable de Pie IX redire la sublime plainte du Sau-
veur : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui
« lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai
« voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble
« ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! »

« Puissent-elles ne pas être prophétiques pour Rome, les
paroles suivantes qui terminent cet Evangile : « Le temps
« approche où votre demeure sera déserte et abandonnée ;
« car, je vous le déclare, je ne vous reverrai plus désor-
« mais jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit Celui qui vient
« au nom du Seigneur. »

« Pie IX met un long intervalle entre le *Sanctus* et la consécration. On voit qu'il prie longtemps pour l'Eglise dont il est le Chef, et pour tous les vivants dont il est le Père. Il célèbre toute la fin de la messe avec une admirable piété, dit le *Pater* avec une grande majesté et communie avec la plus tendre dévotion.

« A ce moment nous nous levons, nous nous approchons de l'autel ; le Pape élève la sainte hostie, dit trois fois d'un ton pénétré le *Domine, non sum dignus*, s'incline vers nous, et nous recevons le corps de Jésus-Christ de la main du Vicaire de Jésus-Christ. Puissions-nous, mon Pierre et moi, ne jamais oublier ce jour, cette heure, ce moment solennel et sacré entre tous les moments de notre vie !

« Après sa messe, le Pape s'agenouilla sur un prie-Dieu devant l'autel, lut à demi-voix des prières que lui présentait son chapelain, et assista dans un profond recueillement à la messe d'action de grâces qui suit immédiatement la sienne. Nous étions à genoux derrière le Saint-Père, si près de lui que nous le touchions presque, et j'entendis plus d'une fois les exclamations d'amour de Pie IX prononçant le nom de Jésus avec un accent qui me remua profondément.

« La messe achevée, le Pape se leva, et nous allions nous éloigner, quand il fit signe au prince Borghèse de venir à lui ; le prince se prosterna à ses pieds, puis revint à nous et me dit : « Venez, le Pape veut vous parler. »

« Nous le suivîmes avec une grande joie, et nous rejoignîmes le Saint-Père dans son cabinet de travail, voisin de la chapelle. Il nous donna son anneau et sa main à baiser, nous accueillit avec une paternelle bonté, et, nous montrant une table servie, il nous invita à nous y asseoir et à faire collation avec lui.

« Qu'on juge de notre reconnaissance et de notre joie ! Il y avait cinq couverts ; le Pape s'assit d'un côté de la table, Pierre à sa gauche, le prince Borghèse et moi en face du

Saint-Père, et le cardinal Antonelli vint bientôt occuper la place vacante.

« On nous servit, comme au Saint-Père, du café au lait, des sorbets et des gâteaux. On présentait les mets au Pape à genoux. Il mangea avec appétit ; son déjeuner se composa d'une tasse de café noir et de quelques biscuits. Il nous dit que c'était son seul repas jusqu'à deux heures, moment de son dîner. Le soir il ne prend presque rien, et le souverain de Rome est le plus sobre des Romains comme il est le plus grand.

« Le bon Pape caressa Pierre sur la joue, me demanda si c'était sa première communion. Je lui répondis que non, qu'il avait fait sa première communion quelques mois auparavant à Paris, et que je comptais le faire confirmer à Rome sur le tombeau de saint Pierre.

« Le Pape me dit :

« — Ah ! oui, en France, on reçoit le sacrement de Confirmation après la communion ; ce n'est pas logique : il faut être soldat de Jésus-Christ avant d'être capitaine, c'est-à-dire chrétien parfait par la communion du corps sacré du Sauveur.

« — Votre Sainteté me conseille donc de faire aussi confirmer à Rome mon second fils, âgé de neuf ans ?

« — Oui, me dit le Pape, cela est bien mieux.

« — Je le ferai donc, Très-Saint-Père.

« Je ne puis rapporter ici tout ce que nous dit le Saint-Père. Il nous parla de plusieurs personnes et de différentes choses ; il fit un grand éloge de la bonté de l'excellent évêque de Luçon, qui était alors à Rome, et s'écria en parlant de l'évêque de Nîmes, qui s'y trouvait également : « Voilà un
« homme ! »

« Sa bonté était si grande, sa simplicité si cordiale, son langage respirait tellement l'abandon d'un père causant avec ses enfants, que tout notre embarras avait promptement dis-

paru, et que j'aurais pu oublier que j'avais l'honneur inouï d'être assis à la table du Souverain Pontife.

« A la fin de ce repas béni, je demandai à Pie IX d'emporter pour mes deux autres enfants, qui n'avaient pas eu le même bonheur que l'aîné, un petit gâteau de la table du Pape.

« — Certainement, me répondit-il, et avec une grâce charmante il me tendit une assiette où étaient les plus beaux gâteaux. Il en choisit lui-même un qu'il me donna, j'en pris un autre; puis nous nous levâmes de table, nous baisâmes pieusement la main et le pied du Saint-Père, qui me dit encore :

« — Dites à votre femme et à vos enfants que je les bénis.

« Et nous partîmes, emportant de cette matinée un impérissable souvenir.

§ 2. — *Audience de congé.*

« Le dimanche 5 mars, le Saint-Père daigna nous recevoir en audience de congé. Il nous accueillit, petits et grands avec la même tendresse paternelle, avec cette douce gaieté qui dore comme un rayon de soleil couchant l'aimable majesté de son visage.

« Après que nous lui eûmes baisé les mains et les pieds, il nous fit asseoir comme la première fois, et, reconnaissant notre petite fille, il lui dit :

« — Voilà la petite Marie... comment donc ?

« — Marie-Thérèse, Très-Saint-Père.

« — Ah ! oui, Maria-Teresa ; c'est le nom d'une grande impératrice.

« — Saint-Père, ajoutai-je, votre bénédiction lui a porté bonheur. Durant tout le temps de notre séjour à Rome, elle n'a pas été malade une seule fois; que Votre Sainteté daigne la bénir encore pour l'avenir.

« — Bien volontiers, dit le Pape.

« Et, l'enfant agenouillée, droite et les mains jointes, Pie IX la bénit paternellement. Puis, s'occupant toujours d'elle, comme le bon Maître qui aimait à regarder et à bénir les petits enfants, il ajouta :

« — Elle a de petites couleurs roses. *Brava Maria-Teresa !*

« — Très-Saint-Père, poursuivis-je, elle nous a dit ce matin que nous ferions certainement un bon voyage de retour, puisque nous allons voir le Pape.

« — Oui, oui, répondit Pie IX en souriant, vous ferez un bon voyage.

« Le Saint-Père reconnut aussi Pierre, qui avait eu l'insigne honneur de s'asseoir à la table du Pape. Il caressa Henri et lui demanda avec bonté s'il travaillait beaucoup. Voyant que le pauvre enfant, tout embarrassé et rougissant, tardait à répondre, je répondis pour lui : « Il ne travaille pas tant que le Pape. » J'ajoutai qu'ils venaient d'être confirmés tous les deux sur le tombeau même de saint Pierre.

« — Et la *piccola*, reprit le Pape revenant encore à Marie-Thérèse, elle n'a pas encore été confirmée, elle ; elle n'a pas encore reçu le petit soufflet.

« En disant ces mots, il toucha légèrement la joue de l'enfant de ses doigts vénérables.

« — Ah ! Très-Saint-Père, s'écria ma femme, elle vient de recevoir un soufflet qui en vaut bien un autre ! »

« Et le Pape sourit avec bonté.

« Comme on le voit, ce fut la toute petite, *parvula*, qui eut cette fois les honneurs de l'audience. Exprimer la bonté paternelle de Pie IX pour elle est impossible, et je ne sais vraiment lequel semblait le plus angélique, du saint vieillard ou de l'innocente enfant de cinq ans.

« Je parlai au Saint-Père de l'émotion que m'avait causée son admirable discours aux catholiques étrangers de passage à Rome. Il me répondit que, pendant les folies des jours

gras, il avait coutume d'aller adorer le Saint-Sacrement dans diverses églises, visiter certaines communautés. Il me rappela le discours énergique qu'il avait prononcé, dans une de ces visites, à la sacristie du Gesù, discours qui avait fait sensation, et ajouta en riant :

« — C'est ainsi que moi aussi je fais mon carnaval.

« Pie IX nous dit encore :

« — Vous allez partir ; quand vous reviendrez à Rome, peut-être n'y serai-je plus.

« — Très-Saint-Père, nous prions ardemment le Seigneur qu'il vous conserve longtemps encore à l'Eglise.

« Après quelques mots sur la situation, le Pape ajouta :

« — *Salutem ex inimicis nostris.* (Le salut nous vient quelquefois de nos ennemis.) Oui, dit Pie IX avec un accent inimitable, celui qui aime Dieu n'a rien à craindre.

« La nourrice de mes enfants s'étant alors approchée du Pape, je demandai au Saint-Père une indulgence plénière pour elle et sa famille à l'article de la mort. Le bon Pape la bénit et lui accorda cette faveur avec une touchante bonté.

« Le moment de partir était venu. Je dis au Saint-Père :

« — Très-Saint-Père, bénissez-nous encore une fois, afin que nous restions toujours de fidèles enfants de la sainte Eglise catholique.

« — Oui, dit le Pape, je vais vous bénir.

« Il se leva, nous nous mîmes à genoux, et Pie IX nous bénit solennellement au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Nous répondîmes *Amen* du fond du cœur et d'une voix attendrie, et, jetant sur le saint Pontife un dernier regard de reconnaissance et d'amour, nous sortîmes profondément émus. Hélas ! c'est probablement la dernière fois en ce monde qu'il nous aura été donné de nous trouver en présence du très-grand, très-doux et très-saint Pape Pie IX. Puissions-nous tous vivre et mourir de telle sorte qu'un jour nous soyons éternellement réunis à lui dans le ciel ! »

XI

Enjouement de Pie IX.

Notre bien-aimé Pontife se distingue par une grande égalité d'humeur ; quelles que soient les épreuves que lui ménage la Providence, il est toujours le même : une douce lumière illumine son regard, et le sourire le plus aimable effleure ses lèvres.

« La bonté, dit M. Louis Veuillot en parlant de Pie IX, c'est le fond de cette âme magnanime. Elle est bonne et seraine, et, ce qui peut surprendre, elle est *enjouée*. Mais ne faudrait-il pas s'étonner au contraire que tant d'application au bien, une foi si vive, une charité si pressante et une si continuelle assistance de Dieu dans la permanence des périls ne fussent pas récompensées par ce don de la tranquillité intérieure d'où rayonne doucement la sainte joie ? Sa gravité est aisément souriante, aisément attendrie. »

La joie est la fille de la paix. La tristesse ne fut jamais une vertu ; elle diminuerait plutôt qu'elle n'augmenterait le prix de nos sacrifices. Dieu, dit l'Apôtre, aime qu'on lui donne avec joie. Rien ne fait plus honneur à son joug que la sérénité sur le front de ceux qui en soutiennent tout le poids.

Les saints, même les plus austères, ne craignaient pas de

se laisser aller à ce qu'on appelle en style familier la belle humeur. Saint Romuald, nourri comme eux dans le désert, était si gai à l'âge de cent vingt ans, qu'il portait la joie partout (1). Sainte Thérèse, fille et mère du Mont-Carmel, renfermée dans son cloître, accablée d'infirmités, persécutée des hommes et des démons, délaissée de Dieu, conservait, au milieu des aridités les plus désolantes, toute la gaieté de son humeur et le liant de son caractère. Elle parle d'une de ses religieuses qui était si gaie, qu'elle réjouissait toute la communauté. Saint François de Sales était si porté à la joie, que ses ennemis lui en faisaient un crime, et que les contradicteurs de sa doctrine relevaient hautement les *joyeusetés* qu'il se permettait de dire; ses écrits sont pleins de saillies et de traits agréables, qui manifestent le contentement de son cœur.

Toutes les histoires de la vie de saint François s'accordent en ce point, qu'il était tout aimable, et qu'il plaisait à tout le monde; que la joie, la sérénité, la bonté, la modestie, étaient toujours réunies sur son visage, et qu'il était naturellement doux, honnête, compatissant, bienfaisant.

Pie IX a pris saint François de Sales pour son modèle et son docteur. Il di-ait naguère à Mgr Mermillod : « Je ne connais rien de beau, rien de fort et d'attendrissant comme une pensée de saint François de Sales; c'est ma méditation et ma lecture spirituelle de chaque jour. » Comme le bienheureux évêque de Genève, Pie IX a la répartie facile et pleine de sel; nous en citerons quelques traits.

La barque de saint Pierre.

Un jour, dans un entretien familier avec les prélats qui composent la maison du Pape, on parlait devant Sa Sainteté

(1) *Adeo læto erat vultu, ut intuentes exhilararet.*

des orages et des tempêtes qui menacent la barque de Pierre. Un des camériers, qui poussait peut-être la confiance trop loin et ne voyait pas les graves et imminents périls de la situation, se prit à dire : « Nous n'avons rien à craindre ; le vaisseau de l'Eglise ne peut sombrer : il a un pilote qui d'un mot apaise les vents et les tempêtes. — Sans doute, répondit Pie IX, la barque de Pierre est à l'abri des naufrages ; elle surnagera toujours, malgré les orages et les flots courroucés : nous avons à ce sujet les promesses mêmes de Jésus-Christ ; mais cela n'empêche pas que ceux qui sont dans la barque de Pierre pourraient bien boire un bon coup, s'ils ne veillent pas sur eux-mêmes, et si la divine Providence ne vient pas à leur secours. »

Bonne humeur du Pape.

Pie IX ne dédaigne aucune pratique de piété, et il ne fasse perdre aucune indulgence.

On lit dans le *Propagateur de la dévotion à saint Joseph* le trait suivant :

« Le 2 du mois d'août de cette année, fête de Notre-Dame des Anges, pour satisfaire sa piété, le Saint-Père s'était rendu à San Francesco a Ripa, église des franciscains, pour y gagner l'indulgence dite *de la Portioncule*. Il y entendit la sainte messe ; et quand, après cette messe, le père gardien vint demander si Sa Sainteté daignerait admettre la communauté au baisement du pied dans la sacristie, Pie IX dit : « Mais n'est-ce pas l'heure du chœur ? — Oui, Très-
« Saint-Père. — Eh bien ! reprit-il, allons d'abord au chœur. » Et il alla avec les religieux réciter l'office. On présenta au Pape un diurnal très-peu propre ; aussi, quand il vit dans la sacristie les disciples de saint François autour de lui, il demanda au père gardien, en s'efforçant d'être sérieux : « Est-

« ce que vous n'avez pas un autre diurnal à présenter au Pape quand il vient ? — Très-Saint-Père, répondit le gardien, les novices ont perdu la tête et ont apporté ce livre à Votre Sainteté. — Ah ! ce sont les novices ! Eh bien ! ils vont avoir affaire à moi. » Et chaque fois qu'un novice s'agenouillait pour baiser son pied, Pie IX, qui cédait à la bonne humeur de se trouver en si douce compagnie, le frappait tendrement sur la joue en disant à l'un : « *Ah ! frati-* »
 « *cello mio*, c'est là votre façon de traiter le Pape ! » et à l'autre : « Comment ! vous lui offrez ce que vous avez de plus laid dans le couvent ! » Et ainsi de suite. On riait de ce sourire que donne la paix de l'âme, et à peine revenu au Vatican, le Saint-Père daignait envoyer aux franciscains de San Francesco a Ripa un très-beau livre d'office sur lequel il a écrit de sa main : *Ad usum Papæ*.

« On sait que les mots *ad usum* sont employés par les religieux pour signifier qu'une chose n'est pas de leur propriété, mais seulement à leur usage.

« Après cela, ne soyons pas surpris d'entendre tous les évêques revenus de Rome proclamer d'un cœur et d'une voix unanimes la bonté et la mansuétude du Père par excellence de tous les fidèles. »

Pie IX dans l'atelier du P. Besson..

C'était en 1852. Le couvent de Saint-Sixte, à Rome, où saint Dominique avait établi ses enfants, et qui avait vu ses plus grands miracles, la résurrection de trois morts, était l'objet d'une restauration artistique. Un prêtre français, qui avait revêtu la robe de saint Dominique, avait entrepris de restaurer la salle capitulaire, et les connaisseurs accouraient pour admirer ses esquisses. Un jour le Saint-Père prit le

couvent de Saint-Sixte comme but d'une de ses promenades. L'entrée de la voiture et de l'escorte du Souverain Pontife dans la cour déserte où se trouve la salle du chapitre n'avait pu distraire l'artiste de son travail, et ce fut du haut de son échafaudage, le tablier devant lui, la palette et les pinceaux à la main, qu'il reçut Pie IX.

L'auguste visiteur jouit beaucoup de sa surprise, examina avec intérêt ses peintures et bénit ses projets; puis il daigna entrer en conversation avec lui. La conversation roula sur la France. Pie IX dit entre autres ces mémorables paroles :

« Vous autres Français, vous avez du zèle, vous êtes excellents pour l'action, mais vous n'avez pas assez de prudence. Le don de prudence est à Rome, et c'est parce que notre Seigneur l'y a mis. Voyez-vous, en tant qu'homme, je ne suis pas digne de broyer vos couleurs ou de vous servir de frère convers à Saint-Sixte; mais, en tant que Pape, je sens en moi un poids énorme (*Sento in me un peso enorme*). » Et se tournant vers le crucifix : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

L'homme auquel Pie IX s'adressait était le R. P. Hyacinthe Besson.

Le statuaire et Sa Sainteté Pie IX.

On raconte que M. Tenerani modelait sur la terre glaise la tête du Pape, qui avait la honté de poser devant lui. Comme le statuaire s'extasiait sur les riches et belles proportions du front, Pie IX, prenant un ébauchoir, s'est mis à écrire au dos du buste ces paroles de l'Écriture : *Ecce dedi frontem tuam duriores frontibus eorum*. Au chapitre III d'Ezéchiël, on lit, versets 7, 8 et 9 :

« La maison d'Israël ne veut pas vous entendre, parce qu'ils ne veulent pas m'écouter; car toute la maison d'Israël a un front d'airain et un cœur endurci.

« Mais j'ai rendu votre visage plus ferme que leur visage, et votre front plus dur que leur front.

« Je vous ai donné un front de diamant et de pierre ; ne les craignez point et n'ayez point peur devant eux, parce que c'est une maison qui ne cesse de m'irriter. »

Qui ne verra dans ce trait si touchant du Souverain Pontife un reflet de ses méditations pieuses et de sa foi absolue dans le secours de Dieu au milieu de l'ouragan d'invectives et de calomnies que le monde élève contre la Papauté ?

Le boulet de Pie IX.

Voici un trait charmant raconté par le duc de Bellune, ancien secrétaire de l'ambassade française à Rome :

« Le caractère de Pie IX se reflète dans sa personne, qui exerce une incontestable attraction ; c'est un charme auquel on ne saurait se soustraire, un mélange d'énergie et de douceur, de finesse et de franchise, de raillerie ingénieuse et de bienveillance innée. Peut-on échapper à la séduction de cet auguste vieillard qui, de la plage de Porto d'Anzio, voyait un brick italien raser la côte, et, comme on parlait d'envoyer un boulet au navire provocateur, se bornait à répondre, en accompagnant du geste sa parole : *Je vais lui envoyer ma bénédiction ; c'est plus facile, et ce sera plus vite fait.* »

Quelques bons mots de Pie IX.

Chaque année, le jour de saint Louis, le Pape se rend à l'église Saint-Louis des Français pour y adresser au Très-Haut des prières en faveur de la France. Sur le seuil du temple saint se présente l'ambassadeur français, qui de ses

propres mains abaisse la portière de la voiture. Le Saint-Père, après être entré dans l'église, s'agenouille, entouré de tous ceux qui composent l'ambassade et de l'état-major du corps d'occupation. Cela fait, il va à la sacristie, où il admet au haiser du pied jusqu'aux serviteurs, qui sont heureux de profiter de l'occasion. Or, il arriva que parmi ces derniers se trouvait une fois la vieille cuisinière d'un officier français, bonne femme, mais scrupuleuse. Elle n'avait jamais vu le Saint-Père ; se trouvant à ses pieds, elle se mit à lui raconter ses fautes, comme si elle avait été devant son confesseur. C'étaient des choses assez délicates dont les secrétaires de l'ambassade et les militaires commençaient à rire. Pie IX ne voulait pas mortifier la bonne vieille. Ayant près de lui quelques sœurs françaises de la Compassion de Lyon : « Eh bien ! ma fille, lui dit-il en l'interrompant, je sais que vous avez quelque chose qui vous trouble ; vous avez spécialement besoin de *compassion* ; adressez-vous à ces bonnes sœurs, et vous serez satisfaite. » L'expédient plut à tout le monde.

— A la bonté d'âme Pie IX joint une vivacité d'esprit singulière, une intelligence fine et délicate, qui souvent font sortir de sa bouche des mots charmants et pleins d'à-propos ; il rencontre toujours heureusement et, lorsqu'il le faut, hardiment. Un jour, le prince royal de Prusse lui demanda un souvenir de ce genre ; en lui présentant une image de l'enfant Jésus, le Saint-Père écrivit : *Illuminare his, qui in tenebris... sedent* (Luc, I, 79), omettant ces autres mots du texte sacré : *et in umbra mortis*.

— Il disait dernièrement à des puséystes anglais : « Ne soyez plus comme les cloches, qui appellent le monde à l'église et n'y entrent pas. »

— Un général français, un peu emphatique, remplissait Rome de tapage militaire ; le Pape le fit appeler : « Monsieur le général, lui dit-il, votre empereur a dit cette belle

parole : *L'empire, c'est la paix*. Eh bien ! les Papes aiment la paix, et ils vont partout disant à chacun : *Pax vobis*. »

— Aux fêtes de Noël de l'année 1863, le Saint-Père envoya en France au prince impérial, son filleul, plusieurs dons, parmi lesquels un livre de contes avec des gravures pieuses d'un travail exquis. Il prit le livre et écrivit sur le frontispice ces paroles de Salomon : « Ecoute, ô mon fils, les préceptes de ton père, et ne méprise pas les avertissements de ta mère. »

Il est évident que le Pape parle ici de notre sainte mère l'Église et de son Chef visible.

— Dans le voyage qu'il fit au nord de ses Etats, il visita une maison dont les hôtes cherchaient plutôt l'honneur mondain que la gloire de Dieu. Ils l'entourent et le complimentent : « Saint-Père, quel bonheur pour nous de vous posséder ! quel heureux jour ! Laissez-nous un petit souvenir de ce passage : un mot suffit. — Eh bien ! répondit Pie IX, puisque vous ne demandez qu'un mot, le voici : *Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière*. »

— Rien n'émeut, rien ne déconcerte cet esprit sûr de lui-même parce que sa conscience est sans reproche. On avait appliqué sur la porte du palais Quirinal un pasquin dont voici les termes : *O Gizzi, tutto cambi, che fai?* (Gizzi, tu changes tout, que fais-tu ?)

Le Pape vit le pasquin, et de sa propre main il ajouta : *Aspetta, tu vedrai* (Attends, et tu verras), puis il le fit remettre à sa place.

— La modération de Pie IX est telle, qu'elle est passée pour ainsi dire en axiôme. Voici un mot charmant qui met en relief cette vertu des grandes âmes. Quelques exaltés faisaient circuler une caricature représentant Pie IX sous la forme d'une tortue. On la porte au Pape. « Vraiment, dit-il, je voudrais l'avoir faite, cette caricature. Oui, j'avance len-

tement, mais j'avance toujours. Je suis tortue, mais je ne suis point écrevisse. »

— On écrivait de Rome, le 30 novembre 1863 :

« La santé du Saint-Père se maintient dans de parfaites conditions. On admire, quand il sort, l'aisance de ses allures, et surtout cette sorte d'allégresse tranquille qui est presque toujours le partage des âmes saintes.

« Cette allégresse, du reste, éclate souvent dans le langage et dans les gestes de Pie IX, et l'on cite beaucoup de traits charmants qui en sont la preuve. En voici un nouveau :

« Comme le Pape voulait, il y a quelque temps, récompenser un ecclésiastique pauvre, mais d'une vertu et d'un mérite très-connus, il lui accorda un bénéfice. Or, l'abbé, assez négligé dans sa personne, s'était présenté au Vatican sans avoir fait sa barbe, peu coutumier qu'il est de se raser ; et le Saint-Père, au lieu de motiver le rescrit sur les véritables raisons qu'il avait de le signer, écrivit : *Afin qu'il fasse désormais sa barbe.* »

— A Ravenne, Pie IX rendit, comme bon Italien, sa visite au mausolée du Dante, et sur le livre où l'on désirait garder sa signature, il laissa en souriant cette *terzine* de la *Divina Commedia* :

Non è il mondan romore, altro che un fiato
Di vento, ch'or vien quinci, or vien quindi,
E muta nome, perché muta lato.

« L'opinion du monde n'est rien qu'une bouffée de vent qui tantôt vient d'ici, tantôt vient de là, et qui change de nom parce qu'elle change de côté. » (*Purgatorio*, chant XI.)

— Dans le courant de la semaine sainte de l'année 1863, le Saint-Père donna plusieurs audiences, et c'est à propos de l'une d'elles que se passa le fait suivant :

Pie IX, après avoir prononcé un discours fort émouvant,

se retirait, suivi des prélats de sa cour, et traversait la foule, donnant sa main à baiser, et adressant à chacun des paroles de tendresse et d'affection. Arrivé près d'un groupe de dames, le Saint-Père leur demanda avec bonté :

— Etes-vous Françaises?

— Non, Saint-Père, répondit l'une d'elles avec un accent britannique fortement prononcé, nous sommes Anglaises.

— Catholiques? dit le Saint-Père en les regardant avec une douceur ineffable.

— Non, nous sommes protestantes.

— Eh bien! Dieu a voulu que je vous visse pour vous dire qu'ici est le siège de la vérité. Je désire que la bénédiction que je vous ai donnée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, éclaire vos âmes et vous montre la voie du salut.

Cela dit, le Saint-Père continua sa route, et laissa ces dames, qu'à leur costume on reconnaissait pour de riches touristes, fort émues. L'une d'elles même, plus émue que les autres, ne put retenir ses larmes.

— Dans la pensée d'être utile au Denier de saint Pierre, j'avais composé un opuscule pour le répandre parmi le peuple, sous le titre d'*Almanach de Sa Sainteté Pie IX pour l'année 1866*. En lisant ce titre, le Pape a souri, et il a répété plusieurs fois : « Almanach de Pie IX! almanach de Pie IX! » et il a ajouté : « Je ne fais pas d'almanachs, moi. Il m'arrive bien cependant quelquefois de faire comme des almanachs, quand je demande comment je m'y prendrai pour acquitter toutes les charges qui pèsent sur moi; mais ces réflexions se passent dans mon esprit, et je ne les écris pas. » Le Saint-Père a ajouté : « Le fardeau qui pèse sur moi est bien lourd, sans doute; personnellement je suis misérable, mais je n'en suis pas moins le Vicaire de Jésus-Christ, et il doit m'aider. »

— Mgr Testard du Cosquer, nouvellement préconisé au siège archiépiscopal de Port-au-Prince, à Taïti, s'est présenté

au Vatican avec quelques prêtres dévoués qui l'accompagnent dans sa mission lointaine, une mission placée sous un climat à peu près mortel, où il s'agit d'évangéliser des nègres.

Le Pape, après avoir béni ce pasteur et ces apôtres, après leur avoir donné d'admirables conseils, leur dit :

« Les roses que vous cueillerez dans ces pays auront des épines. Mais après tout, quand nous songeons au péché originel et à nos propres fautes, faut-il s'étonner qu'il y ait des épines aux roses, et ne devons-nous pas remercier Dieu d'avoir surmonté ces tiges épineuses par une fleur d'un si agréable parfum ? »

— On écrivait de Rome, le 1^{er} août 1866 :

« Malgré les fortes chaleurs, le Pape renonce à aller à Castel-Gandolfo. Des raisons d'économie, et aussi d'autres raisons d'une délicatesse extrême, l'en dissuadent. Vivre en villégiature est un surcroît de dépenses, car tous les visiteurs reçoivent l'hospitalité au palais apostolique, une hospitalité sans luxe et sans faste sans doute, mais qui, par les temps difficiles où nous vivons, constitue pour le trésor pontifical un poids trop lourd. Pie IX aime mieux répandre cet argent en aumônes.

« Sa Sainteté disait ces jours passés à un évêque qu'elle venait de secourir : « J'ai le sac de saint François, qui tous les jours se vide et s'emplit de la grâce de Dieu et de l'aumône des fidèles. » Et à un autre évêque qui craignait d'abuser de sa générosité : « Prenez, prenez toujours. Dieu me rendra cela demain, aujourd'hui même peut-être. »

« Tel est ce grand cœur apostolique. Il agit en toutes circonstances, grandes ou petites, d'après les inspirations de sa foi. »

— On mande de Rome au *Journal de Paris* que le Pape s'est montré très-satisfait du séjour du général Dumont. La dernière entrevue de Pie IX et du général a été fort cordiale.

Après l'entretien obligé sur la légion d'Antibes et sur Garibaldi, le général, d'après ce qu'on écrit, aurait manifesté au Pape le plaisir que la France et l'Empereur auraient à le voir venir visiter l'Exposition universelle. « Nous sommes bien vieux et bien fatigué, a répondu le Pape, pour faire le voyage de l'Exposition. » Il a ajouté ensuite avec enjouement : « D'ailleurs nous sommes déjà nous-même ici exposé. » Et se tournant vers l'aide-de-camp du général Dumont : « N'est-ce pas, jeune homme, a-t-il dit, que nous sommes assez exposé ? »

— Nous laissons au journal qui le rapporte la responsabilité du trait suivant :

Le *Courrier du Jura* raconte qu'un jour M. de Sartiges étant allé avec M^{me} de Sartiges offrir ses vœux au Saint-Père, selon l'usage, Sa Sainteté lui répondit : « Je bénis la Providence de tout mon cœur d'avoir envoyé, pour représenter ici la France que j'aime, un homme tel que vous. » A ces mots, salutations profondes et empressées de l'ambassadeur et de l'ambassadrice; puis après une légère interruption : « Car jamais représentant de nation n'a exercé ma patience comme vous le faites. »

Les honorables visiteurs se retirèrent dans le plus profond silence.

Le Télémaque jugé par Pie IX.

Le Pontife profite de ses courts moments de loisir pour lire divers chefs-d'œuvre.

Nous empruntons l'intéressant récit qu'on va lire à l'*Illustration du Midi*. Le signataire de cet article, professeur distingué à la faculté de droit d'Aix et aussi fin littérateur, a puisé, nous dit-il, le fond de sa narration dans une communication faite à l'académie d'Aix par M. Bonafous, professeur

à la faculté des lettres de cette ville, et portant pour titre : *Entretien littéraire avec Sa Sainteté Pie IX.* Laissons la parole à M. Rodière :

« Le travail de M. Bonafous nous révèle chez Pie IX les connaissances philologiques les plus étendues relativement à certaines célébrités littéraires de l'Italie, à Politien notamment, sur lequel Pie IX prouva à M. Bonafous qu'il savait quantité de choses que les hommes les plus érudits de l'Italie, consultés précédemment par le professeur d'Aix, ignoraient complètement.

« Mais l'entretien de M. Bonafous avec Pie IX offre surtout de l'intérêt pour les Français, parce qu'il y fut principalement question de la littérature française. »

Nous laissons parler ici M. Bonafous :

« Vous ne devineriez jamais, monsieur le professeur, me dit le Saint-Père, quel est le livre que je lisais lorsque j'appris la mort de mon vénérable prédécesseur : c'était un livre français. — Votre Sainteté, lui répondis-je, lisait Bossuet ou Fénelon. — Non, je les ai lus depuis longtemps. Je lisais un philosophe. — Descartes ou Malebranche. — Non, un philosophe du dix-huitième siècle. — Montesquieu sans doute, ou peut-être Jean-Jacques Rousseau. — Non. — Ce n'était pas assurément Voltaire. — Oh ! non. Je lisais d'Alembert. — Très-Saint-Père, lui dis-je alors, enhardi par sa bonté, en France vous auriez encouru la censure de l'ordinaire. — Oh ! me répondit Pie IX avec un fin sourire et une charmante bonhomie, *ho il proibito*, j'ai le droit de lire les livres défendus. Voici, au reste, ce que je lisais dans d'Alembert ; vous verrez que ce n'est pas mauvais et que tout le monde peut le lire : je lisais l'éloge de Fénelon. »

Ce nom de Fénelon rappela sans doute à Pie IX le souvenir du *Télémaque*. « Monsieur le professeur, me dit-il, je veux savoir votre avis sur une question que j'ai eu à résoudre autrefois. Quand j'étais à Imola, je fus un jour consulté

par deux dames françaises de Rouen, qui étaient venues dans ma ville épiscopale fonder une maison d'éducation pour les jeunes demoiselles, et qui m'avaient choisi pour conseil et pour directeur. Elles me demandaient si elles devaient autoriser dans leur école la lecture du *Télémaque*. Surpris par cette question, je demandai à réfléchir, leur promettant la réponse pour le lendemain. La nymphe Eucharis me donnait de l'inquiétude, et Calypso elle-même me semblait dans une situation délicate. Je conseillai donc à ces dames de faire du *Télémaque* des lectures détachées, et de ne pas autoriser la lecture suivie. Qu'auriez-vous répondu à ma place ? — Très-Saint-Père, lui répondis-je aussitôt, dans les établissements de l'Université française, la lecture du *Télémaque* est non seulement autorisée, mais encore conseillée aux jeunes gens. On fait lire surtout ce livre aux petits enfants, et nous n'avons pas jusqu'à présent découvert qu'il fit une fâcheuse impression sur ces âmes naïves. Je me souviens, en ce qui me regarde, que je me préoccupais beaucoup plus des périls de la navigation de *Télémaque* et des bons coups d'épée qu'il donnait dans les plaines de la Daunie, que de la douleur de Calypso, ou des entraînements de cœur auxquels se laisse prendre Eucharis. Mais pour les jeunes filles le péril est plus grand, je le reconnais. Elles sont plus précoces et ont moins de distractions dans leurs études, ce qui fait qu'elles s'interrogent elles-mêmes. On pourrait peut-être faire lire le *Télémaque* aux tout petits garçons et aux très-grandes filles. Le péril serait conjuré des deux côtés par l'inexpérience des uns, et chez les autres par la maturité de la raison et de la vertu. — C'est peut-être une solution, dit Pie IX, mais on ne peut la regarder comme définitive. »

Indulgences signées sur un schako.

Un journal religieux a raconté, comme le tenant de la bouche du soldat lui-même, ce trait charmant :

Ce bon militaire s'était présenté plusieurs fois au Vatican, et toujours sans succès; le Saint-Père n'avait jamais dans l'antichambre des audiences publiques ni plume ni encre. Enfin, un jour, il met dans son schako une plume et un encrier, et marche au pas accéléré vers le Vatican, bien décidé à avoir cette fois des indulgences, coûte que coûte. Il arrive auprès de Sa Sainteté; même réception d'abord que par le passé. « Je n'ai pas de plume. — Voilà, Très-Saint-Père. — Je n'ai pas d'encre. — Voilà, Très-Saint-Père. — Je n'ai pas de table. » Le soldat reste muet; puis se ravisant: « Sur mon schako, Très-Saint-Père. » Le Souverain Pontife sourit de tant d'à-propos. « Eh bien! lui dit-il en le tutoyant, approche-toi de la fenêtre. » Le soldat s'approcha de la fenêtre. « Mets-toi à genoux. » Le soldat mit *genou terre*. « Mets ton schako. » Le soldat se coiffa, et le Saint-Père lui signa sur la tête une concession d'indulgences *in articulo mortis* pour lui et toute sa famille.

Pie IX et le général de Goyon.

M. le duc de Bellune a raconté le trait suivant dans une brochure qui n'a pas été réfutée :

« C'était au mois de mars; les réjouissances du carnaval avaient attristé le comité piémontais de Rome, centre révolutionnaire correspondant avec les comités de Turin et de Paris. Pour protester contre l'audace des Romains qui avaient osé se plaire aux mascarades, il fut décidé qu'une manifestation aurait lieu dans le Corso; ce devait être une promenade austère en habit noir, et, si l'image m'est permise, un défilé national du deuil public. Le mot d'ordre était : *Manifestation pacifique*. Notons l'expression et la chose; nous les retrouverons dans les couches inférieures de la convention du 15 septembre, commentée par le Piémont. Le général de

Goyon, informé du projet, et se reportant sans doute aux souvenirs de février 1848, empêcha pacifiquement, par un déploiement de dix mille hommes, la manifestation pacifique du comité piémontais. M. de Lavalette blâma la prudence *excessive* du général et partit pour la France. Un mois plus tard, M. de Goyon était rappelé.

« Qu'on me permette de citer ici une anecdote. Avant de quitter Rome, le commandant en chef du corps d'occupation alla prendre congé du Pape. Obéissant à un sentiment bien naturel, et répétant sans doute les termes de la décision ministérielle qui le rappelait à Paris : « Je suis appelé en France, dit-il au Saint-Père; *appelé* et non *rappelé*, que Sa Sainteté le remarque. — Soyez tranquille, mon cher général, répondit Pie IX, vous retrouverez l'*r* à Paris. »

Pie IX et le marquis de Lavalette.

Quelque temps avant la canonisation des martyrs du Japon, le marquis de Lavalette, ambassadeur de France à Rome, se trouvant alors à Paris, s'était permis de dire ouvertement dans un salon distingué qu'il se promettait un succès facile dans la mission qu'on venait de lui confier, d'amener le Pape à accéder aux propositions d'arrangement avec l'Italie qui lui étaient faites par l'Empereur. « Le Pape, disait-il, est un bon enfant; nous viendrons à bout de lui faire entendre raison. »

Le 20 juin suivant, l'ambassadeur, de retour à Rome, fut admis à l'audience du Pape, et le Saint-Père, exactement informé du propos tenu par le marquis, se plut, dans le cours de l'entretien, à répéter à plusieurs reprises sur le ton de la plaisanterie : *Le Pape est un bon homme, un bon enfant.*

L'ambassadeur, ayant enfin fait tomber la conversation sur le Denier de saint Pierre, insistait fortement sur le peu de

solidité de cette ressource, qui pouvait, disait-il, faire défaut d'un jour à l'autre; et il en concluait qu'il serait beaucoup plus avantageux de s'entendre avec le gouvernement italien pour en recevoir une indemnité convenable et bien assurée. Pie IX, l'ayant laissé tout dire, se contenta de lui répondre en souriant : *Le Pape est un bon homme, à qui quelques paoli suffisent pour vivre.*

A ce coup, le marquis ne douta plus que le Pape ne fit allusion aux paroles qu'il avait dites à Paris, et il voulut s'excuser, en priant le Souverain Pontife de vouloir bien n'attacher aucune importance à un mot échappé dans l'entrain de la conversation. A quoi Pie IX repartit aussitôt avec son affabilité ordinaire : « Oh ! monsieur l'ambassadeur, le Pape est un bon enfant, qui sait toujours pardonner. »

Les médailles du Pape.

On écrivait de Rome en janvier 1868 :

« Tous ceux qui ont le bonheur d'être admis à voir le Pape s'accordent à lui trouver un air de santé et de verdeur qui contraste avec le double poids de l'âge et des affaires.

« Voir le Pape n'est pas difficile. Nos lecteurs en jugeront par un trait que nous allons raconter, trait ravissant de sa grâce et de sa bonté.

« Comme Pie IX traversait, il y a deux ou trois jours, la salle des Gardes, il a aperçu un Hollandais qui venait de revêtir l'uniforme des zouaves et était respectueusement agenouillé.

« S'étant approché, il le bénit; puis : « Mon enfant, a-t-il dit, je voudrais bien vous donner une médaille, mais je n'en ai point sur moi... Venez, nous en trouverons. »

« Et le bon Hollandais, tout troublé, a suivi le Pape et parcouru les salles de l'appartement pontifical jusqu'au ca-

binet de Sa Sainteté. Là, Pie IX lui a remis d'abord une médaille.

« Voyons, a-t-il ajouté en le regardant fixement, vous avez une fiancée là-bas, là-bas, dans votre pays de Hollande ? »

« Le zouave est devenu rouge comme une cerise et s'est encore plus troublé.

« Il n'y a pas de quoi rougir et trembler, mon enfant. Si vous avez une fiancée, votre curé le sait, et Dieu bénit le chaste amour, puisqu'il a institué le sacrement du mariage. Voici donc une médaille pour votre fiancée. Avez-vous une mère ? — Oui, Très-Saint-Père. — Voici une autre médaille pour votre mère. Avez-vous des sœurs ? — Quatre. — Eh bien ! voici quatre médailles pour vos sœurs. Allez en paix. »

« Ebloui d'une bonté si douce, le zouave, immobile, pleurerait, et le Pape l'attirant à lui :

« Voyons, mon enfant, avez-vous encore quelque chose à me demander ? — J'ai aussi... mon père... — C'est juste ; j'aurais dû y songer. »

« Et le Pape est allé prendre une autre médaille pour le père.

« Ce Hollandais est un de ceux, assez rares au régiment des zouaves, qui parlent et entendent le français. »

Pie IX et M. de Corcelles.

M. de Corcelles touchait à la fin de son mandat diplomatique, limité par une loi de la Constituante qui fixait à six mois la durée des missions extraordinaires confiées aux représentants du peuple. Il ne voulut point quitter l'Italie sans prendre congé du vénéré Chef de l'Eglise, auquel, sans oublier un instant ce qu'il devait à la dignité et aux intérêts

de la France, il avait prêté si loyalement le concours de son intelligence comme diplomate et de son dévouement comme chrétien.

Quelques heures avant d'être admis en présence du Saint-Père, le cardinal Antonelli voulut lui remettre, pour gage de la satisfaction du Pape, le grand cordon de l'ordre de Pie IX ; mais M. de Corcelles refusa cet insigne honorifique. Les instances réitérées du cardinal n'aboutirent qu'à un refus inébranlable. Le pro-secrétaire d'Etat lui demanda le motif de sa résistance. « Le voici, » répondit M. de Corcelles, et découvrant sa poitrine, il lui montra un petit crucifix, disant : « Cette croix a reçu le dernier soupir d'un fils. J'ai fait le serment de n'en porter plus d'autre. » Le cardinal, ému jusqu'aux larmes, répliqua que, représentant Pie IX, qui avait le pouvoir de délier de tout serment, il le conjurait d'accepter le témoignage de l'estime particulière du Pape.

La dernière entrevue du diplomate avec le Saint-Père fut des plus touchantes. Pie IX, après avoir témoigné son affection paternelle à M. de Corcelles, lui offrit un portrait en disant : « Voici qui vous consolera d'avoir accepté la croix de Pie IX. » C'était le portrait de la sainte Vierge, gravé sur une pierre précieuse, avec une inscription dont voici la traduction : *Seigneur, assistez l'empereur Léon.* Ce portrait est un chef-d'œuvre du cinquième siècle.

— On écrivait de Rome en septembre 1866 :

« Suivant l'usage traditionnel, le Saint-Père s'est rendu, samedi 25 août, à l'église nationale des Français, où l'on célébrait la fête de saint Louis. Sa Sainteté a été reçue à la porte de l'église par Mgr Level et les prêtres attachés à l'établissement, par le comte de Sartiges et le personnel de l'ambassade, par les généraux français en grand uniforme et la plupart des officiers de l'armée d'occupation. Les troupes françaises, rangées sur la place, présentaient les armes. Une foule considérable se pressait sur le passage du Saint-Père

et l'a accueilli par des acclamations prolongées. Les cris du peuple, le son des cloches, le roulement du tambour formaient un concert solennel et touchant. »

Toutes les lettres de la capitale du monde chrétien attestent les mêmes ovations ; l'une d'elles, adressée particulièrement à la *Gazette du Midi*, contient une particularité que nous ne voulons pas omettre : « Pendant que le Saint-Père était dans la sacristie, admettant au baisement du pied le clergé français, l'ambassadeur, les officiers supérieurs et plusieurs personnages marquants, un orage (c'est le correspondant qui raconte) éclata soudainement et se fait encore entendre au moment où je vous écris. Un éclair, suivi d'un violent coup de tonnerre, illumina la sacristie. Le Saint-Père, en le voyant, se retourna vers les assistants et leur dit d'un air moitié souriant, moitié ému et sublime : « Messieurs, l'orage gronde ; mais le Pape n'est-il pas sous la protection de la France ? » En entendant ces mots si simples et si profonds, les généraux, les officiers s'inclinèrent, et, à l'exemple des anciens chevaliers, portèrent spontanément la main à la garde de leur épée. »

Oui, la France aime le Pape, l'auguste Pie IX, qui ne laisse passer aucune circonstance sans lui donner quelques marques de son dévouement.

C'est ainsi que Sa Sainteté a voulu sacrer elle-même Mgr Place, nommé à l'évêché de Marseille.

La cérémonie a eu lieu dans la salle des Consistoires le dimanche 26 août 1866.

L'assistance se composait du comte de Sartiges, ambassadeur de France, avec tout le personnel de l'ambassade, du général de Polhès et des officiers supérieurs de l'armée d'occupation en grande tenue, et d'un nombre relativement considérable de personnes de distinction.

Pendant toute la cérémonie, qui a été fort longue, on ne pouvait se lasser d'admirer la majesté et l'onction du Saint-

Père, ainsi que le recueillement, la piété, l'air ému et pénétré du nouvel évêque.

Le Saint-Père avait fait inviter l'ambassadeur, ses secrétaires, etc., à venir prendre part au *rinfresco* ou déjeuner préparé dans la salle de la bibliothèque du Vatican. Mais quand tout fut fini, le Pape, s'avançant vers M. le comte de Sartiges, l'invita lui-même en disant : « On dit parmi nous : *Ubi missa, ibi mensa* ; aidez-moi, messieurs, à faire ce matin l'application du proverbe latin en l'honneur de Mgr de Marseille. »

Vous savez quelles sont les exigences de l'étiquette pontificale. Dans Rome, le Souverain Pontife ne doit pas s'asseoir à la même table que ses invités. Pie IX a voulu faire à cette occasion une exception qui a étonné et ravi tout le monde. Il s'est assis à la table du *rinfresco*, ayant à sa droite le cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat, à sa gauche Mgr Place, en face de lui l'ambassadeur de France et les généraux de Polhès et Michelet.

Pendant tout le temps qu'a duré le déjeuner, le Pape a parlé en français ; son affabilité ravissait chacun des invités à ce vrai repas de famille. Mais l'enthousiasme est arrivé à son comble quand, se levant à la fin du *rinfresco*, le Saint-Père a bien voulu, avec une grâce pleine d'enjouement, vider les assiettes de bonbons entre les mains des officiers supérieurs mariés : « Il faut bien, leur disait-il, que vous fassiez goûter le déjeuner du Pape à vos enfants. Ces chers petits seraient inconsolables s'ils vous voyaient rentrer les mains vides. »

Le gallicanisme jugé par Pie IX.

Nous empruntons l'extrait suivant au livre *Du Souverain Pontife*, par M. de Ségur :

« Un homme d'esprit disait du gallicanisme : « C'est une
« jalousie de l'esprit provincial contre la capitale. » Et un

autre homme qui a plus que de l'esprit, notre bon et très saint Père Pie IX, me disait un jour à moi-même : « Le gallicanisme, c'est du schisme en herbe. » Remarquez bien : *en herbe* ; cette graine-là ne peut pas pousser, à ce qu'il paraît, dans notre sol tout imprégné de catholicisme, en dépit des efforts de tous les laboureurs, semeurs et ouvriers d'iniquité, qui, depuis bientôt deux siècles, remuent cette pauvre terre et y jettent leur ivraie. Le schismatique est un enfant prodigue qui abandonne la maison paternelle et s'en va bien loin mourir de misère ; le gallican est un fils maussade et hargneux, pointu, discutant, difficile à vivre, susceptible à l'excès, vaniteux, que son père ménage à cause de son bon cœur et de sa mauvaise tête, qui désobéit non en gros, mais en détail, qui au fond est meilleur qu'il ne paraît, qui veut à tout prix demeurer dans la maison paternelle, et qui, dans une circonstance donnée, serait capable de se faire couper la tête pour l'amour de ce pauvre père auquel il rend la vie dure (1).

(1) Les gallicans se font quelquefois illusion sur la fausseté de leur voie, parce qu'ils aiment sincèrement la *personne* du Pape. « Ils veulent bien mourir pour moi, disait un jour malicieusement Pie IX, mais ils ne veulent pas vivre pour moi. » Le grand et spirituel évêque de Poitiers faisait un jour, en parlant de ces mêmes esprits pointus, accolés à un bon cœur, une autre remarque pleine de finesse : « Une parole, un simple désir du Pape dans une audience particulière, leur suffit pour fonder des œuvres, pour entreprendre ou abandonner un projet important ; et les bulles officielles et les décrets des sacrées congrégations sont pour eux comme non avenus. Ils ne veulent pas de Pape infallible, et ils le font impeccable. »

On connaît partout l'affaire de la liturgie soulevée à Lyon en 1864, et de quelle façon la cour de Rome a jugé l'opposition gallicane d'une partie du clergé de ce diocèse. Le Souverain Pontife, par plusieurs actes solennels, a ordonné que la bulle *Quod a nobis* du pape saint Pie V, qui se trouve en tête du missel et du bréviaire romain, recevrait sa pleine et entière exécution à Lyon, et que les innovations coupables de Mgr de Montazet seraient abolies. Il a fait davantage, et afin d'éclairer les esprits sur

« Que l'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas peu de chose devant Dieu que de jouer ainsi avec l'obéissance catholique. L'herbe, malgré tout, peut finir par pousser, et alors viendrait le schisme. Le gallicanisme n'est pas seulement une erreur, mais une désastreuse imprudence. Fénelon, dès l'origine, s'en alarmait profondément. « Tout ce qui avilit dans
 « l'imagination de la multitude, écrivait-il au P. d'Auben-
 « ton, l'autorité du Saint-Siège par une apparence de fai-
 « blesse, mène insensiblement les peuples au schisme. C'est
 « par là que les personnes zélées se découragent, que les par-
 « tis croissent en témérité. » Le gallicanisme est une école de désobéissance. »

Quatre bénédictions de Pie IX.

Un fervent catholique, véritable apôtre par la foi et le zèle pur pour l'œuvre de la Terre-Sainte, était auprès de Pie IX, qui l'affectionne beaucoup. Après lui avoir exposé l'état de la Terre-Sainte, ses tristesses et ses espérances, il se jette à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, cette bénédiction si douce et si féconde pour ceux qui la demandent avec

l'antique liturgie que ce diocèse prétendait posséder à l'exclusion du reste de l'Eglise, il a fait imprimer à la chambre apostolique un ouvrage considérable en deux volumes écrit par le R. P. Marchesì, des Prêtres de la Mission, dans lequel on voit l'histoire de cette liturgie à partir des premiers temps du christianisme ; et il a voulu que cet ouvrage fût complété par les actes du Saint-Siège qui ont mis fin au débat soulevé dernièrement par le gallicanisme pour essayer de regagner le terrain perdu. Parmi ces actes figure en note la protestation signée des vingt-huit curés de Lyon en 1862, qui fut condamnée, le 23 janvier 1863, par la lettre du cardinal Patrizzi, préfet de la congrégation des Rites, écrivant au nom de Sa Sainteté.

Cet ouvrage a été donné par ordre du Pape aux évêques réunis à Rome lors des fêtes du centenaire des saints Pierre et Paul ; il a été traduit en français.

foi. Il s'incline, il la reçoit, il est consolé; mais il reste à genoux aux pieds du vénéré Pontife, qui l'invite inutilement à se relever.

— Saint-Père, dit le pieux chrétien, vous n'en avez pas fini avec moi; je vous demande encore quatre bénédictions.

— Quatre bénédictions! vous êtes bien ambitieux, répondit Pie IX en souriant; une seule devrait vous suffire.

— Pour moi, oui, Saint-Père; mais j'en réclame pour d'autres.

— Ah! voilà la charité. Alors vous voulez être un canal ou un télégraphe?

— Précisément. Donnez, donnez, car vous êtes riche.

Et le Saint-Père donna avec amour les quatre bénédictions.

Alors l'apôtre se releva content, s'inclina, remercia le vénéré Pontife et lui baisa la main.

Puis il partit pour la Terre-Sainte, où il séjourna longtemps, distribua des aumônes, consola des chrétiens, s'aboucha avec des juifs et des mahométans, et exposa plusieurs fois sa vie pour la cause sacrée de la foi; puis il revint à Rome, parut de nouveau devant le Souverain Pontife, et lui parla comme toujours de la Terre-Sainte; puis il ajouta :

— Saint-Père, vous souvient-il des quatre bénédictions que vous m'avez données l'année passée?

— Je n'y pensais plus, répondit Pie IX. Eh bien! qu'en avez-vous fait?

— Je les ai versées sur les âmes de quatre infidèles, deux juifs, deux mahométans, pauvres brebis perdues dont je désirais vivement le retour, et j'ai la consolation de vous annoncer que toutes quatre sont entrées par la porte du baptême dans votre bergerie. Vous voyez, Saint-Père, combien votre bénédiction est féconde.

Pie IX sourit et le bénit de nouveau pour la Terre-Sainte et pour lui.

Mémoire prodigieuse de Pie IX.

Dieu, qui destinait Pie IX à accomplir de si grandes choses et à être en rapport avec une multitude innombrable de toute langue et de toute tribu, a doué cet auguste Pontife d'une mémoire merveilleuse, qui ne s'altère pas avec les années, qui lui permet de reprendre, après vingt ans, une conversation là où il l'a laissée. En voici une preuve entre mille autres :

Dans les premières années du pontificat de Pie IX, M. Bonafous, professeur de littérature à Aix, profita du temps des vacances pour aller visiter l'Italie et déposer ses hommages aux pieds du Souverain Pontife, qui remplissait déjà l'univers de son nom. Admis à l'audience du Pape, M. Bonafous fut ravi des à-propos de Pie IX et des détails qu'il lui donna sur la Provence et sur les hommes distingués de cette contrée. Avant de prendre congé de Sa Sainteté, il demanda la bénédiction apostolique pour lui, pour tous ses parents et ses amis. « Et vos élèves, vous les oubliez, ajouta Pie IX. — Très-Saint-Père, répartit aussitôt M. Bonafous, mes élèves sont mes meilleurs amis. » Le Pontife sourit, charmé de cette réponse.

Vingt années après, durant lesquelles il s'était passé de si nombreux et de si graves événements, M. Bonafous étant revenu à Rome, quel ne fut pas son étonnement lorsqu'en paraissant de nouveau devant Pie IX, il l'entendit lui dire : *Monsieur Bonafous, vos élèves sont-ils toujours vos meilleurs amis?*

— On écrit de Rome :

« Mgr Dufal, ancien évêque du Bengale, aujourd'hui supérieur de la congrégation de Sainte-Croix du Mans, est arrivé à Rome depuis quelques jours. Sa Grandeur a été ac-

cueillie par le Pape avec une bonté touchante et une bienveillance toute particulière. Sa Sainteté lui a rappelé (ce qui montre la prodigieuse faculté de Pie IX de garder le souvenir des hommes et des choses) qu'il y a douze ans, alors que M. Dufal était simple Père, elle était allée le visiter sur son lit de douleur dans une maladie dangereuse, et qu'elle lui avait dit en souriant qu'elle ne voulait pas qu'il mourût. La bénédiction du Pape a porté, comme on le voit, d'heureux fruits. M^r Dufal est venu ici pour traiter des intérêts qui lui ont été récemment confiés. Il est accompagné du révérendissime Père Drouelle, provincial de la congrégation, qui a laissé à Rome un si bon et si profond souvenir. »

Cela ne regarde pas l'Académie.

Le Pape, qui se montre inflexible quand il s'agit de défendre la vérité catholique dont il est le gardien, est plein de bonté et de condescendance pour les personnes qui ont le malheur de naître dans l'hérésie.

Voici un trait charmant qui s'est passé récemment, et dans lequel se révèle une fois de plus le cœur du Saint-Père :

Un matin, Pie IX parcourait seul une des salles du Vatican. Il aperçut un jeune homme en contemplation, je devrais dire en extase, devant une admirable fresque du divin Raphaël. Le Pape se garda bien d'interrompre le visiteur ; mais quand celui-ci tourna la tête, il aperçut un vieillard en robe blanche qui le regardait en souriant d'un sourire intelligent et doux.

Pie IX avait deviné une âme d'artiste : « Vous êtes peintre, mon enfant ? — Oui, Saint-Père. — Vous êtes venu à Rome pour étudier ? — Oui, Saint-Père. — Vous êtes sans doute élève de l'Académie de peinture ? — Hélas ! non. — Alors vous avez un professeur ? — Non, Saint-Père, je suis

trop pauvre ; j'étudie seul, et Raphaël est mon maître. —
— Eh bien ! mon enfant, entrez à l'Académie ; voulez-vous ?
Je payerai votre trousseau. — Oh ! Saint-Père... — Ne me
remerciez pas. — Votre Sainteté ignore... que... — Parlez,
dit Pie IX avec bonté. — Je suis protestant. — Oh ! oh ! fit
en riant le Pape, cela ne regarde pas l'Académie. »

George Johnston a, depuis ce jour, sa pension à l'Académie, payée par le Souverain Pontife.

Nous avons cité mille traits de ce genre dans cet ouvrage ;
ce qui n'empêchera pas les libres penseurs de jeter le cri
d'alarme et de répéter que le plus doux et le plus clément
des Pontifes se prépare à rallumer les bûchers de l'inquisition
pour brûler tous les hérétiques.

Calme du Pape au milieu des tempêtes.

Pendant qu'au mois d'octobre 1867 les garibaldiens envahissaient de tous côtés les Etats de Pie IX, il avait conservé sa gaieté ordinaire.

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits des correspondances de Rome à cette époque, qui nous montrent ce glorieux Pontife n'ayant rien perdu de sa confiance en Dieu et de son aimable enjouement, qui rappelle si bien saint François de Sales.

Un archevêque a remis à Pie IX, il y a quelque temps, une assez grosse somme venue de son lointain pays, en beaux doublons d'Espagne bien gravés comme autrefois, le tout dans un cristal. Le Saint-Père mit ses lunettes : « Voyons, dit-il, jetez cela sur la table. » Et il mit à part les belles pièces d'or d'environ 80 francs ; puis il dit en les enveloppant dans un morceau de papier : « Celles-ci sont à moi (*sonomie*) ; il faut que je fasse des cadeaux, et quand le Pape donne deux ou trois écus, ça ne va pas. Mais ceci est un

présent papal (*Ma questo é un regalo papalino*). Le reste, ajouta-t-il en repoussant les autres pièces, sera pour le ministre des finances; il dit toujours qu'il est sans argent, je vais lui jeter cela. »

Le supérieur du séminaire français est allé en audience samedi; c'est le jour de l'audience du ministère des finances. Comme le supérieur venait de déposer une somme de quelques mille francs : « Cela vient très-bien, dit le Pape; il m'a tout pris, ajouta-t-il sans nommer personne. Je suis tertiaire, c'est bien ainsi qu'on dit? — Oui, Saint-Père, tertiaire. — Je suis tertiaire de Saint-François, et tous les mercredis et les samedis, il m'envoie quelque chose, quelquefois seulement un écu, mais toujours quelque chose. »

Un séminariste de la maison a déposé une somme dont il était chargé, et a fait signer une supplique; puis il voulait prendre la plume. « Non, celle-ci est trop bien taillée » (*No, questa é troppo bene tagliata*), lui dit le Pape en lui en donnant une autre. Le séminariste ravi emportait la plume, la supplique et le rouleau d'argent. « Mais non, ceci est à moi » (*Ah! non questo; é mio*), lui dit le Pontife avec douceur.

Le vicaire général de Viviers, descendu au séminaire français, a eu son audience, et a déposé un petit trésor enrubanné, en disant modestement : « Ce n'est qu'une obole. — Oh! alors ce n'est pas l'obole de la veuve, c'est l'obole de la jeune mariée, » dit le Pape en regardant les rubans.

Les volontaires du Jura chez le Pape.

On écrit de Rome, le 4 janvier 1868, au *Courrier du Jura* :

« M. l'abbé Besson a eu la faveur et la satisfaction de présenter lui-même au Saint-Père, jeudi dernier, 2 janvier, les

nouveaux volontaires du Jura, auxquels s'étaient joints huit à dix autres de divers pays, venus avec eux depuis Marseille. J'avais moi-même été admis à cette audience. Nous étions donc une trentaine.

« Nos jeunes compatriotes, arrivés tout joyeux au Vatican avec leur costume jurassien, ont traversé en vrais intrépides les grandes avenues, les immenses colonnades, les escaliers et les galeries grandioses du palais pontifical. Rien n'a paru les surprendre.

« Cependant la pensée de paraître en présence de la première dignité du monde produit naturellement une émotion dont les plus décidés ne peuvent se défendre, et tous ont éprouvé ce frisson involontaire à l'annonce de l'audience. En tête était M. Besson, qui venait d'avoir une audience particulière, où il avait reçu du Saint-Père, avec ses félicitations, toutes les faveurs qu'il avait demandées pour ses volontaires et pour lui, et je me trouvais à ses côtés.

« A l'apparition de Sa Sainteté, nous nous sommes tous mis à genoux ; mais bientôt toute timidité, toute émotion ont complètement cessé pour faire place à un sentiment de calme et de joie. Nous avons devant nous, en effet, et il n'est pas hors de propos de le rappeler, la plus belle comme la plus frappante expression de la condescendance, de la bonté et de l'affabilité pontificales, royales et paternelles.

« Voilà donc, s'est écrié le Saint-Père, ces nouveaux braves qui viennent défendre notre sainte cause. En voilà une bonne troupe ! Combien sont-ils ? *Uno, due, tre, etc., venti nove ?* »

« Puis se tournant vers moi :

« — Et cette barbe grise ?

« — Très-Saint-Père, a répondu M. Besson, c'est un compatriote, correspondant ici d'un bon journal du pays.

« — Bien ! bien ! »

« Alors Sa Sainteté a remis à tous de sa propre main, que

chacun s'empressait de baiser, des médailles commémoratives du dogme de l'Immaculée Conception, en adressant à chacun un petit mot gracieux et amical.

« Maintenant, a ajouté Pie IX, il faut bénir tous ces chers
« et généreux enfants. Je vous bénis tous avec toute l'affec-
« tion de mon cœur, non seulement vous, ici présents, mais
« encore tous vos parents et tous ceux qui ont contribué par
« leurs aumônes aux frais de votre voyage et autres dans le
« même but. Cette bénédiction, mes chers enfants, je le sais,
« ne vous garnira point la poche (le Saint-Père souriant
« frappait de sa main la place du gousset); elle ne vous pro-
« curera pas ces biens matériels qu'on recherche tant aujour-
« d'hui, et que vous savez mépriser; mais elle attirera sur
« vous les dons du ciel, la vertu et la force du Saint-Esprit,
« dont nous avons tous un si grand besoin dans ces temps de
« désordres et de calamités; elle vous aidera tous à acquérir
« le bonheur éternel. »

« Puis, levant les yeux au ciel et les abaissant ensuite sur nous tous, prosternés à ses pieds, le saint vieillard ému nous a bénis.

« Nous sommes tous restés un instant dans l'admiration et le silence. En sortant, chacun répétait : « Ah ! quelle bonté !
« C'est bien véritablement notre bon et saint Père. On se
« trouve à l'aise devant lui comme devant un ami, un pa-
« rent. »

« Tous, absorbés par cette impression profonde, sont sortis du palais pleins d'ardeur et d'un nouveau courage, et ils sont rentrés à la caserne pour terminer leurs engagements.

« La faveur particulière accordée à M. Besson par le Pape est une indulgence plénière *in articulo mortis* pour tous les volontaires jurassiens présents, pour ceux qui ont contribué aux frais de leur voyage, et pour tous leurs parents directs et alliés, jusqu'au troisième degré. »

— On parlait au Vatican du dernier discours de M. Thiers,

de l'influence et de l'attitude si décidée en faveur du pouvoir temporel d'un homme dont les opinions philosophiques sont bien connues. « Je crois, disait un des interlocuteurs, qu'il est permis d'espérer la conversion de M. Thiers. — Oui, sans doute, dit Sa Sainteté; mais je pense qu'il plaira à Dieu de la retarder quelque peu encore, dans l'intérêt du pouvoir temporel. »

Pie IX est toujours le même; sa belle et incomparable figure ne semble pas vieillie depuis quatre ans. Il s'est réjoui du grand nombre de zouaves accourus pour le défendre, et il a ajouté : « Voilà une grande victoire, mais tout n'est pas fini. Quand les peuples, et surtout les Italiens, se mettent en fermentation, ils ne se calment pas pour si peu; il faudra quelque grande secousse. Nous voilà en paix pour le moment; mais... » Il s'est tû alors un instant. En disant ces paroles, il semblait lire dans l'avenir; son regard, son sourire avaient quelque chose d'ineffable, et il paraissait avoir l'assurance d'un grand triomphe final.

La polenta.

On écrivait de Rome en janvier 1868 :

« Au moment des événements, j'étais avec le P. C... à Monte-Mario; le Pape vint un mardi, à midi, faire sa promenade comme d'habitude. Descendu de voiture, il marchait à pied, quand il rencontra un petit paysan qui portait un fagot de bois sec cueilli dans le bois voisin.

« — Je veux croire que tu ne l'as pas volé, lui dit-il; ce serait un vilain péché.

« — Oh! non, Saint-Père.

« — Et qu'en veux-tu donc faire?

« — Le porter chez nous pour cuire la *polenta*.

« — N'aimerais-tu pas mieux le vendre?

« — Pourquoi pas, si vous le voulez ? »

« — Tiens, prends donc cela. »

« Et Pie IX lui donna une pièce d'argent. Le jeune homme la regarde. »

« — Je n'ai pas de quoi vous rendre, Saint-Père. »

« — Peu importe, garde la pièce. »

« Tout l'entourage riait de bon cœur de ce charmant dialogue, et Sa Sainteté continua son chemin. »

« — Holà ! Santo-Padre, cria l'enfant, où faut-il que je porte le fagot ? »

« — Garde, garde-le pour faire cuire la *polenta*, et souviens-toi d'être toujours un bon chrétien. »

(Semaine de Tours.)

Le vieux parleur du Vatican.

Nous avons raconté, à la page 61 de cet ouvrage, un trait de la protection de Marie à l'égard de Pie IX. Cet auguste Pontife ne manque jamais d'aller chaque année remercier sa divine bienfaitrice.

On écrivait de Rome, le 17 avril 1868 :

« Sa Sainteté Pie IX s'est rendue à la basilique de Sainte-Agnès-hors-les-murs, sur la voie Nomentane, pour y assister au chant du *Te Deum*. Reçue par les religieux chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran (*Rocchettini*), qui desservent cette basilique, elle est allée s'agenouiller sur un prie-Dieu dans le chœur, a uni sa voix au chant du *Te Deum* et du *Tantum ergo*, et après la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, s'est assise sur un trône préparé au fond de la tribune. »

« Sa Sainteté a aperçu et appelé à lui le jeune Pie Mortara, lequel est étudiant en philosophie, et porte l'habit des

chanoines réguliers, auxquels il appartient depuis qu'il a fait ses premiers vœux.

« — Que nous direz-vous cette année? lui a demandé Pie IX.

« Dom Pie Mortara, d'abord agenouillé, puis se relevant, a déclamé une assez longue pièce de vers bien rimés en l'honneur de Rome et du Pape, vers chaleureux où abondaient les images et cette certaine enflure particulière à la poésie italienne, même des meilleurs temps. Sur quoi Pie IX l'a complimenté, l'a admis au baisement du pied, disant encore d'un air enjoué que Mortara avait oublié de parler de l'épithète que donnent les révolutionnaires au Pape, en l'appelant *il vecchio verboso del Vatican* (le vieux parleur du Vatican).

« Le Pape n'ignore aucune des insultes que lui jettent ses ennemis, et n'en tire d'autre vengeance que de rire.

« Au fond cependant, à bien prendre la chose, il y a sous cette épithète de *verboso* le plus grand éloge qui se puisse faire d'un Pape. Le Pape n'est-il pas l'écho du Verbe, et ne faut-il pas qu'il parle?

« Le Saint-Esprit se reposerait-il sur un muet?

« Partant, plus un Pape est *verboso*, plus l'Eglise s'en doit réjouir.

« Les révolutionnaires italiens d'ailleurs ne sont pas les seuls à reprocher à notre grand Pape d'être *verboso*. Tous ceux que cette parole embarrasse et confond, tous les lâches, les rusés, les traîtres, les ennemis de divers uniformes, le lui reprochent également. Mais Pie IX a la franchise d'un Pape, et d'un Pape qui, après vingt-deux ans d'un règne glorieux, traversé par les plus grands revers et les plus grandes fortunes, a l'expérience des hommes, et se croit un devoir comme un droit de dire hautement la vérité sur ces hommes, afin de fortifier les faibles et d'éclairer les égarés. »

XII

Pie IX et l'armée française (1).

Un coup d'œil sur l'esprit catholique de l'armée.

Depuis soixante ans, l'armée, sous des inspirations et des gouvernements divers, a toujours porté haut le nom français ; une même âme a plané au-dessus des vicissitudes des temps. L'armée aimait la France et voulait sa grandeur dans les impérissables journées du Consulat et de l'Empire ; elle

(1) Il est une nation entre toutes que, dès sa naissance, l'Eglise a nommée sa fille aînée, et qui mérite encore ce titre, malgré ses fautes et ses erreurs, et quoiqu'elle ait trop souvent fait bon marché de ce noble droit d'aînesse qu'elle a failli vendre à vil prix, comme Esaü.

De même que Dieu, selon une belle pensée du P. Lacordaire, a dit à son Fils de toute éternité : « Tu es mon premier né, » la Papauté a dit à la France : « Tu es ma fille aînée. »

C'est Rome, c'est l'Eglise qui a fait de la France la première des nations chrétiennes ; ce sont les évêques gallo-romains qui ont fusionné, en les christianisant, la race gauloise et la race franque. On connaît le mot de Gibbon : « Le royaume de France a été fait par les évêques, comme la ruche par les abeilles. »

La France très-chrétienne est née le jour anniversaire de la naissance

commandait le respect du monde quand elle posait son pied vainqueur sur la tête de la révolution d'Espagne, quand elle faisait sortir des ruines de la Grèce un peuple libre, et que, reprenant l'œuvre de saint Louis, elle ajoutait, après cent combats, à notre vieille France une France d'outre-mer ; elle méritait la reconnaissance de l'immense famille catholique en rétablissant l'indépendance du Pape contre des factions qui ne sont pas mortes ; elle ouvrait, à la page de la gloire, le livre de nos croisades immortelles, et y marquait sa place, lorsqu'il y a peu d'années, couvrant l'empire turc d'une protection dont il ne se relèvera pas, elle se faisait reconnaître en Orient comme étant cette *nation de fer* dont parlent les anciennes chroniques de l'Asie. L'armée nous apparaît toujours avec son éclat et sa beauté ; elle nous apparaît dans une jeunesse d'héroïsme que rien ne change.

« Deux mains, dit M. Louis Veillot, ont fondé la France, deux mains l'ont agrandie et maintenue dans ses splendeurs, deux mains l'ont toujours relevée dans ses défaillances : la main du prêtre et la main du soldat.

« Parcourez toutes les époques glorieuses et fécondes de notre histoire, depuis Clovis jusqu'à nos jours : ces deux mains travaillent d'accord à la même œuvre ; elles s'entr'aident. Voyez les temps bâtards, les jours malheureux : elles sont divisées. Dieu les rapproche quand il veut que la France fasse quelque chose d'illustre et de bon.

« Dans cette lutte qu'elle poursuit sans but d'ambition,

de Jésus-Christ, le jour de Noël, dans le baptistère où saint Remy baptisa le fier Sicambre au nom du Dieu de Clotilde. Quand le saint évêque prêcha la passion au nouveau Constantin, à notre aïeul Clovis, le sublime Barbare s'écria : « Ah ! que n'étais-je là avec mes Francs ! » Cette exclamation annonçait déjà l'épée chrétienne et dévouée à l'Eglise de Charles-Martel, de Pépin, de Charlemagne, de Godefroy de Bouillon et de saint Louis.

A peine la France fut-elle chrétienne, qu'elle eut des relations suivies avec Rome sa mère.

(EDMOND LAFOND.)

pour la liberté menacée de la famille des peuples, la France paraît avec un caractère qui n'est qu'à elle sur la terre. Ses camps renferment des prêtres et des sœurs de charité, ses hôpitaux s'ouvrent aux blessés ennemis. Elle a deux armées : une armée de miséricorde...

« La France est si véritablement guerrière et chrétienne, que devant la piété militaire les droits de la raillerie expirent. Qui oserait railler Turenne ? Partout où l'homme de guerre voudra être chrétien, il le sera impunément, ou plutôt l'opinion se tournera pour lui, par un instinct qui est l'instinct même de la grandeur nationale. On ne sait pas pourquoi, mais on comprend que la piété, dans l'état militaire, est la perfection du courage et de la discipline, et que cette perfection est l'élément invincible de toutes les grandes choses que veut faire et qu'aime à faire le pays. « Partout, dit « Xénophon, où les hommes sont religieux, guerriers et « obéissants, comment ne serait-on pas à juste droit plein « de bonnes espérances ? » Après cette phase de mesquinerie et d'épuisement où nous étions tombés, l'armée seule nous a donné quelques hommes. S'ils eussent été tous chrétiens ; si, dans ces camps où ils ont rêvé, ils avaient prié et pensé ; si, au lieu d'émousser leur bon sens naturel sur l'obs-cure phraséologie des idéologues en tout genre, ils l'avaient fortifié aux saines lumières qui ouvrent les mystères de l'homme et de la société ; si, au lieu d'être libéraux, démocrates, phalanstériens, ils étaient catholiques, quels autres hommes nous aurions vus ! »

Les soldats français au Vatican.

Déjà, dans plusieurs chapitres de ce volume, nous avons parlé de la vénération des soldats français pour le Pontife-roi qui gouverne l'Eglise avec tant de sagesse et de force ;

nous citerons encore ici quelques traits bien touchants, dans lesquels le cœur de Pie IX se révèle tout entier.

L'affabilité exerce sur les cœurs un empire irrésistible, surtout lorsqu'elle est jointe à une évidente vertu. Un jeune lieutenant de chasseurs de Vincennes avait mis des gants blancs tout neufs, bien que l'étiquette exige que l'on paraisse la main nue devant Sa Sainteté. Avant de baiser la main du Pape, il eut soin de la prendre entre les siennes et de la presser affectueusement ; puis il ôta soigneusement ses gants, et, rentré au logis, il les renferma dans une boîte avec une note indiquant qu'ils ont touché la main de Pie IX. Il les conserve comme un souvenir, comme une précieuse relique.

— Pour moi, disait une vieille moustache, j'ai peut-être été inconvenant ; mais je n'ai pu m'empêcher de donner au Pape une bonne poignée de main, et j'ai ensuite baisé son anneau. Voyez-vous, j'aime le Pape de tout mon cœur.

— Savez-vous, racontait un capitaine d'état-major à un de nos généraux, que ce mauvais sujet de D... (désignant ainsi un colonel) a pleuré en voyant passer le Pape lors de sa rentrée ?

— Parbleu ! je le crois sans peine, répondit le général ; je ne suis pas un bigot, et j'en ai fait autant (1).

(1) On s'était flatté de retenir Pie IX à Terracine, à son retour de Gaëte. Après une foule de raisonnements dont la conclusion était toujours : Il y a péril à venir se mettre entre les mains des Français. « Au moins, Très-Saint-Père, dit le personnage qui portait la parole, ayez soin de votre dignité, et n'exposez pas aux railleries d'une armée sans foi votre divin caractère. Vous verrez que les soldats français mépriseront vos bénédictions et ne voudront pas s'agenouiller pour les recevoir ; quel scandale ne sera-ce pas ? — Eh bien ! répondit le Pontife, s'ils ne veulent pas s'agenouiller, je les bénirai debout. » Ces paroles mirent fin à la conversation.

Générosité du Pape.

Le général M*** était à la veille de quitter Rome, et il eût bien désiré présenter ses devoirs au Saint-Père et recevoir une dernière bénédiction ; mais un scrupule l'arrêtait : il savait que le Pontife a l'habitude de faire un petit cadeau à tous les officiers qui vont prendre congé de lui. « Non, disait-il avec simplicité, je ne puis exposer le Pape à faire une nouvelle dépense pour moi. Je sais qu'il n'a rien, qu'il est sans argent, parce qu'il donne sans cesse à tous et en toute occasion, et je ne saurais délicatement l'exposer à la tentation de s'imposer encore une charge. » Néanmoins, sur les observations de ses amis, et aussi pressé par son cœur, qui parlait plus haut à mesure que le moment du départ approchait, il fait demander une audience, et le voilà auprès de Sa Sainteté. Pie IX le remercie et lui dit les choses les plus aimables. Le général réclame une bénédiction pour sa vieille mère ; elle lui est accordée avec bienveillance. Enfin le moment de prendre congé est arrivé, et le Pape se met en devoir de chercher un objet de piété pour l'offrir au général. Celui-ci s'aperçut du mouvement et dit : « Mais, Très-Saint-Père, voilà bien ce que je disais ; j'aurais mieux fait de ne pas venir ; vous donnez toujours, et vous vous épuisez. Je ne veux rien, je ne puis rien accepter. » Le bon Pape, qui comprend la délicatesse de ce sentiment, laisse le général épuiser toute sa vivacité, et le regardant avec une indicible douceur : « Il est donc bien convenu, général, que vous ne voulez rien de moi. Je me résigne ; mais vous ne pouvez pas refuser pour votre mère ce petit souvenir. Je sais qu'elle en sera contente, et vous n'oserez pas la priver de ce bonheur. » Le pauvre général, battu par ces paroles si simples, pleure et emporte, en le couvrant de ses baisers, le

beau camée qu'il offrira à sa mère, et qu'il a voulu avant tout montrer à ses amis en les instruisant de la manière dont il lui a été offert.

Qu'admirer le plus, de la reconnaissance de Pie IX ou de la délicatesse du général qui l'avait si vaillamment défendu (1) ?

Les chapelets de l'armée.

Un officier supérieur écrivait de Rome :

« Je serais fort embarrassé de compter les milliers de chapelets qui ont été achetés par nos soldats et par nous, dans l'intention de les faire bénir par le Pape. « En voilà
 « pour huit francs, disait un simple soldat en montrant ses
 « mains pleines, au sortir d'un magasin. Il ne me reste plus
 « que deux sous; mais c'est égal, tous les miens seront si
 « contents! » Le soir, j'ai rencontré un de nos jeunes troupiers qui montait lestement l'escalier des bureaux de la poste française. « Que portes-tu là? lui dis-je. Ta lettre est bien
 « grosse et paraît fort pesante. — C'est, mon capitaine, un
 « chapelet béni par le Pape que j'envoie à ma mère.
 « — Mais sais-tu que cela te coûtera cher? peut-être cinq
 « francs. Tu ferais mieux d'attendre une occasion. — Je
 « n'en connais pas; et puis ce serait long. Je ne veux pas faire
 « attendre si longtemps ma mère; elle sera si joyeuse! Je
 « payerai les cinq francs. » Et il courut déposer sa lettre (2). »

(1) *Rome en 1848-49-50.*

(2) Les guerriers les plus célèbres n'ont pas rougi du chapelet.

Edouard III, roi d'Angleterre, donna son chapelet enrichi de perles à Eustache de Ribeaumont, chevalier de France, qui l'avait deux fois abattu.

Les Suisses, à Granson, trouvèrent sous la tente ducale de Charles de

Le soldat français baisant les mains du Pape.

Pie IX allant un jour visiter l'hôpital de Saint-Jean de Latran et l'hospice des aliénés, une foule immense de peuple le suivait en criant : « Vive Pie IX ! vive le Pontife martyr ! » Parmi cette foule se trouvaient plusieurs soldats français, et au moment où le Pape descendait de voiture à la porte de l'hôpital, un d'entre eux s'écria : « Oh ! que je serais heureux s'il m'était donné de baiser les pieds de ce saint vicillard ! » Le Pape l'ayant entendu et se tournant vers lui : « Viens ici, mon cher fils, lui dit-il ; tiens, voilà mes mains que je te donne à baiser. » Le brave militaire, tombant aussitôt à genoux et profondément ému, presse respectueusement les mains sacrées du Pontife, et les couvre tout à la fois de baisers et de larmes. A cette vue, des larmes d'admiration et de tendresse vinrent aux yeux de tous les assistants, et Pie IX, pour cacher son émotion, se hâta de se soustraire à tous les regards, non sans être accompagné des plus vives acclamations.

Bourgogne son chapelet, où les apôtres étaient représentés en or massif. (*Hist. de Louis XI, par Lisk.*)

Le pape Léon IV voulut que les soldats qui chassèrent les Sarrasins des portes de Rome eussent un chapelet de cinquante *Ave Maria*, et ce fut à cette prière qu'il attribua la victoire que les soldats remportèrent sur les infidèles.

Un rosaire béni était attaché au glorieux pavillon amiral de don Juan d'Autriche lors de la célèbre bataille de Lépante.

On sait que le fameux connétable Anne de Montmorency disait toujours son chapelet en chevauchant à la tête de ses hommes d'armes. Quelquefois, laissant un *Pater* en suspens, il commandait quelque expédition ou donnait le signal de l'attaque ; puis il achevait ses *Ave*, dit un historien de l'époque, tant il était consciencieux.

Pie IX à bord d'un vaisseau français.

Le 17 mai 1854, la corvette à vapeur *le Météore*, ayant à bord la commission hydrographique, arrivait à Porto d'Anzio et mouillait à dix heures du matin en face même de la ville. A peine arrivé, le commandant apprit par les autorités sanitaires que notre Saint-Père le Pape Pie IX était arrivé la veille dans son palais d'Albano, situé sur le bord de la mer. Aussitôt *le Météore* se couvrit de pavois, et le jour même le commandant obtenait de Sa Sainteté la haute faveur de lui présenter son état-major. Le soir, en effet, les officiers étaient reçus par Pie IX, qui leur exprimait tout le plaisir qu'il éprouvait de les voir, qui leur donnait son anneau à baiser, et qui leur annonçait avec un plaisir visible et une bonté toute paternelle qu'il leur rendrait cette visite en allant le lendemain bénir le bâtiment.

Dès le matin *le Météore* s'était pavoisé des couleurs pontificales et avait arboré le pavillon de la sainte Eglise romaine et le pavillon impérial. L'équipage, en grande tenue, attendait le visiteur auguste. A huit heures et demie, ses vœux étaient accomplis : le Saint-Père était à bord de la corvette, et le commandant faisait hisser au sommet du grand mât le pavillon spécial que doivent arborer les vaisseaux qui portent le Vicaire de Jésus-Christ. C'est un étendard sur lequel est peint un grand crucifix.

Le Saint-Père, sur l'invitation de M. le commandant, alla s'asseoir sur un fauteuil préparé à l'arrière du vaisseau, et il daigna admettre au baisement du pied les officiers, les ingénieurs et tous les hommes de l'équipage. Les chauffeurs eux-mêmes ne voulurent pas être privés de ce bonheur ; ils se présentèrent le visage noirci de charbon et ruisselant de

sueur, et ils baisèrent affectueusement le pied du Souverain Pontife. Le Pape remettait en même temps à chaque homme une médaille bénite. Les officiers et les ingénieurs reçurent chacun un camée représentant un sujet de dévotion et renfermé dans un écrin.

Le Saint-Père voulut bien ensuite visiter en détail la corvette, et il racontait à l'occasion, avec un charme indicible, quelque épisode de son voyage au Chili. La navigation était loin, à cette époque, d'avoir atteint la perfection où elle est arrivée aujourd'hui, et l'hilarité des officiers fut plusieurs fois excitée par les comparaisons spirituelles que le Saint-Père établissait entre ce qu'il avait sous les yeux et ce qu'il avait vu dans sa traversée d'il y a trente ans.

L'infirmerie ne fut point oubliée, et le Pape, instruit qu'il s'y trouvait un malade, voulut le voir, le consoler, le bénir, et lui remit une médaille.

L'heure du dîner des matelots était arrivée; le Saint-Père témoigna le désir d'y assister. Il fut aussitôt conduit dans la partie de l'entrepont où les tables étaient dressées; il les parcourut, s'informa avec bonté du menu du repas, récita le *Benedicite*, et voulut ensuite servir de ses propres mains ces pauvres matelots, heureux mais confus de se voir servis par celui dont ils venaient de baiser respectueusement le pied. Ainsi, ces mains accoutumées à bénir le monde servaient en ce moment de simples marins, et Pie IX prouvait une fois de plus combien est vrai le titre que les Souverains Pontifes se font gloire de porter, et comme ils sont réellement les serviteurs des serviteurs de Dieu (1).

(1) On lira avec plaisir le passage suivant d'un éloquent évêque; sa beauté fera oublier sa longueur :

« Dieu ne s'est pas contenté de nous servir de loin par sa providence; il a voulu nous servir de près, et il est venu se mettre en personne au service de nos besoins, de nos faiblesses, de nos misères.

« Et c'est le Fils de Dieu lui-même, venant sur la terre, qui nous a dit :

Cependant on approchait de San Felice, et la plage était couverte des bons habitants de ce pays, impatients de voir leur bien-aimé Pontife et souverain. Le Saint-Père descendit dans un canot du *Météore* et s'approcha de la côte ; mais l'eau n'était point assez profonde pour permettre d'arriver jusqu'à terre. L'embarras ne fut pas long. Aussitôt que la foule s'aperçut que le canot ne pouvait avancer, elle se précipita dans l'eau, les marins en firent autant, et le canot qui portait le Vicaire de Jésus-Christ fut soulevé par des centaines de bras vigoureux et porté triomphalement jusqu'à terre.

A cinq heures, Pie IX retourna à bord du *Météore*, qui reprit la route de Porto d'Anzio. La mer était superbe, la traversée ravissante. Le Saint-Père était heureux du bonheur qu'il donnait à nos matelots, et ceux-ci, dans l'ivresse

« Je viens, non pour être servi, mais pour servir. » *Non veni ministrari, sed ministrare.* Et c'est ce jour-là même que fut proclamé le grand principe et posée la règle immuable de l'autorité parmi les hommes, telle que la sagesse divine l'entend. L'autorité, ce n'est pas la domination, ce n'est pas l'empire pour soi, ce n'est pas la satisfaction vaine et le superbe plaisir du commandement, ce n'est pas la grandeur personnelle enfin... Non ; c'est le service, le dévouement, le bienfait. « Celui qui est le premier
« parmi vous sera le serviteur de ses frères ; le plus puissant ne fera ja-
« mais que servir. »

« A partir de ce jour mémorable et de la solennelle parole du Fils de Dieu, toutes les grandes dignités humaines ne furent plus que d'illustres servitudes, ou plutôt les grands et nobles services du genre humain ; et, quoi que l'orgueil et l'égoïsme puissent faire à l'encontre, il est vrai de dire que, depuis la date romaine effacée par l'Évangile, l'autorité doit servir, et l'on n'est digne de l'autorité que quand on sert à quelque chose.

« Donc, dit Bossuet, tout homme revêtu d'une autorité quelconque est un personnage public, destiné au bien commun. Si chacun est né pour soi en ce monde, lui, il est né pour les autres ; sa vraie gloire est de n'être que pour les autres. Pour lui-même, il ne demande, il ne veut, il ne fait rien ; pour les autres, tout, et c'est là sa grandeur. Qu'y a-t-il, en effet, de plus grand que de n'avoir pas de besoins, ou de les oublier, et de pourvoir aux besoins des autres ? C'est là la grandeur de Dieu même. »

de la joie, témoignaient leur contentement par les manifestations les plus éclatantes. Quand la nuit commença, la corvette s'illumina comme par enchantement. La lune se leva dans toute sa beauté, et jamais elle n'éclaira une soirée plus tranquille et une mer plus calme.

Quelques jours après on a vu à Rome des officiers et des marins du *Météore*; ils étaient encore sous l'impression de cette heureuse fête, et ils racontaient, dans les termes de la plus vive admiration et de l'émotion la mieux sentie, tous les épisodes de ce voyage, où le Saint-Père a été si beau de douce familiarité, de bienveillance paternelle, de religieuse gravité, et où, nous sommes heureux de le dire, nos officiers et nos marins se sont montrés si dignes d'appartenir à la nation qui se glorifie du titre de fille aînée de l'Église, et ont conquis la sympathie et les éloges de toute la cour pontificale.

Bonté paternelle de Pie IX.

M. Anatole de Ségur, maître des requêtes au conseil d'État, a rapporté d'intéressantes causeries de plusieurs soldats français. Nous le laissons parler lui-même :

« — Pie IX (me dit mon brave dragon), si bon, si paternel pour tout le monde, est particulièrement bon et paternel pour tous les pauvres troupiers français. Il les aime, les bénit avec une tendresse spéciale, et il les accueille avec la plus touchante facilité. Vous n'avez qu'à vous présenter au palais du Pape, au Vatican, et à demander Mgr de Mérode : c'est un prélat qui a été soldat, qui s'est battu en Afrique, où il a été décoré, et qui a quitté l'uniforme militaire pour la soutane. Au moment du siège de Rome et de l'assaut, il était sans cesse sur les remparts, consolant les blessés, donnant l'absolution aux mourants, sans plus se soucier des balles et des boulets qui volaient autour de lui que si c'eût été

de la pluie qui tombait; maintenant il est attaché à la personne du Pape, et il reçoit les soldats comme d'anciens camarades. Si vous n'osez pas y aller seul pour la première fois, je vous conduirai chez lui demain, et il vous indiquera le jour où vous pourrez vous présenter chez le Saint-Père.

« Tout se passa comme le brigadier me l'avait annoncé, et au jour fixé par Mgr de Mérode, je me rendis au Vatican avec mon ami Méthol et une foule de mes camarades qui, sachant que nous allions chez le Pape, n'avaient pu résister au désir de nous accompagner.

« Toutes les portes du palais s'ouvrirent aussitôt devant notre uniforme, et nous arrivâmes jusqu'à une salle immense, appelée la salle des Suisses, que le Pape doit traverser quand il sort de ses appartements. Là, on nous fit ranger sur une longue ligne; Méthol et moi nous étions en tête, comme ayant sollicité et obtenu l'audience pour tous.

« Après quelques minutes d'attente, la porte près de laquelle nous nous tenions s'ouvrit à deux battants, et le Pape s'avança vers nous, souriant et bénissant. Ses vêtements étaient tout blancs, en laine, avec une large ceinture de soie blanche. Jamais je ne vis une physionomie plus douce, plus sereine et plus majestueuse en même temps, et jamais je ne ressentis une émotion aussi vive d'attendrissement et de respect. C'était bien un père et un souverain, unissant la bonté à l'autorité, et tempérant par une douceur toute céleste la puissance qui réside en lui, puissance sans égale en ce monde.

« Nous nous mîmes tous à genoux devant le Vicaire de Jésus-Christ, et je crus qu'il allait se contenter de nous bénir en passant; mais je ne connaissais pas la bonté toute paternelle de Pie IX.

« Il s'arrêta devant moi, me caressa doucement avec la main, comme une mère caresse son enfant, me demanda de quelle partie de la France j'étais, si mes parents vivaient

encore, combien de temps j'avais à passer sous les drapeaux. J'étais si ému, que je pouvais à peine lui répondre, et que tout mon corps tremblait comme une feuille agitée par le vent. Ensuite le Saint-Père me donna sa bénédiction pour moi et tous les miens, m'engagea à vivre toujours en bon chrétien, et se tournant vers Mgr de Mérode, qui portait dans un plat d'argent des objets de piété, il me donna de sa main un chapelet et une médaille que je serrai sur mon cœur et qui ne m'ont jamais quitté depuis.

« Le Pape s'arrêta ainsi devant chacun de mes camarades, leur parla à tous avec la même bonté, et leur donna la même bénédiction et les mêmes souvenirs; puis il s'éloigna, et nous sortîmes du Vatican, le cœur débordant d'amour et de reconnaissance pour le Vicaire de Jésus-Christ.

« — Qu'il est bon ! disait l'un; quand il me parlait, je croyais entendre mon père.

« — Qu'il a l'air saint ! s'écriait un autre; rien qu'à le regarder, on se sent devenir meilleur.

« — Il m'a parlé de ma mère, ajouta un jeune soldat avec émotion, et m'a béni pour elle.

« — Le chapelet et la médaille qu'il m'a donnés ne me quitteront qu'à la mort, reprit un autre.

« — Pour moi, dit Méthol, je garderai toujours ma médaille, mais j'enverrai mon chapelet à ma mère.

« C'est en échangeant ainsi nos impressions que nous arrivâmes à la caserne. Quand les camarades apprirent que nous avions vu le Pape et connurent les détails de l'audience qu'il nous avait accordée, tous voulurent avoir le même bonheur, et ce fut, durant plusieurs jours, une véritable procession d'uniformes chez Mgr de Mérode et au Vatican. Pie IX, inépuisable dans sa bonté, accueillit toutes les demandes, n'en rebuta aucune, et tout le régiment, depuis le tambour-major jusqu'au dernier enfant de troupe, passa à tour de rôle sous la bénédiction du Saint-Père. Beaucoup

sans doute n'y allèrent que par curiosité, mais tous en revinrent avec une impression profonde et salutaire; et bien des conversions de jeunes et de vieux pécheurs, qui s'accomplirent depuis, se préparèrent dans ces augustes et touchantes entrevues. »

Prière pour les soldats défunts.

Après son retour de Gaëte, le Saint-Père s'empessa de fonder à Rome une messe de *Requiem* quotidienne, à perpétuité, pour l'âme de ceux qui moururent en combattant pour la cause du patrimoine de l'Eglise; or, maintenant il a institué une rente pour la fondation d'une autre messe perpétuelle qui sera célébrée tous les jours dans la chapelle du séminaire Pie, à l'intention des bienfaiteurs du Saint-Siège. Les jeunes lévites qui ornent de leurs vertus cette maison sainte ont la charge de satisfaire aux obligations du pieux Pontife, et l'hostie de propitiation est immolée chaque matin sur l'autel érigé dans ce lieu sacré en l'honneur de saint Pie V.

Le divin sacrifice, comme l'a déclaré Sa Sainteté dans le décret de fondation, est offert pour tous ceux qui, dans les circonstances actuelles, ont bien mérité de la chaire apostolique par les aumônes ou les écrits.

— Le 24 octobre 1860, Pie IX a fait célébrer, dans la basilique patriarcale du Latran, de solennelles funérailles pour tous les glorieux morts de Castelfidardo. Il a fondé avec son pécule privé, sous le vocable de *chapellenie de Castelfidardo*, une chapellenie perpétuelle dans le sanctuaire de la Scala Santa, près du Latran, pour la célébration annuelle de cent messes. Enfin Pie IX a décidé qu'on élèverait, dans l'église Latérane, un monument à ces nouveaux *témoins*, et qu'il serait confié au ciseau de Tenerani.

— On écrivait de Rome le 18 juillet 1863 :

« Le Saint-Père a ordonné de célébrer solennellement les funérailles du général Oudinot, duc de Reggio, mort dernièrement à Paris. L'église de Saint-André della Valle était, pour cette circonstance, toute tapissée en noir le 9 de ce mois. Au fond de l'église se déployait une large tenture en velours noir, portant au milieu une grande croix en argent ; sous la coupole se dressait un magnifique catafalque surmonté d'une urne sur laquelle avaient été placées les insignes de l'illustre défunt. Un chœur choisi de musiciens faisait entendre des symphonies funèbres d'un côté de l'autel. La cérémonie commença à dix heures précises. Sa Sainteté y était représentée par Mgr Pacca, son maître de chambre, qui occupait la place d'honneur avec trois camériers secrets du Saint-Père. Assistaient à la cérémonie les officiers des gardes noble, suisse et palatine, le sénateur de Rome et tous les membres du sénat, le général duc de Montebello, les généraux pontificaux. Tout le monde sait que le général Oudinot avait reçu, pour lui et pour ses descendants, le titre de patrice romain. La messe solennelle fut célébrée par Mgr le sacriste de Sa Sainteté ; la musique avait été composée par M. Roland, directeur du concert des gendarmes pontificaux. Cent vingt voix accompagnaient la messe. L'église et la place étaient gardées par la garde suisse et les chasseurs pontificaux.

**Messe dite par le Pape pour un soldat
français.**

Dans le courant de 1855 ou de 1856, un jeune soldat, qui apparemment n'était pas beaucoup au courant des formalités et du cérémonial à remplir pour être reçu chez le Pape, se présenta au Vatican, disant qu'il avait une affaire importante

à communiquer à Pie IX. Le Pape était occupé. Cependant, à force d'instances et de supplications, le jeune soldat obtint la faveur qu'il sollicitait.

« Qu'avez-vous donc à me confier, mon ami ? lui demanda Pie IX avec bonté. — Mon Pape, je vais vous satisfaire, répondit le soldat d'un air assez gauche et en faisant un grand salut militaire. Hier j'ai reçu une lettre du pays. Voyez-vous, il y a là, au pays, un camarade qui a eu l'honneur d'être reçu par vous ; il a même une médaille que vous lui avez donnée, et tous les huit jours il réunit les gens du village pour leur parler de Rome, de Saint-Pierre, des catacombes, et surtout du Saint-Père. Il intéresse tant tout le monde, que le curé prétend qu'il vaut un prédicateur. Eh bien ! mon Pape, tout le village a voulu avoir une messe dite à son intention, et par vous. Tiens, m'a-t-on dit dans la lettre, tu iras trouver le Pape, tu lui demanderas une messe ; mais surtout tu le payeras bien. Voici quarante sous, mon Pape. »

Et en disant ces mots, le soldat tirait une majestueuse pièce de deux francs qu'il déposait solennellement sur la table du Souverain Pontife.

Le Saint-Père, à ces mots, ne put s'empêcher de sourire, et tout ému de la naïveté du bon soldat : « Mon ami, dit-il, reprenez vos deux francs et gardez-les pour vous ; je vous les donne. Recevez en outre ce chapelet. Demain je dirai la messe pour votre village, et je serai son aumônier. Vous y viendrez vous-même ; je vous attends. »

Le soldat sortit tout fier et tout heureux de son ambassade, et il va sans dire que, le lendemain, il se garda bien de manquer au rendez-vous indiqué par le Vicaire de Jésus-Christ.

Les soldats chez le Pape.

On écrivait de Rome au mois de novembre 1868 :

« Beaucoup de soldats français se présentent au Vatican

pour implorer la bénédiction de Pie IX avant leur départ et le prier de bénir leurs chapelets et leurs médailles.

« Avant de quitter Rome, M. le général de brigade de Polhès a eu l'honneur, à la tête du corps d'officiers du 19^e, des hussards et de l'artillerie, d'être reçu par le Saint-Père pour prendre congé. Pie IX leur a adressé des paroles très-douces, très-dignes, très-apostoliques, dont voici le sens :

« — Je vous remercie, messieurs, de l'appui filial que vous m'avez prêté pendant longtemps. J'ai mis toute ma confiance en Dieu. S'il me conserve la tranquillité, je le bénirai ; s'il m'envoie des revers, je le bénirai encore.

« Puis il les a bénis et leur a distribué des présents.

« Que de soldats de votre glorieuse nation se sont agenouillés ainsi devant le Pape depuis le 12 avril 1850, jour de sa rentrée à Rome après l'exil de Gaëte ! Soyez sûr que l'occupation de Rome porte ses fruits au sein de votre armée, et que le soldat, malgré les dissipations de la vie militaire, n'oublie jamais le moment où le Chef de l'Eglise lui a dit, en levant une main et en lui posant l'autre sur la tête :

« — Je vous bénis, mon fils, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Quel souvenir à l'heure de la mort !

« Dimanche dernier donc, cinq chasseurs de Vincennes et un caporal, tous les six *pays*, qui devaient partir le soir même, ayant vu Pie IX traverser la salle dite des Gardes, où ils l'attendaient depuis plus d'une heure, s'en approchèrent.

« — D'où êtes-vous, mes enfants ? leur dit le Pape en interrompant sa conversation avec le prélat de service.

« Alors le caporal prenant la parole au nom des siens :

« — Du département d'Indre-et-Loire, Saint-Père.

« Il y eut un moment de silence : le Pape en était encore à la division de la France par diocèses. Le caporal, comprenant sans doute, reprit :

« — Chef-lieu Tours.

« — Tours ! Eh bien ! mes enfants, connaissez-vous l'histoire de saint Martin, dont l'Eglise va célébrer la fête dans quelques jours ?

« Et comme les soldats ne répondaient pas, le Saint-Père reprit :

« — Saint Martin était un militaire comme vous. Un jour qu'il rencontra un pauvre vieillard, il fit ce que fait pour moi votre noble patrie depuis seize ans. Dieu l'a récompensé de sa charité. Saint Martin est honoré de toute l'Eglise comme aucun souverain ne le sera jamais ici-bas (1). »

Amour à Pie IX.

Après avoir lu les traits si touchants où l'esprit et le cœur de Pie IX se révèlent si bien, comment pourrait-on ne pas s'écrier, à la vue de tant de bonté : AIMONS PIE IX !

Oui, aimons, aimons Pie IX ! Aimons le grand Pontife qui gouverne l'Eglise, qui éclaire sa marche en ces temps difficiles, qui tant de fois s'est offert, victime pure et sans tache, pour désarmer le courroux du ciel. Ayons pour lui quelque chose de la tendresse de cœur que nous avons pour nos proches : l'amour qui s'inspire aux sources vives de la foi doit-il donc le céder en force à l'amour de la terre ?

Chaque siècle a sa vertu qui le caractérise. On ne saurait nier que la vertu du nôtre ne doive être l'amour de l'Eglise si éprouvée de nos jours, et l'amour de l'Eglise se résume dans l'amour de Pie IX. C'est la pensée de plusieurs

(1) Nous avons réuni, dans une brochure à part, les *Faits Surnaturels de la vie de Pie IX*.

Cet opuscule est le complément de la troisième édition de *l'Esprit de Pie IX*.

saints personnages que celui qui aura aimé Pie IX, celui-là sera sauvé : il porte déjà sur son front comme le sceau des élus. Aimer Pie IX, n'est-ce pas en effet aimer l'Eglise, dont il est le Chef auguste ? N'est-ce pas aimer Marie, dont il personnifie en sa personne le culte et l'amour ? N'est-ce pas aimer l'Homme-Dieu, dont il restera une des images les plus vives et les plus touchantes ? N'est-ce pas aimer l'œuvre divine dans ce qu'elle a de plus beau, de plus sacré : la souffrance et la douleur ?

O catholiques, aimons-le donc de toutes les forces de notre être, de toutes les fibres de notre cœur. Soyons sa consolation, soyons son appui ; au besoin je dirai même : Soyons son soldat. Que notre amour grandisse à mesure que s'accroissent ses épreuves, et que là où les haines ont abondé surabondent les tendresses et les dévouements.

Un temps viendra où les jours de la lutte prendront fin pour nous comme ils ont pris fin pour nos pères. Heureux qui aura compris ces grandes choses ! car alors il pourra dire au Juge suprême : « Mon Dieu, vous m'avez placé à une époque de défaillances et de chutes, à une des heures décisives de ce grand drame qui se déroule à vos pieds et que vous contemplez du sein de votre gloire ; mais, Seigneur, j'ai aimé la justice et j'ai détesté l'iniquité ; j'ai combattu le bon combat, et maintenant j'attends de votre miséricorde la couronne promise à la fidélité... » Et alors s'ouvriront devant lui les rangs de ceux qui ont vaincu le monde par leur foi, par leur courage, par leur amour, les rangs de ceux qui n'ont point failli, mais qui sont restés fermes dans la vérité. Et l'enfant de Pie IX prendra sa place parmi eux, et, réuni à ces âmes d'élite de tous les siècles, à ce qu'il y eut de plus noble, de plus pur, de plus auguste dans l'humanité, il chantera à jamais la victoire du Christ sur le monde, le cantique du triomphe qui réjouit les échos de l'éternité.

CONCLUSION.

La conclusion pratique de ce livre est facile à tirer. Plus les ennemis de l'Eglise redoublent de fureur contre le plus doux des Pontifes, plus aussi, de notre côté, nous devons redoubler d'amour et de vénération pour notre bien-aimé Père.

Dans les circonstances très-graves où se trouve la Papauté, il faut ranimer notre foi aux promesses de Jésus-Christ : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Dix-huit siècles de lutttes et de victoires nous répondent de l'avenir.

On fait remarquer aux visiteurs du Quirinal de fort beaux parquets que fit exécuter Napoléon I^{er}, quand il voulut le restaurer pour en faire le palais de son fils. « L'avenir est à moi ! » s'écriait-il à la naissance du roi de Rome.

Non, l'avenir n'est à personne ;
Sire, l'avenir est à Dieu.....
Dieu garde la durée et vous laisse l'espace.
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie,
Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel !

V. Hugo.

Voici un beau passage d'un éloquent écrivain :

« Dieu est lié à son Vicaire par un serment éternel et l'assiste spécialement. Il est celui à qui le Sauveur a dit : *Je suis avec toi*. Ici la chair mortelle enveloppe plus d'immortalité qu'en nous. Il est Pierre qui ne meurt pas, assis sur le trône qui ne croule pas ; il est le représentant de Dieu, que Dieu a placé à Rome, parce que Rome est le lieu où il plaît à Dieu d'habiter ; et son histoire renferme plus d'éléments divins qu'une autre. Faible, diffamé, moqué, crucifié comme l'Homme de douleur, invincible comme l'Homme-Dieu, dans les conditions du Calvaire, il continue l'œuvre du Calvaire ; œuvre incomparable, poursuivie et agrandie depuis dix-huit siècles à la face des hommes prosternés devant le miracle ou stupéfaits et furieux devant le problème. Il enseigne, il expie, il délivre, il meurt, il règne. Il porte un nom incommunicable ; il est le Pape, le Père. Toute langue, même rebelle, le nomme et ne nomme ainsi nul autre. Sa royauté paternelle, la plus ancienne qui soit au monde, est tout ensemble la plus contestée du temps, la plus assurée de l'avenir. En ce point, le sentiment profond des plus intelligents parmi ses ennemis est d'accord avec la croyance des plus fermes parmi ses fidèles. Pourquoi ? Ses fidèles couvrent la terre, mais disséminés, indolents, défaillants, réduits en fait, comme force active, à une poignée ; ses ennemis sont innombrables, puissants, ardents, coalisés, munis d'armes souveraines ; ils désirent et ils prophétisent la chute de la Papauté. D'où vient que la Papauté, environnée de pièges, pressée de soldats, meurtrie de coups, escortée d'injures et de dérisions, vit, marche, ne voit nulle terre, nul peuple ennemi qu'elle ne veuille et n'espère conquérir ? C'est le miracle, c'est le problème, c'est le triomphe incompréhensible de l'Homme de douleur (1). »

(1) A Valence, en 1799, mourut Pie VI prisonnier. Les géôliers plombèrent le cercueil, et ils dirent : « C'est le dernier Pape. » Cette parole

L'éloquent évêque de Poitiers, Mgr Pie, fait à ce sujet ces belles considérations :

« *Le mur de la cité sainte, nous dit le disciple bien-aimé, a douze fondements, et sur ces douze fondements sont écrits les noms des douze apôtres de l'Agneau.* Les fondements de Sion, on peut donc dire dans un sens très-véritable que ce sont les apôtres.

Mais, parmi ces fondements, voici une pierre particulièrement posée par la main du Seigneur, une pierre distincte qui a son nom et son caractère à part. Et j'apprends de l'Evangile, en effet, que Jésus ayant regardé au visage le frère d'André, il lui dit : « Tu es Simon, fils de Jean; mais tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre; car tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » *Ecce ego mittam in fundamentis Sion lapidem.*

« *Lapidem probatum*, pierre éprouvée. Et, de fait, elle est à l'épreuve de tout. Aucune main n'a cherché à détruire le christianisme sans diriger ses principaux efforts contre cette pierre; et cette pierre n'a jamais pu être entamée. Ni les

avait été prononcée souvent; elle a été répétée depuis, on la dit encore. Quand Pie VI mourut, il n'y avait plus de prêtres en France; mais Pie IX était né.

Allez! allez! creusez des fosses profondes, et descendez-y des cercueils plombés, et mettez encore vos sceaux sur la pierre, et placez vos gardes autour: les berceaux sont pleins. Veillez auprès des berceaux: vous n'empêcherez pas la goutte d'eau du baptême de tomber sur le front de l'enfant. Cet enfant baptisé grandira; il aura besoin de Dieu.

Un jour, quelque bourreau lui racontera le *Credo*, qui aura jailli sur lui avec le sang d'un martyr. A cet enfant qui cherche Dieu il dira que Dieu est dans un tombeau scellé, mais que la mort ne saurait garder une telle proie, et cet enfant alors deviendra un homme, et il ira invinciblement par le monde, criant: Mon Dieu! mon Père!

Ce sera véritablement le cri, le rugissement terrible qui rompra les portes de la mort. La terre frémit. Une voix sortira des catacombes, qui dira: Mon fils! et l'amour sera vainqueur, et les tombeaux enfanteront.

(LOUIS VEUILLOT.)

Juifs ni les païens n'ont pu l'ébranler, alors que, nouvellement posée, il semblait plus facile de la remplacer. Et depuis dix-huit siècles elle a résisté aux persécutions les plus cruelles, aux hérésies les plus puissantes, aux jalousies et aux schismes de l'Orient, aux guerres acharnées des Sarrasins et des Turcs, au laïcisme envahisseur des princes, aux prétentions des antipapes, aux vices effrayants de plusieurs indignes pontifes, aux séditions des peuples et aux querelles des factions, aux dissidences et à l'apostasie d'une partie de l'Europe, à la conspiration immense du philosophisme, aux ravages et aux cruautés des révolutions modernes, aux dédains insolents de l'indifférence érigée en système, enfin à l'assaut général du rationalisme. *Lapidem probatum.*

« *Lapidem angularem*, pierre angulaire. Les autres pierres ont chacune leur place marquée le long des fondements; elles supportent chacune leur colonne et leur portion de l'édifice. Celle-ci est à l'angle de la construction, dont elle soutient tout le poids et dont toutes les parties viennent aboutir à elle. Elle relie tout : l'Ancien au Nouveau Testament, les Juifs aux Gentils, les Grecs et les Romains aux Barbares, l'Orient à l'Occident, le Nord au Midi, le nouvel hémisphère à l'ancien monde; en un mot, elle rattache toutes les Eglises dispersées les unes aux autres par un centre commun et un point d'appui unique. *Lapidem angularem.*

« *Lapidem pretiosum*, pierre précieuse. Tous les biens en découlent; tout ce qui est en contact et en communion avec elle prospère et grandit; tout ce qui se détache d'elle décroît et périt. L'étude de l'histoire nous offre à cet égard une démonstration rigoureuse. Et parce que cette pierre est la pierre précieuse entre toutes les autres, pierre douée d'une propriété d'attraction qui amène à elle tout ce qui est grand, tout ce qui est pur, tout ce qui est vrai; à cause de cela, par un phénomène correspondant de répulsion, elle est incessamment en butte à toutes les colères de l'erreur et du

vice, à toutes les haines de l'enfer ; pierre d'achoppement et de scandale pour les révoltés, en même temps qu'elle est la pierre d'aimant pour tous les cœurs fidèles. *Lapidem pretiosum.*

« Plus que jamais il faut se rapprocher du centre de l'unité religieuse, de ce foyer de vérité, de justice et de charité dont le Saint-Siège est l'indéfectible gardien. Là, quand tout flotte dans le doute, nous reposerons dans la certitude ; là, quand tout s'incline sous la brutalité de la force, nous irons librement saluer la sereine majesté du droit ; là nous nous consolons des triomphes éphémères de la violence, en relisant, écrite à toutes les pages des annales de l'Eglise, la triomphante réalisation des promesses de Dieu. »

Le pontife qui, sans faiblir sous le poids d'un pareil héritage, succède à l'illustre cardinal Wiseman, disait naguère : « Ah ! mes bien-aimés, je vous conjure, pensez à l'Eglise, vivez avec l'Eglise ; que tout votre cœur et toute votre âme, que chaque pensée de votre intelligence, chaque mouvement de votre volonté soient avec l'Eglise de Dieu. L'Eglise de Dieu, c'est la présence de Dieu sur la terre ; son esprit est la voix de Dieu. Aimez ensuite la personne du Vicaire du Christ, non seulement le Saint-Siège, non pas une abstraction, mais l'homme vivant et respirant qui porte en lui la dignité de cette Eglise et l'onction de ce souverain pontificat. Soyez-lui filialement dévoués, car le temps est venu où, selon la prophétie, il sera le signe de toutes les contradictions ; il est posé pour être la chute ou le salut des nations. Pie IX, ce nom honni de tous ceux qui ne sont pas de la famille, est la pierre de touche du monde. Et voici des voix qui s'élèvent aujourd'hui comme jadis : « Salut, roi des Juifs ! » Ils voudraient lui bander les yeux, le souffleter, lui cracher au visage ; ils voudraient lui donner un roseau pour sceptre comme à un roi de théâtre, et une couronne d'épines comme à un roi sans puissance ; ils voudraient enfin lui offrir la royauté

dérisoire d'un peuple révolté pour s'écrier ensuite : « Otez-le ; nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous ; nous ne voulons d'autre roi que César. *Tolle ! tolle !* » Mais Pie IX est le Vicaire de Celui qui jugera le monde... »

Quel que soit l'avenir, quelle que soit la dureté des temps, quelle que soit l'obstination des hommes, tournons-nous vers Rome avec un amour pacifiquement obstiné, et disons-lui : Parlez, définissez toute vérité, foudroyez toute erreur ; nous sommes vos fils, nous sommes à vous, nous vous suivrons dans la joie et dans l'adversité, nous vous suivrons de près ou de loin, nous vous suivrons à la trace de votre parfum. *In odorem unguentorum tuorum sequemur te.*

Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève, a publié aussi une éloquente lettre pastorale dont voici la fin :

« Ne nous étonnons pas que le Chef de l'Eglise soit voué à l'humiliation et à la souffrance. Pie IX savait, en montant sur le trône, que la dignité pontificale est une vie de martyr ; il savait que toutes les animosités, toutes les trahisons et toutes les ingratitude prédictes par notre Seigneur s'accompliront sur la personne du Chef de l'Eglise ; il savait que le Vicaire de Jésus-Christ doit participer à sa passion, boire son calice et porter sa croix ; il savait que tout fidèle, tout prêtre, tout évêque, et à plus forte raison le Prince des évêques, verra se réaliser en lui les austères paroles de l'Évangile : « Vous serez haïs à cause de mon nom. »

« Pie IX connaît les douleurs, le chemin de l'exil ne lui est pas étranger ; et, à cette heure où, sous des formes captieuses, on lui demande de nouvelles transactions, le représentant de Dieu s'exprime avec une lumineuse énergie qui déconcerte les astuces des pouvoirs, comme sa douce et indomptable résistance étonne la violence.

« Relisons nos vieilles archives de l'histoire de l'Eglise, écoutons l'accent de nos docteurs ; les faits et les enseigne-

ments nous convaincront que l'épouse de Jésus-Christ, comme son Maître, a passé, en gardant sa foi et semant ses bienfaits, entre les séductions qui tentaient de la corrompre et les menaces qui voulaient la détruire.

« Les hommes de notre temps craignent de se montrer franchement persécuteurs, quoique souvent ils aillent jusqu'à exiler les évêques ; mais ils tiennent, sous le voile d'une tolérance mensongère, à ruiner les principes, et peu à peu à conduire les âmes dans de brillantes erreurs.

« Nos jours sont des jours pleins d'orages et d'incertitudes ; les peuples s'agitent, les sociétés se transforment. Au sein des obscurités des temps présents, les catholiques ne doivent pas oublier que la Papauté seule est la lumière qui éclaire la marche de l'humanité. Nous croyons utile de remettre sous vos yeux les paroles de saint Hilaire, de cet infatigable défenseur de la vérité et de la liberté de l'Eglise ; après quatorze siècles, elles nous apportent des leçons toujours opportunes :

« Le temps de parler est venu, car le temps de se taire est passé. Il nous faut attendre le Christ, car le règne de l'Antechrist a commencé. Que les pasteurs poussent des cris, car les mercenaires ont pris la fuite. Donnons nos vies pour nos brebis, car les voleurs sont entrés, et le lion furieux tourne autour de nous. Allons au-devant du martyre, car l'ange de Satan est transformé en ange de lumière.

« Pourquoi, Dieu tout puissant, ne m'avez-vous pas fait naître et remplir mon ministère au temps des Néron et des Décius ? Plein du feu de l'Esprit saint, je n'eusse pas craint le chevalet, au souvenir d'Isaïe scié en deux ; le feu ne m'eût pas épouvanté, à la pensée des enfants hébreux chantant au milieu des flammes ; ni la croix ni le brisement des membres ne m'eussent effrayé, en me rappelant le larron transféré dans le paradis après un semblable supplice ; les abîmes de la mer, la fureur des va-

« gues, n'eussent point affaibli mon courage, car l'exemple
 « de Jonas et de Paul aurait été là pour m'apprendre que
 « vos fidèles peuvent vivre sous les flots.

« Contre vos ennemis avoués, j'aurais combattu avec bon-
 « heur ; car je n'aurais pas eu de doute qu'ils ne fussent de
 « vrais persécuteurs, ceux qui m'auraient voulu contraindre
 « par les supplices, le fer et le feu à renier votre nom. Pour
 « vous rendre témoignage, notre mort seule aurait suffi.
 « Nous eussions combattu ouvertement et avec confiance
 « contre ceux qui vous renient, contre des bourreaux, con-
 « tre des meurtriers, et nos peuples, avertis par la publicité
 « de la persécution, nous eussent suivis comme leurs chefs
 « dans le sacrifice qui vous rend témoignage.

« Mais aujourd'hui nous avons combattu contre un persé-
 « cuteur déguisé, contre un ennemi qui nous flatte, qui a
 « pour nous non des coups, mais des caresses ; qui ne pros-
 « crit pas ses victimes pour leur donner la vie véritable,
 « mais les comble de richesses pour leur donner la mort ;
 « qui ne leur octroie pas la liberté des cachots, mais leur
 « donne une servitude d'honneur dans ses palais ; qui ne dé-
 « chire pas les flancs, mais envahit les cœurs ; qui ne tran-
 « che pas la tête avec le glaive, mais tue l'âme avec de l'or ;
 « qui ne publie pas d'édits pour condamner au feu, mais al-
 « lume pour chacun le feu de l'enfer. Il ne dispute pas,
 « dans la crainte d'être vaincu, mais il flatte pour dominer ;
 « il confesse le Christ pour le renier ; il professe une fausse
 « unité afin qu'il n'y ait pas de paix ; il sévit contre certai-
 « nes erreurs pour mieux détruire la doctrine du Christ ; il
 « honore les évêques afin qu'ils cessent d'être évêques ; il
 « bâtit des églises tout en ruinant la foi. »

« Ce que proclamait un grand évêque contre l'arianisme,
 que les chrétiens le comprennent, et qu'ils sachent en toute
 circonstance être à la hauteur de leurs devoirs : les séduc-
 tions populaires sont aussi dangereuses que les flatteries des
 princes ; la vérité est en péril partout. »

Devoirs des catholiques dans les épreuves de l'Église.

Malgré tous les efforts des sectaires, les ruses et les lenteurs de la diplomatie, la France, fille aînée de l'Église, entraînée par l'opinion, qui s'est manifestée d'une manière si admirable, n'a pas déserté le poste d'honneur qui lui a été assigné par la Providence.

Mais si ses traditions les plus glorieuses, sa puissance et sa parole solennellement donnée imposent au peuple français des devoirs exceptionnels et plus pressants à l'égard du Saint-Siège, toutes les nations catholiques n'en sont pas moins directement intéressées au maintien et à l'indépendance du trône pontifical. Le schisme, l'hérésie, la révolution, l'indifférentisme moderne, ont singulièrement amoindri et mutilé cette magnifique fédération qui s'appelait autrefois la chrétienté. Toutefois le cœur et la base de cette grande institution subsistent encore ; elle se résume, se concentre et s'incarne pour ainsi dire dans la souveraineté temporelle du Vicaire de Jésus-Christ. Aussi le trône de Pie IX suscite-t-il des alarmes et des protestations dans l'univers entier. Si la famille des nations catholiques est dissoute, si les alliances politiques sont détruites, l'union des âmes s'affirme avec une incomparable énergie. Les gouvernements ont oublié la croix ; mais les peuples, plus chrétiens que les gouvernements, lui sont restés fidèles. En Italie, en Espagne, en Belgique, en Hollande, en Angleterre même et en Amérique, la cause du Pape reçoit le triple témoignage de la prière, de l'aumône et du sang. Encore une fois, c'est là un fait grave, immense, et dont la politique elle-même doit tenir compte. Il n'est pas dans l'univers entier un principe,

une cause, un trône capables de soulever une aussi universelle émotion et des dévouements aussi multipliés. Le mouvement est assez général et assez fort pour s'imposer à la diplomatie et pour peser sur ses déterminations. C'est donc le devoir de tous les catholiques de s'y associer, de se compter et de se faire compter, d'affirmer leur foi et leurs droits, de se mettre résolument en travers de la révolution et de la barbarie. On ne le dira jamais trop : notre grand tort est de ne pas être assez catholiques, et surtout de ne pas l'être publiquement et avec fermeté. Quand nos adversaires ont l'audace de l'injustice et de l'agression, nous manquons souvent du courage de la justice et de la défense. Nous sommes cependant dans un siècle où le bruit et le nombre exercent une décisive influence, et c'est trahir l'Eglise, c'est nous trahir nous-mêmes que de ne pas user d'armes aussi efficaces. Soyons de notre temps, non pour courtoiser ses préjugés et ménager ses erreurs, mais pour défendre la vérité comme elle peut et comme elle doit être défendue, alors surtout que ses tuteurs naturels désertent sa cause. Quiconque a une voix à élever, une influence à exercer, des sacrifices à faire, se doit aujourd'hui publiquement et sans réserve à la cause de l'Eglise. Rien n'est à négliger quand il s'agit d'intérêts aussi sacrés et aussi graves. Un acte isolé n'est rien en apparence, mais cet acte, réuni à mille autres, constitue une force incomparable. Qu'est-ce qu'une goutte d'eau ? Rien ! Mais qu'elle se mêle à d'autres gouttes, qu'elle soit recueillie dans les flancs d'une machine, échauffée par la flamme, réduite en vapeur, et elle devient ce moteur puissant, irrésistible, qui ne connaît plus ni les obstacles, ni les distances. Voilà ce que tout catholique doit se dire aujourd'hui, devant sa conscience et devant Dieu, en face des événements que nous traversons. C'est là que gît, en définitive, la vraie « force des choses ; » c'est là le germe des réparations durables et d'un meilleur avenir.

Et quand bien même la politique humaine ne tiendrait pas compte de tant de dévouements qui se prodiguent, songeons que rien de tout cela ne se perd dans les balances divines. Au-dessus de nos faibles jugements, comme au-dessus des fragiles combinaisons de la politique, plane une volonté toute puissante. Elle agit à son heure et comme il lui plaît, mais elle agit toujours avec équité. Nous savons qu'elle tient compte du sacrifice généreusement accompli, du sang noblement répandu, puisqu'elle n'oublie pas même le verre d'eau donné de bon cœur. « Aidons-nous donc, et le ciel nous aidera » C'est le vieux dicton chrétien de nos pères; c'est même quelque chose de mieux encore : c'est l'éternel décret de la justice et de la bonté de Dieu.

Nous devons aider, tous qui que nous soyons, à ce résultat. Nos évêques nous ont tracé le chemin. Nos frères et nos amis nous donnent de beaux exemples. Ils vont mourir, nouveaux Machabées, pour la défense de la justice et de la vérité. Cette croisade nouvelle emporte les plus jeunes et les plus généreux. Si nous ne pouvons les suivre, nous avons néanmoins un devoir très-impérieux à remplir : prions et donnons.

« Les endormis, les timides, les confiants, disait excellemment le journal *l'Union*, ont à changer de rôle. Honte à qui se reposerait dans le calme et goûterait la quiétude ! C'est l'heure de se plaindre, d'avertir, de « crier, » comme dit l'Écriture, et c'est l'heure aussi de la prière ; car la prière, qui peut faire violence aux cieux, est la première puissance de ce monde. »

Aujourd'hui, comme autrefois, Pierre est enfermé dans le réseau toujours resserré de ses ennemis qui veulent devenir ses geôliers. L'Église universelle fait monter au trône de Dieu ses solennelles supplications. L'heure de la délivrance est proche. L'ange passera à travers les persécuteurs et écartera de sa main puissante toutes ces hordes stupéfaites. Il

répétera la parole maîtresse qui fit tomber les chaînes de l'apôtre : *Surge, lève-toi, Pierre ! lève-toi et avance-toi dans le monde pour y répandre avec plus d'abondance que jamais la lumière et l'amour !* Quel sera cet ange ? La prière des fidèles, et sa flamboyante épée, espérons-le, la noble France. Elle n'a qu'à se montrer, et, sans verser de sang, elle couvrira la royauté pontificale de son efficace protection. Une fois de plus, s'il plaît à Dieu, nous inscrirons sur les pages de l'histoire la glorieuse devise de nos pères : *Gesta Dei per Francos*. Que si nos espérances étaient trompées, et si l'épreuve devait se prolonger, ce serait déjà une immense consolation d'avoir pu contempler ce spectacle du dévouement et de la charité catholiques se manifestant par un élan magnanime, s'affirmant par le sang des martyrs, grandissant chaque jour avec les craintes et les dangers, et d'un Pape abandonné de toute puissance humaine, calme, serein, immobile comme le roc sur lequel il est assis, dominant tous les rois par sa grandeur et sa vertu, et répétant avec une invincible espérance les promesses du divin Maître : « Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRES DE NN. SS. LES EVÊQUES.....	V
AVANT-PROPOS DE LA TROISIÈME ÉDITION.....	IX
PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.....	XIX

I. — Dévotion du Pape à la sainte Eucharistie.

Le Vicaire de l'Homme-Dieu. — La première communion. — Pie IX le jour de sa première messe. — Pie IX à l'autel. — La messe pontificale. — Le viatique de l'exilé. — Le divin Prisonnier du tabernacle console le noble exilé de Gaëte. — La procession du Saint-Sacrement à Rome. — Pie IX accompagne le saint Viatique. — Les messes offertes pour Pie IX..... *pages 1 à 20*

II. — Dévotion de Pie IX à Marie.

La prière à Marie pour l'infortuné Pie VI. — Dévotion de Pie IX à Marie immaculée. — Gloire rendue à Marie immaculée par Sa Sainteté Pie IX. — Fête de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception à Rome, le 8 décembre 1854. — La colonne de l'Immaculée Conception. — La salle de l'Immaculée Conception.

— La bulle *Ineffabilis Deus*. — Prière à faire dans les circonstances actuelles. — La Madone de Pie IX. — Les fruits de la définition de l'Immaculée Conception de Marie. — Pie IX protégé par Marie. — Les congréganistes aux pieds de Pie IX. — Pèlerinage de Pie IX à la Santa-Casa. — Le Pape à Bologne. — Couronnement de la Madone del Monte della Guardia. — Allocution du Saint-Père. — Notre-Dame du Peuple. — Offrandes de Pie IX aux sanctuaires de Marie. — Notre-Dame du Bon-Conseil. — L'Église du Saint Nom de Marie restaurée par Pie IX. — Amour des enfants de Marie pour Pie IX. pages 21 à 92

III. — Dévotion de Pie IX à l'angélique époux de Marie.

La fête de saint Joseph célébrée par Sa Sainteté Pie IX. . . . pages 93 à 97

IV. — Amour de Pie IX pour les pauvres.

L'enfant charitable. — L'hospice de Tata-Giovanni. — Charmant dialogue entre Pie IX et un jeune prêtre. — Les premières années du sacerdoce de l'abbé Mastai. — Souvenirs d'une visite à Tata-Giovanni. — Cruelle séparation. — De nouveau au milieu des pauvres. — Toujours plein de compassion pour les pauvres. — Une pauvre vieille secourue. — Les flambeaux donnés à un malheureux. — Pie IX père du peuple. — Le Pape donne un de ses chevaux. — La croix d'or. — Pie IX et la loterie de Savone. — Les remèdes de Pie IX. — Les cinquante-cinq convives pauvres de Pie IX. — Le père des pauvres. — Bonté de Pie IX pour les juifs. — Pie IX au lit des pauvres malades. — Pie IX lave les pieds à un pauvre pèlerin. — Le mont-de-piété de Tivoli. — Incalifiable bonté du Pape. — Pie IX visite les cholériques. — Mémoires d'un troupiier. — Le carnaval sanctifié. — Délassements du Pape. — Pie IX et la paralytique. — Pie IX au commencement de son pontificat. — Un pauvre bénéficiaire secouru par Pie IX. — L'hôpital du Saint-Esprit. pages 98 à 143

V. — Bonté de Pie IX pour les pécheurs.

Une pauvre brebis consolée. — La pécheresse mourante et Pie IX. — Visite au Bon-Pasteur. — Les prisonniers soulagés. — Un grand pécheur converti. — Les larmes de Pie IX sur son peuple..... pages 144 à 154

VI. — L'esprit de prière.

Il faut prier pour le Pape. — Confiance de Pie IX en notre Seigneur. — Après la bataille de Solferino. — L'arme du Pape. — La politique de Pie IX. — Quelques consolations données à Pie IX. — Conseils du Pape aux prédicateurs du Carême. — Deux servantes de Dieu glorifiées par Pie IX. — La prière est la force de l'Eglise. — Prière composée par Pie IX..... pages 155 à 175

VII. — L'esprit de force.

Soulèvement, à Rome, du 15 novembre 1848. — Refus énergiques de Pie IX. — L'Ordre de Pie IX. — *Non possumus*. — Pie IX veut être indépendant de la politique. — Pie IX orateur. — Le Pape et la politique de Machiavel. — Conversation de Pie IX avec M. Louis Veillot. — Pie IX et l'infaillibilité du Souverain Pontife. — Le czar foudroyé par Pie IX. — Les prêtres polonais aux pieds de Pie IX. — Belles paroles du Pape. — L'obole des prêtres polonais. — L'empereur du Mexique à Rome. — Le Pape et les rois détrônés. — Les vœux du nouvel an. — Le duel proscrit à Rome. — Pie IX et Odo Russell. — Un agent de la Russie chassé par Pie IX. — Le calme et la sérénité de Pie IX. — Le calme de Pie IX pendant une horrible tempête. — L'encyclique *Quantum cura*. — Hommage rendu à Pie IX par des protestants. — Les

menaces d'un père. — Pie IX et les politiques machiavélistes. — Pie IX et l'éducation des filles. — Le concordat autrichien déchiré par des juifs et des protestants. pages 176 à 248

VIII. — L'esprit de zèle.

Zèle pour la propagation de la foi. — Pie IX et l'Irlande. — Rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre et en Hollande. — Pie IX pose la première pierre de l'église de Saint-Thomas de Cantorbéry. — Visite du Pape à Saint-Clément. — Pie IX et la Pologne. — Pie IX et Félix Orsini. — Discours de Pie IX au clergé napolitain le 16 septembre 1849. — Discours aux séminaristes de Ferentino. — Zèle de Pie IX pour l'embellissement des églises. — Homélie prononcée le 10 décembre 1854, à l'occasion de la consécration solennelle de la basilique de Saint-Paul. — Pie IX aux prédicateurs du Carême. — Lettre de Pie IX à un Piémontais. — Allocution pour la bénédiction des drapeaux du bataillon des zouaves pontificaux, le 3 mai 1862. — Recommandation du Pape aux prédicateurs. — Décret relatif à la béatification du vénérable Gilles-Marie de Saint-Joseph. — Croisade des femmes chrétiennes contre la tyrannie des modes païennes. — Equité de Pie IX. — Les zouaves anglais au Vatican. pages 249 à 502

IX. — Le cœur de Pie IX.

Portrait du Pape par un grand écrivain. — L'élu de Dieu. — L'amnistie. — Une vengeance de Pie IX. — Espion confondu. — Les insurgés désarmés. — Pardon évangélique. — Pie IX offre sa vie pour ses ennemis. — La maison paternelle de Pie IX. — Les images de la mère de Pie IX. — Délicatesse de Sa Sainteté Pie IX. — Le frère de lait du Pape. — Pie IX au milieu des évêques. — Le plus accessible des souverains. — Louis Veuillot aux pieds du Pape. — Le serviteur reconnaissant. —

Les larmes de la compassion. — Pie IX et Mgr de Mérode. — Pie IX et Mgr Bouvier. — La mémoire du cœur. — Réponse de Pie IX au colonel Niel à l'occasion de la reddition de Rome. — Le pain du soldat. — A la mémoire de Mgr Malou. — Pie IX au milieu du petit peuple. — Le verre d'eau fraîche. — Les jambons offerts au Pape. — Récit d'un zouave. — Vraie popularité. — Une femme centenaire et Pie IX. — Bénédiction apostolique. — Beau cadeau de Pie IX à un nouvel évêque. — Une audience du Saint-Père. — Charité de Pie IX. — Visite de Pie IX aux prisonniers garibaldiens. — La première sœur de charité de Pie IX..... pages 303 à 351

X. — Amour de Pie IX pour les enfants.

La requête d'un pauvre enfant. — *Vigna Pia*. — Une leçon de catéchisme. — Un petit pauvre récompensé par le Pape. — Pie IX au Sacré-Cœur, à Rome. — Lettre d'un pauvre enfant au Pape. — Le petit Péruvien consolé par Pie IX. — Pie IX bénissant les petits enfants. — Lettre d'un jeune enfant. — Bonté de Pie IX pour deux étudiants. — Première communion d'une petite villageoise. — Première communion des enfants Fisher. — Amour des enfants pour Pie IX. — Pie IX et trois écoliers du collège romain. — Touchante leçon donnée par le Pape. — L'union fait la force. — Souvenirs de Rome et de Pie IX, pages 355 à 386

XI. — Enjouement de Pie IX.

La barque de saint Pierre. — Bonne humeur du Pape. — Pie IX dans l'atelier du P. Besson. — Le statuaire et Sa Sainteté Pie IX. — Le boulet de Pie IX. — Quelques bons mots de Pie IX. — Le *Télémaque* jugé par Pie IX. — Indulgences signées sur un schako. — Pie IX et le général de Goyon. — Pie IX et le marquis de Lavalette. — Les médailles du Pape. — Pie IX et M. de Corcelles. — Le gallicanisme jugé par Pie IX. — Quatre bénédictions de Pie IX. — Mémoire prodigieuse de Pie IX.

— Cela ne regarde pas l'Académie. — Calme du Pape au milieu des tempêtes. — Les volontaires du Jura chez le Pape. — La *polenta*. — Le vieux parleur du Vatican. pages 387 à 419

XII. — Pie IX et l'armée française.

Un coup d'œil sur l'esprit catholique de l'armée. — Les soldats français au Vatican. — Générosité du Pape. — Les chapelets de l'armée. — Les soldats français baisant les mains du Pape. — Pie IX à bord d'un vaisseau français. — Bonté paternelle de Pie IX. — Prières pour les soldats défunts. — Messe dite par le Pape pour un soldat français. — Les soldats chez le Pape. — Amour à Pie IX. pages 420 à 458

CONCLUSION. — Devoirs des catholiques dans les épreuves de l'Église. pages 459 à 450

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.